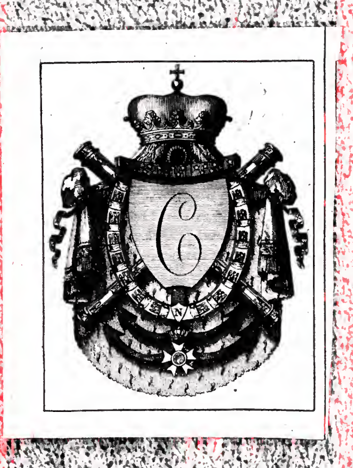
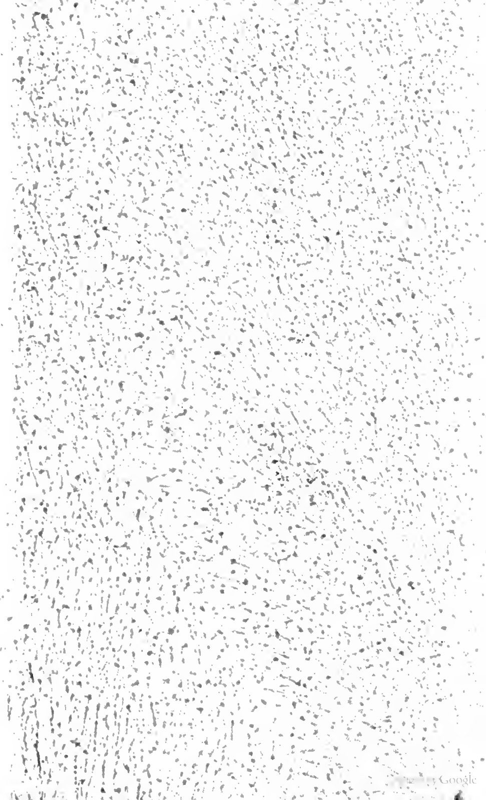
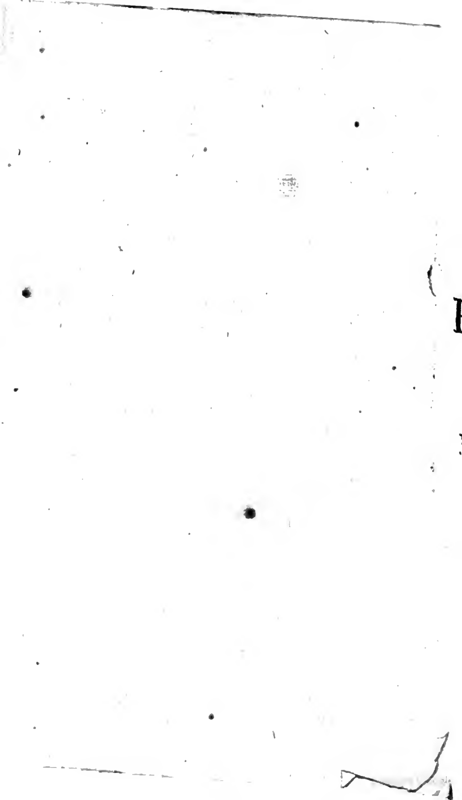






9061



# HISTOIRE

## *LITTÉRAIRE*

DES

## FEMMES FRANÇOISES.

*TOME TROISIEME.*

# HISTOIRE
## LITTÉRAIRE
DES
# FEMMES FRANÇOISES,
*OU*
## LETTRES HISTORIQUES
*ET CRITIQUES,*

CONTENANT un Précis de la Vie & une Analyse raisonnée des Ouvrages des Femmes qui se sont distinguées dans la Littérature Françoise.

*Par une Société de Gens de Lettres.*

QUID FŒMINA POSSIT. *Virg. Æneid.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC LXIX.
*AVEC APPROBATION, & PRIVILÉGE DU ROI.*

# TABLE
## DES ARTICLES
Contenus dans ce troisiéme Volume.

N. B. On a rétabli dans cette Table l'ordre des chiffres qui indiquent chaque Lettre, lequel ſe trouve dérangé vers le milieu du Volume.

Fin de la Table du troiſiéme Volume.



# HISTOIRE
## *LITTÉRAIRE*
### DES
# FEMMES FRANÇOISES.

LETTRES A MADAME ***.

## LETTRE PREMIERE.

IL n'eſt point aiſé, Madame, de vous donner une idée juſte du caractere & de la vie de Madame Dunoyer : elle ſe peint dans ſes *Mémoires* comme la femme du monde la plus vertueuſe, la plus honnête & la plus malheureuſe : ſon mari, au contraire la repréſente ſous les couleurs les plus aviliſſantes : écoutons les l'un & l'autre ; & tâchons de découvrir la vérité. 1763. Mémoires de Madame Dunoyer.

» Je ſuis née à Nîmes, dit Madame Dunoyer ; » mon Pere, qu'on appelloit M. Petit, étoit un

» gros Gentilhomme de ce Pays-là, qui sans
» avoir de grandes richesses, vivoit commodé-
» ment de son revenu. Il épousa en 1661 ma
» mere qui étoit du même nom & de la même
» famille que ce fameux Confesseur de Henri
» IV, dont le neveu, (le Pere de la Chaise)
» remplit aujourd'hui la place auprès de Louis
» XIV. Elle étoit de Montpellier; & elle tenoit
» par sa mere, à tout ce qu'il y avoit de familles
» de considération dans cette Ville ».

Elevée dans la Religion Protestante, Madame Dunoyer a souffert toutes les persécutions que l'on faisoit essuyer de son tems, à ceux de son parti : vous trouverez à ce sujet, dans ses Mémoires, une description très-longue des garnisons que l'on mit à Nîmes, pour empêcher les Huguenots de faire leurs exercices publiquement: leurs Temples alors furent supprimés & abbatus, leurs Ministres poursuivis, & quelques-uns des plus zélés punis avec sévérité. Madame Dunoyer qui croyoit ne plus trouver de sureté à Nîmes, prit son parti, & passa à Genéve. Son Oncle, M. Coton, avoit abjuré la Religion Protestante, & pressoit sa niéce d'en faire autant. Il lui mandoit que son entêtement ridicule lui feroit perdre sa succession, & qu'elle se décidât promptement. Son Oncle paternel étoit d'un avis contraire; & la jeune niéce s'attacha à ce dernier, qui lui fit trouver en Suisse les secours dont elle pouvoit avoir besoin. De Genéve, elle se rendit à Berne, de-là à Zurich. » C'est une
» belle Ville, dit Madame Dunoyer; une riviere
» passe dans le milieu; mais avec cela Berne me
» plaît davantage : les femmes n'y sont pas mises
» d'une maniere si extraordinaire; car excepté

» la cappe, qui est une coëffure de peau, faite
» à peu-près comme les perruques d'Abbé, &
» qui sied très-bien aux jolies personnes : à cela
» près, dis-je, & qu'elles sont habillées modes-
» tement, elles sont faites comme les autres
» gens ; & du moins on leur voit le visage :
» les filles laissent pendre leurs cheveux nattés
» par grosses tresses ; & les femmes les cachent
» sous la cappe : ainsi du premier coup d'œil
» on démêle une fille d'avec une femme, sans
» s'y méprendre : mais l'habillement des Dames
» de Zurich est quelque chose de terrible :
» il est d'un gros drap noir, plissé & ample,
» comme les frocs des Religieux Bénédictins,
» avec des manches pendantes sur les côtés :
» elles croisent leurs bras dans de grandes man-
» ches : elles ont sur leur tête un bandeau qui
» descend jusques aux yeux, & un grand linge
» épais par-dessus ; & sous le menton un autre
» linge plissé comme un essuye-main, qui leur
» couvre jusqu'à la lévre de dessus, si bien qu'on
» ne leur voit que le bout du nez : elles vont à
» l'Eglise, & en reviennent toutes en bande,
» deux à deux, la vue baissée ; & l'on diroit, à
» les voir marcher en cet ordre, que c'est une
» Procession de Moines noirs ; après cela elles
» se renferment chez elles. Les ménages sont
» fort unis dans ce Pays-là : on y marie les
» gens fort jeunes ; & la sévérité des Loix fait
» que chacun s'en tient à sa chacune, & que
» quand on n'a pas ce que l'on aime, on aime
» ce que l'on a ; car l'adultere y est puni de
» mort ».

Madame Dunoyer quitta la Suisse & passa à Londres. » On me mena à Westminster, dit-

» elle, où sont les tombeaux des Rois d'Angle-
» terre ; & je n'ai rien vû de si beau à S. Denis.
» Je vis celui de la fameuse Reine Elisabeth ;
» & je m'y arrêtai beaucoup : la Chapelle de
» Henri VII est une des plus belles choses
» qu'on puisse voir. On me mena à la maison
» du Parlement, où je vis la Chambre Rouge,
» & la Chambre Verte ; dont l'une est celle des
» Seigneurs, & l'autre celle des Communes.
» Ces deux Chambres réglent le destin de l'E-
» tat ; & elles ont même décidé de celui de
» leurs Rois. Il y a en bas une grande Salle qu'on
» appelle la Halle, qui est le lieu où les Rois &
» les Reines dînent le jour de leur couronne-
» ment, après avoir été sacrés dans l'Eglise de
» Westminster, où on les fait asseoir pendant
» la cérémonie sur une chaise ou fauteuil de
» pierre, qu'on appelle la chaise d'Edouard : il
» y a sous cette chaise une grosse pierre, qu'on
» prétend être la même dont Jacob fit son che-
» vet à Bethel : cet Edouard, qu'on appelle
» Edouard le Confesseur, est en grande vénéra-
» tion parmi les Anglois ; on garde encore son
» épée à Westminster : j'y ai vû aussi l'effigie de
» quantité de Rois & de Reines. Celle de Char-
» les II est en cire, de sa grandeur ; il est dans
» ses habits ; & ceux qui l'ont vû, trouvent qu'il
» est bien représenté : mais le Général Monk,
» qui lui aida à monter sur le Trône, est si res-
» semblant, que les plus habiles s'y mépren-
» droient. La premiere fois que je le vis, je me
» rangeai pour le laisser passer ; car il est tout de
» bout, & dans la posture d'un homme qui veut
» marcher.

» On me fit voir ensuite la Bourse où s'as-

» semblent les Marchands, & où se fait tout le
» Commerce de ce Pays-là, qui est un des plus
» considérables de l'Europe. On voit dans cet
» endroit les statues de tous les Rois & Reines
» d'Angleterre, en marbre, & représentés au
» naturel : je fus ensuite à la pyramide qui est
» d'une hauteur prodigieuse : on dressa ce mo-
» nument dans l'endroit où le feu s'arrêta lors de
» l'incendie, qui consuma presque toute la Ville
» de Londres. Il y a dans l'épaisseur de ce pillier,
» un dégré par où l'on monte jusques au haut,
» où l'on trouve une maniere de balcon qui en
» fait le tour, & d'où l'on peut voir une grande
» étendue de Pays : les hommes les plus grands
» paroissent des pigeons, quand on les regarde
» de cet endroit là : la Tour est encore un
» endroit qu'on va voir par curiosité : on y garde
» la Couronne d'Angleterre & quantité d'autres
» choses, qu'on montre comme le trésor de
» Saint Denis en France : entr'autres choses on
» y voit la hache avec laquelle on décolla Anne
» de Boulen, femme de Henri VIII, & mere
» de la Reine Elisabeth. Cette Tour est sur le
» bord de la Tamise, & à un des bouts de la
» Ville ; elle est bien gardée, & bien fortifiée.
» L'Eglise de Saint Paul est encore une chose
» curieuse, par sa prodigieuse grandeur : on y
» a travaillé sous quatre Rois ; & elle n'est pas
» encore prête d'être achevée. Enfin il y a des
» choses à admirer dans ce Pays-là, qu'on ap-
» pelle *la terre des Anges.* Car c'est ce que si-
» gnifie le nom d'*England*, que nous avons tra-
» duit par le mot d'*Angleterre.* Le sexe y est
» très-beau : les femmes y sont bien faites : elles
» sont toutes blanches, & ont les cheveux d'un

» blond souvent un peu trop doré. Elles mar-
» chent de bonne grace ; mais leur beauté ne
» dure pas. Elles perdent leurs dents de bonne
» heure ; & la maladie du Pays, qu'on appelle
» consomption, dont elles sont presque toutes
» attaquées, les desséche, & les change extrê-
» mement : je crois que la maniere dont on vit
» dans ce Pays-là, contribue beaucoup à affoi-
» blir la constitution : on y éleve presque tous
» les enfans à la cuillier & sans têter. On n'y
» mange presque point de pain, mais grande
» quantité de viandes, moitié crue, & beau-
» coup de confitures & de douceurs ; jamais de
» soupe. On n'y fait qu'un repas par jour, qui est
» le dîné ; & après cela on ne mange plus de
» tout le jour, ce qui fait qu'on mange beau-
» coup plus qu'on ne devroit. Ce fut du tems
» de Cromwel, qu'on supprima les soupers,
» pour payer quelques impôts ; & comme on a
» vu qu'on pouvoit s'en passer, on ne les a plus
» rétablis ; si bien que dans les meilleures mai-
» sons où vous serez depuis trois heures après-
» midi, jusques à minuit, on ne vous donnera
» autre chose que du thé, du caffé, du choco-
» lat, ou une autre drogue qu'ils appellent ram-
» bourk, qui est composée avec du vin d'Espa-
» gne, des blancs d'œufs, de la canelle, du
» sucre... Le matin on prend encore du cho-
» colat. Il n'y a pas de Pays dans le monde, où
» l'on fasse moins de cas de la vie, que dans
» celui-là ; on s'y tue pour rien ; & il s'est mê-
» me trouvé des Théologiens parmi eux, qui ont
» prétendu que ce n'étoit pas un péché ». Ma-
dame Dunoyer prétend que tous les jours on
pêche dans la Tamise, des personnes noyées ;

avec leurs poches pleines de plomb, afin d'aller plutôt au fond de l'eau.

» On apprend, ajoute-telle, aux enfans dans » les Ecoles, à composer une harangue, pour » réciter sur les échaffauts ou le gibet; car ils » sont tous préparés à y monter, & y montent » même sans peine, soit que les crimes, ou les » révolutions de l'Etat les y conduisent; & c'est » là où ils brillent. La mort du Duc de Montmouth n'édifia pas le Peuple, parce qu'il ne » se piqua pas d'une grande éloquence dans » cette occasion. Outre toutes celles qu'ils ont » de perdre la vie, ils en cherchent d'autres où » ils l'exposent fort légerement: car dans la débauche, on fait partie de se battre pour une » bouteille de vin, tout comme on feroit la » partie de la jouer ailleurs; & c'est le vaincu » qui la paye; & il ne faut pas compter qu'on » se batte pour rire; ils y vont de tout leur » cœur; & il y a bien des gens estropiés à ce » petit jeu là: car il ne faut pas croire qu'ils » aient moins de dureté pour les autres que » pour eux. Ils se donnent dans ce Pays-là, une » espece de plaisir, qui selon moi, a quelque » chose de barbare, qui est d'assister à des combats de Gladiateurs: chacun va là pour son » argent, comme à l'Opéra; & ces Gladiateurs paroissent sur un Théâtre en habits de » combattans; & après avoir bu ensemble un » moment auparavant, ils se battent comme s'ils » étoient ennemis mortels, & risquent de perdre leur vie pour trouver les moyens de l'entretenir: celui qui tue son compagnon, est » pendu s'il le tue sur le Théâtre; ce qui fait » que dès qu'il le croit blessé à mort, il lui

» donne un coup de pied, & le fait tomber en
» bas; & pourvu qu'il meurre à terre, il n'en est
» plus parlé. On voit là des hommes tout cri-
» blés de coups,& couverts de sang;& lorsque ces
» malheureux s'arrêtent un moment pour repren-
» dre haleine, le peuple crie play, play, c'est-à-
» dire,jouez,jouez. On dit qu'un jour que Char-
» les II assistoit à un de ces spectacles, un Gla-
» diateur, après avoir eu la précaution de de-
» mander sa grace, dit à son compagnon : prends
» garde à ta tête,& la lui fit sauter d'un seul coup,
» ce qui fit admirer son adresse, & réjouit beau-
» coup l'assemblée. Quand on pend dans ce Pays-
» là, ce n'est jamais pour un seul ; ils vont en
» bande au supplice ; & chacun des criminels
» prie ses parens & ses amis, comme pour des
» nôces, & les régale de son mieux. Tous les
» conviés le suivent au lieu du supplice, qui est
» ordinairement Tiborne. Ils ont chacun un
» ruban à leur chapeau, de la couleur de celui
» du patient, & des gants blancs qu'il leur don-
» ne aussi. Il y en a qui ont permission d'y aller
» en carosse; & quand ils doivent être enterrés,
» ils portent le cercueil derriére en guise de va-
» lise : les autres sont pêle-mêle dans la cha-
» rette : avant l'exécution chacun boit avec ses
» amis; & après avoir harangué l'assemblée, &
» s'être bien embrassés, les criminels se laissent
» pendre, & leurs amis les regardent tranquille-
» ment: les femmes y accompagnent leurs maris,
» & leur rendent même le dernier devoir, qui
» est de les tirer par les pieds. Il y en eut une,
» pendant que j'étois à Londres, qui suivit son
» mari dans un fiacre; & dès qu'ils furent arri-
» vés, elle en descendit & le vint embrasser :

» elle portoit une petite bouteille dont elle lui
» fit boire : quand il fut prêt à être pendu, elle
» l'embrassa encore fort tendrement ; ils bûrent
» encore de bonne amitié ; & dès qu'on lui eut
» mis son mouchoir sur le visage, comme on
» fait dans ce Pays-là, pour qu'on ne voie pas
» les grimaces & les contorsions que font les
» pendus, cette femme rentra dans son carosse,
» s'appuya sur la portiére pour le mieux regar-
» der, & n'en bougea point que tout ne fût
» achevé : on n'y fait pas d'autre façon que de
» ranger les criminels, les uns après les autres,
» tout de bout sur la charette ; & après avoir
» attaché leurs cordes au gibet, on fouette les
» chevaux, qui entraînent au plus vîte la cha-
» rette ; & ces malheureux restent en l'air. C'est
» alors que leurs femmes ou leurs bons amis
» les vont tirer par les pieds. Mais c'est assez
» parler de pendus ; & pour changer la thèse,
» je vous dirai que l'on me mena à la Comédie ;
» je n'y avois jamais été ; car dans notre Pro-
» vince, ces sortes de plaisirs étoient interdits
» aux Protestans. On joua ce jour-là une Tragé-
» die, appellée la destruction de Jérusalem : le
» Spectacle étoit très-beau ; & quoique je n'en-
» tendisse pas la langue, je compris pourtant
» toute l'intrigue : il y eut quantité de gens
» poignardés sur le Théâtre ; car les Anglois
» aiment beaucoup à ensanglanter la Scène. Je
» me trouvai aussi à Londres lorsqu'on fit le
» Mylord Maire : c'est une grande fête que l'on
» donne tous les ans lorsque l'on crée ce Magis-
» trat, qui est toujours un Marchand des plus
» riches : ses fonctions sont à peu-près comme
» celles du Lieutenant de Police de Paris : les

» Rois ou les Reines assistent à cette cérémonie;
» & dînent avec lui dans l'Hôtel-de-Ville, avec
» les plus Grands du Royaume, qui accompa-
» gnent le Mylord Maire : tous les corps de
» Métiers le suivent avec leurs Drapeaux : en
» Angleterre, il faut être incorporé dans quel-
» que corps de Métier ; les Rois même se ran-
» gent sous ces sortes d'étendarts ; & la Reine
» mere est actuellement de la Compagnie des
» Couturiéres. Cette marche dure toute la jour-
» née ; & dans toutes les rues où elle doit pas-
» ser, les fenêtres sont remplies de monde ; ce
» qui est une occasion de dépense pour ceux qui
» habitent ces maisons ; car ils se sont fait une
» loi de régaler ce jour-là tous ceux que la cu-
» riosité y attire : aussi n'y entre-t-on que par
» billets & par de bonnes recommandations : Je
» ne vis pas créer les Membres du Parlement,
» parce que ce n'étoit pas la saison. Cette Elec-
» tion se fait au Printems, par le suffrage du
» Peuple qui s'assemble pour cela dans des plai-
» nes ou des prairies qui sont au bout de la
» Ville : il est quelquefois dangéreux de s'y
» trouver ; car il arrive souvent du désordre en-
» tre les amis des concurrens ; & la liberté du
» Peuple est si grande dans cette occasion, que
» quand ils veulent exclurre quelque Seigneur,
» de quelque Maison qu'il puisse être, ils lui
» reprochent publiquement tout ce qu'ils peu-
» vent imaginer contre lui, ou contre sa fa-
» mille, & remontent pour trouver quelque
» tache, plusieurs générations. Ces reproches
» odieux qu'ils sont obligés d'essuyer, sans se
» plaindre, irritent ceux qui soutiennent leur
» parti, & causent des combats où il y a quel-

» quefois bien du monde tué ; car comme je » l'ai dit, ce Peuple ne fait pas grand cas de sa » vie, ni de celle de son prochain. Il y avoit » un jour au bout de notre rue, deux femmes » dans un cabaret (car les femmes dans ce Pays-» là, ne font pas de façon d'aller à la taver-» ne, & de fumer comme les hommes) : ces » deux femmes donc, prirent querelle dans ce » lieu-là ; elles se battirent ; & lorsqu'on fut » pour tâcher de les séparer, on en trouva une » qui venoit d'avoir l'œil crevé, & qui man-» geoit le bras de son ennemie : mais manger » à la lettre, & non pas mordre seulement ; car » cette malheureuse avoit l'os du bras décou-» vert jusques au coude ; toute la chair en étoit » mangée ; & elles étoient si acharnées l'une contre » l'autre, qu'elles paroissoient moins sensibles à » leur état, qu'au desir de se venger. En général » le Peuple y est cruel ; les François y sont fort » haïs ; & cette antipathie jointe à l'humeur des » Anglois, fait que l'on entend dans les rues, » Freuchdog, c'est-à-dire, chien de François : » mais c'est parmi les petites gens ; car les per-» sonnes de qualité y sont très-polies, & d'un » fort bon commerce. On me fit voir l'endroit » où Charles I fut décollé, & la fenêtre par où » il passa pour aller sur l'échaffaut : c'étoit la fe-» nêtre de sa chambre, qui a toujours été murée » depuis : il fut exécuté vis-à-vis de Vitheal ; & » sa Statue qui est à cheval à Charlincross, » semble montrer cet endroit avec son Sceptre. » Celui qui lui trancha la tête étoit masqué : on » dit que ce Prince marqua beaucoup de rési-» gnation ; & les Anglois le traitent à présent » de glorieux Martyr, & célébrent tous les ans

» sa fête : on parle avec beaucoup de liberté
» dans ce Pays-là, des Rois & des Reines, &
» chacun se mêle de dire son avis sur le Gou-
» vernement : on y est fort amateur des nou-
» velles ; & c'est dans les Caffés qu'elles se dé-
» bitent ; ce qui fait que ces sortes d'endroits
» sont extrêmement fréquentés : il y en a dans
» toutes les rues ; & les Ministres y vont tout
» comme les autres gens. On se marie en An-
» gleterre sans beaucoup de cérémonie : il y
» avoit dans le tems que j'y étois, une Eglise à
» Maribonne, où l'on marioit tous ceux qui s'y
» présentoient, sans s'en enquérir pour la cons-
» cience : on dit que le Roi Guillaume & la
» Reine Marie ont fait fermer cette Eglise, &
» qu'il faut à présent avoir une dispense pour
» se marier ; mais on n'en refuse à personne ;
» & l'on n'a qu'à porter une guinée aux Bureaux
» qui sont établis pour cela, où l'on vous expé-
» die une dispense en bonne forme : après cela
» vous avez un de vos amis, qui se dit être votre
» pere, & un autre qui se dit le pere de la De-
» moiselle, & avec deux témoins & la dispense,
» sans faire d'autre enquête, le premier Minis-
» tre bénit le mariage ; & quand il arriveroit
» que le Ministre n'auroit pas été en droit de le
» faire, ou qu'il y auroit des nullités, le Mi-
» nistre en seroit châtié ; mais le mariage seroit
» toujours bon, & ne pourroit être cassé : cette
» grande facilité fait qu'on en voit souvent de
» mauvais ; car si la fille d'un Mylord s'entête
» d'un Valet, elle l'épouse en dépit de ses pa-
» rens, qui ne peuvent ni l'empêcher, ni faire
» casser le mariage : l'agrément qu'on a, c'est que
» les femmes ne perdent pas leur rang quoi-

» qu'elles se mésalient ; & quand elles ont un
» mari qui leur est inférieur, elles gardent leur
» nom de Baptême, qu'elles joignent à celui du
» mari, pour faire voir que c'est par elles-mê-
» mes qu'elles sont Mylady ».

C'est, Madame, par de pareilles digressions, que Madame Dunoyer coupe le réçit des choses qui la regardent personnellement ; & c'est aussi ce qu'il y a de plus intéressant dans ses Mémoires. Ce tableau des mœurs & de la vie des Anglois m'a paru instructif & agréable.

De Londres, Madame Dunoyer vint à Paris, où elle trouva M. Coton qui n'épargna rien pour l'engager à faire abjuration ; mais Madame Dunoyer élevée dans des principes différens, résistoit à toutes les sollicitations. Enfin après avoir été transférée de Couvent en Couvent, elle épouse M. Dunoyer, qu'elle suppose lui avoir surpris pour cela une espece de profession de foi. Elle nous assure que le Roi s'intéressoit beaucoup à elle ; & voici ce qu'elle prétend lui être arrivé à Versailles.

« Le Roi, dit-elle, avoit déja commencé de sou-
» per lorsque nous arrivâmes au Château ; & la
» foule étoit si grande autour de lui, que je ne
» croyois pas en pouvoir approcher ; j'y parvins
» pourtant à la fin ; & je me trouvai insensible-
» ment, à force de pousser, tout auprès de la ta-
» ble, & vis-à-vis du Roi. Je ne sçais s'il s'apper-
» çut de l'application que j'avois à le regarder,
» ou ce qui put lui donner de la curiosité sur mon
» chapitre ; mais il demanda qui j'étois, & le de-
» manda si haut, que comme on ne pouvoit pas
» satisfaire sa curiosité, parce que je n'étois pas
» connue, je me crus obligée de le faire moi-
» même. Et après avoir dit d'abord mon nom de

» fille, j'ajoutai que je l'avois changé depuis peu
» en épousant Monsieur Dunoyer par ordre de sa
» Majesté, au sortir des Couvens où elle m'a-
» voit fait enfermer pendant neuf mois. Le Roi
» me reconnut parfaitement bien à tout cela, &
» me répondit avec beaucoup de bonté, qu'il es-
» péroit que je lui sçaurois bon gré de tout ce
» qu'il avoit fait pour moi; que le séjour du
» Couvent contribueroit à mon bonheur éternel,
» & qu'il souhaitoit que je trouvasse le temporel
» dans le mariage qu'il m'avoit fait faire. Après
» cela il se tourna du côté de Madame la Dau-
» phine, & lui conta mon histoire, mon retour
» d'Hollande, la peine que l'on avoit eue à me
» persuader d'être Catholique; & après avoir
» fait quelques digressions à mon avantage, il dit
» qu'il m'avoit mariée à un de ses Officiers. Tout
» le monde étoit si attentif à ce récit, qu'on n'en-
» tendoit pas le moindre bruit dans la salle; &
» les yeux de tous les courtisans étoient si fort
» attachés sur moi, que, si je n'avois pas eu un
» peu de fermeté, je me serois bientôt décon-
» certée. Chacun croyant faire sa cour, disoit
» quelque chose d'obligeant pour moi. On don-
» noit des explications heureuses à toutes les ré-
» ponses que je faisois; & si j'avois eu de la va-
» nité, elle auroit été bien remplie dans ce mo-
» ment-là. . . . . . . . .
» Le second jour je fus dans la Galerie, & j'y
» attendis le Roi au sortir de la Messe: dès-que
» je lui eus fait la révérence, il me dit avec beau-
» coup de bonté: je viens, Madame, de vous ac-
» corder tout ce que vous m'avez demandé:
» j'ai donné ordre à M. de Château-neuf de vous
» faire rendre votre bien & les revenus; voyez si

» vous souhaitez encore quelque chose . . . . .
» Comme cette seconde scène se passa aux yeux de
» toute la Cour, cela augmenta les égards qu'on
» avoit déja pour moi ; & je me vis en peu de
» tems fort à la mode : si j'allois à la Messe du Roi,
» on s'empressoit à me faire placer dans la Tribu-
» ne des Princesses ; & un jour qu'un Garde qui ne
» me connoissoit pas, voulut m'avertir qu'il falloit
» être d'un certain rang pour se mettre là, un
» Seigneur qui portoit un cordon bleu, lui dit
» d'abord : laissez passer cette Dame ; c'est celle
» à qui le Roi a parlé ; & on a ici des égards
» pour elle : si bien que le pauvre Garde me fit
» mille excuses ; & j'entrai dans la Tribune de
» Madame de Montespan : enfin M. de Château-
» neuf, suivant l'ordre du Roi, me donna un
» Brevet pour rentrer dans mes biens ; & le Roi
» m'en fit expédier un autre par M. de Seigne-
» lay, de trois cens livres de pension qui, jointes
» à six cent que sa Majesté m'avoit d'abord don-
» nées, faisoient la somme de neuf cens livres
» qui m'ont été toujours réguliérement payées
» tous les ans».

Après cette longue narration des bontés du Roi, & des applaudissemens de toute la Cour ; Madame Dunoyer passe à l'histoire de son voyage de Nîmes, & des peines qu'elle se donna pour obtenir que M. Dunoyer fût Consul. L'année suivante il acheta la Charge de Grand-Maître des Eaux & Forêts de Languedoc, & alla s'établir à Toulouse où cette Charge l'appelloit. Il s'en défit quelque tems après ; & Madame Dunoyer revint à Paris. Un jour qu'elle étoit à l'Opéra, elle se prit de querelle avec une femme à qui elle arracha la coëffure ; & enfin elle quitta la France &

son mari, dont elle étoit aussi mécontente, qu'il étoit lui-même peu satisfait d'elle.

» Depuis huit ans que je l'ai quitté, dit-elle; » il a eu la dureté de ne me rien envoyer, quoi- » qu'il ait bien sçu que j'avois souvent manqué » du nécessaire dans un tems, où par mon moyen » il jouissoit du superflu : c'est une ingratitude » sans exemple, & une marque de dureté pour » une femme qui lui a apporté des biens consi- » dérables; car ma reconnoissance totale se mon- » te à près de quatre-vingt deux mille francs d'ar- » gent comptant, outre les biens en fonds que » j'ai à Nîmes, & neuf cens francs de pension du » Roi, dont je l'ai toujours laissé le Maître. » Mais, comme je l'ai déja dit, c'est mon sort de » faire des ingrats; & Dieu le permet pour me » détacher entiérement du monde, où l'on ne » trouve plus de cœurs droits. Si M. Dunoyer » croyoit pouvoir se dispenser des sentimens de » reconnoissance qu'il me devoit, dumoins ne de- » voit-il point étouffer ceux de la nature à l'é- » gard de ses filles».

Madame Dunoyer avoit passé de France en Hollande, d'Hollande en Angleterre, & s'y étoit dévouée toute entiere au Protestantisme; elle souffrit pour le professer, tout ce que la misere a de plus affreux; du moins ce sont ses termes; & c'est ici que finit ce qu'elle appelle ses *Mémoires*. Je vous ai promis d'opposer aux faits qu'elle cite, les réponses de M. Dunoyer; ce sera le sujet de la lettre suivante.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE II.

LE mari de Madame Dunoyer a cru, Madame, qu'il étoit de son honneur de se justifier envers sa femme & envers ses filles; de faire connoître au public, qu'il n'étoit point un pere barbare ni dénaturé; de donner une idée juste du caractere de son épouse, & de manifester les véritables motifs qui l'ont engagée à sortir du Royaume.

Vous avez vû, Madame, que cette femme singuliere se donnoit pour la fille d'un bon Gentilhomme; voici comme M. Dunoyer parle d'elle & de sa famille. » Elle a cru apparemment se » donner un grand relief dans le pays étranger, » de citer si souvent des Princes, des Ducs, des » Maréchaux de France, des Evêques & Arche- » vêques, desquels, je puis le protester, elle n'a » jamais eu l'honneur d'approcher. Je voudrois » bien lui demander quel caractere distingué sa » famille & elle ont eu dans le monde, pour s'at- » tribuer un commerce si familier avec tous ces » Seigneurs. Seroit-ce par M. Coton, Maître- » d'Hôtel du Maréchal de Lorges? Seroit-ce par » elle, qui jusqu'alors avoit été confinée dans sa » Province? Seroit-ce par son grand génie? Au- » cuns de ses rares Ouvrages n'avoient encore » paru ».

Rappellez-vous, Madame, la pompe avec laquelle Madame Dunoyer vous a fait la description de son Voyage de Versailles, & de son Entrée à la Cour; & écoutez ce que dit à ce sujet M.

Dunoyer. » Nous allâmes donc à Versailles, où
» malgré les bonnes instructions que j'avois don-
» nées à Madame Dunoyer, elle ne laissa pas
» de vouloir s'avancer auprès du Roi pour lui pré-
» senter son placet. Le Maréchal de Noailles lui
» fit signe de se retirer, la tira en particulier, &
» eut la bonté de lui dire que personne n'en
» présentoit sans la permission du Capitaine
» des Gardes de quartier. Vous le voyez bien,
» Madame, lui dis-je; je suis fâché que vous ne
» vouliez faire qu'à votre tête. Je ne pus me rete-
» nir de lui parler un peu haut: une foule de cour-
» tisans s'assemblerent autour de nous: il se trou-
» va parmi le grand nombre, un jeune Officier
» qui la regarda attentivement & s'écria à un de
» ses amis; non; oui, je ne me trompe point;
« c'est elle-même; on m'a dit qu'elle étoit re-
» venue d'Hollande. Que diable vient-elle faire
» ici? La voilà parée comme un Autel du Jeudi
» béni. De qui veux-tu parler, dit cet ami? Et
» Cadédis, c'est de Mlle Girgoule, (c'est le nom
» d'un Champignon qui se trouve en Languedoc)
» ne la reconnois-tu pas? Dieu me damne, c'est
» elle-même: d'autres Gascons entrerent dans la
» conversation, & s'écrierent: Hé parbleu! ce
» n'est pas la mal nommée, & jamais figure n'a
» mieux ressemblé à Girgoule. Ce fut un éclat
» de rire général, qui malgré le respect que por-
» toit l'endroit où nous étions, vint jusqu'aux
» oreilles du Roi, qui en demanda le sujet: quel-
» ques Seigneurs Gascons lui expliquerent le
» nom de Girgoule.

» Je restai si confus, que je quittai la place.
» Madame Dunoyer au contraire, s'approcha de
» son Gascon, lui demanda des nouvelles du

» Pays, lui fit à la vérité quelques légers reproches sur son imprudence. Nous ne sommes plus des enfans, lui dit-elle ; & sans vanité je suis depuis quelques jours mariée à un des plus jolis hommes de Paris ; c'est le premier Capitaine du Régiment de Toulouse. Tenez, le voilà, dit-elle, me montrant au doigt ; qu'en dites vous ? N'est-ce pas un homme de bonne mine ? Nous nous sommes épousés à Paris ; c'est le Curé de S. Laurent qui nous a mariés ; j'ai abjuré à la fin les hérésies de Calvin.

» Le lendemain, Madame Dunoyer fut présenter son placet. Elle ne parut pas sitôt aux appartemens, que tout le monde la reconnut pour celle dont la présence avoit excité la risée de la veille : chacun se disoit à l'oreille, place à Mademoiselle Girgoule, place à Mademoiselle Girgoule ; tellement que la place fut si bien faite à Mademoiselle Girgoule, qu'elle se trouva plantée vis-à-vis du Roi : sa figure, cet air riant qui étoit peint sur tous les visages, donnerent quelque légere curiosité à Sa Majesté : il se tourna du côté du Maréchal de Noailles, & lui demanda si ce n'étoit pas cette Demoiselle Champignon qu'il avoit vue le matin. Le Roi jetta en même tems sa vue sur Mad. Dunoyer, qui prit d'un air fort gaillard la parole : Sire, dit-elle, je demande bien pardon à votre Majesté ; mon nom de fille est Anne-Catherine Petit, qui est celui de mon pere : celui de ma mere, est Coton, de la même famille du Pere Coton, Confesseur du grand Roi Henri, votre grand Pere : Girgoule est un sobriquet qu'on me donnoit autrefois, lorsque j'allois à l'école, parce que

» j'ai toujours été courte & grosse ; & c'est un
» Officier qui a eu l'insolence de m'appeller
» comme cela en présence de votre Majesté.

» Le Roi, Monseigneur, les Princes & toute
» la Cour, firent un éclat de rire, qui fut,
» comme le dit parfaitement bien Madame Du-
» noyer dans ses Mémoires, tant que nous fûmes
» à Versailles, l'Evangile du jour ».

Le sobriquet de Girgoule suivit Madame Dunoyer jusqu'à Nîmes ; & elle ne faisoit pas un pas, qu'elle n'eût une troupe d'enfans qui
» crioit après elle ; soyez la bien revenue, Ma-
» demoiselle Girgoule ».

M. Dunoyer prétend que lorsqu'il fut revêtu de la Charge de Grand-Maître des Eaux & Forêts, son épouse devint d'un caractere insupportable. » Elle crut, dit-il, en imposer à la No-
» blesse ; sa langue étoit des plus venimeuses ;
» elle ne trouvoit rien de bien fait, rien de bien
» dit ; rien ne lui plaisoit. Je fus si mortifié de
» ses mauvaises manieres, que je résolus, à
» quel prix que ce fût, de me défaire de ma
» charge.

» Madame Dunoyer m'en fournit bientôt les
» moyens : les présents qu'elle exigeoit des pau-
» vres clien[s] la rendirent si odieuse, qu'on com-
» mençoit de crier *haro* ; tout retomboit sur
» moi ; & les bruits de Ville n'étoient autre
» chose, que Madame Dunoyer portoit la cu-
» lotte.

Monsieur Dunoyer se défait effectivement de sa Charge, & revient à Paris avec sa femme : nouvelles plaintes contre-elle, & plaintes très-griéves.

» Il faut avouer, dit-il, que nous autres Pa-

» risiens, nous sommes de bons humains : nous
» aimons à avoir les coudées franches : la jalou-
» sie n'est pas notre vice dominant : nous lâ-
» chons librement la bride sur le col de nos
» femmes ; & je puis avec justice avancer que
» Paris est le centre des bons maris. J'avois ce-
» pendant l'œil à mes affaires ; j'appris que ma
» femme ne bougeoit de l'Eglise des Grands
» Cordeliers ; & deux Religieux de ce Couvent,
» visages à moi très-inconnus, venoient quel-
» quefois au logis. Je consentois bien que les
» Moines partageassent les charmes de mon
» épouse ; mais comme ces sortes de commer-
» ces, & surtout avec de laides femmes, se trou-
» vent toujours beaucoup plus dangéreux pour
» la bourse, que pour cet honneur que les hom-
» mes y ont attribué, je fis sentinelle à tout :
» qu'ils bussent mon vin, mangeassent ma sou-
» pe, je traitois cela de bagatelle : mais Ma-
» dame Dunoyer ne s'en tenoit point là : je
» voyois tous les jours mon argent diminuer,
» ma table rognée, quelques diamans égarés,
» & insensiblement, si je n'y eusse mis ordre, je
» crois que la maison auroit bientôt été démeu-
» blée : je lui en fis de très-vives plaintes. Elle
» me répondit d'un air simple & modeste, que
» je n'ignorois pas que le principal chemin du
» Ciel dans notre Religion, étoit de faire du
» bien à l'Eglise ; qu'elle avoit eu quelques ap-
» paritions du Bienheureux S. François d'Assise ;
» qu'elle s'étoit engagée à faire du bien à ses
» Disciples ; que depuis qu'elle avoit mis en
» pratique ces sortes de bonnes œuvres, elle
» avoit ressenti une grace toute singuliere ; &
» qu'enfin elle ne doutoit nullement, que le tems

» & les exhortations de ces vénérables Peres, ne
» détruisissent entierement le peu de penchant qui
» lui restoit pour le Calvinisme.

» Ce pernicieux & diabolique commerce ne
» parut que trop tôt : Madame Dunoyer le res-
» sentit vivement : son tein rembruni devint li-
» vide & abbatu : elle étoit accablée de maux
» de tête, de reims, & quelquefois si fort que
» j'eus peur d'une paralysie : mais l'épilepsie
» étant venue au secours, je conjecturai d'abord
» de la vérité de ses maux : j'envoyai chercher
» Médecins, Chirurgiens ; elle ne voulut point
» avouer la dette : cependant il fallut en conve-
» nir ; mais ce ne fut qu'après avoir traité cela
» de vision, après avoir dit qu'elle se portoit
» très-bien, après avoir juré par tous les Saints &
» Saintes du Paradis, qu'elle étoit la femme du
» monde la moins infidelle, & enfin qu'elle
» étoit la plus malheureuse de toutes les créa-
» tures ».

Madame Dunoyer avoit été amoureuse de son mari ; il lui restoit encore quelques étincelles de cet amour ; & malgré les libertés qu'elle se permettoit, elle sentoit de tems en tems renaître sa jalousie, si elle apprenoit que M. Dunoyer allât d'habitude chez quelque femme.

» Elle me détacha, continue son mari, quel-
» ques espions qui lui confirmerent mes fréquen-
» tes visites chez Madame Boulanger ; elle s'i-
» maginoit que j'étois fort avant dans ses bon-
» nes graces ; & elle se trompoit. Que fait cette
» folle ? Elle va un matin à la Friperie, y ache-
» ter un habit de livrée complet ; & sur le soir,
» ainsi déguisée, elle vient à la porte de cette
» Dame, se glisse dans la Cour, lorsqu'un ca-

» rosse y entroit, & va se cacher dans une écu-
» rie, mais non pas si à couvert, qu'un cocher en
» y entrant ne l'apperçut.

» Le Cocher n'en fit aucun semblant; la peur
» même le saisit; il ferma les portes, assembla
» les Domestiques, & d'un air égaré monta à
» l'appartement de Madame, où nous étions :
» au secours, nous cria-t-il, au secours, Mes-
» sieurs; la Maison est pleine de voleurs; je les
» tiens enfermés dans mon écurie.

» Les Dames se crurent perdues; les Robins
» & les Financiers ne sçavoient où se fourrer :
» pour moi qui autrefois avois affronté le canon
» & le mousquet, je me déclarai le Chef des Ex-
» terminateurs de tous les voleurs qui étoient ca-
» chés : je pris un bon fusil; je fis armer les do-
» mestiques : chacun prit ce qu'il rencontra sous
» sa main : le Cocher nous conduisit à l'écurie;
» tous les Combattans tomberent dessus à grands
» coups de fourches & de bâtons : le voleur tom-
» ba bientôt les quatre fers en l'air, criant misé-
» ricorde; & qui étoit ce voleur? Madame Du-
» noyer. Sa voix que je sçus aussitôt distinguer,
» me jetta dans la derniere surprise : je fis cesser
» les coups, mais non point si promptement,
» qu'elle n'en reçut encore quelques-uns qui la
» mirent hors de connoissance : je fis retirer
» tous les domestiques & appeller mes gens :
» mon carosse étoit par bonheur dans la cour : je
» la fis porter & mettre comme un sac de bled de-
» dans; on la mit ensuite au lit; & elle y resta
» trois bonnes heures sans sentiment.

Enfin Madame Dunoyer résolue de quitter la France, & d'embrasser une seconde fois le Calvinisme, suppose avoir besoin de prendre les

bains d'Aix, obtient un Passe-port, & se met en route avec ses deux filles.

» Une vingtaine de Marchands (c'est toujours » M. Dunoyer qui parle) venoient journellement » m'apporter des Mémoires de parties considéra- » bles de marchandises livrées à Madame Du- » noyer : je crois qu'ils s'étoient donnés le mot; » car il en vint quinze dans une seule matinée; » j'examinai tous leurs comptes : la somme se » montoit à près de vingt-six mille livres qu'elle » avoit pris à crédit chez les uns & les autres. J'en » voyois tous les jours paroître de nouveaux : ce » fut pour lors, que je ne doutai plus de son écha- » pade : je me repentis bien de ma sotte com- » plaisance. Les Marchands prétendirent être » payés; mais ils avoient eu tort de prêter de si » grosses sommes à une femme en pouvoir de » mari; & la Justice les renvoya à la loi.

» Le crédit ou plutôt le vol manifeste que Ma- » dame Dunoyer venoit de faire à son départ, me » fit examiner de près ma maison. Je n'y trouvai » à la vérité rien de dérangé dans le ménage : la » vaisselle d'argent se trouva complette; il n'en » fut pas de même de mon cabinet : j'allai visi- » ter un petit bureau où j'avois dans un tiroir » deux billets de mille écus chacun, payables au » porteur, & les diamans de mariage : je ne » sçais comment elle s'y étoit prise; la serrure ne » me parut point forcée; mais je ne trouvai point » les billets non plus que les pierreries.

Suivez Madame Dunoyer, & vous la verrez courant de pays en pays, solliciter des pensions, & se faire mettre au nombre des pauvres, malgré les sommes considérables qu'elle avoit emportées de France, & qu'elle cachoit soigneusement : ce-

Cependant le mystere fut découvert ; & Madame Dunoyer se vit obligée de se servir de ses fonds, par la suppression des pensions qu'elle avoit obtenues sous un faux énoncé. Son malheur la conduisit à Utrecht, où elle fut couverte de ridicule; surtout dans une Comédie que l'on y joua, intitulée *le Mariage précipité*, dans laquelle elle étoit peinte au naturel.

Il y a, Madame, bien de la contradiction dans les deux récits de M. & de Madame Dunoyer. Malheureusement pour elle, M. Dunoyer ajoute à ses Mémoires, plusieurs lettres de ses amis, & qui toutes sont un témoignage contre la conduite de sa femme. En supposant de l'exagération de la part du mari, Madame Dunoyer aura toujours contr'elle un crime dont il est impossible de la justifier : c'est son passage continuel de la Religion Catholique à la Protestante. Dans tous les tems, & selon ses intérêts, elle s'est prêtée aux circonstances; tel étoit son esprit : celui de ses *Lettres Historiques & Galantes* est aisé à saisir : elle les a remplies de tout ce qu'elle a vu, de tout ce qu'elle a sçu. Je ne vous garantirai pas la vérité de toutes ces histoires : on prétend qu'elle a quelquefois embelli & chargé sa matiere ; quoi qu'il en soit, vous y trouverez souvent des anecdotes plaisantes, & presque toujours une petite description des endroits par où elle a passé. Voici une de ces anecdotes concernant M. de Fénelon, Archevêque de Cambrai.

Lettres de Mad. Dunoyer.

» Vous sçavez, dit-elle, qu'on ne doute point
» ici que le Roi n'ait épousé depuis long-tems
» Madame de Maintenon : cela a paru à bien des
» marques, & au peu de ménagement qu'elle a
» gardé avec Monseigneur, & avec Madame la

» Princesse de Conti : enfin on dit que l'envie
» d'être Reine déclarée, lui a pris depuis quelque
» tems, & qu'elle en a fort persécuté le Roi : il
» a résisté; mais enfin dans un de ses quarts-d'heu-
» re de tendresse, il lui promit de consulter son
» Confesseur là-dessus. Madame de Maintenon
» crut alors son affaire en bon train, ne doutant
» pas que le Pere la Chaise ne fut bien aise de
» lui faire sa cour dans cette occasion ; mais il
» étoit trop bon politique, & il sçavoit trop bien
» qu'on ne sçauroit se déclarer pour un parti, sans
» devenir la victime de l'autre ; c'est pourquoi il
» eut assez d'habileté pour se tirer d'affaire en fin
» Jésuite ; & il dit au Roi, qu'il ne se croyoit pas
» assez bon Casuiste, pour décider une question
» si importante, & qu'il le prioit de trouver bon
» qu'il consultât là-dessus une personne éclairée,
» & dont il lui répondoit. Le Roi ne vouloit
» point que son secret fût connu ; mais quand le
» Pere de la Chaise lui nomma M. de Fénelon,
» il n'eut point de peine à le lui confier, & dit
» au Pere de l'aller chercher. Dès-que cet Ar-
» chevêque sçut de quoi il s'agissoit, il fut fort
» chagrin, & dit au Jésuite : que vous ai-je fait,
» mon pere ; vous me perdez ? N'importe, ajou-
» ta-t-il, allons trouver le Roi. Il les attendoit
» dans son cabinet : le Prélat se jetta à ses pieds
» en y entrant, & le pria de ne le point sacrifier :
» le Roi le lui promit, & ensuite lui proposa le
» cas. Monsieur de Fénelon, avec sa droiture or-
» dinaire, lui représenta le tort qu'il se feroit en
» déclarant le mariage, & les suites fâcheuses
» que pourroit avoir cette déclaration : le Roi
» goûta la solidité de ses raisons, & résolut d'en
» demeurer là. Madame de Maintenon eut beau

» le presser ; il lui dit que cela ne se pouvoit : elle
» lui demanda si c'étoit le Pere de la Chaise qui
» l'en avoit dissuadé : le Roi refusa quelque tems
» de lui dire ce qui en étoit ; mais enfin par une
» foiblesse qu'on ne peut que condamner, il dit
» la chose comme elle s'étoit passée. Madame de
» Maintenon dissimula son chagrin, songea à la
» vengeance, & la fit tomber sur le Prélat. On
» a été long-tems embarrassé à chercher par quel
» endroit on pourroit attaquer M. de Cambrai,
» qui n'a jamais donné de prise sur lui. Enfin M.
» l'Evêque de Meaux, qui étoit fâché que le Roi
» ne lui eût pas confié l'éducation de Monsei-
» gneur le Duc de Bourgogne, & que l'Abbé de
» Fénelon l'eût emporté sur lui, à force de feuil-
» leter un livre où le Prélat traite du pur amour,
» crut pouvoir, avec le secours de ses ruses,
» donner une mauvaise interprétation à certaines
» expressions qui ne sont pas plus outrées que
» celles de Sainte Thérese & de quantité d'au-
» tres que l'Eglise révére : il donna cet avis à Ma-
» dame de Maintenon qui lui avoit remis le soin
» de sa vengeance, & qui n'en a pas voulu man-
» quer l'occasion : on craint qu'elle ne la pousse
» loin. M. de Cambrai est dans son Diocèse qui
» en attend les effets avec la tranquillité que don-
» ne une bonne conscience. Il n'est plus Précep-
» teur des Princes. On a cassé tous les parens qu'il
» avoit dans le service.

» Les Jésuites s'attendent à un pareil sort ;
» & je ne sçais par quelle politique ils ont déja
» commencé les actes d'hostilité ; car ils font im-
» primer & vendent à Lyon les Œuvres de Scar-
» ron, que Madame de Maintenon avoit voulu
» faire supprimer. Peut-être que par ce peu de

» ménagement, ils croyent l'obliger à en avoir
» pour eux,& se rendre redoutables. Mais Mada-
» me de Maintenon pourroit bien abattre leur
» orgueil. Les Comédiens Italiens se sont ressen-
» tis de sa mauvaise humeur ; on les a chassés
» pour avoir joué *la fausse Prude*, dans laquelle
» on dit que Madame de Maintenon s'étoit re-
» connue : tout Paris regrette cette perte qui a
» pensé être suivie de celle de la Comédie-Fran-
» çoise & de l'Opéra, tant la faveur de notre
» nouvel Archevêque le mene loin. Les filles de
» joie l'en ont remercié par une jolie Requête
» qu'elles lui ont présentée, comptant qu'elles
» auront bien plus de pratiques dès-qu'il n'y au-
» ra plus de spectacles pour amuser tant de gens
» qui sont desœuvrés à Paris. Elles lui offrent un
» tribut pour les pauvres ; & cette requête lui a
» fait connoître le ridicule dans lequel il don-
» noit. Il a fait quartier aux Comédiens-Fran-
» çois & à l'Opéra, moyennant un subside qu'on
» exige sur chaque place, en faveur des pauvres
» qui ont intérêt qu'il y aille bien des gens dans
» ces endroits-là. Ainsi les Prédicateurs n'oseront
» plus déclamer contre ».

Je vous parlerai, Madame, dans la lettre suivante, d'un voyage qu'a fait Madame Dunoyer en Languedoc, de ce qu'elle a vu, de ce qui lui a été raconté dans différens endroits de sa route.

Je suis, &c.

## LETTRE III.

LE Canal de Languedoc, la mort du Maréchal de Montmorency, l'histoire de Madame Tiquet, & quelques historiettes arrivées à Nîmes, voilà, Madame, ce qui va faire le sujet de cette Lettre; & c'est toujours Madame Dunoyer qui tiendra la parole.

» Le Canal de Beziers est quelque chose de » très-beau; & M. de Vauban a dit qu'il vou» droit n'avoir jamais fait que cela : ce que j'y » ai remarqué de plus curieux, c'est une Mon» tagne qu'on a percée, sous laquelle coule le » Canal, & sous laquelle, parconséquent, les » barques sont obligées de passer. Ce chemin » dure près d'une heure.. . . . . . Une » chose qui me surprit encore, c'est que dans » un endroit où une Riviere passe, on a bâti un » Pont, sur lequel on a fait monter le Canal; si » bien que je fus toute étonnée lorsqu'on me fit » remarquer une Riviere & un Pont sous nos » pieds. . . .

» On m'a montré à Castelnaudari, dit ailleurs » Madame Dunoyer, l'endroit où M. de Mont» morency perdit la bataille qu'il avoit donnée » contre les Troupes du Roi, ou plutôt contre » le Cardinal de Richelieu; & je ne pus m'em» pêcher de sçavoir mauvais gré à ceux qui avoient » fermé les Portes de la Ville à ce Prince infor» tuné, lorsqu'il fut obligé de fuir devant ses en» nemis, entre les mains desquels il eut le mal» heur de tomber, & qui, comme vous sçavez,

» ne lui firent point de quartier : j'ai vu à Tou-
» louse l'endroit où il fut exécuté, & où l'on voit
» encore les marques de son sang contre la mu-
» raille : le Parlement le condamna la larme à
» l'œil : j'ai vu des gens qui m'en ont conté bien
» des particularités, dont je n'avois jamais ouï
» parler : Madame la Marquise de Saint-Joiri
» me disoit, il y a quelque tems, que M. de
» Montmorency fut mené chez elle avant que
» d'être conduit à Toulouse, & qu'il étoit gar-
» dé très-soigneusement dans son Château, où
» Madame la Princesse de Condé avoit un ap-
» partement : cette Princesse après avoir fait
» tout ce qu'elle avoit pû pour obtenir la grace
» de son frere, voyant bien que le Cardinal
» avoit juré sa perte, résolut pour le sauver, de
» se défaire de ce Ministre. Elle fit part de son
» dessein à la Marquise de Saint-Joiri, & la pria
» de lui aider à l'exécuter : la Marquise étoit
» encore toute jeune, & n'étoit mariée que de-
» puis fort peu de tems : cependant elle garda
» le secret, & promit son secours à Madame la
» Princesse : le projet étoit que la Princesse au-
» roit un poignard sous sa jupe, & que lorsque
» le Cardinal qui étoit amoureux d'elle, vien-
» droit lui rendre visite, elle le meneroit dans
» le Jardin ; que Madame de Saint-Joiri, avec
» quelques autres femmes de confiance, se tien-
» droient à la porte, ayant aussi chacune un poi-
» gnard, pour, au premier signal de la Princesse,
» entrer tout d'un coup, & venir fondre sur
» cette Eminence, qui auroit sans doute subi le
» sort d'Orphée, si son bon génie ne lui en eût
» fait parer le coup. Je ne sçai s'il eut un pres-
» sentiment de ce qu'on lui préparoit ; mais

» lorsque la Princesse l'eut conduit dans un ca-
» binet de verdure, ce maître fourbe sçut si bien
» se déguiser, & lui promit la vie de son frere
» avec tant de sermens, que cette Princesse abu-
» sée se laissa persuader, & perdit le dessein de
» lui ôter la vie ; parconséquent il n'y eut point
» de signal donné. Les Dames rengaînerent leurs
» poignards ; & cette occasion de sauver M. de
» Montmorency étant manquée, elle ne put
» plus se retrouver ; puisque le Cardinal le fit
» transférer dès le lendemain à Toulouse, où
» on l'enferma dans les Prisons de l'Hôtel-de-
» Ville. Madame de Saint-Joiri me contoit en-
» core que dans le tems qu'il étoit à son Châ-
» teau, elle fut priée par Madame la Princesse,
» de lui aller donner un avis important ; la chose
» étoit difficile ; mais la petite Madame de Saint-
» Joiri en vint pourtant à bout. Elle fut dans
» la nuit, pieds nuds & en chemise, dans sa cham-
» bre, se coucha doucement sur son lit, de peur
» qu'en se réveillant en sursaut, il ne fit con-
» noître à ses gardes ce qui se passoit. Lorsqu'elle
» s'apperçut qu'il ne dormoit pas, elle lui dit
» doucement à l'oreille ce qu'on l'avoit chargée
» de lui dire, & s'en retourna sans qu'on y prît
» garde, quoiqu'elle fût obligée de passer & re-
» passer dans la salle où ceux qui le gardoient,
» dormoient par terre sur des paillasses. Madame
» de Saint-Joiri qui est à présent fort vieille, m'a
» conté mille circonstances de cette nature ; &
» j'ai beaucoup plus de plaisir à parler de ces
» sortes de choses avec des gens de cet âge, qu'à
» lire ce que les Auteurs en ont écrit ; car les
» premiers parlent pour avoir vu. Un Prêtre qui
» accompagnoit le Confesseur de M. de Mont-

» morency, lorſqu'on menoit ce Prince au ſup-
» plice, me contoit l'autre jour, qu'en ſortant de
» ſa chambre il s'étoit fait tâter le pouls, pour
» qu'on vît qu'il n'étoit point ému, & qu'il avoit
» conſervé cette tranquillité juſqu'à l'échauffaut :
» mais, ajouta-t-il, Madame, à cet aſpect il
» ne fut plus le même ; & quoiqu'il ne donnât
» aucune marque de foibleſſe, ſon Confeſſeur
» dit qu'il ne trouvoit plus en lui Monſieur
» de Montmorency. Comme l'échaffaut étoit,
» dit-on, fort bas, le ſang rejaillit contre la mu-
» raille ; & la marque y eſt toujours reſtée. Pen-
» dant qu'on l'exécutoit *incognito* dans la cour de
» l'Hôtel-de-Ville, on avoit, par les ordres du Car-
» dinal, dreſſé un échaffaut tendu de velours noir
» dans la place de Saint-George, afin d'amuſer,
» toute la journée, la populace ; car on craignoit
» avec raiſon, qu'on ne fît des efforts pour l'enle-
» ver. Mad. de Gramond, mere de l'Evêque de S.
» Papoul, & femme d'un des Juges de Monſieur
» de Montmorency, qui ſçavoit où ſe paſſoit
» cette ſanglante ſcène, fut à la porte de l'Hôtel-
» de-Ville, dans un caroſſe de deuil, pour pren-
» dre le corps de ce malheureux Prince, qui l'a-
» voit prié par ſon teſtament de vouloir bien
» s'en charger. Elle attendit long-tems dans la
» rue : mais lorſque l'exécution fut faite, on
» ouvrit toutes les portes ; le caroſſe entra ; &
» cette Dame fondante en pleurs, y fit mettre le
» corps, & le porta dans l'Egliſe des Cordeliers,
» où il a reſté en dépôt, juſqu'à ce que ſa veuve
» l'ait réclamé pour le mettre dans le ſuperbe
» mauſolée qu'elle lui fit dreſſer dans l'Egliſe
» des Religieuſes de Moulins, chez leſquelles
» cette Dame a fini ſes jours. L'Evêque de Saint-
Papoul

» Papoul me disoit sur ce sujet, que quelque
» tems avant que M. de Montmorency se dé-
» clarât ouvertement, il avoit dit à M. de Gra-
» mont, pere de cet Evêque : Monsieur, si j'é-
» tois accusé de crime devant votre Tribunal,
» pourriez-vous bien vous résoudre à me con-
» damner ? Oui, Monsieur, lui dit Monsieur de
» Gramont : car si vous étiez coupable, je suis
» sûr que votre Altesse se condamneroit elle-
» même. Vous avez raison, dit-il ; il ne faut ja-
» mais faire d'injustices ; mais j'espere, ajouta-
» t-il, que le cas n'arrivera pas ; aussi, bien-loin
» de sçavoir mauvais gré à M. de Gramont qui
» avoit été forcé par les Loix à prononcer con-
» tre lui, il confia, comme je viens de le dire,
» son corps à la femme de ce Magistrat, & lui
» fit présent du beau diamant qui est encore dans
» cette famille ».

Telle étoit alors, Madame, l'autorité du Cardinal ; & c'est ainsi qu'il immoloit ses victimes.

» Comme je vois que vous n'êtes pas d'hu-
» meur à me faire aucun quartier sur l'Histoire
» de Madame Tiquet, dit Madame Dunoyer,
» je vais commencer par vous la conter. Cette
» Dame étoit fille d'un Libraire, nommé Car-
» lier, qui lui avoit laissé cinq cens mille francs,
» & autant à un frere qu'elle avoit, qui est Ca-
» pitaine aux Gardes. Elle fut orpheline à quinze
» ans. Comme elle étoit belle & riche, elle ne
» manqua point d'adorateurs. Monsieur Ti-
» quet, qui étoit du nombre, fut préféré à ses
» rivaux, parce qu'il sçut mettre une tante de la
» Demoiselle dans ses intérêts, en lui faisant
» présent de quarante mille francs. Cette tante
» avoit soin de faire valoir toutes les galanteries

» qu'il faisoit ; & un jour qu'il avoit envoyé un » bouquet à Mademoiselle Carlier, dans lequel il » y avoit des fleurs de diamant, cette belle fut » si touchée de ses belles manieres, qu'elle se » détermina à suivre l'avis de sa tante, en épousant M. Tiquet, qu'elle croyoit fort riche, » puisqu'il étoit en état de donner des bouquets » de quinze mille écus ; car celui-là coutoit autant. M. Tiquet étoit Conseiller au Parlement. » Ce mariage fut d'abord fort heureux ; ils » eurent un fils & une fille : Madame Tiquet » faisoit de la dépense à proportion du bien » qu'elle croyoit avoir ; & son mari qui lui avoit » persuadé qu'il en avoit autant qu'elle, n'osoit » pas la désabuser. Il le fallut pourtant enfin ; & » Madame Tiquet apprit qu'il s'en falloit beaucoup, que son mari n'eût quelque chose ; puisque ç'avoit été de son bien à elle, qu'il avoit » payé toutes les dépenses qu'il avoit été obligé » de faire pour l'obtenir. Ce décompte causa de » la division dans le ménage ; & le bien de Madame Tiquet se trouvant diminué, elle demanda une séparation. M. Tiquet fit des plaintes de son côté sur le commerce qu'il disoit » être entre sa femme & Monsieur de Montgeorge, Capitaine aux Gardes, & obtint une » lettre de cachet du Roi, pour la faire enfermer ; mais il eut la foiblesse de donner cette » lettre de cachet à sa femme, qui la jetta dans » le feu ; de sorte que lorsqu'il voulut en demander une autre, on se moqua de lui. Madame Tiquet obtint cependant une séparation de » biens, & continua de voir M. de Montgeorge. » Elle étoit en même maison que son mari ; » mais ils avoient chacun leur appartement. Trois

» ans se passerent de cette maniere, c'est-à-
» dire, avec beaucoup de froideur, sans pour-
» tant donner des scènes au Public. Un jour
» que j'étois chez la Comtesse d'Aunoi,
» Madame Tiquet y entra; elle paroissoit émue;
» & lorsqu'on lui demanda ce qu'elle avoit,
» elle répondit qu'elle venoit de passer une par-
» tie de la journée avec le diable. Vous avez eu
» là une vilaine compagnie, répondit Madame
» d'Aunoi : ho ! dit Madame Tiquet, quand je
» dis que j'ai vû le diable, c'est-à-dire, une de
» ces femmes qui se mêlent de prédire l'avenir.
» Et que vous-a-t-elle promis, demanda Ma-
» dame d'Aunoy ? Ho ! toutes sortes de bonnes
» choses, dit Madame Tiquet : elle m'a assurée
» que dans deux mois d'ici, je serois au-dessus
» de tous mes ennemis, hors d'état de craindre
» leur malice, & parfaitement heureuse. Vous
» voyez bien, Madame, ajouta-t-elle, que je ne
» dois pas compter là-dessus, puisque je ne se-
» rai jamais en repos, tant que M. Tiquet vivra;
» & qu'il se porte trop bien, pour qu'on doive
» compter sur un si prompt dénouement. Elle
» s'en retourna ensuite chez elle, & passa la soi-
» rée avec Madame la Comtesse de Sénon-
» ville. M. Tiquet lui avoit fait le chagrin de
» chasser un Portier dont elle étoit contente; &
» ne se fiant plus à personne, il étoit devenu
» lui-même son Portier, & prenoit le soin
» quand il entroit, de fermer la porte, & de
» mettre la clef sous son chevet. Ce soir-là il
» étoit, selon sa coutume, chez Madame de Ville-
» mur, & Madame de Sénonville s'obstinoit à
» rester, & vouloit malicieusement attendre
» qu'il se fût venu coucher, pour lui donner la

» peine de se relever & de lui venir ouvrir. Ce-
» pendant l'heure où il avoit accoutumé de se
» retirer étoit passée ; & l'on ne savoit que pen-
» ser de ce retardement, lorsqu'on entendit tout
» d'un coup crier au meurtre & tirer un coup de
» pistolet.

» Les Valets de Madame Tiquet accouru-
» rent au bruit, & trouverent que c'étoit leur
» maître qu'on avoit assassiné. Ils vinrent en
» avertir leur Maîtresse, & lui dirent en même
» tems qu'on avoit rapporté M. Tiquet chez
» Madame de Villemur. Madame Tiquet y alla ;
» mais on ne voulut pas lui laisser voir son mari
» qui n'étoit point mort, & qui ayant été in-
» terrogé par le Commissaire du quartier, qui
» lui avoit demandé s'il avoit des ennemis, il
» avoit répondu qu'il n'avoit point d'autres en-
» nemis que sa femme. Cependant ses blessures
» n'étoient pas mortelles. Quoiqu'il en eût cinq,
» il y en avoit une toute auprès du cœur qui ne
» le perça pas, parce que le cœur de M. Tiquet
» fut en quelque maniere resserré par la peur,
» & ne remplit pas toute la place qu'il devoit
» naturellement occuper ; ainsi il peut dire que
» sa frayeur lui sauva la vie. Madame Tiquet fut
» le lendemain chez Madame d'Aunoi, appa-
» remment pour sçavoir ce qu'on disoit d'elle
» dans le monde ; car Madame d'Aunoi avoit
» fort bonne compagnie. Madame d'Aunoi lui
» demanda si M. Tiquet ne connoissoit point
» ceux qui l'avoient attaqué : ha ! Madame, dit
» Madame Tiquet, quand il les connoîtroit,
» il ne le diroit pas ; & c'est moi qu'on assassine
» aujourd'hui. Madame d'Aunoi dit qu'elle de-
» voit s'assurer du Portier qu'on avoit chassé, &

» que c'étoit sur lui que tomboient les soupçons. » Lorsque Madame Tiquet fut de retour chez » elle, on vint l'avertir de se sauver; & on l'as- » sura qu'elle seroit arrêtée. Les avis redou- » blerent tous les jours, sans qu'elle voulut en » profiter; & enfin le huitiéme jour, un Théa- » tin monta dans sa chambre, & lui dit qu'il » n'y avoit pas de tems à perdre, qu'elle se- » roit arrêtée, à moins qu'elle ne mît promp- » tement une robe de Théatin qu'il lui apporta, » & qu'elle n'entrât dans une chaise-à-Porteur, » qu'il venoit de laisser dans sa cour; que les » porteurs avoient ordre de la conduire en un » endroit où elle trouveroit une chaisse de Poste » avec des gens qui la conduiroient sûrement à » Calais, d'où on la feroit passer en Angleterre. » Madame Tiquet regarda tout cela comme des » piéges que son mari lui tendoit pour se dé- » faire d'elle, & l'obliger à lui abandonner son » bien; ainsi elle refusa les offres du Théatin, » & résolut de soutenir le choc. Le lendemain » Madame de Sénonville fut la voir; & comme » elle voulut se retirer quelque tems après, » Madame Tiquet la pria de rester, & lui dit » qu'on devoit la venir prendre dans le moment, » & qu'elle étoit bien-aise de ne se pas trouver » seule avec toute cette canaille. A peine eut- » elle dit cela, qu'on vit entrer le Lieutenant- » Criminel, suivi de quantité de satellites. Ma- » dame Tiquet lui dit qu'il auroit pû se passer » d'amener une si nombreuse cohorte; & que » puisqu'elle l'avoit attendu de pied-ferme, il » ne falloit pas craindre qu'elle fît difficulté de » le suivre. Elle le pria ensuite de faire mettre » le scellé dans son appartement, pour la sûreté

» de ses meubles ; & après avoir embrassé son
» fils qu'elle aimoit fort, elle lui donna de l'ar-
» gent pour se réjouir, & lui dit de ne pas
» craindre pour elle. Elle dit aussi adieu à Ma-
» dame de Senonville, & monta en carosse avec
» le Lieutenant-Criminel. En passant sur le petit
» Marché, elle salua fort gracieusement une
» Dame de ses amies, & ne parut pas plus émue,
» que si elle étoit allée en visite ; mais on dit
» qu'elle changea de couleur aux approches du
» petit Châtelet, où elle fut premierement con-
» duite ; du Petit on la transféra au Grand, où
» son Procès fut bientôt fait. Un scélérat nom-
» mé Auguste, vint déclarer de lui-même, que
» trois ans auparavant Madame Tiquet lui avoit
» donné de l'argent pour assassiner son mari, &
» que c'étoit le Portier qui venoit d'être chassé
» qui ménageoit cette affaire. Le Portier avoit été
» pris de même que Madame Tiquet : Auguste
» lui fut confronté ; & comme il avoua la chose,
» Madame Tiquet fut condamnée à avoir la tête
» tranchée, pour un dessein qu'elle avoit eu
» trois ans auparavant, sans qu'on eut aucunes
» preuves qu'elle eût part à l'assassinat dont il
» étoit alors question:mais il y a une Loi appellée
» la Loi de *Blois*, qui condamne à mort toutes
» les femmes qui ont machiné contre la vie de
» leurs maris ».

La Sentence que le Châtelet avoit prononcée contre Madame Tiquet, fut confirmée au Parlement ; & son mari guéri de ses blessures, se rendit à Versailles avec son fils & sa fille, pour y solliciter la grace de sa femme. Sa Majesté la lui refusa ; & il se retrancha à demander la confiscation du bien ; ce qui fit dire au Roi que

M. Tiquet avoit gâté le mérite de son action.

» Bien des gens, continue Madame Dunoyer, » s'employerent en faveur de la coupable ; mais » notre Archevêque représenta au Roi, que s'il » l'accordoit, il n'y auroit plus aucun mari qui » fût en sûreté, & dit que le grand Pénitencier » n'entendoit autre chose lorsqu'on venoit s'ac- » cuser à lui pour des cas réservés, que des fem- » mes qui avoient voulu attenter à la vie de leurs » maris. Cependant Madame Tiquet fut con- » damnée la veille de la Fête-Dieu ; mais à cause » des Reposoirs qu'il y avoit dans les rues, son » exécution fut renvoyée au lendemain de la Fête. » On la fit venir ce jour-là dès cinq heures du » matin devant ses Juges ; & comme elle deman- » da si cette affaire ne finiroit pas, ceux qui la me- » noient lui dirent : bientôt, Madame. On la » conduisit dans la chambre de la question, où elle » trouva le Lieutenant Criminel qui lui dit de » se mettre à genoux, & ordonna ensuite au Gref- » fier de lire l'Arrêt. Un Conseiller de mes amis » qui étoit présent, observa Madame Tiquet, pour » voir si sa fermeté ne l'abandonneroit point, » lorsqu'elle entendroit prononcer une si terri- » ble sentence ; mais il m'a assuré qu'elle l'écou- » ta sans changer de couleur. Quand la lecture » en fut faite, Monsieur le Lieutenant-Criminel » fit un discours fort pathétique sur la différence » qu'il y avoit entre les jours que Madame Ti- » quet avoit passés dans les plaisirs, & ce jour plein » d'horreur qui devoit terminer sa vie. Il l'ex- » horta ensuite de faire un bon usage du peu de » tems qui lui restoit, & de se garantir de la ques- » tion à laquelle elle étoit condamnée en avouant » elle-même son crime. Madame Tiquet répon-

» dit sans s'émouvoir, qu'elle sentoit toute la dif-
» férence qu'il mettoit entre ce jour-là & ceux
» qu'elle avoit passés autrefois, puisqu'elle parois-
» soit devant lui dans une posture de suppliante,
» & qu'il sçavoit bien que cela n'avoit pas tou-
» jours été de même : ensuite elle ajouta que bien
» loin de regarder avec horreur le jour qui de-
» voit terminer sa vie, elle le regardoit comme
» celui qui devoit finir ses malheurs ; qu'on la
» verroit monter sur l'échafaut avec la même
» fermeté qu'elle avoit conservée sur sa sellette
» & à la lecture de son Arrêt ; mais qu'elle n'au-
» roit jamais la foiblesse de s'accuser d'un crime
» qu'elle n'avoit pas commis, pour éviter quel-
» ques tourmens de plus ou de moins : le Magis-
» trat l'exhorta encore à ne souffrir que ce qu'elle
» ne pouvoit pas éviter ; & comme elle persista
» dans la négative, il la fit appliquer à la question ;
» mais au second pot d'eau, elle demanda quar-
» tier, & dit tout ce qu'on voulut. Lorsqu'on lui
» demanda si Monsieur de Montgeorge n'avoit
» point trempé dans son crime, elle répondit que
» Monsieur de Montgeorge étoit trop honnête-
» homme, & qu'elle auroit eu peur de perdre son
» estime en lui communiquant un pareil projet.
» Toute la Ville étoit attentive à cette affaire ;
» & lorsqu'on sçut qu'elle devoit se terminer en
» Grève, chacun y retint des fenêtres ; outre cela
» on avoit dressé quantité d'échafauts sur la place ;
» & toute la Cour & la Ville étoient accourues
» à ce spectacle. J'étois aux fenêtres de l'Hôtel-
» de-Ville ; & je vis arriver sur les cinq heures
» du soir la pauvre Madame Tiquet vêtue de
» blanc. Son Portier, qui devoit être pendu, étoit
» dans la même charette ; & le Curé de S. Sul-

» pice qui l'exhortoit, étoit à côté d'elle. Il pleu-
» voit si fort lorsqu'elle arriva, qu'il étoit im-
» possible de faire l'exécution; ainsi elle fut obli-
» gée d'attendre sur la charette que la pluie fût
» passée, ayant toujours devant les yeux l'appa-
» reil de son supplice, & un carosse, noir auquel
» on avoit attelé ses propres chevaux, qui étoit là
» pour attendre son corps : tout cela ne l'effraya
» point : lorsqu'il fallut monter sur l'échaffaut,
» elle tendit la main au Bourreau pour qu'il lui
» aidât, & en la présentant, la porta à la bouche,
» pour ne pas manquer à la civilité. Lorsqu'elle
» fut sur l'échaffaut, on auroit dit qu'elle avoit
» étudié son rôle; car elle baisa le billot, & fit
» toutes les autres cérémonies, comme s'il ne s'é-
» toit agi que de jouer une Comédie. Enfin on
» n'a jamais marqué tant de constance; & le Curé
» de S. Sulpice dit qu'elle étoit morte en Héroï-
» ne Chrétienne : le Bourreau étoit si troublé,
» qu'il la manqua, & revint cinq fois à la charge
» avant de pouvoir lui ôter la tête : son corps fut
» porté ensuite à St. Sulpice, où son mari lui fit
» faire tous les honneurs imaginables, imitant
» en cela le Duc de Mazarin qui ne pouvoit pas
» souffrir sa femme lorsqu'elle vivoit, & qui a fait
» venir son corps d'Angleterre à grands frais,
» pour le mettre dans un superbe tombeau.

» Ainsi finit la belle Madame Tiquet qui avoit
» fait l'ornement de Paris. On n'a jamais rien vu
» de si beau que sa tête, lorsqu'elle fut séparée de
» son corps; on la laissa quelque tems sur l'échaf-
» faut pour la laisser voir au peuple ».

Une Madame l'Escombat a renouvellé la même scène à Paris il y a quelques années; mais elle ne porta pas au supplice la fermeté de Madame Ti-

quet, & fit tout ce qu'elle put pour différer le jour de son exécution.

L'historiette que j'ai à vous raconter actuellement, d'après Madame Dunoyer, est plus analogue, Madame, à votre caractere de gaieté, que la scène triste & sombre, dont je viens de vous faire part.

» A propos de gaieté, dit notre Auteur, il est » arrivé à Nîmes une assez plaisante chose. Deux » Sçavans étoient à dîner dans une des meilleu- » res Auberges de cette Ville : ils s'entretinrent » pendant le repas de choses qui leur conve- » noient, & parlerent de Belles-lettres tout leur » saoul. Les Auteurs anciens & modernes furent » tour-à-tour soumis à leur critique ; enfin l'un » des deux décida en faveur de Voiture. Il faut » convenir, dit-il à son compagnon, que les let- » tres de Voiture sont les plus jolies du monde : » le stile en est aisé & coulant ; & je ne sçaurois » assez les admirer. Le compagnon d'esprit en » demeura d'accord, au grand étonnement d'un » Marchand qui étoit à table avec eux, & qui avoit » écouté leur conversation, tout comme s'il y » avoit compris quelque chose. Je vous ai déjà » dit que Messieurs les Marchands priment ici : » ainsi vous ne devez pas être surprise que celui- » là fut faufilé avec les beaux esprits. Après les » avoir écoutés assez long-tems en silence, il prit » enfin la parole, & les regardant en pitié : Mes- » sieurs, leur dit-il, vous voulez bien que je vous » dise que j'avois eu jusqu'ici une meilleure idée » de votre discernement : il y a une heure que je » vous entends faire des éloges des lettres de » Voiture : mais que diable y trouvez-vous donc » de si beau ? J'avoue que le stile en est assez na- » turel ; mais enfin il n'y a qu'à en voir une pour

» les voir toutes ; & je vous en ferai, si vous vou-
» lez, plus de cent par jour. Vous, Monsieur, di-
» rent alors nos Sçavans, vous nous ferez cent
» lettres, dites-vous, pareilles à celles de Voitu-
» re ? Et comment vous y prendriez-vous ? Com-
» ment je m'y prendrois, repliqua-t-il avec un ri-
» re mocqueur, c'est mon premier métier ; &
» avec tout votre verbiage, & tout votre latin,
» vous ne sçauriez me donner des leçons là-des-
» sus : preuve de cela, c'est qu'en voici la teneur
» & la forme.

» LETTRE DE VOITURE.

» *A la garde de Dieu, & sous la conduite d'un*
» *tel Voiturier, je vous envoye un ballot*
» *pesant tant, &c.*

» Voilà, dit-il, ce que c'est que les lettres de
» Voiture : voyez s'il y a de quoi tant se récrier.
» Vous avez raison, Monsieur, dirent alors les au-
» tres ; il ne faut pas un grand effort d'imagina-
» tion pour toutes ces sortes de lettres de Voitu-
» re ; mais nous en connoissons d'autres que
» vous ne connoissez peut-être pas : le Mar-
» chand voulut encore répliquer, que quand il
» s'agiroit d'un millier de Marchandises, la
» lettre de Voiture n'en seroit ni plus belle, ni
» plus laide, & qu'on n'y chercheroit pas plus de
» façon. Le coq-à-l'âne auroit duré beaucoup
» plus long-tems, si les Beaux-Esprits avoient pu
» tenir contre l'envie qu'ils avoient d'en rire.
» Le Marchand rit aussi, & sortit persuadé que
» les rieurs étoient de son côté, & que ces Mes-
» sieurs ne sçavoient ce qu'ils disoient ».

Encore une histoire, Madame, & je finis cette lettre.

» On dit que M. le Prince de Conti, passant » par une Ville d'Allemagne, s'y trouva fort » incommodé, & que sur ce qu'on lui vanta la » science d'un Médecin, qui passoit dans ce » Pays-là pour un second Esculape, & qui gué- » rissoit, à ce qu'on disoit, de toutes sortes de » maux, & autres; il voulut bien le faire ap- » peller. Le mal n'étoit pas dangereux; il étoit » causé par la fatigue du voyage; & comme il » pouvoit l'accrocher au milieu de sa course, le » Prince étoit bien-aise d'y remédier prompte- » ment. Le Médecin Allemand y travailla avec » le même succès qu'il avoit fait dans toutes ses » cures, & mit bientôt Son Altesse en état de » continuer son voyage. Le Prince en fut très- » content; & un jour qu'il regardoit attentive- » ment notre Médecin: sortez, dit-il, à toutes » les personnes qui étoient dans sa chambre; » après quoi se tournant vers lui: mon ami, conti- » nua-t-il, il me semble que je vous ai vu quel- » que part: n'avez-vous pas été autrefois à moi? » Oui, mon Prince, dit alors le pauvre Médecin; » je supplie votre Altesse de ne pas me perdre: » on a ici de la confiance en moi: j'y ai une espece » de fortune; & tout cela seroit renversé, si on » savoit que c'est dans vos écuries que j'ai étudié » en Médecine. Car, Monseigneur, puisque » votre Altesse m'a fait l'honneur de se rappeller » mon idée, elle se souvient sans doute aussi que » j'ai été un de ses Palfreniers. Je voyois là » comment on traitoit les maladies des chevaux, » & quels étoient les remedes qui opéroient le » mieux sur eux; & m'imaginant qu'ils pour-

» roient faire le même effet sur les humains, je
» me résolus de m'ériger en Médecin ; je m'en
» donnai moi-même la licence ; & comme il fal-
» loit pour exercer une profession aussi différente
» de la premiere, se dérober à ceux qui m'a-
» voient vu l'étrille à la main, je crus que je
» devois me dépayser, & je vins m'établir ici,
» où j'eus le bonheur de réussir, & de me mettre
» bientôt en réputation. Ce succès m'a fait faire
» un mariage avantageux ; & je n'ai à désirer pré-
» sentement que la continuation de ma bonne
» fortune. Ainsi, Monseigneur, comme dans la
» profession que j'ai embrassée, tout roule sur la
» prévention, & qu'on pourroit en prendre à
» mon désavantage si l'on sçavoit l'origine de
» ma science, je supplie très-humblement votre
» Altesse, de vouloir bien me garder le secret là-
» dessus : je vous le promets, dit alors le Prince ;
» je loue votre ambition ; & je suis fort aise
» qu'elle ait bien réussi. Vous avez fort bien fait,
» voulant vous élever au-dessus de votre premiére
» condition, & prendre un métier honorable,
» de vous déterminer pour celui où la science est
» le moins nécessaire, & où l'on peut-être igno-
» rant impunément. Songez seulement à ne pas
» toujours traiter les hommes en chevaux, & à
» ne pas risquer des remedes trop violens ».

Combien de Médecins, même en France, n'en sçavent pas plus que ce Palfrenier, & ont encore plus de vogue ? Presque tout dépend du hazard dans cette profession.

Je suis, &c.

# LETTRE IV.

„ UN Conseiller du Parlement de Toulouse, „ arrivé depuis peu de Paris, & qui, si on l'en „ croit, a été témoin oculaire de tout ce qui „ s'est passé à la Cour, dit Madame Dunoyer, „ m'a conté une circonstance assez plaisante. Il „ m'a dit qu'un jour que Madame la Chance- „ liere donnant le bal à Madame la Duchesse de „ Bourgogne, cette Princesse avoit envoyé dès „ le matin un carosse à la maison Professe, pour „ chercher le Pere le *Comte*; que ce Jésuite sur- „ pris, lui avoit demandé en arrivant, pour „ quelle raison elle vouloit se confesser, dans „ un tems destiné à toute autre chose; & que la „ Princesse lui avoit dit : non, mon Pere, ce „ n'est pas pour me confesser que je vous ai „ mandé aujourd'hui, mais afin que vous me „ dessiniez promptement un habillement de Chi- „ noise : je sais que vous avez été à la Chine; „ & je voudrois me masquer ce soir à la maniere „ de ce Pays-là : le Confesseur avoua ingénue- „ ment, qu'il avoit eu plus de commerce avec les „ Chinois qu'avec les Chinoises. Il fallut pour- „ tant qu'il traçât la figure; après quoi on le „ renvoya; & l'on songea à travailler à la mas- „ carade.

„ Le Conseiller en fit une aussi, à ce qu'il m'a dit, „ & s'habilla ce jour-là en diable avec trois de „ ses amis : ils prirent un carosse à eux quatre; „ & après avoir fait une apparition à Versailles, „ & couru quelques bals dans Paris, ils jugerent

» à propos de se retirer; & chacun songea à se faire mener chez soi. Comme le carosse passa dans le quartier où notre Conseiller logeoit, il fut le premier qui descendit: on le laissa le plus près qu'on put de sa porte, où il courut promptement frapper, par ce qu'il faisoit grand froid: il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir réveiller une grosse servante de son auberge, qui vint enfin à moitié endormie, lui ouvrir, mais qui dès-qu'elle le vit, referma au plus vîte la porte, & s'enfuit en criant: *Jesus Maria*, de toute sa force. Le Conseiller ne pensoit point à son habillement diabolique; & ne sçachant point ce que pouvoit avoir la servante, il continua à frapper, & toujours inutilement. Enfin mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs; & marchant le long de la rue, il apperçut de la lumiere dans une maison; & pour comble de bonheur, la porte n'étoit pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant, un cercueil avec des cierges autour, & un bon Religieux qui s'étoit endormi en lisant son Breviaire, auprès d'un fort bon brasier: tout étoit tendu de noir; & l'on ne sentoit point de froid dans ce lieu-là. Notre Conseiller sçavoit qu'on met à Paris les morts sous la porte de la maison; ainsi la vision ne le surprit pas: il s'approcha tout le plus près qu'il put du brasier, & s'endormit fort tranquilement sur un siége. Cependant le Moine s'éveilla; & voyant la figure du Conseiller endormi, il ne douta point que ce ne fut le diable qui venoit pour prendre le mort; & là-dessus il fit des cris si épouvantables, que le Conseiller s'éveillant en sursaut, fut tout épou-

„ vanté, croyant avoir le mort à ses trousses.
„ Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit ré-
„ flexion sur son habillement, & comprit que
„ c'étoit-là ce qui avoit causé son embarras.
„ Comme il n'étoit pas loin de la Friperie, &
„ qu'il commençoit déjà à être jour, il fut chan-
„ ger d'habit, & retourna à son auberge, où il
„ n'eut pas de peine à se faire ouvrir. Il apprit
„ en entrant, que sa servante étoit malade, &
„ que c'étoit une visite que le diable lui avoit
„ rendue, qui causoit son mal. Le Conseiller
„ n'eut garde de dire qu'il étoit le diable : il sut
„ ensuite qu'on disoit dans le quartier que le
„ diable étoit venu pour prendre M. un tel. Le
„ Confesseur attestoit la chose; & ce qui y don-
„ noit plus de créance, c'est que le pauvre dé-
„ funt avoit été Maltotier „.

Vous me parliez, l'autre jour, Madame, d'une Demoiselle qu'un Etranger avoit sçu tromper par de belles promesses; je suis en état de vous payer votre histoire par une autre qui lui ressemble. Mais nous sommes convenus que Madame Dunoyer seroit toujours en scène : c'est donc elle qu'il faut écouter.

„ Vous sçavez, dit-elle, que la mere de Ma-
„ demoiselle B. donne à jouer : un Gentilhom-
„ me appellé le Marquis de Saint-André, que
„ la Bassette & le Lansquenet avoient attiré
„ dans cette maison, trouva la Demoiselle en
„ question, fort à son gré; & après avoir pous-
„ sé quelques soupirs à la petit-Maître, & dit
„ quelques *je vous aime* à propos, il eut soin
„ de faire briller une bague, que les uns esti-
„ moient mille louis, & les autres davantage.
„ Mademoiselle de B. éblouie par l'éclat du bril-
lant,

„ lant, après l'avoir admiré comme le reste de
„ la compagnie, dit au Marquis de Saint-An-
„ dré; pour cela, Monsieur, il faut avouer que
„ vous avez-là une bien belle bague. Elle est
„ fort à votre service, Mademoiselle, lui ré-
„ pondit fort gracieusement le Cavalier : vous
„ êtes bien honnête, dit la Demoiselle ; mais
„ vous jugez bien que je n'abuserai point de
„ votre honnêteté, & que je regarderai votre
„ offre comme un compliment que je dois à
„ votre politesse : non, continua-t-il, Made-
„ moiselle, en baissant la voix ; vous avez tort
„ de le prendre sur ce ton-là ; vous ne sçauriez
„ m'obliger plus sensiblement, qu'en acceptant
„ l'offre que je vous fais de cette bague : je serai
„ bien charmé que vous vouliez recevoir cette
„ marque de ma tendresse, à condition que
„ vous me donnerez aussi en même-tems quel-
„ que assurance de la vôtre : enfin Mademoi-
„ selle, vous êtes fille d'esprit, voyez si cela
„ vous accommode ; & donnez-moi les moyens
„ de mettre moi-même le brillant sur votre toi-
„ lette ; je ne vous en dis pas davantage ; c'est
„ à vous à ménager le tems que vous jugerez
„ propre à cela ; & dès que vous m'aurez don-
„ né vos ordres, vous jugerez de ma passion,
„ par l'empressement que j'aurai à m'y rendre.
„ Mademoiselle B... trouva ce discours très-
„ éloquent ; & moitié plaisanterie, moitié
„ sérieux, elle dit à M. de Saint André, que
„ s'il vouloit venir le lendemain à huit heures,
„ sa femme-de-chambre lui ouvriroit la porte.
„ Comme ma mere ne se leve jamais avant dix
„ heures, continua-t-elle, vous pourrez rester

„ jusqu'à ce tems-là avec moi, sans qu'il y ait
„ rien à craindre; & je vous prie d'être persua-
„ dé que dans ce que je fais pour vous, je n'ai
„ en vue que vous-même, & que le brillant n'y
„ a point de part. Apportez-le pourtant; car je
„ serai bien-aise de le garder pour l'amour de
„ vous. Le Marquis de Saint-André fut un peu
„ étonné de se voir ainsi serrer le bouton de
„ près; & après avoir écouté la Demoiselle avec
„ beaucoup d'attention, il lui dit d'un air désolé:
„ Ah! que je suis malheureux de ne pouvoir
„ profiter de vos favorables dispositions; il faut
„ que j'aille à Versailles & que j'y reste jusqu'à
„ Mercredi, que le Roi partira pour Marly! S'il
„ ne s'agissoit que de ma fortune, je la sacrifie-
„ rois de bon cœur à celle que vous avez la
„ bonté de m'offrir; mais j'ai donné ma parole
„ au Ministre; & c'est pour des affaires qui re-
„ gardent le service du Roi. Mais, charmante
„ personne, faut-il que je perde mon bonheur,
„ parce que je suis obligée de le reculer? Ne
„ serez-vous pas assez bonne pour me conserver
„ ces tendres sentimens jusqu'au Jeudi matin?..
„ La Demoiselle charmée du ton passionné avec
„ lequel le Marquis lui parloit, consentit à re-
„ mettre la partie au Jeudi; & ainsi convenus de
„ leurs faits, nos Amans se rapprocherent de la
„ compagnie. Aussitôt que le jeu fut fini, le
„ Marquis se retira; & au lieu d'aller à Ver-
„ sailles, il alla s'enfermer au Temple, chez un
„ Joaillier, qui lui fit une bague si pareille à la
„ sienne, qu'il étoit aisé de s'y méprendre. L'ou-
„ vrage fut achevé dans les trois jours que Saint-
„ André avoit eu la précaution de prendre pour

„ cela : ainsi il sortit triomphant du Temple, „ & se rendit avec ce rare bijou, le Jeudi au „ matin, à la toilette de sa Belle „.

Vous devinez, Madame, que tous les deux avoient intérêt de profiter des momens : ils sont toujours précieux lorsqu'on les donne à l'Amour : il est vrai que Mlle B. . . cédoit moins à ce Dieu, qu'à l'éclat du diamant : la femme-de-chambre sortit, & en fille qui sçavoit son métier, alla se mettre en sentinelle pour écarter les fâcheux. M. de Saint André débuta par le don de la bague ; & la Dlle de son côté se fit un point d'honneur de tenir sa parole, quoique ce fut aux dépens de son honneur.

„ Ainsi les conditions du traité ayant été „ exécutées de bonne foi, chacun se sépara con- „ tent : la belle l'étoit fort de l'acquisition „ qu'elle venoit de faire ; & comme il falloit „ tôt ou tard que sa mere sçut qu'elle avoit „ cette bague, elle la mit dès le même jour. Sa „ mere ne manqua pas de lui demander par „ quelle aventure ce diamant étoit à son doigt, „ & la fille de lui fabriquer un conte. Quoi qu'il „ en soit, on envoya chercher un Joailliet, qui „ examina ce diamant, & le trouva faux ; Ma- „ dame B. se moqua de sa fille ; & la fille après „ avoit pleuré toute la journée, revit le soir M. „ de Saint-André à qui elle rendit son présent, „ qu'elle accompagna de tous les reproches „ qu'elle se crut en droit de lui faire. Le Mar- „ quis reprit froidement la bague, & en faisant „ un petit tour de passe-passe, la mit dans sa „ poche, & glissa à son doigt la véritable, après „ quoi il s'approcha des joueurs, & prit une „ carte. Dès qu'il mit la main sur la table, cha-

„ cun s'écria encore ſur la beauté de la bague : „ hé ! fi donc, Meſſieurs, leur dit-il, vous vous „ moquez ; Mademoiſelle prétend qu'elle eſt „ fauſſe. Oh ! pour cela, M. le Marquis, dit Ma- „ dame B. . . qui avoit envie de le mortifier, „ ma fille n'a pas tout le tort ; & un tel, Joail- „ lier, qui s'eſt trouvé ici tantôt par hazard, l'a „ déclarée très-fauſſe. Je parie, dit un connoiſ- „ ſeur de la compagnie, qu'elle eſt fine. Là-deſ- „ ſus la diſpute s'échauffa ; & pour la terminer „ on envoya chercher les Joailliers les plus en- „ tendus de Paris, qui convinrent qu'elle étoit „ fine, & qu'il falloit que le Joaillier de Ma- „ dame B. fut un ignorant. La Demoiſelle eut „ alors regret à la bague ; & voulant la racro- „ cher, elle fit des excuſes au Marquis, & lui „ demanda pardon de l'incartade qu'elle venoit „ de lui faire. Ce n'eſt rien, Mademoiſelle, lui „ répondit-il ; j'eſpere qu'à l'avenir, vous me „ rendrez plus de juſtice ; & pour vous faire „ voir que je ſuis galant-homme, je veux bien „ vous rapporter encore demain la même bague, „ aux mêmes conditions que l'autre fois. La „ Demoiſelle qui n'avoit pas fait le premier pas „ pour reculer, convint d'un ſecond rendez-vous, „ & reçut encore une fois le diamant faux ; ainſi „ la voilà deux fois dupe „.

Le trait que je vais vous citer, Madame, me paroît ſi extraordinaire, que je n'ai garde de vous le garantir : Madame Dunoyer prétend qu'il lui a été conté & confirmé par l'Archevêque de Rheims ; & tous les deux me ſerviront de caution ; car cette Hiſtoire en a le plus grand beſoin. „ M. le Duc d'Aumont, en épouſant ma „ ſœur (c'eſt l'Archevêque qui parle à Madame

„ Dunoyer) lui donna entr'autres bijoux un „ chapelet de diamans, dont il faisoit grand cas, „ plus par des raisons qui n'ont point été con„ nues, que par la valeur de la chose, qui étoit „ pourtant d'un grand prix. Il pria son épouse „ de le garder comme un gage de sa tendresse, „ & de lui prouver celle qu'elle avoit pour lui, „ en ne se défaisant jamais de ce bijou. La con„ dition fut acceptée. Le Duc & la Duchesse „ d'Aumont vécurent le mieux du monde en„ semble : le Marquis de Villequier & la Mar„ quise de Créqui furent les fruits de leur „ union ; & des commencemens si heureux sem„ bloient promettre un bonheur plus durable. „ Ma sœur étoit très-jeune & se portoit le mieux „ du monde : tout respiroit la joie & le plaisir „ dans ce ménage, lorsque la perte de ce Cha„ pelet jetta la pauvre petite femme dans la der„ niere désolation. La maniere dont son époux „ le lui avoit donné, les promesses qu'il lui avoit „ fait faire de le garder, lui faisoient craindre le „ chagrin qu'il auroit de cette perte ; elle s'ima„ gina même qu'il pourroit peut-être soupçonner „ qu'elle en auroit fait présent à quelqu'un, & par „ l'importance du sacrifice, juger désavantageu„ sement de sa vertu. Toutes ces pensées la met„ toient au désespoir : elle en perdit le boire & „ le manger, & tomba dans une si terrible mé„ lancolie, que son époux en fut extrêmement „ allarmé : il en demanda la raison inutilement ; „ & il fut obligé de partir pour Versailles avec „ le chagrin de la laisser dans un si triste état. „ Dès qu'il fut parti, une de ses femmes en „ qui elle avoit le plus de confiance, lui de„ manda son secret ; & à force de prieres, le

„ lui arracha. J'ai perdu mon Chapelet de dia-
„ mans, lui dit-elle, ma chere enfant; & s'il
„ faut que mon mari ſçache cette perte, je n'o-
„ ſerai jamais plus le regarder; & j'aimerois mille
„ fois mieux être morte, qu'être expoſée à lui
„ apprendre cette nouvelle, que je ne ſçaurois
„ pourtant plus lui cacher long-tems; ainſi je ne
„ ſçai que devenir. Les larmes & les ſanglots
„ redoublerent alors; & l'officieuſe confidente,
„ touchée de la douleur de ſa Maîtreſſe, lui dit
„ pour la conſoler, qu'elle connoiſſoit un Prêtre
„ auprès de S. Nicolas-des-Champs, qui avoit
„ des talens merveilleux pour faire trouver les
„ choſes perdues. La Ducheſſe prit comme on
„ dit la balle au bond, & propoſa d'aller ſur le
„ champ trouver le Prêtre. L'abſence de ſon
„ mari favoriſoit ſon deſſein; ainſi il fut auſſi-
„ tôt exécuté que formé. On ſe déguiſa: ma
„ ſœur prit un des habits de cette ſuivante, &
„ entra avec elle dans un fiacre fermé, qu'elles
„ allerent prendre à S. Paul, & qui ſans laquais
„ & le plus *incognito* du monde, les mena au
„ lieu deſiré. Le Prêtre dit d'abord à ma ſœur,
„ que malgré ſon déguiſement, il ſavoit qui elle
„ étoit, & le ſujet qui l'amenoit chez lui: qu'il
„ pouvoit lui donner contentement; mais que
„ ce ne ſeroit qu'à des conditions bien terribles.
„ Comme je ſçai, lui dit-il, Madame, que les
„ perſonnes de votre ſexe ne ſçavent pas trop ſe
„ taire, & que je riſque beaucoup en vous ren-
„ dant le ſervice que vous me demandez, il eſt
„ juſte que je prenne mes précautions, & que
„ pour ma ſureté, je vous mette de moitié du
„ péril auquel vous voulez que je m'expoſe pour
„ vous; c'eſt-à-dire, que ſi vous voulez jurer de

„ ne rien dire de ceci à perſonne, & vous ſou-
„ mettre à mourir huit jours après en avoir parlé,
„ je vous donnerai des nouvelles de votre Cha-
„ pelet, & les moyens de le retrouver. Voyez
„ à quoi vous vous engagez. Si vous ne vous
„ ſentez point aſſez de force pour cela, retour-
„ nez-vous en comme vous êtes venue. Ma ſœur
„ promit monts & merveilles ; & la joie de re-
„ voir ſon cher Chapelet, ne lui permit pas de
„ réfléchir ſur la témérité du vœu qu'on lui fai-
„ ſoit faire. Le Prêtre, après toutes les minau-
„ deries ordinaires en pareil cas, la fit appro-
„ cher d'un miroir où elle vit ſa toilette, le
„ Chapelet qui pendoit un peu, & un Abbé qui
„ le tiroit & le mettoit dans ſa poche : après
„ quoi la décoration changea. Le miroir repré-
„ ſenta la chambre de l'Abbé, où on voyoit un
„ cabinet de la Chine entr'ouvert, & le Chape-
„ let dedans. Il me ſemble, dit alors le Prê-
„ tre, qu'en voilà autant qu'il en faut. Je vous
„ ai fait voir celui qui a pris votre Chapelet, la
„ maniere dont il l'a pris, & le lieu où il l'a
„ mis : c'eſt à vous à préſent à faire le reſte ; &
„ ſurtout à vous ſouvenir de ce que vous avez
„ promis. Ce ſont vos affaires ; & ſi vous me
„ manquez, je vous réponds que je ne vous
„ manquerai pas. Ma ſœur lui renouvella encore
„ les aſſurances qu'elle lui avoit données là-
„ deſſus, & ſortit après l'avoir récompenſé à
„ proportion du ſervice qu'il lui avoit rendu.
„ Elle alla de ce pas-là, chez l'Abbé qu'elle con-
„ noiſſoit très-bien, & qui ſe ſeroit fort bien
„ paſſé de l'honneur qu'elle lui faiſoit, & au-
„ quel il n'auroit jamais été en droit de s'atten-
„ dre. Il en parut tout confus. Ma ſœur lui dit

„ qu'ayant des affaires dans ce quartier-là, elle „ avoit compté de venir se reposer chez lui, „ & lui demander du caffé; & que pour éviter „ l'éclat, elle avoit voulu venir *incognito*. L'Abbé „ se feroit quasi cru en bonne fortune, si son vol „ ne lui avoit donné d'autres pensées. Il parut „ confus & embarrassé ; la Duchesse lui en fit „ la guerre, & se campa sur un siége qui étoit „ auprès du cabinet qu'elle avoit vu dans le mi- „ roir du Prêtre. On eut beau vouloir la placer „ plus commodément, elle ne quitta jamais son „ poste ; & après avoir parlé des emplettes qu'el- „ le venoit de faire, & exagéré la fatigue que „ toutes ses courses lui avoient causée, elle prit un „ petit air d'autorité ; & moitié sérieux & moi- „ tié plaisanterie, voyons, dit-elle, il faut que je „ fasse l'inventaire de M. l'Abbé. Commençons „ par le cabinet ; c'est apparemment où il tient ses „ billets doux. L'Abbé frémit & demanda quar- „ tier : toutes ses hardes étoient, disoit-il, en dé- „ sordre ; mais il eut beau dire, ma sœur alla „ toujours son chemin, & donna du premier „ coup sur l'endroit où étoit le Chapelet. Ah ! „ ah ! Monsieur, dit-elle, lorsqu'elle le tint, ce „ sont-là de vos tours ? Je m'étois bien doutée „ que vous aviez voulu me mettre en peine. „ Vous êtes un méchant garçon ; car la peur „ que vous m'avez faite, a pensé me donner la „ fievre ; & pour peu que le jeu eût duré encore, „ je crois que je serois tombée malade. Mais „ heureusement je me suis mis en tête que vous „ pourriez bien avoir été assez badin, pour faire „ cette plaisanterie. L'Abbé sentit quelqu'espece „ de joie dans son malheur, par la pensée qu'il „ eut que la Duchesse regardoit cela comme une

„ mauvaise galanterie : il assura que dans un
„ quart-d'heure, il alloit lui reporter son Cha-
„ pelet. Ma sœur fit semblant de le croire, quoi-
„ qu'elle sçut bien à quoi s'en tenir : elle revint
„ chez elle dans une joie qu'on peut mieux sen-
„ tir que définir. Son mari fut charmé à son
„ tour, du retour de sa belle humeur ; & surpris
„ de la voir ainsi passer d'une extrémité à l'autre,
„ il lui en demanda la raison, & fut encore plus
„ surpris de ne pas pouvoir pénétrer le mystere.
„ Il questionna tous ses Domestiques ; & tout ce
„ qu'il put en sçavoir, c'est que Madame étoit
„ sortie en écharpe, & qu'après avoir tardé
„ très-long-tems, elle étoit rentrée d'un air fort
„ gai, & qu'elle n'avoit fait que rire & chanter
„ depuis ce tems-là. Le Duc d'Aumont sentit
„ redoubler sa curiosité, par la difficulté qu'il
„ trouvoit à la satisfaire : il en fit des reproches
„ à sa femme ; il bouda ; & quand ils furent
„ couchés, après s'être plaint de son peu de con-
„ fiance, il lui dit qu'elle avoit sans doute quel-
„ qu'Amant dont elle avoit craint l'infidélité,
„ & qui l'avoit ensuite rassurée par de nouvelles
„ marques de sa tendresse ; qu'il ne pouvoit at-
„ tribuer qu'à cela l'intercadence de son humeur,
„ & qu'il le croiroit ainsi, jusqu'à ce qu'elle lui
„ donnât une meilleure raison. Ma sœur donna
„ dans le panneau que la fatale curiosité de son
„ époux lui tendoit ; & plutôt que de lui laisser
„ penser quelque chose à son désavantage, elle
„ prit le parti de sacrifier sa vie au soin de sa
„ réputation, & au repos de ce trop curieux époux.
„ Ce que vous me demandez, lui dit-elle, ne
„ vous intéresse en rien ; & si je vous l'apprens, il
„ m'en coutera la vie. Voyez si vous voulez le

„ sçavoir à ce prix ? J'ai juré de ne vous point
„ le révéler : si je fausse mon serment, je suis
„ sure de mourir huit jours après ; cependant je
„ veux bien vous donner cette derniere preuve
„ de ma complaisance. Le Duc que tout cela
„ intriguoit encore davantage, lui dit que le
„ mari & la femme n'étant qu'un, elle pouvoit
„ sans scrupule lui dire ce secret : il l'assura
„ qu'elle ne risquoit rien, & fit tant qu'il sçut
„ que le Chapelet avoit été perdu & retrouvé,
„ & toutes les circonstances que je viens de
„ rapporter. Il vit alors que le sujet de sa curio-
„ sité n'avoit pas été aussi essentiel qu'il se l'é-
„ toit imaginé ; il se repentoit quasi d'avoir
„ pressé sa femme là-dessus, quoiqu'il n'eut
„ garde de prévoir le malheur qui en arriva.
„ Cependant ma sœur sentit d'abord de grandes
„ douleurs : la fiévre la prit ; & elle expira le hui-
„ tiéme jour „.

Je vous ai prévenu sur cette Histoire, Madame ; j'imagine qu'il est au moins permis de douter de l'aventure de Madame d'Aumont.

Je suis, &c.



## LETTRE V.

MADAME Dunoyer, Madame, n'étoit pas amie de M. de Voltaire; & elle avoit ses raisons. Devenu amoureux de sa fille en Hollande, il avoit trouvé le secret de la voir à l'insçu de sa mere; ce qui déplaisoit beaucoup à Madame Dunoyer. Vous trouverez ici l'histoire d'une partie de ces aventures galantes. L'Auteur ne nomme pas sa fille, & ne rapporte que la Lettre initiale du nom de son Amant.

» M. A ***, dit-elle, s'étoit avisé de faire sa » cour à une jeune personne de condition, qui avoit » une mere difficile à tromper, & que pareille in- » trigue n'accommodoit nullement; & ce fut sur » les plaintes de cette mere incommode, & pour » rompre un commerce qui ne convenoit ni aux » uns, ni aux autres, qu'on jugea à propos de ren- » voyer notre amoureux d'où il étoit venu, & que » par provision on prit des mesures pour lui ôter » les moyens de continuer à voir sa belle; mesu- » res qu'il sçut rendre vaines, comme vous pour- » rez le voir par quatorze de ses lettres que je vous » envoye . . . . . . . Je ne sçais si la maniere » dont il se déchaîna contre la mere de sa Maî- » tresse dans plusieurs endroits de ses lettres, vous » plaira plus que celle dont il traite M. de la Mot- » te ne m'a plû à moi. Mais je dois vous avertir » que toutes les lignes qu'on a eu soin d'effacer, » & où vous voyez qu'on a marqué des points, » étoient remplies de ce qu'on peut dire de plus » affreux contre cette mere, & si affreux que la

» fille n'a jamais voulu le faire voir à sa meilleure ,, amie, & qu'elle l'a effacé avant de lui confier ces ,, précieuses lettres que j'ai trouvé moyen d'attraper.

Les quatorze lettres de M. de Voltaire suivent ce morceau ; & en les lisant vous verrez que Madame Dunoyer avoit obtenu un ordre pour lui faire quitter la Hollande. Cet ordre fut signifié à M. de Voltaire un soir en rentrant chez l'Ambassadeur ; & il lui fut défendu de quitter son appartement jusqu'au jour de son départ : mais avec de l'esprit & de l'amour on rompt toutes les mesures de ses ennemis, & l'on vient à bout de tout.

,, Je suis ici prisonnier au nom du Roi, écrivoit-il à Mlle Dunoyer ; mais on est maître de » m'ôter la vie, & non l'amour que j'ai pour vous. ,, Ah ! mon adorable Maîtresse, je vous verrai ce ,, soir ; dussai-je porter ma tête sur un échaffaut. ,, Ne me parlez point, au nom de Dieu, dans des ,, termes aussi funestes que vous m'écrivez ; vivez ,, & soyez discrete : gardez-vous de Madame ,, votre mere, comme de l'ennemi le plus cruel ,, que vous ayez : que dis-je, gardez-vous de tout ,, le monde ; ne vous fiez à personne : tenez-vous ,, prête ; dès-que la Lune paroîtra, je sortirai ,, de l'Hôtel *incognito* ; je prendrai un carosse ou ,, une chaise. . . . . . . . Mais si vous m'aimez, ,, consolez-vous ; rappellez toute votre vertu, & ,, toute votre présence d'esprit : contraignez-vous ,, devant Madame votre mere ; tâchez d'avoir votre portrait ; & comptez que l'apprêt des plus ,, grands supplices ne m'empêchera pas de vous ,, servir. Non, rien n'est capable de me détacher ,, de vous : notre amour est fondé sur la vertu ;

„ il durera autant que notre vie. Adieu; il n'est
„ rien à quoi je ne m'expose pour vous; vous en
„ méritez bien davantage.

M. de Voltaire avoit dessein de convertir Mademoiselle Dunoyer : c'étoit pour accomplir cette bonne œuvre, qu'il voulut l'engager à quitter sa mere & à se réfugier à Paris. En attendant, il avoit tous les soirs des rendez-vous avec elle ; & afin qu'elle ne fût pas connue, il lui avoit envoyé des habits d'homme. C'étoit à cette occasion qu'il lui disoit :

„ Je ne sçais si je dois vous appeller Monsieur
„ ou Mademoiselle : si vous êtes adorable en
„ cornettes, ma foi vous êtes un aimable Cava-
„ lier; & notre portier qui n'est point amoureux
„ de vous, vous a trouvé un très-joli Garçon :
„ la premiere fois que vous viendrez, il vous re-
„ cevra à merveille : vous aviez pourtant la mine
„ aussi terrible qu'aimable; & je crains que vous
„ n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous
„ manquât plus rien d'un jeune homme : après
„ tout, tout jeune homme que vous êtes, vous
„ êtes sage comme une fille.

» Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
» En Cavalier déguisé dans ce jour :
» J'ai cru voir Vénus elle-même,
» Sous la figure de l'Amour.
» L'Amour & vous, vous êtes du même âge ;
» Et sa mere a moins de beauté.
» Mais malgré ce double avantage,
» J'ai reconnu bientôt la vérité :
» O. . . . vous êtes trop sage,
» Pour être une Divinité.

„ Il eſt certain qu'il n'eſt point de Dieu qui „ ne dût vous prendre pour modèle ; & il n'en „ eſt point qu'on doive imiter : ce ſont de yvrognes , des jaloux & des débauchés. On me dira peut-être :

» Avec quelle irrévérence ,
» Parle des Dieux ce maraut. . .

Mais c'eſt aſſez parler des Dieux , venons aux hommes.

Malheureuſement pour nos deux Amans, les petits rendez-vous furent découverts ; & il n'y eut plus moyen de ſe voir ; mais on s'écrivoit toujours de part & d'autre.

„ Ne comptez plus, diſoit, ou plutôt écrivoit M. „ de Voltaire, que nous puiſſions nous voir avant „ mon départ, à moins que nous ne voulions „ achever de tout gâter : faiſons, mon cher cœur, „ ce dernier effort ſur nous-mêmes. Pour moi „ qui donnerois ma vie pour vous voir, je regarderai votre abſence comme un bien, puiſqu'elle me doit procurer le bonheur d'être long-tems „ auprès de vous, à l'abri des faiſeurs de priſonniers & des faiſeuſes de libelles. Adieu, ma „ chere ; ſi tu m'aimes, conſole-toi. Songe que „ nous réparerons bien les maux de l'abſence ; cédons à la néceſſité : on peut nous empêcher de „ nous voir, mais jamais de nous aimer. Je ne „ trouve point de termes aſſez forts pour t'exprimer „ mon amour ; je ne ſais même ſi je devrois t'en „ parler, puiſqu'en t'en parlant, je ne fais que t'attriſter au lieu de te conſoler. Juge du déſordre où eſt mon cœur, par le déſordre de ma lettre ; mais malgré ce triſte état, je fais un effort

„ sur moi ; imite-moi si tu m'aimes. Adieu en-
„ core une fois, ma chere Maîtresse. Adieu ma
„ Belle. . . . . Je ne pourrai point vivre à Paris,
„ si je ne te vois bientôt.

Mademoiselle Dunoyer affligée de la perte de son Amant, tombe malade ; & M. de Voltaire avant son départ lui écrit encore quelques lettres pleines d'amour, se plaignant au sort de n'avoir pas la liberté d'aller auprès du lit de sa Maîtresse, baiser mille fois ses belles mains, & les arroser de ses larmes ; il fallut enfin céder à la force ; & voilà M. de Voltaire en route pour Paris, bien résolu d'y travailler au rappel & à la conversion de Mademoiselle Dunoyer.

„ J'arrivai à Paris la veille de Noël. (C'est
„ M. de Voltaire qui parle.) La premiere chose
„ que j'ai faite, a été de voir le P. de Tournemi-
„ ne. Ce Jésuite m'avoit écrit à la Haye le jour
„ que j'en partis : il fait agir pour vous M. d'E-
„ vreux, votre parent : je lui ai remis entre les
„ mains vos trois lettres ; & on dispose à présent
„ M. votre pere à vous revoir bientôt : voilà ce
„ que j'ai fait pour vous : voici mon sort actuel-
„ lement. A peine suis-je arrivé à Paris, que j'ai
„ appris que M. L*** avoit écrit à mon pere
„ contre moi, une lettre sanglante ; qu'il lui
„ avoit envoyé les lettres que Madame votre
„ mere lui avoit écrites ; & qu'enfin mon pere a
„ une lettre de cachet pour me faire enfermer.
„ Je n'ose me montrer ; j'ai fait parler à mon
„ pere : tout ce qu'on a pu obtenir de lui, a été
„ de me faire embarquer pour les Isles ; mais on
„ n'a pu le faire changer de résolution sur son
„ testament qu'il a fait, dans lequel il me des-
„ hérite. Ce n'est pas tout ; depuis plus de trois

» ſemaines, je n'ai point reçu de vos nouvelles;
» je ne ſçais ſi vous vivez, & ſi vous ne vivez
» point bien malheureuſement. Je crains que
» vous ne m'ayiez écrit à l'adreſſe de mon pere,
» & que votre lettre n'ai été ouverte par lui......
» Vous voyez à préſent que je ſuis dans le com-
» ble du malheur, & qu'il eſt abſolument im-
» poſſible d'être plus malheureux, à moins que
» d'être abandonné de vous. Vous voyez d'un
» autre côté, qu'il ne tient plus qu'à vous d'être
» heureuſe; vous n'avez plus qu'un pas à faire.
» Partez dès que vous aurez reçu les ordres de
» Monſieur votre Pere. Vous ſerez aux nouvel-
» les Catholiques. Vous m'aimez, ma chere;....
» Vous ſçavez combien je vous aime; certaine-
» ment ma tendreſſe mérite du retour. J'ai fait
» tout ce que j'ai pu pour vous remettre dans
» votre bien être : je me ſuis plongé, pour vous
» rendre heureuſe, dans le plus grand des mal-
» heurs; vous pouvez me rendre le plus heureux
» de tous les hommes. Pour cela revenez en
» France; rendez-vous heureuſe vous-même;
» alors je me croirai bien récompenſé. Je pour-
» rai un jour me raccommoder entiérement
» avec mon pere; alors nous jouirons en liberté
» du plaiſir de nous voir. . . . . . . .
» Si vous avez aſſez d'inhumanité pour me faire
» perdre le fruit de tous mes malheurs, & pour
» vous obſtiner à reſter en Hollande, je vous
» promets bien ſurement, que je me tuerai à la
» premiere nouvelle que j'en aurai. Dans le
» triſte état où je ſuis, vous ſeule pouvez me
» faire aimer la vie. Mais hélas! Je parle ici
» de mes maux, tandis que peut-être vous êtes
» plus malheureuſe que moi. Je crains tout pour
votre

» votre santé : je crains tout de votre mere; je
» me forme là-dessus des idées affreuses. . .
» . . . . . . . . . Nous sommes
» tous deux bien malheureux; mais nous nous
» aimons ; une tendresse mutuelle est une con-
» solation bien douce. Jamais amour ne fut égal
» au mien; parce que personne ne mérita jamais
» mieux d'être aimée. . . . . . . . . .
» J'ai reçu, ma chere. . . . votre lettre du
» premier de ce mois, par laquelle j'ai appris
» votre maladie » : (ç'en étoit une nouvelle sans
doute, ou une rechute après la premiere) ». Il ne
» me manquoit plus qu'une telle nouvelle, pour
» achever mon malheur; & comme un mal ne
» vient jamais seul, l'embarras où je me suis
» trouvé, m'a privé du plaisir de vous écrire
» la semaine passée : vous me demanderez quel
» étoit cet embarras? c'étoit de faire ce que vous
» m'avez conseillé. Je me suis mis en pension
» chez un Procureur, afin d'apprendre la pra-
» tique & le métier de Robin, auquel mon
» Pere me destine; & je crois par-là regagner
» son amitié. Si vous m'aimiez autant que je
» vous aime, vous vous rendriez un peu à mes
» prieres, puisque j'obéis si bien à vos ordres.
» Me voilà fixé à Paris pour long-tems ; est-il
» possible que j'y serai sans vous ? Ne croyez pas
» que l'envie de vous voir ici, n'ait pour but
» que mon plaisir : je regarde votre intérêt plus
» que ma satisfaction ; & je crois que vous en
» êtes bien persuadée. Songez par combien de
» raisons la Hollande doit vous être odieuse ».

A propos de sa mere, qu'il n'avoit pas ménagée dans ses lettres, il lui écrivoit dans les précédentes à celle-ci.

» Je vous ai mandé dans ma derniere lettre,
» que je ne m'occupois que du plaisir de penser
» à vous. Cependant j'ai lu hier & aujourd'hui
» les Lettres Galantes de Madame Dunoyer.
» Son style m'a quelquefois fait oublier. . . . .
» Je suis à présent bien convaincu qu'avec beau-
» coup d'esprit on peut être bien. . . . .
» . . . . J'ai été très-content du premier
» Tome, qui donne bien du prix à ses cadets. On
» remarque, sur-tout dans les quatre derniers, un
» Auteur qui est lassé d'avoir la plume à la main,
» & qui court au grand galop à la fin de l'ou-
» vrage. J'ai imité l'Auteur en cela; & je me
» suis dépêché d'achever. . . . .
» Que je vous sçais bon gré, mon cher cœur,
» d'avoir pris le bon de votre mere, & d'en
» avoir laissé le mauvais! Mais que je vous sau-
» rai bien meilleur gré, lorsque vous la quitte-
» rez entierement »!

Vous auriez bien envie sans doute, Madame, de sçavoir le dénouement de ces Amours; & je serois fort aise de vous l'apprendre; mais Madame Dunoyer a tenu cela secret: elle s'est contentée de porter son jugement sur les lettres de M. Voltaire; & vous croyez aisément qu'il n'est pas avantageux.

» Le rôle d'Amoureux, dit-elle, que Mon-
» sieur A** a joué en Hollande, & qui est sou-
» tenu dans ses lettres, ne lui convient pas
» mieux, que la Charge qu'il a usurpée sur le
» Parnasse, où il prétend régler les rangs. Je
» doute même qu'il ait été véritablement
» amoureux. Il est un certain âge, où l'esprit
» rempli de toutes les belles choses qu'on a lues,
» en s'en fait une si forte application, qu'on

» voudroit presque acheter aux dépens de toutes
» les peines des Amadis, le plaisir de pouvoir
» s'en plaindre aussi éloquemment, & de les
» déplorer de même; & je vous avoue que tou-
» tes les plaintes redoutables de M. A**, cet
» abîme de malheurs, dans lequel il prétend que
» sa Belle se trouve plongée, la barbarie d'une
» mere cruelle & dénaturée qu'il faut abandon-
» ner au plus vîte, pour aller sous sa conduite, à
» lui, à la faveur des rayons de la Lune, courir
» les champs en plein minuit : tout cela, dis-je,
» semble annoncer un péril éminent, & prépa-
» rer à voir la Lune ensanglantée; & l'on est
» tout étonné de voir qu'il en est là-dessus, com-
» me de la Montagne qui enfanta la souris, &
» que tout le crime de cette mere, de laquelle
» il faut se défier comme de sa plus mortelle
» ennemie, qu'on appelle monstre aux cent
» yeux. . . . . . tout son crime, dis-je, c'est
» de s'opposer à des irrégularités, & à des dé-
» marches scabreuses, auxquelles le Public pour-
» roit donner une mauvaise interprétation; &
» d'être cause par son peu de complaisance là-
» dessus, qu'on se donne mille peines pour tâ-
» cher de faire ces mêmes démarches à son insç-
» çu : car on aime encore mieux s'exposer à tou-
» tes sortes de fatigues, & encourir le blâme
» Public, que de s'empêcher de les faire, & d'é-
» couter là-dessus la raison & la bienséance. En
» vérité cette mere est bien incommode, & bien
» impolie, de les exposer à toutes ces peines,
» par une sévérité à contre-tems. Ne sçait-elle
» pas bien que dans les Républiques les volon-
» tés sont libres? Ne devroit-elle pas mettre la
» bride sur le cou à sa fille; & au lieu de la

» faire coucher tendrement dans son sein, lui
» dresser un lit dans une galerie, pareille à celle
» ou couchoit la fille de *Messire Varambon*; afin
» qu'elle fut plus libre pour s'aller promener, &
» conter les étoiles avec notre Poëte ; sans être
» obligée de se lever pour cela d'auprès d'elle,
» sans bruit & à tâtons : encore un coup, c'est
» une cruauté insupportable ; & je dirai, comme
» Brigantin dans le Port de Mer ; *vous voyez*
» *bién que les parents ont tort*. Cette imperti-
» nente mere avoit bien tort aussi, lorsque sa
» fille étoit malade, d'empêcher par ses tendres
» soins, & par son assiduité à la servir, que no-
» tre amoureux Poëte, ne pût coler sa bouche
» sur celle de cette belle, & mouiller ses belles
» mains de ses larmes. Oui, cela fait fendre le
» cœur ; & c'est-là une bien méchante mere.
» Aussi est-elle bien maltraitée dans ces lettres,
» où M. A** prouve bien ce qu'il dit ; qu'a-
» vec beaucoup d'esprit, on peut encore être loin
» de la perfection. Car enfin, en traitant la me-
» re de sa Maitresse de la maniere dont il la
» traite, il faut de deux choses l'une : ou qu'il
» croye faire plaisir à cette Belle, auquel cas il
» lui croit un bien mauvais cœur, & marque
» ne l'avoir guère bon lui-même, en s'attachant
» à une personne si dénaturée ; ou, s'il croit que
» sa Maitresse ait les sentimens qu'une fille bien
» née doit avoir pour sa mere, comment ne
» craint-il point de lui déplaire, en lui en par-
» lant d'une maniere si indigne ? Ainsi on ne
» peut pas disconvenir qu'il ne péche, ou dans
» le fond, ou dans la forme. Mais encore un
» coup ; je n'ai garde de m'ériger en critique,
» & moins encore de décider en matiere d'es-

» prit. Il me paroît qu'il y en a beaucoup dans
» les lettres en question ; j'y ai remarqué le style
» des Lettres Portugaises, & plusieurs traits de
» celles d'Héloïse & d'Abailard ; surtout cette
» maniere d'exagérer les malheurs & les besoins
» qu'on a de se consoler mutuellement l'un & l'au-
» tre, par une constance mutuelle : enfin cette con-
» fiance avec laquelle on dit d'une maniere affir-
» mative, *nous nous aimons* ; quoique naturelle-
» ment on ne doive pas si fort s'assurer des sen-
» timens d'autrui, & sur-tout cet air de triom-
» phe avec lequel on défie tous les mal-veillans,
» en disant : *on est maître de m'ôter la vie,*
» *mais non pas de m'ôter mon amour.* Tout ce-
» la, dis-je, me paroît un peu copié d'après les
» Lettres Portugaises, ou d'après Héloïse ».

Voilà à peu-près, Madame, ce que j'ai trouvé de plus agréable & de plus intéressant dans les Mémoires & les Lettres de Madame Dunoyer, qui, pour être lues avec quelque sorte de plaisir, demandent à être abrégées, & dépouillées de toutes les superfluités, dont elles abondent. D'ailleurs le jugement qu'en a porté M. de Voltaire, & que vous venez de lire, me dispense d'entrer dans une plus longue critique.

Je suis, &c.

## LETTRE VI.

1663. Mlle de la Rocheguilhem. JE n'ai pu rien apprendre de certain concernant la personne, la naissance, la patrie & la vie de Mlle de la Rocheguilhem, qui a composé plusieurs Romans. On connoît par la datte des éditions, qu'elle écrivoit à la fin du siécle passé ; on sçait qu'elle est morte en 1710 ; & l'on conjecture qu'elle est née vers l'an 1663. Le mérite principal de ses Ouvrages consiste en des Anecdotes, qui peuvent servir à faire connoître les différentes Nations, dans les Annales desquelles l'Auteur les a puisées ; je suis persuadé, par exemple, qu'un court abrégé de l'*Histoire des Favorites*, ne pourra manquer de vous être agréable.

Histoire des Favorites. Parmi les dix Histoires qui font la matiere de deux petits volumes, il en est peu qui, par la grandeur des événemens, & la dignité des personnages, ne puissent être le sujet de quelque Tragédie. Je fais cette remarque, Madame, en faveur de nos jeunes Poëtes.

Marie de Padille. Je commence par l'Histoire de Marie de Padille, sous Pierre le Cruel, Roi de Castille. La premiere action du regne de ce Prince, fut d'abandonner Léonore de Gusman, qui avoit été Maîtresse de son Pere, à la jalousie de la Reine, qui la fit mourir inhumainement, & de persécuter cinq fils qu'elle avoit eus du feu Roi.

Dom Fréderic, Grand-Maître de Saint-Jacques, étoit l'aîné : il avoit reçu du Ciel toutes les qualités qui peuvent rendre un homme recommandable. Son frere, Dom Henri, n'étoit

pas si avantageusement partagé des dons de la nature ; mais il possédoit ceux du courage & de l'esprit. Dom Tellot étoit beau avec excès, brave, discret, honnête, & d'une grande disposition à l'amour. Dom Jean & Dom Pedre étoient encore enfans, & capables de peu de choses.

Marie de Padille, jeune fille de Maison noble, parut à la Cour de Castille, & inspira une violente passion au farouche Dom Pedre. » Elle étoit » petite ; mais il sembloit que les graces eussent » composé sa personne. La blancheur de son » teint, la vivacité de ses yeux, l'air riant de sa » bouche, & la régularité de ses autres traits » ne laissoient rien à souhaiter ; elle avoit l'hu- » meur enjouée, l'esprit vif, mais l'ame vaine » & ambitieuse ; l'artifice étoit sa plus parfaite » science ; pour venir à ses fins, il n'y avoit rien » dont elle ne fut capable. Marie de Padille » étoit trop intéressée pour négliger une pareille » conquête ; & ses airs engageans enchaînerent » si bien un homme qui n'étoit fort que dans » le crime, qu'elle s'en vit souveraine abso- » lue ».

Tandis que le Roi de Castille se livroit tout entier aux soins de son amour, on vit arriver à la Cour, Blanche de Bourbon, fille de Charles, Duc de Bourbon, & sœur de Jeanne, femme de Charles V, Roi de France. Les Ambassadeurs de Dom Pedre l'ayant demandée en mariage pour ce Prince, l'avoient obtenue de Charles, & revenoient avec elle en Espagne. Blanche fit son entrée à Valladolid, où sa beauté & sa douceur lui gagnerent les cœurs des Castillans. Mais ni ses charmes, ni sa vertu ne purent toucher le barbare Dom Pedre. Il la reçut avec une froi-

deur méprisante ; & ne se hâta de lui donner la main, que pour être plutôt débarrassé d'un cérémonial incommode, qui l'éloignoit trop longtems de sa Maitresse. Marie de Padille, que l'aversion naturelle de Dom Pedre pour Blanche de Bourbon auroit dû, ce semble, satisfaire, employa encore les plus noirs artifices, pour rendre irréconciliables ces deux jeunes époux ; elle accusa la Reine d'avoir fait présent à son mari d'une ceinture empoisonnée ; & ce qui étoit l'effet de la malice de cette femme, fut facilement imputé par Dom Pedre, à l'innocente & infortunée Blanche. Toute la Cour témoin des procédés du Prince envers la Reine, la plaignoit hautement, & admiroit sa douceur & sa constance. Dom Fréderic, Grand-Maître de Saint-Jacques, qui avoit eu jusqu'alors son cœur libre & sans desirs, sentit changer sa condition tranquille, en un état de trouble & d'inutiles souhaits. Les charmes infinis de la Reine Blanche, sa pitoyable destinée, & sa langueur intéressante, lui inspirerent des sentimens qu'il prit d'abord pour une simple compassion, & qu'il connut bientôt être un ardent amour.

La fortune n'avoit pas encore épuisé ses caprices. Marie de Padille, adorée de Dom Pedre, aima éperduement le Grand-Maître de Saint-Jacques, dès qu'elle l'eut vû. Fréderic la reçut froidement ; & la favorite ayant observé de plus près la conduite du Grand-Maître, découvrit son amour pour la Reine, quoique cette Princesse n'en eût aucune connoissance ; & se laissant emporter aux fureurs de la jalousie, elle fit entendre au Roi, que la Reine étoit criminelle. Dom Pedre fait arrêter son épouse ; Fréderic & ses

freres prennent hautement le parti de cette Princesse. Dom Henri va demander du secours en France : Dom Pedre fait assassiner Frédéric, Dom Tellot, leurs deux jeunes freres, & une infinité d'autres victimes illustres. La Reine elle-même est empoisonnée par ses ordres, & par les soins de Marie de Padille. Le bruit de cette mort se répand dans toute l'Europe ; tout se souleve contre un monstre indigne de voir la lumiere ; plusieurs Princes accordent de puissans secours à Dom Henri, qui aidé du fameux du Guesclin, passe en Espagne, défait le Tyran, lui ôte la vie, & est couronné Roi par les Castillans.

La seconde Histoire est celle de Léonore Tellez de Meneze, sous Ferdinand, Roi de Portugal. Ferdinand monta sur le Trône à vingt-six ans ; & ses démarches lentes & peu éclatantes, ne donnerent pas bonne opinion de son regne. Le Roi son Pere, après la mort de la Reine son épouse, avoit eu deux fils, Dom Jean, & Dom Denis, de la belle & infortunée Inèz de Castro, si célebre par ses déplorables amours. Leur mariage, qui avoit été secret, devint public quand on l'eut assassinée ; outre ces deux fils, le feu Roi eut encore de Thérese de Galegne, un fils naturel, appellé aussi Dom Jean, & qui fut Maître des Chevaliers d'Anis. D. Jean Alphonse Tellez, qui avoit été fait Comte de Barcellos, par le Roi défunt, tenoit un rang distingué auprès de Ferdinand. Il étoit Grand-Maître de sa Maison, & Gouverneur de Lisbonne, & s'étoit allié aux plus illustres familles, par le mariage de Léonore & de Marie Tellez de Meneze ses niéces, avec Dom Laurent Vasco d'Acugna, & Alvar Dias de Soza. Ces deux femmes étoient

Léonore Tellez.

très-belles, mais avoient des inclinations fort différentes. Léonore, altiere & ambitieuse, n'aspiroit qu'aux dignités éclatantes ; & Marie plus douce, plus raisonnable, se contentoit d'une condition privée, avec un mari très-aimable, qu'elle eut le malheur de perdre au bout d'un an de mariage. Elle n'avoit que dix-sept ans quand il mourut. Comme elle l'avoit beaucoup aimé, elle en fut inconsolable. Le Roi & les Princes vinrent lui faire une visite. Léonore qui ne quittoit point sa sœur, plut au Monarque : le Roi la trouva si charmante, qu'il s'étonna d'avoir pu la regarder jusqu'alors sans admiration ; & Dom Jean, de son côté, fut vivement touché des charmes de la belle affligée.

Dès le lendemain le Roi ne pouvant résister aux puissances de l'Amour, vit Léonore chez-elle. Le Prince Dom Jean connut aussi qu'il lui étoit impossible de vivre sans voir sa sœur. Léonore qui avoit tout l'artifice de la coquetterie, s'assujettit bientôt Ferdinand, & s'abandonna aux mouvemens aveugles de l'ambition. Elle lui auroit préféré Dom Jean de bon cœur ; mais celui-ci ne sentoit rien pour elle ; & Ferdinand en fut plus heureux.

Ce Prince devint tellement l'esclave de sa nouvelle Maîtresse, qu'il lui promit de partager avec elle sa Couronne. La vie de Dom Laurent d'Acugna paroissoit un obstacle à ce projet ; mais on trouva quelque dégré de parenté entre Léonore & lui ; la Cour de Rome accorda le divorce ; & Léonore épousa publiquement le Roi de Portugal. Le Prince Dom Jean sollicita si tendrement sa sœur Marie, qu'elle l'épousa sécrettement. Trois ans se passerent sans que le ma-

riage tranſpirât dans le Public ; enfin Marie craignant pour ſa réputation, engagea ſon époux à ne plus faire un myſtere de leur union. Dom Jean quitta Coimbre où il laiſſoit ſa femme, & prit le chemin de Lisbonne, où il arriva en peu de tems.

Dès qu'il fut à la Cour, il alla chez le Roi ; & le trouvant ſeul avec Léonore, il leur déclara ce qu'il avoit tenu caché ſi long-tems. Ferdinand qui ne pouvoit blâmer en autrui une choſe qu'il avoit pratiquée lui-même, n'en parut point mécontent ; mais la Reine fut ſaiſie d'une rage ſecrette ; ſa ſœur qu'elle n'avoit point haïe juſqu'alors, lui devint odieuſe dès qu'elle la vit élevée au rang de Princeſſe ; & ce qui devoit faire ſa joie, ne lui donna que de la jalouſie. Les femmes vicieuſes ne ſont jamais effrayées par le nombre, ni par la nature des crimes ; celui de perdre une ſœur innocente, parut léger à la Reine de Portugal.

Ce fut à l'Amiral ſon frere, homme de même caractere qu'elle, & au Comte d'Oran, que la Reine montra toute ſa colere. L'un & l'autre y applaudirent lâchement ; & au lieu d'arrêter cette furie implacable, ils exciterent ſon venin contre la vertu, & jurerent la perte d'une Princeſſe innocente. » L'Amiral inſtruit par la cruelle » Léonore & le perfide Comte d'Oran, alla » voir Dom Jean d'un air triſte & concerté, & » prenant la parole avec une honte affectée ; » Monſeigneur, lui dit-il, je viens témoigner » à votre Alteſſe Royale, la part que je prends » à l'honneur qu'elle a fait à notre Maiſon ; & » rien ne manqueroit à la gloire de ma ſœur,

» si elle étoit aussi digne de votre bonté, que j'en
» suis reconnoissant ».

Après ce début artificieux, l'Amiral fait entendre au Prince, que sa femme le trahit, & que le Maître d'Anis est celui qui trouble sa félicité. Pour donner plus d'apparence à ce que l'Amiral supposoit de concert avec la Reine & le Comte d'Oran, on avoit fait partir le Maître d'Anis avec précipitation pour la Province d'Estramadure, sur quelques prétextes d'Etat. Dom Jean courut le chercher; & apprenant qu'il étoit sorti de Lisbonne avec peu de suite, il donna dans tout ce qu'on lui vouloit faire croire, & ne sentit que cette fureur jalouse, qui a tant fait commettre d'excès à sa nation.

» Dom Jean transporté de douleur & de colere, ne voulut revoir ni le Roi, ni la Reine, ni l'Amiral, & courut à Coimbre, pour surprendre Dom Marie & le Maître d'Anis. Les ombres de la nuit augmenterent ses troubles; & son mauvais génie le conduisit avec une funeste vîtesse dans ce lieu malheureux qui aloit être le Théâtre d'une sanglante Tragédie. Qu'elles avoient été ses pensées pendant le voyage ! Ce qu'il avoit si cherement aimé combattoit son ressentiment; & son amour fut plusieurs fois sur le point de triompher; mais enfin il fut alors le plus foible; & l'artifice l'emporta sur lui. En arrivant à Coimbre il trouva les portes de son Palais fermées; & son transport plein de fureur l'obligea à les enfoncer. La Princesse qui n'étoit pas encore couchée, s'émut à ce bruit : mais hélas! qu'elle fut sa surprise, lorsqu'elle vit entrer celui qu'elle ai-

» moit mille fois plus qu'elle même, l'air ter-
» rible & le poignard à la main ! Elle courut à
» lui les bras ouverts : mais au lieu de regarder
» cette beauté qu'il avoit adorée, il enfonça son
» poignard dans un cœur, qui n'étoit plein que
» de son image. La vertueuse Marie Tellez ex-
» pira peu de tems après ».

La Reine pour mieux dérober la connoissance de son crime, demanda au Roi vengeance de la mort de sa sœur. Dom Jean se voyoit exposé au danger de perdre la vie ; sur ces entrefaites le Maître d'Anis revint de l'Estramadure, & apprit à Dom Jean, qu'il n'avoit aucune part au crime dont on l'accusoit. Dom Jean reconnoissant alors que son infortune étoit l'ouvrage de la Reine, de l'Amiral, & du Comte d'Oran, écrivit au Roi tout ce que son désespoir lui inspira ; & n'ayant pas la liberté de se venger, il se retira en Castille, où il traîna des jours languissans & malheureux.

Je me suis étendu, Madame, d'autant plus volontiers sur ces deux Histoires, que j'ai cru pouvoir passer sous silence la suivante, comme plus connue & moins touchante. Il s'agit de la belle Agnès Sorel, Maîtresse de Charles VII. Toutes nos Histoires en font mention. Agnès Sorel.

La quatriéme est celle de Julie de Farnese, sous Alexandre VI, Pontife de Rome. Ce Pape naquit en Espagne dans le Royaume de Valence ; il prit le nom de Borgia, & fut créé Cardinal par Calixte III, son oncle maternel. Il devint amoureux de Vanosa, Dame Romaine, femme de Dominique Arimano. Leur commerce fut si galant & si constant, qu'il en vint quatre fils & une fille. Borgia fit élever ses enfans avec tous Julie de Farnese.

les soins qu'ils auroient pû espérer d'une naissance légitime. Il en mourut un fort jeune ; les autres vecurent ; & la fortune, amie de cette famille, présida à l'élection du Cardinal Borgia, qui se vit Pape avec le tems. Il fit son fils aîné Duc de Candie ; le plus jeune, Prince de Sicile ; & le second prit le Chapeau de Cardinal, avec le nom de César : mais n'aimant pas la vie Ecclésiastique, il y renonça, & épousa en France, une personne de la Maison d'Albert, qui le fit Duc de Valentinois. Pour Lucrece, fille du Pape, elle fut mariée à trois Princes en très-peu de temps. Le premier étoit Jean Sforce, Duc de Plaisance, qui la répudia ; le second, Louis, fils naturel d'Alphonse, Roi d'Arragon, qui fut tué ; & le dernier, Alphonse d'Est, Duc de Ferrare. Elle n'avoit pas plus de vingt-deux ans, & étoit parfaitement belle. Le Pape qui l'aimoit, fit une dépense prodigieuse à ses dernieres nôces.

Entre toutes les femmes qui y assisterent, Julie de Farnese brilloit d'une maniere extraordinaire. » Elle avoit la majesté des anciennes Ro-
» maines, & l'air galant des modernes ; les plus
» grands charmes des beautés Italiennes étoient
» rassemblés en elle. Sa condition & sa fortune
» la mettoient en état de paroître avec éclat ; &
» comme elle étoit des amies particulieres des
» Duchesses de Ferrare & de Valentinois, on
» l'invita des premieres aux Spectacles du Va-
» tican ».

» Le Pape ne put résister aux attraits de Julie ;
» il en devint éperduement amoureux. Alexan-
» dre Farnese, frere de Julie, remarqua le pre-
» mier l'effet des charmes de sa sœur. Alexan-
» dre Farnese étoit un des hommes les mieux

» faits d'Italie ; l'étude des Belles-Lettres avoit » donné beaucoup d'agrément à son esprit ; & » ses inclinations penchant du côté du repos, il » chercha sa fortune dans les bénéfices, & ne » fut pas long-tems sans posséder les plus consi- » dérables. Il connoissoit la beauté de sa sœur, » aussi bien que les autres, & lui disoit quel- » quefois en raillant, qu'elle devoit lui servir » de dégré pour monter sur le Trône Pontifical. » Mais lorsqu'il vit que Julie avoit donné des » chaînes au Saint Pere, il ne douta plus qu'il » ne recueillît seul tous les fruits de cette intri- » gue. En effet le Pape le créa tout d'un coup » Evêque & Cardinal ; & le choisit pour le con- » fident de son amour. Le nouveau Cardinal ne » rougit point de solliciter sa sœur en faveur du » Pontife, & de lui proposer les plus grandes » récompenses, si elle vouloit répondre à la paf- » sion du Saint Pere. Mais cette vertueuse Ro- » maine meprisant également le maître & son » favori, se retira à Venise, où elle épousa un » jeune gentilhomme qu'elle aimoit, nommé » Valere ».

Le Pape qui ne savoit sur qui étendre sa vengeance, jetta les yeux sur une victime qui n'avoit commis d'autre faute, que celle de lui être trop soumise. Quelques protestations que le Cardinal de Corneto, oncle de Valere, pût faire de son innocence, Alexandre le crut toujours d'intelligence avec son neveu, & en garda long-tems un ressentiment dont il fit enfin son fils César, dépositaire. Cet homme de sang & de violence alloit d'abord au crime ; & le pere aussi méchant que le fils, suivit ses avis pernicieux.

Le Cardinal de Corneto avoit une très-belle

maison aux environs de Rome. Le Pape qui avoit fait semblant d'oublier l'affaire de Valere, dit qu'il vouloit aller s'y promener. Le Cardinal fit préparer un superbe festin; & César Borgia donna une bouteille de vin empoisonné à un des siens qu'il croyoit fort fidele, pour en faire boire au Cardinal. Celui-là confia ce dépôt à un autre qui en donna au Pape & au Duc de Valentinois même,& garantit par cette méprise, ou de dessein prémédité, le vieux Cardinal, de la mort qu'on lui destinoit. Le tempérament du Pape affoibli par l'âge, ne put résister à la malignité du poison; il en mourut. César Borgia qui se fit mettre dans le corps d'une mule, échappa pour le malheur de sa femme & de beaucoup d'honnêtes gens qu'il persécuta. Le Cardinal Farnese qui fut depuis Paul III, aima long-tems la Duchesse de Valentinois, qui ne laissoit pas d'être fort sage, quoiqu'elle eut un méchant mari.

Je ne vous déguiserai point, Madame, que cette Histoire est un tissu d'invectives contre les Papes, & contre les gens d'Eglise. Mademoiselle de la Rocheguilhem, qui sans doute étoit Protestante, donne une libre carriere à son esprit satyrique & railleur; mais elle est quelquefois insipide à force de vouloir être plaisante. » Que » voulez-vous de moi, fait elle dire par Julie » de Farnese à Alexandre, & qu'espérez-vous de » ces extravagances si peu séantes à la gloire de » votre rang? Quoi! Le Vicaire de Dieu, le » Maître des Rois, le Chef de l'Eglise, le Geolier du Ciel, le Guide infaillible, le Directeur du Purgatoire, le Dispensateur des » Royaumes, le Trésorier des Indulgences, » l'Empereur des Pardons, & celui en un mot qui

» qui peut peupler le Paradis de Saints & de
» Saintes ; quitte sa triple Couronne, ses clefs
» augustes, qu'il prétend tenir du premier des
» Apôtres ; sa Pourpre, sa Chaire Pontificale, sa
» Pantoufle vénérable, ornement sacré des Pro-
» cessions publiques, & se travestit en Comé-
» dien, pour persécuter une fille innocente, qui
» ne sçauroit aimer le vice, & qu'on voudroit
» exclure du salut, parce qu'elle a quelque sa-
» gesse » ?

L'Histoire de Roxelane, Sultane-Reine, sous Soliman II, Empereur des Turcs, n'est qu'une répétition de ce que Mademoiselle de Scudéri nous apprend de cette Princesse fameuse dans son *Illustre Bassa*. L'aventure de Mustapha & de Zeangir occupe ici presque toute la vie de Roxelane ; &, si je ne me trompe, Madame, je me suis assez étendu sur cette Anecdote. J'en dis autant de Marie de Beauvilliers, Abbesse de Montmartre, Maîtresse de Henri le Grand, dont les Amours, comme vous sçavez, Madame, ont déjà fait le sujet d'un endroit de mes Lettres. Il y est parlé spécialement de cette belle Abbesse, qui fit place à la belle Gabrielle dans le cœur du Monarque. Roxelane. Marie de Beauvilliers.

Livie partageoit avec Auguste l'Empire de l'Univers ; mais il n'étoit pas le maître de son cœur ; ce Prince trouvoit dans Terentia, femme de Mecene son favori, des charmes qu'il ne voyoit pas dans Livie ; & Mecene étoit un époux complaisant. L'Impératrice chercha à se dédommager des légeretés de son mari. Ovide célébre par son esprit, & né pour la galanterie, étoit soupçonné de brûler pour Julie, fille de l'Empereur ; mais ses vœux s'adressoient Livie.

en effet à l'Impératrice, qui ne fut pas longtems sans s'en appercevoir. Elle reçut favorablement l'amour du Poëte ; & le mystere en assaisonnant leurs plaisirs, sembloit devoir leur en assurer la durée. Le Favori des Muses, aussi présomptueux que galant, ne craignit point d'avoir Auguste lui-même pour rival. Il rendit à Terentia des soins qui furent agréés. Livie ressentit vivement cet outrage ; elle voulut rappeller son volage Amant ; mais il avoit brisé ses chaînes. L'Impératrice ne songea plus qu'à la vengeance ; elle donna des soupçons à Auguste sur l'assiduité d'Ovide auprès de la femme de Mécene. L'intrigue fut découverte ; & l'Empereur irrité exila son rival au fond de la Scythie.

Frédegonde.

Chilpéric, Roi de France, avoit épousé Audouaire, Princesse vertueuse, qui bien loin d'attacher un cœur dont elle étoit si digne, vit sa plus belle jeunesse exposée aux douleurs d'un honteux divorce, quoiqu'elle fut mere de Theodebert, de Merovée, de Clovis & de Basine.

» Audouaire pour faire honneur à sa dignité, » avoit choisi entre les plus illustres familles des » Etats de Chilpéric, plusieurs filles qui étoient » noblement élevées auprès d'elle. Le sort en fit » entrer une parmi les autres, dont l'origine » étoit bien moins connue, mais qui les surpassoit infiniment en beauté. Elle s'appelloit Frédegonde ; & jamais un esprit ingénieux & » hardi n'avoit si bien répondu à un air superbe » & orgueilleux. La Reine qui l'avoit reçue par » bonté, la distingua ensuite par inclination ; » elle l'honora de sa confidence, la combla de » bienfaits, & donna elle-même des forces & » de la grace à la dangereuse beauté qui devoit

» être cause de sa rüine. Le foible Chilpéric » conçut pour l'audacieuse Frédegonde une passion, dans laquelle il trouva la perte de sa raison, de sa gloire, & enfin de sa vie. Frédegonde se servit, pour assurer sa conquête, des » charmes de son visage, de ceux de son esprit, » & de tout ce que la plus insinuante complai» sance a de douceurs, pour enchaîner un Roi » qui couroit aveuglément à sa perte ». Le premier usage qu'elle fit de sa puissance, fut de faire enfermer dans un Couvent la Reine sa bienfaictrice, sous un prétexte de parenté avec le Roi.

L'exil de la Reine qui étoit adorée de tous les Peuples, causa un murmure général. Il n'y eut point d'ame équitable qui ne plaignît sa destinée, & ne détestât Frédegonde, qui ne promettoit pas aux Princes un sort plus heureux qu'à leur mere. Elle jouit avec une fierté audacieuse, du fruit de ses perfidies ; mais quelque amour que Chilpéric eût pour elle, il n'osa d'abord l'élever sur le Trône, & fut même forcé par ses sujets de choisir une Reine, dont l'alliance leur pût être avantageuse. Galronde, fille d'Athanagilde, Roi des Visigots, fut demandée à son pere au nom de Chilpéric, par Gogon, son Ambassadeur.

Comme Gogon avoit rendu à la nouvelle Reine, dans la négociation de son mariage, tous les soins & le respect qu'il devoit à sa Souveraine, elle le traitoit avec une bonté reconnoissante, & ne put s'empêcher de témoigner au Roi combien elle étoit satisfaite de ce fidele Agent. Il n'en falloit pas davantage à Frédegonde pour faire le Procès de la Reine. Elle fit adroitement remarquer au Roi, à quel point son Ministre étoit

empressé auprès de Galronde, & avec quelle douceur elle le regardoit. Le facile ou plutôt l'imbécile Chilpéric prit toute la fureur que cette redoutable Euménide lui voulut inspirer ; & sur des prétextes sans raison & sans équité, l'infortuné Gogon eut la tête tranchée. Galronde regarda ce malheur comme un présage infaillible du sien ; on ne pouvoit pas lui ôter publiquement la vie ; mais l'ingénieuse Frédegonde savoit inventer des supplices secrets ; & la passion effrénée de Chilpéric le soumettant absolument à sa malice, elle enhardit les mains de ce Prince qui étrangla lui-même l'aimable Galronde ; mort prompte & inouie, qui étonna tout l'Univers, & mit Frédegonde au comble de la joie. L'enchanté Chilpéric,pour derniere marque de sa foiblesse, l'épousa publiquement, & couronna le vice après avoir immolé la vertu. Un crime conduit toujours à d'autres crimes. Frédegonde engagea son époux à déclarer la guerre au Roi de Metz, Sigebert. Elle avoit un moyen sûr de la terminer avantageusement. En effet elle gagna deux assassins, qui ruerent Sigebert au milieu de son armée. Théodebert l'aîné des fils de Chilpéric, étoit mort les armes à la main, pour le service de son pere. Il restoit encore Mérovée & Clovis, qui paroissoient des obstacles à la fortune du jeune Clotaire, fils de Frédegonde ; cette femme cruelle & artificieuse ne balança pas un moment à sacrifier ces victimes à son ambition. Mérovée avoit pris les armes pour punir les crimes de Frédegonde, & s'étoit retiré à Rouen, où il avoit épousé Brunehault, veuve de Sigebert son Oncle. Chilpéric courut à Rouen assiéger son fils, le prit & le fit mourir.

Audouaire & la jeune Basine eurent le même sort. Il ne restoit plus que Clovis ; Frédegonde le fit poignarder. Chilpéric lui-même fut la victime des fureurs de cette furie. Landri, qu'elle aimoit, eut ordre de la défaire d'un mari soupçonneux & incommode. Le digne Amant de Frédegonde fit assassiner Chilpéric au retour d'une partie de chasse ; & ce qu'on a peine à croire, c'est que cette femme, la honte & l'exécration de son siécle, mourut paisiblement dans son lit.

L'Histoire suivante présente des objets moins horribles. C'est celle de Nantilde & d'Eugénie.

Nantilde & Eugénie.

Clotaire, fils de Frédegonde, laissa le Trône à Dagobert, & donna à Aribert son second fils, un appanage digne de sa naissance. Une tendre amitié unissoit les deux freres ; ils aimoient extrêmement la chasse ; & s'y étant abandonnés un jour avec beaucoup d'ardeur, ils se trouverent seuls, accablés de fatigue, & dans un lieu qui leur étoit inconnu. La soif qui les pressoit les fit descendre dans un vallon qu'ils parcoururent sans trouver de l'eau; mais une décoration fort agréable parut tout-à coup à leurs yeux. C'étoit une grande maison au milieu de plusieurs rangs d'arbres, qui paroissoit fort solitaire ; & une croix qu'ils remarquerent sur la porte, leur fit comprendre que c'étoit un Couvent. Les Princes suivirent une longue muraille ; & trouvant une petite porte à demi ouverte, ils attacherent leurs chevaux, & entrerent dans un grand Jardin dont ils ne purent pas remarquer les beautés différentes, parce que la nuit commençoit à rendre tout obscur. Ils s'avancerent dans une grande allée couverte, où ils entendirent chanter ces paroles, par une très-belle voix :

Fers importuns, Chaîne pésante,
Vous porterai-je encor long-tems ?
Me verrai-je toujours captive & languissante ?
Heureuse liberté, serez-vous impuissante ?
Terminez mes douleurs, venez, je vous attends.
Fers importuns, Chaîne pésante,
Vous porterai-je encor long-tems ?

J'avoue, dit ensuite une femme qui avoit écouté l'autre, que c'est une véritable cruauté d'ensevelir tant de charmes dans cette retraite, & de les condamner à une contrainte éternelle. Cependant, ma chere Nantilde, il n'y a pas d'apparence que l'on fasse de nouvelles Loix en votre faveur; & le plus sûr seroit de vous accommoder à un mal nécessaire. Moi, répondit Nantilde, & en ai-je la force ? Je n'ai point fait de vœux sinceres; l'autorité de mes parens a tout promis contre mon gré ; & le Ciel ne peut-être offensé d'une répugnance qu'il m'a donnée ; enfin, Eugénie, si je ne meurs pas promptement, il faut que je vive bien misérable. Mais, reprit Eugénie, que tenterez-vous, & de quelle maniere pourriez-vous sortir de ce labyrinthe sans vous perdre de réputation ? Je voudrois, poursuivit Nantilde, tâcher de faire parler au Roi de l'oppression où je me trouve ; il est sage & pieux, & ne souffrira jamais un sacrilége.

Ce discours, que les Princes écoutoient avec attention, donna une secrette joie à Dagobert ; la chanson de Nantilde l'avoit touché ; sa condition lui faisoit pitié ; & quoiqu'il ne fut pas tout-à-fait si dévot que cette belle recluse se l'imaginoit, il trouvoit que la Religion étoit of-

fenfée dans ces facrifices contraints, & que tant de jeunes victimes ne murmurent pas fans raifon. Il s'avançoit pour confoler Nantilde & lui offrir une protection favorable, lorfque l'Abbeffe fe préfenta aux yeux des deux Princes. Dagobert lui fit plufieurs queftions concernant la jeune Nantilde; & comme la bienféance ne lui permettoit pas de demeurer plus long-tems dans les jardins, il fe retira avec le Prince fon frere. Plufieurs Chaffeurs les rejoignirent. Il étoit tard pour retourner à Paris. Les Princes pafferent la nuit chez un Seigneur qui n'étoit pas loin de là; & le lendemain Dagobert conduit par fa curiofité impatiente, retourna au Couvent avec fon frere.

Comme le Roi de France paffoit pour un homme pieux, il ne voulut pas éteindre cette belle réputation, & débuta par écouter la Meffe avec un extérieur dévot; & après avoir fatisfait à l'ufage, il entra dans le Couvent, par le privilege de fa dignité, accompagné d'Aribert. Il demanda Nantilde, qu'on ne put s'empêcher de faire paroître. Elle vint; & l'on peut dire qu'elle étoit fuivie de toutes les graces enfemble. Son âge approchoit de vingt ans; fa taille étoit belle & aifée; confervant la Majefté des Reines, dans une négligence fans art; jamais un vifage n'eut tant de charmes différens. Quels ravages ne fit-elle pas dans des cœurs fans défenfes contre des armes fi dangéreufes? Dagobert fuccomba fous leur puiffance; Aribert n'y réfifta pas un moment; & l'Amour affura ces deux illuftres conquêtes à une beauté qui défefpéroit, une heure auparavant, d'en faire jamais.

Dagobert écouta les plaintes touchantes que

lui adressa Nantilde, sur le malheur de son état, & la contrainte de sa vocation. Il lui promit avec transport toute sa protection; & il ne tarda guères à lui en donner des marques. Nantilde avoit fait une forte impression sur son cœur; il résolut non-seulement de briser ses chaînes, mais encore de partager sa Couronne avec elle. Les vœux de Nantilde furent déclarés nuls dans une assemblée de Prélats : cette belle fille monta sur le Trône, & y fit monter avec elle toutes les vertus.

Cependant le Prince Aribert dévoroit secrettement l'amour que les beaux yeux de Nantilde avoient fait naître dans son cœur; il ne le témoignoit que par une mélancolie sombre qui le suivoit par-tout. Enfin ce Prince aussi respectueux que tendre, succomba à la force de son mal; il fut attaqué d'une maladie mortelle; & ce ne fut qu'en rendant les derniers soupirs, qu'il avoua à la Reine la passion qui le conduisoit au tombeau.

Voici encore, Madame, l'histoire de la favorite d'un Pontife Romain. Marozie naquit à Rome d'une famille distinguée, & d'une mere galante. Elle fut mariée toute jeune à Adelbert, Marquis de Toscane. Ce Prince étoit veuf de Berthe, dont il avoit eu un fils, nommé Guy; & il en eut un de Marozie, appellé Albéric. Marozie parut coquette en naissant; & se donnant des licences pendant qu'Adelbert s'occupoit aux affaires, elle lia un commerce amoureux avec Sergius, & en eut un fils appellé Jean. Ce Sergius avoit été élu Pape par les brigues de Marozie, n'étant encore que Diacre; mais trouvant de grandes difficultés à son avénement au Pon-

Marozie.

tificat, il se sauva en France & obtint de Charles le simple, un secours qui lui ouvrit tous les chemins du Trône Apostolique. Adelbert mourut. Marozie épousa Gui, fils de son mari & de Berthe, avec l'agrément de Sergius, pour jouir toujours de la fortune d'Adelbert ; & le Pontife regarda cette alliance affreuse comme une chose assez légitime, puisqu'elle étoit contractée à l'ombre de sa puissance.

Sergius étant mort, Anastase Cando, Jean II, Léon VI & Etienne VII furent élus successivement & régnerent peu. Pendant ce tems Marozie disposa ses machines, & s'en servit avec tant de succès, que Jean son fils, quoique jeune & plus indigne que nul autre de remplir une place éminente, fut Pape, & suivit exactement les traces de son pere. Etant devenu amoureux de la fille de Hugues, Roi d'Arles & fils d'Adelbert, premier mari de Marozie, il donna tous ses soins au succès de cette passion ; mais il n'en recueillit que de honteux refus. La jeune Alde, trop vertueuse pour céder aux instances du Pontife, le regarda toujours avec mépris ; & l'éclat de la Thiare ne put corrompre son innocence. Elle quitta Rome pour épouser Alberic qu'elle aimoit, & laissa Jean en proie à sa douleur & à son désespoir Il mourut peu de tems après ; & Marosie ne lui survécut guères.

C'est par cette Histoire, que se termine celle des Favorites de Mlle de la Rocheguilhem, dont le style est, en général, peu agréable & peu correct.

Je suis, &c.

## LETTRE VII.

Histoires galantes.

L'OUVRAGE qui va faire le sujet de cette Lettre, est intitulé : *dernieres Œuvres de Mademoiselle de la Rocheguilhem, contenant plusieurs Histoires Galantes*. J'en choisirai une ou deux des plus curieuses ; & je passerai légerement sur toutes les autres.

Elisabeth d'Angoulême.

Hugues le Brun, Comte de la Marche, Prince des mieux faits, des plus braves & des plus généreux de la Cour de Philippe Auguste, étoit dès sa plus tendre jeunesse, amoureux d'Elisabeth, fille d'Aimar, Comte d'Angoulême. On regardoit cette jeune Princesse en France, comme la premiere beauté du monde. Ses charmes naissans firent mille rivaux au Comte de la Marche ; mais nul n'eut tant de bonheur que lui. S'il aima ardemment, il eut l'avantage de plaire.

On connut aisément dans cette famille, ce que valoit le Comte de la Marche ; & ce que l'on avoit traité d'abord de galanterie, fut regardé dans la suite, comme une affaire très-sérieuse. Le Comte d'Angoulême reçut favorablement les propositions de ce mariage. Elisabeth les trouva conformes à ses souhaits ; le Roi y donna son approbation ; & pour ne pas faire languir deux cœurs qui soupiroient également l'un pour l'autre, on régla bientôt ce qui regardoit l'intérêt ; & le temps des nôces fut marqué.

Entre tous les hommes que la beauté d'Elisabeth avoit touchés, Jean Roi d'Angleterre, surnommé *sans terre*, fils de Henri II, & frere de

Richard, après avoir usurpé la Couronne sur Artus, Duc de Bretagne, son neveu, étoit venu en France. Hugues & son Amante étoient à la veille d'être unis pour jamais; le perfide Roi que l'on ne soupçonnoit de rien, & qui, par l'élévation de son rang, devoit faire un des plus beaux ornemens de la fête, la troubla d'une cruelle maniere. S'étant bien concerté depuis plusieurs jours, il força la Maison du Comte d'Angoulême; & ne trouvant que de petits obstacles en des lieux où l'on ne songeoit pas à se précautionner contre de pareils attentats, il enleva la Princesse Elisabeth avec une seule fille pour la servir. Il passa aussitôt en Angleterre, où les larmes d'Elisabeth n'ayant pu l'adoucir, il la menaça du dernier deshonneur si elle ne consentoit à l'épouser. La triste Comtesse se laissa traîner aux pieds des Autels & donna sa main à un Prince qu'elle détestoit. Son devoir lui tint lieu d'inclination; elle eut deux fils de Jean; mais après la mort de ce Prince qui fut chassé par ses sujets, Elisabeth épousa le Comte de la Marche, dont la fidélité n'avoit pu être ébranlée. Passons à la seconde anecdote.

Adelaïde, Reine de Hongrie.

Ladislas Roi de Hongrie, étoit la terreur des Mahométans, & faisoit les délices de ses Peuples. Il aimoit tendrement Venceslas son frere, qui paroissoit orné des plus belles qualités. Adelaïde, fille du Roi de Bohême, fut choisie entre plusieurs belles Princesses, pour rendre Ladislas heureux; & après l'avoir épousée par ses Ambassadeurs, il la reçut dans Albe-Royale, comme un bien d'un prix infini. Le malheur du Roi voulut que Venceslas devint amoureux d'Adélaïde; & Ladislas s'étant mis à la tête de ses armées

pour défendre ses Etats, laissa son frere dans Albe auprès de la Reine. Ce Prince fit à la vérité les plus violens efforts pour vaincre sa passion; mais enfin n'en étant plus le maître, il osa la déclarer à Adelaïde. Cette vertueuse Princesse l'exhorta d'abord à rappeller sa raison, & rompit dès-lors tout commerce avec lui. Venceslas au comble de la fureur & du désespoir, changea son amour en vengeance, & jura la perte de celle qui ne pouvoit l'aimer. Ladislas vainqueur de ses ennemis, s'avançoit vers Albe; Venceslas court à sa rencontre; il lui dit que la Reine trahit sa tendresse, & qu'il est lui-même l'objet de cet amour criminel. Ladislas transporté de colere & de rage, donne ordre qu'on aille poignarder son indigne épouse. L'Officier chargé de cette vengeance, étoit un honnête homme. Persuadé de l'innocence de la Reine, il l'enferme dans une chambre du Palais, & répand le bruit de sa mort. Cette nouvelle loin de satisfaire Venceslas, le jette dans le plus grand désespoir. Pressé par ses remords, il avoue son crime au Roi; & lorsque tout semble accabler Ladislas, il apprend qu'Adélaïde est vivante; & plus amoureux que jamais, il vole auprès d'elle demander le pardon de son injustice.

Tibere, fils de l'Impératrice Livie, avoit épou-
Agrippine. sé Agrippine, fille du fameux Agrippa qui avoit été marié à Julie fille d'Auguste. Agrippa étant mort, Livie pleine de vastes projets pour la grandeur de son fils, réveilla son ambition, & l'obligea de répudier Agrippine pour prendre Julie. Tibere aimoit Agrippine; il eut beaucoup de peine à faire ce que sa mere exigeoit de lui; il y consentit enfin; mais il ne put chasser de son cœur l'a-

mour qu'il conservoit pour la fille d'Agrippa. Cette femme s'étoit retirée à la campagne, où elle vivoit dans l'exercice de toutes les vertus. Asinius Gallus, fils de Pollion, personnage distingué dans l'Empire, fut touché des charmes d'Agrippine; il eut le bonheur de s'en faire aimer; & Auguste approuva son inclination. Tibere résolut de traverser le mariage de Gallus. Il le regarda comme son rival; & la veille des nôces, il fit enlever Agrippine dans le dessein de fuir avec elle au-delà des mers: mais Drusus son frere le joignit au moment qu'il alloit s'embarquer, & l'empêcha d'exécuter son projet. L'Empereur irrité de l'action de Tibere, voulut le bannir de la Cour; mais Livie obtint sa grace; & le mariage de Gallus avec Agrippine fut achevé.

L'Histoire de Thémir ou Tamerlan, Empereur des Tartares, m'arrêtera plus long-tems, Madame, que celles que nous venons de voir. Je me flatte aussi que vous y prendrez plus d'intérêt. Og, pere de Thémir, étoit frere de Jeochu, Empereur de Tartarie. Il avoit eu pour son appanage cette portion de l'ancienne Scythie, qui est au-delà du Mont Imaüs. La prudence d'Og y fonda un Royaume très-considérable; & pour laisser après lui des monumens dignes d'un Prince qui descendoit de Chingis, le plus renommé Conquérant de l'Asie, il fit bâtir la Ville de Samarcande, où les sciences & la politesse fleurirent en peu de tems. Ce fut-là que naquit Thémir d'une Princesse Indienne. Zaphire vint au monde trois ans après; & la Reine mourut en lui donnant le jour. Thémir & Zaphire furent des prodiges d'esprit, de beauté & de vertu; & Orixene, fille unique de Jeochu, devint l'admiration de Tamerlan.

toute la terre; Jéochu l'aima tendrement. L'Impératrice Barcée en fut idolâtre; & tous les cœurs se porterent naturellement à aimer Orixene. Jéochu avoit de grandes qualités; mais il n'étoit pas exempt de foiblesses; & quoique l'Impératrice eut du pouvoir sur son esprit, des favoris ambitieux le possédoient encore davantage. Marzonte, que quelques succès avantageux avoient signalé, quoique né dans une condition assez basse, s'insinua auprès de lui, & s'intrigua dans les grandes affaires, avec une adresse qui poussa sa fortune fort loin. Cubalis, Prince du sang de l'Empereur, fondé sur des droits légitimes, agissoit avec moins d'artifice; mais comme la concurrence est une source de jalousie, ces deux hommes qui ne pouvoient être amis, cherchoient souvent à se détruire. Ils avoient chacun un fils : celui de Cubalis, qui s'appelloit Armetzar, portoit, par la volonté de l'Empereur, le titre de Prince de Tanaïs; & celui de Marzonte, nommé Calix, possédoit d'autres dignités. L'humeur des peres forma celle des enfans. Cubalis étoit doux & modeste; le jeune Armetzar parut tel que lui. Marzonte n'ayant que de l'orgueil & de l'audace, Calix, qui ne dégénéra point, l'imita parfaitement. Les vues de Marzonte n'étoient pas d'une petite étendue : il pensa, pour son fils, à la Princesse de Tartarie; & bien loin de reprimer les désirs d'un jeune insensé, il l'appuya de toutes ses forces dans une entreprise téméraire, & tout-à-fait opposée au respect qu'il devoit à la fille de son Souverain. Le Prince de Tanaïs pouvoit plus légitimement aspirer à la gloire de servir Orixene; mais une discrétion raisonnable ne lui permit pas d'y penser. Comme il étoit bien fait, & géné-

reux, il avoit autant de part dans l'estime de la Princesse, que Calix y en avoit peu ; & elle lui donnoit hautement la préférence en toutes sortes d'occasions.

Marzonte & son fils abusant de leur faveur, pousserent à bout la patience de Cubalis. On prit les armes de part & d'autre ; & Cubalis, quoique victorieux, fut banni de sa patrie. Il mourut bientôt après des blessures qu'il avoit reçues; & Armetzar son fils se retira chez le Roi de Zacatai, où il lia une étroite amitié avec Thémir. Un jour qu'il louoit en présence de ce Prince la grande beauté d'Orixene, il lui en fit voir le portrait qu'il avoit eu de l'Impératrice. Cette vue, & les éloges d'Armetzar firent naître dans le cœur de Thémir une violente passion. Le Prince de Tanaïs de son côté fut touché des charmes de Zaphire. L'amour & l'amitié unissoient étroitement les deux Princes.

Cependant les Moscovites ayant fait une irruption dans la Tartarie, Og leva de nombreuses troupes, mit à leur tête le jeune Thémir, & l'envoya joindre l'armée de Jéochu. Thémir alla d'abord à Cambalu, où étoit la Cour de l'Empereur, pour y conduire la Princesse Zaphire que l'Impératrice désiroit d'avoir auprès d'elle. La vue de la belle Orixene acheva dans le cœur de Thémir ce que son portrait avoit commencé. La Princesse ne le vit point avec indifférence ; & Thémir en dépit de Marzonte & de son fils, la demanda en mariage à l'Empereur. Cette démarche lui attira la haine du Favori qui saisit la premiere occasion de rendre suspect le Prince de Zacatai. Armetzar étoit resté à l'armée de Thémir ; mais pressé par son amour, il se rendit sécrettement à Cambalu, & trouva le moyen de voir Zaphire chez la Prin-

cesse Orixene. Marzonte qui en fut instruit, le fit arrêter, & dit à l'Empereur, que sans doute Armetzar tramoit quelque conjuration contre l'Etat. Jéochu troublé par les conseils de son favori, entra dans une furieuse colere. C'en étoit fait du Prince de Tanaïs, sans les prieres de Thémir qui eut beaucoup de peine à obtenir sa grace. Les deux Princes allerent rejoindre les deux armées dont Thémir avoit le Commandement général.

Mais tandis que ce vaillant Prince triomphoit des Moscovites, Marzonte, qui étoit resté à Cambalu, exécutoit un noir projet qu'il avoit formé depuis long-tems. Il fit répandre le bruit que Thémir avoit été attaqué & défait par les Chinois, & que les Vainqueurs marchoient en hâte vers Cambalu. Pour mettre à profit la terreur que cette fausse nouvelle avoit inspirée, il engagea l'Empereur & toute la famille Royale à se retirer à Quincei, Ville extraordinairement forte par sa situation, & que le traître Marzonte avoit rendue imprenable par des travaux prodigieux. L'artifice ne réussit que trop : Marzonte, Maître de la personne de l'Empereur & des Princesses, déclara que Thémir & Armetzar avoient été tués ; & se présentant à Zaphire dont il étoit devenu amoureux, il la menaça des derniers affronts, si elle ne consentoit à l'épouser. La belle Orixene n'étoit pas mieux traitée par le fils de Marzonte.

Thémir ayant appris ce qui étoit arrivé à Cambalu, & ne pouvant douter de la trahison de Marzonte, revint en diligence avec une partie de ses troupes, & alla se poster à la vue de Quincei, après avoir battu l'armée que Calix lui avoit opposée. Quincei étoit si bien gardée, & Marzonte avoit pris des précautions si exactes, qu'on ne pouvoit

voit y apprendre aucune nouvelle du dehors. La mort de Thémir & d'Armetzar y étoit regardée comme certaine. Marzonte qui ne s'attendoit pas que Thémir dût faire des choses surnaturelles, ne songeoit qu'à persécuter les Princesses ; mais quand il vit les rochers ouverts, sa rage pensa l'étouffer. Son premier mouvement fut d'embrâser la Ville, & de confondre les cendres de ses ennemis avec celles de l'objet qu'il aimoit. Peut-être auroit-il exécuté cette funeste résolution, si les assiégeans lui en eussent donné le loisir ; mais comme le passage s'élargissoit à tous momens, les troupes entrerent en plus grand nombre, & ouvrirent bientôt les portes au reste de l'armée. Calix n'en vit pas plutôt la Ville inondée, qu'il en sortit pour rallier quelques Tartares qui étoient aux environs de Quincei ; mais Marzonte sentit bien qu'il falloit périr ; & se retranchant dans la Tour où il retenoit les Princesses, il entra où étoit Zaphire d'un air furieux : » Puisqu'il faut que je » meure, lui dit-il, vous mourrez aussi ; & Ar» metzar ne vous possédera jamais. A ces mots il » leva le bras sans épouvanter la Princesse. Frape, » lâche ! lui dit-elle ; perce un cœur qui hait ta » personne, & qui deteste ton infamie. J'aime » mieux ta haine que ton amour ; & tu m'obli» geras plus en me donnant la mort, qu'en pré» tendant que je vive pour toi. Marzonte qui vou» loit couronner tous ses crimes par une action » effroyable, alloit enfoncer son épée dans le » sein de Zaphire, lorsqu'il reçut un coup » sur la tête, qui le fit tomber sans sentiment. » C'étoit Armetzar, que l'heureuse destinée de » Zaphire avoit conduit si à propos pour punir » Marzonte. Quoi ! Madame, dit-il à la Prin-

» cesse, ce cruel en vouloit à votre vie! Oui, Sei-
» gneur, reprit-elle; & il me l'auroit sans doute
» ôtée, si vous ne fussiez pas arrivé: mais par
» quel prodige êtes-vous à Quincei, vous que l'on
» ne croyoit plus au monde; & de quelle manie-
» re avez-vous pu forcer des lieux qui paroissoient
» inaccessibles ? C'est le désir de vous affranchir,
» qui nous les a ouverts, Madame, reprit le Prin-
» ce de Tanaïs. Hélas, ajouta-t-elle, qu'est de-
» venue Orixene ? Que fait l'Impératrice ? Où est
» l'Empereur ? Je n'ai songé qu'à vous, reprit Ar-
» metzar; Thémir a soin du reste. Allons le join-
» dre; & sortons, s'il vous plait, de cet indigne
» lieu. Comme le Prince vouloit donner la main à
» Zaphire, Marzonte qui n'étoit qu'étourdi, se
» releva, & courant à Armetzar en haussant le
» bras avec une impétuosité inconsidérée, il alloit
» le frapper; mais Armetzar lui passa son épée
» dans le corps, & purgea par ce coup, la terre du
» plus méchant de tous les hommes ».

Thémir avoit trouvé Orixene; il lui dit tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre; & elle lui répondit de même. Enfin, le calme fut rétabli à la Cour de l'Empereur. Calix ayant été pris, fut puni de mort. Les Princesses Orixene & Zaphire furent accordées aux vœux de leurs Amans; & Thémir marcha bientôt à de nouvelles conquêtes.

Il nous reste encore, Madame, un petit Roman intitulé *Hieron, Roi de Siracuse*, qui termine ce Recueil d'histoires galantes. L'Isle de Sicile, qui avoit tant souffert sous la tyrannie des deux Denis, & pendant le regne d'Agatocle, se croyoit guérie de tous ses maux par l'élévation de Hieron, Roi de Syracuse. Ce Prince avoit reçu du Ciel des dons

furnaturels. Jamais Souverain aussi accompli n'avoit donné des loix à la Sicile ; cependant l'envie ne laissa pas ce jeune Roi sans ennemis. S'il fut l'amour de ses sujets, il devint l'aversion des Carthaginois ; quoiqu'en prodiguant son sang pour leur service, il se fût exposé à la valeur des plus braves Légions Romaines. Appius Claudius, que Rome mettoit au nombre de ses Héros, les commandoit ; & après des combats sans nombre, l'infidélité des Carthaginois excitant le ressentiment de Hieron, & dégageant sa foi, il crut qu'il pouvoit rompre pour jamais avec ces Afriquains qui ne pensoient qu'à envahir la Sicile, ou du moins à se la rendre tributaire. La chose n'étoit pas aisée : les Carthaginois étoient assurés du Port de Lylibée, qui les rendoit en quelque façon maîtres de la mer ; mais comme le ressentiment de Hieron étoit causé par des raisons de gloire & d'amour, il fut toujours invincible. Autant de fois qu'ils se présenterent à lui, il les repoussa jusques dans leurs vaisseaux ; & si son cœur n'avoit pas été enchaîné à Syracuse, son bras auroit renversé les Forteresses de Carthage. Après s'être fait admirer par le Consul Appius, & avoir conclu la paix avec lui, il retournoit à Syracuse ; & voulant éviter les honneurs du triomphe, il ne se fit accompagner que d'Artémidore, fils de Leptines, Prince d'Hymere, qu'il aimoit tendrement ; & il alla descendre au Palais de Leptines, pour voir plutôt la belle Artemire, dont il étoit passionnément amoureux. Artemidore avoit aussi donné toutes ses affections à Gélonide, sœur de Hieron ; & leur empressement étoit égal. Les deux Princes ne voulurent pas qu'on avertît les Princesses de leur arrivée, afin de les surprendre agréablement ; mais

quel fut l'étonnement de Hieron qu'on avoit appellé Philomene dans ses premieres années, de trouver Artemire irritée, de la voir lancer sur lui des regards d'indignation, au lieu de la douce réception qu'il en espéroit : » Madame, lui dit-il » tout tremblant, & fléchissant les genoux devant » elle, suis-je devenu un monstre depuis que je » vous ai quittée ? De quelle tempête vos beaux » yeux me veulent-ils menacer ? J'ai vaincu ; je » reviens avec quelque gloire ; je n'aspire qu'à » vous couronner ; & vous me recevez comme un » ennemi qui vous apporteroit la mort. Ne voulez-vous point prendre de part à tant d'honneurs que je reçois ? Gardez-les pour la fille » d'Appius, interrompit fierement Artémire. » Payez par ce moyen les services que Rome » vous a rendus. Vous m'avez trompée une fois ; » de telles offenses ne sçauroient être réitérées : » mettez votre Trône à l'abri de la puissance des » Romains ; courez après leur alliance ; & moi » renonçant à vous, à Artemidore & à Leptines » même, j'irai chercher un azile à Carthage, pour » ne vous voir jamais.

» Ces paroles foudroyantes, si peu méritées, » & que Hieron ne devoit pas attendre, l'étonnerent de telle sorte, que son courage qui n'a» voit jusqu'alors fléchi sous aucune considération, » succombant dans ce moment, il tomba entre » les bras d'Artemidore, sans sentiment. Gelonide, sœur de Hieron, présente à ce triste spectacle, » courut au Roi son frere ; & la cruelle fille de » Leptines sortit impitoyablement, quoiqu'elle » fut touchée jusqu'au fonds de l'ame. A force de » remedes, on fit revenir le malheureux Hieron, » qui n'ouvrit les yeux que pour chercher Arte-

» mire ; & ne la voyant plus dans ce lieu : cessez,
» ma sœur, dit-il à Gélonide, cessez, mon cher
» Artemidore, de me rendre des services, qui
» me font désormais inutiles, puisque Artemire
» m'accuse, & qu'apparemment elle me hait &
» me condamne ; puisqu'elle veut fuir jusqu'à
» Leptines pour aller en Afrique, par ce que tout
» m'y est ennemi. Ne prodiguez point vos soins
» en ma faveur. La vie m'est odieuse. Je ne l'ai-
» mois que pour Artemire ; & je n'en ai que
» faire sans elle. Hélas ! je revenois content de
» nos dernieres guerres, lui présenter un sceptre,
» qui, graces au Ciel, n'est souillé par aucun crime;
» mais quelle réception, grands Dieux ! pour un
» Amant si soumis & si passionné ! Artemire,
» l'injuste Artemire ne quittera point Syracuse ;
» c'est à moi d'en sortir promptement, puisque
» ma présence lui fait horreur. Le respect que je
» veux avoir pour elle, ne me permet plus d'y de-
» meurer ; & vous, Artemidore, qui avez eu
» une part si glorieuse à ces victoires, dont on
» m'a voulu seul récompenser, régnez sur des
» peuples qui seront trop heureux de vous avoir
» pour Souverain : & par un excès de bonté, ne
» vous attachez plus à la destinée d'un misérable,
» puisqu'elle rendroit la vôtre infortunée. Je ne
» vous quitterai jamais, Seigneur, reprit Arte-
» midore ; mais avant que de vous abandonner
» au désespoir, laissez-moi parler à l'aveugle ou
» à l'insensée Artemire. Il faut lui reprocher vos
» maux qui sont les miens, & faire agir Leptines
» qui ne sçait assurément rien de ce désordre. Ar-
» temidore, poursuivit Gélonide, vous agiriez en
» vain sur un esprit si prévenu ; puisque ma ten-
» dresse & mille combats que j'ai livrés pour mon

» frere, n'ont produit aucun effet sur cette Prin-
» cesse obstinée. Hé bien, ma sœur, continua
» Hieron, qu'elle attende mon dernier supplice,
» dans son infléxible préoccupation; elle aura
» bientôt le plaisir d'être vengée. A ces mots,
» outré d'une mortelle douleur, il sortit sans que
» Gélonide le pût retenir. Quelqu'attaché que fut
» Artemidore à la Princesse de Syracuse, il sui-
» vit le Roi. Ceux d'entre le peuple qui virent
» Hieron, poussérent des cris de joie; mais insen-
» sible à ces marques de leur zèle, il remonta à
» cheval, & partit de Syracuse avec Artemidore».

Cependant Artémire s'abandonnoit à la plus excessive douleur. Son pere l'étant venu voir, elle lui parla si vivement de l'infidélité dont elle croyoit Hieron coupable, que Leptines tout généreux qu'il étoit, se déclara son ennemi mortel. Quelques jours après le départ du Roi, on reçut à Syracuse la nouvelle de sa mort. Hieron étoit chéri des peuples; la consternation fut générale. Tandis que tout le monde se livroit à la douleur, on vit arriver à Syracuse Claudia, fille du Consul Claudius. C'étoit la prétendue rivale d'Artémire; mais Claudia dissipa bientôt les soupçons qu'on avoit eus de l'infidélité du Roi; elle assura qu'elle n'avoit aucun engagement avec lui, & qu'elle ne l'avoit jamais vu. On sçut alors que le Roi Hiéron n'étoit pas mort; qu'il avoit combattu en désespéré avec quelques uns des siens contre un gros de Carthaginois qui avoient débarqué, & qu'il étoit échappé couvert de blessures avec le fidéle Artemidore. La joie fut aussi grande à Syracuse, que la tristesse y avoit été générale. Un Esclave de Carthage, qui fut fait Prisonnier, avoua que son maître Amilcar, Général des

Carthaginois, avoit causé l'erreur d'Artemire. Ce Prince dans un séjour qu'il avoit fait à Syracuse, étoit devenu amoureux de la fille de Leptines ; il avoit voulu l'enlever dès-lors à sa Patrie ; & nouvellement il avoit essayé de l'arracher à Hiéron, en faisant dire à Artemire, que le Consul Claudius destinoit sa fille au Roi de Syracuse. L'Esclave ayant découvert toutes ces particularités, la belle Artemire fut au désespoir du chagrin qu'elle avoit causé à son Amant. Hiéron rentra dans Syracuse au bruit des acclamations d'un peuple dont il étoit adoré : Leptines se reconcilia avec lui, & lui donna sa fille qui fut couronnée Reine de Sicile.

Cette histoire, Madame, est mêlée d'Episodes & de récits qui ne lui donnent pas peu d'agrément.

J'ai parlé, dans l'Article de Madame de Villedieu, d'un Roman intitulé *Tamerlan & Astérie*, parce que cet Ouvrage est inséré dans le Recueil de ses Œuvres, & que plusieurs personnes le lui ont attribué. Ce même Roman a aussi été imprimé sous le nom de Mlle de la Rocheguilhem ; & l'Exemplaire que j'ai actuellement sous les yeux, lui en confirme la propriété. Il est précédé d'une Epître dédicatoire qui porte sa signature, & qui prouve que c'est mal-à-propos qu'il se trouve dans le Recueil de Madame de Villedieu.

Je suis, &c.

## LETTRE VIII.

Aventures Grenadines.

Les *Aventures Grenadines*, autre ouvrage de Mademoiselle de la Rocheguilhem, n'offrent que des spectacles, des jeux & des fêtes, exécutés par les Maures d'Espagne, dans le Royaume de Grenade.

Boaudilin gouvernoit ce Royaume dans le même tems que Ferdinand donnoit des Loix à la Castille. Sa Cour passoit pour une des plus galantes & des plus magnifiques de l'Univers. D'illustres Chevaliers, presque tous descendans des anciens Rois de Fez, de Maroc & de Cuco, en faisoient le principal ornement. On y distinguoit entr'autres le Prince Mouça, frere de Boaudilin, Mahomet Abencerrage, le Malique Alabez, Mahomet Zegri & Abenamet. Il y avoit alors deux partis à Grenade, qui partageoient toute la Noblesse; l'ambition & la jalousie avoient fait naître cette division: les Zegris, moins estimés & par conséquent plus amis du trouble & de la discorde, ne pouvoient souffrir la gloire & l'élévation des Abencerrages leurs Antagonistes.

» Les Zegris étoient tous assemblés un jour
» au Château de Vivataubin, où Mahomet
» Zegri, leur chef, demeuroit; & après avoir parlé
» de plusieurs choses, ils s'arrêterent sur les jeux
» auxquels l'on se disposoit, & sur la fierté d'Ala-
» bez. Vous savez, illustres Zegris, leur dit ensuite
» Mahomet, que la noblesse & l'antiquité de
» notre origine est connue & honorée non-seu-

» lement en Espagne, mais par toute l'Afri-
» que : vous sçavez encore que nos ayeux ont
» régné glorieusement à Cordoue & en d'au-
» tres lieux. Cependant vous voyez avec quel
» mépris les Almoradis, les Abencerrages &
» les Alabezes nous traitent; pour moi qui suis
» sensible à la gloire & à l'intérêt de mon parti,
» je ne puis souffrir ces outrages sans une dou-
» leur qui me coutera peut-être la vie, si nous
» ne nous vengeons pas avec éclat. La fortune
» nous en présente une occasion favorable, dont
» il ne tiendra qu'à nous de profiter, en acca-
» blant le Malique Alabez & le superbe Aben-
» cerrage. Si nous leur arrachons la vie, nous
» aurons deux redoutables ennemis de moins :
» leur parti triomphe à Grenade & partout le
» Royaume; le Roi l'honore; le Peuple le ché-
» rit; & leur bonheur nous couvre de honte.
» Choisissons donc le jour de la fête pour nous
» signaler; & songeons plutôt à la bonté de nos
» armes, qu'à l'éclat de nos livrées. Je suis nom-
» mé chef d'une troupe, nous sortirons trente
» de notre parti, portant des Plumes bleues &
» incarnates, anciennes couleurs des Abencer-
» rages; si cette vue les chagrine, faisons voir
» ce que nous sommes; & rendons cette jour-
» née fameuse par nos actions. Je ne fais point
» de doute, que nous ne triomphions, puisque
» nous avons les Maces & les Gomelles pour
» nous. Si la vue des plumes bleues n'irritoit
» pas les Abencerrages, nous pourrions porter
» à la seconde entrée, des lances, au lieu de can-
» nes; & nous en ferions succomber plusieurs.
» Voilà quel est mon sentiment; dites-moi si
» les vôtres y sont conformes. Tous les Zegris

» approuverent ce que Mahomet avoit dit ; &
» après avoir bien concerté cette trahison, ils se
» séparerent ».

Cependant Mouça & les Abencerrages disposoient leurs quadrilles ; & par l'ordre de Boaudilin, le jeune Prince fut chef de la troupe, où étoit le Malique Alabez. Ils étoient tous vêtus de damas bleu, doublé de toile d'argent, & portoient des plumes bleues, blanches & de couleur de paille ; leurs lances étoient bleues & blanches ; & ils avoient tous un sauvage représenté sur leur écu. Boaudilin fit amener dans la place de Vivaramble vingt-quatre Taureaux tirés de la montagne de Ronde ; & ce Prince accompagné de toute sa Cour, se plaça dans les Galeries de son Palais Royal, faites pour ces sortes de spectacles. La Reine & les Dames de sa suite en avoient d'autres ; & toutes les fenêtres qui regardoient dans la place, furent occupées par le Peuple de Grenade, & les étrangers que la curiosité y avoit attirés. Les combats des taureaux commencerent dès le matin ; & les Abencerrages s'y distinguerent.

On donna un autre signal par l'ordre de Boaudilin qui obligea les Chevaliers à changer d'équipages. On entendit en même-tems un mélange d'instrumens à la Moresque ; & la place de Vivaramble étant libre, on y vit entrer par la rue de Zacatin, le Prince Mouça, suivi de sa troupe. Ils étoient trente, tous Abencerrages, hors Alabez, qu'ils recevoient parmi eux pour son grand mérite. Les Zegris entrerent par une autre rue, portant des plumes bleues, & ayant pour devise un Lion enchaîné de la main d'une femme, avec ces paroles, *l'Amour est plus fort.*

Ils alloient quatre à quatre, & se placerent comme les Abencerrages. Mahomet Zegri qui avoit résolu de donner la mort au Malique Alabez & à tout ce qu'ils pourroient d'Abencerrages, fit signe à ceux de son parti, qu'il étoit tems d'exécuter leur dessein, & d'attirer Alabez parmi eux. Il prit aussitôt une lance dont le fer étoit d'acier de Damas; & lorsqu'Alabez, suivant l'ordre des jeux, s'avança avec sept Abencerrages, le perfide Zegri regarda par quel endroit il le pourroit blesser, & poussa sa lance avec tant de force, que l'écu d'Alabez fut traversé, avec une forte blessure au bras qui le soutenoit. Il sentit une douleur violente; & voyant couler son sang, il cria au Prince Mouça & aux Abencerrages, qu'ils étoient trahis. Ils prirent tous des lances, surpris de cette infidélité, pendant que Mahomet retournoit parmi les siens. Mais le vaillant Alabez qui connoissoit la main qui l'avoit blessé, se jetta au milieu des Zegris avec fureur. » Tu » payeras ta perfidie, traître, dit-il à Mahomet, » en poussant sa lance qui entra bien avant » dans le corps de son ennemi, & le renversa » demi mort entre les pieds des chevaux. Alors » ceux de l'un & de l'autre parti commencerent » un furieux combat. Les Zegris eurent d'abord » quelque léger avantage; mais Mouça Alabez » & les Abencerrages portoient la terreur & la » mort parmi eux. Le Roi qui avoit vu tout ce » qui s'étoit passé, descendit dans la place avec » ceux de sa suite; & ce ne fut qu'après les » plus grands efforts, qu'on apporta un peu de » modération à ce désordre.

Galiane, une des plus belles filles de Grenade, n'avoit point encore aimé; mais l'instant arriva,

où Hamet Sarrasin lui fit éprouver ce sentiment pour la premiere fois. Il lui parut aimable ; elle s'accoutuma insensiblement à le regarder avec plaisir ; & le jeune Maure ne pouvant ménager un bonheur qu'il ignoroit, Galiane voulut bien hazarder une avance en sa faveur. Elle envoya donc un Page dont la fidélité lui étoit connue, prier Hamet de se rendre chez elle. Il obéit ponctuellement à cet ordre. Galiane ne put le voir sans rougir ; & Hamet lui dit après l'avoir saluée, qu'il venoit lui offrir ses services. » Elle le mena sur une
» Estrade couverte d'un riche tapis du Levant,
» & le fit asseoir sur un lit d'étoffe de Perse. Ils
» parlerent ensuite de tout ce qui s'étoit passé à
» Grenade ; & Hamet qui regardoit Galiane avec
» attention, lui dit galamment qu'il étoit plus
» dangereux de la voir, que de se mêler dans les
» divisions qui avoient troublé tous les Maures.
» J'ignore pour quel dessein vous m'avez procu-
» ré cet honneur, continua-t-il ; mais, Madame,
» quoiqu'il m'en coûte peut-être cher, je m'esti-
» merois trop heureux, si ma vie vous étoit utile.
» Hamet soupira en achevant ces paroles ; & Ga-
» liane lui répondit qu'il n'étoit pas étrange qu'un
» homme aussi galant que lui, dit des choses obli-
» geantes à une personne de son sexe, la premie-
» re fois qu'il lui parloit ; mais qu'il ne falloit pas
» toujours y ajouter foi. Je prends le Ciel à té-
» moin de la sincérité de mes paroles, répliqua
» Hamet, & de la joie que j'aurois de vous le per-
» suader. Je sçais bien, reprit Galiane, que vous
» êtes un Chevalier généreux & plein de mérite ;
» & c'est sur ces avantages, que j'ai conçu pour
» vous une forte estime. Mais sçavez vous que
» j'ai reçu ce matin des lettres de mon pere qui

» m'ordonne de partir pour Almérie, & que je
» n'ai plus qu'une nuit à passer à Grenade ? Je
» pourrai vous parler encore si vous voulez vous
» rendre sous mon balcon. Hamet baisa par force
» les mains de Galiane, & sortit quelques mo-
» mens après, fort amoureux. Il attendit la nuit
» avec impatience ; enfin le moment qu'il sou-
» haitoit avec tant d'ardeur arriva ; il alla au ren-
» dez-vous que Galiane lui avoit donné. En ap-
» prochant, il entendit le bruit d'un luth, qui se
» mêloit avec une chanson fort tendre ; ce chant
» passionné donna de la jalousie à un homme qui
» avoit toute l'ardeur d'un amour naissant ; il s'a-
» vança pour reconnoître celui qui chantoit ;
» mais le bruit qu'il fit l'interrompit. C'étoit l'A-
» moureux Abenamar qui venoit soulager ses cha-
» grins sous les fenêtres de Galiane. Qui êtes-
» vous, lui dit Hamet ? Je suis un homme, ré-
» pondit Abenamar. Vous prenez mal le tems de
» vos sérénades, reprit le Sarrasin ; il n'y a per-
» sonne dans ce Palais, qui ne soit présentement
» en repos ; & vous pouvez faire soupçonner au
» Roi, que vous avez des intentions criminelles.
» Ne vous inquiétez point du succès que peut
» avoir ce que je fais, répondit Abenamar, &
» vous éloignez seulement d'ici. On pourra vous
» en faire sortir vous-même malgré tant de fier-
» té, répondit Hamet en tirant son Cimeterre, &
» portant un grand coup à Abenamar qui aban-
» donna son luth & se défendit courageusement :
» Ils se battirent assez long-tems ; & quelques jeu-
» nes Maures qui cherchoient des aventures, s'a-
» vancerent au bruit de leurs armes pour les sé-
» parer. Les Combattans qui ne vouloient pas
» être connus, s'écarterent, Abenamar étant

» blessé légérement à la cuisse. Cette aventure ne
» fut sçue que de Galiane qui avoit entendu de
» dessus son balcon, tout ce que ces rivaux s'é-
» toient dit, & qui ne s'étoit retirée que lors-
» qu'ils avoient commencé à se battre. L'arrivée
» de Mustapha, pere de Galiane, à la Cour de Boau-
» dilin, rompit le voyage qu'elle se disposoit de
» faire pour l'aller joindre ».

Abenamar qui vouloit se venger de Galiane, médita avec le Roi une fête extraordinaire pour le jour de la Saint-Jean, qui étoit fort proche. C'étoit des jeux de cannes & des courses de bagues, dont il devoit être le Tenant. Boaudilin qui aimoit la joie, & qui regardoit ces spectacles comme des moyens assurés pour réunir ses sujets, consentit à tout ce qu'Abenamar voulut. On publia donc par toute la Ville de Grenade, qu'il seroit permis aux Chevaliers qui voudroient éprouver leurs forces, de faire trois courses contre le Tenant, ayant les portraits de leurs Maîtresses tirés au naturel. Que si le Tenant avoit l'avantage, l'Aventurier perdroit son portrait, & que si au contraire il triomphoit, il remporteroit celui de la Maîtresse du Tenant, avec une chaîne d'or de grand prix. Tous les Amans eurent de la joie de ce défi; les uns pour montrer leur adresse; & les autres pour faire paroître avec éclat les beautés qu'ils adoroient. Enfin il n'y en eut pas un qui ne se promît la victoire, & le plaisir de faire un agréable hommage à l'objet de son amour. Hamet n'eut pas de peine à deviner ce qui obligeoit Abenamar à faire tant de courses, & promit à Galiane de le vaincre. Tous les autres Maures firent les mêmes protestations à leurs Maîtresses; & chacun fit peindre la sienne par les plus habi-

les Artistes. Les Grenadins s'assemblerent sur le bord de la riviere de Genil. La premiere troupe étoit de Zégris; la seconde d'Abencerrages; la troisieme d'Almoradis & de Vanegues; & la quatrieme de Maces & de Gomelles. Ils étoient tous superbement vêtus avec des couleurs & des devises différentes. Il n'y avoit rien au monde de plus agréable, que de voir tous ces galans Maures courir dans la plaine deux à deux, ou quatre à quatre. Les Abencerrages signalerent leur adresse. Mouça, Abenamar & Hamet, en firent aussi paroître beaucoup; mais le Roi fit terminer les jeux de cannes, voyant que les Zégris & les Abencerrages commençoient à s'animer.

Le Roi rentra à Grenade avec les Chevaliers qui devoient se préparer pour les courses de bagues. Il se plaça avec toute sa Cour, dans les Galeries qui regardoient dans la place neuve, où l'on avoit dressé une tente de brocard d'or & vert, & un buffet couvert d'un dais de velours, sur lequel il y avoit quantité de bijoux de grand prix; au milieu étoit une chaîne qui pésoit mille écus d'or, que le vainqueur devoit remporter avec le portrait de la Maitresse du vaincu. Dès que les instrumens se firent entendre, on vit arriver Abenamar par la rue de Zacatin, qui vint se saisir de son poste. Son entrée étoit fort agréable : premierement quatre mulets parurent chargés de lances pour les courses : leurs couvertures étoient de damas vert, semé d'étoiles d'or, & leurs poitrails & leurs sonnettes d'argent, attachés avec des cordons de soie verte. Plusieurs hommes à pied & à cheval les conduisoient; ils s'arrêterent à la tente du Tenant, auprès de laquelle on en dressa une autre d'étoffe de soie verte;

l'on mit les lances deſſous, après avoir fait retirer les mulets. Enſuite parurent trente Chevaliers parés de livrées vertes ; ils portoient des plumes blanches & jaunes, & alloient quinze d'un côté & quinze de l'autre. On voyoit au milieu d'eux, le vaillant Abenamar, vêtu de brocard vert, brodé d'or, avec un petit manteau à la Turque, qui ſe ratachoit ſous le bras droit. Il montoit une jument gris-pommelé, enharnachée de vert, dont la tête étoit chargée de plumes incarnates & vertes, pareilles à celles que le Maure portoit. Après Abenamar, ſuivoit un char magnifique qui avoit ſix dégrés : ſur le dernier on voyoit un arc de triomphe élevé, d'un travail & d'une richeſſe ſurprenante ; & au bas un ſuperbe ſiége, ſur lequel Fatime étoit repréſentée avec tant d'art, qu'on eut pris la copie pour l'original. Ce char étoit tiré par quatre chevaux blancs. Après lui venoient trente autres Chevaliers habillés de vert & d'incarnat, qui acheverent l'entrée. Ils firent tous le tour de la place au ſon des inſtrumens, & paſſerent ſous les balcons du Roi & de la Reine, qui louerent la magnificence d'Abenamar. On admira la reſſemblance de Fatime ; & elle fut félicitée de la gloire que ce galant Maure lui procuroit.

On ne fut pas long-tems ſans entendre un grand bruit d'inſtrumens dans la rue des Gomelles, par laquelle on vit paroître une troupe de Chevaliers vêtus de Damas incarnat en broderie d'or, d'argent & de ſoie de pluſieurs couleurs, avec des plumes blanches & incarnates. Enſuite marchoit un Chevalier habillé à la Turque, & montant un cheval noir dont la houſſe & le harnois étoient de brocard, avec une bordure de toile d'or. Il fut reconnu

reconnu pour le Sarrazin Hamet. Après lui suivoit un Char orné de quatre arcs de triomphe, au-dessus desquels paroissoit un Trône qui soutenoit la plus belle image du monde. Le Char étoit tiré par quatre chevaux bais enharnachés d'incarnat; après marchoit une agréable troupe de Chevaliers habillés de la même couleur. Le Sarrazin attira les regards de tout le monde; & le portrait de la Dame fut reconnu pour celui de Galiane. Hamet s'étant avancé vers le Tenant, proposa trois courses aux conditions qu'on avoit publiées; & ces deux Chevaliers se préparerent aussitôt. Abenamar se fit donner un cheval & une lance: il fit faire plusieurs passades à son cheval, & partit comme un foudre; & étendant le bras au milieu de la carriere, sans le hausser ni le baisser, il mit droit au milieu de la bague, & fit un très-beau coup sans la pouvoir cependant emporter. Il marcha au petit pas vers sa Tente, chagrin d'avoir manqué la bague. Hamet prit sa lance d'un air fier & hardi, fit sa reposée de bonne grace, & emporta la bague avec beaucoup d'adresse. On jetta alors des cris de joie par toute la place. Abenamar prit un autre cheval; & brûlant d'envie de réparer le passé, il emporta la bague dans sa seconde course. Les cris du peuple changerent alors d'objet; & Hamet ayant recommencé sa carriere, il ne toucha pas seulement la bague. Nous avons encore une course à faire avant que d'être jugés, lui dit Abenamar qui emporta la bague une seconde fois avec une adresse surprenante. Hamet, dans sa troisieme course, ne fit qu'atteindre la bague par le côté, & la jetta à terre. Les Juges déclarerent qu'il avoit perdu; & il sortit de la place abandonnant, avec une douleur mortelle, le portrait de Galiane.

Quelque tems après on entendit un nouveau bruit d'instrumens ; & l'on vit paroître un grand serpent qui jettoit une abondance de flammes, suivi de trente Chevaliers vêtus de brocard d'or, gris brun & blanc. Après suivoit un cheval sans maître, enharnaché de même couleur. Le grand serpent fit le tour de la place & s'arrêta devant les Galeries Royales, redoublant ses feux & jettant des fusées avec un bruit surprenant. Ensuite il se fendit en deux, se consuma & disparut. On vit paroître au milieu des flammes un Chevalier vêtu de toile d'argent gris & blanc, enrichie de broderie. Il étoit suivi de quatre Sauvages qui soutenoient un siége de velours doré sur lequel étoit l'image de Xarife, que le galant Abindarraez faisoit paroître. L'illustre Abencerrage, auquel on s'étonnoit que le feu n'eût point fait de mal, monta alors sur un cheval blanc, & fit le tour de la place, suivi de sa troupe & des quatre Sauvages qui portoient le portrait de Xarife, qu'ils éleverent sur leurs épaules, afin qu'on le pût mieux remarquer. Abindarraez demanda les trois courses au Tenant qui les lui accorda, & emporta la bague dès la premiere. Abindarraez en fit autant ; & Abenamar commença sa seconde course, qui eut un succès aussi heureux que la premiere. L'Amant de Xarife eut un pareil avantage ; & Fatime trembla aussi-bien qu'elle pour la derniere, qu'Abenamar acheva glorieusement emportant la bague pour la troisieme fois. Alors Abindarraez commença cette derniere course qui ne fut pas telle que les deux autres, n'ayant pû donner qu'une atteinte à la bague. La musique annonça alors la victoire d'Abenamar.

Ce vaillant Maure sortit encore victorieux de

plusieurs autres courses dont la description seroit trop longue dans cette lettre : il suffit de dire que les entrées des divers assaillans qui parurent dans la place, ne furent ni moins superbes, ni moins extraordinaires que celle d'Abindarraez. Les Abincerrages & les Zegris se distinguerent presqu'également.

Sur la fin du jour, quand on se disposoit à se retirer, le Gouverneur de la porte d'Elvire s'approcha du Roi avec empressement, & lui dit qu'un Chevalier Chrétien demandoit la liberté d'entrer dans la Ville, & de faire trois courses. Qu'il vienne, dit Boaudilin, puisque c'est une chose permise en ce jour. Le Gouverneur retourna promptement ; & le Chevalier chrétien parut peu de tems après. Il fut reconnu pour le grand-Maître de Calatrava, un des plus vaillans Seigneurs de la Cour de Ferdinand. Il demanda trois courses au Tenant. Ils les commencerent & les finirent; mais le grand-Maître triompha de celui qui avoit triomphé de tous les autres. Les Juges lui présenterent la chaîne qui étoit le prix du Vainqueur.

Ces fêtes & ces tournois qui devoient faire naître dans Grenade la joie & l'allégresse, causoient parmi les Chevaliers de nouvelles discordes. Les applaudissemens & les éloges qu'on donnoit aux Abencerrages, excitoient la jalousie & l'animosité des Zégris. Ces derniers résolurent la perte de leurs adversaires. Mohavide Chef des Zégris, qui avoit succédé à Mahomet, fit part à ceux de sa faction, d'un projet plein de noirceur qu'il avoit médité. Ce fut de persuader à Boaudilin, qu'Albinhamet, Chef des Abincerrages, entretenoit un commerce criminel avec la Reine, & que tous les Abencerrages avoient conspiré con-

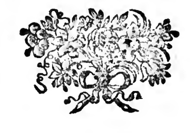
tre l'autorité Royale ; il ajouta que pour prouver cette accusation, il offriroit le combat avec trois autres Zégris, à ceux qui voudroient défendre la Reine. Cette noire trahison fit son effet sur l'esprit de Boaudilin ; il jura d'exterminer les Abencerrages ; & les ayant fait venir l'un après l'autre dans son Palais, il en fit massacrer un grand nombre : un jeune Page, qui avoit été témoin de cette sanglante Tragédie, en porta la nouvelle dans la Ville. Aussitôt tous les Abencerrages & ceux qui les favorisoient, prirent les armes. Le peuple vouloit chasser Boaudilin ; il se fit un grand combat entre les Abencerrages & les Zégris ; & il en périt des derniers un nombre considérable.

Lorsque la fureur des deux partis commença de s'appaiser, le Roi ordonna aux Abencerrages de sortir de son Royaume, ce qu'ils firent avec joie ; & ils se retirerent auprès du Roi de Castille dont ils embrasserent la Religion. Boaudilin déclara ensuite que si la Reine ne trouvoit pas, dans l'espace de trente jours, quatre Chevaliers qui prissent sa défense contre ses quatre Accusateurs, elle périroit par le feu. Cette Princesse s'adressa à Dom-Jean Chacon, Espagnol, Gouverneur de Carthagene, qui, au jour marqué, parut dans la Place du Vivaramble avec trois autres Chevaliers des plus fameux de la Cour de Dom-Ferdinand, nommés, D. Ponce de Léon, Alphonse d'Aguilar, & D. Diegue de Cordoue. Le succès de ce combat répondit à la haute valeur des Chevaliers Castillans. La malice des Zégris fut confondue ; ils périrent tous quatre ; & un d'eux, en expirant, avoua le noir complot de ceux de son parti. La fureur des Zégris monta à son comble lorsqu'ils virent leurs pernicieux projets découverts. Le

ſang recommença à couler dans Grenade. Cependant le Roi de Caſtille excité par les Abencerrages, profita de ces diſſentions domeſtiques. Il attaqua Boaudilin, le défit, s'empara de ſes places & de Grenade même, & l'obligea de repaſſer en Afrique avec les Maures qui voulurent le ſuivre. Telle fut la fin de cet Empire uſurpé, dont le luxe & la magnificence faiſoient l'admiration de toute l'Europe, après que ſa force & ſa puiſſance en avoient fait la terreur.

Vous voyez, Madame, que cet Ouvrage de Mademoiſelle de la Roche Guilhem, a beaucoup de rapport & de reſſemblance avec un des Romans de Mademoiſelle de Scudéri qui avoit placé la ſcène dans le même lieu, s'étoit ſervi à peu-près des mêmes Acteurs & des mêmes Perſonnages, avoit employé les mêmes moyens, les mêmes deſcriptions, & ſe propoſoit le même objet qui eſt de donner une idée des fêtes & de la galanterie des Maures de Grenade.

Je ſuis, &c.



## LETTRE IX.

Ariovifte. LES principaux perfonnages de ce Roman, font des Conquérans & des Rois. L'héroïfme eft partout joint à la galanterie ; & Mademoifelle de la Rocheguilhem, qui avoit déjà imité Mademoifelle de Scudéri, dans fes Aventures Grenadines, femble encore l'avoir voulu prendre pour modele, dans fon Roman d'Ariovifte. Quant au plan, il eft de même tracé dans le goût des Poëmes Epiques : le Lecteur fe trouve d'abord tranfporté au plus fort de l'action ; & ce n'eft qu'avec le fecours d'une narration étendue, que les évenemens fe développent à fes yeux.

Le lieu de la fcène eft dans les Gaules : Jules Céfar après avoir vaincu le Roi des Germains, Ariovifte, contre lequel Divitiac, Roi des Celtes, avoit excité ce Conquérant, fe voit maître de la perfonne de Vociane, fœur de Vocion, Roi des Noriques. Il n'ignoroit pas que cette Princeffe qui étoit paffionnément aimée d'Ariovifte & de Divitiac, avoit caufé de la haine entre ces fiers rivaux, & porté ce dernier plus foible, & plus malheureux, à implorer le fecours des Romains. Il convenoit au vainqueur de rendre vifite à la belle Vociane ; il le fait, mais fans pouvoir fe défendre des traits de l'amour. Céfar eft un moment le rival de Divitiac & d'Ariovifte. Un quatriéme Amant vient augmenter les malheurs de Vociane ; c'eft Labienus, Lieutenant général de Céfar.

De tous les fecrets du monde, dit l'Auteur,

celui de l'Amour est le plus difficile à garder. César ne put être long-tems maître du sien ; & cherchant entre ses amis le plus digne de sa confiance, il jetta les yeux sur Labienus, dont il avoit éprouvé en plusieurs occasions le zèle & la discrétion. Labienus le confirme dans ses sentimens. Il aime mieux avoir un rival de plus, que de perdre de vue celle qui a triomphé de son cœur. Mais, Madame, pour ne vous point fatiguer par le détail des galanteries de César & de son Général, je me borne à ce qui m'a paru le plus intéressant ; c'est-à-dire, à l'Histoire de Vociane, d'Arioviste, & de Divitiac. C'est la Princesse des Noriques qui parle à Adelamire, Princesse Helvetienne, prisonniere, comme elle, du vainqueur des Gaules.

» Le Roi mon pere ayant laissé par sa mort, » le Trône des Noriques à Vocion, qui l'occupe aujourd'hui, il fut couronné à Norcia, » dans un âge si peu avancé, qu'il régna long-» tems sous la régence de ma mere. Je n'avois » que quinze ans, quand Vocion, tout jeune » qu'il étoit, fut obligé de marcher au secours » de quelques Provinces que les Vindeliciens, » ses voisins, avoient attaquées. Arioviste régnoit » alors sur les Germains. Il s'étoit déjà signalé » dans la Germanie, par des actions immor-» telles ; mais ayant sçu l'état des affaires de » Vocion, il alla le joindre en personne, avec » un secours considérable. Si mon frere fut sen-» sible à la générosité d'Arioviste, il ne le fut » pas moins à son mérite ; & la guerre leur don-» nant les moyens de se connoître & de s'esti-» mer, ils devinrent parfaitement amis.

» Cette amitié fut resserrée encore par les ser-

» vices que rendit à Vocion le Roi de Germanie.
» La victoire seconda par-tout sa valeur ; & une
» guerre qui paroissoit devoir durer plusieurs
» années, fut par les grands exploits de ce Prin-
» ce, terminée avantageusement. Vocion plein
» de reconnoissance, amene Arioviste à Norcia.
» La Reine & toute la Cour allerent à leur ren-
» contre. Nous trouvâmes les deux Rois fort près
» de la ville ; & si ma tendresse porta d'abord
» mes regards sur Vocion, je dois avouer que je
» les sentis bientôt entraînés vers Arioviste,
» par un charme inévitable. Il avoit tous ceux
» que la jeunesse peut donner. Vocion le présenta
» à la Reine, & lui dit, en peu de mots, une
» partie des obligations qu'il lui avoit. Quand
» nous fûmes au Palais, Vocion entretint la
» Reine des choses qui s'étoient passées. Pen-
» dant ce tems-là, Arioviste, que mon frere m'a-
» voit aussi présenté, m'entretenoit avec tant d'es-
» prit & d'agrément, que quelque prévenue que
» je fusse de son mérite, je trouvai qu'il en avoit
» infiniment plus que la Renommée ne publioit.
» Arioviste parut dès-lors empressé auprès de
» moi. La Reine s'en apperçut, & me regarda
» plusieurs fois d'un air à me faire comprendre
» qu'elle n'en étoit pas satisfaite ; je me persua-
» dai que c'étoit une sévérité de mere, qui sage
» & modérée dans toutes ses actions, n'aimoit
» pas celles de la galanterie, quelque innocentes
» qu'elles puissent être ».

Je serai plus court que la Princesse des Noriques, Madame ; & je vous dirai que cette belle fille se trompoit. La Reine, dont le nom est Agatie, aimoit Arioviste, & voyoit avec chagrin, qu'il s'attachoit uniquement à Vociane.

Rien n'eſt plus fâcheux pour une fille, que d'avoir ſa mere pour rivale. La Princeſſe des Noriques l'éprouvera de la maniere la plus cruelle. D'abord la Reine lui fait défenſe de ſouffrir les aſſiduités du Roi de Germanie ; mais d'un autre côté Vocion, à qui ſon illuſtre ami avoit fait confidence de ſon amour, vient ſolliciter ſa ſœur en faveur de ce Prince. Il n'a pas de peine à la perſuader ; mais la conduite de la Reine les trouble & les inquiéte. Ils conſultent avec Arioviſte ſur le parti qu'ils doivent prendre ; & ils conviennent que Vociane & ſon Amant ne ſe verront qu'en ſecret, & paroîtront en public indifférens l'un pour l'autre, afin de ne point donner d'ombrage à la trop ſoupçonneuſe Agatie. Mais deux Amans le ſont-ils long-tems ſans le paroître ? La Reine étoit au déſeſpoir de voir leur intelligence & leur amour. Elle réſolut de s'y oppoſer de tout ſon pouvoir. Dans ces circonſtances, Divitiac, Prince des Celtes, arrive à la Cour de Norcia. Il voit Vociane, & en devient amoureux ; Agatie qui s'en apperçoit, lui fait mille careſſes, & lui confie le ſecret de ſon cœur ; tous deux s'uniſſent contre Arioviſte & la Princeſſe des Noriques.

Une fâcheuſe conjoncture les favoriſe. Quelques troubles ayant été excités dans une des plus importantes Villes des Noriques, la préſence du Roi y eſt jugée néceſſaire ; & il ne peut ſe diſpenſer de s'y rendre. Il vouloit qu'Arioviſte demeurât à Norcia ; » mais, outre l'inclination qu'il avoit pour le ſervice de Vocion, » continue la jeune Princeſſe, jugeant bien qu'il » n'auroit pas la liberté de me voir, & qu'il » ſeroit toujours expoſé aux pourſuites d'Aga-

» tie, il le suivit à Vindoniane; & ce fut même
» avec moins de crainte qu'il ne pensoit, parce
» que Divitiac partit de Norcia, sous prétexte
» que ses affaires l'appelloient dans les Gaules.
» Je demeurai seule avec la Reine, dont je
» trouvai l'humeur beaucoup plus douce qu'au-
» paravant. Quelques jours après elle voulut aller
» passer le tems de l'absence de Vocion à une
» maison agréable, située daus un Pays solitaire,
» à une journée de chemin de Norcia. J'eus de
» la joie de cette résolution, parce qu'outre que
» le séjour d'Hypazis, (c'est le nom de ce char-
» mant désert) a mille beautés assez particulie-
» res; j'espérai que rien ne pourroit m'empê-
» cher d'y rêver sans contrainte; & quoique l'ab-
» sence d'Ariovifte me fût ennuyeuse, celle de
» Divitiac m'étoit si agréable, que j'étois satis-
» faite en quelque maniere. Nous arrivâmes à
» cette aimable retraite avec fort peu de suite;
» la Reine, pour éviter l'embarras, ayant voulu
» laisser ses gens & les miens à Norcia, à la ré-
» serve des plus nécessaires. Dans les premiers
» jours elle me fit des caresses que je trouvai
» d'abord trop grandes pour être naturelles, &
» desquelles pourtant je ne me défiai pas autant
» que je le devois. Je me promenois un soir
» dans les Jardins d'Hypazis, lorsqu'on me vint
» appeller de la part d'Agatie; je courus à son
» appartement; elle me fit entrer dans un cabi-
» net qui n'étoit pas trop éclairé, duquel elle
» ferma la porte. Cette précaution me fut d'un
» mauvais augure; elle prit un siége; & m'ayant
» fait asseoir auprès d'elle: vous paroissez émue,
» Vociane, me dit-elle, voyant que je l'étois en
» effet? Eh! que pouvez vous craindre où je

» suis ? Rien, Madame, repliquai-je, que le » malheur de ne vous plaire pas autant que je » le souhaiterois. Nous verrons, poursuivit-elle, » si le désir de me plaire est bien ardent en vous ; » & je suis prête de vous demander une mar- » que de votre obéissance, qui est bien néces- » saire à mon repos. Je veux vous donner un » époux de ma main ; il ne doit point vous être » suspect ; & vous devez croire que je n'ai d'in- » tention que celle de vous rendre heureuse. » Ces paroles me glacerent l'ame ; elle connut » mon embarras ; & ne balançant plus à me » donner la derniere douleur : cette agitation où » vous êtes, continua-t-elle, n'est sans doute » qu'un combat de la modestie avec l'obéissance ; » mais remettez-vous ; c'est moi qui vous le com- » mande ; vous ne sçauriez manquer en m'o- » béissant ; & pour vous préparer à cette grande » action, je vous laisse avec celui qui sera votre » époux dans deux heures ; elle sortit alors ; & » je vis en même tems à mes pieds le perfide » Divitiac qui s'étoit tiré en un endroit obscur » où il avoit été caché ».

Jugez, Madame, à quelle extrémité se vit réduite l'infortunée Vociane. Ses larmes, ses dédains, ses menaces ne peuvent rien sur l'insolent Prince des Celtes ; il se rit de la douleur de la Princesse. Accablée du plus profond désespoir, elle tombe sans connoissance à ses pieds. La Reine entre au bruit de ce funeste accident, & persiste à vouloir que Vociane soit l'épouse de Divitiac. On doit, dès la nuit suivante, célébrer leur mariage. Un sacrificateur d'un Temple voisin, gagné par argent, dispose tout pour la cérémonie. L'heure fatale étant arrivée, on fait

monter la Princesse dans un char pour aller au Temple. On touchoit presque au terme du voyage, lorsque le Ciel se déclara pour Vociane, qui ne cessoit de lui adresser ses prieres & ses soupirs.

» Le cheval que Divitiac montoit, étoit om-» brageux, dit cette Princesse ; les flambeaux » qui nous éclairoient, firent paroître quelques » ombres dans la nuit, qui l'effrayerent de telle » sorte, que malgré la force & l'adresse de son » maître, il le jetta par terre. La Reine fit un » cri de douleur à cette chute, & moi, un de » joie. Les Gaulois qui étoient à Divitiac, s'em-» presserent à le secourir. Il fut si long-tems sans » donner aucun signe de vie, qu'on crut que sa » mort étoit certaine ; mais il étoit réservé pour » me causer encore tous les maux où je suis ex-» posée aujourd'hui. On le porta chez le Sacri-» ficateur, auquel Agatie le recommanda avec » des larmes qui marquoient un puissant inté-» rêt ; & nous reprîmes le chemin d'Hypazis » où je retournai bien plus contente que je n'en » étois partie. Divitiac étoit justement puni ; & » je me trouvai heureuse, quoi qu'il pût arriver » désormais, d'avoir évité une chose qui parois-» soit inévitable ».

Vous concevez aisément, Madame, cette joie de la Princesse des Noriques, aussi bien que le désespoir de la Reine. Une lettre imprudente vient rendre à celle-ci ses espérances, & replonge Vociane dans de nouveaux malheurs. Le rétablissement de Divitiac, & la crainte d'un hymen odieux la déterminent à écrire au Roi de Germanie, pour lui donner sa foi. Agatie intercepte cette lettre, y met l'adresse de Divi-

tiac, & fait courir le bruit que Vociane l'a choisi pour époux. Cependant elle fait tout préparer pour leur mariage. Arioviste & Vocion arrivent sur ces entrefaites : ils ne trouvent point Vociane à Norcia ; mais on leur apprend qu'elle est l'épouse de Divitiac ; & la Reine leur fait voir le funeste billet. Les Princes ne pouvant ajouter foi aux discours de la Reine, s'informent secrettement du lieu où Vociane est renfermée. En se promenant dans la campagne, ils entrent dans les Jardins du Sacrificateur, chez qui Divitiac avoit été transporté. Le premier objet qui se présente à leurs yeux, c'est Divitiac lui-même ; ils se font conduire à Hypazis ; malgré les ordres exprès de la Reine, on leur dit que Vociane est dans ce séjour ; ils la retrouvent ; & sa présence dissipe les soupçons que le fatal billet avoit jettés dans leur esprit. On laisse aller Divitiac, honteux de voir ses projets éventés.

» Cependant, dit Vociane, comme la Reine » étoit absolue par le pouvoir que Vocion lui » avoit laissé prendre, il craignit quelque révo- » lution à Norcia ; ensorte que nous partîmes le » même jour que Divitiac ; nous y arrivâmes ; » & vous pouvez penser quelles furent les agita- » tions de la Reine en nous voyant ensemble ; » elle ne voulut souffrir ni mes soumissions, ni » les discours de Vocion, ni la vue d'Arioviste ; » un chagrin pressant s'empara de son ame, & » fut suivi d'une fievre ardente, qui la mit en » trois jours au tombeau ».

Cette mort sembloit devoir lever tous les obstacles qui s'opposoient au bonheur de Vociane ; mais la fortune lui réservoit d'autres malheurs. Le deuil de la Reine étant presque achevé, la

Princesse des Noriques se préparoit à unir son sort à celui d'Ariovifte, lorsque ce Prince est tout-à-coup rappellé dans ses Etats par une irruption des Belges, ses ennemis jurés. Il part; Vocion fait envain tous ses efforts pour le suivre.

Ecoutons un moment, Madame, la Princesse des Noriques : » Ariovifte ayant vaincu les Bel-» ges, se retira dans la Province des Marco-» mans; il y trouva des affaires qui l'occupe-» rent; & ne pouvant se rendre à Norcia, il dé-» pêcha une Ambassade à mon frere, pour le » conjurer de me vouloir engager à le rendre heu-» reux & à le prendre pour époux en la person-» ne de ses Ambassadeurs, dont Arimaxe, Prince » de son Sang, étoit le chef; il fut reçu à Nor-» cia comme le Roi, qui l'envoyoit, auroit pu l'ê-» tre lui-même; & Vocion jugeant mieux qu'il » n'avoit jamais fait des sentimens d'Ariovifte, » par ceux qu'il témoignoit alors, accorda à Ari-» maxe tout ce qu'il demandoit. On me fit faire » un équipage magnifique; & après les cérémo-» nies requises en de pareilles occasions, & » mille marques de tendresse que je reçus de » Vocion, je partis de Norcia, sous la conduite » d'Arimaxe, pour me rendre où j'étois si im-» patiemment attendue. Mon escorte étoit plus » brillante que nombreuse, parce que nous ne » traversions que des terres connues. Je croyois » que rien n'étoit plus capable de m'empêcher » de joindre Ariovifte, lorsque dans un passage » assez difficile, mes gens furent chargés par un » nombre infiniment plus grand que le nôtre; » & malgré leur résistance & la valeur du géné-» reux Arimaxe, que je vis percer de plusieurs » coups, je fus enlevée par Divitiac. Je lui dis

» vainement tout ce qui auroit pu toucher un
» homme généreux ; il m'entraîna dans une
» Ville des Celtes, d'où vous avez pu sçavoir
» que le désespéré Ariovifte le contraignit de
» fuir. Les Vesonciens lui donnerent un azile ;
» & ce fut ici qu'il me laissa, sous la garde de
» Merodat, pour aller trouver César qui venoit
» de vaincre les Helvétiens. Il en fut reçu avan-
» tageusement ; leur amitié s'étoit contractée
» dès Rome ; il ne lui fit point un mystere de
» son amour & de sa captivité ; & mêlant adroi-
» tement l'intérêt de Rome avec le sien, il ani-
» ma César contre Arioviste, par la jalousie que
» l'ambition fait naître entre les Guerriers,
» comme l'Amour en fait naître entre les
» Amans. César ne tarda pas à marcher vers le
» Rhin ; il vit Arioviste en personne, & leur
» entrevue n'eut point d'autre conclusion, que
» cette funeste bataille, où les troupes du Roi
» des Germains furent défaites ».

Tel est, Madame, le récit de la Princesse des Noriques, & la partie la plus intéressante de son histoire ; le reste du Roman présente cependant quelques scènes dignes d'être rapportées. César de plus en plus épris des charmes de Vociane, lui fait l'aveu de sa passion ; il l'exprime encore mieux par ses assiduités & ses empressemens. Divitiac s'en allarme ; il songe aux moyens d'enlever de nouveau sa Maitresse. Une ruse, qui persuade à la Princesse qu'on la soustrait aux mauvais desseins du Roi des Celtes, la fait tomber dans les piéges de ce Prince. Elle fuit loin de César & de Vesonce, sous la conduite de Merodat, le même qui l'avoit amenée dans cette Ville ; Adelamire l'accompagnoit. Le jour s'a-

vançoit déjà, lorsqu'en descendant dans un vallon dont le chemin étoit assez difficile, une des roues du Char qu'elles montoient, se brisa; il fallut chercher les moyens de le racommoder. Ce lieu étoit solitaire & propre à cacher des personnes qui ne vouloient pas être vues; les Princesses se mirent sous quelques arbres; Divitiac & son frere, Amant d'Adelamire, s'éloignerent de quelques pas pour se mieux cacher. Dans ce moment, on avertit Merodat, à qui l'on déféroit en tout, qu'un grand nombre de Cavaliers paroissoit dans le vallon.» O! dieux, » s'écria Vociane, c'est Divitiac; ah! généreux » Mérodat, que ferons-nous? Le Gaulois ne » voulut point la détromper, pour avoir lieu de » combattre s'il falloit; & feignant de croire que » c'étoit Divitiac, quoique ces gens ne vinssent pas du côté de Vesonce, il l'assura qu'il » périroit pour sa défense contre qui que ce put » être. Bientôt ces inconnus s'avancerent; & » celui qui étoit à leur tête n'eut pas plutôt remarqué les Princesses, que par un grand cri, » il donna des marques de sa surprise. Les ravisseurs jugerent bien qu'il étoit intéressé; & » le voyant sur le point d'avancer vers Vociane, » ils lui fermerent le passage, & lui firent connoître qu'il n'avanceroit qu'en combattant. Ces » inconnus ne répondirent que par des coups » qui furent funestes à la vie de plusieurs Gaulois; & ils se feroient sans doute bientôt ouvert » le chemin, si leur nombre avoit égalé celui des » autres. Le Chef cependant qui sous les armes » ne paroissoit point du commun des hommes, s'approcha de Vociane, l'appella plusieurs fois par son nom, & lui dit quelque chose

» chose en lui tendant les bras; que les cris des
» combattans & le bruit des armes, l'empêcherent
» d'entendre. Mais la Princesse prévenue
» d'une erreur qui la suivoit en tout lieu, &
» croyant toujours que c'étoit Divitiac, ne lui
» répondit que par des noms de traître & de
» ravisseur. Jamais on ne combattit avec tant
» d'obstination & de courage; le sang couloit
» déjà en plusieurs endroits du vallon, lorsque
» les Romains qui avoient mis la vigueur de
» leurs chevaux à l'épreuve, arriverent. César
» avoit le visage découvert; Vociane le connut
» aisément; & aimant mieux retomber entre
» ses mains, qu'en celles du Prince des Celtes,
» Ah! Seigneur, lui dit-elle; combattez pour
» Vociane; & ne souffrez pas que je sois enlevée
» par Divitiac. A ces mots, elle lui fit remarquer
» le parti de Mérodat; il s'y joignit
» avec les siens; & jamais on n'a vu un combat
» si opiniâtre. Les armes voloient par
» éclats; & l'on vit en un moment plusieurs
» têtes désarmées, entre lesquelles Vociane
» reconnut avec la plus douloureuse surprise,
» pour Arioviste, celui qu'elle avoit fui avec
» tant de fierté, le croyant Divitiac. Elle vit
» aussi le visage de Vocion exposé par son
» erreur au même danger que son Amant. La
» vue de ces deux Princes suspendit le combat
» de trois partis différens. Divitiac en pâlit sous
» les armes; & César ne put se défendre d'un
» peu d'émotion. Il regarda Vociane; ses larmes
» l'attendrirent; & respectant un rival aimé,
» il arrêta les siens par son exemple. Divitiac
» au contraire transporté de rage, se précipite sur
» le Roi des Germains, qui le repousse & le

» met en fuite. Vocion & lui le poursuivent à » travers les Bois. César envoye inutilement » un parti pour se joindre aux deux Rois en fa- » veur de Vociane ».

Le Prince de Germanie, Vainqueur du Roi des Celtes, se soumet à César, qui sacrifiant généreusement son amour, contribue au bonheur d'un rival qu'il estime. Ce même amour, ainsi que celui de Labienus, rend cet ouvrage languissant. Du reste, les évenemens y sont enchaînés avec art ; & l'action est assez bien soutenue. A l'égard du stile, il est plus suranné qu'il ne convenoit au tems où écrivoit Mademoiselle de la Rocheguilhem.

Je suis, &c.



# LETTRE X.

LE tems & le lieu de la naissance de Mlle de Sanaictaire, & les divers traits de sa vie ne sont pas plus connus, que l'histoire de Mademoiselle de la Rocheguilhem. Les Mémoires Littéraires de leur siécle ne font mention ni de l'une, ni de l'autre ; & leurs noms ne se trouvent qu'à la tête de leurs ouvrages, dont les éditions sont à peu-près de la même date. J'ai donc cru pouvoir placer ces deux femmes sous la même époque, parce qu'elles ont écrit dans le même tems, & qu'elles ont travaillé à peu-près dans le même genre.

1663. Mlle de Senaictere.

Rappellez-vous, Madame, les idées de l'ancienne Chevalerie ; représentez-vous des Maîtresses impérieuses & cruelles, des Chevaliers désespérés qui courent le monde, cherchant des aventures, & qui font consister leur bonheur dans une écharpe, un ruban qu'ils esperent recevoir de leurs Dames, pour prix de leur valeur & de leurs exploits ; transportez-vous dans ces tems fameux où l'on ne s'armoit, pour ainsi dire, qu'en l'honneur de votre sexe, qui ne vouloit aimer que des Spadassins.

C'est, Madame, ce qu'il ne faut point perdre de vue, pour trouver quelque plaisir dans la lecture du Roman d'Orasie, par Mlle de Senaictaire. Vous voilà sans doute suffisamment disposée ; & je puis tout de suite entrer en matiere. Orasie.

Au retour du Printems, lorsque la douceur

des beaux jours rappelloit les Dames à la campagne, Orasie sortant de la Ville où elle avoit passé l'hiver, se retira dans une Maison assez belle, éloignée de la mer d'une petite journée. Cette femme étoit la premiere de sa Province par sa naissance & ses richesses; elle l'étoit aussi par son esprit & par son mérite. Elle avoit avec elle plusieurs filles de bonne Maison, & des parentes qu'elle élevoit avec soin, & qu'elle considéroit comme ses enfans. Il y avoit entr'autres deux de ses niéces, Diane & Angélique, qu'Orasie trouva parfaitement disposées à recevoir ses instructions; & elle n'oublia rien pour les rendre semblables à elle-même. Quelques jours après qu'elle les eut menées à sa campagne, la conversation tomba sur les charmes de la solitude : Angélique soutint que tous les plaisirs de la vie champêtre n'avoient de douceur, qu'autant qu'on pouvoit les goûter avec une compagnie agréable. » Je ne suis pas de cet avis, dit » la belle Diane; car je trouve qu'un compa- » gnon trouble souvent notre félicité. L'incons- » tance d'Hippolite, répondit Angélique, est » peut-être la raison qui vous fait soutenir cette » opinion; vous vous trompez, reprit Diane; » sa légereté ou sa constance ne font nulle im- » pression sur mon esprit; & je crois que la » personne la plus réservée est la plus heureuse».

Cette exposition, Madame, vous fait connoître les principaux Personnages de ce Roman. L'Auteur ne manque pas de leur procurer des rencontres qui sont suivies de récits amusans. Tantôt c'est un Chevalier inconnu, qu'elles trouvent dans un Bois, à qui l'Amour arrache les plaintes les plus touchantes; tantôt c'est une

Reine Etrangere, que la tempête a jettée près de leur Maison de campagne, & que le hasard leur amene. Mais l'aventure principale, & qui a le plus de rapport au sujet, est celle du malheureux Hippolite, que les rigueurs de Diane forcent de quitter sa Patrie.

Pressé de ses ennuis, l'amoureux Chevalier prit son chemin du côté de la Forêt, & se trouva en peu de tems au lieu où elle étoit plus épaisse. Cette solitude, convenable à sa douleur, le fit résoudre de descendre de cheval, & de s'y reposer. Comme il réfléchissoit sur l'injustice de sa Maîtresse, il entendit auprès de lui une voix triste & languissante, comme d'une personne qui se plaignoit. S'étant levé aussi-tôt, il marcha du côté que partoit cette voix; & s'étant approché, il apperçut une jeune fille accompagnée de deux femmes âgées & d'un Ecuyer. Dès qu'elle eut jetté les yeux sur le Chevalier, elle augura bien de sa vaillance; & s'étant mise à ses pieds, elle le conjura de vouloir employer ses armes pour le salut de la plus vertueuse Princesse du monde. Hippolite la releva, & lui offrit généreusement ses services. Alors cette jeune personne essuyant ses larmes, lui dit : » Je ne doute point que le » Ciel ne seconde votre vertu ; mais parce que » le tems m'est extrêmement cher, je vous supplie de venir dans mon Vaisseau ; & je vous » conduirai au lieu où votre secours est nécessaire ».

Hippolite & la jeune personne appellée Argie, monterent à cheval & gagnerent le Port le plus proche, où ils s'embarquerent, & firent voile vers le Nord. Le Chevalier apprit qu'il alloit en Angleterre, pour venger la Princesse Olinthie,

proche parente du Roi, qu'un Prince nommé Polinice, frere du Roi d'Ecosse, cherchoit à deshonorer. Ce Prince n'avoit pu se faire aimer de la Princesse; & jaloux de ce qu'Agenor, Prince de la Cour de France, en étoit mieux traité que lui, il alla trouver le Roi, à qui il tint les discours les plus offençans contre la sagesse & la vertu de la belle Olinthie. Il s'offrit de soutenir, les armes à la main, ce qu'il avançoit, contre quiconque voudroit prendre le parti d'Agenor & de la Princesse. Cette démarche fit un grand éclat à la Cour d'Angleterre. On donna des gardes au Prince & à Olinthie; & on défendit aux Chevaliers Anglois de prendre la défense de leur Princesse, parce qu'ils étoient naturellement intéressés dans cette cause. Les personnes qui avoient été au service d'Olinthie, plus touchées que les autres de son malheur, quitterent leur Patrie, pour aller chercher partout des défenseurs. Argie la plus diligente, fut aussi la plus heureuse; elle arriva à Londres avec son Chevalier, qu'elle présenta au Roi & à toute la Cour.

Sa Majesté le reçut fort civilement, & jugea à son air & à sa hardiesse, qu'il devoit être un des plus vaillans Chevaliers de l'Univers. Il assembla donc son Conseil, où il fut conclu, selon la Loi, qu'il falloit le présenter au Prince Agenor & à Olinthie; que quand ils l'auroient accepté pour leur Chevalier, on le feroit savoir à Polinice, afin qu'il eut à se préparer au combat. On conduisit le Chevalier François au lieu où les accusés étoient enfermés. Il parut d'abord chez le Prince Agenor, qui le reconnut pour un de ses anciens amis, & lui dit : » Si l'épreuve d'une

» vraie amitié se fait dans la mauvaise for-
» tune, vous ne pouviez choisir une meilleure
» occasion que celle-ci, pour me témoigner vo-
» tre attachement. On m'accuse d'une horrible
» méchanceté ; & on me lie les mains par ce
» crime supposé, afin que je nen puisse châtier
» l'auteur. Mais la plus grande de mes peines
» est de voir que je suis cause, que la vie & l'hon-
» neur d'une belle Princesse sont soumis au ju-
» gement des hommes, & au sort des armes.
» Cependant puisque vous êtes assez généreux,
» pour vouloir employer les vôtres, je n'ai plus
» sujet de craindre que la calomnie triomphe de
» la vérité. Mais quoiqu'il semble superflu de
» vous assurer de notre innocence, puisque le
» hasard où vous voulez exposer votre vie est
» une preuve certaine que vous n'en doutez pas,
» néanmoins la loi du combat m'oblige de vous
» en faire les sermens accoutumés. Je vous jure
» donc, par le Dieu qui portant sa lumiere jus-
» qu'aux plus secrets replis de nos cœurs, en
» voit toutes les pensées, que jamais une seule
» des miennes n'a été assez hardie, pour me
» porter à désirer la moindre faveur dont elle
» pût être blâmée. Ainsi vous combattrez pour
» des vérités certaines, & serez accepté de moi
» pour le juste défenseur de ma cause. Hip-
» polite lui baisa la main & lui repartit : ceux
» à qui votre personne est connue, Monsieur,
» n'ont pas besoin d'autre sûreté que votre vie
» même, pour la défense de votre innocence ;
» mais j'ai à demander à Dieu qu'il donne sa
» bénédiction à mes armes, afin qu'elles secon-
» dent la résolution où je suis, de les employer
» pour votre service ».

Alors Hippolite prit congé d'Agénor, & se rendit au Monastere que le Roi avoit donné pour prison à la Princesse. Elle demanda d'où étoit ce Chevalier ? On lui dit qu'il étoit François ; qu'Argie l'avoit amené ; & que le Prince Agenor, qui le reconnoissoit pour être un très-vaillant homme & son ami, l'avoit accepté selon la Loi. J'en fais de même, lui dit-elle ; & puis rabaissant un voile qu'elle avoit sur la tête, elle se retira sans en vouloir dire davantage. Hippolite fut aussi ravi de sa beauté, qu'étonné de son mauvais sort ; & brûlant du desir de se couvrir de gloire en la tirant de ce péril, il pressa ceux qui le conduisoient, de faire signifier le combat à Polinice, pour le lendemain à deux heures ; ce qui fut aussi promptement exécuté qu'ordonné. On trouva ce Prince tout seul dans son logis, d'où il n'étoit point sorti depuis le jour qu'il alla parler au Roi : » car la nature du venin que » l'envie fait glisser dans le sang de ses sembla- » bles, dit Mlle de Senaictaire, agit autant » sur eux-mêmes que sur autrui ; c'est pourquoi » ils peuvent bien trouver un lieu de sûreté, mais » jamais un lieu de repos. Ainsi Polinice fuyoit » toutes les conversations, parce qu'il craignoit » tout. Mais il se fit violence à lui-même, pour » montrer qu'il étoit fort content de confirmer » ses discours par sa valeur, & demanda avec » quelles armes ce Chevalier vouloit combattre ? » On lui dit que le Roi avoit ordonné que ce » seroit avec la lance & l'épée. Cela suffit, re- » prit-il ; demain je serai prêt à l'heure mar- » quée ». Toutes ces choses ayant été rapportées au Roi, il commanda que les échaffauts fussent dressés dans la place choisie pour le combat, &

préſenta lui-même Hippolite à la Reine, qui lui fit un accueil fort gracieux. Elle loua fort ſon généreux deſſein, & lui ſouhaita le ſuccès que ſa valeur & ſa bonne mine ſembloient préſager.

Le lendemain, à l'heure ordonnée, les priſonniers furent amenés ſur un échafaut, pendant que le Roi & la Reine avec toute leur Cour ſe placerent ſur un autre; & tout vis-à-vis d'eux, Olinthie, ſa Gouvernante & ſa fille. » Cette » Princeſſe paroiſſoit auſſi triſte que belle; & » l'on découvroit ſur ſon viſage un ſi agréable » mélange d'innocence & de hardieſſe, que les » plus malicieuſes penſées de ceux qui la regar- » doient, n'oſerent jamais l'eſtimer coupable ».

Peu-après parurent les deux Chevaliers, bien montés & bien armés, conduits par leurs parains, & ſuivis de leurs Ecuyers qui portoient leurs lances. Dès qu'ils les eurent données à leurs maîtres, ils firent leurs courſes hardiment & de fort bonne grace. La lance de Polinice ſe rompit dans la tête du cheval d'Hippolite, qui tomba mort à l'inſtant; & celle d'Hippolite dans le bras gauche de Polinice, & lui fit une grande plaie; mais il ne la ſentit pas, tant il avoit de joie d'avoir l'avantage ſur ſon ennemi. Toutefois cette joie ne fut pas de longue durée; car Hippolite, qui étoit un des plus adroits Chevaliers de ſon ſiécle, ſe jetta à terre avec tant de légereté, qu'il ne put être engagé ſous ſon cheval. Polinice vint droit à lui, penſant avoir le même bonheur qu'il avoit eu ſouvent; mais Hippolite ſe jettant à côté, porta ſon épée dans le flanc du cheval de ſon adverſaire, & le perça juſqu'au cœur. Alors Polinice eut beſoin de toute ſon adreſſe, pour ſe jetter à terre & pour re-

tourner ensuite l'épée à la main contre son ennemi. Leur combat fut long & furieux ; mais enfin le Chevalier François ayant trouvé le défaut des armes de Polinice, le blessa d'un coup mortel, & l'étendit à demi mort sur la poussiere. Hippolite lui ayant ôté son habillement de tête, lui dit d'une voix fiere & menaçante, qu'il falloit mourir, ou se dédire des calomnies qu'il avoit inventées. Alors Polinice, dont le sang sortoit de sa blessure à gros bouillons, lui dit : » Arrêtez votre bras, Chevalier ; je ne vous de» mande pas la vie, mais seulement le loisir de » confesser mon crime ». Les Juges du Camp, & le Conseiller que le Roi de France avoit envoyé, ayant vu tomber Polinice, se rendirent aussitôt auprès des combattans, & entendant les paroles du Prince d'Ecosse, ils dirent à Hippolite, quil allât se faire panser de ses blessures, & qu'il leur laissât le soin de savoir ce que le vaincu vouloit déclarer. Mais Hippolite avec un visage enflammé, leur répondit ; il faut qu'il meure, ou qu'il avoue qu'il a menti ; & rien ne me peut assez presser, pour me faire quitter la place, avant que j'aie tiré cette confession de sa bouche. Alors Polinice avec une voix tremblante, lui dit : » j'ai, » par une horrible jalousie, inventé les crimes » dont j'ai voulu charger Olinthie. Il n'est rien » de tout ce que j'ai dit ; elle est très-vertueuse ; » & Agenor est innocent. Le désespoir de ne » l'avoir pu tuer à la chasse, & la ravir, m'a » fait malheureusement inventer cette calom» nie ; mais à cette heure, la mort m'apprend » que je ne suis pas celui que je croyois être il » n'y a qu'un instant. Je demande pardon à » Dieu de mon crime, & à ceux que j'ai si mé-

» chamment offensés ; & je supplie le Roi de » me faire donner un Confesseur, pour rece- » voir une sainte absolution de mes fautes ». Sa demande lui fut accordée ; & peu-après son ame sortit avec le reste de son sang.

Le son des trompettes retentit en même tems par toute la place à l'honneur d'Hippolite, qui fut mené au Roi, & en reçut mille louanges. On le conduisit ensuite au logis du Duc pour le guérir de ses blessures. Agenor l'y suivit avec des craintes qui modéroient bien l'excès de sa joie; mais Olinthie sur-tout avoit une extrême impatience de savoir, si elle seroit assez malheureuse pour voir sa liberté rachetée par un prix si cher, que celui de la vie de ce Chevalier. Le Duc & la Duchesse n'étoient pas moins sensibles qu'eux à cette appréhension ; aussi n'eurent-ils pas plutôt reçu du Roi, de la Reine, & de toute la Cour, les caresses accoutumées en pareille occasion, qu'ils se rendirent à leurs logis, où ils apprirent par les Médecins, qu'il n'y avoit aucun danger ; mais qu'il falloit lui laisser prendre du repos, parce que la plaie qu'il avoit à la cuisse, lui avoit fait perdre beaucoup de sang. Le soir le Conseil fut assemblé chez le Roi, pour savoir ce qu'on feroit du corps de Polinice, qui, suivant la Loi du Pays, devoit être brûlé. Cette affaire ayant été mûrement considérée, on conclut qu'on auroit égard à sa qualité de fils de Roi ; & on le renvoya à son Pere, en Ecosse, pour en faire ce qu'il jugeroit à propos. En même tems on dépêcha un Courier en France, pour avertir le Roi de ce qui s'étoit passé à la gloire d'Agenor & de la Princesse Olinthie. Le Roi se trouva à Calais, où il s'étoit avancé pour appren-

dre plutôt l'iſſue d'une affaire qui lui donnoit mille inquiétudes. A la vue du Courier, il fut fort ému ; mais quand il eut appris de ſa bouche, comme les choſes s'étoient paſſées, il leva les yeux au Ciel, & benit la juſtice divine.

Je pourrois terminer ici, Madame, le Roman d'Oraſie, en vous diſant qu'Hippolite guérit de ſes bleſſures, & que par les ſoins du Prince Agenor, la belle Diane lui rendit ſa tendreſſe ; mais j'ai une autre aventure à vous raconter, qui vous intéreſſera peut-être autant que celle-ci.

Tandis qu'Hippolite étoit occupé en Angleterre à confondre la méchanceté du Prince Polinice, Oraſie & ſon aimable ſuite paſſoient les jours à la promenade & aux autres divertiſſemens de la campagne. Un jour elles s'habillerent en Nymphes des Bois ; & Diane repréſentant la Déeſſe dont elle portoit le nom, s'engagea dans la Forêt à la pourſuite d'un Loup qui avoit glacé d'effroi ſes timides compagnes.

Elle s'arrêta enfin au bord d'une claire fontaine, pour y reprendre haleine, & ſe déſaltérer. Comme elle ſe repoſoit, elle entendit quelque bruit ; & croyant que c'étoit la proie qu'elle cherchoit, elle prit ſon arc, & courut du côté que venoit le bruit. Lorſqu'elle fut plus près, elle entendit une voix gémiſſante, entrecoupée de ſanglots ; elle s'approcha, & apperçut à travers les buiſſons, un Chevalier, en qui il lui ſembla que la nature avoit mis tout ce qu'elle peut faire de plus beau. Il étoit étendu ſur l'herbe, ſa lance & ſon écu contre un arbre, & ſon caſque auprès de lui. Il avoit la tête appuyée ſur la main gauche, & tenoit dans la droite une lettre ouverte, toute mouillée de ſes larmes.

Infidele & malheureux Cariolan, s'écrioit-il, les yeux attachés sur cette lettre, ne trouveras-tu jamais la mort, puisque tu ne peux trouver la fin de tes peines ? Ah ! belle Yole ! si la longueur de la punition & du repentir peuvent effacer une faute, je ne saurois mourir coupable ; mais hélas ! je ne puis vivre sans l'être, puisque c'est par mon crime que je suis éloigné de vos yeux. Quoi ! tu respires encore, infortuné Cariolan ? Ah ! c'est être trop lâche, que de ne pas mourir après la perte d'Yole. A ces mots, il prit son épée & se leva. Diane, dont l'imagination étoit vive & prompte, croyant qu'il alloit se percer le cœur, sortit du lieu où elle étoit ; & s'étant présentée à lui, Chevalier lui dit-elle, si je viole le respect qui me devoit empêcher de vous interrompre, c'est la pitié qui m'y oblige ; mais le malheur qui vous presse est-il de telle nature, qu'il puisse vous ôter l'usage de la raison ? Comme elle achevoit ces paroles, ils entendirent un grand bruit de plusieurs personnes qui venoient à eux. Le Chevalier parut surpris ; mais Diane le rassura, & lui conta le sujet qui l'avoit séparée de sa tante & de plusieurs Dames qui étoient avec elle. Elle s'avança en même tems au-devant d'Orasie, & lui raconta comment elle avoit trouvé ce Chevalier, & s'étoit arrêtée pour apprendre de lui le sujet de son infortune. Cariolan s'approcha de ces Dames, qu'il salua fort respectueusement ; elles le prierent de les suivre ; & lorsque toute la Compagnie fut arrivée, Orasie demanda au Chevalier qu'il leur apprît l'histoire de ses malheurs.

» Puisque vous me l'ordonnez, dit alors l'af-» fligé Cariolan, ce sera un soulagement à mes

» maux, que de les raconter. Je suis né François
» & d'une Province dans laquelle ma Maison
» tient un des premiers rangs. Mon pere laissa
» trois fils dont j'étois l'aîné. Il nous recomman-
» da en mourant à son frere, qui avoit été en-
» voyé à Malthe dès l'âge de douze ans, & qui,
» par ses services, étoient parvenus aux premie-
» res dignités de l'Ordre. Mon Oncle aida ma
» mere à mettre l'ordre qui étoit nécessaire aux
» affaires de notre maison; & il lui proposa de
» trouver bon, qu'il m'emmenât avec lui dans
» un voyage qu'il faisoit à Rome, par le com-
» mandement du Grand-Maître. Nous séjour-
» names un an dans cette Capitale du monde
» Chrétien; & toutes les affaires de mon On-
» cle étant terminées, nous prîmes la route de
» Malthe, où nous arrivames heureusement. Je
» fis, durant deux ans que j'y demeurai, plusieurs
» courses avec les Chevaliers, contre les Turcs,
» où nous fumes toujours victorieux. La fortune
» cessa tout à coup de nous être favorable : deux
» Vaisseaux bien armés nous assaillirent & nous
» aborderent en même tems, parce que notre
» artillerie étoit en mauvais ordre. On en vint
» bientôt aux mains ; le combat fut long &
» opiniâtre; mais au moment que nous pensions
» être assurés de la victoire, quatre autres Vais-
» seaux se joignitent aux deux qui nous atta-
» quoient : il nous fallut céder au nombre; mon
» Oncle fut tué d'un coup de flêche ; & je de-
» meurai près de lui, étendu sur le tillac, avec
» deux blessures au bras & à la cuisse. Le Capi-
» taine des Vaisseaux ennemis fit retirer ses sol-
» dats; & s'approchant de moi, il me dit : Che-
» valier, vous voyez bien que le sort ne vous

» promet pas une meilleure fortune qu'à vos
» compagnons ; si vous présumez encore de sau-
» ver votre vie par l'effort de vos armes, il vaut
» mieux que vous receviez de mes mains, ce
» que désormais vous ne pouvez attendre des
» vôtres. La civilité de cet ennemi acheva de me
» désarmer. Après m'être rendu à lui, il fit pan-
» ser mes blessures, qui ne se trouverent point
» dangereuses ; & peu de tems après, nous ar-
» rivames à Alexandrie, d'où nous n'étions
» gueres éloignés ».

» Le lendemain de notre arrivée dans cette
» Ville, Soliman (ainsi s'appelloit ce généreux
» ennemi) me vint trouver, & me parla avec
» tant de douceur & d'affection, que je n'eusse
» pas voulu perdre sa présence, pour racheter ma
» liberté ; & lui de sa part me protestoit qu'il
» s'estimoit plus heureux de m'avoir pour son
» prisonnier, que s'il eût fait la conquête d'un
» Empire. Durant le séjour que je fis à Alexan-
» drie, j'appris que mon Vainqueur étoit Juif,
» & que son vrai nom étoit Salomon, que le
» langage Turc change en celui de Soliman ;
» que son pere appellé Moyse, étoit un des plus
» riches négocians de Memphis, où il faisoit
» sa demeure. C'est pour quoi il me dit qu'il de-
» voit s'y rendre bientôt, & que si je voulois
» aller avec lui, il me promettoit de prendre
» dans les trésors de son pere, tout ce qui me
» seroit nécessaire pour me conduire en mon
» Pays. Pénétré de reconnoissance, je l'assurai
» que sa présence étoit ce que j'avois de plus
» cher au monde, & que je ne pouvois sitôt me
» séparer de lui. Nous resolûmes de partir le
» lendemain : nous nous embarquames à Ro-

» sette ; & le vent nous fut si favorable, qu'en
» peu de tems nous arrivames à Memphis. Sitôt
» que nous fûmes débarqués, mon ami envoya
» avertir son pere, qu'il lui amenoit un prison-
» nier, qui l'avoit encore plus subjugué par la
» force de sa vertu, que lui par celle de ses
» armes ; il ajouta mille autres choses en ma
» faveur, pour le disposer à me recevoir aussi
» bien qu'il le désiroit. Cela lui réussit ; & ce bon
» homme, digne pere d'un tel fils, me combla
» d'honneurs & d'amitiés. Ce ne furent que di-
» vertissemens & que parties de plaisir, pendant
» tout le tems que je demeurai à Memphis. Mon
» ami n'oublioit rien pour m'amuser ; & il ne
» me quittoit presque jamais. Mais pour venir
» à la cause de mes peines, un Samedi Soly-
» man me mena dans leur Synagogue pour m'y
» faire entendre d'excellentes voix qui dévoient
» chanter les Pseaumes de David. Mon ami qui
» ne perdoit jamais occasion de me faire hon-
» neur, me fit asseoir auprès du Raby ; grace
» qui me fut d'autant plus agréable, qu'elle me
» donnoit moyen de voir des femmes de ce
» Pays-là, parce qu'on les voit ailleurs difficile-
» ment. Lorsqu'elles furent toutes arrivées, je
» vis une jeune fille de fort belle taille, & dont la
» beauté me parut si surprenante, que je demeu-
» rai interdit, & le plus amoureux de tous les
» hommes. Je sortis de la Synagogue, l'esprit
» rêveur & distrait ; ce que Soliman attribua à
» la musique. Je ne sçais, lui dis-je, de quel
» Pays peut-être une fille que j'ai vue au tem-
» ple ; mais je vous jure que dans tous les lieux
» où j'ai passé, je n'ai rien trouvé de sembla-
» ble.

» Celle

» Celle dont vous me parlez, me répondit-il, » eſt fort près de vous; elle demeure dans le » corps-de-logis que vous voyez au bout de cette » allée. Quoiqu'elle ne ſoit pas ma parente, » elle a été élevée dans la maiſon de mon pere, » avec une de ſes niéces, qui eſt fort riche, & » qu'on doit me faire épouſer quand elle aura » un peu plus d'âge qu'elle n'en a. Et parce que » ma mere eſt morte depuis deux ans, on les » a miſes ſous la conduite d'une fort honnête » femme, qui eſt tante de cette même Yole » dont vous me parlez. Ce diſcours nous con- » duiſit auprès des fenêtres de ces Dames, où » la vieille, qui y étoit venue pour jouir de la » fraîcheur de l'air, dit à Soliman, que ſa mere » s'étoit trouvée laſſe au retour du Temple, & » qu'elle repoſoit avec ſa compagne. J'adreſſai » la parole à la vieille qui me détailla l'hiſtoire » de ſes malheurs, & qui m'apprit comment elle » étoit tombée avec ſa niéce, encore enfant, » entre les mains des Infidéles, au Siége de Can- » die. Je retournai au logis; le lendemain com- » me la belle Yole étoit toujours préſente à » mon eſprit, je fis tomber la converſation ſur » celle que j'avois eue avec la vieille Doris; je » reprochai enſuite à Soliman, ſon indifféren- » ce pour la perſonne qu'il m'avoit dit qu'on » lui deſtinoit en mariage; & je blâmai la cou- » tume du Pays, qui eſt de prendre une femme, » ſans avoir auparavant tâché de gagner ſes bon- » nes graces. Soliman goûta mes réflexions; & » il me demanda ſi je trouverois bon que nous » allaſſions nous promener au même Jardin où » nous avions été le jour précédent, & que là » nous verrions ces belles filles à leur fenêtre ».

Vous jugez bien, Madame, (car il eſt tems que je parle à mon tour), que Cariolan reçut avec joie cette propoſition. Il revit la jeune Yole plus belle qu'elle ne lui avoit paru la veille ; & ſon amour prit de nouvelles forces dans cette entrevue & dans celles qui la ſuivirent. Cependant Soliman devint ſérieuſement amoureux de Cléophile ; & Moyſe qui en reſſentit beaucoup de joie, l'avertit de ſe préparer à l'épouſer. On donna dans Memphis, à l'occaſion de ce mariage, pluſieurs fêtes, pendant leſquelles un jeune homme nommé Nephtalin, de nation Juive, comme Soliman, devint éperduement amoureux de la belle Yole. Il la fit demander en mariage à Moyſe, qui trouvant le parti convenable, engagea ſa parole à Nephtalin. Cariolan au déſeſpoir, confia le ſecret de ſon cœur au généreux Soliman, qui réſolut de tout tenter, pour ſatisfaire ſon ami. Ayant ſçu qu'il étoit aimé d'Yole, il leur propoſa de quitter Memphis, & de s'embarquer pour retourner dans leur Patrie. Cariolan goûta ce projet, & le fit approuver de ſa Maitreſſe & de la vieille. Soliman fit ſecrettement équiper un Vaiſſeau au Port d'Alexandrie ; & là ils s'embarquerent, pleins d'eſpérance & de joie. Je laiſſe à Cariolan, le ſoin de raconter le reſte de ſon aventure.

» Nos eſprits, comme la mer, jouiſſoient » d'un calme parfait : tous mes ſoins n'étoient » que de plaire à Yole ; & mes reſpects lui fu» rent ſi agréables, qu'elle ne négligeoit aucune » occaſion de me témoigner l'eſtime qu'elle en » faiſoit. Ce bonheur ne fut pas de longue du» rée : un ſoir que l'air étoit doux & ſerein, le » Pilote nous avertit que cette tranquillité nous

» présageoit quelque orage. Il ne se trompoit
» point : sur le minuit il s'éleva une tempête si
» furieuse, que tout le monde s'éveilla en sur-
» saut. Le Vaisseau relâcha à une petite Isle ; &
» pendant le peu de jours qu'on employa à le
» radouber, ce même Pilote fit marché avec un
» Corsaire qui croisoit dans ces parages, pour
» lui livrer le Vaisseau qu'il conduisoit.

» Ce fut justement à l'aube du jour que les
» cris des Matelots nous annoncerent notre
» malheur ; dans le moment que je pensois pren-
» dre mes armes, je fus saisi & lié par le Cor-
» saire. La douleur que je sentis alors ne se peut
» exprimer ; & je ne pus que proférer ces pa-
» roles ; Seigneur, ayez pitié d'Yole. Le Cor-
» saire, avec une voix affreuse me dit ; songe
» à toi seulement, & au péril où tu es, sans te
» charger du soin d'une femme. Il me semble,
» lui dis-je, que les plus barbares cruautés permet-
» tent à un frere d'avoir soin de sa sœur : là-dessus
» il me demanda où elle étoit ; & lui ayant répon-
» du qu'elle étoit avec sa mere dans la chambre
» de Poupe, il me quitta pour aller les trouver.

» Quoique les Corsaires soient peu accoutu-
» més au sentiment d'une honnête passion, la
» beauté de ma Maitresse fit un tel effet sur son
» cœur, que lui-même s'en trouva étonné. Il
» ne put s'empêcher de lui dire, en voyant ses
» beaux yeux baignés de larmes, qu'elle n'avoit
» rien à craindre, & qu'elle seroit toujours ho-
» norée de lui & des siens. Yole profitant de
» ces favorables dispositions, le pria de me faire
» ôter mes chaînes, en lui faisant entendre que
» j'étois son frere. Cette demande lui fut aussi-

» tôt accordée ; & le Corsaire m'ayant fait ap-
» peller, me pria de favoriser son amour auprès
» de ma sœur. Je n'eus garde de le refuser ; &
» je profitai de la liberté que j'eus de voir Yole,
» pour la consoler dans ses malheurs.

» Mais à peine fus-je à sa chambre, que le
» Pilote envoya avertir le Corsaire, que quatre
» Vaisseaux Portugais les venoient attaquer, &
» que déjà un des siens, demeuré derriere, avoit
» été coulé à fonds. Le Corsaire sortit aussitôt ;
» mais les Portugais seconderent tellement, par
» leur valeur & leur adresse, nos vœux & nos
» prieres, qu'ils se rendirent bientôt maîtres du
» Vaisseau. Le Corsaire ayant été tué d'un coup
» de canon, tout le reste se rendit à eux. Nous
» reçûmes le Capitaine Portugais, appellé Ly-
» sias, comme notre Libérateur. Il mit un ge-
» nouil en terre devant Yole, dont l'extrême
» beauté l'avoit surpris, & lui offrit ses armes
» avec un compliment digne de sa vaillance &
» de sa civilité. Après cela Lysias ayant donné
» ses ordres par-tout, pria Yole de lui conter
» son aventure, ce qu'elle fit de si bonne grace,
» qu'il ne la pouvoit assez admirer, ni priser l'a-
» mitié de Soliman, selon le rapport qu'elle lui
» en fit.

» Comme nous étions attentifs à l'écouter, un
» soldat vint dire à Lisias, que six Vaisseaux ve-
» noient à eux bien armés avec les Enseignes
» couvertes de Croissans. A cette nouvelle la
» belle Yole pâlit ; parce que son imagination
» lui présenta l'image de Nephtalin qui la cher-
» choit. Sa crainte fit bientôt place à la joie la
» plus vive. Je reconnus le généreux Soliman sur
» le tillac de son Vaisseau ; & m'étant jetté dans

» l'esquif, je volai en diligence au-devant de
» cet ami si cher. Je l'amenai à notre bord, où
» nous lui apprîmes ce qui nous étoit arrivé, &
» les obligations que nous avions au brave Lisias».

La fin de cette histoire, Madame, n'est point du tout à l'honneur de celui qui la raconte. Soliman s'étant séparé de son ami, qu'il s'étoit figuré dans le plus grand danger, & pour l'amour de qui il s'étoit embarqué avec ses six Vaisseaux, Cariolan arriva à Malaga, où Lisias avoit sa famille. Alcine, la femme de ce Capitaine, avoit quelque beauté. Cariolan lui plut; & elle ne rougit point de faire toutes les avances pour l'attirer auprès d'elle. Yole vint à tomber malade; & son Amant, sans cesser de lui être attaché, se laissa vaincre par les artifices d'Alcine. Ce commerce ne pût être si secret, que Doris n'en eut connoissance. Indignée d'une conduite si peu généreuse, elle en fit part à sa niéce; & toutes deux, de concert, s'embarquerent secretement sur un Vaisseau qui faisoit voile pour Candie leur Patrie. La douleur & la honte de Cariolan furent extrêmes à la nouvelle de ce départ précipité. Il s'embarqua sur le premier Vaisseau pour courir après sa Maitresse; une tempête le jetta sur la côte de France; & c'est à quelque distance du lieu de son naufrage, qu'il rencontre la belle Diane.

Le hasard, Madame, opere des choses incroyables aux environs de la maison d'Orasie. Hippolite, de retour de son voyage d'Angleterre, est prêt à y entrer, lorsqu'il apperçoit deux femmes, l'une fort jeune & l'autre très-âgée, qui paroissoient pénétrées de la plus violente douleur. Vous devinez que ces femmes sont Doris & Yole. Hip-

polite les mene chez Orasie, où l'amour de Cariolan obtient le pardon de son crime, & l'objet de tous ses desirs.

Je ne vous dis rien des aventures d'une Reine des Indes, abandonnée par son infidele époux. C'est encore chez Orasie qu'ils se retrouvent & même qu'ils se convertissent à la foi chrétienne. Mlle de Senaictaire se perd ensuite dans la Cour de Perse, dont on lui raconte les troubles & les évenemens mémorables. Sa fiction, quoique finie pour le sujet principal, paroît tronquée & imparfaite. Le Lecteur se trouve engagé dans l'Orient, où l'Auteur le laisse sans lui indiquer même la route qu'il doit tenir pour sortir de ces vastes Pays. Voilà, Madame tout le parti qu'on peut raisonnablement tirer du Roman d'Orasie, qui n'a paru qu'après la mort de Mlle de Senaictaire : on assure qu'un homme d'esprit a bien voulu revoir tout l'Ouvrage, & en ajuster la narration.

Je suis, &c.



## LETTRE XI.

LA méthode que j'ai obfervée jufqu'à pré- 1663.
fent, en fuivant l'ordre chronologique, ne m'a Mlle des
point permis de placer Mademoifelle des Hou- Houlieres.
lieres immédiatement après fa mere. Née à Paris, vers l'an 1663, elle fut élevée dans le fein même de la Poëfie; & elle eut pour maîtres, le grand Corneille, Charpentier, Benferade, & tous les gens qui compofoient la fociété de Madame des Houlieres. Ses premiers vers eurent tout l'éclat du fuccès, & furent couronnés à l'Académie : ce triomphe lui fit d'autant plus d'honneur, que M. de Fontenelle avoit concouru pour le prix. Animée par les louanges qu'elle reçut, elle fe livra entiérement à la Poëfie. Son génie délicat & fenfible étoit peu fait pour l'élévation; elle réuffiffoit mieux à peindre la nature.

Selon le portrait qu'on nous a fait de Mademoifelle des Houlieres, elle n'étoit ni grande, ni jolie; mais fes yeux étoient vifs, fon caractere admirable; & elle eut des amis illuftres qui lui refterent fidelement attachés : il y en eut même quelques uns dont l'amitié fe changea en paffion; & il paroît que M. Caze eut le bonheur de lui plaire. Tout ce qu'on fait de lui, c'eft qu'il fut tué à la guerre en 1692. Jufques-là Mademoifelle des Houlieres avoit employé fa mufe à le chanter; depuis fa mort, fes vers ne refpirent plus que la trifteffe; & l'on n'y trouve que des regrets fur le deftin de Tirfis (c'étoit le nom qu'elle donnoit à fon Amant.) La franchife avec laquelle elle

parloit de son amour, prouve bien sa candeur & son innocence. A cette perte succéderent celles de sa mere, de son pere, de son frere, & de ses oncles; & Mademoiselle des Houlieres, obligée de renoncer à toutes ces successions, se vit réduite à quelques pensions que le Roi lui accorda. En 1699, elle fut reçue à l'Académie des *Ricovrati* : cependant sa santé diminuoit de jour en jour; & attaquée du même mal dont avoit péri Madame des Houlieres, elle mourut, après vingt ans de douleur, le 8 Août 1718, âgée de 55 ou 56 ans, & fut inhumée dans l'Eglise de S. Roch, près du tombeau de sa mere.

Vous trouverez dans ses vers, Madame, quelques morceaux qui vous feront plaisir : de ce nombre est une Epitre qu'elle écrivoit à Monsieur de Benserade, & dans laquelle, d'un seul trait, elle a eû le talent de peindre toute sa société.

Illustre Damon, votre absence
Commence enfin à m'allarmer :
Hé quoi ! Cesseriez-vous d'aimer,
Aussitôt que l'Hiver commence ?
Revenez dans ces lieux ; tout y parle de vous :
L'Amour vous invite à paroître ;
Suivez ses ordres, mon cher Maître ;
De ses droits l'Amour est jaloux ;
Redoutez son juste courroux.
Que faites-vous à la campagne,
Lorsque les fougueux Aquilons
Désolent les Bois, les Vallons ?
N'auriez-vous pas quelque compagne ?
Ce soupçon fait frémir mon cœur :

. . . . . . . . . . . . .

L'Amoureux Boyer, par avance,
S'eſt déclaré mon Protecteur:
Perrault, des anciens la terreur,
S'armera de raiſons, contre votre inconſtance;
Charpentier au teint vif & frais,
Et dont la divine éloquence
A l'immortalité paſſera ſans relais,
Soutiendra, j'en ſuis ſûre, avecque violence,
Qu'heureux, ou malheureux, un cœur ne doit jamais
Sortir de mon obéiſſance.
Quinault des plaiſirs le ſoutien,
Et les délices de la France,
Vous donnera, pour pénitence,
D'aimer long-tems, ſans eſpérance.
Le bon Abbé Duval-Chrétien
Prendra, s'il s'en ſouvient, avec ſoin ma défenſe;
Mais pour le Clerc, je n'en ſais rien.
Lavau, dont la vertu mérite qu'on le nomme
Un jour à l'Evêché de Rome,
Et dont l'eſprit eſt juſte & rempli d'équité,
Sera, Damon, de mon côté.
Si vous en voulez davantage,
Pour vous ramener ſous mes loix;
J'y pourrai joindre le ſuffrage
Du galant & docte Ménage,
Qui de l'Académie a refuſé le choix;
Cependant n'allez pas trop craindre ma colere;
La prudence permet de ſuivre les ſaiſons:
Aujourd'hui l'on riroit, ſi d'un air trop ſévere,
Je refuſois, Damon, d'écouter vos raiſons.

Cette Epitre vous donne le change, Madame;

& vous ne sçavez plus lequel est l'Amant aimé, ou de M. Benserade, ou de M. Caze. J'opine pour le dernier ; jugez-en par les vers de Mademoiselle des Houlieres ; vous vous connoissez en sentiment ; & vous ne vous y méprendrez pas.

*De par Iris*, écrivoit-elle à M. Caze :

De par Iris, ta Souveraine,
L'Amour te commande aujourd'hui
De te rendre en ces lieux, pour traverser la Seine ;
Obéis ; que sait-on ? Peut-être est-ce une aubeine :
Un cœur fait bien souvent du chemin, malgré lui.

Ces deux Amants jouissoient en paix du sentiment mutuel qui les animoit ; mais le bonheur des Amans passe comme un songe ; & il semble que le sort se fasse un plaisir barbare de séparer deux cœurs que la nature forma l'un pour l'autre : la guerre appelloit Monsieur Caze aux combats ; il fallut partir :

Ha ! ne te presse point Déesse de paroître !

Disoit à l'Aurore Mlle des Houlieres.

Pour partir, mon Berger n'attend que ton retour ;
Il me laisse ; & tout plein d'amour,
Peut-être, comme moi, craint-il de voir renaître
Les brillantes clartés du jour.
Arrête ; je frémis ; ta présence m'étonne.
Que me présage, hélas ! ce douloureux effroi ?
On diroit que Tirsis, pour toujours m'abandonne :
Que puis-je imaginer de plus affreux pour moi ?
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Fuyez plaisirs, fuyez, avec tous vos appas ;

De ma juste douleur je suis trop occupée :
Vous paroissez envain où mon Berger n'est pas ;
D'un coup mortel, son départ m'a frappée :
Fuyez, plaisirs, fuyez, avec tous vos appas.

Les pressentimens de Mademoiselle des Houlieres, Madame, ne furent que trop vrais ; & la mort lui enleva bientôt l'objet de son amour.

J'ai perdu ce que j'aime ; & je respire encore !
Est-ce assez quand Tirsis vient de perdre le jour,
Qu'un affreux chagrin me dévore ?
Ne dois-je que des pleurs à son fidéle amour ?

✤

Pourquoi faut-il, hélas ! qu'une loi trop sévére,
Nous fasse malgré nous, survivre à nos malheurs ?
Pourquoi nous dérober cette heureuse chimere,
Dont le charme a séduit tant d'héroïques cœurs ?

✤

Tirsis, je n'aurois qu'à te suivre ;
Mon repos, aujourd'hui, dépendroit seul de moi ;
Et j'écouterois, sans effroi,
La cruelle raison, qui m'ordonne de vivre,
Quand, malgré mon amour, je ne vis plus pour toi.

✤

Tristes réflexions de ma douleur mortelle,
Redoublez, s'il se peut, vos pénibles horreurs ;
Prêtez ce secours à mes pleurs :
Ce cœur malheureux & fidéle,
N'attend plus que de vous la fin de ses douleurs.

. . . . . . . . . . . . . . .

Cependant cet amour si fidéle & si tendre
Toujours sur mon devoir a réglé ses desirs.
Hélas ! à d'innocens plaisirs,
Quel cœur, plus que le mien, eut plus droit de prétendre ?
Quel cœur sentit jamais de plus vives frayeurs,
Lorsque la tendre Philoméle
Annonça, par ses chants le retour des horreurs
Que Bellone en courroux traîne en foule après elle ?
Arbres, ruisseaux, charmantes fleurs,
Quel cœur brûla jamais d'une flamme plus belle ?
Et vous, vastes Forêts, témoins de mes douleurs,
Et dont, ici, tout renouvelle
De mon funeste sort les constantes fureurs,
Quelle aventure plus cruelle ?
Quelle mort, quel Amant, mérita mieux des pleurs ?
. . . . . . . . . . . . . . .
Du destin de Tirsis à toute heure occupée,
Les plus touchans plaisirs sont pour moi sans appas ;
Je ne sens que le coup dont mon ame est frappée ;
Tout me peint en tous lieux l'horreur de son trépas ;
Et quand à cette horreur, ma raison échappée,
Me conduit aux pieds des autels
Pour offrir de mon cœur les déplaisirs mortels ;
Hélas ! ce pieux sacrifice
Est aussitôt interrompu :
J'accuse le Ciel d'injustice ;
Et pleine de la mort qui cause mon supplice ;
Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.



Dans ces cruels instants, à ma douleur fidelle,
Je n'entends plus la voix du Seigneur qui m'appelle ;
Tout renouvelle mon tourment ; . . . . . . . .

Et je sens rallentir mon zele ;
Ma passion reprend une force nouvelle,
Et mon cœur tout entier retourne à mon Amant.
Lasse d'avoir trouvé la fortune inflexible ;
J'attendrai sans frayeur ce moment si terrible,
Ce moment où du corps l'ame se désunit,
La mort de Tirsis m'applanit
Ce chemin aux mortels si rude & si pénible.
Vous qui reconnoissez toujours
De l'Etre Souverain l'éternelle sagesse,
Vous enfin que la grace accompagne sans cesse,
Et qui dans le repos voyez couler vos jours,
Joignez à la douleur qui m'agite & me presse,
De vos utiles vœux l'infaillible secours.

Telle est, Madame, l'esprit de presque toutes les Poësies de Mademoiselle des Houlieres. Une ame vraiment affectée, en revient toujours à son objet; & la douleur est une espece de plaisir auquel on s'abandonne involontairement. Cependant Mademoiselle des Houlieres étoit née avec de la gaité dans le caractere : sa Tragédie badine, sur la mort du chien de M. Vivonne, en est une preuve. Vous êtes peu curieuse de connoître cet Ouvrage frivole, dans lequel je ne crois pas avoir trouvé une pensée raisonnable. Vous aimerez mieux entendre Mademoiselle des Houlieres se livrant à sa tristesse, que cédant à sa gaité. Qu'il me soit donc permis, Madame, de passer sous silence cette mauvaise plaisanterie, qui vous affecteroit plus désagréablement, que l'élégie suivante sur la mort de son Amant.

Errez, mes chers moutons, errez à l'aventure ;
J'ai perdu mon Berger, ma houlette & mon chien :
S'il plaît aux Dieux, je n'aimerai plus rien
Qui soit sujet aux loix de la nature.



Mon cœur toujours brisé par de cruels ennuis,
Ne cherche plus que la retraite ;
Paissez, mes chers Moutons, sans chien & sans houlette ;
Je ne puis vous garder dans l'état où je suis.



Contre mes tristes jours depuis que tout conspire,
Déjà plus d'une fois les brillantes Saisons
Ont embelli nos champs de fleurs & de moissons :
A mes vives douleurs, hélas ! puis-je suffire ?



Partez, laissez-moi seule, innocens animaux,
Mêler encor mes pleurs à l'onde fugitive ;
Non, n'attendez plus rien de ma raison captive ;
Elle succombe enfin sous le poids de mes maux.



Ne vous reposez plus sur l'amitié sincere,
Qu'ont toujours eu pour moi, les Bergers d'alentour ;
Je n'éprouve que trop qu'ils ont perdu le jour :
Qu'il en est peu de pareil caractere !



J'entends vos bêlemens, ils ne sont que trop doux.
Que je vous plains ! que je vous aime !

Mais quand je ne puis rien de mes maux pour moi-même
Hélas ! que pourrois-je pour vous !

Puissiez-vous, chers moutons, dans les gras paturages ;
Vivre dans une heureuse & douce oisiveté !
Puisse Pan attentif à votre sureté
Vous garantir des maux, des Loups & des orages.

Après une longue tristesse, Mademoiselle des Houlieres laisse échapper un petit rayon de gaité : c'est un Madrigal pour Monsieur Doujat, Doyen du Parlement.

D'un Madrigal on veut que je régale
Un Magistrat, favori de Thémis :
Mais pour le bien louer, ma peine est sans égale.
Ce Magistrat pourtant est fort de mes amis.
De tous les tems je l'appelle mon pere ;
S'il l'est, au vrai, je n'en sais rien :
Ce que je sais, c'est qu'il aimoit ma mere,
Et que ma mere étoit femme de bien.

Un Monsieur de la Riviere devint après la mort de M. Caze, fort amoureux de Mademoiselle des Houlieres, & lui fit assiduement sa cour en prose & en vers. Une des meilleures Piéces qu'elle ait faites à mon avis, sont des stances irréguliéres qu'elle envoya à cet Amant, en forme de réponse.

Damon, ne croyez pas que je sois insensible
Au mal dont vous êtes atteint :
Je ne comprends que trop ce qu'il a de terrible,

Et mon cœur en ſecret vous plaint ;
Ne m'aimez pas s'il eſt poſſible.



L'Amour ne nous rend point heureux ;
Ses plaiſirs n'ont rien de ſolide ;
Ardent, volage, impétueux,
Son caprice lui ſert de guide :
Eloignez pour jamais cet enfant dangereux,
Qui ſouvent de nos biens & de nos maux décide.

Dans l'aimable ſaiſon des jeux & des plaiſirs,
Ce conſeil, je le ſai, ne ſeroit point d'uſage.
On ne fait point un ami ſage,
D'un Amant qui dans le bel âge,
Ne conſulte que ſes deſirs.

Mais quand d'une ſi folle yvreſſe
Le tems nous a fait revenir,
Notre ame exempte de foibleſſe,
Doit la craindre & la prévenir.
Eh ! ne trouve-t-on pas dans la ſage tendreſſe,
Des douceurs, des plaiſirs que l'on voit moins finir,
Que ceux d'un ardente jeuneſſe.

Ecoutez la raiſon ; elle emprunte ma voix ;
Et mon cœur d'accord avec elle,
Ne vous impoſera que d'agréables loix.
Il eſt diſcret, tendre & fidelle,
Et ſans le trop vanter, digne de votre choix.

Le cœur de Mademoiselle des Houlieres étoit fermé pour jamais à l'Amour : l'objet qui l'avoit enflammé, n'existoit plus pour elle ; & rien ne pouvoit la toucher :

Chagrins cuisans, amertume cruelle,
Reprenez dans mon cœur une force nouvelle :
Et toi mort, prompt remede aux plus vives douleurs,
Approche, quand ma voix t'appelle ;
Finis ma vie & mes malheurs.
Viens, viens, Déesse impitoyable,
Viens m'affranchir des cruautés du sort :
Ta présence, pour moi, n'a rien de redoutable ;
Frappe un cœur malheureux, qui ne craint point la mort.

Les souhaits de Mademoiselle des Houlieres furent bientôt accomplis ; & en peu de tems elle alla rejoindre, & sa mere & son Amant. Monsieur Moreau de Mautour, de l'Académie des Belles-Lettres, fit quelques vers sur cette mort : la Poësie n'en est pas merveilleuse ; mais le portrait de Mlle des Houlieres y est assez bien saisi,

Des Houlieres n'est plus. Cette digne héritiere
D'une illustre & savante mere,
Au même âge, & comme elle, a vu finir ses jours.
Un mal presqu'incurable en a borné le cours ;
Onze lustres au plus ont rempli sa carriere.
Autrefois dans mes vers ou tendres, ou galans ;
Je vantai ses appas & ses rares talens.
Mais sans avoir recours aux louanges prophanes,
Ce n'est qu'un encens pur, que je dois à ses manes.
Pénétré de son triste sort,
Des sentimens Chrétiens qu'elle eut jusqu'à la mort,

J'oublie alors ces dons que lui fit la nature ;
Noblesse, esprit, douceur, graces, vivacité,
Et tout ce qui n'est plus qu'une ombre, une figure,
Quand on pense à l'Eternité.
Dieu seul fut son objet. De son amour éprise,
On la vit nuit & jour, & souffrante & soumise.
Bien que par la douleur le corps fut abbatu,
L'ame à la voix du Ciel fut docile & fidéle.
Muse, ne louons plus, n'admirons plus en elle,
Que sa constance & sa vertu.

Je ne vous dirai rien de plus, Madame, de Mlle des Houlieres : vous devez connoître l'esprit de sa Poësie : elle n'avoit ni la facilité, ni cette mollesse de style que l'on trouve dans celle de sa mere. L'Editeur de ses Ouvrages, dit, » qu'elle en étoit, en quelque sorte, un diminu- » tif, & que la nature avoit voulu, par elle, en » retracer du moins une légere idée à la généra- » tion suivante ».

Je suis, &c.



## LETTRE XII.

LA Prose & les vers ont également partagé les loisirs de Mademoiselle l'Héritier de Villandon ; mais les Ouvrages que nous avons d'elle en prose, se font lire plus aisément que ses Poësies. Fille d'un pere qui s'exerça dans les deux genres, elle suivit la même carriere, & fit, non pas des Tragédies, comme son pere, ni des morceaux historiques sur la guerre, ni une *Traduction de Grotius* ; mais des *Œuvres mêlées*, où se trouve l'*Apothéose de Mademoiselle de Scudéry*, en vers & en prose ; la *Pompe Dauphine* ; le *Tombeau de M. le Dauphin, Duc de Bourgogne* ; la Traduction des *Epitres héroïques* d'*Ovide* ; les *Caprices du Destin*, & la *Tour Ténébreuse*. Ce sont là, Madame, les seuls ouvrages connus de Marie-Jeanne l'Héritier, née à Paris en 1664, & morte dans la même Ville, l'an 1734. Son pere étoit Trésorier du Régiment des Gardes, & Historiographe du Roi; elle étoit Niéce de M. Perault, de l'Académie françoise. Elle fut reçue dans celle des Jeux Floraux après y avoir remporté plusieurs prix. Les Mercures du tems font mention de ses Poësies sérieuses & galantes, & ont souvent retenti de ses éloges. Malgré cela, Madame, je ne crois pas pouvoir vous parler de ses Vers, qui n'ont rien d'assez piquant pour vous être présentés ; & parmi ses écrits en prose, je ne vous entretiendrai que de la *Tour ténébreuse, ou Histoire de Richard I. Roi d'Angleterre, surnommé Cœur de Lion*. C'est le seul qui pourra peut-être vous amuser.

1664. Mlle l'Héritier.

Peu de perſonnes ignorent les grandes actions de Richard, Roi d'Angleterre; mais on n'eſt pas également inſtruit de ſon ſçavoir & de ſes connoiſſances dans les lettres. Cependant on prétend qu'il écrivoit bien en vers & en proſe. Au rapport de quelques Hiſtoriens, il compoſa des Contes & des Hiſtoriettes galantes, qu'on nommoit en ce tems-là des *Fabliaux*. C'eſt d'un manuſcrit qu'on lui attribue, dit Mademoiſelle l'Héritier, que j'ai » tiré les Contes que je donne aujourd'hui au » public, ſous le titre de *Contes Anglois*. Il eſt aiſé » de voir que je les nomme ainſi, à cauſe qu'ils ont » été compoſés par un Roi d'Angleterre. Pour » l'Hiſtoire de ce Prince, dont il ſe trouvera des » morceaux mêlés parmi les Contes de ſa façon, » que je lui fais raconter, je l'ai tirée non-ſeulement de ce qu'il a écrit lui-même, mais encore » des Hiſtoriens François, Anglois, Normands » & Provençaux ».

La Tour ténébreuſe.

Richard, Cœur de Lion, arrêté par les gens de l'Empereur Léopold, à ſon retour de la Paleſtine, avoit été renfermé dans une Tour. On ignoroit ce qu'il étoit devenu. En vain les Chefs de ce qui lui étoit reſté de fideles ſujets, avoient fait des perquiſitions exactes, pour découvrir le lieu où il pouvoit être caché; ils n'en avoient appris aucunes nouvelles; & après ſeize mois de peines inutiles, ils avoient preſque perdu l'eſpérance de le retrouver, & avoient renoncé au deſſein de le chercher. Blondel de Neſle fut le ſeul qui ne put ſe réſoudre à abandonner ce ſoin. Ce Gentilhomme françois, qui devoit ſa fortune au Roi Richard, parcourut toutes les Provinces d'Allemagne pendant un tems aſſez conſidérable. Un jour qu'il ſe trouva dans la Ville de Lintz en Autriche, com-

me selon sa coutume, il raisonnoit avec son Hôte, il apprit qu'il y avoit assez proche de la Ville, à l'entrée d'un bois, une Tour antique, extrêmement forte, dans laquelle il y avoit un prisonnier qu'on gardoit avec beaucoup de soin. Il porta sur le champ ses pas vers cette Tour, dont l'aspect seul faisoit frémir, l'examina avec attention, & entendit au-dessous d'une petite fenêtre, une voix qu'il reconnut pour être celle de son cher Maître. Il ne songea donc plus qu'à s'introduire dans la prison. Pour y parvenir, il se déguisa mieux que jamais, & apprit diverses nouvelles touchant le Concierge & sa famille. Il sçut que cet homme avoit une fille qu'il aimoit fort, & à qui il souhaitoit beaucoup de faire apprendre à chanter. Il sçut encore que ce Concierge avoit un domestique dangéreusement malade, & cherchoit quelqu'un pour remplir sa place. Habillé d'une maniere qui convenoit à l'état dans lequel il se disoit être, Blondel alla s'offrir au Concierge pour le servir, & n'oublia pas d'annoncer qu'il sçavoit la musique. Sa physionomie plut si fort à toute la famille, qu'il fut aussitôt accepté. Vous concevez, Madame, qu'il n'est plus difficile à Blondel, d'être introduit dans la Tour. Richard lui apprend que pour charmer l'ennui de sa prison, il avoit composé des fables & des contes. Je vais donc, dit-il, te faire part des seuls plaisirs que m'ait pu permettre mon loisir forcé. Mademoiselle l'Héritier nous avertit ici, que c'est elle & non pas Richard qui parle; & qu'elle ne prend que le fond & la substance du conte.

Dans un des plus beaux Royaumes de l'Europe, dont les Historiens ne marquent point le nom, régnoit un Prince qui par son équité, la droiture de son ame, & son amour paternel pour ses sujets, *Ricdin, Ricdon, Conte.*

s'étoit acquis le glorieux surnom de Roi *Prud'homme*, qui, dans ces tems-là, signifioit parfaitement, Roi plein de probité & d'honneur. La Reine son épouse qui étoit naturellement vive & agissante, s'appelloit la Reine *Laborieuse*. Ils avoient un fils unique, qui n'ayant point encore d'occupation, en cherchoit dans les plaisirs; ce qui l'avoit fait surnommer le Prince *Aimant-joie*. Ce dernier surprenoit tout le monde, de ce qu'il ne faisoit point entrer les amusemens du cœur au nombre de ceux auxquels il étoit sensible. Les fêtes galantes & la chasse faisoient seuls l'objet de ses désirs. Un jour il s'égara des Chasseurs de sa suite; & comme il traversoit un hameau qui paroissoit désert, il vit sortir d'un jardin une jeune fille d'une beauté à éblouir, qu'une vieille femme d'une figure fort désagréable, traînoit avec violence vers une Chaumiere voisine. Cette jeune fille avoit à son côté une quenouille chargée de lin, & tenoit dans un des pans de sa robe un amas de fleurs qu'elle venoit de cueillir. La vieille les lui arracha, les jetta à terre, donna à la belle quelques coups assez rudes, & puis la ressaisissant par le bras, lui dit d'un ton plein de fureur : » allons, allons, petite malheurense, rentrons vîte dans la maison; c'est-là que je vous ferai sentir comme il faut, ce que c'est que d'avoir l'insolence de me désobéir ». Le Prince qui s'étoit arrêté tout court pour considérer ce spectacle, s'approcha de la vieille comme elle étoit prête à rentrer dans son logis, & lui dit d'un air doux : » d'où vient, ma bonne femme, que vous maltraitez si fort cette jeune fille? Quelle faute a-t'elle faite, pour s'attirer ainsi votre colere » ? La Païsanne qui naturellement étoit fort emportée, & qui n'aimoit pas qu'on se mêlât de ses affaires,

s'apprêtoit à répondre insolemment au Prince; mais ayant jetté les yeux sur ses habits; & jugeant par leur extrême richesse, que celui qui les portoit devoit être quelque personne d'une grande considération, elle retint son emportement & se contenta de lui répondre d'un ton aigre. » Seigneur, » je querelle ma fille, parce qu'elle fait toujours le » contraire de ce que je lui dis. Je voudrois qu'elle » ne filât point; & elle file depuis le matin jus» qu'au soir; & c'est pour cela que je lui fais tou» tes les réprimandes que vous voyez. Comment, » dit le Prince, est-ce là un sujet pour gronder ainsi » cette pauvre enfant? Ah, vraiment, ma bonne » femme, si vous haïssez les filles qui se plaisent » à filer, vous n'avez qu'à donner la vôtre à la » Reine ma mere, qui se divertit si fort à cet amu» sement, & qui aime tant les Fileuses. La Reine » fera la fortune de votre fille. Hélas, Seigneur, » répondit la vieille, si cette mijorée-là avec sa » belle adresse, vous paroît si propre pour notre » bonne Reine, vous n'avez qu'à l'emmener tout » à l'heure si bon vous semble; car il y a long» tems qu'elle me pese sur les épaules, & que j'ai » envie d'en être défaite».

Comme elle achevoit ces mots, une partie de la suite du Prince vint le rejoindre: il dit à un de ses valets-de-chambre, de prendre la belle en croupe derriere lui: cette jeune personne avoit encore le visage couvert des larmes que les menaces de la vieille lui avoient fait répandre; mais ses pleurs ne déroboient rien à ses charmes. Le Prince cherchoit à la consoler, en l'assurant qu'avec l'adresse dont elle étoit partagée, elle ne manqueroit pas de s'attirer abondamment les bienfaits de la Reine. La pauvre fille cependant étoit si éperdue de

se voir entourée de tant d'hommes, qu'elle n'entendoit pas la moitié de ce qu'on lui disoit. Pendant le chemin, le Prince apprit que le nom de la belle étoit Rosanie. Dès-qu'il fut arrivé au Palais, il la présenta à la Reine sa mere, comme la plus adroite & la plus diligente fileuse de tous ses Etats. La Reine la reçut avec bonté, loua beaucoup les charmes modestes & touchans dont elle étoit partagée, & la fit loger dans un appartement où il y avoit une enfilade de chambres toutes remplies d'amas des plus célebres filasses qui fussent dans le monde. On dit à Rosanie, comme une bonne nouvelle, qu'elle n'avoit qu'à choisir celle par où elle vouloit commencer; puis on ajouta que cela lui devroit être assez indifférent, parce que comme elle étoit fort jeune & plus adroite qu'une autre, la Reine qui vouloit la garder long-tems, & lui faire beaucoup de bien, la destinoit à les filer toutes. Quand la pauvre fille fut seule, elle s'abandonna au plus violent désespoir. Elle avoit pour le métier de filer une aversion insurmontable, qui lui faisoit regarder comme un affreux supplice, l'obligation de donner quelques heures à ce travail. Il est vrai que quand elle avoit le courage de faire un assez grand effort sur elle pour s'y occuper quelque-tems, elle s'en acquittoit avec une adresse infinie; mais elle filoit avec une lenteur si excessive, que quand même elle auroit pû gagner sur elle de se tenir assidue du matin au soir, elle n'auroit qu'à peine pu parvenir à filer un demi fuseau de fil par jour.

A ces dispositions on peut juger de la douleur qu'elle avoit des sentimens où la Reine se trouvoit à son égard; elle ne comprenoit pas comment elle pourroit se tirer de l'embarras où la malice

de sa mere l'avoit jettée ; elle étoit cependant ravie d'être tirée des mains de cette mere qui n'avoit que des duretés pour elle. La bonté gracieuse avec laquelle la Reine l'avoit traitée, enchantoit son imagination. La Cour où elle ne faisoit que d'arriver, & qu'elle n'avoit vue que comme un éclair, lui paroissoit déjà un séjour très-agréable. Tous les objets qui s'y étoient présentés à ses yeux, l'avoient charmée ; mais elle voyoit bien qu'elle ne pouvoit s'y soutenir que sur le pied d'une habile fileuse ; & elle ne sentoit que trop qu'elle n'en auroit jamais le talent ; occupée de ces cruelles inquiétudes, elle passa toute la nuit sans dormir un seul moment. Le Prince ne dormit pas davantage. Les attraits touchans & les graces naïves de Rosanie avoient si fortement frappé ses yeux & fait une si vive impression sur son cœur, que, tout plein de l'idée de cette charmante fille, il passa la nuit entiere à s'en entretenir. Dès qu'il fut jour chez la Reine, cette Princesse fit appeller Rosanie. On lui fit, par ses ordres, quitter ses habits de Païsanne. Elle parut belle aux Dames mêmes les plus jeunes de la Cour. Le Prince en fut ravi. Rosanie seule s'affligeoit de ce que son incapacité la feroit bientôt renvoyer d'un séjour qu'elle n'aimoit que trop. Pendant quelque tems elle prétexta des crampes, des rhumatismes ; mais toutes ces excuses furent bientôt épuisées. Elle commençoit à devenir l'objet des railleries. On plaisantoit sur ses prétendus talens. Rosanie ne put tenir contre tant de choses chagrinantes ; elle quitta le Palais, passa dans les jardins ; & en se promenant toujours, elle se trouva dans un bois fort épais, qui étoit au bout du Parc. Quand elle fut dans ce lieu, elle se livra aux plus cruelles réflexions ;

& se dit à elle-même, qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que celui de se donner la mort. Pleine de cette pensée, elle s'avança précipitamment vers un Pavillon fort élevé, résolue d'y monter & de se jetter par la fenêtre. Comme elle traversoit un sentier qui menoit au Pavillon, elle vit tout-à-coup paroître devant elle, un grand homme brun, fort bien vêtu, d'une phisionomie assez sombre; mais qui prit un air riant & gracieux en lui parlant. » Où allez-vous, ma belle en-» fant, lui dit-il? il me semble que je vois couler » des larmes de vos yeux; dites-moi qu'elle est » votre affliction? Il faudra qu'elle soit bien étran-» ge, si je ne puis vous donner du secours. Hélas! » répondit Rosanie, il n'y a point de remede con-» tre le chagrin qui m'accable; ainsi il est fort inu-» tile que je vous en dise le sujet. Peut-être, re-» partit l'inconnu, le secours n'est-il point si dés-» espéré que vous pensez; mais du moins on sou-» lage ses maux en les racontant. Apprenez-moi » donc les vôtres; vous ne les pouvez confier à » personne qui y prenne plus de part que moi. » Puisque vous m'en pressez avec tant d'instance, » répliqua Rosanie, je vais vous informer de tou-» te ma destinée. Après ce récit elle ajouta, vous » voyez bien qu'il n'y a point de remede à mes » maux. Cependant, continua-t'elle avec un sou-» pir, j'espere m'en épargner le supplice par un » funeste moyen que je ne dis pas. Mais, reprit » l'inconnu, si au lieu d'un moyen funeste, on » vous donnoit un moyen doux & agréable pour » éviter ces maux, n'auriez-vous pas bien de » l'obligation aux gens, & ne feriez-vous pas » quelque chose en leur faveur? Tout ce que je » pourrois faire raisonnablement, répondit Ro-

» sanie avec précipitation, exceptez l'honneur & » le devoir, il n'est rien qu'on ne me vît sacrifier » à la reconnoissance. Puisque vous êtes dans ces » sentimens-là, repartit l'inconnu, je vais m'en- » gager avec plaisir à vous servir. Mais faisons » auparavant exactemeut nos conventions. Vous » voyez bien cette petite baguette, lui dit-il; elle » a des propriétés admirables : dès-que vous en » toucherez toutes sortes de chanvres & de lins, » elle enfilera par jour autant que vous le voudrez, » & d'une finesse telle que vous le souhaiterez. » Elle a encore le don, que dès qu'on en touche » de la laine, de la soye, & des canevas, on en » fait la plus belle tapisserie du monde, & des ou- » vrages de petit point, qui le disputeroient aux » plus excellentes manufactures. Je vous prêterai, » poursuivit-il, cette merveilleuse baguette, pour- » vu que vous demeuriez d'accord de ce que je » vais vous dire. Si d'aujourd'hui en trois mois, » jour pour jour, lorsque je reviendrai chercher » ma baguette, vous me dites en me la rendant : » tenez, Ricdin Ricdon, voilà votre baguette : je » reprendrai ma baguette, sans que vous soyez en- » gagée à nulle obligation envers moi; mais si au » jour marqué, vous ne pouvez retrouver mon nom, » & que vous me disiez simplement, tenez voilà » votre baguette, je serai maître de votre destinée; » je vous menerai partout où il me plaira; & vous » serez obligée de me suivre ».

Rosanie rêva quelque tems sur ce qu'elle avoit à répondre. Mais il lui parut que le nom de Ricdin Ricdon étoit si facile à retenir, qu'il lui sembla qu'elle ne couroit aucun risque d'accepter le favorable secours de la baguette. Elle se faisoit déjà une joie secrette du plaisir qu'elle auroit à confon-

dre l'orgueil de ses concurrentes, par le beau fil que la baguette alloit filer. » Seigneur Ricdin
» Ricdon, dit-elle, j'accepte la convention que
» vous voulez faire avec moi, si vous pouvez y
» mettre encore une condition; c'est que votre
» baguette ait aussi le don de mettre, dans la coëf-
» fure & dans les habits, tout le bon air & toute la
» bonne grace qu'il y faut pour plaire. Si vous pou-
» vez enrichir cette baguette déjà si utile, d'un
» don aussi nécessaire aux belles, votre traité est
» tout fait. Ah! s'écria Ricdin Ricdon, rien n'est
» si aisé, que de vous accorder ce que vous de-
» mandez. Mes camarades & moi nous ne refu-
» sons jamais aux personnes de votre sexe le talent
» de se bien mettre, dès qu'elles veulent s'enten-
» dre un peu avec nous. C'est pourquoi l'on voit
» dans le monde de petites filles de douze ans,
» qui ne peuvent d'ailleurs rien apprendre, se coëf-
» fer avec un art admirable, & placer déjà une
» mouche avec d'aussi judicieuses réflexions, que
» les femmes de cinquante ans. Je vous annonce
» donc que dès que vous toucherez votre coëffure
» & vos habits avec ma baguette, on y verra bril-
» ler tous les agrémens de la mode. J'accepte vo-
» tre traité, dit Rosanie; mais il faut en jurer, re-
» partit le Traitant. Eh bien, j'en jure, reprit-elle,
» & par les sermens les plus inviolables. Cela
» étant, dit Ricdin Ricdon, puisque j'ai votre
» promesse en si bonne forme, serviteur, la belle,
» jusqu'au revoir. En disant ces mots, il lui re-
» mit sa baguette entre les mains; & puis il s'en
» alla ».

Dès que Rosanie put disposer de cette mystérieuse baguette, la premiere chose qu'elle en fit, ce fut d'en toucher sa coëffure & ses vêtemens;

ensuite elle se mira dans le plus prochain ruisseau ; où elle se trouva si belle & mise d'un si bon air, qu'elle se sçut beaucoup de gré du traité qu'elle venoit de faire. Elle marchoit toujours & regagnoit le Palais. Elle se retira dans son appartement, si transportée de joie de la possession de la merveilleuse baguette, que dans ses transports, elle perdit le souvenir du nom de celui de qui elle la tenoit. Sa joie l'empêcha autant de dormir, qu'avoit fait le chagrin la premiere nuit qu'elle passa dans le Palais; & pendant toutes les heures qu'elle devoit donner au sommeil, elle ne s'occupa que d'idées agréables, qui lui firent beaucoup plus de plaisir, que n'auroient pu faire les songes les plus flatteurs. Quand il fut grand jour, elle se leva ; & sa baguette en un instant la servit, comme auroit fait la femme de chambre favorite de la plus habile Coquette ; ensuite elle se hâta d'éprouver cette même baguette sur un petit paquet de lin de la Reine, qui, par le pouvoir de ce bois enchanté, devint sur le champ une livre de fil, tel que le plus beau fil de Flandre. Rosanie, charmée des heureux succès de la baguette, serra une partie du fil qu'elle avoit filé, & n'en retint pour montrer à la Reine le soir, qu'un peu au-dessus de ce qu'en auroit pu filer par jour la plus assidue & la plus diligente ouvriere qui fut dans le monde. Quand le jour fut fini, elle attendit au passage la Reine qui devoit aller à la promenade. Lorsque cette Princesse parut, elle lui dit que ses crampes & ses rhumatismes l'ayant quittée, elle avoit employé sa journée, & prenoit la liberté de venir lui offrir son travail. La Reine l'examina ; elle en fut enchantée ; & sa surprise augmenta lorsque

Rosanie lui dit qu'elle sçavoit travailler aussi parfaitement en tapisserie. Elle lui accorda toutes ses demandes, entr'autres de se divertir quelques heures pendant le jour, & de travailler seule dans son appartement.

Rosanie passa le lendemain à se divertir, & la nuit à dormir. Quoiqu'elle eut oublié le nom de l'homme à la baguette, elle ne songeoit pas beaucoup à cet oubli ; & quand elle y pensoit, c'étoit avec peu d'inquiétude ; car elle ne doutoit pas que ce nom ne revînt dans sa mémoire quand elle prendroit bien de la peine à se le rappeller. Et d'ailleurs trois mois qu'elle se voyoit devant elle pour profiter tranquillement de tous les dons de la baguette, lui paroissoient un tems aussi long, qu'un demi siécle paroît à tout autre personne. Cependant le Prince n'étoit plus occupé que de son amour. Les divertissemens qui lui avoient paru autrefois les plus doux, ne lui donnoient plus aucun plaisir. La chasse & les spectacles étoient pour lui des amusemens insipides ; & il s'ennuyoit par-tout où il ne voyoit point Rosanie. La voir, lui parler de sa tendresse ; la lui prouver par quelque grand service, étoit alors l'objet de tous les souhaits de ce jeune Prince. La contrainte où il se voyoit obligé de vivre, lui donnoit un chagrin qui lui changeoit l'humeur. Il y avoit parmi ses courtisans les plus assidus, un jeune Chevalier fort spirituel, surnommé *Bon-avis*, auquel il fit confidence de ses desirs ; & *Bon-avis* qui étoit ingénieux, trouva bientôt le moyen de le servir. Comme il suivoit son maître partout, quand le Prince se rencontra dans les lieux où étoit Rosanie, il sçut si adroitement occuper Vigilantine, qu'on avoit donnée pour gouver-

nante à la belle fileuse, que le Prince eut le loisir de lui parler long-tems de son amour. Il lui en fit des Peintures si vives & si tendres, qu'elle en fut fort touchée ; mais quelle que fut la sensibilité de la belle, elle ne laissa pas de lui dire qu'il devoit au plutôt étouffer cette ardeur, puisque, malgré tout le mérite dont il étoit partagé, elle n'avoit pas l'ame assez basse, pour se résoudre jamais à être sa Maitresse ; & qu'elle n'étoit pas d'une naissance à pouvoir devenir son épouse. Le Prince lui répondit qu'il n'étoit point nouveau, de voir des Rois épouser des Bergeres. Enfin, il parla d'une maniere si passionnée & si naturelle, que la belle se laissa persuader que son amour étoit sincere & pur, & permit qu'il l'en entretint quelquefois, pourvu que ce fût avec le respect qu'il lui promettoit, & qu'il fût bien résolu à lui garder la fidélité qu'il lui avoit jurée. Depuis ce jour, où les cœurs de ces deux Amans furent d'intelligence, leurs yeux le furent parfaitement aussi, & se donnerent souvent de tendres explications de leurs sentimens secrets. *Bon-avis* fut leur ménager diverses conversations ; mais il ne put pas toujours y réussir avec tant d'adresse, qu'on ne démêlat quelque chose de l'attachement du Prince. On en avertit en même tems le Roi & la Reine ; le Roi ne s'inquiéta pas beaucoup de cette inclination de son fils, qu'il regarda comme un amusement passager ; & pour la Reine, elle avoit tant de confiance dans la vertu de Rosanie, qu'elle ne craignit rien de fatal d'un tel attachement.

Cependant cette belle fille étoit agitée d'une inquiétude secrette, qu'elle avoit peine à cacher, & qui étoit causée par l'infidélité de sa mémoire.

Elle ſentoit que le terme que l'homme à la baguette avoit preſcrit pour venir reprendre ce bois précieux, approchoit de jour en jour; & le nom bizarre de cet homme ne lui revenoit point dans l'eſprit. Envain, depuis quelque tems elle faiſoit mille efforts pour le trouver ; c'étoit toujours inutilement. Cependant elle voyoit que ſi elle ne retrouvoit point ce nom fatal, une parole inviolable l'engageoit à ſuivre le donneur de baguette où il voudroit la mener. Quelque mal qu'elle formât les caracteres de l'écriture, elle voulut voir s'ils ne pourroient point lui aider à retrouver ce nom ſi ardemment déſiré. Elle ſe tourmenta donc tant avec toute l'application dont elle étoit capable, qu'elle écrivit *Racdon*, puis *Ricordon*, & enfin *Rigaudon* ; mais ſi dans de certains momens elle avoit de la joie de croire qu'elle étoit toute prête à trouver le nom dont elle avoit beſoin, dans d'autres inſtans elle étoit au déſeſpoir d'être convaincue, que c'étoit vainement que ceux qui ſe préſentoient à ſa mémoire, ſembloient en approcher, puiſqu'enfin ils ne contribuoient point à lui rappeller une idée certaine du véritable. Laſſe de travailler ſa mémoire avec auſſi peu de ſuccès, elle abandonna le ſecours de l'écriture, & ſe replongea dans ſes triſtes rêveries.

Le Prince, fort en peine de l'inquiétude qu'on remarquoit dans Roſanie, s'en alla à la chaſſe pour diſſiper le chagrin que celui de ſa Belle lui cauſoit. Un jour il s'égara de ſes gens, & s'écarta ſi bien d'eux en rêvant, que la nuit le ſurprit avant qu'ils puſſent le retrouver. Paſſant dans un lieu fort déſert auprès d'un vieux Palais ruiné, & qui ſembloit inhabitable, il remarqua qu'il y avoit

avoit beaucoup de lumiere dans ce Palais. Il s'approcha vers les fenêtres des salles qui étoient toutes ouvertes & toutes rompues, & regarda au travers des arbres qui les environnoient. Il vit à la lueur d'une clarté toute violette, plusieurs personnes d'une figure affreuse, & d'un habillement bizarre. Il y avoit au milieu d'elles une espece d'homme sec & basané, qui avoit le regard farouche & la phisionomie effrayante. Il paroissoit cependant dans une grande gaieté, & faisoit des sauts & des bonds avec une agilité inconcevable. Le Prince sentit un secret frémissement à la vue de ces objets effroyables, & ne douta point qu'il n'y eût là des habitans de l'Enfer. Il y avoit dans cette troupe une femme qui faisoit de grandes supplications à ce spectre hideux. Non, dit-il, ma puissance ne s'étend point sur lui; après ces mots il se mit à recommencer ses sauts en chantant cette chanson, d'une voix terrible :

Si jeune & tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avoit mis dans sa cervelle
Que Ricdin Ricdon je m'appelle,
Point ne viendroit dans mes lacs;
Mais sera pour moi la belle;
Car un tel nom ne sçait pas.

Pendant que le Prince avoit été témoin inquiet du sabbat des sorciers, le Roi son pere passoit de bien plus agréables momens. Il avoit appris des secrets & des évenemens qui lui avoient donné une joie sensible. Une Dame dont la beauté & l'air majestueux se faisoient aisément

remarquer, vint lui demander audience. Elle étoit accompagnée d'un vieillard de bonne mine. Seigneur, dit cette Dame au Roi, vous voyez devant vous une Princesse qui vient vous rendre graces des obligations dont elle est redevable à vous & à la Reine votre épouse. Je ne crois pas Madame, répondit le Roi, que la Reine ni moi ayons été assez heureux, pour vous rendre aucun service. Il est vrai, Seigneur, repartit la Dame, que je n'ai pas reçu en propre personne les graces dont je viens vous remercier ; mais elles ont été répandues sur quelqu'un qui m'est plus cher que moi-même, puisque c'est sur la Princesse Rosanie. La surprise du Roi & de toute la Cour fut extrême à ces paroles. On prêta une nouvelle attention à la Dame;& l'on apprit d'elle, qu'obligée de s'enfuir des Etats du Roi son époux après que ses ennemis s'en furent emparés, elle avoit confié l'éducation d'une fille à la mamelle, qu'elle emportoit, à une Paysanne d'un certain Village des Etats du Roi *Prud'homme* ; mais que rappellée depuis peu par ses Sujets, elle venoit la chercher pour la faire monter sur le Trône.

Ces nouvelles répandirent beaucoup de joie dans tous les cœurs, excepté dans celui de Rosanie. Le Prince ne sçavoit que penser de sa tristesse. Dès qu'il put lui parler sans témoins, il se hâta de lui dire : d'où vient, belle Rosanie, le chagrin mortel où je vous vois plongée. Mais ce fut inutilement qu'il voulut arracher ce secret de son cœur. Pour la distraire, il lui fit le récit de son aventure du vieux Palais & de tous les discours diaboliques qu'il y avoit entendus. Quand il eut répété la chanson du spectre, Rosanie fit un si grand cri, qu'il en fut d'abord ef-

frayé; mais la joie qu'elle témoignoit le rassura aussitôt. Elle lui fit un récit fidéle de son aventure de la baguerre. La Prince ne put s'empêcher de la blâmer un peu de s'être engagée si légerement avec un homme qu'elle ne connoissoit point; mais comme on est toujours prêt à tout excuser dans la persónne qu'on aime, il rejetta son imprudence sur son extrême jeunesse. Il écrivit au même moment le nom de Ricdin Ricdon, sur des tablettes qu'il donna à Rosanie, & lorsque l'homme du Jardin vint demander sa baguette à cette belle Princesse, elle la lui rendit en lui disanr, tenez, Ricdin Ricdon, voilà votre baguette. Rosanie avoit tant d'obligations à son Amant, qu'elle apprit avec joie qu'on le lui destinoit pour époux. Les nôces se célébrerenr peu de jours après avec la plus grande magnificence.

Tel est, Madame, le fond de ce Roman, que j'ai cru devoir dépouiller de toures les aventures ridicules dont l'Auteur a cru l'embellir. C'est une confusion de personnages, d'évenemens & de bizarreries, qu'il falloit élaguer.

Héroïdes d'Ovide.

Les Epîtres Héroïques d'Ovide, traduites en vers François par le même Auteur, n'ont eu probablement pas plus de vogue, que la *Tour Ténébreuse* : ce que dit elle-même Mademoiselle l'Héritier, de l'original, auroit dû la détourner de le traduire. Selon elle, il est extrêmement difficile de le rendre en notre langue; & c'est apparemment, ajoute-t-elle, cette difficulté qui est cause qu'on n'en a point vu en vers, de traduction entiere. On est fâché en lisant la sienne, de voir perdre à Ovide, une partie de son esprit, de son naturel, & de sa légereté. La Prose, dont l'Auteur a quelquefois entrecoupé sa

verſification, vaut beaucoup mieux que ſes Vers.

Pour revenir encore à la perſonne de Mademoiſelle l'Héritier, j'ajouterai ici ce qu'en ont dit quelques Ecrivains qui l'ont connue. Son caractere étoit poli & bien faiſant, ſon humeur douce & complaiſante, ſa converſation aiſée & agréable. Elle étoit amie ſolide & généreuſe, avoit beaucoup de modeſtie & de réſerve ſur ce qui pouvoit lui attirer des louanges. Tous les Dimanches & les Mercredis de chaque ſemaine, il ſe trouvoit chez elle des aſſemblées de gens d'eſprit, qui ſe faiſoient un plaiſir de cultiver ſon amitié. Quoiqu'aſſez mal partagée des biens de la fortune, dit M. Titon du Tillet, elle ne laiſſoit pas de donner ces jours-là, une petite collation dont la propreté, l'ordre & des manieres gracieuſes faiſoient toute la magnificence. M. de Chauvelin, Miniſtre d'Etat, & Garde des Sceaux, lui accorda en 1728, une penſion de quatre cens livres ſur les Sceaux, qui lui donna quelqu'aiſance dans les dernieres années de ſa vie. Elle eſt morte à Paris le 25 Février 1734, & a été enterrée à S. Nicolas des Champs, ſa Paroiſſe. M. des Forges Maillard, ſous le nom de Mlle de Malcrais de la Vigne, a fait ſon Epitaphe, dont voici les derniers vers :

> Les neuf Sçavantes immortelles
> La comblerent de leurs faveurs.
> Mais hélas! O dons infidéles,
> Dont la poſſeſſion fit languir mille Auteurs!
> Elle vécut, ô tems, ô mœurs!
> Docte, Vierge & pauvre comme elles.

Je ne sçais, Madame, si je vous ai dit que Mademoiselle l'Héritier de Villandon étoit fille de Françoise le Clerc, niéce de Guillaume du Vair, Garde des Sceaux de France, célebre par sa grande capacité, & par divers ouvrages de Littérature; qu'elle fut reçue à l'Académie des Ricovrati de Padoue; & qu'elle étoit l'amie intime de Mademoiselle Scudéri, dont elle a composé l'Apothéose. Elle avoit une sœur nommée Mlle de Nouvellon, qui se distingua aussi par son esprit & ses connoissances. Elle s'occupoit de la Poësie; mais elle n'a rien laissé, qui puisse donner lieu à un article plus étendu. Quelques Auteurs du tems en ont parlé avec éloge.

Mlle Nouvellon.

Je joindrai ici au nom de Mademoiselle l'Héritier, ceux de quelques femmes connues par de petites Piéces, dont plusieurs ont été conservées. Je commence par Madame d'Encausse Berat, de Toulouse, qui a composé un discours Académique sur la modération de Louis XIV, sacrifiant sa propre gloire au repos de l'Europe, au milieu de ses victoires & de ses conquêtes. Ou trouve aussi quelques vers de Madame d'Encausse, insérés dans différens Recueils.

Madame d'Encausse.

Madeleine Hommetz, épouse du sçavant Charles Patin, a donné un Recueil de réflexions morales & chrétiennes. Ses deux filles, Gabrielle & Charlotte, se sont aussi exercées dans la littérature. L'une a mis au jour un infolio latin, plein de figures, sous le titre de *Tabellæ selectæ, & explicatæ à C. C. Patina, Pad. Acad. Gabriele.* C'est une explication de divers tableaux des plus fameux Peintres. Elle a fait aussi plusieurs discours publics, & entr'autres, une harangue latine sur la levée du siége de Vienne. Sa sœur a donné le Pa-

Madame & Mlles Patin.

négyrique de Loüis XIV, & une Dissertation *in* 4°. sur le Phénix d'une médaille d'Antoine Caracalla. Ces trois femmes sçavantes faisoient leur résidence à Padoue, & étoient de l'Académie des *Ricovrati* de cette Ville. On les avoit surnommées la *Modeste*, la *Rare* & la *Diserte*.

Madame de Pringi. Madame de Pringi a fait *les caracteres des femmes*; *Junie*, *ou les sentimens des Romains*; *l'Amour à la mode*, & d'autres petits Romans : elle a aussi composé plusieurs discours à la gloire de Louis XIV : le premier a pour sujet, le discernement du Roi dans le choix des personnes à qui Sa Majesté a confié l'éducation de Mgr. le Duc de Bourgogne : le second est sur la prise de Mons ; dans le troisieme, l'Auteur introduit la victoire parlant au Roi sur la Conquête de Namur : le quatrieme est le Triomphe de sa Majesté sur la religion protestante : le cinquieme est à la gloire de Mgr. le Dauphin, sur son retour d'Allemagne.

Mlle de Vandeuvre. On a dit, en parlant de Mademoiselle de Vandeuvre, fille d'un Brigadier des Armées du Roi de ce nom, qu'elle étoit une Grace par sa beauté, une Muse par ses vers, une Sirene par sa voix. Il nous reste d'elle un sonnet, en forme de priere à Dieu, à la gloire de Louis XIV.

Mad. de Liencourt. Les Auteurs du tems ne nous ont point appris ce qu'étoit Madame de Liencourt ; mais ils nous ont conservé quelques Piéces de vers, qui marquent qu'elle pouvoit exceller dans ce genre d'écrire. La premiere est intitulée *la Fuite inutile*.

En quel état me trouvai-je réduite,
Pour obéir à mon devoir !
Je fuis Tirsis ; mais que me sert ma fuite,
Qu'à m'ôter seulement le plaisir de le voir.

Que me sert-il de ne le pas entendre?
Je devine tous ses discours :
Et mon cœur me redit mille fois tous les jours,
Ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.
Je m'imagine à tous momens,
L'entendre m'exprimer ses plus doux sentimens ;
Et peut-être, hélas ! qu'à ma honte,
Quand de son entretien j'évite les appas,
Je m'engage à lui tenir compte
De cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

Je vous ferai part, Madame, de deux autres petites Piéces de Madame de Liencourt, dont l'une a pour titre : *l'Amour soumis à la vertu* ; l'autre est une espece de madrigal sur M. Talon, ancien Avocat Général. Voici la premiere :

Damon, dont j'ai toujours méprisé la langueur,
Ne pouvant l'autre jour supporter ma froideur,
Fit cent plaintes de moi, de l'Amour, de lui-même.
Mon cœur en soupirant lui répondoit tout bas ;
Cesse de murmurer de ma rigueur extrême,
Toi que je n'aime pas ;
Je ne traite pas mieux le seul objet que j'aime.

*Sur M. TALON.*

Après que de Talon la sublime éloquence
A consacré son nom à l'immortalité,
N'est-il pas tems qu'une autre dignité
Le contraigne enfin au silence.
Dans cet illustre emploi dont son cœur est tenté,
Il trouve le repos joint à l'autorité ;
Et quand il n'y pourroit rien faire,
Qui fut propre à le signaler ;

Il est toujours beau de se taire,
Lorsque l'on sçait si bien parler.

Mlle de Louvencourt. Mlle de Louvencourt, née à Paris en 1680, est morte dans la même Ville en 1712, & a été enterrée dans l'Eglise de S. Paul. Elle a composé comme tous les Poëtes de son tems, des vers à la louange de Louis XIV. Elle joignoit aux graces du corps, les talens de l'esprit & ceux de la voix; & elle nous a laissé plusieurs Cantates, sçavoir *Arianne*, *Céphale & l'Aurore*, *Zéphire & Flore* & *Psyché*, qui ont été mises en musique par Bourgeois: & les suivantes, *l'Amour piqué par une Abeille*, *Médée*, *Alphée & Aréthuse*, *Léandre & Hero*, *la Musette*, *Pigmalion*, *Pyrame & Thisbé*, par Clérambault. Mademoiselle de Louvencourt chantoit avec beaucoup de goût, jouoit très-bien du Tuorbe, & excelloit dans la musique. Elle étoit belle & modeste; son caractère étoit doux, & sa conversation très-ornée.

Mlle Moussart. Quelques vers galans, publiés dans le Mercure, sous le nom de Mlle Moussart, font connoître jusqu'à quel dégré cette Demoiselle possédoit le talent de la Poësie.

Mlle d'Ouvrier. On a imprimé à Toulouse un Recueil de Vers de Mademoiselle d'Ouvrier.

Mlle Pascal. Madame Perrier. Mlle Pascal a fait des Cantiques Spirituels sur la naissance de Jesus-Christ; & Madame Perrier a écrit la vie de l'illustre Pascal son frere, imprimée à la tête de ses pensées.

Je suis, &c.

## LETTRE XII.

J'Ignore, Madame, l'année de la naissance de Catherine Bédacier, qui fut depuis, Mad. Durand; mais je juge par la date de ses ouvrages, qu'elle doit suivre immédiatement Mlle l'Héritier. Je ne suis pas plus instruit des événemens de sa vie; les Auteurs contemporains n'en font aucune mention; & je ne trouve rien dans les Préfaces de ses Œuvres, qui puisse m'en donner connoissance: ce que j'apprens seulement, c'est qu'elle est morte en 1736, dans un âge avancé. Je me bornerai donc à vous parler de ses productions littéraires, qui n'ont pas toutes un égal mérite. En général, son stile me paroît assez soutenu, & quelquefois assez élégant; mais je le voudrois un peu plus naturel, & qu'il y eut moins d'expressions précieuses & inusitées, telles que *se DÉPIQUER*, pour dire *se venger; une eau que la Lune ARGENTE; un Juge qui INNOCENTE ou qui condamne, DÉFAIRE ses torts; GRACIEUSER; DÉCEPTION*, &c. Quant au fond de l'ouvrage, la maniere dont certaines aventures sont amenées, & les aventures elles-mêmes ne sont pas toujours assez intéressantes, & paroissent quelquefois manquer d'invention & d'intérêt. Madame Durand.

Vous verrez dans son premier Roman, que Mademoiselle de * * * * épousa le Comte de Mortane sans inclination, & par pure déférence pour ses parens; que cet époux, qui avoit beaucoup de mauvaises qualités, la délivra, par sa mort, d'un esclavage insupportable, quoiqu'il n'eût duré qu'un an ou deux; que le Marquis de Rucille La Comtesse de Mortane.

qu'elle avoit aimé avant son matiage, ne lui parut pas moins aimable lorsqu'elle fut devenue veuve, & qu'après le tems de son deuil, elle eut la satisfaction d'unir son sort à celui de son Amant. Voilà, à peu-près, le fond de cet ouvrage : l'intrigue en est assez commune. Le Marquis se fâche contre sa Maîtresse, parce qu'il l'a vue parler à un homme à la mode; Madame de Mortane ne veut plus voir Rucille, parce qu'il a dit un mot à l'oreille à une jolie femme. Mais ces nuages s'éclaircissent; & le calme succéde à la tempête. Ce Roman est assez bien écrit; & l'on en feroit quelque chose d'agréable, si on en retranchoit une bonne moitié, avec quelques termes un peu trop populaires. Les caractères y sont marqués & soutenus, & les événemens assez naturels. Ce qui contribue le plus à grossir cet Ouvrage, ce sont des Contes de Féerie, racontés par les principaux personnages, & qui servent à distraire le lecteur sans beaucoup l'amuser. Je n'en citerai qu'un.

Lubantine. Il y eut autrefois en Asie, une Fée dont la puissance n'eut point de bornes. Elle aima infiniment son mari. Le destin le lui enleva dès sa premiere jeunesse; il ne lui resta qu'une fille si belle & si charmante, qu'au berceau même, ses graces étoient infinies : on vit en cette jeune Princesse, dans un âge si tendre, une pente au plaisir qui étonnoit toutes celles qui l'approchoient : jamais larme ne sortit de ses yeux. Les danses, les spectacles faisoient ses délices. La Fée sa mere, qui n'avoit jamais rien vu de tel, quoiqu'elle eût tout vû, lui donna un nom qui convenoit à son caractere; elle l'appella Lubantine; c'est de-là que les anciens ont fait cette Divinité connue dans leur Théologie, pour la Déesse de la joie & de la liberté.

La jeune Lubantine ne pouvoit rien souffrir qui la gênât. Lorsqu'elle eut quatorze ans, & que sa personne fut formée, sa mere consulta ses livres sur la destinée d'une fille si extraordinaire; elle trouva qu'elle vivroit toujours dans le bonheur, & dans les plaisirs, si elle pouvoit éviter de voir un Etranger; ce qui ne parut pas difficile. Sa mere qui ne songeoit qu'à la rendre heureuse, la logea avec une jeunesse gaie, & faite pour la joie, dans un Palais qui n'a jamais eu d'égal : il étoit bâti de pierres précieuses; les portes n'en fermoient jamais; il y avoit des bains magnifiques, des volieres remplies d'oiseaux, des salles pour les spectacles, un Opera réglé, dont les Acteurs inimitables n'étoient jamais enrhumés, des Comédiens qui ne vieillissoient point, des Joueurs de toutes sortes d'instrumens. L'ordre général de cette Cour étoit de surprendre, chaque jour, Lubantine par un plaisir nouveau, de ne penser à rien de triste; la maladie & la mort étoient bannies de ce beau séjour; l'Amour y faisoit sentir ses douceurs absolument séparées de ses peines; car on ne croyoit point là que ses peines fussent des plaisirs. Lorsque la Fée eut établi Lubantine dans ce Palais merveilleux, elle ne songea plus qu'à en écarter tous les étrangers : ses soins furent superflus.

Un jour que Lubantine étoit à la chasse, elle vit dans un endroit écarté du bois, une jeune personne blonde, blanche, belle de la plus parfaite beauté, assise sur le gazon : un homme étoit à ses pieds dans une attitude tendre & respectueuse. Ciridor, c'étoit le nom de l'Amant, ayant apperçu la belle Chasseuse, se leva & lui présenta Melisene. Lubantine leur fit l'accueil le plus gracieux, & leur ordonna de la suivre dans son Palais. Son

cœur s'étoit déjà déclaré en faveur de Ciridor ; & afin de se l'attacher plus sûrement, elle fit, par sa puissance, que Mélesine devînt extraordinairement laide. Il n'en fallut pas davantage pour fixer l'aimable étranger. Son amour pour la Fée alla jusqu'à l'adoration ; il lui éléva des Autels comme à une Divinité ; mais Vénus pour venger cette profanation, rendit à Melisene sa premiere beauté, & changea celle de Lubantine en une difformité affreuse. Vous voulez bien, Madame, me dispenser des autres Contes, dont ce Roman est parsemé.

Mémoires de la Cour de Charles VII.

Dans les *Mémoires de la Cour de Charles VII*, autre ouvrage de Madame Durand, il y a de l'Histoire & du Roman. Il ne vous sera pas difficile de distinguer les principaux traits de fiction, dont l'Auteur a cru devoir embellir la vérité des faits qu'il raconte. L'état déplorable où se trouvoit réduit Charles VII, après que les Anglois se furent rendus maîtres d'une grande partie de la France, le peu de ressource qui restoit à ce Prince, son amour pour les plaisirs, & sa foiblesse pour ses favoris ; voilà, en abrégé ce que Madame Durand rappelle d'abord à l'esprit du lecteur, pour le disposer à l'intelligence de ces Mémoires.

Charles fut sensible aux charmes de Madame de Joyeuse, fille du Président Louvet qui avoit eu en main le maniement des Finances. La Trimouille, homme de naissance & de mérite, étoit passionné pour la même femme, & voyoit avec peine son rival dans son Roi.

Tandis que la fille de Louvet recevoit les hommages de ces deux rivaux, on vit paroître à la Cour une jeune personne, dont la beauté fixa

tous les regards : c'étoit la fameuse Agnès Sorel. Le Roi fut le premier qu'elle subjugua, par ses attraits. Le Batard d'Orléans le plus brave & le plus beau Prince de son siécle, ne tarda pas à s'attacher au même char; & sa passion ne déplut point à Agnès. Cette Belle voulant connoître plus particulierement les caractêres des courtisans, pria Xaintrailles, ami & confident du Bâtard, de lui donner tous les éclaircissemens qui dépendoient de lui.

Le récit de Xaintrailles donne lieu à des Episodes, où Agnès apprend l'Histoire des Amours du Bâtard pour une Princesse de Sicile. Il termine sa narration, en assurant Agnès, que la fin de cette passion est l'effet de ses charmes.

Il y avoit en ce tems-là un Etranger à la Cour, homme savant dans l'Astronomie judiciaire, & dont on racontoit des prodiges. Un jour qu'Agnès se promenoit dans des Jardins, où le Roi alloit quelquefois s'entretenir avec elle, elle se fit suivre de cet Astrologue. Charles demanda qui il étoit? Vous le connoîtrez bientôt, Sire, reprit Agnès, si votre Majesté veut éprouver la science qui le fait pénétrer dans l'avenir le plus obscur. On donnoit en ce tems-là beaucoup de créance à ces sortes de gens. Le Roi ne refusa point de l'écouter; mais en s'éloignant de quelques pas, il témoigna qu'il souhaitoit qu'Agnès en fît l'épreuve ; & elle ne s'en défendit point. Cet homme battit d'abord la campagne, & dit des choses qui pouvoient s'appliquer à tout le monde. Il continua par d'autres où il y avoit de la vérité; mais enfin s'arrêtant beaucoup à la physionomie d'Agnès : » ou toutes les régles de mon art sont » fausses, dit-il, ou vous devez être la maîtresse

» du plus grand Roi de l'Univers. Vous l'avez » entendu, Sire ; on ne peut aller contre sa destinée ; & vous ne trouverez pas mauvais que » je vous quitte pour passer en Angleterre, & y » accomplir la Prophétie. Vous ne pouvez être » ce grand Roi, dès que vous avez dessein d'abandonner le milieu de votre Royaume à vos » ennemis ; & je ne differe pas plus long-tems, » ajouta-t-elle, (en tournant effectivement ses » pas) à suivre l'ordre de mon étoile ».

L'effet de cette ruse fut le changement qu'on remarqua dans la conduite du Roi, le salut de l'Etat, & la gloire de la France.

Après l'arrivée de la Pucelle & ses exploits secondés de la valeur du Bâtard, Madame Durand fait raconter à cette fille merveilleuse, comment elle fut aimée de Baudricourt, les tentatives inutiles que fit ce Gouverneur de Vaucouleurs pour la gagner, & la résolution qu'elle prit d'être utile à sa Patrie en la servant de son bras & de son épée. Comme tous ces évenemens sont connus, je passe à l'épisode de Louis III, Roi de Sicile.

Louis III. Roi de Sicile.

Ce Prince étant à Rome prêt à partir pour le Royaume de Naples, reçut une lettre fort tendre, qui lui fut remise avec beaucoup de mystere par une femme voilée. Louis demanda ce qu'il falloit faire pour voir la personne qui lui écrivoit. » Il ne faut que me suivre, reprit cette femme ; » on ne sera pas surpris en ce Pays, de voir un » jeune Roi se laisser conduire par une femme ». Il la suivit sans grande réflexion, & par la seule curiosité de voir la fin de cette aventure. Quand la nuit eut absolument confondu les objets, on le fit entrer dans un fort beau Jardin ; & il s'as-

sit au bord d'une fontaine. Sa conductrice le quitta ; mais il revint bientôt une autre femme dont il ne put d'abord distinguer les traits. Il ne douta pas que ce ne fut l'Héroïne de la piéce ; il se leva pour aller au-devant d'elle. » Si le Soleil » nous éclairoit, dit cette personne, je ne soutiendrois jamais votre vue, après ce que j'ai » fait. Qu'avez-vous fait, Madame, demanda » Louis ? Vous repentez-vous de rendre un Prince » heureux ? Ah ! Seigneur, reprit-elle, je n'ai » pas de telles vanités ; & quand il seroit possible » que je pusse vous plaire, trop d'espace nous » sépare pour que je pusse faire votre bonheur. » Un tel langage parut surprenant après de telles » avances ; il prit cependant les mains de cette » femme, dont les traits commençoient à se » démêler malgré l'obscurité, & qui lui parut » parfaitement belle. Quoi ! lui dit-il, les cœurs » ne se rapprochent-ils pas ? Est-il besoin que » les rangs soient égaux pour s'aimer éternellement ? » Je ne sais, repartit-elle, en retirant » ses mains avec précipitation, si je pense autrement » qu'une autre, mais il me semble que je » ne voudrois pas que vous fissiez en ma faveur » des choses indignes de votre rang, & que je » suis incapable d'en faire de contraires à la » vertu. Louis, charmé de voir des sentimens » si nobles, s'attacha sérieusement à une Maîtresse » si digne de son amour. Il apprit de sa » bouche, qu'elle étoit d'une Maison illustre, » originaire de Sicile ; que ses biens étoient » médiocres, & que ses parens l'enverroient » bientôt à la Reine Jeanne, pour être une des » filles d'honneur ; qu'elle y avoit eu d'abord » de la répugnance, parce qu'elle est fille d'un

» usurpateur ; qu'enfin elle s'y étoit résolue ; » mais ajouta-t-elle, Seigneur, vous allez vaincre cette Reine, dont ma famille attend ma » fortune. Selon les régles, je devrois vous craindre & vous haïr ; cependant je n'ai d'autre vue » en partant, que celle de travailler pour vos » intérêts, par le peu d'adresse que j'ai reçue de » la nature, tandis que votre bras vous assujettira des peuples qui seront trop heureux de » vivre sous votre loi ».

Léonor partit effectivement pour la Sicile ; & Louis la suivit de près. Il apprit bientôt qu'elle étoit auprès de la Reine Jeanne, dont elle avoit gagné la confiance, & à qui elle avoit persuadé d'appeller Louis à son secours, & d'exclure le Roi d'Arragon qu'elle avoit adopté ? Louis sentit le prix d'un si grand service ; il se rendit à Naples où étoit la Reine, & en fut reçu très-favorablement. Elle alla jusqu'à lui offrir de l'épouser ; mais ce Prince, qui n'aimoit que Léonor, eut refusé pour elle la main des plus grandes Princesses.

La Reine découvrit l'amour de Louis pour sa fille d'honneur ; elle en fut indignée, & changea en haine, l'inclination qu'elle avoit eue pour le Prince. Léonor, par une grandeur d'ame sans exemple, ne voulut point être un obstacle à la fortune de son Amant ; elle quitta Naples, & se retira à Rome, où elle renonça pour jamais à le voir.

Les petits soupers de l'Été.

Dans un autre Ouvrage qui a pour titre *les petits Soupers de l'Été*, quatre femmes de qualité forment entr'elles la partie d'aller à la campagne, & d'y mener quatre de leurs amis. Pour n'être point dans le cas de désirer les plaisirs de

la

la Ville par une trop longue abſence, on convient qu'on ira gouter de tems en tems, les plaiſirs de la promenade & de la table, & qu'on reviendra toujours coucher à Paris. Je ne m'arrêterai point à vous dire, Madame, quel étoit l'agrément de cette aimable ſociété : on ſe promenoit ; on ſoupoit gaiement ; on contoit des hiſtoires. De toutes celles qui furent racontées dans pluſieurs ſoirées, je choiſis la plus intéreſſante, & peut-être la ſeule qui puiſſe vous amuſer.

Une Princeſſe de la Maiſon Royale de Grenade, nommée Zaara, étoit enfermée dans le Palais de ſon Pere. Les fenêtres de ſon appartement donnoient ſur une vaſte place, où la jeuneſſe Grenadine alloit quelquefois s'exercer à divers jeux. Almenjor ſurtout, jeune Prince que le Pere de Zaara lui deſtinoit pour époux, avoit une grace & une adreſſe infinie à manier un cheval ; & il ſe faiſoit remarquer parmi ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans le Royaume. Il ſavoit que Zaara étoit belle ; mais étant l'un & l'autre aſſez jeunes, & l'uſage de la nation défendant aux femmes de ſe laiſſer voir, on attendoit encore quelques années pour terminer ce mariage.

Zaara apperçut un jour un jeune Maure confondu parmi la foule des ſpectateurs ; mais elle ſut bien le diſtinguer. Elle n'eut pas trop de peine à le faire remarquer à Fatime ſa confidente ; mais en même tems, elle l'aſſura que ſi elle ne trouvoit les moyens de lui donner les entrées du Palais, elle pouvoit s'attendre à la voir mourir. Cette femme aimoit Zaara ; elle réſolut de la ſervir. Pour ne point différer les preuves de ſon dévouement, elle paſſa dans d'autres cham-

bres ; & faisant remarquer à un Eunuque Maure, celui qu'elle vouloit connoître, elle le chargea de savoir premierement son nom & sa demeure. Cet Eunuque avoit de grandes obligations à Fatime ; il étoit intelligent ; il sçut bientôt, par un Esclave qui étoit sous sa charge, tout ce qu'on désiroit d'apprendre ; & il en rendit compte le lendemain. Le Maure s'appelloit Zuléma ; il étoit de famille noble, mais obscure par son peu de bien. Sitôt que Fatime fut instruite, elle en alla porter la nouvelle à Zaara.

Cette Princesse emportée par le plus violent amour, écrivit une lettre pleine de tendresse au jeune Maure, & lui fit dire de venir le lendemain, déguisé en femme, se présenter au Palais, avec des pierreries & des bijoux qu'on lui envoyoit, & dont il se diroit Marchande. Zulema fit tout ce qu'on exigeoit de lui. Déjà, a la faveur de son déguisement, il exprimoit sa passion à la belle Zaara, lorsqu'une femme qui se disoit Astrologue, demanda d'être introduite chez la Princesse. Zaara la fit entrer, & ne reconnut point Almenjor qui ne fut point la dupe de la Marchande. Lorsqu'ils furent sortis l'un & l'autre, le Prince ne songea qu'à se venger de son rival : il le fit observer avec soin : Zulema qui avoit ordre de se trouver au bas d'une fenêtre du Palais, d'où on devoit lui tendre une échelle de corde, s'y rendit au milieu de la nuit. Almenjor l'apperçoit ; il l'emmene dans une rue écartée, l'attaque, & le renverse mort à ses pieds. Aussitôt il monte lui-même à l'échelle, se présente à Zaara couvert encore du sang de son rival. La Princesse le voit avec horreur ; elle l'accable de reproches, & lui

jure une haine éternelle. Almenjor défespéré, quitte fa patrie, s'embarque, & eft pris par des Corfaires qui le vendent avec d'autres efclaves. Après avoir fervi fous différens Maîtres, le malheureux Almenjor tombe dans les mains d'un Marchand qui alloit à Grenade. Il arrive dans ce Royaume, & eft affranchi par fon Maître qui le fait fon Ecuyer.

La douleur d'Almenjor s'accrut à la vue du Palais qui renfermoit fa trop cruelle Maîtreffe. Zaara toujours languiffante, prenoit quelquefois l'air au travers des jaloufies de fon appartement, & regardoit, avec des penfées toutes funeftes, l'endroit fatal où elle avoit vu le malheureux Zulema. Ses yeux prefque mourans, ne fe fixoient guères fur d'autres objets; mais il arriva qu'un jour Almenjor vouloit dompter un cheval fi terrible, qu'il attiroit les yeux de tous ceux qui étoient préfens. Le Prince avoit une adreffe & une vigueur, qui vainquirent toutes les fougues de ce furieux animal; il le mit en état de ne plus faire que ce qu'il lui demandoit: & Zaara, que ce fpectacle avoit un peu diftraite, dit en foupirant à Fatime: hélas qu'on voit de chofes en ce lieu! Voilà un homme, ajouta-t'elle, dont la vue me fait fouvenir du pauvre Zulema.

La Princeffe prit infenfiblement du goût pour l'Affranchi; elle ne quittoit plus fes fenêtres lorfqu'il exerçoit fes chevaux dans la place. Enfin ouvrant fon cœur à fa confidente; » Fatime, lui » dit-elle, tu fçais que je fuis née fenfible; fans » cet homme que tu vois, en lui montrant l'E» cuyer, je n'aurois fongé jamais qu'à mourir; » mais tu rendras la vie à ta Princeffe, fi tu lui

» fais voir cet esclave dont l'amour m'a rendu » moi-même esclave ».

Fatime aimoit passionnément Zaara ; elle étoit compatissante ; les malheurs de sa premiere entreprise ne purent l'empêcher d'en tenter une seconde. On fit parler à l'Affranchi ; & sans s'amuser à le faire déguiser en femme, comme Zulema, on alla d'abord à l'expédient de l'échelle ; & ce fut Fatime qui lui écrivit ce qu'il avoit à faire de sa part, c'est-à-dire, qu'il se rendît aux fenêtres de l'appartement qu'on lui indiqua ; & qu'on avoit un mot à lui dire.

Jamais surprise ne fut égale à celle d'Almenjor ; il bénissoit sa destinée ; & croyant être reconnu de sa Princesse, il courut au rendez-vous ; ce fut avec une joie extrême, qu'il vit descendre cette échelle, dont il prétendoit faire un autre usage, qu'il n'avoit fait cinq ans auparavant.

Si-tôt qu'il fut dans la chambre, Fatime lui parlant fort bas ; » venez, heureux inconnu, lui dit-» elle, venez voir une grande Princesse dont vous » avez été assez heureux, pour toucher le cœur ».

Ce discours fit comprendre à Almenjor, que c'étoit sous une autre idée que la sienne, qu'il avoit plu à Zaara. Il fut conduit à l'appartement de la Princesse ; elle l'attendoit sur une estrade, assise à la façon des Dames Maures. Quelque chose de si grand & de si amoureux paroissoit dans les manieres du Prince, que Zaara ne pouvant plus dissimuler l'excès de son plaisir, lui dit des choses capables de lui faire oublier tous les ennuis qu'elle lui avoit causés. Almenjor s'abandonna de son côté à la passion qui régloit tous ses mouvemens ; & si leur conversation fut longue pour Fatime,

elle parut courte aux deux Amans enchantés l'un de l'autre. Il fallut pourtant se séparer ; mais ce ne fut pas sans prendre des mesures pour se revoir le lendemain.

A l'heure marquée Almenjor se rendit à la même fenêtre ; il y trouva l'échelle & monta ; mais à peine étoit-il dans la chambre, que le pere de Zaara, qui y entra par hazard, fut étrangement surpris, de voir un homme à la porte de l'appartement de sa fille. Il appelle aussitôt ses gens : Almenjor est attaqué de toutes parts ; il se défend avec courage, écarte les assaillans ; mais il rend les armes au pere de sa Maîtresse, qui vouloit se jetter sur lui. Alors il lui avoue qui il est, & lui fait le récit de ses aventures depuis son départ de Grenade.

Cependant le Prince qui avoit l'humeur agréable, voulut jouir du désordre de sa fille. Il communiqua son dessein à Almenjor ; il le mena jusqu'à la porte de la chambre de Zaara, qui étoit fermée, & où elle se désoloit avec Fatime, de la nouvelle infortune qui leur étoit arrivée. La tremblante Fatime ne lui eut pas plutôt ouvert la porte, qu'elle se laissa tomber à ses pieds, en fondant en larmes, & en lui demandant mille pardons.

Le Prince feignit de ne pas daigner lui répondre ; & passant jusqu'à l'estrade où étoit sa fille : indigne Princesse, lui dit-il, d'un air courroucé, qu'ai-je fait au grand Prophête, pour avoir donné la vie à un monstre comme toi ? Ton rang, dont tu devrois chérir la gloire, ne devoit-il pas te détourner les yeux de dessus un vil esclave, dont le choix te couvre de honte. Mais je vais être vengé ; & voici le Prince Almenjor que le Ciel m'envoye,

pour ôter encore le jour à ton malheureux Amant. En cet endroit il alla prendre Almenjor qui vint se jetter aux genoux de la Princesse, & lui crier merci d'avoir profité de son erreur. La timide Zaara, toute éperdue, ne pouvoit encore démêler les obscurités de cette aventure. Une douce joie commençoit pourtant à se faire sentir à son cœur. Elle reconnut Almenjor, & se félicita de trouver un Prince glorieux, sous la figure d'un esclave aimé.

Je suis, &c.



# LETTRE XIII.

PARMI les Ouvrages de Madame Durand, qui nous reſtent à parcourir, je trouve d'abord *le Comte de Cardonne, ou la Conſtance victorieuſe, Hiſtoire Sicilienne.* C'eſt une Anecdote galante, qui pourra vous intéreſſer. Le Comte de Cardonne.

Après la défaite de Charles II, Roi de Sicile, frere de S. Louis, Pierre d'Arragon, ſon vainqueur, s'établit à Meſſine, pour commencer à jouir de ſon nouveau Royaume, & y prit tous les plaiſirs que la beauté du climat, la galanterie de ſes ſujets & la magnificence de ſa nation purent lui fournir. Entre ceux qui ſe diſtinguoient le plus, Timbrée de Cardonne, Comte de Coliſan, Eſpagnol de grande naiſſance, & d'une valeur éprouvée en cent occaſions, emportoit hautement le prix. Il avoit non-ſeulement les vertus qui font les Héros ; mais ſa bonne mine, la nobleſſe de ſon air, ſon eſprit & ſa politeſſe, tout forçoit d'avoir de l'admiration & de l'eſtime pour lui. Ce jeune Seigneur eut paſſé des jours dignes d'envie, ſi l'amour n'avoit pris plaiſir à en troubler la tranquillité.

Félicie de Léonat, n'ayant au plus que quatorze ans, étoit déjà d'une beauté ſi parfaite, que le Comte de Coliſan ne put réſiſter à ſes premiers regards. Le hazard la lui fit voir dans une Egliſe, où en voulant dire quelque choſe à une de ſes femmes, elle hauſſa à demi ce voile jaloux, que toutes les Dames portent dans ce climat. Ce moment ôta la liberté à Cardonne. Dès-lors il ne fut plus occupé que des moyens de gagner le cœur de ſa

jeune Maîtresse. Riche & puissant comme il l'étoit, il eut pu facilement s'en assurer la possession en la demandant en mariage à son pere qu'un alliance aussi avantageuse eût infiniment flatté ; mais, quoique les vues du Comte fussent honnêtes, comme ses sentimens étoient très-délicats, il vouloit ne devoir la belle Félicie, qu'à elle-même. Il prit donc la route ordinaire des Amans Espagnols. Il se trouvoit régulierement à l'Eglise, vis-à-vis de sa Maîtresse, & s'efforçoit autant de la voir que d'en être vu. Il passoit plusieurs fois le jour sous les fenêtres de son appartement ; le soir il donnoit dans la rue des sérénades & des concerts. Lorsqu'il crut s'être assez déclaré, il voulut connoître les sentimens secrets de Félicie. Lucrece une des femmes de sa Maitresse, qu'il gagna à force de présens, le servit à son gré. Elle fit valoir les soins & les empressemens du Comte, loua sa bonne mine, détailla ses qualités & ses vertus ; mais Félicie, qui dans un âge tendre avoit déjà la prudence & la sagesse d'un âge avancé, défendit à sa suivante de lui parler à l'avenir du Comte de Colisan. Ce n'est pas qu'elle fût insensible à l'hommage d'un Amant si accompli ; mais la pudeur ne lui permettoit pas de laisser appercevoir l'estime qu'elle en faisoit. Lucrece n'y fut pas trompée : elle instruisit le Comte des discours de Félicie, en même tems qu'elle lui donnoit quelque espérance de n'en être point haï.

Celui-ci redoubla ses attaques, résolu de ne demander le consentement de Léonat, qu'après qu'il auroit mis sa fille aux plus dangéreuses épreuves. Lucrece présenta, de la part du Comte, à Félicie un petit coffre plein de pierreries d'un prix inef-

timable, avec une lettre où il exprimoit son amour; mais cette vertueuse fille ne voulut garder ni l'un ni l'autre, & donna cependant cette légere marque de la sensibilité de son cœur, qu'elle accorda à Lucrece le pardon de son intelligence avec Cardonne.

Enfin le Comte engagea sa confidente à donner à Félicie une fausse nouvelle de sa mort. Ce projet réussit parfaitement. Félicie ne put s'empêcher de se livrer à la douleur, & de regretter sensiblement un homme qu'elle croyoit dans le tombeau.

Cependant Lucrece pria Félicie de se mettre à la fenêtre, pour être témoin d'une fête magnifique; Félicie se laisse conduire, toute occupée de la mort de Cardonne; mais quelle est sa surprise, de le voir lui-même extraordinairement paré, à la tête d'une troupe nombreuse & galante de Cavaliers & de Musiciens. Elle voulut se fâcher contre Lucrece; mais les pardons qu'elle lui avoit accordés plusieurs fois, étoit autant de garants que cette faute seroit impunie. Le Comte plus enchanté que jamais, de la vertu de sa maîtresse, en fit la demande à Léonat, qui la lui accorda avec joie.

Cardonne croyoit toucher au plus heureux moment de sa vie. La malice & la jalousie d'un rival le précipiterent dans un abîme de douleurs. Dom Rodrigue, qui depuis long-tems étoit amoureux de Félicie, ayant sçu qu'elle alloit être dans trois jours l'epouse de Cardonne, se livra au plus violent désespoir. Un de ses amis, nommé Géronde, homme fourbe & méchant, lui promit de rompre ce mariage, s'il vouloit le laisser faire. Rodrigue se reposa entierement sur lui de ses

intérêts. Sur le champ Géronde va trouver le Comte, à qui il fait entendre que Félicie est infidelle, & promet de lui faire voir le soir même son rival entrer, par le moyen d'une échelle, dans l'appartement de Félicie. Cardonne furieux accepte ce funeste témoignage. Il voit en effet Rodrigue monter mystérieusement à la fenêtre d'une chambre de la maison de Léonat ; & sans soupçonner l'artifice du perfide Géronde, il se retire & envoie dès le lendemain prier Léonat de lui rendre la parole qu'il lui avoit donnée. Cette démarche qui attaquoit à la fois l'honneur & la tendresse de Félicie, lui porta le coup le plus sensible. Elle tomba dangéreusement malade, & fut si mal pendant quelques jours, que le bruit de sa mort se répandit dans Messine. Lorsqu'elle eut repris connoissance, & qu'elle eut sçu qu'on la croyoit morte dans la Ville, elle pria son pere de ne point démentir cette fausse nouvelle, résolue de ne paroître parmi les vivants, qu'après que son honneur seroit rétabli. Léonat approuva ce projet ; & ayant mis quelques femmes dans sa confidence, il les envoya avec sa fille chez une de ses sœurs, à deux lieues de Messine.

Cependant l'infortuné Cardonne s'abandonnoit à la douleur & aux larmes, croyant avoir été trahi par une Maîtresse, qu'il ne pouvoit s'empêcher de regretter. Rodrigue de son côté étoit au désespoir, persuadé que son artifice avoit causé la mort de Félicie ; il s'éloigna de Messine pour quelques années ; mais forcé par son repentir, il y revint trouver le Comte de Colisan, à qui il avoua le funeste projet qu'il avoit exécuté par les conseils de Géronde, ajoutant qu'il ne deman-

doit que la mort pour prix de son crime. Le Comte qui voyoit bien que son rival n'étoit que trop puni, lui pardonna généreusement ; & s'étant reconcilié avec lui, ils allerent ensemble chez Léonat, à qui ils s'avouerent coupables, en le priant de leur pardonner la mort de sa fille. Léonat charmé du tour heureux que prenoient les affaires de Félicie, l'informa de ce qui se passoit ; & feignant de vouloir une réparation authentique de l'affront qu'il avoit reçu, il demanda au Comte de Colisan sa main pour une de ses parentes, qui étoit à la campagne. Cardonne résolu de sacrifier son repos & sa liberté à la mémoire de sa Maîtresse, consentit à tout ce que voulut Léonat. Au jour marqué, il partit pour aller trouver sa future épouse : quelle fut sa joie, de reconnoître son adorable Félicie dans la personne que Léonat lui présenta !

Le Comte étoit le plus cher favori du Roi ; & ce Prince lui avoit promis d'honorer ses nôces de sa présence. Il vint en effet sur le soir, suivi d'une foule de Courtisans ; la vue de Félicie, le troubla à un point, que malgré son amitié pour le Comte, il retarda son mariage de quelque tems. Ce délai ne fit que prêter des forces à son amour. Cardonne qui voyoit son rival dans son maître, prit le parti violent d'enlever Félicie & de sortir du Royaume ; il s'assura de plusieurs personnes ; & s'étant mis à leur tête, il vint à bout de son entreprise. Mais le Roi qui fut informé de son évasion, envoïa des gens à sa poursuite ; il y alla lui-même emporté par la jalousie & par l'amour. Le Comte qui avoit été joint par ceux qui le poursuivoient, se défendoit vaillam-

ment, lorſque le Prince arriva ; il étoit prêt à ſuccomber, quand le Roi ſe vit attaqué par des brigands qui ſortirent d'un bois voiſin. Cardonne oubliant alors ſon propre danger, ſe jetta ſur les brigands, & les tua l'un après l'autre aux pieds du Monarque. Une action ſi généreuſe rappella dans le cœur du Prince, toute l'amitié qu'il avoit eue pour ſon Favori ; il l'embraſſa tendrement, & faiſant céder l'amour à la reconnoiſſance; il lui rendit Félicie, & voulut qu'on célébrât les nôces ſans différer.

Les Belles Grecques. Mad. Durand ſemble n'avoir épargné ni ſoins ni recherches, pour compoſer l'Hiſtoire des plus fameuſes Courtiſannes de la Grece. Elle a recueilli dans quantité d'Auteurs Grecs & Latins, tout ce qui peut faire connoître ces filles célebres; & elle en a compoſé quatre hiſtoires curieuſes : la premiere eſt celle de Rhodope.

Rhodope. Le Philoſophe Xantus étant allé faire un voyage en Thrace pour y acheter des eſclaves, vit par hazard la jeune Rhodope, & la trouva ſi jolie dans ſa plus tendre jeuneſſe, qu'il propoſa à ſes parens de la lui vendre ; ils étoient pauvres, & n'eurent pas de peine à y conſentir. Xantus reprit bientôt la route d'Egypte, & préſenta la petite Thracienne à ſa femme qui la reçut avec beaucoup de plaiſir, pour les graces naïves qu'elle trouva dans ſa perſonne, & pour l'eſprit qu'elle faiſoit paroître dès-lors.

Elle étoit dans cet âge brillant, où, quand la beauté augmente, on en peut encore eſpérer une plus parfaite, lorſque Xantus acheta le célebre Eſope. L'air contrefait & la difformité de cet eſclave ne déplûrent pas tant à la belle Rhodope, que ſon eſ-

prit la charma. Soit bizarrerie, soit delicatesse de goût, elle lui donna la préférence dans son cœur, sur tous les autres esclaves; Esope qui n'étoit pas insensible, l'aima bientôt passionnément; & plein de reconnoissance pour ses bontés, il ne s'occupa plus qu'à lui perfectionner l'esprit, & à la rendre aussi sçavante qu'elle étoit aimable.

L'esclavage de Rhodope ne lui paroissoit plus dur à supporter. Le Phrigien épargnoit à ses belles mains les ouvrages grossiers, auxquels sa condition l'assujettissoit, & divertissoit son esprit & son imagination par la plus aimable conversation du monde; mais la destinée de ces deux Amans devoit être trop différente, pour les laisser jouir longtems de leurs tendres plaisirs. Charaxus, frere de la célebre Sapho, & le plus riche trafiquant de son siecle, dont les affaires l'obligeoient à passer en Egypte, entendit parler de la beauté de Rhodope; il fit connoissance avec Xantus pour avoir occasion d'en juger par ses yeux; il la trouva au-dessus de ce qu'il en avoit appris; & le Philosophe n'étant pas insensible à un gain considérable, accepta, après quelques légeres difficultés, le prix excessif dont Charaxus voulut bien payer cette charmante esclave.

Quelque tems après, Charaxus ayant accordé la liberté à Rhodope, celle-ci, qui n'étoit pas fort attachée à son nouvel Amant, le quitta comblée des trésors dont il l'avoit enrichie; elle alla s'établir à Naucratis, Ville d'Egypte, dont les habitans étoient riches & voluptueux. L'insensible Amant de Sapho ayant entendu vanter la beauté de Rhodope, fit le voyage d'Egypte pour la voir. Il la trouva occupée à faire construire une piramide, au

milieu d'une foule de ſoupirans empreſſés autour d'elle. Phaon ſe laiſſa aller aux charmes de Rhodope, qui flattée de la conquête d'un Amant dont les rigueurs avoient cauſé la mort de ſa Maîtreſſe, le reçut favorablement, & goûta quelque tems avec lui les douceurs de l'union la plus parfaite. Mais Phaon, toujours léger, quitta Rhodope comme il avoit fait Sapho. Rhodope, qui avoit plus de reſſource & plus de fermeté que la Leſbienne, s'en vengea en s'attachant une multitude d'adorateurs qui tous, à l'envi, ſe ruinoient pour lui plaire.

Un jour que, dans le plus pompeux appareil, elle s'étoit embarquée ſur le Nil pour s'y baigner, une Aigle fondit dans la barque où elle étoit, ſaiſit une de ſes mules, l'enleva avec précipitation; & prenant ſon eſſor vers Memphis, elle alla la poſer ſur les genoux de Pſammeticus qui rendoit alors la juſtice ſur ſon Trône, ainſi qu'il avoit accoutumé. Une choſe ſi nouvelle donna de la diſtraction à l'Aſſemblée; & le Roi fut touché de curioſité à la vue d'une petite chauſſure qui promettoit le plus joli pied du monde. Il ordonna ſur le champ qu'on cherchât avec ſoin, dans tout ſon Royaume, celle à qui cette mule appartenoit; quelques Officiers du Prince étant arrivés à Naucratis, entendirent raconter l'aventure de la mule; ils allerent trouver Rhodope, à qui ils déclarerent leur commiſſion, & la prierent de les ſuivre à Memphis. En un mot, Madame, le Roi d'Egypte devint ſi fort amoureux de Rhodope, & cette femme habile ſçut ſi bien ménager l'eſprit de ſon Amant, qu'il l'épouſa ſolemnellement, & la fit couronner Reine d'Egypte. Paſſons, Madame, à la ſeconde Héroïne.

La belle & sçavante Aspasie, fille d'Axiocus de Milet, vivoit en la quatre-vingt-septieme Olympiade. Elle passa les premieres années de sa jeunesse à Megare ; & après elle alla à Athênes, théâtre plus digne d'une personne aussi extraordinaire qu'elle le fut dans la suite. Periclès fut un des premiers qui soupira pour elle dans cette superbe Ville : personne n'ignore qu'il possédoit tout ce qui peut toucher l'ambition & faire naître l'amour. Periclès étoit bien fait, & son éloquence si sublime, qu'on a dit qu'elle enchantoit par sa douceur ; qu'elle donnoit de l'admiration par son abondance, & qu'elle étonnoit par sa force. Avec de si belles qualités, Périclès ne pouvoit manquer d'être aimé ; & il persuada sans peine une femme, dont la pente naturelle étoit vers l'amour. Aspasie.

Il ne fut pas le seul qui sentit le pouvoir des yeux d'Aspasie ; tout s'empressoit autour d'elle ; tout brûloit d'amour pour sa beauté ; on admiroit les charmes de son esprit : elle fut connue en peu de jours & regardée comme un prodige. Periclès se fit souvent une gloire de réciter des Harangues qu'elle avoit composées ; & l'on croit même qu'elle avoit beaucoup ajouté aux lumieres de l'esprit de ce grand homme. Enfin Aspasie fut une personne merveilleuse ; & on doit pardonner à Periclès les mouvemens qui l'obligerent de l'épouser. Il vécut le reste de ses jours avec elle dans une intelligence admirable, & mourut autant regretté d'elle qu'il en avoit été chéri.

Après l'Histoire de Rhodope & d'Aspasie, vient celle de la fameuse Laïs. Elle n'avoit que sept ans, lorsque Nicias, Général des Athéniens, passa en Laïs.

Sicile pour une expédition qui ne lui fut pas favorable : il prit néanmoins & pilla Hicara où Laïs avoit reçû le jour. Elle fut enveloppée dans la désolation de sa patrie, dont la plupart des habitans devinrent esclaves. Sa beauté & sa jeunesse désarmerent sans doute ceux que la fortune avoit rendus ses Maîtres. Sa naissance étoit simple; mais sa beauté éclata de telle sorte, lorsqu'elle fut en Grece, que plusieurs Villes, jalouses de la gloire d'Hicara, ne voulant pas lui céder l'honneur d'avoir vu naître Laïs dans son sein, se l'attribuerent tour à-tour, & eurent sur ce point de longs différends. Ce fut à Corinthe, qu'elle choisit sa demeure, Ville magnifique & voluptueuse, & trés-propre au métier de Courtisanne, que Laïs exerça avec tant de splendeur, que jamais femme n'a porté si haut la somptuosité des meubles, des habits & de toute sorte de dépense.

Apelles, fameux Peintre, eut les prémices des faveurs de Laïs. Démosthene, le févere Démosthene, ne dédaigna point de faire un voyage à Corinthe pour en obtenir des bontés. Mais le prix de quatre cens pistoles qu'elle exigeoit d'ordinaire, lui parut si excessif, qu'il dit en reprenant son chemin vers Athenes : *aux Dieux ne plaise, que j'achete si cher un repentir.* Les Citoyens de Corinthe n'étoient pas taxés si haut : elle les regardoit comme des Sujets sûrs, qu'il ne falloit pas épuiser; mais pour les Etrangers, elle ne leur faisoit point de quartier. Le tribut qu'elle en tiroit donna lieu à ce proverbe si commun : *il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.*

Un jeune Thessalien, curieux de choses rares, partit exprès de son pays pour l'aller voir. Ce fut

à

à un ſpectacle, qu'il la vit la premiere fois ; elle n'étoit plus jeune ; il en demeura toute fois enchanté. Comme il étoit lui même beau & de bonne mine, elle le démêla facilement. Pauſanias (c'eſt ainſi que ſe nommoit le Theſſalien) prit autant d'amour qu'il en falloit, pour paſſer des jours heureux avec Laïs ; mais le deſtin voulut ſe ſervir du miniſtere d'Apelles, pour déſunir ces deux perſonnes qui ſe trouvoient ſi bien de leur amour.

Ce Grand homme eut des affaires à Corinthe. L'ancien droit qu'il avoit ſur Laïs, la lui fit rechercher avec aſſez d'empreſſement. La réception ne fut pas ſi bonne, qu'il avoit lieu d'eſpérer. Apelles en fut piqué ; mais auſſi poli que bien fait, & auſſi ſpirituel que galant, il feignit de n'y prendre pas garde. Il propoſa à Laïs de la peindre ; & celle-ci ne demandant pas mieux, il travailla de cette ſçavante main qui repréſentoit juſqu'aux mœurs. Il ne chargea point le portrait de Laïs ; mais la faiſant voir telle qu'elle étoit alors, il ſe garda bien d'y ajouter rien de flatteur ; & en affectant de ne point embellir Laïs, il ne négligea aucun des autres ornemens agréables, qui font un tableau d'un portrait. Quand il fut achevé, Apelles le plaça malicieuſement près d'un autre portrait de Laïs, qu'il avoit fait dans ſa premiere jeuneſſe, & qui paroiſſoit alors celui de ſa fille. La malice d'Apelles eut ſon effet : Pauſanias venant à faire réflexion que Laïs n'étoit pas la plus belle perſonne du monde, par la comparaiſon qu'il fit des deux tableaux, ſe rappella en même-tems, qu'il avoit laiſſé dans ſa Patrie, une jeune fille fort aimable, qu'il avoit promis d'épouſer avant que de venir à Corinthe. Il quitta Laïs, & retourna en

Theſſalie ; Laïs l'y ſuivit de près;mais n'ayant pu rappeller à elle ſon Amant, elle fixa ſa demeure dans ce pays. Le nombre de ſes années ne lui laiſſant gueres d'eſpérance de faire des adorateurs, elle ſe compoſa une ſuite de jeunes Beautés qui attirerent chez elle quantité de perſonnes. Cette conduite excita l'indignation de la plupart des femmes. Un jour,dans un temple de Vénus,elles ſe jetterent ſur Laïs,& l'aſſommerent à coups de chaiſes & de bancs.

Nous voici, Madame, à la quatriéme Hiſtoire.

Lamia. Cléanor, joueur de flute & Citoyen d'Athênes, fut pere de la fameuſe Lamia. Elle fut priſe dans la Bataille navale que Démétrius Poliorcete gagna ſur Ptolomée, Roi d'Egypte. Le vainqueur trouva dans Lamia, le plus beau prix de ſa victoire. Quoiqu'elle fut un peu âgée, & que lui-même fut à la fleur de ſon âge, il ne put réſiſter au pouvoir de ſes charmes ; & il l'aima bientôt plus que toutes ſes autres Maîtreſſes. La gloire de cette femme monta à un tel point, que les Athéniens lui éleverent un Temple dans leur Ville,où l'encens fumoit plus ſouvent que ſur les Autels de leurs Dieux. Démétrius goutoit un plaiſir ſenſible, des honneurs qu'on rendoit à ſa Maîtreſſe ; mais pour y joindre quelque choſe de plus ſolide, il obligea le peuple à lui donner deux cens cinquante talens, pour ſatisfaire à ſes exceſſives dépenſes. La vie de Démétrius n'avoit été juſqu'alors, qu'un tiſſu de proſpérités & de triomphes ; mais Seleucus, ſon gendre, lui ayant déclaré la guerre, il fut vaincu, fait priſonnier, & mourut peu de tems après dans ſa captivité. Lorſque Lamia ſut la défaite & la mort

de Démétrius, elle se retira à Athênes, où elle passa le reste de sa vie.

Telles sont, Madame, les célébres Beautés dont Madame Durand a écrit l'Histoire. Sans le secours de l'imagination, elle a su réunir dans des tableaux différens, une infinité de traits épars dans les ouvrages des anciens, & leur donner les ornemens dont ils étoient susceptibles.

Je suis, &c.



## LETTRE XIV.

Henri, Duc des Vendales.

L'HISTOIRE de Henri, Duc des Vandales, & deux mots des Poësies & autres Ouvrages de Mad. Durand feront le sujet de cette derniere Lettre.

Henri, Duc des Vendales, descendu des anciens Rois de cette nation qui habitoit une partie de l'Espagne, Prince vraiment vertueux & brave, se distingua parmi ceux, qui, du tems des Croisades, entreprirent la conquête & la délivrance de la Terre-Sainte. Il arma une Flotte considérable, qu'il remplit de ses meilleures troupes. Il avoit épousé la fille du Roi de Suéde, Princesse douée de mille vertus. Ils s'aimoient tendrement, & avoient plusieurs gages de leur amour. Charles, leur fils aîné, n'avoit que huit ans, lors qu'Henri partit pour cette fameuse expédition. C'étoit un Prince formé par les graces; sa personne étoit parfaite, son humeur douce & engageante, & son esprit, que d'habiles Maîtres commençoient à cultiver, avoit déjà une solidité qui donnoit les plus grandes espérances. Henri se séparoit de son épouse avec une peine qu'il n'osoit lui témoigner. Pour adoucir la rigueur d'une absence si longue, il emmena avec lui le jeune Charles. Il partit suivi de la noblesse de ses Etats. Sa navigation fut d'abord fort heureuse; mais une tempête furieuse ayant ensuite dispersé ses Vaisseaux, il fut jetté sur les Côtes de Caramanie, & attaqué par les Infidéles, qui malgré une vigoureuse résistance, l'obligerent de se rendre. Henri

& son fils furent conduits au Caire, & présentés au Soudan qui régnoit alors en Egypte. Ce barbare condamna le Duc à une rigoureuse prison, retint Charles auprès de lui, & le fit élever parmi d'autres esclaves. Ce jeune Prince, qui croissoit en graces & en vertus, avoit près de quatorze ans, quand le Soudan, enlevé par la mort, fut remplacé par un Seigneur tartare, qui avoit des mœurs douces & polies, contre l'ordinaire de sa nation. Il avoit une fille à peu-près de l'âge de Charles. Ce jeune Prince fut frappé comme d'un coup de foudre, en la voyant dans une cérémonie, où elle accompagnoit son pere ; & il crut remarquer qu'elle l'avoit distingué dans la foule. C'en fut assez, pour se livrer aux plus flatteuses espérances. Charles oubliant qu'il étoit esclave à la Cour d'un Prince Mahométan, ne fut plus occupé que de son nouvel amour, & des moyens de le satisfaire. Un jour qu'il rêvoit dans les jardins du Palais, à la bizarrerie de sa destinée, qui sembloit ne lui avoir présenté Zatime, que pour le tourmenter d'une maniere nouvelle, puisqu'il y avoit plus d'un mois qu'il l'adoroit, sans qu'il eut pû la revoir, un esclave noir se présenta à lui ; & prenant garde à n'être vû ni écouté, il lui dit qu'il avoit une lettre à lui rendre. Le Prince la prit avec précipitation ; mais quel fut son étonnement en lisant ces paroles !

» A quoi penses-tu, Chrétien, d'oser lever les » yeux sur la fille du Soudan ? Ignores-tu que la » témérité est ici séverement punie ? On a remarqué l'ardeur de tes regards. Tremble, jeune » audacieux ; un plus heureux . . . . Mais je trahirois un secret que je dois respecter. Toute » fois si ce peu de mots peut éclairer ta raison,

» tournes tes désirs vers une personne, sinon aussi
» belle & aussi illustre, du moins plus propor-
» tionnée à ton état, & qui te comblera de tant
» de biens, que tu béniras le jour que tu sçus lui
» plaire. «

Le jeune Vandale affligé qu'une autre que Zatime lui eût écrit, ne daigna pas faire réponse à cette lettre. Il en reçut successivement plusieurs autres du même stile; il n'y fit aucune attention. On essaya de le gagner par les présens les plus riches & les plus précieux; Charles n'y fut pas plus sensible. Cependant ces lettres, ces présens étoient envoyés par Zatime, qui éprise d'amour pour le jeune Duc, avoit voulu mettre sa fidélité à l'épreuve, & avoit fait écrire les Lettres par Félime sa confidente. On sait le danger de ces sortes de confidences; Félime prit effectivement de l'amour pour Charles; surtout depuis une entrevue que Zatime avoit eue avec lui dans les Jardins, & à laquelle elle avoit été présente. Charles qui ne pouvoit plus douter des sentimens de Zatime, & qui étoit instruit de ce qu'elle avoit fait pour l'éprouver, s'abandonnoit à la joie la plus vive, & goûtoit les douceurs d'un amour mutuel. Zatime ne faisoit plus difficulté de lui écrire elle-même; & Félime, en qui elle avoit une entiere confiance, se chargeoit de faire tenir ses lettres. Cette fille qui aimoit le jeune Vandale, & qui voyoit dans sa Maitresse, une rivale heureuse & favorisée, résolut de la sacrifier à sa jalousie. Ce projet étoit facile à exécuter.

Un jour que Zatime lui donna une lettre très-tendre pour son Amant, Félime, au lieu de la faire tenir au Vendale, la fit porter secrette-

ment au Soudan, qui entra d'abord dans une violente colere. La tendresse qu'il avoit pour sa fille, le porta néanmoins à lui pardonner ; mais il y avoit tout à craindre pour le jeune Duc. Félime qui vouloit recueillir le fruit de sa trahison, songea à tirer Charles de la prison où il étoit renfermé. Elle commença par faire cacher dans ses habits, & dans ceux d'une Esclave fidelle, toutes ses pierreries, & les plus précieuses de celles de la Princesse ; elle s'assura de quatre hommes & de plusieurs chevaux ; & ayant pris ses mesures pour sortir la nuit, elle écrivit au Prince des Vendales un billet, au nom de Zatime, par lequel on lui marquoit de suivre aveuglément le guide qui lui remettroit la lettre ; qu'on lui rendroit sa maîtresse & son pere ; & qu'ils pourvoiroient ensemble à leur liberté.

L'amoureux Prince baisa avec ardeur ces détestables caracteres ; il se croyoit au comble du bonheur, après s'être vu dans l'abîme de la misere. Rien ne manquoit plus à sa félicité ; il vola, comme on le lui ordonnoit, sur les pas de son libérateur qui étoit un des Officiers de ses Gardes, attaché depuis long-tems à Félime, & un de ceux qu'elle avoit choisis pour son escorte. Il n'y eut aucun obstacle à sa sortie. Tout se passa dans le silence d'une nuit fort obscure. Tandis que cette petite troupe prenoit la fuite, & que le jeune Prince, qui ne fut désabusé que quelques heures après, se voyoit dans l'impossibilité d'échapper à ses Gardes, le Soudan avoit envoyé sur leurs traces, & fait faire des perquisitions dans toute l'étendue de son Royaume.

Un jour ce Prince ordonna qu'on lui amenât tous les Prisonniers qu'il tenoit renfermés. Ils

parurent tous en sa présence ; & ses yeux s'étant fixés sur le Pere du jeune Charles, il fut surpris & inquiet à la vue de ce vénérable Vieillard : » Ton fils n'est plus en ma puissance, lui » dit-il ; mais où m'as-tu dit que tu as pris naissance ? N'est ce pas en Espagne ? Oui, Seigneur, reprit le Duc, surpris à son tour de » cette demande. Passe dans mon cabinet, reprit » le Soudan ; je veux apprendre par toi quelques » particularités de ton Pays.

» Henri obéit à cet ordre. Tu te dis Chrétien, continua le Soudan, lorsqu'ils furent » seuls ; que ton Pays est l'Espagne ? Je l'ai déjà » dit à ta Hautesse, reprit-il ; & tu le peux connoître à mon accent, puisque tu parles fort bien » cette langue. Et de quelle Province, continua » le Tartare ? Le Duc, à cette question, jetta un » profond soupir. Tu ne me réponds rien, dit » le Soudan ; je suis de Vandalousie, reprit » Henri, en le regardant. De Vandalousie, répéta le Soudan ? As-tu connu le Duc des Vandales qui régnoit il y a trente ans, & son fils » Henri, qui, selon toutes les apparences, doit » régner aujourd'hui ? Je les ai connus sans » doute, répondit le Vandale, de plus en plus » surpris de tant d'interrogations. Si tu as porté » les armes sous eux, dit le Soudan, ou que tu » ayes été à leur Cour, comme la noblesse de » ton air m'en assure, n'aurois-tu pas vu un » jeune Tartare, qui passa quelques années auprès d'eux, qui eut le bonheur de se faire aimer de l'un & de l'autre, & qui suivit Henri » dans ses deux premieres campagnes ? Je fis » ces deux campagnes comme lui, repartit le » Duc ; & j'aimai cet aimable Tartare, aussi

» tendrement qu'il l'aima : à ces mots le Soudan
» ne pouvant plus douter de ce qu'il avoit soup-
» çonné d'abord, s'approcha du Duc des Van-
» dales, & le serrant étroitement entre ses bras :
» rends-moi, lui dit-il, toute l'amitié que ce
» Prince me porta ; & je te rendrai ce Tartare
» que tu n'as pas haï ».

Jusques-là Henri occupé de ses malheurs & de l'inquiétude du sort de son fils, n'avoit pu reconnoître un jeune aventurier dans la personne d'un des plus grands Monarques du monde ; car c'étoit en effet lui-même, que le Duc avoit vu à la Cour de son pere, & avec qui il s'étoit lié dans sa jeunesse, d'une amitié particuliere. Mais tout-à-coup ses yeux se dévoilerent ; il sentit renaître dans son ame toute la tendresse qu'il avoit eue pour cet ancien ami ; & répondant à ses caresses par d'autres aussi touchantes, ils se trouverent mouillés de ces larmes qu'il sied bien aux plus grands courages de répandre dans une joie aussi imprévue.

Après les premiers transports que leur reconnoissance leur causa, le Duc dont les inquiétudes n'étoient que suspendues, alloit demander au Soudan, ce qu'étoit devenu son fils, quand un bruit s'éleva dans l'autre chambre, qui, malgré le respect profond que ces Peuples avoient pour leur Souverain, augmenta de telle sorte, que le Soudan ayant dit à la hâte à Henri, qu'ils auroient bientôt une autre conversation, sortit pour en apprendre le sujet ; mais quel fut son étonnement, quand il vit le jeune Charles à ses pieds, qui lui dit : » Seigneur, que Dieu con-
» duise tous tes pas ; voici ton Esclave dont je
» t'apporte la tête ; ordonne mon supplice ; je

» ne puis ni me repentir du seul crime qu'on
» peut m'imputer, ni vivre sans. . . Il alloit
» continuer, parce que le Soudan balançoit dans
» son esprit les divers intérêts qui l'agitoient;
» quand le Duc prenant la parole : charge-nous
» de fers, l'un & l'autre, lui dit-il; & si tu prends
» la vie de mon fils, prends aussi la mienne;
» aussi bien je ne pourrois survivre à sa perte ».

Les spectateurs attentifs à cette scène, en attendoient le dénouement avec impatience; la figure noble & gracieuse du jeune esclave, & l'amour d'un pere dont l'air annonçoit la naissance, demandoient graces pour eux dans des cœurs, d'ordinaire peu susceptibles de compassion. Le Soudan y étoit plus porté que personne; mais ne voulant pas se déterminer à la hâte, il se contenta de regarder le Duc d'une façon qui n'étoit point ennemie, & d'ordonner qu'on le gardât avec Charles, dans un appartement de son Palais, pour être à portée de communiquer plus aisément avec lui.

Quelques jours se passerent, au bout desquels le Soudan entra sécrettement chez le Duc. » Je
» viens t'annoncer, lui dit-il, qu'il ne tient qu'à
» toi de traiter de ta rançon. Henri fut un peu
» étonné de ce discours; parce qu'il crut qu'étant
» connu pour Souverain, on mettroit peut-être
» sa liberté à trop haut prix. Tu ne réponds point
» à ma proposition, continua le Soudan, voyant
» qu'Henri ne parloit point; mais je vois bien
» qu'il faut que je fasse tous les pas, & que je
» t'apprenne le trésor qu'il me faut pour ta déli-
» vrance. Tu peux ordonner, reprit froidement
» le Duc, ne trouvant point que ce commence-
» ment répondit à ce qu'il auroit dû espérer; tu

» peux même prononcer l'arrêt de ma mort & » celle d'un fils qui t'a offensé, sans que j'en murmure; notre sang lavera les fautes qu'il a commises contre Dieu & contre toi. Tu m'entends » mal, reprit le Soudan d'un air grave & sérieux; » je n'en veux point à ta vie; mais je te demande ton fils. Je t'ai déjà dit, répondit Henri avec » fermeté, que je ne survivrai point à sa perte; » c'est moi qui l'ai conduit dans l'abîme; je dois » l'y suivre, & je l'y suivrai. Le Prince présent à » cet entretien, alloit prendre la parole pour tâcher de persuader à son pere de le sacrifier, » puisqu'il n'y avoit que lui de coupable, quand » le Soudan ouvrant les bras, & courant embrasser le Duc: je te demande ton fils, lui dit-il, » mais c'est pour en faire l'époux de ma fille; elle » ne pourroit vivre heureuse sans lui; & moi je » ne serois jamais content, si je lui voyois passer » une vie infortunée; je te l'abandonne, continua-t'il en s'adressant à Charles; je n'envisage » point les intérêts de ma Religion; celui qui » gouverne tout, & qui a permis qu'elle t'aimât, » ordonnera du reste ».

Tandis que le Soudan, dont le cœur étoit fort serré, exprimoit ainsi ses résolutions, le Prince, que l'excès de la joie rendoit immobile, embrassoit ses genoux, & pouvoit à peine articuler une parole. Le Duc, de son côté, retrouvant le cœur de cet ancien ami qui lui avoit paru si généreux, arrangeoit un peu mieux ses discours pour lui témoigner sa reconnoissance. » Ne perdons pas un » moment, dit le Soudan; ma fille est dans un état » trop violent, pour ne pas songer à la soulager. » Cela seul fut capable de tirer le Prince de l'espece de ravissement où il étoit, pour le faire

» passer dans un plus parfait ; il suivit le Soudan
» & le Duc chez la belle Zatime. Le premier vou-
» lant jouir de l'embarras de la Princesse, lui dit,
» en lui présentant le Duc & son fils : voilà deux
» victimes que je te livre au lieu d'une, ma fille;
» ordonne de quel genre de supplice tu veux qu'el-
» les meurent. Zatime toute éperdue & de la vue
» de son Amant, & des paroles de son pere,
» baissa les yeux, & ne répondit rien. Qu'est-ce
» que ceci, Zatime, continua le Soudan ; as-tu
» oublié les outrages d'un ingrat ; voudrois-tu lui
» faire grace ? Ces derniers mots furent pronon-
» cés d'une façon qui donna un peu de hardiesse
» à la Princesse. Seigneur, lui dit-elle, ce n'est
» pas à moi de décider ; je n'aime pas le sang ;
» éloignez ces Infortunés de ma présence ; &
» délivrez-moi d'un objet insupportable dans l'é-
» tat où je suis. Si je les éloigne, reprit le Soudan,
» veux-tu bien partager leur exil ? Plus ce Mo-
» narque parloit, plus Zatime sentoit de trouble.
» Enfin le Soudan ayant pitié de l'agitation de
» la Princesse, lui apprit le changement favorable
» qui étoit arrivé à leur condition. Ce fut un nou-
» vel embarras pour elle. Le Prince se jetta à ses
» pieds, & lui demanda, avec un transport fort
« éloquent, la confirmation du don que le Sou-
» dan lui avoit fait. Si je lui ai mal obéi quand il
» m'a commandé de vous oublier, lui dit-elle,
» je réparerai cette faute en lui obéissant en cette
» occasion ».

Bref, nos deux Amans quitterent l'Egypte, comblés des bienfaits du Soudan, & arriverent heureusement avec le Duc Henri, dans la Vandalousie, où Zatime embrassa la Religion Chrétienne, & fut mariée avec le jeune Prince.

Outre les Romans dont je viens, Madame, de vous rendre compte, il y a encore dans le Recueil des Œuvres de Madame Durand, quelques piéces de Poësies fugitives, & des Comédies en proverbes, ou des proverbes mis en Comédies. Les vers ne sont pas assez bons pour vous être offerts.

A l'égard des Comédies, il suffira, Madame, de placer ici les dix proverbes qui en sont le sujet. I. Tel maître, tel valet. II. A bon chat, bon rat. III. On ne connoit pas le vin au cercle. IV. Qui court deux Liévres, n'en prend point. V. Pour un plaisir, mille douleurs. VI. Il n'est point de belles prisons, ni de laides amours. VII. Les jours se suivent & ne se ressemblent pas. VIII. A laver la tête d'un Môre, on y perd sa lessive. IX. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. X. Oisiveté est mere de tout vice.

Ce sont là, Madame, les sujets de dix Comédies qui se jouent souvent dans les Sociétés, sans autre préparation, que de les avoir lues ou entendu lire. Elles ne sont susceptibles ni d'extraits, ni d'analyses; mais elles peuvent donner l'idée d'en jouer de semblables en impromptu, soit à la campagne, pour amuser la compagnie, lorsque le tems n'est point propre à la promenade, soit à la ville même, pour varier les plaisirs.

Je suis, &c.

## LETTRE XIII.

1681. Madame de Tencin.

JE ne garantis point, Madame, la ressemblance du portrait que je vais mettre sous vos yeux. On a prétendu peindre Madame de Tencin; c'est aux personnes qui l'ont connue, à nous apprendre si le tableau est conforme à l'original. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas été tracé par une main ennemie, & qu'il pourra trouver quelques contradicteurs. Quoi qu'il en soit, je ne changerai rien à ce que dit de cette femme célebre, l'Auteur des *Etrennes aux Dames*, ou plutôt celui qui lui a fourni ce morceau : » Mademoiselle Claude » Guérin, connue sous le nom de Madame de » Tencin, Chanoinesse de Neuville, née en » 1681, est morte à Paris le 4 Décembre 1749, » âgée de 68 ans. Cette Dame étoit un prodige » de perfections. Elle avoit le cœur excellent & le » caractere admirable; & pour l'esprit, toute la » force de celui de l'homme, mêlée avec toute la » délicatesse de celui des femmes. A ce cœur ex- » cellent, à cet esprit si distingué, elle joignoit » une ame forte, courageuse & résolue; de ces » ames supérieures à tout événement, dont la hau- » teur & la dignité ne plient sous aucun accident » humain; qui retrouvent toutes leurs ressources, » où les autres les perdent; qui peuvent être af- » fligées, mais jamais abbatues, ni troublées; » qu'on admire plus dans leurs afflictions, qu'on » ne songe à les plaindre; qui ont une tristesse » froide & muette dans les plus grands chagrins, » & une gaîté toujours décente dans les plus grands

» sujets de joie. Ses amis l'ont vue quelquefois » dans l'un & dans l'autre de ces états, & n'ont » jamais remarqué qu'ils prissent rien sur sa » présence d'esprit, sur son attention pour » les moindres choses, sur la douceur de ses » manieres, & sur la tranquillité de sa con» versation. Elle étoit tout à eux, quoiqu'elle » eût lieu d'être tout à elle. Enfin, il n'y avoit » point de femme plus estimable : elle étoit » la meilleure de toutes les amies ; & elle au» roit été la plus aimable de toutes les maî» tresses ».

Quelques uns ont prétendu que le célebre Cardinal de Tencin, son frere, lui devoit sa fortune & son chapeau. Elle fut pendant cinq ans, Religieuse dans le Couvent de Montfleury en Dauphiné ; mais elle rentra dans le monde, en recla mantcontre ses vœux. Elle parvint, sans être fort riche, à avoir dans Paris une maison de la meilleure compagnie. Il étoit du bon ton d'être admis dans sa société. Les Seigneurs de la Cour, les gens de Lettres & les Etrangers les plus distingués, briguoient également pour y être introduits. Comme ceux qui en faisoient le fond ordinaire, étoient les beaux esprits & les Sçavans les plus connus de France, Madame de Tencin les appelloit, par ironie, ses bêtes. Elle étoit souvent consultée par eux, sur les ouvrages d'agrément, & s'intéressoit avec chaleur pour ses amis. Dans une édition des *Lettres Familieres* de M. de Montesquieu, d'où j'ai tiré une partie de ce que je viens de vous dire, on lit dans une note, que Madame de Tencin s'attribuoit, à elle seule, le Roman du *Comte de Comminge*, & celui du

*Siége de Calais*; que M. de Pont-de-vêle, son neveu, n'y avoit aucune part ; qu'elle n'avoit révélé ce secret qu'à MM. de Fontenelle & Montesquieu, & que ce dernier en avoit fait confidence à un ami dont on tient cette anecdote. Il est vrai que Madame de Tencin a eu une très-grande part à la composition de ces deux ouvrages; mais j'ai vû une lettre écrite de la main de M. Pont-de-vêle, dans laquelle il assure positivement, les avoir faits en société avec sa tante; & M. de Pont-de-vêle est assurément plus croyable, que la note hazardée d'un inconnu, insérée dans une édition furtive & désavouée. Ainsi, Madame, sans rien diminuer du mérite de Madame de Tencin, vous pouvez regarder son neveu, M. de Pont-de-vêle, comme son coopérateur dans les ouvrages attribués à cette femme célébre. C'est ainsi que Madame de la Fayette, d'après les conseils de MM. Segrais & de la Rochefoucault, a composé les Romans de Zaïde & de la Princesse de Cleves. J'ai cru, Madame, cette remarque nécessaire, avant que de vous parler du premier Ouvrage de Madame de Tencin : *le Comte de Comminge*.

Ce Comte est obligé, pour des intérêts de famille, de se rendre à l'Abbaye de R***. Son pere & le Marquis de Lussan, quoique parens très-proches, étoient désunis dès l'enfance ; & cette haine, croissant avec l'âge, étoit devenue irréconciliable. Il s'agissoit de rechercher dans les Archives de cette Abbaye, des titres d'où dépendoit le gain d'un Procès qui n'alloit à rien moins, qu'à dépouiller entiérement le Marquis de Lussan. Le Comte part, sous le nom de Longaunois, pour être plus obscur, & ne donner aucun soup-

çon

ton dans un séjour, où Madame de Lussan avoit plusieurs parens.

Comme il se trouvoit près de Bagnières, il demanda à son pere la permission d'y passer le tems des eaux : il l'obtint. Dès le lendemain de son arrivée, il fut conduit à la Fontaine. Il régne dans ces lieux une liberté qui dispense du cérémonial. Avec toutes les graces de la jeunesse, ornées par l'éducation, le Comte ne tarde point à être remarqué. On l'admet dans toutes les parties de plaisir. On le mene chez le Marquis de la Valette, qui donnoit une Fête aux Dames. C'est là qu'il rencontra le bel objet de l'amour le plus tendre, le plus vertueux & le plus malheureux qui fut jamais. « Je l'aimois dès ce moment, dit le Comte ; & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusques-là, disparut ; je ne pus plus faire autre chose, que la suivre & la regarder. Elle s'en apperçut & en rougit. On proposa la promenade ; j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la Compagnie, pour que j'eusse pu lui parler ; mais moi, qui, quelques momens auparavant, avoit toujours eu les yeux attachés sur elle, à peine osai-je les lever quand je fus sans témoins. J'avois dit jusques-là à toutes les femmes, même plus que je ne sentois. Je ne sçus plus que me taire, aussitôt que je fus véritablement touché ».

Cette personne charmante, pour qui, en la voyant, le Comte de Cominge conçut une si forte passion, étoit Mademoiselle de Lussan, qu'il ne connut que sous le nom d'Adelaïde. Cette erreur servit encore à le perdre. Il se livra

avec sécurité à l'impression vive & rapide qu'il éprouve. Adélaïde de son côté s'abandonne, sans remords, à un sentiment dont elle ne peut prévoir les suites.

Le Comte ne voit plus, dans M. de Lussan, l'ennemi de son pere ; il n'y voit que le pere de sa Maitresse. Tous les papiers dont il est dépositaire, & qui peuvent assurer la ruine du Marquis, il les brûle sans balancer. Après ce sacrifice, que le Comte double en le cachant, il pense à s'éloigner de ce qu'il a de plus cher. » Je vais » bientôt vous quitter, belle Adélaïde, lui dit-il; » vous souviendrez-vous quelquefois d'un hom» me, dont vous faites toute la destinée ? Je n'eus » pas la force de continuer : elle me parut in» terdite ; je crus même voir de la douleur dans » ses yeux. Vous m'avez entendu, repris-je; de » grace, répondez-moi un mot. Que voulez» vous que je vous dise, me répondit-elle ; je ne » devrois pas vous entendre ; & je ne dois pas » vous répondre. A peine se donna-t'elle le tems » de prononcer ce peu de paroles ; elle me quitta » aussitôt ; & quoi que je pusse faire dans le reste » de la journée, il me fut impossible de lui par» ler ; elle me fuyoit ; elle avoit l'air embarrassé : » que cet embarras avoit de charmes pour mon » cœur ! Je le respectai ; je ne la regardois qu'a» vec crainte ; il me sembloit que ma hardiesse » l'auroit fait repentir de ses bontés.

» J'aurois gardé cette conduite si conforme » à mon respect, & à la délicatesse de mes sen» timens, si la nécessité où j'étois de partir, ne » m'avoit pas pressé de parler ; je voulois avant » que de me séparer d'Adélaïde, lui apprendre » mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore

» plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, » lui dis-je : Eh ! Que ferez-vous quand vous » sçaurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes » malheurs ? Je vous ai abusé par un nom sup- » posé : je ne suis point ce que vous me croyez ! » je suis le fils du Comte de Cominge. Quoi ! » s'écria Adélaïde, vous êtes notre ennemi ! » C'est vous, c'est votre pere qui poursuivez la » ruine du mien ! Ne m'accablez point, lui dis- » je, d'un nom si odieux. Je suis un Amant prêt » à tout sacrifier pour vous. Mon pere ne vous » fera jamais de mal ; mon amour vous assure » de lui.

» Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez- » vous trompée ? Que ne vous montriez-vous sous » votre véritable nom ? il m'auroit averti de » vous fuir. Ne vous repentez pas de quelque » bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je » en lui prenant la main, que je baisai malgré » elle. Laissez-moi, me dit-elle ; plus je vous » vois, & plus je rends inévitables les malheurs » que je crains.

» La douceur de ces paroles me pénétra d'une » joie, qui ne me montra que des espérances. » Je me flattai que je rendrois mon pere favo- » rable à ma passion ; j'étois si plein de mon » sentiment, qu'il me sembloit que tout devoit » sentir & penser comme moi. Je parlai à Adé- » laïde de mes projets en homme sûr de réussir.

» Je ne sçais pourquoi, me dit-elle, mon cœur » se refuse aux espérances que vous voulez me » donner : je n'envisage que des malheurs ; & » cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je » sens pour vous : je vous ai laissé voir mes sen- » timens ; je veux bien que vous les connoissiez ;

» mais souvenez-vous que je sçaurai, quand il le
» faudra, les sacrifier à mon devoir.

» J'eus encore plusieurs conversations avec Adé-
» laïde avant mon départ : j'y trouvois toujours de
» nouvelles raisons de m'applaudir de mon bon-
» heur : le plaisir d'aimer & de connoître que j'é-
» tois aimé, remplissoit tout mon cœur; aucun
» soupçon, aucune crainte, pas même pour l'ave-
» nir, ne troubloit la douceur de nos entretiens.
» Nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous
» nous estimions ; & cette certitude, bien loin
» de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore
» les charmes de la confiance. La seule chose qui
» inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon pe-
» re. Je mourrois de douleur, me disoit-elle,
» si je vous attirois la disgrace de votre famille;
» je veux que vous m'aimiez; mais je veux sur-
» tout que vous soyez heureux. Je partis enfin
» plein de la plus tendre & de la plus vive passion
» qu'un cœur puisse ressentir, & tout occupé du
» dessein de rendre mon pere favorable à mon
» amour. »

Il le trouve déjà instruit; & il a le courage de ne rien cacher. Reproches, menaces, emportemens, rien ne l'effraye : ce sentiment consolateur, qui naît des belles actions, le tranquillise. Il oppose au courroux paternel, une âme respectueuse, mais dévouée, pour jamais, à l'amour & au malheur Ce pere infléxible cherche tous les moyens de traverser un attachement qui fait échouer sa haine & ses espérances. Il propose pour femme à son fils, une fille de la maison de Foix. Le Comte la refuse, & est enfermé dans une Tour, où sa seule consolation est d'aimer Adélaïde & de souffrir pour elle. On ne met de terme à son esclavage, que l'engagement de son Amante avec un

autre. Tremblante pour les jours du Comte, elle se détermina enfin à lui rendre la liberté aux dépens de la sienne; & elle le lui fit sçavoir par une lettre qu'il reçut dans sa prison. Voici ce qu'elle contenoit.

» Les fureurs de M. de Cominge m'ont instruite de tout ce que je vous dois; je sçais ce que » votre générosité m'avoit laissé ignorer. Je sçais » l'affreuse situation où vous êtes; & je n'ai, » pour vous en tirer, qu'un moyen qui vous ren- » dra peut-être plus malheureux; mais je le ferai » aussi-bien que vous; & c'est-là ce qui me donne » la force de faire ce qu'on exige de moi. On » veut, par mon engagement avec un autre, s'as- » surer que je ne pourrai être à vous : c'est à ce prix » que M. de Cominge met votre liberté. Il » m'en coûtera peut-être la vie, & sûrement tout » mon repos. N'importe, j'y suis résolue; vos » malheurs, votre prison, sont aujourd'hui tout » ce que je vois. Je serai mariée dans peu de jours » au Marquis de Bénavidès. Ce que je connois » de son caractere, m'annonce tout ce que j'aurai » à souffrir : mais je vous dois du moins cette es- » pece de fidélité de ne trouver que des peines » dans l'engagement que je vais prendre. Vous, » au contraire, tâchez d'être heureux : votre bon- » heur feroit ma consolation. Je sens que je ne de- » vrois point vous dire tout ce que je vous dis; » si j'étois véritablement généreuse, je vous lais- » serois ignorer la part que vous avez à mon ma- » riage : je me laisserois soupçonner d'inconstan- » ce; j'en avois formé le dessein; je n'ai pu l'exé- » cuter; j'ai besoin, dans la triste situation où je » suis, de penser que du moins mon souvenir ne » vous sera pas odieux. Hélas! il ne me sera pas

» bientôt permis de conserver le vôtre ; il faudra
» vous oublier ; il faudra du moins y faire mes
» efforts. Voilà, de toutes mes peines, celle que je
» sens le plus ; vous les augmenterez encore,
» si vous n'évitez avec soin les occasions de me
» voir & de me parler. Songez que vous me de-
» vez cette marque d'estime ; & songez combien
» cette estime m'est chere, puisque de tous les
» sentimens que vous aviez pour moi, c'est le seul
» qu'il me soit permis de vous demander ».

Plus l'engagement qu'elle va contracter est affreux, moins il pese à la délicatesse de cette ame tendre & courageuse ; c'est la compassion du Comte qu'elle prétend exciter, & non pas sa jalousie ; elle veut, en renonçant à lui, lui laisser la certitude qu'elle ne peut être heureuse avec l'époux qu'on lui destine.

Le Comte, prévenu des résolutions d'Adélaïde, s'abandonne à la plus vive douleur ; il trouve le moyen de s'échapper de sa prison, & part avec l'espérance de détourner son Amante de son horrible projet : Il n'étoit plus tems : son mari l'avoit déjà emmenée dans ses Terres. La situation du Comte de Cominge ne peut se décrire. Après le premier accablement, il s'occupe des moyens de revoir Adélaïde, & des déguisemens qu'il pourra employer, pour s'introduire dans les lieux qu'elle habite. Il apprend que Bénavidès a besoin d'un Peintre ; il saisit cette idée : rien ne peut le retenir ; il vole se présenter. Quel spectacle pour lui ! Il voit Adélaïde rêveuse, solitaire, occupée à dévorer ses larmes ; mais enfin il la voit ; il suit tous ses mouvemens ; il frémit au seul son de sa voix ; il distingue le bruit de ses pas ; il entend jusqu'à son silence ; il jouit de son abattement, de sa tristesse,

de son malheur même ; plaisir cruel & empoisonné, qui suppose le comble de l'infortune ! Un jour, n'étant plus maître de son trouble, il entre dans la chambre d'Adélaïde ; il se précipite à ses pieds, qu'il arrose de pleurs : Bénavidès les surprend ; il met l'épée à la main, & veut se jetter sur sa femme : le Comte s'élance au-devant d'elle ; il est attaqué & blessé par Bénavidès : c'est alors qu'il songe à se défendre, bien moins par amour pour la vie, que par haine pour Bénavidès, qu'il fait tomber à ses pieds, & qu'il laisse presque mourant. Ce monstre, après quelques jours où l'on désespéroit de lui, revient à la vie, pour empoisonner celle de sa malheureuse épouse. Ses premiers sentimens, en ouvrant les yeux, sont la jalousie & la fureur. Grâces, jeunesse, beauté, attrait impérieux des larmes, rien ne peut le fléchir. Las d'être tyran, il veut être Bourreau. Le barbare ! il traîne Adélaïde dans le fond d'un cachot, & la fait passer pour morte. Désespéré, privé de tout, anéanti, Cominge fuit l'œil des humains : errant de déserts en déserts, il porte, dans les lieux les plus sombres & les plus sauvages, l'excès de son désespoir & le délire de sa douleur. Enfin, je ne sçais quel mouvement le conduit à la Trappe : la lettre d'Adélaïde, & son portrait, étoient le seul bien qu'il s'étoit réservé. Il court s'ensevelir au fond de ces tombeaux, où la Religion enchaîne ses pâles victimes, & où le feu des passions brûle encore sous la haire & les cilices. « On me demanda, dit le Comte, » quand les épreuves furent finies, si la mauvaise » nourriture & les austérités ne me paroissoient » pas au-dessus de mes forces ; la douleur m'occu» poit si entierement, que je ne m'étois pas mê» me apperçu du changement de nourriture, &

» de ces austérités dont on me parloit.

» Mon insensibilité à cet égard fut prise pour » une marque de zele ; & je fus reçu. L'assurance » que j'avois par là, que mes larmes ne seroient » point troublées, & que je passerois ma vie en» tiere dans cet exercice, me donna quelqu'espe» ce de consolation. L'affreuse solitude, le silen» ce qui régnoit toujours dans cette maison, la » tristesse de tous ceux qui m'environnoient, me » laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit » devenue si chere, qui me tenoit presque lieu » de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exer» cices du Cloître, parce que tout m'étoit éga» lement indifférent. J'allois tous les jours dans » quelqu'endroit écarté du bois ; là je relisois cette » lettre, je regardois le portrait de ma chere Adé» laïde ; je baignois de mes larmes l'un & l'au» tre, & je revenois le cœur encore plus triste.

» Il y avoit trois années que je menois cette » vie, sans que mes peines eussent reçu le moin» dre adoucissement, quand je fus appellé par le » son de la cloche, pour assister à la mort d'un Re» ligieux ; il étoit déjà couché sur la cendre : & » on alloit lui administrer le dernier Sacrement, » lorsqu'il demanda au pere Abbé la permission » de parler.

» Ce que j'ai à dire, mon pere, ajouta-t'il, » animera d'une nouvelle ferveur, ceux qui m'é» coutent, pour celui qui par des voies si extraor» dinaires, m'a tiré du profond abîme où j'étois » plongé, pour me conduire dans le port du salut. Il continua ainsi :

» Je suis indigne de ce nom de frere dont ces » Saints Religieux m'ont honorée : vous voyez en » moi une malheureuse pécheresse, qu'un amour

» prophane a conduite dans ces ſaints lieux. J'ai-
» mois, & j'étois aimée d'un jeune homme d'une
» condition égale à la mienne. La haine de nos
» peres mit obſtacle à nôtre mariage. Je fus mê-
» me obligée pour l'intérêt de mon Amant, d'en
» épouſer un autre. Je cherchai juſques dans le
» choix de mon mari, à lui donner des preuves
» de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inſ-
» pirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il
» ne pouvoit lui donner de jalouſie. Dieu a per-
» mis qu'un mariage contracté par des vues ſi
» criminelles, ait été pour moi une ſource de
» malheur. Mon mari & mon Amant ſe bleſſe-
» rent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me
» rendit malade ; je n'étois pas encore rétablie,
» quand mon mari m'enferma dans une Tour de
» ſa maiſon, & me fit paſſer pour morte ; je fus
» deux ans en ce lieu, ſans aucune conſolation,
» que celle que tâchoit de me donner celui qui
» étoit chargé de m'apporter ma nourriture.
» Mon mari, non content des maux qu'il me fai-
» ſoit ſouffrir, avoit encore la cruauté d'inſulter
» à ma miſere : mais que dis-je, ô mon Dieu !
» J'oſe appeller cruauté, l'inſtrument dont vous
» vous ſerviez pour me punir ! Tant d'afflictions
» ne me firent point ouvrir les yeux ſur mes égare-
» mens : bien loin de pleurer mes péchés, je ne
» pleurois que mon Amant. La mort de mon
» mari me mit enfin en liberté ; le même domeſ-
» tique, ſeul inſtruit de ma deſtinée, vint m'ou-
» vrir ma priſon, & m'apprit que j'avois paſſé pour
» morte dès l'inſtant qu'on m'avoit enfermée.
» La crainte des diſcours que mon aventure fe-
» roit tenir de moi, me fit penſer à la retraite ;
» & pour achever de m'y déterminer, j'appris

» qu'on ne sçavoit aucune nouvelle de la seule
» personne qui pouvoit me retenir dans le mon-
» de. Je pris un habit d'homme pour sortir avec
» plus de facilité du Château. Le Couvent que
» j'avois choisi, & où j'avois été élevée, n'étoit
» qu'à quelques lieues d'ici : j'étois en chemin
» pour m'y rendre, quand un mouvement in-
» connu m'obligea d'entrer dans cette Eglise. A
» peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux
» qui chantoient les louanges du Seigneur, une
» voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur;
» je crus être séduite par la force de mon imagi-
» nation; je m'approchai; & malgré le change-
» ment que le tems & les austérités avoient ap-
» porté sur son visage, je reconnus ce séducteur
» si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand
» Dieu! à cette vue. De quel trouble ne fus-je
» point agitée! Loin de bénir le Seigneur de l'a-
» voir mis dans la voie Sainte, je blasphemai con-
» tre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas
» mes murmures impies, ô mon Dieu! & vous
» vous servîtes de ma propre misere, pour m'atti-
» rer à vous. Je ne pûs m'éloigner d'un lieu qui
» renfermoit ce que j'aimois; & pour ne m'en
» plus séparer, après avoir congédié mon Con-
» ducteur, je me présentai à vous, mon pere;
» vous fûtes trompé par l'empressement que je
» montrois pour être admise dans votre maison:
» vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition
» que j'apportois à vos saints exercices? Un cœur
» plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit.
» Dieu qui vouloit, en m'abandonnant à moi-
» même, me donner de plus en plus des raisons
» de m'humilier un jour devant lui, permettoit
» sans doute, ces douceurs empoisonnées que je

» goûtois à respirer le même air, à être dans le
» même lieu. Je m'attachois à tous ses pas; je
» l'aidois dans son travail autant que mes forces
» pouvoient me le permettre; & je me trouvois
» dans ces momens, payée de tout ce que je souf-
» frois. Mon égarement n'alla pourtant pas jus-
» qu'à me faire connoître; mais quel fut le mo-
» tif qui m'arrêta: la crainte de troubler le re-
» pos de celui qui m'avoit fait perdre le mien;
» sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté
» pour arracher à Dieu une ame, que je croyois
» qui étoit toute à lui.

» Il y a deux mois, que pour obéir à la regle du
» Saint Fondateur, qui a voulu, par l'idée conti-
» nuelle de la mort, sanctifier la vie de ses Reli-
» gieux, il leur fut ordonné à tous, de se creuser
» chacun leur tombeau. Je suivois comme à l'or-
» dinaire, celui à qui j'étois lié par des chaînes si
» honteuses; la vûe de ce tombeau, l'ardeur
» avec laquelle il le creusoit, me pénétrerent
» d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner,
» pour laisser couler des larmes qui pouvoient me
» trahir: il me sembloit depuis ce moment, que
» j'allois le perdre; cette idée ne m'abandonnoit
» plus: mon attachement en prit encore de nou-
» velles forces; je le suivois partout; & si j'étois
» quelques heures sans le voir, je croyois que je
» ne le verrois plus.

» Voici le moment heureux que Dieu avoit
» préparé pour m'attirer à lui; nous allions dans
» la forêt couper du bois, pour l'usage de la mai-
» son, quand je m'apperçus que mon Compa-
» gnon m'avoit quitté; mon inquiétude m'obli-
» gea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs
» routes du bois, je le vis dans un endroit écar-

» té, occupé à regarder quelque chose qu'il avoit
» tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde,
» que j'allai à lui, & que j'eus le tems de consi-
» dérer ce qu'il tenoit, sans qu'il m'apperçut :
» quel fut mon étonnement, quand je reconnus
» mon portrait! Je vis alors que bien loin de
» jouir de ce repos que j'avois tant craint de trou-
» bler, il étoit comme moi, la malheureuse victi-
» me d'une passion criminelle; je vis Dieu irrité
» appésantir sa main toute-puissante sur lui; je
» crus que cet amour que je portois jusqu'aux
» pieds des Autels, avoit attiré la vengeance cé-
» leste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette
» pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces
» mêmes Autels; je vins demander à Dieu ma
» conversion, pour obtenir celle de mon Amant.
» Oui, Mon Dieu! c'étoit pour lui que je vous
» priois; c'étoit pour lui que je versois des larmes;
» c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous
» eûtes pitié de ma foiblesse; ma priere toute in-
» suffisante, toute prophane qu'elle étoit encore,
» ne fut pas rejettée : votre grace se fit sentir à
» mon cœur. Je goûtai dès ce moment, la paix
» d'une ame qui est avec vous, & qui ne cher-
» che que vous. Vous voulûtes encore me puri-
» fier par des souffrances; je tombai malade peu
» de jours après. Si le Compagnon de mes égare-
» mens gémit encore sous le poids du péché,
» qu'il considere ce qu'il a si follement aimé;
» qu'il jette les yeux sur moi; qu'il pense à ce mo-
» ment redoutable où je touche, & où il touche-
» ra bientôt; à ce jour où Dieu fera taire sa mi-
» séricorde, pour n'écouter que sa justice; mais je
» sens que le tems de mon dernier sacrifice s'ap-
» proche; j'implore le secours des prieres de ces

» saints Religieux ; je leur demande pardon du
» scandale que je leur ai donné ; & je me recon-
» nois indigne de partager leur sépulture.

» Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon
» souvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le pre-
» mier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expres-
» sion pourroit représenter ce qui se passoit alors
» dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus
» tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le dés-
» espoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans
» ce moment.

» J'étois prosterné comme les autres Religieux.
» Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre
» une de ses paroles avoit retenu mes cris ; mais
» quand je compris qu'elle étoit expirée, j'en fis
» de si douloureux, que les Religieux vinrent à
» moi, & me releverent ; je me démêlai de leurs
» bras ; je courus me jetter à genoux auprès du
» corps d'Adélaïde ; je lui prenois les mains que
» j'arrosois de mes larmes. Je vous ai donc perdue
» une seconde fois, ma chere Adélaïde, m'écriai-
» je ; & je vous ai perdue pour toujours : Quoi !
» vous avez été si long-tems auprès de moi, &
» mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue ! Nous
» ne nous séparerons du moins jamais ; la mort,
» moins barbare que mon pere, ajoutai-je, en
» la serrant entre mes bras, va nous unir malgré
» lui.

» La véritable piété n'est point cruelle ; le pere
» Abbé attendri de ce spectacle, tâcha, par les
» exhortations les plus tendres & les plus chré-
» tiennes, de me faire abandonner ce corps que je
» tenois adroitement embrassé. Il fut enfin obli-
» gé d'y employer la force ; on m'entraîna dans
» ma Cellule, où le pere Abbé me suivit ; il passa

» la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur
» mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroî-
» tre par les consolations qu'on vouloit me don-
» ner. Rendez-moi, lui dis-je, Adélaïde; pour-
» quoi m'en avez-vous séparé? Non, je ne puis
» plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue,
» où elle a souffert tant de maux; par pitié, ajou-
» tai-je, en me jettant à ses pieds, permettez-
» moi d'en sortir; que feriez-vous d'un miséra-
» ble dont le désespoir troubleroit votre repos?
» Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre
» la mort; ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu,
» que ma pénitence soit salutaire; & vous, mon
» pere, je vous demande cette derniere grace;
» promettez-moi que le même tombeau unira
» nos cendres. Je vous promettrai à mon tour, de
» ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut
» seul mettre fin à mes maux. Le Pere Abbé par
» compassion, & peut-être encore plus pour ôter
» de la vue de ses Religieux un objet de scan-
» dale, m'accorda ma demande, & consentit à
» ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce
» lieu; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant
» d'autre occupation, que celle de pleurer ce que
» j'ai perdu ».

Avez-vous jamais rien lu, Madame, de plus intéressant que ces Mémoires? Et ne trouvez-vous pas qu'ils rappellent le stile pur, délicat, & ingénieux sans affectation, de Zaïde & de la Princesse de Cleves? Les faits n'y sont point noyés dans des réflexions d'un clinquant métaphysique. On y a sçu renfermer tout ce que le sentiment a d'expressif; la douleur, de pathétique; l'amour vertueux, d'héroïque & d'attendrissant. Quelle situation, Madame, que celle d'un malheureux Amant, sé-

paré de l'Univers, ne pouvant implorer, ni recevoir de consolation ; portant aux pieds des Autels un cœur brûlant de regrets amoureux ; n'ayant pour refuge, qu'un Dieu qu'il redoute, qu'une tombe pour demeure, & que l'éternité pour perspective ! Peut-être ne trouverez-vous pas assez de vraisemblance dans le rôle d'Adélaïde : qu'est-ce, en effet, qu'une femme qui se rend à la Trappe en habit d'homme, qui est reçue au nombre des Religieux de ce Monastere, qui en pratique toutes les austérités, & tout cela pour avoir le plaisir d'y voir son Amant faire pénitence de ses péchés, & de la faire comme lui & avec lui ? Elle vit sous le même toît sans lui parler, & ne se découvre que sur le point de mourir. Mais dans ce triste état, que cette jeune pénitente dit de choses délicates & attendrissantes ! Qu'elle laisse dans l'ame, une impression voluptueuse d'une douce & tendre mélancolie !

Ce sujet a fourni à deux de nos Poëtes, M. Dorat & M. d'Arnauld, le fond de deux Ouvrages qui n'ont guères eu moins de succès, que le Roman même dont ils sont tirés. L'un est une lettre en vers dans laquelle M. Dorat a saisi le moment de douleur & de désespoir, où le Comte de Cominge reconnoît son Amante, & la voit mourir. Il est supposé écrire à sa mere, quelque tems après l'événement qu'il raconte : voici d'abord comment il peint l'usage qu'il faisoit du portrait d'Adélaïde.

Lettre de M. Dorat.

Combien de fois, au fond de ma retraite obscure,
Séduits par les attraits d'une vaine imposture,
Mes yeux ont contemplé ce portrait enchanteur,
Que me donna sa main dans mes jours de bonheur !

Cet aspect consolant soutenoit mon courage ;
Avec recueillement j'adorois son image ;
J'y retrouvois ce front, si noble sans fierté ;
Trône de la décence & de la vérité ;
Cette bouche où souvent ( oserai-je le dire ?)
Je vis, à mon approche, errer un doux sourire ;
Et cet œil qui, sévére & tendre tour-à-tour,
Imprimoit le respect, en inspirant l'amour.
Un jour, ce souvenir m'occupera sans cesse,
Parcourant ce portrait si cher à ma tendresse ;
Au feu de mes regards il parut s'animer ;
Ce que je ressentois, il parut l'exprimer.
Un voile de douleur s'étendit sur ses charmes ;
Il sembloit me parler, frémir, verser des larmes ;
Et je crus un moment, satisfait & trompé,
Qu'il répandoit les pleurs dont je l'avois trempé.

Un jeune Religieux, attendri sur le sort du Comte, le suit & l'observe sans cesse en gémissant.

Soulevois-je mes yeux, je rencontrois les siens,
Toujours avec langueur attachés sur les miens.
Quand je croyois le fuir, je le trouvois encore.
Si j'allois dans nos Bois, au lever de l'aurore,
Fendre le chêne antique, ou bien puiser des eaux,
Ses délicates mains partageoient mes travaux.
Il me suivoit par-tout. Au bord d'un Lac tranquile,
Je travaillois un soir à mon dernier asyle ;
Je creusois mon cercueil ; en moi-même absorbé,
Je restai quelque tems sur ma bêche courbé ;
Dans ces sombres objets mon ame ensevelie,
Aimoit à contempler le terme de la vie.
Sans trouble, sans terreur, trop foible pour mes maux,
D'avance

D'avance je goûtois le calme des tombeaux.
Ma main, dans ce moment, incertaine & timide,
Sur le ſable imprima le nom d'Adélaïde.
A peine eſt-il tracé, ce même pénitent
Jette un cri, s'offre à moi, pâle, égaré, tremblant,
Peignant dans ſes regards le trouble & la tendreſſe,
Sur les arbres voiſins appuyant ſa foibleſſe.
Sa défaillante voix murmure quelques mots,
Confus, entrecoupés, mourans dans les ſanglots;
Il me fixe; &, content d'exciter mes allarmes,
Il diſparoit ſoudain, pour me cacher ſes larmes.

Mais voici, Madame, le beau moment, le moment de ſurpriſe, de terreur, de larmes pour Cominge, & pour tous ceux qui liront ce morceau. C'eſt l'endroit où le Comte entend le ſon de la cloche du Monaſtere, qui appelle les Religieux, pour faire enſemble les prieres des mourans, lorſqu'un de leurs freres eſt prêt à expirer.

J'accours... Dieu! Quel ſpectacle, & que vais-je t'apprendre!
Je trouve un malheureux étendu ſur la cendre:
Nous l'environnions tous: l'obſervant de plus près,
Dans l'ombre de la mort je diſtingue ſes traits......
Je crois le voir encor.... j'en friſſonne.... ma mere...
C'étoit.... le croiras-tu!.... ce même ſolitaire,
C'étoit... tu me préviens; tu vois mon ſort affreux...
C'étoit Adélaïde. . . . . . expirant à mes yeux.
Elle m'enviſageoit d'un regard fixe & tendre.
O mes freres, dit-elle, oſerez-vous m'entendre,
Me plaindre & pardonner. Je ſuis indigne, hélas!
D'habiter parmi vous, de mourir dans vos bras.
Vous ne voyez en moi qu'une femme coupable,
Conduite par l'amour, dans ce lieu reſpectable.

J'aimois... J'étois aimé... Un d'entre vous... Ah Dieux!
Il me voit, il m'entend ; il est devant vos yeux.....
Son effroi..... Sa douleur, criminelle peut-être,
Et son saisissement le font assez connoître.....
Comminge, approche toi ; sur ce lit malheureux,
Le Ciel, pour un moment, veut nous unir tous deux.
Viens... me reconnois-tu..... C'est moi ; c'est ton Amante :
Elle n'est plus à craindre, alors qu'elle est mourante.
Depuis plus de six ans j'habite ce séjour ;
Ah ! par ce seul effort, juge de mon amour.
Dans ces réduits sacrés, témoins de ma tendresse,
Ai-je pu t'oublier ! Je te voyois sans cesse.
La sainteté du lieu retint cent fois mes pas,
A l'instant où j'allois me jetter dans tes bras.
J'épiois tes soupirs, & j'y trouvois des charmes.
Je goutois, en pleurant, la douceur de tes larmes.
Entre tes mains souvent je surpris mon porttait ;
Et de mon ame alors s'envoloit le regret.
J'aimois ; & près de toi, sous ces tours renfermée,
Je m'enivrois encor du plaisir d'être aimée.
Va : je n'eusse jamais voulu d'autre bonheur :
Mais le devoir bientôt vint m'arracher ton cœur :
Je le craignois du moins. Au sein de la souffrance,
Ton front calme peignoit la froide indifférence :
Ton œil étoit serein ; tes soupirs & tes vœux,
Reclamés par l'amour, se tournoient vers les Cieux.
Je vis l'horrible joug dont je m'étois liée.
Seule, dans un désert..... où j'étois oubliée,
J'envisageai soudain le terme de mon sort.
L'amour troubla ma vie.... il va causer ma mort....
O mon Dieu ! j'obéis à ta voix qui m'appelle :
Je me soumets à toi ; frappe une criminelle,
Frappe ; & pour mon Amant réserve tes faveurs :

Il a connu ſans doute & pleuré ſes erreurs ;
Ou, s'il n'a point encore étouffé ſa foibleſſe,
Qu'il contemple aujourd'hui l'objet de ſa tendreſſe,
De ces charmes ſi vains le reſte inanimé,
Et qu'il tremble, en voyant ce qu'il a tant aimé.

Le Comte de Cominge développe à ſa mere tous les ſentimens qu'un ſpectacle ſi attendriſſant & ſi funeſte excite dans ſon ame ; & cette lettre eſt admirable, par la variété des mouvemens, & par l'énergie de l'expreſſion. Elle eſt précédée d'un excellent extrait du Roman, dont j'ai ſouvent fait uſage dans cette lettre.

Jamais Fable ne fut plus ſuſceptible que celle du Comte de Cominge, des grands mouvemens de la Tragédie, la terreur & la pitié. M. d'Arnault a ſenti en homme de génie, qu'un fond ſi riche & ſi peu commun, devoit produire de grands effets. Il en a tiré le ſujet d'un drame, dans un genre neuf. Je ne ferai point l'analyſe de cette Piéce ; ce ſeroit une digreſſion étrangere à mon travail. Mais ce que vous me ſçaurez gré, ſans doute, de ne pas omettre, ce ſont les endroits mêmes du Roman, que M. d'Arnault a empruntés ou imités. Cominge dit à l'Abbé de la Trape ce qui ſuit :

Drame de M. d'Arnault.

La Maiſon de Cominge où j'ai puiſé la vie,
Arrête au Trône ſeul ſa tige enorgueillie.
Des ſonges de la terre avidement épris,
Mes ayeux, de nos Rois furent les favoris,
Prodiguerent leur ſang pour cette fauſſe gloire,
Qui ſuit l'horreur des Camps, l'homicide victoire,
Mériterent des Cours ces dons empoiſonneurs,
Que dans le ſiécle aveugle, on nomme les honneurs.

Mon pere, le soutien, l'amour de sa famille,
De son frere avec moi voyoit croître la fille ;
Un sentiment secret se mêla dans nos jeux :
Adelaïde enfin... réunit tous mes vœux ;
Sa main avec son cœur m'alloit être donnée ;
Déjà nous couronnoient les fleurs de l'Hymenée ;
L'Autel nous attendoit.. ou plutôt le tombeau.
Sur nos parents la haine agite son flambeau ;
L'intérêt, que l'enfer forma dans sa vengeance,
De deux freres détruit & rompt l'intelligence.
Le sang oppose envain la force de ses nœuds :
Devenus l'un de l'autre ennemis furieux,
Nous immolant hélas ! à leur courroux barbare,
La main qui nous joignoit, cette main nous sépare.
Vainement nous tombons, nous pleurons à leurs pieds ;
Loin du sein paternel nous sommes renvoyés.
Mourant entre les bras de ma mere éperdue,
De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
Le hasard me remet des titres ignorés,
Qui nous donnant des biens & des droits assurés,
De mon pere servoient la fortune & la haine,
De son frere entraînoient la ruine certaine ;
Je ne balance point. La générosité,
Que dis-je ? L'amour parle : il est seul écouté.
Ces titres odieux que ma tendresse abhorre,
Je les anéantis : la flamme les dévore
Mon pere en est instruit ; le fils est oublié ;
A ses ressentimens je suis sacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une Amante,
Malgré le désespoir de ma mere expirante,
Je me vois, sans pitié, conduit dans une tour,
Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
On veut qu'un autre objet dispose de ma vie,

Qu'infidele & parjure, un autre Hymen me lie;
J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.
Mon pere inexorable en fut plus offensé;
Il épuise sur moi les flots de sa colere,
Rend ma prison plus dure, empêche qu'une mere,
La mere la plus tendre, & mon unique appui,
Vienne embrasser son fils, & pleurer avec lui.
Mes maux affermissoient un penchant invincible:
De mes fers délivré, je cherche un cœur sensible:
Je vole dans les bras de ma mere; ses pleurs
M'annoncent d'autres coups, & de nouveaux malheurs.
Vit-elle, m'écriai-je!.. & puis-je me promettre..
Ma mere en frémissant me remet une lettre..
Ah! mon pere, quels traits! malgré la voix d'un Dieu,
Qui veut que mes efforts soient vainqueurs de ce feu:
Cette lettre à la fois, & terrible, & touchante.
A mes yeux.. à mon ame.. elle est toujours présente.
Je lis. » Quand cet écrit vous tombera dans vos mains,
» il ne sera plus tems de changer nos destins.
» Des nœuds, des nœuds cruels me tiendront asservie..
» La liberté par d'indignes moyens,
» A jamais vous étoit ravie.
» Il falloit rompre vos liens;
» il s'agissoit de vous, de votre vie.
» C'est vous nommer des jours bien plus chers que les miens.
» j'ai donc brisé mon cœur; & j'ai trouvé des charmes
» A m'imposer un joug.. le plus affreux de tous.
» Dont mon Amant ne peut être jaloux.
» J'ai, pour me déchirer, uni toutes les armes;
» Je fais plus mille fois, que d'expirer pour vous;
» Car le trépas finiroit mes allarmes.
» Le Comte d'Ermansay.. Cher Cominge.. Quels coups!
» Je vous trace ces mots dans des torrens de larmes.

Q iij

Dès demain.. devient mon époux..
» Ajoûterai-je, hélas ! Que dans les bras d'un autre,
» Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir..
» Ne me revoir jamais.. m'oublier.. est le vôtre,
» Et le mien.. sera de mourir.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Ce Dieu me préparoit de nouvelles disgraces;
Sa haine, sa fureur s'attachent à mes traces.
A l'amour, à la rage, au désespoir livré,
Du feu des passions embrâsé, dévoré,
Plein du Démon cruel qui me pousse & me guide,
J'accours; j'arrive aux lieux qu'habite Adelaïde;
Je la vois : à ses pieds je me jette; & soudain
Lui présentant mon glaive; enfoncez dans mon sein
Ce fer.. Oui, c'est à vous de m'arracher la vie..
D'Ermansay vient, sur moi s'élance avec furie;
Un semblable transport tous deux nous animoit;
La soif de nous venger tous deux nous enflammoit;
Son épouse s'écrie; & vole entre nos armes;
Notre courroux s'allume à l'aspect de ses charmes;
Nous nous portons des coups; il fait couler mon sang;
Je m'irrite, le presse, & lui perce le flanc :
Il tombe.. Adélaïde.. Eh! C'est-là ton ouvrage!
Me dit-elle! Vas, fuis.. Des sens je perds l'usage.
On m'arrête sanglant, mourant, inanimé;
Dans un cachot obscur je me trouve enfermé;
J'attendois que la mort achevât mon supplice:
Je présentois ma tête au fer de la justice.
La nuit avoit rempli la moitié de son cours;
On ouvre ma prison : accepte mon secours,
Viens, suis mes pas, me dit une voix inconnue;
Sors; c'est par ton rival que ta chaîne est rompue.
Un rival! Il a fui déjà loin de mes yeux.

Il manquoit ce ſoupçon a mes maux odieux.
J'emporte dans mon ſein cette noire furie,
Le premier des tourmens, l'horrible jalouſie.
. . . . . . . . . . . . . . . .
Le malheur me pourſuit dès ma premiere aurore.
C'eſt peu de ces aſſauts : un Amant éperdu
Apprend qu'à la lumiere un Barbare eſt rendu :
Qu'à des pleurs éternels ſa femme eſt condamnée ;
Aux marches du tombeau c'eſt moi qui l'ai traînée..
Privé d'un bien ſi cher, égaré, furieux,
Ne connoiſſant plus rien qui pût flatter mes vœux,
Que la triſte douceur, dans le ſilence & l'ombre,
De porter, de nourrir la douleur la plus ſombre ;
Je renonce à l'eſpoir des richeſſes, des rangs ;
Je quitte mes amis ; je quitte mes parens ;
J'abandonne.. une mere.. inconnu, loin du monde,
Je cours enſevelir ma triſteſſe profonde.
Je cherchois un rocher, quelque deſert affreux.
Il n'étoit point pour moi d'antre aſſez ténébreux,
Où je puſſe, à mon gré, farouche ſolitaire,
M'occuper, me remplir d'une image trop chere.
Je me rappelle enfin.. par le Ciel inſpiré,
Qu'il eſt dans l'Univers un ſéjour révéré,
Qu'habitent la terreur, la ſombre pénitence,
Où dans l'auſtérité, le jeûne & le ſilence,
Sans ceſſe environnés des horreurs du tombeau,
Chaque jour, de la mort ramene le tableau ;
C'étoit là mon azile.. Auſſitôt je m'écrie..
Mes pleurs ont expié ce ſentiment impie :
Oui, voila le ſépulchre où doivent s'engloutir
Mes larmes, mes ennuis, un fatal ſouvenir ;
Ma chere Adelaïde y recevra ſans ceſſe
Mon hommage ſecret, le vœu de ma tendreſſe :

Q iv

Elle y sera le Dieu dans mon cœur adoré..
J'étois à cet excès par le crime égaré.
Je viens ; vous m'écoutez. Cette ardeur.. immortelle
Se cache à vos regards sous l'effet d'un saint zéle.
Je m'enchaîne à vos loix. J'appelle à mon secours,
Cette fausse raison, phantôme de nos jours ;
Cette Philosophie impuissante & stérile,
Qui n'apporte à nos maux qu'un remede inutile ;
J'éprouve sa foiblesse ; & ses sophismes vains,
Bien loin de les calmer, irritent mes chagrins.
Mes jours dans la douleur commencent & s'achevent..

Voici de quelle maniere, M. d'Arnault a rendu le moment où Cominge, sous le nom de frere Arsene, est surpris par Adélaïde elle-même, lorsqu'il est occupé à contempler son portrait. Il le représente d'abord creusant la terre où doit être son tombeau, suivant la regle des Religieux de la Trape.

Que j'ose de ma cendre envisager la place.
Là je ne serai plus.. C'est dans ce court espace
Que tout s'anéantit.. tout.. jusques à l'espoir.
C'est ici que l'amour.. n'aura plus de pouvoir,
Qu'Adélaïde enfin.. je vis.. je brûle encore,
Je sens.. qu'Adélaïde est tout ce que j'adore.

Il laisse tomber la pêle, tombe lui-même dans une attitude d'abattement sur le coin de la fosse qui regarde le tombeau.

*Euthime* (c'est le nom de Religion d'Adélaïde) qui continue à n'être point apperçu de Cominge, fait quelques pas vers lui, revient, donne des marques de douleur, retourne & demeure une main appuyée sur le tombeau.

COMINGE.

Pardonne moi, grand Dieu, c'eſt mon dernier ſoupir.
Pour la derniere fois laiſſe-moi me remplir
De cet objet.. qu'il faut que je te ſacrifie.
Pardonne, ſi malgré le ſerment qui me lie,
J'ai gardé, dans un ſein, qui nourrit ſon ardeur,

Il tire de ſon ſein le portrait d'Adélaïde. Euthime eſt parvenu juſqu'auprès de Cominge, & met ſon mouchoir à ſes yeux; il écoute Cominge avec intérêt.

Cette image ſi chere.. attachée à mon cœur..
Eut-on pu l'en ôter, ſans m'arracher la vie !

Il attache les yeux ſur le portrait.

Voilà.. voilà les traits.. que l'on veut que j'oublie !.
Effacés par mes pleurs.. à mes yeux ſi préſens..
Sur la Religion.. ſur le Ciel ſi puiſſans!.
A Dieu même.. à Dieu même, oui je t'ai préférée..
Tu m'enflammes encore, ô femme idolâtrée
Du cœur le plus épris.. & le plus malheureux !

Il couvre le portrait de baiſers & de larmes.

Ma chere Adelaïde... emporte tous mes vœux.

Euthime les deux mains étendues vers Cominge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.

COMINGE.

Le dernier ſentiment de l'eſprit qui m'anime.

*EUTHIME, avec un cri.*

Ah ! Comte de Cominge !

Il se retire avec précipitation.

La derniere Scène de cette Tragédie, le moment où Adélaïde prête d'expirer, se fait connoître à Cominge, & aux Religieux assemblés sur le bord de sa fosse, est le morceau intéressant & de la Piéce & du Roman. C'est ainsi que M. d'Arnault l'a mis en action.

*ADÉLAIDE, sous le nom d'Euthime.*

. . . . . Le malheureux Euthime
Peut, rempli des transports du zèle qui l'anime,
Révéler des secrets, qui, du jour éclairés,
Rendront Dieu plus visible à ces lieux révérés,
A ces ames du monde & des sens détachées..
Oui, vous verrez son bras par des routes cachées,
Me tirer des Enfers, pour me conduire au Port.
Que ma bouche, ô mon Dieu! par un suprême effort
Puisse offrir de ta gloire une preuve éclatante !
Ranime en sa faveur cette voix expirante !
Que mon dernier soupir s'arrête, pour montrer
Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inspirer !
Daignez me soutenir.

*Aux Religieux.*

Vertueux Solitaires,
Vous avez cru ma foi, ma piété sinceres,
Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,
J'étois par un saint zèle aux Autels entraîné.

Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime
Des désordres du cœur la honteuse victime..
Vous voyez.. une femme. . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Qui vécut pour le monde, & veut mourir pour Dieu.
Oui, je suis, je l'avoue, une femme coupable,
Et la plus criminelle, & la plus misérable..
Dont la Religion consolera la fin..
Cominge, entends, regarde, & reconnois enfin
Celle qui prit, hélas ! un fol amour pour guide..
Celle qui t'égara.. qui vient..

*COMINGE*, avec un cri, allant se précipiter à genoux auprès d'*Euthime*, & paroissant vouloir lui prendre la main.

Adélaïde !
Ciel !

*EUTHIME* à Cominge, & le repoussant de la main.

Elle m'ime. Arrête.

*COMINGE*, à ses pieds.

Adélaïde.. non..

Aux Religieux qui veulent le relever.

A ses pieds je mourrai..

*LE P. ABBÉ*, à Cominge.

Que la Religion..

*COMINGE* dans la même situation, avec la fureur de la douleur, & en pleurant.

Je n'en ai plus.

*EUTHIME.*

Cominge, ah ! Si je te suis chere,
N'offense point le Ciel..

*COMINGE.*

Il comble ma misere.

*EUTHIME.*

Il nous aime ; il nous frappe.. écoute, & leve-toi.
Je dois un grand exemple, & tout l'attend de moi.
Que du moins mon trépas puisse expier ma vie !

Aux Religieux, en leur montrant Cominge.

. . . . . . . . . . Voilà d'un culte impie
Le trop fatal objet.. & que j'ai trop chéri..
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi..
Dès le berceau, mon cœur respirant la tendresse
Partagea les transports d'une coupable ivresse.
Sans avoir consulté l'aveu de mes parents,
Mon ame avoit reçu ses goûts & ses penchants.
Je fus, de cette faute, à tous les traits en butte ;
Et de ce premier pas je marchai vers ma chute.
Tout, la Terre, le Ciel de nos yeux avoient fui ;

Montrant Cominge.

Il n'adoroit que moi ; je n'adorois que lui.
Pour fomenter ces feux, je crus tout me permettre.

A mon ſort, au devoir bien loin de me ſoumettre,
Bien-loin de réprimer, à force de vertu,
Un penchant, par le Ciel ſans doute combattu,
Je cherchai, pour l'objet d'un lien reſpectable,
Un mortel.. qui jamais ne me parut aimable,
Dont le choix odieux raſſurât mon Amant,
Et fût pour ſon Amante un éternel tourment;
Je trouvai ce mari.. trop certain de déplaire.
Un tel Hymen, mon Dieu! méritoit ta colere;
Et j'en ai reſſenti les terribles effets!
Malheureuſe! L'amour m'enivroit à longs traits.
Ma criminelle ardeur avoit peine à ſe taire.
J'oſois, j'oſois nourrir une flamme adultere..
Dans le ſein d'un époux. Je portois dans ſes bras
Un cœur qui chériſſoit ſes ſecrets attentats,
Qui ſembloit s'enhardir à d'éternels parjures;
Oui, j'approfondiſſois mes coupables bleſſures,
Croyant que je faiſois aſſez pour mon honneur,
Pour ce Ciel, qui ſouvent accuſoit cette ardeur,
De déguiſer le trait, dont je ſentois l'atteinte,
Sous le voile impoſant d'une pudeur trop feinte!
Je me félicitois d'un courage.. abbatu.
Qu'eſt-ce donc, Dieu puiſſant, que l'humaine vertu?
Qu'eſt-elle ſans ta grace? Une vaine impoſture.
Ah! porte un jour vengeur dans cette nuit obſcure.
Avouerai-je mon crime? En des moments affreux,
Pour la mort d'un mari j'ai pu former des vœux!
Eh! voilà ce qu'étoit une femme infidelle,
Qui s'armoit des dehors d'une vertu rébelle!
Mon époux.. d'un Dieu juſte il étoit l'inſtrument!
Mais, loin d'ouvrir les yeux ſur mon égarement,
Loin qu'un remords heureux excitât mes allarmes,

C'étoit à mon Amant.. que je donnois mes larmes :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . La mort vient dégager mes nœuds.
Mon époux expiroit; Cominge a tous mes vœux.
Je demande Cominge aux lieux de ſa naiſſance ;
A mes triſtes regards tout cache ſa préſence ;
D'une profonde nuit ſon ſort s'enveloppoit.
Ne pouvant poſſéder tout ce qui m'occupoit,
J'attens quelque douceur de voir, d'aimer ſa mere.
Elle vient près de moi. D'une triſteſſe chere
Nous faiſions nos plaiſirs. Par la voix des douleurs
Dieu quelquefois appelle, & vient s'ouvrir les cœurs ;
Le mien le repouſſoit. D'un trait profond bleſſée,
Cominge revenoit toujours à ma penſée..
Que la raiſon, l'honneur de mon ame étoient loin !
Sa mere, je la quitte; & n'ayant de témoin
Qu'une femme au ſecret par l'intérêt liée,
De ma mort la nouvelle eſt par-tout publiée.
Je prends des vêtements à mon ſexe interdits :
Je cherche mon Amant ſous ces nouveaux habits.
D'un ami, qui toujours lui demeura fidele,
A mon eſprit, le nom tout-à-coup ſe rappelle ;
Le ſéjour qu'il habite eſt non loin de ces bords :
Mon amour y voloit avec tous ſes transports.
C'eſt ici que d'un Dieu le bras ſe manifeſte.
J'étois près de ces lieux. Un ſentiment céleſte
Me preſſe, me maîtriſe & me force d'entrer
Dans votre Temple, où Dieu paroiſſoit m'attirer.
Parmi toutes ces voix qui chantent ſes louanges,
Qui s'élevent à lui ſur les aîles des Anges,
Je diſtingue une voix.. un ſon accoutumé
A pénétrer un cœur toujours plus enflammé.

Par un songe imposteur je crois être trompée..
J'approche. de quels traits je demeure frappée!.
Je découvre.. à travers les outrages du tems,
Et de l'austérité les sillons pénitens..
Je revois.. cet objet.. d'une immortelle flamme,
Ce séducteur si cher, ce maître de mon ame..
Je pousse un cri d'effroi, de surprise, d'amour,
Toutes les passions m'agitent tour-à-tour;
Aussitôt.. connoissez jusqu'où l'homme s'égare,
Lorsqu'un Dieu courroucé des élus le sépare;
Je conçois le projet.. d'enlever à ce Dieu
Une ame qu'il sembloit échauffer de son feu..
Foible mortelle! oser me croire son égale!
Oser être d'un Dieu l'orgueilleuse rivale!
Je m'informe; j'apprens.. Cominge.. à vos Autels
Venoit d'être enchainé par des nœuds éternels,
Le jour même.. où le Ciel dans ce séjour m'amene..

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Après tant de tourmens, de recherches, d'allarmes,
Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes,
Vivant, mais, ô mon Dieu, ne vivant plus pour moi,
Chargé, non de mes fers, mais du joug de ta loi,
Brûlant d'un autre feu, que de la flamme impie,
Qui jusqu'à ce moment a consumé ma vie.
A des yeux inquiets Cominge étoit rendu;
Mais.. pour un cœur épris l'Amant étoit perdu:
Et ce cœur, qu'ils perçoient, accuse les Cieux mêmes;
Contre eux il se répand en plaintes, en blasphêmes.
Rien ne m'étoit sacré.. qu'un amour criminel,
Qui sembloit s'irriter sous le courroux du Ciel.
O vous, à qui mes cris alloient porter la guerre,
Vous n'avez point sur moi lancé votre tonnerre.
Vous vouliez employer ce détestable amour,

Pour retenir mes vœux dans ce divin séjour ;
Tant vos desseins profonds aux yeux humains se cachent.
Pour m'arrêter ici que de liens m'attachent !
Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés ;
Autant de fois mes pas y furent ramenés ;
M'éloigner d'un azile.. Ah ! C'étoit le Ciel même,
Où respire, où demeure.. où mourra ce que j'aime..
Je ne le pus jamais.. près de lui je vivrai :
L'air qui vient l'animer, je le respirerai.
S'il faut que je renonce au plaisir de lui dire,
Qu'il est l'unique objet qui me charme, m'inspire :
Du moins.. je l'entendrai.. je le verrai toujours..
J'exhalois dans mon sein ces coupables discours.
L'amour.. a décidé. Je viens à vous, mon pere :
Vous ne m'effrayez point par votre regle austere :
Cominge la suivoit. Cette brûlante ardeur
Paroît l'emportement d'une sainte ferveur.
Dieu seul, Dieu seul connoît la perfidie humaine !
Enfin vous m'admettez à l'essai d'une chaîne..
Je lui tends les deux mains ; Cominge la portoit..
Eh ! mon pere, quel cœur parmi vous habitoit !
Il faut que tout entier à vos regards il s'ouvre ;
Que de tous mes forfaits le tissu se découvre.
Misérable ! on croyoit que c'étoit l'Eternel
Qui me tenoit sans cesse attachée à l'Autel ;
Un homme y recevoit mon sacrilége hommage !
C'étoit d'un homme, ô Dieu, que j'encensois l'image !
C'étoit-là ton rival ! c'étoit-là ton vainqueur !
Que dis-je ? il n'étoit point d'autre Dieu pour mon cœur.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Compagne de ses pas, & dans les mêmes lieux ;
Sure que l'un & l'autre y finiroient leur vie ;
Qu'auprès de lui ma cendre y seroit recueillie,

Pouvant

Pouvant à ses côtés & pleurer & gémir;
Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
Sans retour, sans espoir : je me croyois heureuse
Qu'eût inspiré de plus une ardeur vertueuse !
Je me dissimulois qu'une sombre langueur,
Sur mes jours répandue, en desséchoit la fleur...
Je mourois... pour Cominge. A ma fosse entraînée,
Je n'y déplorois point ma triste destinée :
Peu sensible à ma fin, je disois seulement :
Là, je ne pourrai plus adorer mon Amant !
C'est sur sa fosse, hélas ! que je portois mes larmes:
C'est-là que s'attachoient mes mortelles allarmes.
Ardente à partager ses pénibles travaux,
Pour l'aider, j'oubliois ma langueur & mes maux.
Encor même aujourd'hui, d'une main frémissante,
J'essayois d'entr'ouvrir cette fosse effrayante,
Où Cominge... mon cœur a trahi mon dessein;
Et l'instrument funèbre est tombé de ma main..
Vous serez étonné qu'avec tant de foiblesses,
Avec tous les transports d'une amoureuse ivresse,
Une femme ait dompté ce mouvement puissant;
Qu'elle ait pu subjuguer le desir si pressant
De se faire connoître au Tiran de son ame!
Ce n'est point la vertu qui repoussoit ma flamme,
C'étoit.. c'étoit l'amour; la crainte de troubler
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler.
Je pensois que ce Dieu, qu'aujourd'hui je révere,
Attachoit mon Amant par un culte sincere;
Que les pleurs de Cominge, & ses profonds ennuis,
De la Religion étoient les heureux fruits..
Combien de fois mes pas, ma voix, un cœur trop tendre,
Pénétré du plaisir de le voir, de l'entendre,
Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir !

Mais.. j'aimois trop Cominge.. & je pouvois mourir;

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . Enfin la voix même d'un Dieu,
Sur des pas trop chéris m'appelloit en ce lieu..
Cominge de ses pleurs arrosoit cette tombe;
Il la quitte : soudain je me traîne, & j'y tombe;
Et dans mon sein mourant ces pleurs sont recueillis.
Je ne peux résister à mes sens attendris.
Envain l'amour m'arrête, à lui-même s'oppose;
De ces vives douleurs je veux savoir la cause:
J'entends.. je vois Cominge.. en ses mains un portrait..
Je sais.. tous ses tourmens.. & que j'en suis l'objet..
Mon ame, un cri m'échappe.. & je suis expirante.

. . . . . . . . . . . . . . . .

*Aux Religieux.*

Vous sçavez mes forfaits : apprenez-en la peine.
Succombant tout-à-coup sous la main souveraine,
Mes yeux se sont ouverts : j'ai vu mes attentats!
J'ai vu Dieu sur Cominge appésantir son bras,
Punir ce malheureux.. dont je suis la complice..
Qu'ai-je dit ? j'ai tout fait : éternelle justice,
Daigne lui pardonner.. c'est moi qui dois souffrir..

*A Cominge.*

J'ai demandé que Dieu pour toi me fit mourir :
Il exauce mes vœux. Ma tendresse.. plus pure
D'expier nos forfaits te presse, te conjure..
Cominge.. cher Amant! Quel mot m'est échappé!
J'irrite encor ce Dieu, qui par moi t'a frappé.
Ne pleure point ma fin.. ne pleure que ma vie..
Ah ! plutôt que ton cœur.. il le faut.. qu'il m'oublie.

Remplis toi de Dieu seul ; à sa voix obéis..
Et que ton repentir de ma mort soit le prix !
Dis, me le promets-tu.

*COMINGE* tombe prosterné à côté d'Adélaïde ; il pleure sur sa main qu'elle lui présente.

Ma chere Adélaïde !

*EUTHIME.*

Ne te refuse pas à la main qui te guide..
Que la religion t'enflamme désormais.
Promets-moi ce retour..

*COMINGE*, troublé.

Le Ciel.. oui.. je promets..

Avec des sanglots.

De t'aimer.. de mourir..

*EUTHIME*, retirant sa main, & avec trouble,

Laisse-moi.. je dois craindre..

Ici Cominge se releve, & va tomber dans les bras des Religieux qui le soutiennent, & Euthime continue :

Il n'est donc que la mort qui puisse, ô Ciel, l'éteindre !

*Au P. Abbé.*

Mon Pere, contre moi j'implore votre appui ;
Si j'oubliois mon Dieu.. que j'expire pour lui !

Dans un cœur déchiré n'est-il pas tems qu'il régne!
Je veux n'aimer.. que lui.

*Aux Religieux.*

Vous, que je n'oserois nommer encor mes freres,
Pour Euthime unissez vos regrets, vos prieres;
Je n'eus point vos vertus : je sçus les respecter.

*Au P. Abbé.*

Me seroit-il permis, hélas! de souhaiter,

En montrant Cominge,

Qu'un jour l'humanité réunit notre cendre..
Quels vœux j'ose former! en mon sein viens descendre;
O mon Dieu, sois vainqueur.. à ce dernier moment!
A briser mes liens borne mon châtiment.
Etendrois-tu plus loin ta suprême vengeance!
Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offense..
Viens.. effacer des traits..

Au Religieux qui porte le Crucifix.

Donnez.. & que mes pleurs..

Elle baise le Crucifix avec transport.

*Au P. Abbé.*

Mon Pere.. approchez-vous.. Dieu.. Cominge.. je meurs.

Vous verrez, Madame, par ces ressemblances, comment le génie sçait mettre en œuvre ce qu'il imite. L'Auteur du Drame traite en maître, ce

qu'il a emprunté du Roman ; & il a créé entiérement le rôle du P. Abbé, un des plus beaux rôles dramatiques qui existent. Vous prendrez garde encore que Cominge, dans le Roman, est indifférent sur la Religion ; & ici, il en est pénétré ; ce qui forme des combats, des déchiremens de cœur, dont il résulte une foule de beautés. Il seroit bien à souhaiter, qu'on tirât un semblable parti de nos meilleurs Romans ; & l'ouvrage de Madame de Tencin sera toujours compté au nombre des productions les plus intéressantes en ce genre. Ce n'est pas un des moindres avantages de ce Roman ingénieux, d'avoir produit le Drame si touchant & si neuf du Comte de Cominge.

Je suis, &c.



## LETTRE XIV.

Le Siége de Calais.

LE *Siége de Calais* est un Roman fondé sur un événement historique, que Madame de Tencin, & son Neveu, M. de Pont-de-Veyle, ont embelli des graces de l'imagination.

M. de Vienne, d'une des plus illustres Maisons de Bourgogne, n'avoit qu'une fille jeune & aimable, qu'il maria à M. de Granson, homme de mérite & de naissance. Le Comte de Canaple étoit lié d'amitié avec M. de Granson; quoiqu'il eût toute sa vie fait profession d'indifférence, il ne put voir la femme de son ami, sans éprouver les plus douces impressions de l'amour. Madame de Granson aimoit son mari par devoir; elle eut été au Comte de Canaple par inclination; mais elle n'étoit plus maîtresse de son sort. Une aventure singuliere, en comblant les désirs du Comte de Canaple, le rendit presque l'ennemi juré de Madame de Granson; du moins eut-elle beaucoup de peine dans la suite, à lui pardonner une faute que le hazard seul avoit causée; voici comme la chose se passa:

M. & Madame de Granson étoient allés passer quelque tems à la campagne, avec le Comte de Canaple, dans une Terre voisine de celle de M. de Châlons, leur ami commun. Celui-ci engagea le Comte de venir avec lui dans sa Terre, à une lieue de Vermanton, où M. de Granson demeuroit. La Chasse étoit leur principale occupation. Le Comte de Canaple entraîné à la poursuite d'un cerf, se trouva seul, au commencement de la

nuit, dans la forêt; comme il en connoissoit toutes les routes, & qu'il se vit fort près de Vermanton, il en prit le chemin. Il étoit si tard quand il y arriva; & celui qui lui ouvrit la porte, étoit si endormi, qu'à peine pût-il obtenir qu'il lui donnât de la lumiere. Il monta tout de suite dans son appartement dont il avoit toujours une clef : la lumiere qu'il portoit s'éteignit dans le tems qu'il en ouvrit la porte; il se déshabilla, & se coucha le plus promptement qu'il pût. Mais quelle fut sa surprise, quand il s'apperçut qu'il n'étoit pas seul, & qu'il comprit, par la délicatesse d'un pied qui vint s'appuyer sur lui, qu'il étoit couché avec une femme! Il étoit jeune & sensible : cette aventure où il ne comprenoit rien, lui donnoit déjà beaucoup d'émotion, quand cette femme, qui dormoit toujours, s'approcha de façon, qu'il put juger très-avantageusement de la beauté de son corps. De pareils momens ne sont pas ceux des réflexions : le Comte de Canaple n'en fit aucune, & profita du bonheur qui venoit s'offrir à lui. Cette personne, qui ne s'étoit presque pas éveillée, se rendormit aussitôt profondément; mais son sommeil ne fut pas respecté. » Mon Dieu, dit-elle d'une voix pleine de charmes, ne voulez-vous pas me laisser dormir » ? La voix de Madame de Granson, que le Comte de Canaple reconnut, le mit dans un trouble, & dans une agitation qu'il n'avoit jamais éprouvée. Il regagna la place où il s'étoit mis d'abord, & attendit avec une crainte qui lui ôtoit presque la respiration, le moment où il pourroit sortir. Il sortit enfin, & si heureusement, qu'il ne fut vû de personne, & regagna la maison de M. de Châlons.

Madame de Granson ne s'étoit éveillée que long-tems après le départ du Comte de Canaple. Elle avoit été obligée de céder son appartement à Madame la Comtesse d'Artois, qui avoit passé chez elle en allant dans ses Terres. M. de Granson étoit parti avant l'arrivée de la Duchesse, pour une affaire pressée, & avoit assuré sa femme, qu'il reviendroit la même nuit. Elle avoit cru qu'instruit par ses gens, il étoit venu la trouver dans l'appartement de M. de Canaple. Comme elle étoit prête de se lever, elle apperçut quelque chose dans son lit qui brilloit, & vit avec surprise que c'étoit la pierre d'une bague qui avoit été donnée par le Roi Philippe de Valois, au Comte de Canaple pour le récompenser de sa valeur, & qu'il ne quittoit jamais. Troublée, interdite à cette vue, elle ne savoit que penser; les soupçons qui lui venoient dans l'esprit l'accabloient de douleur. Il lui restoit pourtant encore quelqu'incertitude; mais l'arrivée de M. de Granson ne la lui laissa pas long-tems. Il vint dans la matinée, en lui faisant mille caresses, & lui demandant pardon de lui avoir manqué de parole. Quel coup de foudre! son malheur, qui n'étoit plus douteux, lui parut tel qu'il étoit; la pâleur de son visage & un tremblement général qui la saisit, firent craindre à M. de Granson, qu'elle ne fût malade; il le lui demanda aveo inquiétude, & la pressa de se remettre au lit. Loin de l'écouter, elle sortit avec précipitation d'un lieu qui lui rappelloit si vivement sa honte.

Depuis cette aventure, la passion du Comte de Canaple devint plus forte que jamais; il essayoit par son respect & par ses services, de faire oublier sa faute à Madame de Granson, qui ne laissoit

échapper aucune occasion de le mortifier. Ce n'est pas que le Comte ne lui fût cher; mais le devoir & la vertu d'un côté, de l'autre la honte & le dépit de ce qui étoit arrivé, lui présentoient le Comte de Canaple sous les traits les plus odieux.

Cependant Edouard Roi d'Angleterre ayant porté ses armes en Picardie, Philippe de Valois se disposa à le recevoir. Toute la Noblesse françoise s'empressa de témoigner au Prince son attachement & son amour pour la patrie; elle vola sur les traces de Philippe; jamais on n'avoit vu d'armée plus belle ni plus nombreuse : mais l'impétuosité naturelle des François échoua dans les plaines de Crecy, contre la prudente valeur d'Edouard & du Prince de Galles. Le plus beau sang de la France fut versé dans cette malheureuse journée; & M. de Granson y perdit la vie avec une infinité d'autres Seigneurs. Les Anglois victorieux tournerent toutes leurs forces contre Calais, dont M. de Vienne, pere de Madame de Granson, avoit été nommé Gouverneur. La Ville fut bloquée par terre & par mer; le Comte de Canaple, après l'avoir ravitaillée plusieurs fois, fut contraint de s'y renfermer. M. de Châlons s'y rendit aussi, dans le dessein d'y périr aux yeux de Mademoiselle de Mailly qu'il aimoit, ou de contribuer à sa conservation. Après un an de siége, M. de Vienne manquant de vivres & de munitions, demanda à capituler. Le Roi d'Angleterre outré de la longue résistance des assiégeans, refusa d'abord de traiter avec eux; mais enfin, vaincu par les prieres de ses principaux Officiers, il leur dit, après avoir avoir rêvé quelque tems, » je veux bien » accorder au Gouverneur la grace qu'il demande, à condition que six Bourgeois natifs de Ca-

» lais me feront livrés la corde au cou, pour pé-
» rir par la main du Bourreau. Il faut que leur
» ſupplice effraye les Villes qui, à l'exemple de
» celle-ci, voudroient me réſiſter ».

Les Députés furent contraints de porter cette terrible réponſe à M. de Vienne.

Avant que d'aſſembler le peuple, il alla dans l'appartement de Mad. de Granſon, ſuivi du Comte de Canaple qu'il avoit prié de l'accompagner. » Il faut, ma chere fille, lui dit-il en l'em-
» braſſant, nous ſéparer; je vais expoſer au peu-
» ple la réponſe d'Édouard; & au défaut des ſix
» victimes qu'il demande, & que je ne pourrai
» lui donner, j'irai lui porter ma tête; peut-être
» ſe laiſſera-t'il fléchir; peut-être préviendrai-je
» le malheur de cette Ville & le vôtre. Ma mort
» me ſauvera du moins de la honte & de la dou-
» leur d'en être témoin. Si je ſuis écouté, votre
» retraite eſt libre; & ſi je péris ſans vous ſauver,
» je demande à M. de Canaple, dont je connois
» la valeur, de mettre tout en uſage pour vous
» garantir de la fureur du vainqueur. J'eſpere
» qu'à la faveur du tumulte & du déſordre, il ne
» vous ſera pas impoſſible de vous échapper dans
» une Barque de Pêcheur.

» Quoi! mon pere, s'écria Madame de Gran-
» ſon, en le ſerrant entre ſes bras & en le mouil-
lant de ſes larmes, vous voulez mourir; & vous
» prenez des précautions pour conſerver ma vie!
» Croyez vous donc que je veuille & que je puiſ-
» ſe vous ſurvivre? Le moment où vous ſortirez
» de cette malheureuſe Ville, ſera le moment
» de ma mort ».

Le Comte de Canaple, auſſi pénétré que M. de Vienne & Madame de Granſon, les regardoit

l'un & l'autre, & gardoit le silence, lorsque Madame de Granson levant sur lui des yeux grossis par les pleurs, » songez à vous, Monsieur, lui » dit-elle; je n'ai besoin d'aucun autre secours » que de mon désespoir. Non, Madame, lui dit-» il, vous n'aurez point recours à un si affreux re-» mede; & si M. de Vienne veut différer l'as-» semblée jusqu'à demain, j'espere beaucoup » d'un projet que je viens de former ». M. de Vienne, quoique très-persuadé du courage & de la capacité de M. de Canaple, ne s'en promettoit cependant aucun succès. Madame de Granson, au contraire, se laissoit aller à quelqu'espérance.

Après les avoir quittés, M. de Canaple va chez un vieillard nommé Eustache de S. Pierre qui le prenant pour son fils, l'avoit arrêté quelques jours auparavant dans les rues de Calais; » je » viens vous demander, lui dit-il, de m'avouer » pour ce fils, avec lequel vous m'avez trouvé « une si grande ressemblance. J'ai besoin de son » nom pour être accepté par les Députés d'E-» douard, qui veut que six citoyens de Calais » lui soient abandonnés, & qui ne pardonne au » reste de la Ville, qu'à ce prix. Eustache avoit » une fermeté d'ame, une élévation d'esprit & » de sentiment bien au-dessus de sa naissance, & » rares même dans les conditions les plus éle-» vées. L'honneur que vous me faites, Seigneur, » dit-il au Comte de Canaple, m'instruit de ce » que je dois faire moi-même. Je me montrerai, » si je puis, digne d'avoir un fils tel que vous; » nous irons ensemble nous offrir pour premieres » victimes. »

Le lendemain, le peuple fut assemblé par M. de Vienne: on n'entendoit que cris, que sou-

pirs, que gémissemens dans toute cette multitude consternée; la certitude de la mort inévitable, quelque parti qu'ils prissent, ne donnoit à personne le courage de mourir, du moins utilement pour sa patrie. » Quoi! dit alors Eustache de Saint-» Pierre, en se montrant à l'Assemblée, cette » mort que nous affrontons depuis un an, est-» elle devenue plus redoutable aujourd'hui ? » Quel est donc notre espoir ? Echapperons-» nous à la barbarie du Vainqueur ? Non : nous » mourrons ; & nous mourrons honteusement, » après avoir vû nos femmes & nos enfans li-» vrés à la mort ou à la derniere des ignomi-» nies.

» L'horreur qui régnoit dans l'assemblée, » redoubla encore à cette affreuse peinture. » Eustache, interrompu par de nouveaux cris & » de nouveaux gémissemens, poursuivit enfin. » Mais pourquoi des vains discours, quand il » faut des exemples ? Je donne, pour le salut » de mes concitoyens, ma vie & celle de mon » fils. Quoiqu'il ne paroisse pas avec moi, il » nous joindra à la porte de la Ville ». Quelque admiration que la vertu d'Eustache fît naître, il sembloit que le Ciel, pour le récompenser, vouloit que sa famille fournît seule des exemples de courage. Jean d'Aire, Jacques de Wuisant & Pierre son frere, tous proches parens d'Eustache, se présenterent.

Le nombre n'étoit pas encore complet ; M. de Châlons vint s'offrir sous un habit de Bourgeois ; & ces six malheureuses victimes prirent avec joie le chemin du Camp d'Edouard. Madame de Grandson apprit par une lettre que le Comte de Canaple lui avoit écrite en partant de

Calais, qu'il étoit du nombre des six Citoyens, & qu'il voloit à la mort pour lui sauver la vie. Emportée par la reconnoissance autant que par l'amour, elle prend un habit d'homme, sort de la Ville avec précipitation, arrive à la tente du Roi d'Angleterre, & se prosternant à ses pieds : » Seigneur, lui dit-elle, je viens vous deman- » der la mort ; je viens vous apporter une tête » coupable, & sauver une tête innocente. J'étois » du nombre des Citoyens qui doivent périr » pour le salut de tous ; un Etranger, par » une pitié injurieuse pour moi, veut m'enlever » cette gloire, & a pris mon nom ».

Edouard, avec toutes les qualités qui font les Héros, n'étoit pas exempt des foiblesses de l'orgueil. La démarche de Mad. de Grandson, en lui rappellant la cruauté où il s'étoit abandonné, l'irritoit encore; & la regardant avec des yeux pleins de colere : » avez-vous cru, lui dit-il, désarmer ma » vengeance en venant la braver ? Vous mour- » rez, puisque vous voulez mourir ; & cet au- » dacieux qui a osé me tromper, mourra avec » vous. Ah ! Seigneur, s'écria Madame de » Grandson, ordonnez du moins que je meure » le premier ; & se traînant aux genoux de la » Reine, qui entroit dans ce moment dans la » tente du Roi : ah ! Madame ! Ayez pitié de » moi ; obtenez cette foible grace. Suis-je assez » coupable pour être condamné au plus cruel sup- » plice, pour vouloir mourir pour celui qui ne » meurt que pour me sauver ? Sa fermeté l'aban- » donna en prononçant ces paroles; elle ne put re- » tenir quelques larmes. La Reine déja touchée » du sort de ces malheureux, & qui venoit dans » le dessein d'obtenir leur pardon, fut attendrie

» encore par le discours & par l'action de Ma-
» dame de Grandson, & se déclara tout-à-fait en
» leur faveur. Mais Edouard, toujours inflexi-
» ble, ne répondit qu'en ordonnant à un Offi-
» cier de ses Gardes de faire hâter le supplice
» des Prisonniers.

» Cet ordre, qui ne laissoit plus d'espérance à
» Madame de Grandson, rappella tout son cou-
» rage. Se relevant des genoux de la Reine où
» elle étoit encore, & regardant Edouard avec
» une fierté mêlée d'indignation : hâtez-vous
» donc aussi, dit-elle, de me tenir parole ; &
» faites-moi conduire à la mort. Mais sachez
» que vous allez verser un sang assez illustre
» pour trouver des vengeurs.

» La grandeur d'ame a des droits sur le cœur
» des Héros, qu'elle ne perd jamais. Edouard,
» malgré sa colere, ne put refuser son admira-
» tion à Madame de Grandson. Plus touché de
» la fermeté avec laquelle elle continuoit de
» demander la mort, qu'il ne l'avoit été de sa
» douleur, & les dernieres paroles qu'elle venoit
» de lui dire, lui faisant soupçonner quelque
» chose d'extraordinaire dans cette aventure,
» qui méritoit d'être éclairci, il fit signe à ceux
» qui étoient dans sa tente, de se retirer. Votre
» vie, lui dit-il alors, & celle de vos conci-
» toyens va dépendre de votre sincérité. Quel
» motif assez puissant vous a déterminé à l'ac-
» tion que vous venez de faire ?

» La vie, Sire, me coûteroit moins à perdre,
» répondit-elle, que l'aveu que votre Majesté
» exige. Mais l'intérêt d'une vie bien plus chere
» que la mienne, triomphe de ma répugnance.
» Vous voyez à vos pieds une femme qui a été assez

» foible pour aimer, & qui a eu assez de force » pour cacher qu'elle aimoit. Mon Amant, persuadé qu'il étoit haï, a eu cependant assez de » générosité & de passion, pour sacrifier sa vie à » la conservation de la mienne. Une action si » tendre, si généreuse a fait sur mon cœur toute » son impression. J'ai cru, à mon tour, lui devoir » le même sacrifice ; & ma reconnoissance & ma » tendresse m'ont conduit ici.

» Quel est donc cet homme, reprit Edouard, » qui a tant fait pour vous ; & qui êtes-vous vous » même ? Ma démarche, Sire, répondit-elle, » avec une contenance qui marquoit sa confusion, devroit me faire cacher à jamais mon » nom ; j'avoue cependant qu'il m'en coûte » moins de dire à votre Majesté, que je suis la » fille du Gouverneur de Calais, que de nommer M. de Canaple ».

Edouard ne put tenir davantage. Pressé par ses propres sentimens, & déterminé par les instances de la Reine, il ordonna à M. d'Arondel & à M. de Maury, d'aller chercher les prisonniers & de les lui amener. Ces deux Seigneurs se hâterent d'exécuter un ordre qu'ils recevoient avec tant de plaisir. Deux des six, déjà sur l'échaffaut, voyoient sans aucune altération les apprêts de leur supplice ; & quoiqu'ils s'embrassassent tendrement, c'étoit cependant sans foiblesse. M. d'Arondel qui les vit de loin, cria *grace*, *grace*, alla à eux avec promptitude, & reconnut avec la plus grande surprise, M. de Châlons. » En croirai-je mes yeux, s'écria-t-il ; est-ce vous que » je vois ? Est-ce M. de Châlons que je viens » d'arracher des mains d'un Bourreau ? Par » quelle étrange avanture, un homme tel que

» vous se trouve-t-il ici ? Je n'y suis pas seul ;
» répondit M. de Châlons ; M. de Canaple que
» vous voyez a fait ce que j'ai fait ; & ce que
» vous auriez fait vous même, dans les circonf-
» tances où nous nous sommes trouvés.

» M. d'Arondel, au nom de M. de Cana-
» ple, le salua avec toute sorte de marques de
» considération. Eloignons-nous promptement,
» leur dit-il, d'un lieu où je rougis pour ma na-
» tion, que vous ayez pû être conduits ; & venez
» chez le Roi, où nous avons ordre de vous
» mener ».

Edouard reconnut le Comte de Canaple & M. de Châlons ; il les combla de louanges, & les traita avec beaucoup de générosité. La joie & la surprise du Comte furent extrêmes, lorsqu'il apprit ce que Mad. de Grandson avoit fait pour lui ; cette femme qui avoit jusqu'alors paru dédaigner son amour, s'étoit exposée à mourir pour lui conserver la vie. Il n'étoit plus tems de céler sa tendresse pour un Amant, pour qui elle avoit tant fait. M. de Vienne reçut avec joie M. le Comte de Canaple pour son gendre. Les nôces furent célébrées quelques mois après ; & M. de Châlons qui avoit fait le même sacrifice, pour Mademoiselle de Mailly, que le Comte de Canaple pour Madame de Grandson, eut aussi le bonheur d'en être récompensé par un mariage plein de charmes.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru de plus intéressant dans le Roman du Siége de Calais. Les amours de M. de Châlons & de Mademoiselle de Mailly en forment une espece d'Episode, sur lequel je ne m'arrêterai point. Je ne dirai rien non plus de la passion de Milord d'Arondel pour Mademoiselle

Mademoiselle de Roye. Ce Seigneur Anglois avoit épousé sa Maîtresse quelque tems avant le Siége. Des malheurs qui lui étoient survenus, l'avoient empêché d'en apprendre des nouvelles. Il la retrouve pendant ce même Siége, dans un Couvent dont les Anglois s'étoient rendus maîtres. Toutes ces aventures sont intéressantes & bien écrites.

Lorsque cet Ouvrage parut, les jugemens furent partagés. Quelques personnes ne firent point de difficulté de le comparer à la *Princesse de Cléves*, séduites apparemment par la délicatesse des sentimens, & par les graces du stile. D'autres crurent remarquer une grande différence du naturel, de la simplicité, de la justesse de celui-ci, à la multitude des Episodes & des personnages, à la complication des évenemens, la plupart peu vraisemblables, & à la conduite moins judicieuse, qu'ingénieuse du *Siége de Calais*. D'autres enfin y ont trouvé » certaines idées » d'une licence enveloppée ; des images de » volupté, où la pudeur ménagée avec art, n'en » est peut-être que plus blessée ; des caracteres » de femmes, mi-parties de foiblesses & de » vertu, de passion & d'honneur ; des portraits » aimables de l'un & de l'autre sexe, mais qui » auroient dû être plus contrastés ».

Tandis que M. d'Arnaud tiroit du *Comte de Cominge*, le sujet de son Drame funebre, M. de Belloy approprioit à la Scène Françoise le Roman du *Siége de Calais*. Ce n'est point ici le lieu de parler du succès étonnant & sans exemple de cette célébre Tragédie ; ces sortes d'évenemens, qui font époque dans l'Histoire du Théâtre, doivent être consignés dans ses fastes.

Il suffit de dire ici, que jamais Piéce n'a excité un enthousiasme plus vif, plus universel. Au reste, Madame, ces deux Auteurs ne sont pas les seuls qui aient composé des Tragédies, fondées sur des évenemens tirés de notre histoire, & déjà employés dans des Romans. Boursault en fit jouer une, dont il avoit pris le sujet dans la *Princesse de Cléves*. Comme cette Piece ne réussit point sous des noms François, il l'habilla à la Romaine, l'année suivante ; & sous le titre de *Germanicus*, elle eut le succès le plus complet. On prétend que Corneille dit en pleine Académie, qu'il ne manquoit à cette Tragédie, que d'avoir été faite par Racine, pour être un Ouvrage parfait. Racine, dit-on, s'en offensa ; & c'est ce qui brouilla ces deux illustres Auteurs tragiques.

J'oubliois de vous dire que M. de Rosoy avoit aussi fait imprimer une Tragédie, intitulée *les Décius François*, dont le sujet a été pris dans le Roman du *Siége de Calais*.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

IL me reste à vous parler, Madame, du troisiéme Ouvrage de Madame de Tencin, fait en société avec son neveu M. de Pont-de-Veyle, *les Malheurs de l'Amour*. L'Héroïne du Roman cache au Lecteur son nom & celui de sa famille. Elle nous apprend seulement, que son grand pere & son pere avoient acquis des biens immenses dans la Finance; que sa mere, femme pêtrie d'orgueil & de vanité, qui ne voyoit que des Ducs & des Marquis, lui donna une éducation conforme à sa façon de penser; mais un heureux naturel l'empêcha de suivre cet exemple. Parmi le grand nombre de gens de condition, qui fréquentoient la maison du Financier, elle distingua un gentilhomme, nommé *Barbasan*, qui n'avoit aucun de ces airs affectés & précieux des autres convives. C'étoit un homme d'esprit & de bon sens, qui ne cherchoit point à se faire valoir. Il fut touché des charmes de la Demoiselle; & elle de son côté ne put voir Barbasan sans émotion. Leurs yeux se dirent d'abord que leurs cœurs étoient d'intelligence; Barbasan parla; il fut écouté; cependant comme Mademoiselle *** étoit une riche héritiere, le fils du Duc de *** se présenta pour l'épouser. Le Financier se hâta de conclure; mais il mourut la veille de la célébration. Il donna en mourant à sa fille, un portefeuille qui renfermoit la plus grande partie de son bien; & comme cette donation fut tenue secrette, Mademoiselle *** ne parut pas dans le

Les malheurs de l'Amour.

monde, après la mort de son pere, aussi riche qu'on le croyoit. Le Marquis de *** qui n'en vouloit qu'à ses richesses, renonça dès-lors à cette union, & épousa la veuve même du Financier, parce qu'il la crut beaucoup plus riche que sa fille. Celle-ci s'étoit retirée dans un Couvent où Barbasan lui rendoit de fréquentes visites. Comme il étoit de l'intérêt du Marquis qu'elle ne se mariât pas, il fit tous ses efforts pour écarter Barbasan. Le hazard lui en fournit bientôt les moyens. Barbasan eut une affaire avec le Marquis du Fresnoi, & le tua. Il ne put échapper à la rigueur des poursuites. On l'arrête ; on lui fait son Procès ; il est prêt d'être condamné. Une maladie dangéreuse fait craindre pour ses jours. Dans cette extrémité, son Amante prend la résolution de l'aller voir secrettement dans sa prison ; on engage une dévote à favoriser ce projet. Voici ce qu'elle raconte elle même de cette intrigue.

» Je parvins bien cachée dans mes coëffes, » jusqu'à une chambre ou plutôt un cachot, qui » ne recevoit qu'une foible lumiere d'une petite » fenêtre très-haute & grillée avec des barreaux » de fer qui achevoient d'intercepter le jour. Barbasan étoit couché dans un mauvais lit, & avoit » la tête tournée du côté du mur. La Dame s'assit » sur une chaise de paille qui composoit tous les » meubles de cette affreuse demeure. Après quelques momens & quelques mots de consolation » au malade, elle se leva pour aller visiter d'autres prisonniers, & me laissa seule auprès de lui. » Il s'étoit mis sur son séant pour remercier la » personne qui lui parloit. J'étois de bout devant » son lit, tremblante, éperdue, abîmée dans mes » larmes, & n'ayant pas la force de prononcer une

» parole. Barbasan fixa un moment les yeux sur » moi & me réconnut. Ah! Mademoiselle, que » faites-vous, s'écria-t'il?

» Les larmes qu'il voulut envain retenir, ne » lui permirent pas d'en dire davantage. Les » moindres choses touchent de la part de ce qu'on » aime; & l'on est encore plus sensible dans les » tems de malheur. Ce titre de *Mademoiselle*, » qui étoit banni d'entre nous, me frappa d'un » sentiment douloureux. Je ne suis donc plus vo- » tre Pauline, lui dis-je, en lui prenant la main, » & en la lui serrant entre les miennes? Vous » voulez mourir, vous voulez m'abandonner. Sans » me répondre il baisoit ma main & la mouilloit » de ses larmes. A quel bonheur, dit-il enfin, » faut-il que je renonce! Oubliez-moi, poursui- » vit-t'il, en poussant un profond soupir; oui, » je vous aime trop, pour vous demander un sou- » venir qui troubleroit votre repos. Ah! m'écri i- » je à travers mille sanglots, par pitié pour moi, » mon cher Barbasan, conservez votre vie; c'est » la mienne que je vous demande. Hélas, ma » chere Pauline, répliqua-t'il, songez-vous à la » destinée qui m'attend? Songez-vous que je » vous perds vous que j'adore, vous qui seule » m'attachez à la vie? Qu'importe après tout, » continua-t'il, après s'être tû quelque moment, » de quelle façon je la finisse, je vous aurai du » moins obéi jusqu'au dernier moment.

» La Dame avec qui j'étois venue, rentra: elle » avoit fait apporter un bouillon; je le présen- » tai à Barbasan; il le prit en me serrant la main: » nous n'étions ni l'un ni l'autre en état de parler; » nos larmes nous suffoquoient. Hélas! je pen- » sai dans ce moment, que nous nous voyons

» peut être pour la derniere fois. Ma dévote, à » qui je faisois pitié, baissa elle-même mes coëf- » fes, me prit sous le bras, m'entraîna hors de » cette chambre, & me fit monter dans son » carosse».

Depuis cette visite, le malade se porta beaucoup mieux; mais son affaire étoit en fort mauvais état. On ne parloit rien moins que d'échafaut; il falloit remédier à un danger si pressant. On gagna le Geolier & sa famille à force d'argent; Barbasan s'échappa de sa prison avec ses Libérateurs, & se réfugia à Francfort. Mademoiselle ... s'applaudissoit du succès de ses soins; elle avoit tous les jours des lettres de son Amant; mais au bout de quelque tems elle cessa tout-d'un-coup d'en recevoir. Impatiente de s'éclaircir de son sort, elle vole à Francfort avec son tuteur; elle y apprend que Barbasan est marié; elle le voit lui-même avec une belle femme dans une Eglise, & le voit un instant après disparoître à ses yeux. Le cœur plein de dépit & de rage, elle revient à Paris: le Président d'Hacqueville lui demande sa main; elle l'épouse, quoiqu'avec répugnance. A peine ce mariage est-il conclu, qu'elle apprend par la fille du Geolier qui avoit sauvé Barbasan, que cet Infortuné lui est toujours fidele; qu'il n'a point été marié, & que c'est un artifice de cette fille qui l'aimoit, qui avoit répandu un faux bruit de son mariage, & qui avoit intercepté ses lettres. Cependant Madame d'Hacqueville, quoique soumise à son mari, passoit avec lui des jours pleins de deüil & de tristesse. Le Président, l'homme du monde le plus doux, succomba à la mélancolie de sa femme; il mourut quelques mois après son mariage. Madame d'Hacque-

ville ne pouvoit n'être pas affligée de la mort d'un époux qui l'avoit toujours traitée avec complaisance. Le souvenir de Barbasan contribuoit encore à ses rêveries; elle demeuroit à la campagne, où un bois de haute-futaye faisoit sa promenade ordinaire. Voici comme elle en parle.

» La solitude & le silence qui y régnoient, y » répandoient une certaine horreur conforme à » l'état de mon ame; je m'accoutumai insensible- » ment à y passer les journées presqu'entieres : » mes gens m'avoient vainement représenté qu'il » étoit rempli de sangliers; qu'il pouvoit m'y ar- » river quelqu'accident. Les exemples qu'on me » citoit, de ceux qui y étoient déjà arrivés, ne » pouvoient m'inspirer de la crainte. Je trouvois » que ces sortes de malheurs n'étoient pas faits » pour moi; & puis, qu'avois-je à perdre? Une » malheureuse vie dont je souhaitois à tout mo- » ment la fin.

» J'étois restée un soir dans la forêt encore » plus tard qu'à l'ordinaire. Dans le plus fort de » ma rêverie, je me sentis tout-d'un coup saisie » par un homme qui malgré mes cris & mes ef- » forts m'emportoit, quand un autre sorti du plus » épais du bois, vint à lui l'épée à la main; je » profitai de la liberté que leur combat me don- » noit, pour fuir de toute ma force : mes gens, » que mes cris avoient appellés, coururent au se- » cours de mon Défenseur. J'étois si troublée & si » éperdue, qu'on fut obligé de me mettre au lit » dès que je fus arrivée. Peu de tems après, j'ap- » pris que celui qui m'avoit secourue, avoit blessé » à mort l'homme qui vouloit m'enlever; mais » qu'il l'avoit été lui-même d'un coup de pisto- » let, par un autre homme venu au secours du

» premier : que mon Défenseur avoit eu assez
» de force pour aller sur cet homme ; qu'il lui
» avoit passé son épée au travers du corps, &
» l'avoit laissé mort sur la place ; que ceux qui gar-
» doient à quelque distance de-là, des chevaux
» & une Chaise, apparemment destinée pour
» moi, avoient pris la fuite.

» J'ordonnai qu'on portât au Château mon Dé-
» fenseur ; & je fis en même-tems monter à che-
» val plusieurs personnes pour aller chercher les
» secours dont il avoit besoin. Mon homme d'af-
» faires, par humanité, & dans la vue de tirer
» quelqu'éclaircissement sur les Auteurs de cette
» violence, y fit porter en même tems l'autre
» blessé, & cette précaution ne fut pas inutile.
» Cet homme à qui les approches de la mort fai-
» soient sentir l'énormité de son crime, apprit à
» mon homme d'affaires, que le Duc de M . . .
» mon Beau-pere, étoit l'auteur de cet enleve-
» ment ; que son dessein étoit de me conduire
» dans un vieux Château, qui lui appartenoit, si-
» tué dans les montagnes du Gévaudan ; que les
» biens considérables que l'on m'avoit reconnus,
» quand je m'étois mariée, lui avoient fait naître
» le dessein de s'en rendre maître, & que pour
» y parvenir, il avoit voulu s'assurer de ma per-
» sonne, pour m'obliger, le poignard sur la gor-
» ge, de faire une donnation à mon frere. Cet
» homme ajouta, que mon Beau-pere ne m'eut
» pas laissé le tems de révoquer ce que j'aurois
» fait ; mais que je n'avois plus rien à craindre,
» & que c'etoit lui qui avoit été tué par celui qui
» m'avoit secourue.

» Mon homme d'affaires qui me rendit compte
» de ce qu'il venoit d'apprendre, me glaça d'ef-

» froi. Le péril que j'avois couru, augmentoit » encore ma reconnoissance & mon inquiétude » pour mon Défenseur; j'en demandois des nou- » velles à tous momens. Mes gens qui voyoient » que j'avois besoin de repos, me cacherent, le » plus long-tems qu'il leur fut possible, le malheu- » reux état où il étoit : la connoissance ne lui » revint que lorsqu'on eut sondé ses blessures : » il voulut savoir son état, & le demanda de fa- » çon que les Chirurgiens furent contraints de » lui avouer qu'il n'avoit pas vingt-quatre heures » à vivre. Un homme, que l'on jugea son valet- » de-chambre, vint dans la nuit; dès qu'il le vit, » il pria qu'on les laissât seuls.

» Ce ne fut que le lendemain, qu'on m'an- » nonça ces affligeantes nouvelles; & peu d'heu- » res après on m'apprit qu'il alloit expirer. On » pense aisément à quel point je fus touchée de » la mort de quelqu'un à qui je devois la vie. « J'étois encore dans le saisissement, quand on » me dit que l'homme qui avoit passé la nuit au- » près de lui, demandoit à me voir : il s'approcha » de mon lit, & voulut me présenter une lettre » qu'il tenoit; mais je n'étois pas en état de la » recevoir. J'eus à peine jetté les yeux sur lui, » que je perdis toute connoissance; elle ne me » revint qu'après plusieurs heures; & ce ne fut » que pour quelques momens : je passai de cette » sorte tout le jour & toute la nuit. Dès que je pus » parler, je demandai à revoir cet homme; mal- » gré les effets qu'on en craignoit, on fut con- » traint de m'obéir; ce fut alors qu'il me remit » la lettre que voici.

*LETTRE.*

» Daignerez-vous, Madame, reconnoître le » caractere de ce malheureux, que vous devez re» garder comme le plus coupable & le plus perfi» de de tous les hommes ? Hélas ! Madame, je » me suis peut-être jugé plus rigoureusement que » vous ne m'auriez jugé vous-même. Mon re» pentir & ma douleur m'ont fait un supplice de » tous les instans de ma vie. Je me suis cru indi» gne de porter à vos pieds ce repentir & cette » douleur ; & ce n'est que dans ce moment où je » n'ai plus que quelques heures à vivre, que j'ose » vous dire, que tout criminel que je suis, je » n'ai jamais cessé un moment de vous adorer. » Je ne serai plus, Madame, quand vous rece» vrez cette lettre. Si vous vous ressouvenez quel» quefois du misérable Barbasan, souvenez-vous » aussi quel a été son repentir.

» A peine pouvois-je discerner les caracteres au » travers des pleurs dont mes yeux étoient rem» plis : il est mort ! m'écriai-je après l'avoir lue ; » je ne le verrai plus ! Je ne pourrai jamais lui » dire que je l'ai toujours aimé ! Pourquoi m'a» t'il sauvé la vie ? Que je serois heureuse, si je » l'avois perdue ! Beauvais, car c'étoit ce fidele » domestique, pleuroit avec moi : sa douleur me » le rendoit nécessaire ; je ne voulois voir que » lui : je passois les jours & les nuits à lui parler » de Barbasan, & à m'en faire parler. Je l'obli» geois de me dire ce qu'il m'avoit déjà dit mille » fois. Il me conta qu'il avoit été joindre son » Maître à Francfort ; qu'il l'avoit trouvé plongé » dans la plus profonde tristesse ; qu'autorisé par

» ses longs services, il avoit pris la liberté de lui
» en demander la cause plusieurs fois, & long-
» tems sans succès; qu'enfin Barbasan accablé de
» ses peines, n'avoit pu se refuser la consolation
» de les lui dire. Beauvais me répéta alors ce que
» je savois de la fille du Geolier : il ajouta que
» Barbasan m'avoit vue dans une Eglise; qu'il
» avoit été d'abord fort éloigné de penser que ce
» fut moi; mais que la seule ressemblance lui
» avoit fait une impression si vive, & avoit aug-
» menté ses remords de telle sorte, qu'il ne lui
» avoit plus été possible de supporter la vue d'Hip-
» polite (c'étoit le nom de la fille du Geolier;)
» qu'il avoit été se réfugier chez un François de
» sa connoissance; & que pressé par son inquié-
» tude, il avoit envoyé Beauvais s'informer de
» cet Etrânger. Beauvais après plusieurs recher-
» ches inutiles, avoit enfin découvert par hazard
» la femme chez qui j'avois logé. Les détails
» qu'il apprit d'elle, éclaircirent pleinement Bar-
» basan : cette nouvelle marque de ma tendresse
» si singuliere, si extraordinaire, augmenta sa
» confusion & son désespoir à un tel point, qu'il
» étoit prêt d'attenter sur sa vie : il vouloit me
» suivre : il vouloit s'aller jetter à mes pieds : il
» trouvoit ensuite qu'il n'étoit digne d'aucune
» grace. Que lui dirai-je, disoit-il? que tandis
» qu'elle faisoit tout pour moi, je la trahissois
» d'une maniere si indigne : m'en croira-t'elle,
» quand je lui protesterai que je l'ai toujours
» adorée ?

» Enfin, après bien des irrésolutions, le désir de
» me voir l'emporta : il se mit en chemin, bien
» résolu de me suivre en France : loin qu'il fût
» arrêté par le péril qu'il y avoit pour lui d'y pa-

» roître, il y trouvoit au contraire de la satisfac-
» tion : c'étoit du moins me donner une preuve
» du prix dont j'étois à ses yeux : il suivit la
» route que j'avois prise : sa diligence étoit si
» grande, que malgré l'avance que j'avois sur lui,
» il m'auroit jointe infailliblement, sans un acci-
» dent qui le retint.

» Toujours plein de son amour, il revint en
» France précisément dans le tems que j'étois
» partie de Paris pour aller joindre mon mari
» en Gascogne ; persuadé de la part que nos
» amis communs pouvoient avoir eue à mon
» mariage, il n'avoit voulu en voir aucun ;
» mais sans leurs secours, il avoit été ins-
» truit de tout ce qu'il avoit intérêt de savoir ; il
» n'avoit pas hésité de me suivre en Gascogne, &
» s'étoit arrêté à un quart de lieue de la terre où
» j'étois ; c'étoit là qu'il avoit appris la mort de
» mon mari, & mon extrême affliction ; comme
» je ne sortois point du Château, il avoit cherché
» à s'y introduire, & m'avoit vue plusieurs fois
» pendant la Messe dans la Chapelle du Château,
» & toujours avec un nouveau saisissement ; lorf-
» que je commençai à aller dans la forêt, il vint
» se loger dans une petite maison attenante à
» cette même Forêt ; instruit par son hôte du
» péril où j'étois exposée, il me suivoit avec
» encore plus de soin ; l'épaisseur du Bois lui
» donnoit toute sorte de facilité de se cacher ;
» il fut cent fois au moment de se jetter à mes
» pieds, d'obtenir son pardon ou de se donner
» la mort ; enfin ce jour fatal, ce jour qui de-
» voit mettre le comble à toutes les infortunes
» de ma vie, le malheureux Barbasan qui ne pou-
» voit plus soutenir l'excès de son désespoir, s'a-

» vançoit vers moi, lorſqu'il entendit mes cris, » & qu'il vit le péril où j'étois. Ce récit que me » faiſoit Beauvais, me perçoit le cœur; & c'é- » toit pourtant la ſeule choſe que j'étois capable » d'entendre ».

Après avoir rendu les derniers devoirs à Barbaſan, Madame d'Hacqueville revint à Paris; & quelque tems après elle alla s'enfermer dans un Couvent.

Je ne puis paſſer ſous ſilence, Madame, un Epiſode qui contribue beaucoup à l'embelliſſement de cet ouvrage; c'eſt l'hiſtoire d'une Religieuſe, avec qui Madame d'Hacqueville fit connoiſſance. On la mit à l'Abbaye du Paraclet, ſous le nom de Mademoiſelle d'Eſſei; & on pria l'Abbeſſe de lui inſpirer l'amour de la retraite. Une ſœur de l'Abbeſſe, qui avoit pris en amitié la jeune Penſionnaire, l'emmena avec elle à Paris, pour lui faire voir le monde & tâcher de lui procurer un établiſſement. Le Comte de Blanchefort en devient amoureux; il offre de l'épouſer. Le Marquis de la Vallette eſt auſſi touché de ſes charmes; mais il n'eſt pas maître de ſes volontés; ſes parens lui deſtinent une riche héritiere. Mademoiſelle d'Eſſei qui a autant d'éloignement pour le Comte de Blanchefort, qu'elle ſent d'inclination pour le Marquis de la Vallette, ne peut cependant réſiſter aux inſtances & aux propoſitions du premier. Le mariage lui paroît préférable au Couvent; c'eſt tout ce qui la détermine. A quelque tems de-là, elle s'apperçoit qu'elle va devenir mere, & en avertit le Comte de Blanchefort qui en témoigne une grande joie, & lui promet de rendre bientôt public ſon mariage (car il s'étoit fait ſecrettement). Il la

» femme a éprouvés, ne la rendent que plus in-
» téressante.

» Il n'est point d'état plus difficile à soutenir,
» que celui où l'on est mal avec soi-même.

» Ce n'est pas dans la solitude, qu'il faut atten-
» dre un remede contre l'amour.

» On se persuade, quand on est riche, que les
» talens s'achettent comme une étoffe.

» L'amitié devient bien foible, quand on com-
» mence à être occupée de sentimens plus vifs;
» & si elle reprend ses droits, ce n'est que lorsf-
» que le besoin de la confiance la rend nécessaire.

» Dès que nous sommes malheureux, tous ceux
» qui nous environnent, prennent de l'empire
» sur nous ».

Je suis, &c.



## LETTRE XVI.

1682.

Mlle de Lussan.

SI l'on en croit certains bruits qui se sont répandus sur la naissance de Mademoiselle de Lussan, elle naquit d'un commerce de galanterie entre le Prince Thomas de Savoie, Comte de Soissons, frere aîné du fameux Prince Eugene, & une Courtisanne dont on ignore le nom. Le Prince fit élever avec soin cet enfant, qu'un attachement très-tendre pour sa mere lui rendoit extrêmement cher. Quoique cette anecdote paroisse peu douteuse, à en juger par la maniere même dont Mademoiselle de Lussan a vécu avec le Comte de Soissons; d'autres ont dit qu'elle étoit fille naturelle d'un Cocher & d'une Diseuse de bonne Aventure, appellée *la Fleury*. Pour expliquer comment, étant d'une extraction si basse, Mademoiselle de Lussan a pu recevoir une certaine éducation, ils ajoutent que sa mere, par sa profession, ayant accès dans les Maisons les plus distinguées, trouva des facilités pour élever sa fille d'une maniere convenable à ses dispositions naturelles, & que les Princes Thomas & Eugene de Savoie y contribuerent par leurs largesses. Mais quelle vraisemblance, que des talens comme ceux de la Fleury, eussent fait sur deux Princes éclairés assez d'impression, pour les porter à traiter la fille d'une Avanturiere comme leur enfant? Si ce sont les charmes & la beauté de la Fleury qui les ont touchés, plutôt qu'une science futile & imaginaire, la question est assez éclaircie; & j'ai eu raison de regarder le

le Prince Thomas comme l'auteur de la naissance de Mademoiselle de Lussan; car pour le Prince Eugene, s'il en eût été le Pere, comme il y en a qui le prétendent, qu'est-ce qui auroit pu l'empêcher de la faire élever lui-même; & pourquoi le Prince Thomas s'en feroit-il chargé seul?

A l'âge de dix ans, Mademoiselle de Lussan donnoit déjà les plus belles espérances. Une facilité merveilleuse à retenir tout ce qu'elle entendoit; une envie extrême de savoir & d'apprendre, annoncerent dès-lors ce qu'elle feroit un jour. Le Prince Thomas qui la voyoit souvent, fut charmé qu'elle répondît si parfaitement à ses soins. Il les redoubla à mesure qu'il vit qu'elle s'en rendoit digne; & il n'épargna rien pour faire éclore les heureux talens que la nature avoit mis en elle. La lecture faisoit ses délices dans un âge qui n'aime que la dissipation & les amusemens puérils.

A vingt-cinq ans, elle fit connoissance avec le savant M. Huet, Evêque d'Avranches, qui ne se flattant pas d'en faire une mere de l'Eglise, l'exhorta à composer des Romans. *L'Histoire de la Comtesse de Gondès*, qui fut le premier de ses Ouvrages, justifia le conseil du Prélat. Il est vrai qu'elle fut aidée dans ce travail par M. de la Serre, Gentilhomme de Cahors, Auteur de plusieurs Opéra, entr'autres de celui de *Pirame & Thisbé*. Il étoit né avec vingt-cinq mille livres de rente qu'il perdit au jeu. Il voulut devenir Poëte; & il joua encore de malheur. Il dirigea le Roman de Mademoiselle de Lussan, s'y peignit lui-même sous le nom de *Calemane*, personnage plaisant & intéressant de son invention, & vécut toujours avec elle dans la plus grande intimité.

Elle commença par avoir pour lui des sentimens qui passerent les bornes ordinaires de la reconnoissance ; elle fit croire ensuite, par la continuité de ses attentions, qu'il étoit son mari ; & jusqu'à l'âge de près de cent ans, que la Serre prolongea sa carriere, il fut pour elle, ce qu'un pere est pour sa fille. Heureusement pour Mademoiselle de Lussan, c'étoit un excellent critique, & réellement un homme de goût. Son peu de talent a écarté le soupçon, qu'il étoit l'Auteur des Romans de son amie ; mais la gloire qu'elle en a retirée, n'a pas toujours été pure & sans mélange. On attribua à l'Abbé de Boismorand les *Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste*, dont nous parlerons bientôt, & à M. Baudot de Julli, l'Histoire de la vie & du regne de Charles VI, Roi de France, l'Histoire du regne de Louis XI, & l'Histoire de la derniere révolution de Naples. Mais comme ces sortes d'accusations sont dénuées de preuves, rien n'empêche qu'on n'en donne tout l'honneur à Mademoiselle de Lussan : les autres Ouvrages qui ne lui sont point contestés, sont les *Veillées de Thessalie*, du moins les trois dernieres veillées ; *les Mémoires secrets & intrigues de la Cour de France sous Charles VII ; les Anecdotes de la Cour de François I. Marie d'Angleterre, Reine Duchesse ;* les *Annales galantes de la Cour d'Henri II ; Mourat & Turquia, Histoire Africaine ;* & la *vie du brave Crillon.*

Les qualités qui rendoient à la fois Mademoiselle de Lussan un objet d'admiration & d'envie, augmentoient chaque jour pour elle la tendresse & l'attachement du Prince Thomas. Il voyoit avec plaisir, qu'il n'avoit point à rougir d'une fille, qu'il eût souhaité lui appartenir plus légitimement. Il

lui faisoit même porter les armes de Savoye; ce qu'il n'auroit jamais permis, s'il n'eût eu d'autre intérêt, que celui qui naît de l'estime & de la générosité. Le Prince Eugene avoit aussi pour elle des bontés de pere, qui ont fait croire à quelques personnes, que Mlle. de Lussan étoit sa fille.

Le nom de ces illustres freres, joint à son mérite personnel ouvrit à notre Auteur l'entrée des plus grandes maisons. Elle fut particulierement chérie des Princes de Condé & de Conti. La reconnoissance la porta à dédier au premier son *Histoire de Louis* XI, & à Mademoiselle de la Roche-sur-Yon, sœur du Prince de Conti, l'Histoire de la *Comtesse de Gondès*. Les Epitres dédicatoires de ces deux livres sont, comme celles de tous ses autres Ouvrages, en vers fort jolis, qui font honneur aux dispositions qu'avoit Mademoiselle de Lussan pour la Poësie. M. le Comte de Clermont, M. de Machault, & Madame de Pompadour reçurent encore d'autres hommages de sa reconnoissance. Elle a su les immortaliser à la tête de ses *Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste*, de son *Histoire de Charles VI*, de *Marie d'Angleterre*, &c.

» La figure de Mademoiselle de Lussan, a dit » un Journaliste de qui j'ai emprunté tout ceci, » n'annonçoit pas les obligations qu'elle avoit » à l'amour : elle étoit louche & brune à l'excès. Quiconque l'eût entendue sans la voir » l'eût prise pour un homme ; & quiconque » l'eût vue sans qu'elle parlât, l'eût encore prise » pour un homme. Sa voix & son air n'apparte- » noient point à son sexe ; mais elle en avoit l'ame; » elle étoit sensible, compâtissante, pleine d'hu- » manité, généreuse, capable de suite dans l'a-

» mitié, sujette à la colere, jamais à la haine; elle
» eut des foiblesses; mais sa passion principale
» fut de faire de bonnes actions. Elle étoit vive,
» gaie, & malheureusement fort gourmande. Cet
» excès dans le manger n'a été néanmoins que
» l'occasion, & non la cause de sa perte, qu'on
» doit attribuer à l'ignorance d'un petit Chirur-
» gien, qui lui ordonna le bain, parce qu'elle avoit
» trop dîné. Elle étoit dans l'habitude des indi-
» gestions; mais comme elle n'étoit pas dans
» l'habitude du remede, elle mourut à Paris le
» même jour qu'elle le prit, le 31 Mai 1758,
» âgée de 75 ans & quelques mois». Elle étoit
née à la fin de l'année 1682.

Histoire de la Comtesse de Gondès.

Je vous ai dit, Madame, que *l'histoire de la Comtesse de Gondès*, étoit le premier Ouvrage de Mademoiselle de Lussan. Le sujet en est simple; & les épisodes y sont bien amenés; on y trouve des réflexions & des maximes de morale, qui naissent naturellement des circonstances; & il ne manque point de ces situations touchantes, qui sont l'ame & la vie de ces sortes de fictions.

La Comtesse de Gondès commença à paroître dans le monde à l'âge de dix-huit ans avec toutes les qualités d'une Héroïne de Roman. Le Marquis de Monfrand la voit & en est épris. La Comtesse, en personne sensée, étudie le caractere du Marquis; & cet examen ne lui est point favorable. Son caractere déplait à la Comtesse qui voit avec peine, que M. de Brionsel, son pere, pense à ce parti. La crainte qu'on ne la force à l'accepter, lui fait ouvrir son cœur à un ancien ami de son pere, au Comte de Gondès, homme âgé & fort estimé dans le monde. Elle lui confie la répugnance qu'elle a pour le Marquis de Monfrand, & le

prie de faire agréer ses sentimens à M. de Brionsel. Le vieux Comte, surpris de voir tant de sagesse dans une jeune personne, & y découvrant tous les jours de nouvelles qualités, demande à son ami sa fille pour lui-même. » Je l'épousai sans aucune répugnance, dit la » Comtesse; mais mon cœur conserva une liberté » d'autant plus dangéreuse, que je croyois que » mon devoir & ma raison étoient des barrieres » que rien ne pourroient renverser ».

Il y avoit près de deux ans, que Madame de Gondès étoit mariée, lorsqu'elle vit le Chevalier de Fanime. Elle ne soupçonna pas ce qu'il pourroit lui faire éprouver; elle s'en apperçut aux mouvemens de son cœur; mais il étoit trop tard; l'habitude n'ayant fait que fortifier cette passion naissante, elle résolut enfin de l'étouffer. Elle cessa de voir le Chevalier, & évita avec soin de se trouver avec lui. M. de Gondès avoit un neveu appellé Disenteuil; ce jeune homme prit pour la Comtesse une passion violente.

» Quoique le Comte de Disenteuil fut dans » le monde au rang des gens bien faits, il ne » l'étoit pas aussi bien que le Chevalier; il avoit » moins de régularité dans les traits; mais la » noblesse & la finesse de sa phisionomie le dé- » dommageoient de tout. Je n'ai connu à per- » sonne tant d'esprit; la justesse & la précision » de ses idées n'avoient point desséché son ima- » gination brillante & féconde; le terme propre » se présentoit toujours à lui avec une facilité » qui lui faisoit rendre avec force & netteté, » tout ce qu'il vouloit dire; il savoit infiniment; » & ce qu'il savoit n'étoit jamais à charge à » personne; il ne tiroit nulle vanité de son éru-

» dition, ni de la facilité qu'il avoit d'écrire
» également bien en vers & en prose ; rien n'é-
» chappoit à sa pénétration ; la droiture de son
» cœur ne lui permettoit ni détour ni manœuvre ;
» & la conduite que vous lui allez voir tenir,
» vous instruira de sa discrétion, de sa sagesse &
» de sa générosité. Il étoit né, de son propre aveu,
» railleur : la raison & l'usage du monde l'a-
» voient corrigé, & en avoient fait un Cavalier
» parfait. Tout le monde l'estimoit. L'envie, ni
» la jalousie n'osoient attaquer un mérite si con-
» nu ; il s'étoit acquis beaucoup d'honneur à la
» guerre ; & par une grande exactitude pour le
» service & des actions brillantes, il avoit méri-
» té de passer, très-vîte, du grade de Mestre-de-
» Camp de Cavalerie, à celui de Brigadier.

La Comtesse, que son amour pour le Chevalier de Fanime empêchoit de répondre aux empressemens de Disenteuil, & qui sentoit d'ailleurs ce qu'elle devoit à la vertu & à son devoir, engagea son mari à la mener à la campagne, dans le dessein de se guérir de sa passion par l'absence. Mais l'idée du Chevalier l'y suivit malgré elle. Disenteuil, qui aimoit toujours la Comtesse, se hâta de l'aller joindre. Il avoit pénétré l'amour du Chevalier ; sa vue gênoit extraordinairement la Comtesse. On revient à Paris ; on voit le Chevalier ; on l'aime plus que jamais. La vertu se fait entendre ; on prend de nouveau le parti de la fuite. On va passer quelques mois dans une terre de M. de Gondès. Disenteuil y arrive peu de tems après. Toujours tendre & toujours malheureux, ses qualités aimables n'ont aucun pouvoir sur un cœur prévenu.

Cependant le Comte de Gondès que ses affai-

res appellent à Paris, tombe malade & meurt loin de sa femme qu'il avoit laissée seule en Bretagne. Il avoit souhaité en mourant, que Disenteuil pût succéder à son amour & à ses droits auprès de la Comtesse, & avoit fait M. de Brionsel dépositaire de ses intentions. Madame de Gondès, qui avoit jusqu'alors combattu son inclination pour le Chevalier de Fanime, n'y voyant plus rien de criminel, cessa de se contraindre. Ni la constance de Disenteuil & son mérite distingué, ni les avis de M. de Brionsel ne purent la faire condescendre aux dernieres volontés de son époux. Ce pere sage, qui avoit appris l'inclination de sa fille pour le Chevalier de Fanime, & qui plus pénétré que jamais d'estime pour le Comte de Disenteuil, vouloit, sans user d'autorité, unir son sort à celui de la Comtesse, engagea Madame de Gondès à venir passer une année avec lui dans une de ses terres, persuadé que le tems affoibliroit son amour pour Fanime, & la disposeroit en faveur de Disenteuil. Le hazard le servit mieux que toute sa prudence. Pendant son séjour à la campagne, elle apprit que dans le tems même que le Chevalier lui juroit un amour éternel, il entretenoit un commerce de galanterie avec une personne mariée; que le mari de cette femme l'ayant surpris avec elle, tira sur lui plusieurs coups de pistolet, & le poursuivit l'épée à la main. Le Chevalier, qui avoit affaire à forte partie, prit la fuite, & fut arrêté par le guet qui étoit accouru au bruit, & qui divulgua l'aventure. La Comtesse ouvrit alors les yeux: que de combats n'eut-elle pas à soutenir, pour arracher de son cœur une passion qui y avoit jetté de profondes racines! Le Chevalier s'étoit

retiré à Malthe, où il perdit la vie dans une expédition contre les Turcs.

Le Comte de Disenteuil vivoit à la campagne dans une de ses terres, où il passoit ses jours à pleurer & à regretter sa trop cruelle Maîtresse. Sa constance, son respect, sa modestie, le firent aimer enfin de la Comtesse. Elle déclara à M. de Brionsel, qu'elle étoit disposée à donner sa main au Comte de Disenteuil, & le pressa de lui aller porter lui-même cette nouvelle, résolue de le suivre à quelques lieues de distance.

» Je ne saurois, dit la Comtesse, rapporter » fidelement les termes dont le Comte se servit » pour m'exprimer sa tendresse, sa joie & tous » les mouvemens différens de son ame. J'é» coutois avec un plaisir extrême, des discours » pleins de désordre. Il commençoit une phrase » & ne la finissoit point; il se faisoit pour» tant entendre; il avoit dans mon cœur un fi» dele interprête à qui rien n'échappoit. Je n'in» terrompois point le Comte; je me contentois » de le regarder. Si j'avois parlé la premiere, je » crois qu'il y auroit eu autant de confusion » dans mes discours, qu'il y en avoit dans les » siens... Enfin le jour tant désiré arriva; j'épou» sai Disenteuil sans changer de nom; car d'a» bord après la mort de son oncle, il se fit ap» peller le Comte de Gondès ».

Voilà, Madame, quel est le plan & la conduite de ce Roman. J'en ai détaché les Episodes. Le premier qui sert beaucoup à l'intrigue principale, regarde la Comtesse de Venneville, sœur du Chevalier de Fanime. Elle aimoit passionnément Disenteuil, & voyoit avec douleur, qu'elle n'en étoit point aimée : elle ne tarda pas à connoître sa rivale. Voici l'expédient, ou plutôt la

ruse qu'elle imagina, pour unir la Comtesse de Gondès au Chevalier de Fanime : & pour s'attacher plus surement Disenteuil, en lui ôtant toute espérance. Il y avoit deux ans, que le Chevalier avoit eu d'un Peintre, le portrait en miniature de la Comtesse de Gondès, dans le tems que son mari la faisoit peindre en grand. Il avoit fait mettre ce portrait dans une petite boëte qu'il tenoit de sa sœur, à qui la Comtesse de Gondès en avoit fait présent. Madame de Venneville pria son frere de lui confier cette boëte pour quelque tems. Dès qu'elle l'eut entre les mains, elle envoya prier M. de Brionsel & le Comte de Disenteuil de passer chez elle. Elle apprit à l'Amant ce qu'il savoit déjà de l'amour de la Comtesse pour le Chevalier ; & le portrait qu'elle lui fit voir, ne fit pas sur lui l'impression qu'elle s'étoit imaginée. A l'égard de M. de Brionsel qui ignoroit l'attachement de sa fille pour le Chevalier de Fanime, il fut surpris & même irrité d'apprendre qu'elle l'aimoit depuis deux ans ; car la Comtesse de Venneville lui assuroit qu'il y avoit autant de tems que Madame de Gondès avoit fait ce présent au Chevalier. Heureusement le Comte de Disenteuil qui savoit que Madame de Gondès n'avoit jamais donné son portrait, mais qu'elle avoit seulement donné la boëte à la Comtesse de Venneville, dissipa les soupçons de M. de Brionsel. Celui-ci ne laissa pas de parler à sa fille qui lui avoua son amour, & qui l'assura de son respect & de sa soumission pour ses ordres.

Le frere de Madame la Comtesse de Gondès, appellé *Mondelis*, joue encore un rôle intéressant dans cette Histoire. Il aimoit la Comtesse de Venneville ; mais ce que nous avons vu de

la conduite de cette femme, ayant beaucoup diminué l'estime qu'il avoit pour elle, il porta ses soins & son amour d'un autre côté. Ce fut Mademoiselle de Sussy, intime amie de la Comtesse de Gondès, qui en reçut l'hommage.

L'Episode dont le Roman emprunte le plus de graces, est celui de *Calemane*, le fidéle ami du Comte de Disentèuil. C'étoit un Philosophe, dit la Comtesse, mais un Philosophe voluptueux, honnête d'ailleurs, plein d'esprit & de mérite, mais d'un caractere singulier. Le récit qu'il fait d'une partie de ses aventures, est fort amusant; celle-ci entr'autres, me paroît digne d'être rapportée.

» Il y avoit, dit-il, dans notre voisinage, un » Gentilhomme qualifié, possesseur d'une des » plus belles femmes du Royaume. Elle étoit » Parisienne; ce mari, né inquiet, étoit devenu » jaloux avant d'avoir sujet de l'être; cette ja- » lousie mal fondée avoit choqué la Dame, & » lui avoit, je crois, fait naître le desir de la mé- » riter. Ce Seigneur de Province étoit un peu » mon parent; il demeuroit dans une très-belle » terre, mais dont le Château avoit l'air d'une » Citadelle. La curiosité, plus qu'un devoir de » bienséance, me fit rendre une visite au Mar- » quis***. C'étoit le titre non usurpé de ce Gentil- » homme .... Nous fûmes à l'appartement de la » Marquise; l'éclat de sa beauté me frappa; sa con- » versation m'annonça de l'esprit.... Sa beauté sans » art & un air de langueur la rendoient mille fois » plus charmante, que l'air trop enjoué & trop » recherché qu'affectent souvent des femmes, qui » plairoient peut-être mieux sans ce mauvais » fard. Tant de graces me causerent un mouve-

» ment intérieur, qui m'empêcha de dormir
» toute la nuit.... Nous devions partir le len-
» demain ; j'écris une lettre, où ma tendresse
» étoit enveloppée dans des expressions qui mar-
» quoient combien j'étois sensible à l'état de la
» Marquise. Le matin je reviens au parterre ; j'y
» trouve Toinette ; c'est le nom d'une petite
» Paysanne, qui servoit de Dame d'atour à la
» Marquise ; je lui fais amitié, & lui remets
» ma lettre, en la priant de la donner à sa Maî-
» tresse. J'en paie le port grassement ; il est reçu
» sans façon & sans mystere. Nous partons....,
» j'arrive à Calemane sans prévoir nulle suite
» de ce que j'avois fait. J'étois inquiet, & ne
» savois quel parti prendre, lorsqu'un Paysan me
» vint demander à l'entrée de la nuit. Ce Paysan
» me rendit mystérieusement une lettre de la
» Marquise. Elle me mandoit que dans le peu
» de tems qu'elle m'avoit vu, elle avoit jugé
» que je n'étois pas fait pour demeurer dans le
» fonds d'une Province, où sa mauvaise étoile
» l'avoit confinée ; qu'elle m'estimoit trop, pour
» me souhaiter un pareil sort ; que je lui avois
» paru m'intéresser au sien ; que la contrainte
» où elle vivoit, justifioit une démarche aussi
» hardie, que celle de demander à un jeune hom-
» me, une visite nocturne & hazardeuse ; qu'elle
» n'avoit cependant que ce moyen, pour m'ins-
» truire de ses malheurs ; qu'elle attendoit de
» ma pitié les secours qu'elle m'expliqueroit ;
» que le petit Paysan, frere de Toinette, me
» diroit ce qu'il falloit faire, pour lui procurer le
» plaisir de me voir....

» Je fus enchanté de prévoir que je verrois
» en liberté une personne, dont l'idée m'étoit

» toujours présente. Je renvoyai le petit Paysan
» satisfait ; je lui fixai le rendez-vous au lende-
» main. Je donnai ordre à un vieux Valet-de-
» Chambre, de se tenir prêt pour m'accompa-
» gner.... Me voilà à la porte du Parc ; j'y trou-
» ve mon introducteur ; il me mene le long
» d'une charmille jusqu'à l'escalier dérobé ; il
» me consigne à Toinette ; & Toinette m'intro-
» duit dans le Cabinet de la Marquise. Qu'on
» a d'obligation, me dit-elle, à un homme, qui
» par un pur mouvement de pitié, risque autant
» que vous le faites ; car je ne vous le cache
» point ; nous serions tous perdus si nous étions
» découverts. Rassurez-vous, Madame, repli-
» quai-je ; nos précautions sont justes ; bannissez
» une crainte inutile ; je viens vous offrir tout
» ce qui peut dépendre des soins & de l'audace
» d'un homme animé par le plus violent desir de
» vous plaire & de vous être utile. Lors la Mar-
» quise me voulut conter les manieres dures de
» son mari ; j'en craignois le détail ; les momens
» me paroissoient chers ; je lui fis connoître que
» j'en savois une grande partie ; & j'ajoutai qu'il
» ne s'agissoit que du remede. Le remede, me
» dit-elle, est d'instruire ma famille ; vous la
» connoissez ; elle a du crédit ; mais je n'en ai
» nulle nouvelle ; j'écris inutilement ; on enleve
» mes lettres ; & celles que je pourrois recevoir
» ont le même sort. Vous n'êtes point fait, con-
» tinua-t elle, pour rester dans ce climat barbare ;
» Paris est le séjour qui convient à un Cavalier
» de votre mérite ; allez y jouir des plaisirs qui
» vous y attendent ; & travaillez quelques mo-
» mens à la liberté d'une malheureuse, qui n'es-
» pere qu'en vous. Ces derniers mots furent pro-

» noncés d'une maniere touchante ; la Marquiſe » les accompagna de quelques larmes. Qu'elle » me parut belle dans ce moment ! Je l'aſſurai » que je n'oublirois rien pour la ſervir ; que » j'allois préparer mon départ ; quoique de bon- » ne foi je penſaſſe dans cet inſtant de le diffé- » rer, ne pouvant me réſoudre à quitter ſi-tôt » cette aimable infortunée. Je lui dis que j'avois » quelques meſures à prendre avec ma mere. » Elle m'approuva ; l'eſpérance vint à ſon ſe- » cours ; ſes larmes ſe ſécherent ; la Marquiſe » devint vive ; ſon eſprit & ſon imagination ſe » développerent. Que de charmes ! Ma paſſion » croiſſoit à chaque inſtant ; j'étois écouté ſans » colere ; on me louoit ; on me remercioit des » ſervices que je devois rendre ; une ſorte de » déſordre dans notre converſation n'en dimi- » nuoit point le plaiſir ; le danger où nous étions » fut oublié ; Toinette nous vint dire que le » jour alloit paroître ; nous refuſâmes d'abord » de la croire ; mais nos montres furent de l'a- » vis de Toinette. La Marquiſe ne me cacha » point le regret qu'elle avoit de me voir partir ; » ma paſſion vivement exprimée l'avoit touchée, » & avoit chaſſé la crainte. Je pars donc après » avoir obtenu de la revoir à trois jours delà ; » car la crainte revint jouer ſon rolle, & ſuccé- » da au plaiſir qui l'avoit bannie.

» Ces viſites myſtérieuſes avoient déjà duré » trois mois.... Je pars un jour avec mon fidele » Acate.... Je marchois le long d'une haie vive ; » la nuit étoit très-obſcure ; j'entendis tirer » deux coups à la fois ; & j'en étois ſi près, que » je fus couvert du feu & de la fumée. Mon » cheval nullement ombrageux fit un écart qui

» pensa me désarçonner, & m'emporta malgré
» moi assez loin : nous entendîmes, Durand &
» moi, une voix qui crioit, Ah ! coquin tu as
» tiré de trop loin : Durand me dit éloignons-
» nous de l'embuscade ; je suis son conseil ; Du-
» rand par précaution me fait prendre un che-
» min détourné ; mon cheval reniffloit & tout le
» corps lui trembloit... Je me jette à terre ; & un
» moment après la pauvre bête tombe & meurt
» à l'instant. Elle avoit reçu un coup près des san-
» gles, qui fut mortel ; je pris le cheval de Du-
» rand, & regagnai Calemane ».

Notre Héros partit peu de tems après pour Paris, où il apprit que le Marquis avoit regagné les bonnes graces de sa femme par des manieres plus douces & plus honnêtes.

Il n'y a rien que de simple & de naturel dans la diction de ce Roman ; les expressions, quoique pures & bien choisies, ne sentent cependant point le travail & la gêne : les loix de la bienséance & de l'honnêteté y sont exactement observées : la morale même y trouve place ; & les Episodes ménagés avec art, paroissent néanmoins y venir d'eux-mêmes.

Je suis, &c.



## LETTRE XVII.

LES *Veillées de Thessalie*, autre production de Mademoiselle de Lussan, sont un Recueil de Contes, dont un seul vous donnera une idée de tous les autres. Partout il est question de sortilége & de magie; & toutes ces fictions sont travaillées sur le même modele. Voici d'abord le plan général, ou pour mieux dire, l'occasion qui amene toutes ces histoires. Les Veillées de Thessalie.

» Dans la belle Vallée de Tempé, si célebre » chez les anciens, étoit un Hameau, situé sur le » bord du Fleuve Pénée... On voyoit, dans l'ex- » trémité du hameau, trois maisons jointes l'une à » l'autre; elles étoient habitées par trois familles » unies par le sang, & plus encore par la confor- » mité de leurs mœurs... Les trois Chefs de fa- » mille partirent pour aller à Larisse, Capitale de » la Thessalie. Les meres, pour s'amuser & pour » amuser leurs filles, s'assembloient tous les jours, » tantôt chez l'une & tantôt chez l'autre. Elles se » rangeoient en rond pour mieux se voir & s'en- » tendre, sans qu'on fût détourné du travail; les » meres donnoient l'exemple; & les filles le sui- » voient avec ardeur... La conversation des » meres rouloit souvent sur des instructions sa- » ges, faites avec douceur & ménagement; quel- » quefois aussi des sujets plus gais & plus amu- » sans faisoient la matiere de leurs entretiens. ». C'est Mélanie qui fait les frais de la premiere soirée.

Elle raconte comment Alemon son pere, étant

devenu le plus riche du canton par son industrie & par son travail, fut soupçonné de magie par ses compatriotes, & contraint, pour se soustraire à leur haine, de se retirer dans la solitude au pied du Mont Olympe. Mélanie fut mariée à dix-huit ans au Pasteur Polémon, qui partit peu de tems après pour la guerre.

» Je m'ennuyois, dit Mélanie, sans être absolument triste. Pour me dissiper, j'allois souvent me promener dans un petit bois d'Oliviers, vis-à-vis le Mont Olympe. J'avois affectionné, dans ce bois, un arbre d'une beauté admirable ; sa verdure étoit vive ; & ses fruits étoient excellens : c'étoit toujours au pied de cet arbre, que je m'asseyois ; & j'y travaillois à quelqu'ouvrage pour m'amuser. En me promenant un jour dans les routes du bois, je vis venir rapidement un char dans les airs ; à mesure qu'il avançoit vers moi, il s'abaissoit ; & sa course se rallentissoit ; il passa doucement sur ma tête : un homme dont je ne pus distinguer le visage (un petit nuage le lui cachant) étoit dans ce char. Cette vue ne me causa qu'un léger effroi ; je pensai que ce que je voyois, étoit l'effet de cet art criminel, dont mon pere m'avoit parlé ; je pris néanmoins le parti de regagner le hameau. Celui qui étoit dans le char, au lieu de suivre son chemin, me conduisit jusques hors du bois ; il alloit & venoit autour de moi, & même à peu de distance. Je crus que ce Magicien vouloit se divertir de la peur qu'une telle aventure devoit causer à une jeune personne.

» Je restai quelques jours sans retourner au petit bois ; mais le charme que je trouvois dans cette solitude, triompha de l'espece de frayeur que

» que m'avoit causé ce que j'avois vu. J'allai cher-
» cher mon arbre favori ; je le regardai avec plai-
» sir ; jamais je ne l'avois trouvé si beau ; je cueillis
» de ses fruits ; pour en manger plus à mon aise ;
» je m'assis ; & je m'appuyai nonchalamment con-
» tre l'arbre. Je m'étois à peine assise que je le sen-
» tis s'ébranler ; je me relevai promptement ;
» mais quelle fut ma surprise ! Je le vis entiere-
» ment déraciné, & même presque sec. Je ne
» pouvois revenir de mon étonnement : il aug-
» menta encore, lorsque voulant en couper une
» petite branche, il en sortit du sang ; je jettai la
» branche en frémissant d'horreur & de crainte ;
» je pris la fuite ; & je revins au hameau très-ef-
» frayée pour cette seconde fois, de ce qui venoit
» de m'arriver.

Mélanie va consulter une vieille femme, savante dans les sciences secrettes, appellée Micalé, qui ne faisoit usage de son art, que pour faire le bien, ou pour prévenir le mal.

» Avez-vous du courage, mon enfant, dit la
» vieille à Mélanie ; ne serez-vous point effrayée
» si je vous fais voir des choses extraordinaires ?
» Je l'assurai de ma fermeté. Micalé, sans me ré-
» pondre, s'approcha d'une petite table ; elle fit,
» avec quelques cérémonies, du feu nouveau à la
» faveur d'un caillou & d'un petit morceau d'acier ;
» elle alluma ensuite des charbons ; elle y jetta
» une poignée de simples, qui firent une fumée
» assez épaisse ; elle fit autour plusieurs cercles avec
» une baguette noire, & proféra quelques paro-
» les. Aussitôt je vis paroître une grande figure,
» enveloppée dans une draperie blanche ; cette
» figure paroissoit sortir de la terre : Micalé lui
» commanda de se découvrir ; Micalé fut obéie.

» Juste Ciel! m'écriai-je épouvantée & en recu-
» lant en arriere! C'est mon mari! C'étoit lui-
» même; les traits de son visage n'étoient point
» changés : il tenoit de la main droite une bran-
» che de Laurier, & de la gauche un brasselet que
» j'avois fait de mes cheveux : il avoit une large
» blessure au côté droit; il me regarda avec dou-
» ceur, & sembloit exprimer, par ses regards lan-
» guissans, le tendre regret de ce que la mort nous
» séparoit ».

Micalé apprend à Mélanie, qu'un Magicien, dont elle est aimée, a blessé Polémon dans un combat. Une seconde apparition fait voir à Mélanie un soldat, intime ami de Polémon; Micalé assure que ce soldat viendra bientôt de l'armée, apporter à Melanie la nouvelle de la mort de son époux, & l'instruire de ses dernieres volontés. Elle lui donne, en la quittant, une boëte remplie de petits grains blancs comme la neige, avec lesquels elle n'aura rien à craindre de l'Enchanteur qui l'aime. A quelque tems de-là, un soldat, semblable à celui qu'avoit vu Mélanie chez Micalé, vient apprendre dans le hameau, que Polémon a été tué. Ce soldat s'appelloit Lindor. Mélanie le voit; elle découvre en lui mille qualités estimables; l'amitié succede à l'estime. Cependant un certain Photis, Pasteur du voisinage, s'insinue dans l'esprit du vieillard Alemon, qui se propose d'en faire son Gendre. Il en parle à sa fille, dont le cœur prévenu pour Lindor, n'apprend qu'avec peine, les desseins de son pere. Ne pouvant recevoir Lindor chez elle, elle concerte avec lui les moyens de se voir en secret. Un pot de fleurs qu'elle place sur sa fenêtre, est le signal dont on convient; posé au milieu de la fenêtre, il signi-

fiera qu'on ne peut se voir de tout le jour. Mais Lindor doit se rendre au bois d'Oliviers, ou sur le chemin du Mont Olympe, lorsque le pot de fleurs sera à droite ou à gauche. Dès le lendemain on fait l'expérience du secret : les fleurs posées à droite, on court au bois; on attend une partie du jour; on s'impatiente; on gémit; Lindor ne paroit point. Pendant dix à douze jours de suite, on met le pot tantôt à droite, tantôt à gauche ; on va au lieu convenu ; point de Lindor. Un jour que Mélanie attendoit dans le bois d'Oliviers, elle rencontre une jeune fille du Hameau de Lindor, qui se dit tendrement aimée de ce Pasteur. Une autre fois, elle rencontre Lindor lui-même, qui lui avoue qu'il aime une fille de son Hameau, & qui la quitte avec mépris. De si furieuses attaques plongent Melanie dans la douleur la plus vive. Quelle fut sa surprise, un jour qu'elle se promenoit dans le bois, d'entendre quelqu'un qui se plaignoit amèrement, & de reconnoître la voix de Lindor, sans que personne s'offrît à ses yeux! Elle l'appelle; il lui répond ; aucun objet ne se présente. Elle comprend alors qu'ils sont invisibles l'un pour l'autre; elle fait usage des grains de Micalé ; ils se revoient aussitôt. Lindor apprend à Mélanie, qu'il étoit venu tous les jours au bois d'Oliviers ; qu'il l'avoit vue plusieurs fois; qu'il l'avoit abordée, & qu'elle lui avoit déclarée que Photis seul possédoit son cœur. Mélanie de son côté raconte ses aventures à Lindor ; & tous deux reconnoissent enfin, qu'un pouvoir supérieur les a abusés l'un & l'autre. Leurs soupçons ne peuvent tomber que sur Photis. Mélanie court consulter la vieille Micalé : cette savante Thessalienne lui donne un bouquet qui doit lui faire connoître si

Photis est Magicien, en le présentant, devant ce Pasteur, aux chiens qui gardent les troupeaux. Mélanie ne tarda point à exécuter ses ordres. » Je » me leve, dit-elle ; j'avance vers les chiens ; je » leur présente le bouquet ; ils en approchent ; ils » le sentent ; aussitôt ils se jettent dessus & le dé- » vorent. Ils resterent un moment tranquilles ; » je les examinois avec attention ; je vis qu'ils s'a- » gitoient à mesure que Photis approchoit. Lors- » qu'il fut à deux cens pas de nous, ils se mirent » à faire des hurlemens affreux. Photis s'arrêta ; » les hurlemens augmentoient toujours. Ces ani- » maux avoient l'air furieux ; ils écumoient ; le » feu sembloit sortir de leurs yeux... Photis con- » noissant apparemment le péril où il étoit, prit la » fuite en rebroussant chemin. Les chiens partent » avec vîtesse ; ils courent après Photis : notre » étonnement & notre effroi redoublent. Nous » voyons tout-d'un-coup sortir de la terre plusieurs » monstres de différentes formes, & des feux vol- » tigeans. Ce prodige n'arrête point les chiens ; » ils avancent ; leur approche détruit les monstres » & les feux. Mes freres qui étoient avec moi, » effrayés pour Photis, courent pour le garantir de » la rage de ces animaux furieux;leur zele est inu- » tile;les chiens avoient pris les devants ; ils attei- » gnent Photis ; ils se jettent sur lui ; & en un mo- » ment, ils déchirent ce malheureux Pasteur.

» Mes freres arriverent dans l'instant que les » chiens reprenoient le chemin de leurs trou- » peaux avec leur tranquillité ordinaire. Rassurée » par le calme où je les vis, je courus de toute vî- » tesse sur les pas de mes freres. Quel spectacle » pour une jeune personne timide! je frémis enco- » re en m'en rappellant le souvenir ; je vois Photis

» déchiré & mourant. Il porte sur moi ses yeux » déjà presqu'éteints ; & avec une voix foible, il » me dit : je meurs ; & je meurs en vous adorant. » Mon amour & mes projets ont pris naissance » dans le bois d'Oliviers. C'est où je vous ai vue » pour la premiere fois. Les Dieux vous vangent » & me punissent ; le meurtrier de Polémon étoit » indigne de vous posséder. Mais j'emporte le re- » gret de n'avoir pû immoler à ma jalouse rage le » trop heureux Lindor. Une puissance supérieure » l'a garanti de mes fureurs, & va le mettre au » comble de ses vœux. Que ne puis-je l'entraîner » avec moi dans le tombeau ! Le désespoir de Pho- » tis lui fit prononcer ces dernieres paroles avec » force ; il expira à nos yeux ». Alemon ne balan- ça point d'accorder Lindor à l'amour de Mélanie.

Je ne sçais quel charme secret attache à cette lecture : le merveilleux qui y regne, entraîne naturellement ; & sans pouvoir se rendre raison du plaisir qu'on éprouve, il est certain qu'on y en trouve réellement. Quelques pensées enchassées dans cette historiette, justifient le goût qu'on y prend.

» Un malheur dont on est le témoin, quoiqu'il » arrive à une personne qui nous déplait, fait sen- » tir à une ame bien née, les tendres mouvemens » de la pitié.

» On peut, dans les bras même de la fortune, » envier l'indigence de son voisin.

» Quand on s'aime bien en s'épousant, on s'é- » pouse yvre.

» On n'aime point à voir les personnes avec » qui on est en faute ; leur présence cause une hon- » te, dont on a l'injustice de les rendre respon- » sables.

» Il est flatteur de voir une personne qu'on » aime, être du goût de tout le monde : les applau- » dissemens qu'elle reçoit nous justifient à nous- » mêmes notre foiblesse ; le bien qu'on en pense, » & qu'on en dit, est une louange continuelle, » qu'on donne, même sans y songer, à notre choix.

Vous ne trouverez pas mauvais, Madame, que je passe aux deux dernieres veillées ; car dans toutes celles qui suivent, ce sont toujours des charmes, des prodiges pour vaincre la constance d'un jeune cœur ; & ce genre devient, à la longue, insipide & fastidieux. Des événemens aussi romanesques, mais d'un ordre plus naturel, font la matiere de ces deux veillées, & ôtent à l'Ouvrage de Mlle de Lussan, cette ennuyeuse Monotonie qui dégoute dans les premiers volumes.

Histoire de Théminisès.

Théminisès naquit à Thebes en Egypte, d'une des plus illustres maisons du Royaume. Il avoit quatorze ans, lorsque son pere, qui occupoit un des premiers rangs à la Cour, fut disgracié & obligé de quitter le pays. Le Roi étant mort quelques années après, Théminisès, qui venoit de perdre son pere revint à Thebes, où il fut reçu favorablement de Spammus, qui venoit de monter sur le Trône, & des Princesses Isiathis & Osiriade, sœurs du jeune Roi. Théminisès étoit aimable & bien fait ; il plut à la Princesse Isiathis, qui, par le droit d'ainesse, devoit épouser le Roi son frere. Jeune & ambitieux, il se crut au comble du bonheur ; mais la jalousie d'un courtisan nommé Orphis, le précipita dans de cruelles disgraces. Orphis lia amitié avec Théminisès, à qui il fit présent d'un esclave Arabe, très-adroit, qu'il affectionnoit fort. La guerre qui s'éleva entre l'Egypte & l'Ethiopie, appella Théminisès à la gloire. Il se

diſtingua dans cette campagne ſous les yeux de Vennephès, Général de l'armée Egyptienne; mais s'étant trop engagé dans une rencontre, il fut fait priſonnier, & envoyé à la Cour du Roi d'Ethiopie, où on le reçut avec diſtinction. La fille du Roi, Princeſſe d'une rare beauté, ne fut pas la derniere à lui donner des marques d'eſtime & de bonté. Deux ans s'étoient écoulés depuis ſa captivité; il retourne enfin dans ſa Patrie. Quelle eſt ſa ſurpriſe, de trouver Spammus indiſpoſé contre lui, Iſiathis ſur le Trône, & Orphis au comble de la faveur ! L'air froid dont il eſt accueilli de tous ceux qui l'aimoient avant ſa captivité, ne l'aſſurent que trop de ſon malheur : la ſeule Oſiriade conſent à l'éclaircir. » Je me rendis, dit-il, chez Oſi-
» riade au moment preſcrit; elle étoit ſeule avec
» Moëris. Parlez, Moëris, lui dit la Princeſſe;
» inſtruiſez Théminiſès de tout ce qui s'eſt paſſé
» pendant qu'il a reſté en Ethiopie; ne déguiſez
» rien; il y va de l'intérêt de la Reine. Vous or-
» donnez, Madame; j'obéis, répondit Moëris;
» puis s'adreſſant à moi : Seigneur, continua-t'elle,
» la Princeſſe Iſiathis ne me cacha point qu'elle
» vous avoit confié combien elle déſiroit que vous
» portaſſiez le Roi à lui préférer la Princeſſe ſa
» ſœur; je la voyois s'applaudir du choix qu'elle
» avoit fait de vous, pour la conduite de cette af-
» faire. La guerre vous éloigna; Iſiathis en gémit;
» je l'ai vue joindre aux vœux qu'elle faiſoit pour
» le bonheur des armes du Roi, des vœux parti-
» culiers pour votre gloire.

» Orphis, qui depuis votre départ faiſoit ré-
» guliérement ſa cour à Iſiathis, lui donnoit de
» vos nouvelles; le plaiſir qu'elle reſſentoit d'en
» apprendre, lui rendoit toujours ſa préſence

» agréable. Elle se plaisoit à l'entendre parler de » vous, & à l'entendre vanter les grandes qualités » qui faisoient disparoître les défauts qu'une ami- » tié familiere lui avoit donné (disoit-il) occa- » sion de connoître. Je sentis dans ce der- » nier trait, que Moëris me rendoit, en l'ap- » puyant, le venin renfermé dans les louanges » affectées que m'avoit données Orphis; je vou- » lus le faire remarquer à Osiriade, qui me dit : » écoutez; quand vous saurez tout, vous réfléchi- » rez. Moëris reprit ainsi.

» Il n'y avoit pas encore un an que vous étiez » en Ethiopie, lorsque Orphis paroissant em- » barrassé des fréquentes questions d'Isiathis, » lui dit, que vous aviez cessé tout commerce » avec lui; qu'il en ignoroit la raison; que vous » n'aviez pas même daigné répondre à ses der- » nieres lettres. Je vis l'inquiétude de la Prin- » cesse augmenter tous les jours.... Son tempé- » rament moins fort que son courage, suc- » comba enfin; une fievre violente fit trembler » pour ses jours; elle seule parut insensible au » péril qui la menaçoit; mais les tendres crain- » tes d'un frere, d'une sœur, & les vœux de » tout un Peuple, l'engagerent à des attentions » qui arrêterent le cours de nos larmes. Peu de » jours après sa convalescence, Isiathis m'ordon- » na d'instruire Orphis, qu'elle vouloit lui par- » ler en particulier. Il obéit.... J'avois cru, Ma- » dame, dit Orphis, ne devoir pas vous appren- » dre les véritables raisons du refroidissement » d'un ami... Flatté de l'accueil qu'il a reçu à » une Cour barbare, & plus encore des bontés » de la fille du Roi d'Ethiopie, il est devenu » passionnément amoureux d'elle. Comment

» avez-vous ſu ce que vous me dites, lui deman-
» da Iſiathis ? de ſon eſclave Arabe, repartit Or-
» phis ; il m'a informé de l'amour de ſon maître
» par une lettre. L'avez-vous encore cette lettre?
» Oui, Madame, répondit Orphis. Je veux la
» voir, reprit Iſiathis ; allez la chercher ; je vous
» attends.

» Orphis revint ; je me retirai ; dès qu'il fut
» ſorti, la Princeſſe me fit appeller. Apprends, ma
» chere Moëris, me dit-elle, en me donnant la let-
» tre qu'Orphis venoit de lui remettre, apprends
» quel eſt l'homme que je m'étois trop preſſé
» d'eſtimer.... Théminiſès veut que je ſois Reine
» d'Egypte ; eh bien, Moëris, je vais l'être ; ç'en
» eſt fait, j'épouſe le Roi »

Ce reçit porte dans le cœur de Théminiſès un violent deſir de vengeance ; il cherche Orphis ; le trouve dans le Bois ſacré du Temple d'Iſis, le force à ſe battre & le tue. Il court enſuite à ſon logis, où il enfonce le poignard dans le ſein de ſon eſclave Arabe. Théminiſès n'avoit point fait réflexion, qu'il avoit violé l'azile ſacré du Temple d'Iſis. Les Prêtres demandent au Roi la mort du coupable ; Théminiſès eſt forcé de quitter le Royaume. Il ſe retire en Ethiopie, & va offrir au Roi Zara, ſon bras & ſon courage contre les Libiens. Il ſe ſignale dans cette guerre par les exploits les plus éclatans. Les ſoins de Vennephès, ce généreux ami, le font rappeller en Egypte ; mais la mort de ce Général le laiſſe de nouveau expoſé aux traits de la jalouſie. Theminiſès avoit le commandement des Armées d'Egypte contre les Ethiopiens. Sa prudence eſt taxée de trahiſon ; il eſt obligé de fuir loin de ſa Patrie. Il va dans les Gaules.

» Plus ce que j'apprenois, dit-il, des usages » & des maximes des Gaulois excitoit ma curiosité, plus je cherchai à m'instruire. Je sus qu'en » certain tems de l'année, les Druïdes de tous les » Cantons s'assembloient dans le Pays Chartrain, » avec les plus qualifiés des Gaulois, pour y célébrer la Fête solemnelle du Gui-de-Chenes. » C'est dans cette assemblée, que l'on traite des » affaires de la Religion, & de celles qui regardent les intérêts communs de la Nation. Bremmus étoit le Chef de tous les Druides; il faisoit sa résidence ordinaire dans le lieu choisi » pour cette convocation; il y présidoit; & ses » décisions y étoient reçues avec soumission.... » Un Gaulois avec qui j'avois lié amitié pendant mon voyage, distingué par sa naissance, » & plus encore par une réputation acquise à la » guerre, me présenta comme un Etranger curieux, au grand Druïde Bremmus. Ce vénérable personnage me dit : vous allez voir des » cérémonies peut-être bien différentes de celles » qu'on pratique dans les lieux de votre naissance : notre but cependant est commun à toutes » les Nations assez heureuses, pour n'être pas absolument barbares. Ce but est d'adorer la Divinité, » selon les sages loix de nos ancêtres, & qui, invariables, ont depuis plusieurs siécles, soutenu » la grandeur & la puissance de cette Nation.

» L'Assemblée se tient dans une Forêt de » Chênes; au milieu est une esplanade assez » étendue, pour contenir plusieurs milliers d'hommes; des siéges de gazon rangés en cercle, » servent aux Druïdes; leur longue barbe, leur » vêtement tout blanc & uniforme, leur gravité, tout inspire un profond respect. Le si-

» lence regne dans la multirude qui les environne ; personne n'entre dans l'enceinte des Druïdes sans y être appellé ; & celui qui y est admis, est renvoyé dès qu'on a tiré de lui les éclaircissemens qu'on lui demande ».

Théminisès se fait aimer de Bremmus ; il passe plusieurs années auprès de lui ; Frégonde, fille du Druïde, dont la beauté égaloit la vertu, touche le cœur de notre Etranger.

» Mon ame, dit-il, étoit dans une situation toute nouvelle pour moi ; le souvenir de mes disgraces s'effaçoient insensiblement ; j'oubliois, dans les Forêts des Gaules, les magnificences d'Egypte. Mes études sérieuses avec Bremmus & avec Frégonde, que dis-je ! la tendre amitié du pere & de la fille formoit, à tous les instans, des liens nouveaux, qui m'attachoient à eux.

» Un jour Frégonde me dit avec cet air animé, qui marque l'intérêt que celui qui parle prend à la personne qui l'écoute ; je vous vois, avec une satisfaction inexprimable, partager avec moi la tendresse de mon pere : il me répete souvent : pourquoi, ma fille, Théminisès n'est-il pas né Gaulois ? Je n'ose lui proposer de le devenir par adoption ; l'idée de mourir dans ses bras & dans les vôtres, ma fille, seroit pour Bremmus bien consolante.

» Ah ! Frégonde, m'écriai-je vivement, que Bremmus suive son projet ! J'ambitionne de lui tout devoir. Passer ma vie avec lui... la passer avec vous... quelle félicité ! Frégonde satisfaite d'un transport qui l'assuroit de mes sentimens : je vais, dit-elle, porter la joie dans le cœur de mon pere ; je vais lui apprendre

» que content de son amitié, vous désirez d'être
» naturalisé. Vous le serez à la premiere assem-
» blée, ajouta-t-elle avec feu. Vous le savez, il
» faut le consentement de toute la nation ; votre
» mérite, le crédit & l'autorité de mon pere ap-
» planiront toutes les difficultés. Alors Frégonde
» me quitta sans attendre ma réponse ».

Elle revient bientôt avec Bremmus, qui promet de le déclarer son gendre, dans l'assemblée prochaine de la Nation. Sur ces entrefaites, Théminisès, provoqué par un Gaulois amoureux de Frégonde, a le malheur de le tuer. Bremmus meurt. Un Druïde, oncle du Gaulois qu'avoit tué Théminisès, succéde à Bremmus. Frégonde se voyant sans espérance, se jette dans un Couvent. Théminisès quitte les Gaules ; il fait connoissance dans sa route avec un homme qui lui paroît aussi malheureux que lui ; ils prennent ensemble le parti de se retirer loin du commerce des hommes ; & c'est dans la Thessalie qu'ils choisissent leur solitude.

Histoire de Mélénide.

Mélénide, c'est le nom de cet ami de Théminisès, nâquit dans la Scythie de parens unis, par le sang, à la Famille Royale. Sa sœur qui étoit devenue Reine, par son mariage avec Sagillus, l'approchoit encore du Trône. Il se signala de bonne heure dans le métier des armes sous la conduite de Scolopitus son pere, qui commandoit les Scythes. Ayant été fait prisonnier dans une guerre contre les Perses, il resta quelque tems à la Cour du Monarque Persan. Les charmes de Méroé, fille du Roi, lui rendirent sa captivité supportable. Cette Princesse ne fut pas insensible au mérite du jeune Scythe. Mélénide, en quittant la Perse, emporta le souvenir & les

regrets de Méroé; d'un autre côté la Princesse Minithie, que le Roi des Scythes avoit eue d'un premier mariage, ne put voir Mélénide sans l'aimer. » L'idée présente que j'avois de Méroë, dit » Mélénide, ne fut pas avantageuse à la fille » de Sagillus. Je lui trouvai de la dureté dans » la phisionomie & dans les manieres. J'avois » resté plus de trois ans éloigné d'Issedon; ce » tems avoit achevé de me former; & six mois » que j'avois passés à la Cour des Perses, ou » plutôt l'amour que m'avoit inspiré Méroë, » avoit répandu sur toute ma personne un air de » douceur, peu ordinaire aux Scythes.

» Minithie sentit ce que j'avois acquis chez » les Perses; elle jugea de moi par comparaison, » comme je venois de juger d'elle; le parallele » qu'elle fit, ne me fut que trop favorable. Bientôt je m'apperçus, (& malgré moi) que Minithie m'aimoit. Le sort qui avoit commencé » à m'être contraire, en me forçant d'adorer une » Princesse que je ne pouvois jamais posséder, » ne voulut pas me laisser ignorer que j'avois » rendu Minithie sensible.

» Depuis long-tems mon pere se nourrissoit » de la douce idée, que Sagillus uniroit mon sort » à celui de Minithie; il vit avec un secret plaisir » cette Princesse montrer pour moi de la prédilection. Mon fils, me dit-il un jour, vous êtes » trop heureux; il me paroît que Minithie vous » voit & reçoit vos respects avec complaisance; » ajoutez-y des empressemens; ce sera répondre » aux intentions de Sagillus. Le Prince vous » destine sa fille; méritez son choix par votre » tendresse pour elle ».

Ce discours ne fait aucune impression sur Mé-

lénide. L'amour de Minithie semble s'irriter de tant de froideur. Ce Prince va commander l'armée des Scythes contre les Perses; Minithie veut être de la campagne. Elle est prise dans un combat; Sagillus, pour ravoir sa fille, fait la paix avec les Perses, & demande la Princesse Méroë en mariage pour Ilinus son fils. C'est Mélénide qui est chargé de cette négociation. Il arrive à la Cour de Perse. Minithie, qui soupçonne Méroë d'être sa rivale, observe avec curiosité les deux Amans. Voici comme s'exprime Mélénide à ce sujet.

» Je passerai légerement sur la peine que me » causoit l'amour & la pénétration de Minithie, » pour revenir à Méroë. Cette Princesse avoit » pour compagne & pour amie, Amestris fille » de Pharnabase. Dès son enfance, Amestris » avoit perdu sa mere, favorite de la Reine des » Perses. Dans les derniers instans de sa vie, elle » lui avoit recommandé & remis sa fille. Amestris élevée avec Méroé, lui étoit devenue aussi » chere, que lui eût été une sœur; sa confiance » pour elle étoit sans réserve; elle en étoit digne » par un caractere admirable & par son attachement pour Méroë. Elle venoit de le lui prouver, en obtenant de Pharnabase de ne jamais » se séparer d'elle; & le Roi des Perses fit agréer » à Sagillus, qu'Amestris suivît sa fille en Scythie.

» Les qualités brillantes & solides d'Amestris, sa modestie, sa douceur, l'agrément de » sa conversation, une phisionomie fine & noble, » un air de grandeur répandu dans toute sa » personne, tout m'avoit prévenu pour elle; » mais le sacrifice qu'elle faisoit à Méroë, de » s'arracher des lieux de sa naissance & d'une

» Cour brillante, pour la suivre dans une terre » étrangere, où la magnificence & les plaisirs » étoient inconnus, me la rendit extrêmement » chere ».

Arrivée en Scythie, Méroë épouse Ilinus. Cet évenement ne rassure point Minithie, qui sait que Mélénide aime toujours la Princesse de Perse. Celle-ci, pour la guérir de tous ses soupçons, propose à Mélénide d'épouser Amestris. Il fait ce sacrifice à sa tendresse. Minithie n'en devient que plus furieuse. Le Roi accablé d'infirmités, meurt sur ces entrefaites; cette mort est suivie de celle de Méroë, puis de celle d'Ilinus qui venoit de monter sur le Trône. Tant de morts assurent la Couronne à Minithie. Mélénide étoit retiré dans une Forteresse qui lui appartenoit sur les frontieres du Royaume: elle forme le dessein de la lui enlever; ne pouvant y réussir par artifice, elle marche contre Mélénide à la tête d'une armée formidable. Mélénide suivi de sa femme & de son fils, nommé Scolopitus, s'enfuit chez les Sarmates, qui lui confient toutes leurs forces.

» Mon fils, dit-il, avoit huit ans quand je » passai chez les Sarmates. Je le dirai sans pré- » vention, jamais Prince ne fut plus aimable. » Il rassembloit en lui toutes les vertus d'Ames- » tris, & les grandes qualités de mon pere. Dès » qu'il eut douze ans, je satisfis à l'impatience » qu'il avoit de s'attirer l'estime des Sarmates.... » Il avoit atteint sa seiziéme année, lorsque Mi- » nithie forma le projet de me faire assassiner. » Son dessein découvert, les Ministres de son » crime punis, & leurs têtes trouvées par les » Scythes, porterent sa fureur à un tel excès, » qu'elle résolut de tout hazarder, pour se ven-

» ger. Elle sortit d'un camp inattaquable, & » vint fondre sur les Sarmates. A peine eus-je » le tems de me mettre en état de défense. Ma » droite & ma gauche furent chargés avec la » même impétuosité ; je me portai à la gauche » qui plioit. Tandis que je la rassurois, Scolo- » pitus que j'avois laissé à la droite, y fut en- » levé. Minithie, contente d'avoir mon fils en » son pouvoir, fit rentrer dans son Camp ses » troupes qui avoient été mal menées sur la fin » de l'action.

» La prise de mon fils me saisit au point, » qu'elle me fit oublier de poursuivre les Scy- » thes. Ce moment d'inaction me fit échapper » celui de chercher Minithie dans sa retraite. » Je courus alors au secours d'Amestris, à qui les » cris des Sarmates avoient d'abord appris le » triste sort de Scolopitus. Elle étoit dans l'en- » droit le moins exposé du camp. Dans quel » état, grands Dieux, la trouvai-je ! les yeux » fixes, elle ne versoit pas une larme, & ne » proféroit pas un seul mot. Elle ne répondoit » à ce que je lui disois de plus touchant, qu'en » me serrant les mains. A tous les instans je » craignois de la perdre par les fréquentes foi- » blesses où elle tomboit.

» J'oubliai dans ces tristes momens le péril » du fils, & ne fus occupé que de celui de » la mere. Enfin, elle me dit d'une voix languis- » sante & entrecoupée de sanglots : Ah ! cher » Prince !... Quel malheur !... Scolopitus !... mon » fils !... Il est mort !... Non, lui dis-je. Il est » mort, reprit-elle, puisqu'il est au pouvoir de » Minithie. Hélas, nous n'avions plus de fils ! » Je tâchai de rassurer Amestris sur les craintes

que

» que je partageois avec elle.... J'avois passé la
» nuit auprès d'Amestris, lorsqu'au Soleil levant
» j'entendis crier de toutes parts aux armes. Je
» courus pour savoir la cause de ce subit mouve-
» ment. Je vis les Sarmates qui s'apprêtoient à
» combattre. Ils me demanderent tumultueuse-
» ment de les mener à l'ennemi. Ah ! je fris-
» sonne en me rappellant le sujet de leur fureur.
» Ils m'apprirent que quelques Soldats d'une
» garde avancée s'étant approchés du Camp des
» Scythes, avoient reconnu, à la pointe d'une
» pique plantée sur le retranchement, la tête
» de mon malheureux fils. Après ce funeste ré-
» cit, toute l'Armée poussant des cris terribles,
» me dit que si je refusois de les mener à
» l'instant pour punir les Scythes de leur barbarie,
» malgré l'obéissance qu'ils m'avoient jurée, ils
» iroient sans Chef sacrifier aux mânes de Sco-
» lopitus, tout ce qui se présenteroit au tran-
» chant de leurs épées.

» Je sortis de mon abbattement; & voulant
» profiter de l'ardeur des Sarmates, je leur dis :
» eh bien, mes chers compagnons, marchons.
» Je fis à la hâte des dispositions pour une atta-
» que, dont je ne me promettois qu'une mort
» glorieuse. La fortune favorisa ma vengeance.
» Les Sarmates franchirent les fossés, arrache-
» rent les palissades, surmonterent tous les obs-
» tacles, entrerent dans le Camp des Scythes,
» y porterent la terreur & le désordre ; enfin ils
» forcerent ce Peuple Belliqueux à fuir & à
» chercher son salut dans une Forêt qui étoit
» derriere le Camp. Après avoir fait cesser le
» carnage & détruit ce Camp formidable, je
» courus à Amestris. Elle avoit su la triste fin de

» son fils ; elle étoit sans connoissance, & ne la
» reprit que pour me dire, en me serrant les
» mains. Je meurs, cher Mélénide ; elle expira
» dans le même moment ».

Quelques jours après ce triste évenement, on vient dire à Mélénide, que les Scythes indignés des crimes de leur Reine, l'ont massacrée. Mais aussi insensible au plaisir de la vengeance, que peu touché des charmes de la Royauté qu'on lui offre, Mélénide ne veut plus vivre, que pour pleurer les pertes qu'il a faites. Il quitte des lieux où il a tout perdu. Il fuit loin de la Scythie. La rencontre qu'il fait de Théminisès, aussi malheureux que lui, adoucit la rigueur de son sort : ils se consolent l'un l'autre dans la solitude.

Je suis, &c.



## LETTRE XVIII.

CE n'est point de son imagination, que Mademoiselle de Lussan a tiré le fonds de ce Roman; c'est une Anecdote historique, qu'elle détaille & qu'elle embellit. Les réflexions & les sentimens sont les seuls ornemens qu'elle emprunte; du reste point d'Episodes, point de fictions; ce trait d'histoire étoit assez intéressant par lui-même; on ne s'est réservé, pour ainsi dire, que le choix & la disposition des couleurs. Histoire de Marie d'Angleterre.

La Princesse Marie, fille de Henri VII, Roi d'Angleterre, étoit âgée de seize ans, lorsque Henri VIII, son frere, monta sur le Trône. . .
„ Une beauté réguliere & remplie d'agrémens,
„ étoit le moindre de ses avantages. Son esprit
„ aimable, séduisant, supérieur & déjà formé, la
„ rendoit capable de penser, de réfléchir & de
„ juger. Le désir de s'attirer tous les suffrages ré-
„ pandoit dans ses manieres & dans ses discours,
„ des graces qui avoient quelquefois une légere
„ nuance de coquetterie. Elle ignoroit que le dé-
„ sir de séduire, fournit le moyen de nous sé-
„ duire nous-mêmes.

„ Charles de Brandon, Duc de Suffolck, fa-
„ vori de son Roi & digne de l'être, ne put résister
„ aux attraits de la Princesse Marie. Jeune, né
„ aussi hardi qu'ambitieux, il osa se flatter de
„ plaire à cette Princesse. Si la noblesse de la fi-
„ gure, la finesse d'un esprit insinuant & délicat,
„ peuvent rendre présomptueux, Charles de
„ Brandon étoit en droit de l'être ».

La liberté que le Roi laissoit à sa sœur, donnoit au Duc de Suffolck celle de la voir chez elle, chez son frere & chez la Reine. A la faveur des divertissemens, il avoit des occasions familieres de l'entretenir ; il en profitoit. Avec un air aussi respectueux que naturel, il lui vantoit la justesse de son esprit, la finesse de son imagination & la délicatesse qu'elle mettoit dans tous ses discours : il lui exaltoit à quel point son accueil étoit séduisant. Ces louanges données à propos, flattoient Madame d'Angleterre, & faisoient insensiblement effet sur son cœur. Elle trouvoit le Duc de Suffolck digne de la faveur où il étoit ; elle se disoit avec plaisir, que le mérite supérieur & les qualités éminentes de ce favori, lui attiroient à juste titre une estime générale. Son esprit la charmoit : elle ne s'en trouvoit jamais tant qu'avec lui.

La Princesse Marie passa bientôt de l'estime qu'elle avoit conçue pour le Duc de Suffolck, à l'amour le plus tendre. Le Duc connut son bonheur; mais il n'en jouit pas long-tems. Louis XII, qui régnoit alors en France, voulant mettre fin à la guerre qu'il avoit contre l'Angleterre, fit proposer à Henri de conclure une paix solide entre les deux Etats, & de lui donner la Princesse Marie en mariage. Le Roi d'Angleterre accorda l'un & l'autre, & chargea le Duc de Suffolck lui-même, d'aller annoncer cette nouvelle à la Princesse : quelque triste que fût cette commission, il fallut s'en charger ; & vous devinez déjà, quelle dut être l'affliction de ces deux Amans ; mais la Princesse dès ce moment, s'interdit le plaisir de voir le Duc : „ la „ Reine de France ne peut plus vous avouer, lui „ dit-elle, ce que Madame d'Angleterre n'avoit „ pas craint de vous déclarer. Vous connoissez

„ mes devoirs; aidez-moi à les remplir. Obtenez „ cet effort de votre raison. Vous seul causez la „ douleur que je sens de quitter l'Angleterre ; „ vous seul pouvez me donner la force d'y consentir. Que ce soit vous qui m'en fassiez voir „ la nécessité. Dites-moi que je dois obéir à mon „ frere, à qui l'amour me crie de résister. Dites-„ moi que ce frere est mon Roi, qu'il est mon „ maître, qu'il a pu, à son gré, décider de mon „ sort; que je dois lui montrer une pleine satisfaction de me voir placée sur un Trône, où „ néanmoins je gémirai de n'avoir pu donner ma „ main, comme mon cœur, au tendre Duc de „ Suffolck „.

La Princesse victime de la politique, passa en France, où elle épousa Louis XII. La nouvelle Reine eut assez de force pour étouffer une passion que son devoir & sa vertu condamnoient. Suffolck avoit été nommé Ambassadeur à la Cour de France, où il avoit suivi la Princesse. Elle écrivit au Roi son frere, pour le prier de rappeller son Ambassadeur, & de nommer à cette place le Duc de Sommerset, sous prétexte que la Duchesse de Sommerset, qui étoit son intime amie, lui seroit d'une grande consolation dans une Cour Etrangere, mais en effet pour éloigner de sa présence un objet trop dangereux. Henri qui ne pénétroit pas les véritables motifs de sa sœur, donna ordre à Suffolck de revenir ; celui-ci disposoit tout pour son départ, lorsque la mort enleva Louis XII. à la France, & laissa la Reine maîtresse de son sort. Elle n'avoit eu aucun enfant du Roi ; elle obtint facilement de François I, son Successeur, la permission de retourner

dans les Etats de fon frere. L'amour avoit repris la place dans le cœur de cette Princeffe. Elle fut reçue du Roi d'Angleterre avec les témoignages de la plus tendre amitié. Le Duc de Suffolck n'avoit pas été affez long-tems abfent,pour avoir rien perdu de l'afcendant qu'il avoit fur l'efprit de Henri.

Depuis le retour de Marie en Angleterre, » il » en coûtoit des efforts extrêmes à cette Prin- » ceffe, non pour vaincre fa tendreffe, mais pour » la maîtrifer dans toutes les occafions où l'amour » du Duc, quoique muet, lui parloit, l'intéref- » foit, la touchoit, la preffoit d'adoucir les peines » cruelles d'un Amant qu'elle trouvoit fi digne de » pofféder fon cœur. Le filence qu'elle s'impofoit, » fes inquiétudes fur le fort qu'auroit fa tendreffe, » fes murmures contre fon rang, tout mettoit » cette Princeffe à des épreuves, que fon courage » pouvoit à peine foutenir ».

Pour comble de malheur, l'Archiduc Charles d'Autriche la fit demander en mariage. Henri, inquiet des difpofitions où il trouveroit Marie d'Angleterre, voulant la préparer, confia au Duc de Suffolck,que l'Archiduc d'Autriche lui demandoit la main de fa fœur. Que devint le Duc en écoutant le Roi! Il frémit à la penfée qu'il alloit encore perdre cette Princeffe; que Charles d'Autriche jeune, aimable, capable de lui plaire, en devenant fon époux, le banniroit pour jamais de fon cœur. „ Allez chez ma fœur, lui dit Henri; „ fondez fes fentimens; je veux favoir quelle fera „ fa réponfe, avant de lui parler „. Le Duc effrayé de la commiffion que lui donnoit le Roi, craignant que la Reine Marie ne le défapprouvât de s'en être chargé, fupplia Henri de l'en difpen-

ser. Il persuada à ce Prince, que c'étoit lui-même qui devoit apprendre à la Reine les desseins de Charles d'Autriche.

Henri alla chez sa sœur. „ L'Archiduc d'Autri-
„ che, lui dit-il, a senti vivement le regret de
„ vous voir unie à un autre qu'à lui : aujourd'hui
„ que la mort de Louis XII vous a rendue libre,
„ il demande votre main. Il mérite de l'obtenir :
„ Souverain des Pays-bas, il doit succéder au
„ Royaume d'Espagne après la mort de Ferdinand
„ son Grand-pere ; l'estime de l'Europe entiere,
„ que son caractere a déjà su lui gagner, son âge
„ assorti au vôtre, son esprit, tout parle en sa fa-
„ veur, & doit vous le montrer digne de vous
„ posséder.

„ La Princesse d'Angleterre, répliqua la Reine
„ Marie, soumise aux ordres de son frere & de
„ son Roi, a été à l'Autel sans paroître en murmu-
„ rer : votre peuple avoit besoin de la paix ; ma
„ main en étoit le gage ; mon malheur étoit né-
„ cessaire au bonheur de vos sujets ; je me suis sa-
„ crifiée ; mais veuve de Louis XII, je puis op-
„ poser une volonté à la vôtre. Je vais vous la
„ déclarer. Vous êtes mon frere, un frere que
„ je chéris, auprès de qui j'ai désiré de passer mes
„ jours ; mais souffrez que je vous dise que vous
„ n'ètes plus mon Roi. C'est le successeur de
„ Louis qui l'est devenu : veuve de son Prédé-
„ cesseur, je suis sa sujette : au milieu même de
„ vos Etats, vous n'avez d'autorité sur moi, que
„ celle que mon amitié pour vous veut bien re-
„ connoître. Oui c'est de François I, que
„ je dépens : néanmoins s'il m'ordonnoit d'épou-
„ ser l'Archiduc, j'aurois la liberté de lui repré-

„ senter, que ses droits ne s'étendent pas jusqu'à
„ disposer malgré moi de ma personne.

„ Les Princesses nées sur le Trône, repartit le
„ Roi, filles ou veuves, ne sont jamais libres dans
„ leur choix. Elles ne peuvent ni refuser, ni don-
„ ner leur main à leur gré : elles se doivent à la po-
„ litique, à l'ambition, au bien de l'Etat, à l'inté-
„ rêt du Prince. Je laisse à votre raison le soin de
„ vous conseiller.

„ Jamais je ne donnerai ma main sans l'aveu de
„ mon cœur; lui seul en disposera. C'est vous dire,
„ mon frere, que je la refuse à l'Archiduc. La
„ cause de votre refus, repartit Henri, est ren-
„ fermée au fonds de votre cœur. Vous ne l'avez
„ pas rapporté à Londres, tel que vous l'avez por-
„ té à Paris. Il est le même qu'il étoit, quand j'ai
„ quitté l'Angleterre, répondit la Reine Marie.
„ Il est le même; reprit le Roi étonné! Ce dis-
„ cours est un aveu que vous aimez, & que vous
„ aimiez, avant que j'aie reçu votre main pour
„ Louis XII. Oui, mon frere, j'aimois, répon-
„ dit la Reine. Oui, j'aurois payé de la moitié de
„ mes jours, la liberté de refuser un Diadême, &
„ celle de disposer de ma main en faveur du plus
„ digne de vos sujets. Qu'entens-je, s'écria le
„ Roi! Que dites-vous! Ah! mon frere, reprit
„ la Reine, si votre amitié pour moi n'est pas assez
„ puissante, pour vous faire sacrifier au bonheur
„ de ma vie l'orgueil du Trône, vous pleurerez
„ bientôt ma perte.

„ Vous reclamez envain mon amitié, dit
„ froidement Henri; elle me défend de me prê-
„ ter à votre foiblesse; & la prudence m'ordonne
„ d'ignorer quel est le Téméraire à ma Cour,

„ pour qui vous voulez defcendre du premier
„ rang du monde. Vous reconnoiffez François
„ pour votre Roi : eh bien , jamais il ne verra,
„ fans en être bleffé, qu'une Reine de France s'a-
„ baiffe jufqu'à époufer un de mes fujets. Ce fu-
„ jet, quel qu'il foit, me fera refponfable de vo-
„ tre égarement, fi vous confervez le défir d'en
„ faire votre époux ».

La douleur de la Reine fut extrême, furtout lorfqu'elle eut appris que le Roi avoit pénétré fon amour, & exilé le Duc de Suffolck. Prenant confeil de fon défefpoir, elle écrivit à François I, pour le prier de confentir à fon union avec le Duc; ou s'il lui refufoit cette demande, de la recevoir dans fes Etats, où elle vouloit fe retirer. Cette démarche lui réuffit au-de-là de fes efpérances : François I écrivit à Henri, qu'il confentoit à ce que défiroit la Reine; & il le follicitoit même de procurer un fort heureux à cette Princeffe. Henri fe rendit auffitôt; & fans en faire part à fa fœur, dépêcha un Courrier à Suffolck, pour lui annoncer fon rappel.

Il partit fur le champ, il fe rendit d'abord chez le Roi. » Ah! fans doute, s'écria-t'il, en voyant
„ ce Prince, votre Majefté a mis fin à ma dif-
„ grace, parce que la Reine a mis fin à fa réfiftan-
„ ce ? L'Archiduc l'époufe ! Non, Suffolck, ré-
„ pondit le Roi. Votre Majefté me rappelle donc
„ pour obtenir de la Reine, reprit le Duc, qu'elle
„ confente à faire le bonheur de Charles d'Au-
„ triche? Vous allez le favoir, lui répliqua Henri.
„ Suivez-moi, je vais chez elle.

„ Ma fœur, lui dit Henri d'un air riant, je
„ viens fécher vos larmes en appellant le Duc de

„ Suffolck, mon Beau-frere. Oui je consens à le „ voir votre époux : je l'ai mandé à François I ; „ je le remercie de ce qu'il fait pour vous. Vous „ le devez, ma sœur, à l'estime que vous lui avez „ inspirée par votre conduite à la Cour de France.

Tandis que le Duc de Suffolck transporté & saisi de ce qu'il entendoit, embrassoit les genoux de Henri, la Reine pénétrée des bontés de son frere, le tenoit, sans parler, dans ses bras, & le serroit tendrement.

„ Après m'être vengé par mon silence, dit „ Henri à sa sœur, moins de votre résistance, que „ d'avoir pensé que je n'avois plus d'autorité sur „ vous, je jouis du plaisir que je m'étois promis. „ Je voulois, ma sœur, avant que le Duc vous „ remît sous ma puissance, vous faire sentir que „ votre sort étoit encore au pouvoir du Roi d'An„ gleterre. Ah ! mon frere, s'écria la Reine, „ c'est pour le rendre heureux que vous en profi„ tez ! Jugez de ma reconnoissance. Mais on ne „ peut mieux la marquer à un cœur tel que le „ vôtre, qu'en ressentant tout le prix des biens „ qu'il procure „.

Le Duc de Suffolck devint Possesseur de la Reine Marie : envain les Grands & le peuple murmuroient de voir la fille & la sœur de leur Roi, dont la tête étoit ornée d'un Diadême, épouser Charles de Brandon. Cette Princesse préféra le bonheur d'être unie à ce qu'elle aimoit, au rang suprême ; & le Duc de Suffolck l'en consola dans une vie que l'amour rendit toujours heureuse.

Tel est, Madame, la conduite & le fonds de cet Ouvrage. Mademoiselle de Lussan a tâché d'y jetter quelqu'intérêt par deux personnages qu'elle

introduit sur la scène. L'un est le Marquis de Dorcet qui, touché des charmes de la Princesse d'Angleterre, voit avec peine Suffolck plus heureux que lui; l'autre est Thomas Volsei, Evêque de Lincoln, qui conclut le mariage de la Princesse Marie avec Louis XII, & qui dans la suite, jaloux de la faveur du Duc de Suffolck, excita le Roi à l'exiler comme un obstacle au mariage de la Reine avec l'Archiduc d'Autriche. Voici comme Mademoiselle de Lussan nous dépeint ce Ministre :

„ Thomas Volsei, Evêque de Lincoln, étoit sorti du néant; son génie étoit élevé; sa naissance étoit basse. Hardi dans ses projets, souple dans les moyens, il s'insinua auprès des Grands pour les diviser; il désunit leurs intérêts pour les affoiblir; il donna du jeu à leurs passions, pour faire triompher les siennes; il fit sentir leurs fautes : sa politique se développa par dégrés; il amena les événemens, rapprocha les circonstances, saisit les occasions, caressa les Ministres, tira le secret de leurs systêmes, en découvrit le faux. Il les trahit, les détruisit, s'éleva. En un mot, Volsei fut un homme d'Etat „.

Cette histoire, Madame, doit vous paroître intéressante, bien conduite, & bien écrite : vous n'y trouverez point ces écarts d'imagination, auxquels s'abandonnent quelques-uns de nos Romanciers. Mademoiselle de Lussan écrivoit purement & simplement, & suivoit toujours son sujet : les réflexions y sont placées à propos; & elle n'a point eu la ridicule ambition de remplir son Ouvrage de ces digressions sur la politique ou sur les mœurs, qui interrompent l'action, & refroidissent le lecteur.

Je finis par quelques pensées que j'ai recueillies dans l'Ouvrage.

» Quelque bonne que soit l'éducation, quelque heureux que soit le fonds qu'elle trouve, » on lui doit bien rarement à vingt ans, le don » de réfléchir ; encore moins celui d'agir en » conséquence des réflexions qu'on a faites. » Tout céde à l'yvresse de l'âge ; on se contente » de penser juste ; on remet au tems le soin d'agir avec prudence ; on se livre à une présomption qui donne de la hardiesse ; & la hardiesse » produit presque toujours des fautes de conduite.

» Le mérite que nous accordons ou que nous » refusons, n'a souvent d'autres motifs que » notre amour propre.

» Un amour mutuel seroit impénétrable, si » les préliminaires ne le trahissoient pas. Ce sont » les premiers empressemens, les petits soins, » les attentions recherchées, une contenance » embarrassée, un silence affecté, un air rêveur » & réservé, qui éclairent les curieux & les » jaloux.

» L'amour ne seroit pas une passion, s'il ne » formoit que des projets sensés.

» La plus grande punition d'un homme vertueux, est de sentir qu'il vient de cesser de » l'être.

» La prudence ne parle presque jamais à » propos aux hommes. Ils seroient trop heureux, si elle se pressoit de se faire entendre. Le plaisir, la volupté, l'amour propre, » l'occasion l'endorment ; elle ne s'éveille que » pour être humiliée.

» Une ame généreuſe ne connoît ni haine » ni vengeance ; elle oublie l'outrage, elle ne » ſe ſouvient que du repentir.

» Quel bien plus précieux que la liberté ! Il » nous dédommage de ceux qu'on perd, & » nous étourdit ſur ceux qui nous manquent.

» La honte devient une vertu, quand c'eſt le » remords qui la cauſe ».

Je ſuis, &c.



## LETTRE XIX.

Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste.

LES *Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste* sont, à mon avis, le meilleur Ouvrage de Mademoiselle de Lussan. Parmi ces différentes Anecdotes, je choisirai d'abord celle de Roger, Comte de Rethel, de la Maison de Champagne, qui est le principal Héros de ce Roman. Thibaut de Rethel, son pere, voulant lui procurer un établissement selon son goût, le mena chez plusieurs Seigneurs de la Province. Ils finirent leur tournée par le Château de Rosoi. Ils y trouverent un vieux Seigneur fort aimable, une mere qui sans être humiliée de la beauté surprenante de sa fille, étoit fiere de la sienne. Madame de Rosoi n'avoit pas encore trente-deux ans ; & elle n'en paroissoit pas vingt-cinq. Sa beauté & les graces qui accompagnoient toute sa personne, ne laissoient rien à desirer en elle. Si sa fille, alors dans sa seiziéme année, n'eut pas été à ses côtés, on se fut aisément persuadé qu'on ne pouvoit rien voir de plus beau. Les regards étonnés du jeune Comte de Rethel se partagerent d'abord entre la mere & la fille, & se fixerent sur Alix de Rosoi : en peu de jours il fut épris de la plus forte passion. Quelle fut sa joie, en apprenant de son pere, que cette aimable personne étoit celle qu'il lui destinoit pour épouse ! l'Amour fit la même impression sur le cœur d'Alix, qu'il avoit fait sur celui de Roger : ces jeunes Amans s'exprimoient sans contrainte leur tendresse réciproque.

Dans le tems qu'on s'occupoit des préparatifs du mariage d'Alix, avec le Comte de Rethel, le Seigneur de Rosoi mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Madame de Rosoi n'avoit pu, sans émotion, soutenir la vue de Roger, ni voir sans une sorte de jalousie le sort heureux qui attendoit sa fille. Cette mort imprévue alluma dans son cœur une funeste passion. Dès ce moment Alix devint l'objet de sa haine ; elle ne regarda plus sa fille que comme une rivale redoutable. Elle essaya d'abord de persuader à Roger, qu'il n'étoit point aimé ; tandis que d'un autre côté, elle défendoit à sa fille de donner la moindre espérance à son Amant, l'assurant que jamais il ne seroit son époux. La surprise du Comte fut extrême, en apprenant, par la Gouvernante d'Alix, appellée Mademoiselle de Rocheville, la passion & les projets de Madame de Rosoi. Son désespoir égala bientôt sa surprise : il aimoit tendrement Alix ; il se la voyoit arracher, pour ainsi dire, par une mere jalouse & furieuse. Madame de Rosoi recevoit cependant les visites du Comte avec une joie inexprimable, & l'assuroit, avec un air de sincérité, qu'il ne dépendoit pas d'elle, qu'il ne fût heureux.

Thibault, pere de Roger, n'ignoroit point la conduite & les ruses de Madame de Rosoi. Il crut qu'il falloit éloigner le Comte de sa vue ; & il l'envoya à la Cour. Cette démarche fut comme un signal à Madame de Rosoi, pour quitter la Province. Elle conduisit sa fille à l'Abbaye de Chelles, où elle la laissa avec Mademoiselle de Rocheville, & se montra peu de jours après à la Cour. Roger la vit sans paroître instruit qu'Alix étoit à Chelles, quoiqu'il en eut été in-

formé secrettement. Cette femme artificieuse prétextant toujours la résistance de sa fille, plaignoit le Comte, lorsqu'il lui parloit d'Alix, & s'efforçoit en même tems de le séduire par l'accueil le plus caressant, & les dehors les plus flatteurs. Roger n'étoit point la dupe de ces caresses. Il sut un jour par sa fidelle Rocheville, que Madame de Rosoi devoit aller à Chelles. Il y courut lui-même, s'insinua dans l'Abbaye, à la faveur d'un déguisement, & trouva le moyen de parler à Alix dans les Jardins.

» Je revins à Paris d'une vîtesse extrême. » (C'est le Comte de Rethel qui parle.) J'allai » aussitôt chez Madame de Rosoi ; elle étoit » seule. Je lui dis en l'abordant : il ne reste plus » chez vous, Madame, nulle trace de cette in- » disposition subite qui vous prit avant hier ; » sans doute l'air de Chelles vous à fait du bien? » Qui vous a instruit, me dit Madame de Ro- » soi toute troublée, que ma fille est à Chelles, » & que j'ai été la voir ? Dites, Madame, ré- » pliquai-je, que vous avez été voir votre fi- » delle Rocheville. Quoi ! poursuivis-je, vous » avez eu la cruauté de passer vingt-quatre heu- » res à Chelles sans voir Mademoiselle de Ro- » soi ? De quel crime la punissez-vous ? Et vous, » me repartit-elle avec fierté, de quel droit m'en » demandez-vous compte ? Du droit, lui répon- » dis-je vivement, qu'un pere, vous & Made- » moiselle de Rosoi me donnent. Je vois votre » étonnement, Madame ; vous cherchez dans » ce moment de quelle maniere je puis avoir été » instruit. Hé bien ! je vais vous l'apprendre. » Nous étions dans Chelles en même tems, » vous au dehors avec votre bien aimée Rocheville,

» ville, moi dans l'intérieur, où le hazard m'a
» d'abord fait trouver Mademoiselle de Rosoi :
» c'est envain qu'elle a voulu m'éviter. Quoi !
» me dit Madame de Rosoi d'une voix effrayée,
» vous êtes entré dans Chelles ? Vous avez vu
» ma fille ? Juste Ciel ! s'écria-t-elle ; quel coup
» imprévu ! Vous êtes entré dans Chelles ? Vous
» avez vu ma fille ? Oui, Madame, répliquai-je ;
» j'ai su m'ouvrir les portes du Couvent. Quoi !
» c'est vous qui me refusez Mademoiselle de
» Rosoi ! Elle est comme moi, permettez-moi
» de le dire, la victime de votre injustice. Vous
» ordonnez à Mademoiselle de Rosoi de renon-
» cer à notre union : sa douleur, ses larmes,
» mon désespoir n'ont pu vous attendrir. Ah !
» Madame, pouvez-vous ne pas écouter la pi-
» tié, la nature & votre gloire ? Serai-je assez
» infortuné, pour ne plus trouver en vous Ma-
» dame de Rosoi ? Qu'est-elle donc devenue
» cette femme si respectable & si jalouse de ses
» devoirs ? Parlez, Madame ; prononcez si je
» dois vivre ou mourir. Je ne saurois me plain-
» dre, me répondit-elle, des moyens que vous
» avez employés pour voir ma fille ; & je sens
» que je dois lui pardonner sa foiblesse. Tout
» ce que je craignois vient de m'arriver, s'écria-
» t-elle ! Vous voilà instruit que je m'opposois
» seule à votre bonheur ; que ma fille vous aime ;
» que je vous trompois : vous voilà enfin muni
» contre moi, des seules armes que je redoutois.
» Elle garda un moment le silence, les yeux
» baissés & remplis de pleurs ; puis, me re-
» gardant fixement, elle me dit : Comte, soyez
» assez généreux, pour m'épargner les reproches
» que ma fille vous a mis en droit de me faire ;

» je ne pourrois les soutenir ; ne me répondez » rien, poursuivit-elle, voyant que je voulois » lui parler ; retirez-vous ; espérez ; fiez vous au » desir extrême que j'ai de réparer tous mes » torts. Oui, je les réparerai, dit-elle d'un ton » animé ; je ne vous dis rien de plus ; attendez » de mes nouvelles ; dans peu vous aurez des » preuves de ce que je veux faire en votre fa- » veur. Après ces mots, elle me quitta & passa » dans son cabinet.

» Je me retirai chez moi plus agité que ja- » mais ; je n'osois me flatter que les sentimens » généreux & les remords dont Madame de » Rosoi venoit de se parer, fussent sinceres. Le » lendemain un Page vint me prier de sa part » de venir chez elle. J'y volai ; mais quelle fut » ma surprise, lorsque je vis Alix & Mademoi- » selle de Rocheville à côté de Madame de Ro- » soi ! Voyez, Comte, me dit-elle, en me mon- » trant sa fille, voyez le premier pas que je fais » en votre faveur : je ne le fais pas pour reculer. » A peine m'eûtes-vous quittée hier, que j'allai » chercher ma fille. Je ne lui ai point fait un » crime de l'aveu qu'elle vous a fait ; votre » tendresse & la sienne font son excuse, & me » font connoître que je ne dois plus m'opposer » à votre bonheur commun. Je me rends ; mais » de fortes raisons me font exiger de vous un » sacrifice. Il me faut du tems pour rompre les » engagemens que j'ai pris ; j'ai besoin de votre » absence pour y travailler avec succès ; éloi- » gnez-vous ; votre intérêt, celui d'Alix, le » mien, votre bonheur enfin, le demandent. » Je vois, Comte, ajouta-t-elle, combien vous » murmurez intérieurement de ce que j'exige

» de vous : vous vous défiez peut-être de ma sincérité ; rassurez-vous ; vous avez intéressé ma gloire ; vous m'avez fait rougir. Ne craignez rien ; partez sans inquiétude ; mais j'exige de vous, de ne pas revenir que je ne vous l'aie permis ; peut-être avant six mois vous rappellerai-je ; & je ne vous rappellerai, que pour assurer à jamais votre bonheur. Ma fille restera auprès de moi ; je vais la présenter à leurs Majestés : vous pouvez, sans en être allarmé, la savoir à la Cour ; sa tendresse & la résistance que je lui permets de m'opposer, si j'avois des desseins contraires à vos intérêts, doivent vous rassurer ».

Roger partit fort satisfait des promesses de Madame de Rosoi. Il alla à la Cour du Duc de Bourgogne, puis à celle du Comte de Champagne. Il falloit laisser écouler les six mois prescrits. Pendant ce tems, Madame de Rosoi forma le projet de séparer pour jamais Alix de Roger. Le Comte de Dammartin avoit été touché de la beauté d'Alix. Madame de Rosoi, à qui le Roi, prévenu par le Comte de Rethel, avoit défendu de disposer de sa fille sans son consentement, & qui voyoit l'impossibilité de la marier conformément à ses vues, engagea Dammartin à enlever Alix. Celui-ci ne balança pas un moment ; & il s'enfuit avec sa proie à la Cour du Duc de Bretagne.

Roger ne fut point maître de sa fureur à cette nouvelle. Il ne fallut rien moins que l'autorité du Roi, pour l'empêcher de se porter aux plus grandes extrémités. La réputation de Mademoiselle de Rosoi exigeoit qu'elle épousât son ravisseur : elle devint la Comtesse de Dammartin ;

& le malheureux Comte de Rethel n'eut pour partage que la douleur & les larmes. Pour distraire les chagrins dont il étoit accablé, il prit le parti de voyager & de quitter, pour quelque tems, des lieux où tout lui rappelloit l'image de ses malheurs.

Il y avoit près d'un an qu'il erroit dans les différentes Cours d'Italie, lorsqu'il apprit que le Comte de Dammartin avoit péri dans un combat singulier, & que la honte & le désespoir avoient terminé les jours de Madame de Rosoi, par une maladie de langueur. Roger partit aussitôt pour la Bretagne, où étoit la Comtesse. Quelle joie pour deux tendres Amans qui n'avoient point encore goûté le plaisir de s'aimer sans contrainte ! Comme les bienséances exigeoient que leur union fût retardée, ils attendirent le moment de se jurer aux pieds des Autels, un amour éternel ; mais à la veille de ce moment si désiré, la Comtesse de Dammartin qui aimoit beaucoup la chasse, fut emportée, par le cheval qu'elle montoit, à travers les bois & les ronces, & périt misérablement sans pouvoir être secourue.

Le Comte de Rethel traînoit à la Cour une vie triste & languissante. Insensible à tous les amusemens de son âge, le souvenir de sa chere Alix le suivoit par tout ; & nourrissoit dans son cœur une plaie profonde. Il étoit bien éloigné de croire que l'amour dût jamais lui faire goûter quelque douceur, lorsqu'il vit la belle Adélaïde de Couci. Quelle émotion sa vue ne lui causet-elle pas ! » C'est la Comtesse de Dammartin ; » C'est elle même ! Il la retrouve dans Made- » moiselle de Couci : c'est sa taille, au-dessus

» de celle des femmes ordinaires! c'est sa dé-
» marche & son port! même proportion dans
» les traits, même coloris, même dégré d'em-
» bonpoint, même couleur de cheveux, même
» charme dans le regard, même grace dans le
» sourire. C'est Alix enfin! c'est elle ».

Le chagrin que ressentit le Comte de Rethel, en apprenant que cette aimable personne étoit destinée au Maréchal du Mez, l'éclaira sur ses propres sentimens; il s'apperçut qu'une nouvelle passion s'étoit emparée de son cœur, & qu'il aimoit Mademoiselle de Couci. Adélaïde, de son côté, n'avoit pu voir le Comte de Rethel, sans se sentir prévenue en sa faveur. L'air froid & indifférent qu'elle témoigna au Maréchal, marqua dès-lors son aversion pour l'époux qu'on lui destinoit.

Elle fit parler ses larmes & sa douleur auprès de son pere, pour l'engager à ne pas la contraindre dans un choix d'où dépendoit le bonheur de sa vie; mais Enguerrand, homme d'un caractere ferme & inflexible, incapable de changer de résolution, ou de manquer à sa parole, traita sa fille avec dureté, lui ordonna de dévorer ses pleurs, & ajouta d'un ton sévere, qu'elle ne seroit jamais à d'autre qu'au Maréchal Albéric du Mez.

Adélaïde au désespoir, s'abandonna à la douleur la plus violente: ses larmes & ses sanglots l'empêchoient de prononcer une seule parole. Elle étoit dans cet état, seule avec Raoul son frere, quand le Comte de Rethel parut. Quelle vue pour un homme si touché! Quel sujet de contrainte pour lui! Roger interdit & troublé n'osa demander à Adelaïde la cause de sa douleur. Il

resta immobile & muet, en jettant un œil égaré sur le frere & sur la sœur. Il attendoit avec une impatience égale à son inquiétude, que l'un d'eux rompît le silence. Adélaïde s'écria : » je n'ai donc » plus d'espoir qu'en moi-même ? Que mon » pere est cruel ! Oui, Comte, poursuivit-elle, » en jettant un regard tendre sur Roger, mon » pere, sans nul égard pour le repos de ma vie, » veut me traîner à l'Autel ; mais je n'y suis pas » encore ».

Mademoiselle de Couci avoit hérité de la fermeté d'Enguerrand. Résolue de ne point plier sous un joug aussi dur que celui qu'on vouloit lui imposer, elle quitta la maison paternelle, & alla s'enfermer dans l'Abbaye de Chelles. La nouvelle de cette retraite précipitée, rendit Enguerrand furieux. Il jura dans sa colere, qu'Adélaïde ne sortiroit jamais du Couvent, ou qu'elle épouseroit le Maréchal. Cependant il envoya à Chelles, Raoul de Couci, avec ordre de remontrer à sa sœur, son devoir & sa désobéissance. Cette démarche n'ayant pas réussi, il y envoya Madame de Couci, dont les larmes ne purent rien gagner. Il y alla enfin lui-même ; mais ni ses menaces ni ses caresses ne purent ébranler Adelaïde.

Il y avoit déjà quelques jours que Mademoiselle de Couci avoit quitté la maison paternelle, lorsque le Comte de Rethel reçut enfin une lettre de Mademoiselle de Rocheville, cette fidele amie, qui s'étoit retirée à Chelles après la mort de la Comtesse de Dammartin. Elle lui mandoit de se rendre sur le champ dans cette Abbaye : il partit dans l'instant même ; » Hé bien, ma » chere & tendre amie, dit-il à Mademoiselle

» de Rocheville, votre amitié me prête donc » encore son secours ? Que j'en ai besoin ! » Cependant je n'osois venir le demander. Ne » vous verrai-je jamais que malheureux, lui dit » Mademoiselle de Rocheville ; oui, Comte, » l'amour fait toujours tout pour vous ; mais le » destin vous est toujours contraire. Adélaïde en » proie aux plus vives inquiétudes, craint de ne » pouvoir jamais unir sa destinée à la vôtre ; elle » craint que vous ne soyez, comme elle, la vic- » time de sa résistance. Ah ! ma chere Roche- » ville, reprit Roger, je tremble qu'Enguerrand » ne la force à prendre un parti ! Madame de » Couci & Raoul ont obtenu deux mois ; ce » terme expiré, je crains tout d'Enguerrand. » Adélaïde parut dans ce moment. Ah, Made- » moiselle, s'écria Roger, qui pourroit le con- » cevoir ? Je suis en même tems le plus fortuné » des hommes, & le plus à plaindre ! Je vous » adore ; & mes craintes égalent ma tendresse ; » je tremble que ces grilles ne nous séparent pour » jamais. Hélas, tout m'est contraire ! Adélaïde » ne vous l'est pas, répondit-elle ; rassurez vous. » Je vous ai déjà dit, Comte, que je ne serois » jamais à Albéric : à cette parole que je vous » réitere, j'ajoute celle de n'être jamais qu'à » celui que je crois digne de tout ce que je fais : » mais mon espérance est encore bien chance- » lante ; mon pere ne consentira jamais à m'y » voir unie. Je me flattois qu'Albéric, offensé » de l'affront que je lui fais, renonceroit à moi ; » ma mere vient de m'assurer du contraire ; j'es- » pere cependant que mon obstination le rebu- » tera. Mais, Comte, ajouta-t-elle, ce n'est pas » assez que je ne sois point à Alberic ; il faut

» travailler à nous voir un jour unis. Absentez-
» vous de la Cour, pour éloigner tout soupçon ;
» allez à Rethel : demeurez-y jusqu'à ce qu'Al-
» béric ait renoncé à moi. Le tems & quelque
» objet aimable effaceront de son souvenir l'ou-
» trage que je lui fais. Adieu, Comte ; le plaisir
» que je sens à vous voir, me fait oublier que je
» n'ai plus rien à vous apprendre. Adélaïde sor-
» tit en achevant ces mots, & laissa Roger pé-
» nétré d'amour, d'admiration & de respect.

A peine le Comte fut-il de retour à Paris, qu'il en partit peu de jours après pour se retirer à Rethel. Le délai qu'Enguerrand avoit accordé à sa fille alloit expirer ; elle trembloit qu'il ne la traînât à l'Autel. Ne sachant quel parti prendre, elle écrivit une lettre au Roi, la plus touchante & la plus capable de l'attendrir. Le Roi alla à Chelles ; il fut sensible à la triste situation de Mademoiselle de Couci qui n'eut garde de lui avouer son amour pour le Comte de Rethel ; & pour la mettre à l'abri des emportemens d'Enguerrand, il l'emmena avec lui, & la confia à la Reine sa mere.

Cependant le grand projet d'une nouvelle Croisade ayant fait prendre les armes à presque tous les Seigneurs de la Cour, Philippe à leur tête, & suivi d'une nombreuse armée, arriva en Syrie. On s'empara d'abord de la ville d'Acre : Albéric perdit la vie à ce Siégé ; & Raoul, frere d'Adélaïde, y trouva pareillement une mort glorieuse. Avant que d'expirer, ce jeune Guerrier eut le tems d'écrire à son pere une lettre pleine de tendresse, par laquelle il le conjuroit de regarder dans Roger, un autre lui-même, & le prioit d'unir son sort à celui d'Adélaïde. Cette

lettre, à laquelle le Roi en joignit une de sa main, triompha de la fermeté d'Enguerrand. Il consentit à retrouver un fils dans le Comte de Rethel; & ce jeune Seigneur, à son retour, obtint de son pere la belle Adélaïde.

VOUS trouverez, Madame, dans la seconde Partie des *Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste*, autant de génie dans l'invention, de délicatesse dans les pensées & dans les sentimens, de noblesse dans les caracteres, d'agrément dans les intrigues; autant de choses neuves & amusantes dans les recits, enfin autant de douceur, de pureté & d'élégance dans le style, que dans la premiere. Suite des Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste.

Eugénie de Méry, jeune fille de qualité, favorite de la Reine Adelaïde, mere de Philippe-Auguste, sent un tendre penchant pour ce Prince; elle va même jusqu'à lui en faire un aveu ingénu, que le Roi reçoit avec dignité, & auquel il répond par de sages conseils, que bientôt il oublie; en sorte qu'Eugénie est obligée dans la suite, de lui en donner de semblables à lui-même. Les combats de la vertu contre la passion, qui sont de fondation dans les Romans, ont ici quelque chose de neuf & de bien touchant. Le pur amour du Roi & d'Eugénie cesse enfin d'être tel; mais on glisse très subtilement sur la foiblesse de l'Amante; & on semble courir sur des charbons ardens. Le fait est dit, qu'on s'apperçoit à peine qu'il est dit. Voilà, Madame, ce qu'il faut vous faire voir plus en détail.

Le Roi de qui le caractère étoit sérieux, quoiqu'il n'eut alors que seize ans, avoit goûté facilement celui d'Eugénie. Il se plaisoit avec elle; il trouvoit ses conversations spirituelles & raisonna-

bles ; il lui marquoit même une bonté qui faisoit germer dans le cœur d'Eugénie, une tendre reconnoissance, & qui s'y fortifioit à mesure qu'Eugénie avançoit en âge. Dans la crainte que la Reine ne songeât à l'établir , elle avoit osé supplier cette Princesse de lui permettre de rester toute sa vie auprès d'elle sans engagement, & uniquement occupée à lui marquer son zele & son respect. L'éloignement qu'elle avoit pour le mariage, lui donnoit une continuelle attention à écarter ceux qui paroissoient vouloir songer à elle ; mais c'étoit avec une modestie & une douceur qui lui conservoient l'estime des personnes même dont elle refusoit les soins. Rien n'étoit si simple dans ses discours , dans ses manieres & dans sa parure, que Mademoiselle de Méry. Peu de femmes connoissent les avantages de cette simplicité ; elle ne dérobe rien à leurs charmes ; elle prévient d'estime en leur faveur ; elle annonce chez elles une raison supérieure ; elle arrête enfin les téméraires, qui ne voyant point l'étalage de toutes les foiblesses ordinaires aux femmes, sont forcés de les respecter.

Le Baron de Montmorenci, touché plus qu'aucun autre des charmes d'Eugénie, la demande en mariage ; la Reine lui permet d'espérer, & saisit avec empressement l'occasion d'établir une fille, qu'elle regarde comme la sienne propre. Elle fait venir Eugénie, & lui apprend les vœux que forme pour elle le Baron de Montmorenci ; mais sa surprise est extrême, de voir avec quelle douleur sa Favorite reçoit cette nouvelle. Elle la presse inutilement, & n'en peut tirer autre chose , sinon que son unique ambition se borne à passer ses jours auprès de leurs Mejestés. Irritée d'une trop longue résistance, la Reine veut être obéie ; le Roi

entre sur ces entrefaites dans le cabinet d'Adélaïde. Il voit Eugénie en pleurs, en apprend le sujet, & se range du parti de sa mere pour faire consentir Mademoiselle de Méry au mariage honorable qu'on lui propose. La Reine, offensée de plus en plus des refus d'Eugénie, lui donne huit jours, pour se déterminer ou à épouser le Baron ou à se retirer de la Cour.

A peine fut-elle sortie du cabinet d'Adélaïde, que celle-ci demanda au Roi, ce qu'il pensoit d'Eugénie ? Je pense, répondit Philippe, que son cœur prévenu en faveur de quelqu'un trop au-dessus ou trop au-dessous d'elle, lui fait refuser Montmorenci, & lui prescrit de garder son secret. Vous vous trompez, mon fils, repartit Adélaïde; il ne faut, pour détruire ce soupçon, que la conduite même d'Eugénie. Elle a trop de vertu pour s'être laissée aller à un penchant que sa raison désavoueroit. Je saurai, bientôt, Madame, repliqua le Roi, si vous lui faites grace ou si je lui fais injure.

L'ordre que Mademoiselle de Méry reçut le lendemain de se rendre dans le cabinet de Philippe, lui causa un trouble extrême. Les soupçons que ce Prince lui avoit laissés entrevoir, lui faisoient redouter un entretien dont elle sentoit tout le danger. L'agitation & la crainte étoient si vivement peintes sur son visage, que le Roi lui dit d'un ton plein de bonté : „ Eh pourquoi, Mademoiselle, vous vois-je en cet état ? N'êtes-vous „ pas devant un Prince qui vous estime, qui vous „ aime & qui ne veut que votre bonheur ? Celui „ dont je jouis fait mon unique ambition, répondit Eugénie; pourquoi votre Majesté veut-elle „ me le ravir ? Sa bienveillance & celle de la Reine me suffisent : laissez-moi, Sire, m'occuper

„ sans distraction du soin de la cultiver. Je suis „ toujours sensible, repartit Philippe, aux témoi- „ gnages d'attachement qu'on me donne, quand „ ils portent le caractere de sincérité. Jugez, Eu- „ génie, si je ne vous sçais pas gré de celui que „ vous me marquez avec tant d'ingénuité!... „ Mais que vois-je? reprit le Roi, après avoir „ resté un moment sans parler; vos yeux se rem- „ plissent de larmes. . . Vous vous troublez . . . „ D'où peut naître ce désordre!... Vos pleurs „ redoublent & vous gardez le silence... Je le „ sens, vous avez un secret qui vous pese!... Eh „ bien! Eugénie, déposez-le dans mon sein... „ Parlez... Eh quoi, Mademoiselle, vous ne di- „ tes rien... Voulez-vous donc me forcer à „ croire qu'un penchant que vous vous repro- „ chez & que vous n'osez avouer, cause le trou- „ ble où je vous vois? Quel est l'objet de vos lar- „ mes? Quel est le sujet de votre embarras? Ah! „ Sire, s'écria Eugénie, laissez-moi la liberté de „ me taire & de refuser l'honneur que le Baron de „ Montmorenci veut me faire: je rends justice „ à son mérite; mais y eut il à la Cour de votre „ Majesté quelqu'un de plus grand, de plus émi- „ nent en vertus, de plus estimé, je lui refuserois „ ma main comme je la refuse au Baron de Mont- „ morenci. Admirer toute ma vie les vertus & „ les qualités d'un Prince, digne objet du respect „ de toute la terre; goûter le plaisir d'entendre „ ses Sujets vanter un Roi que l'Univers voudroit „ avoir pour Maître, voilà, Sire, où je borne tous „ mes desirs. En achevant ces mots, Eugénie „ baissa les yeux. Mais bientôt effrayée de ce „ qu'elle venoit de dire, & se craignant elle mê- „ me, elle se jetta aux pieds de Philippe, & lui dit

„ avec une tendre vivacité : ah ! Sire, par pitié,
„ n'éprouvez pas jusqu'où peut aller votre pouvoir
„ sur moi ! Ne me pressez pas davantage; & laissez-
„ moi fuir à l'Abbaye de Montmartre : je serai
„ moins à plaindre dans cet asyle, que partout ail-
„ leurs : vous l'honorez souvent de votre présen-
„ ce; l'attente de ces heureux momens y adouci-
„ ra ceux que je passerai à ne faire que des vœux
„ pour votre auguste personne ; & un regard de
„ votre Majesté suffira pour ma consolation .....
„ Eh bien, Mademoiselle, lui dit le Roi, prou-
„ vez-moi que vous m'estimez : ayez pour moi une
„ confiance sans réserve; je vous le demande com-
„ me votre ami ; & comme votre ami, je vous
„ promets le secret... Ouvrez-moi votre cœur...
„ Que je suis à plaindre, s'écria Eugénie éperdue
„ & toute en pleurs ! ... Comment résister à de si
„ pressantes attaques ! ... Je tremble d'y suc-
„ comber ! ... Ah, Sire, cessez de me presser ! ...
„ Non je ne puis vous instruire de ce qui se passe
„ dans mon cœur ... Bannissez toute crainte,
„ repliqua Philippe; je ne ferai usage de ce que
„ vous me direz, que pour votre bonheur; &, s'il
„ faut l'oublier je ne m'en souviendrai jamais.
„ Parlez, Eugénie, ajouta-t'il avec vivacité &
„ d'un ton pressant ; parlez... Je vous en con-
„ jure... Je le vois, vous aimez... Avouez votre
„ foiblesse. Hélas, s'écria Eugénie, vous en êtes
„ l'objet ! Ah ! que m'apprenez-vous, dit Philippe !
„ Eugénie éperdue & troublée de ce qui venoit
„ de lui échapper, voulut fuir ; mais le Roi l'ar-
„ rêta. Laissez-moi, Sire, continua-t'elle, laissez-
„ moi me soustraire à vos regards ; ils ajouteroient
„ encore à ma confusion : laissez-moi me dérober,
„ s'il se peut, à moi-même ! Demeurez, Made-

„ moiselle, reprit Philippe, en la retenant de
„ nouveau par le bras; je ne dois pas garder le si-
„ lence, quand vous l'avez rompu; je dois vous
„ forcer à rappeller toute votre raison; c'est l'a-
» vantage au moins, que vous tirerez de l'aveu
» que vous venez de me faire. Que votre Ma-
» jesté l'excuse, repartit Eugénie tremblante &
» les yeux baissés; qu'elle oublie qu'il m'est échap-
» pé cet aveu, ajouta-t'elle, en se jettant aux ge-
» noux de Philippe; & je jure à ses pieds, que ja-
» mais elle ne verra de traces de cette tendresse,
» que je conserverai cependant jusqu'au dernier
» instant de ma vie! Je serois bien fâché, répli-
» qua le Roi, en la faisant relever, que vous n'en
» triomphassiez pas. Quoi! je vous ferois perdre
» votre fortune & votre repos, quand je désire ar-
» demment de contribuer à l'un & à l'autre. Non,
» j'exige de vous de surmonter une foiblesse trop
» nuisible à vos intérêts & à votre gloire. Je suis
» Roi; cependant, Mademoiselle, je ne pour-
» rois vous payer un pareil sacrifice; faites donc
» un effort digne de votre raison, & de cette con-
» duite qui vous a rendue si estimable. Je suis cer-
» tain que vous n'avez pas encore essayé de com-
» battre un penchant, dont vous devez triompher.
» Il le faut. Oui, il faut vous réduire à la simple
» amitié pour un Prince, qui vous estime trop pour
» désirer de vous aucun autre sentiment : il faut
» plus encore : il faut accepter Montmorenci pour
» époux. Malgré le juste pouvoir, repliqua Eu-
» génie, que vous donne sur moi mon respect
» pour vos volontés, & la plus forte ... Non,
» Sire, rien ne pourra jamais faire changer ni
» ma résolution, ni mes sentimens. Consultez-
» vous quelque tems dans la retraite, lui dit

» Philippe ; furtout fongez que je defire plus que » jamais,de vous voir auffi heureufe,que vous mé- » ritez de l'être. Eh! le ferois-je, Sire, avec un » époux, quand mon cœur & mon devoir ne » feroient jamais d'accord ! Vous m'affligeriez » fenfiblement, reprit le Roi, fi vous n'obteniez » pas de votre raifon, tout ce qu'en exigent votre » vertu, votre gloire & mon amitié ».

On aime à voir, Madame, de fi fages confeils dans la bouche d'un Prince qui va bientôt en avoir befoin lui-même. Lorfque Philippe fut feul, il tomba dans une rêverie profonde. L'aveu forcé de la tendre Eugénie lui faifoit éprouver des mouvemens qui lui étoient trop inconnus, pour qu'il pût les développer : il ne fe croyoit pas fufceptible d'amour propre. Ce fut cependant lui qui montra à fon imagination, Eugénie avec le mérite féducteur de tout facrifier à la paffion que, même fans y fonger, il lui avoit infpirée. Ce Prince toujours occupé de grands projets, dont les moindres démarches étoient guidées par la prudence & par la politique ; ce Prince de qui le cœur étoit rempli tout entier par l'ambition ; ce Prince enfin, accoutumé à regarder les plus belles perfonnes, fans en recevoir la moindre atteinte, fentit le charme attaché à la certitude d'être aimé ( charme que les Souverains goûtent fi rarement ) l'amour même le plus parfait, rifque à leurs yeux de fe voir foupçonné d'ambition & d'intérêt ; & c'étoit par le facrifice de l'un & de l'autre, que l'amour, déguifé fous le nom de la reconnoiffance, venoit ouvrir à Eugénie un paffage jufqu'au cœur de Philippe.

Pendant quelque tems, confufe & les yeux baiffés, Eugénie fe retiroit dès que Philippe entroit chez la Reine. Il s'en apperçut ; il crut même

remarquer en elle un air abbatu qui le toucha & lui donna lieu de penser que peut-être elle se faisoit effort pour éviter sa présence. Enfin, sans trop savoir ce qu'il avoit à lui dire, il chercha le moment de l'entretenir en liberté ; il le trouva. » Vous me fuyez, Mademoiselle, lui dit-il ; eh ; » pourquoi ? Ah, Sire, je n'ose plus soutenir les » regards de votre Majesté ; repartit Eugénie ; » permettez-moi de les éviter autant que je le » pourrai : vous reprocheriez-vous ; repliqua le » Roi, de m'avoir avoué que vous me trouvez » digne de votre estime ? Si je me le reproche, » reprit Eugénie ! Oui ! Sire ; eh, ne deviez-» vous pas ignorer toujours qu'un sentiment pour » vous, plus vif que celui du respect, remplissoit » mon cœur ? Ne vous reprochez-vous point aussi, » dit le Roi, d'avoir trop sacrifié à ce sentiment? » Que votre Majesté seroit injuste de le penser, » répondit Eugénie ! Si la Couronne de l'Univers » étoit dans ma main, je la mettrois à vos pieds ; » & j'aurois déjà oublié que le Baron de Mont-» morenci m'a fait l'honneur de songer à moi, si » j'avois pu refuser cet honneur & me taire. » Mais, Sire, vous m'avez promis de ne jamais » vous souvenir que j'ai parlé ; j'espere que votre » Majesté sera fidele à sa parole. Non, repliqua » le Roi, je n'oublierai jamais que je vous dois » la plus tendre reconnoissance: je n'attribue qu'à » elle les mouvemens que je sens pour vous ; » mais ils me font désirer que votre cœur soit » pour moi toujours le même ; je vous le deman-» de, ajouta-t'il, en lui prenant la main ; & je » vous conjure de ne plus fuir un Prince qui trou-» ve un sensible plaisir à vous voir & à vous entre-» tenir ».

Que

Que d'avantages Philippe avoit sur Eugénie, pour obtenir ce qu'il en exigeoit! Il en étoit tendrement aimé ; elle lui en avoit fait l'aveu ; un sacrifice brillant avoit même précédé cet aveu. Attachée à la Reine, elle ne pouvoit éviter de voir Philippe. Il étoit son Roi ; caractère qui imprime un respect que ni la plus forte tendresse, ni le plus parfait désintéressement, ne sauroient faire disparoître. Eugénie se persuada donc aisément, que ce seroit manquer à ce qu'elle devoit au Roi, si elle lui donnoit occasion de penser que malgré sa priere, elle s'obstinoit à se dérober à ses yeux. Elle se rappelloit à tous les instans ce qu'il lui avoit dit ; mais elle n'y trouvoit que de la bonté pour elle & de l'amitié.

Pendant plus de quinze jours, le Roi remarqua avec satisfaction, qu'Eugénie ne fuyoit plus, lorsqu'il étoit chez la Reine. Il la regardoit avec complaisance : il jouissoit avec plaisir de l'émotion que lui causoit sa vue. Souvent il s'approchoit d'elle pour lui dire quelque chose d'obligeant. A un air de liberté que le Roi avoit conservé avec Eugénie, succéda un air un peu embarrassé ; il devint rêveur : lorsqu'Eugénie n'étoit pas chez la Reine, il se sentoit inquiet ; il y restoit plus long-tems dans l'espérance de la voir arriver ; & le moment où elle paroissoit, lui causoit une satisfaction mêlée de trouble ; Philippe s'apperçut, avant Eugénie, de ce changement ; il en fut étonné, & s'avoua en secret, que l'amour avoit pris dans son cœur la place de la reconnoissance.

Depuis que Philippe s'étoit dévoilé à lui-même ses véritables sentimens, il désiroit avec ardeur, de trouver une occasion favorable pour entretenir Eugénie ; elle ne tarda pas à se présenter. » Je

» vais vous surprendre, Mademoiselle; cependant
» vous serez encore moins étonnée que je ne l'ai
» été moi-même : je vous aime. Oui ! l'amour
» s'est rendu maître de mon cœur. Je ne saurois
» plus ni me le déguiser, ni vous le cacher...
» Eh bien ! Mademoiselle, continua-t'il, voyant
» le trouble & la surprise d'Eugénie, seriez-vous
» assez injuste, pour rejetter les vœux d'un Prince
» de qui le cœur seroit tranquille, s'il n'avoit
» vu dans le vôtre une tendresse qu'il n'a pu con-
» noître sans la partager ? Ah ! Sire, que m'ap-
» prenez-vous ! ... Mais, reprit Eugénie après
» un instant de silence, je vous aime avec trop de
» délicatesse, pour ne pas arracher moi-même le
» trait que j'ai porté dans votre cœur. Je m'en pu-
» nirai en éloignant pour jamais de vos yeux un
» objet qui pourroit un jour vous reprocher une
» foiblesse. Quoi ! repartit le Roi, vous pourriez
» devenir l'ennemie de votre repos & du mien !
» Eh ! ne le serois-je pas de votre gloire, s'écria
» Eugénie ! L'ennemie de ma gloire, reprit Phi-
» lippe ! Ah ! Désabusez-vous ; quand je vous ai-
» me, elle est en sûreté ; plus je vous étudie,
» plus je vous sens digne de toute mon estime &
» de toute ma tendresse. Est-ce à mon Roi à se
» faire une telle illusion, repliqua Eugénie ? Peut-
» il se flatter qu'une foiblesse ne le dégrade pas ?
» Oui, l'amour même, sans le secours de la rai-
» son, m'ordonne de fuir ; & ce n'est pas au sage
» Philippe à me retenir. Vous me désespérez,
» Mademoiselle, lui dit le Roi : si vous êtes ja-
» louse de ma gloire, gardez-vous de faire une
» démarche qui déconcerteroit cette sagesse, à la-
» quelle vous avez recours ; vous m'avez fait con-
» noître le plaisir d'être aimé ; & ce plaisir m'a

» fait passer, sans que je m'en défiasse, de l'estime à
» l'amour. Le reproche que me fait votre Majesté,
» répondit Eugénie, justifie & confirme ma réso-
» lution. Mais permettez-moi, Sire, de me ser-
» vir contre vous, du même discours que vous
» avez employé contre moi. *Faites-vous un ef-*
» *fort*, m'avez-vous dit, *digne de votre raison.*
» *Je suis certain que vous n'avez pas essayé de*
» *surmonter un penchant dont vous devez triom-*
» *pher*. C'est à vous, Sire, à surmonter le vôtre.
» L'Univers prévenu de respect pour votre sa-
» gesse, & attentif à la moindre de vos actions,
» vous pardonneroit d'autant moins une foi-
» blesse, qu'il vous en croit plus éloigné; & ce
» seroit à moi, à qui l'on auroit à la reprocher.
» Eh bien, lui dit le Roi pénétré d'admiration;
» je vais essayer de revenir pour vous à la sim-
» ple amitié : mais au moins, promettez-moi
» que vous ne ferez aucune démarche sans m'en
» instruire & sans mon aveu. C'est à vos pieds
» que j'exige cette parole de vous. Philippe en
» disant ces mots, s'inclina comme pour mettre
» un genou en terre. Que faites-vous, Sire, dit
» vivement Eugénie? Je rougis pour votre Ma-
» jesté; répondez, Mademoiselle, reprit le Roi,
» d'un air animé, qu'ai-je obtenu? Ce que
» vous exigez, dit Eugénie les yeux mouillés de
» pleurs. Non, Sire, je ne me retirerai point de
» la Cour, sans vous en avoir fait sentir la né-
» cessité; mais je n'attendrai point votre aveu,
» si votre Majesté m'entretient jamais d'une
» foiblesse qu'il faut qu'elle surmonte. A ces
» mots, Mademoiselle de Méry se retira sans
» donner au Roi le tems de lui répliquer ».

Qu'Eugénie est intéressante; & qu'il paroît

bien difficile, que Philippe puiſſe long-tems ſe défendre contre tant de charmes & de vertus ! Ce Prince, croyant toujours ne lui témoigner que ſa reconnoiſſance & ſon eſtime, la nomma Gouvernante du Prince Louis, ſon fils unique. La jeuneſſe de Mademoiſelle de Méry sembloit un obſtacle à ce choix; mais ſa prudence le juſtifioit aſſez. Elle partit pour Saint-Ouen avec le jeune Prince, dont la foible ſanté demandoit un air plus pur que celui de la Ville.

Philippe y alloit ſouvent : ce Prince, dont le caractere étoit ſérieux, avoit toujours auprès d'Eugénie, de la gaité & un air ſatisfait : il lui racontoit les nouvelles de la Ville & de la Cour; & quelquefois elles lui donnoient occaſion de dire des choſes qui n'euſſent été qu'obligeantes pour toute autre que pour Eugénie. Philippe ſe promenant un jour avec elle dans les Jardins, lui dit, après avoir gardé aſſez long-tems le ſilence : » Ma tendreſſe pour mon fils, Eugénie, » a redoublé depuis que vous êtes auprès de lui; » à préſent, au milieu de ma Cour, je ſuis inquiet & chagrin, je ſens de vives impatiences » à venir ici; j'y viens avec une joie que je ne » connoiſſois pas. J'y reſte avec un plaiſir extrême; & il m'en coûte toujours un effort pour » m'arracher de Saint-Ouen; aurois-je, Eugénie, à vous reprocher de ne vous pas appercevoir de ce changement en faveur de mon » fils! Pouvez-vous, Sire, trop l'aimer, répondit Eugénie un peu embarraſſée ! Sa ſanté, » toujours incertaine, vous allarme ſans ceſſe; » vous avez voulu confier ce précieux dépôt à des » mains trop jeunes; & votre Majeſté croit devoir juger par elle-même, ſi mon peu d'expé-

» rience ne me fait point commettre de fautes.
» Cependant, Sire, vous pourriez vous en re-
» poser sur mon zéle & sur mes attentions; j'a-
» voue que je serois bien sensible à cette preuve
» de confiance, & que vous ne pouvez me don-
» ner qu'en honorant moins fréquemment Saint-
» Ouen de votre présence. Permettez, Sire, que
» je vous conjure, ou de m'accorder cette grace,
» ou de ne me pas refuser celle de mettre à ma
» place une personne, qui, plus capable que moi
» de la remplir, vous rendrà cette tranquillité
» que vous aviez avant que je fusse auprès du
» Prince Louis. Eh, quoi! Mademoiselle, reprit
» le Roi, vous serois-je un objet désagréable?
» ma présence vous importune-t-elle? Votre Ma-
» jesté, répondit Eugénie, ne le pense pas; mais,
» Sire, oserai-je vous le dire? Les momens que
» vous donnez tous les jours à votre inquiétude
» sur le Prince Louis, sont des momens de dissi-
» pation qui ne peuvent que préjudicier aux af-
» faires de l'Etat. Dès votre jeunesse, vous avez
» accoutumé vos Sujets à vous voir appliqué tout
» entier aux plus sérieuses occupations: que di-
» ront-ils de ce relâchement dans ce qu'ils vous
» ont toujours entendu nommer vos devoirs?
» Ils pourroient l'interprêter d'une maniere
» moins favorable aux sages principes que vous
» vous êtes faits; vous verra-t-on remettre le
» soin de vos intérêts & de votre gloire à vos
» Ministres? Ils ont des lumieres; mais ont-ils
» l'œil perçant de votre Majesté »?

Une sorte de crainte qu'inspiroit à Philippe un caractere si vertueux, arrêta les mouvemens de tendresse que son cœur pouvoit à peine contenir; il crut ne devoir pas pousser plus loin cette

» conversation. » Ne vous allarmez point, Ma-
» demoiselle, repliqua-t-il, ni pour ma gloire,
» ni pour mes intérêts ; je puis les concilier avec
» mon empressement pour mon fils ; & rassurez-
» vous sur ce qui vous regarde ; vous avez toute
» ma confiance ainsi que toute mon estime ».

Si le discours de Philippe avoit allarmé Eugénie, celui d'Eugénie avoit fait connoître à Philippe, qu'il devoit encore renfermer dans son cœur toute la vivacité de ses sentimens. Il se promit de laisser seulement à ses attentions & à ses regards, le soin d'en instruire Eugénie. Pendant plusieurs jours Philippe observa cette conduite : ni ce Prince, ni Eugénie ne se disoient point ce qu'ils éprouvoient mutuellement ; mais leurs entretiens devinrent embarrassés ; ils gardoient quelquefois le silence ; & le desir de le rompre le faisoit encore durer plus long-tems. Un jour qu'ils étoient dans cette situation, Philippe oublia ce qu'il s'étoit promis. » Ma timide con-
» tenance auprès de vous, Eugénie, lui dit-il,
» ne vous parle-t-elle pas en ma faveur ? Je n'ose
» vous instruire de mes sentimens ; mais vous
» les connoissez;& je croirois vous offenser,si je
» doutois des vôtres. Sans nous expliquer, nos
» cœurs sont d'intelligence. Pourquoi, cruels à
» nous-mêmes, combattons-nous leur penchant?
» Laissez-moi vous assurer que je vous aime ; &
» ne me refusez pas le plaisir de vous entendre
» encore me dire que vous m'aimez. Ah ! chere
» Eugénie, vous me l'avez dit si naïvement !
» Quels regrets n'en ai-je pas, s'écria Eugénie !
» Que de remords me coûte un aveu si indis-
» cret ! Mais, Sire, vous voulez en tirer trop
» d'avantage : votre tendresse m'offense ; vous

» ne me l'avez cachée, que pour me rendre un
» piége ; ce n'est plus un honneur que vous m'a-
» vez fait en me nommant Gouvernante de
» votre fils ; c'est un affront ! Un affront, Made-
» moiselle, reprit vivement le Roi ! Oui, Sire,
» un affront, reprit Eugénie. Vous ne m'avez
» arrachée d'auprès de la Reine, que parce que
» vous méditiez de me rendre indigne de son
» estime ; songez que vous la blessez. Vous man-
» quez à son égard ; voulez vous la faire rougir
» d'avoir élevée Eugénie ! Vous êtes Roi ; mais
» ce titre vous affranchit-il du respect que vous
» devez à une mere ? Oubliez-vous celui que
» vous vous devez à vous-même ? Ah ! Sire, par
» égard pour vous, par pitié pour moi, étouffez
» des sentimens indignes de Philippe. Je vou-
» drois envain les combattre, répondit-il ; & j'y
» céde sans rougir ; vous vous armez d'une ri-
» gueur qui me rendra malheureux, & qui ne
» triomphera pas de ma tendresse. Ne m'en faites
» plus un crime ; consentez, Eugénie, à être ai-
» mée d'un Prince, qui toujours sera soumis à
» vos loix. Dictez-les moi ; quelques séveres
» qu'elles soient, pourvu qu'elles ne m'imposent
» pas le silence, je m'y soumets. Je vous jure en-
» fin, Eugénie, de toujours respecter en vous
» cette vertu que j'admire : laissez-moi seulement
» goûter le charme de vous entretenir de mon
» amour, & de voir que vous y êtes sensible. Je
» vous donne ma parole, que vous n'aurez jamais
» à le réprimer ; il sera toujours extrême, & ne
» sera jamais audacieux ».

Eugénie troublée ne répondit à Philippe que par un regard timide. Il en connut tout le prix ; & pour éviter qu'elle ne lui dît quelque chose qui

démentît ce regard, il la quitta, & revint à Paris plus occupé que jamais de sa passion.

Eugénie s'opposoit à elle-même une vaine résistance. Le plaisir qu'elle ressentoit d'entendre Philippe l'assurer que ses sentimens, étoient aussi délicats qu'ils étoient vifs, la conduisit insensiblement à se permettre de l'assurer à son tour de la plus forte passion. Cette liberté commença par affoiblir ses scrupules : Philippe triomphoit tous les jours de quelqu'un de ses remords ; lui-même enfin oublia la parole qu'il avoit donnée à Eugénie ; & Eugénie n'eut plus la force de l'en faire ressouvenir.

Avec quel art la bienséance est ici ménagée. Cependant l'aimable Eugénie (ce qui est encore bien neuf,) après sa foiblesse, reprend toute sa dignité, sans rien perdre de son tendre amour. Elle paroit aussi estimable, que si rien n'étoit arrivé ; & sans avoir l'air de se repentir, elle paroit toujours pleine de vertu. Toujours aimée passionément du Monarque qu'elle adore, quel héroïsme de la voir porter ce Prince à aimer la Reine Isemberge, sa femme, que, malgré sa beauté & sa vertu, il ne pouvoit goûter. Ce caractere d'une Maîtresse n'est ni ordinaire, ni imité ; mais rien ici d'après la grossiere nature. C'est ce qu'on peut voir encore dans le long Episode de Richard-cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, par rapport à Brezé, chargé par ce Prince de conduire en Angleterre la Princesse Sophie, fille du Roi de Chypre, après la conquête qu'il a faite de ce Royaume. Brezé devient amoureux de la Princesse ; & cependant, sçachant qu'elle aime tendrement le Prince Théophile retenu dans les fers par le Roi Richard, il entreprend

de lui procurer sa liberté, afin de rendre à la Princesse l'objet de son Amour. Mademoiselle de Lussan exprime ainsi ce sentiment de grandeur d'ame. » A peine la Princesse de Chypre » fut-elle arrivée en France, que Brezé lui dit : » le destin a favorisé jusqu'à présent tout ce que » mon zèle pour vous m'a suggéré : vous voilà » délivrée du joug du Roi d'Angleterre ; vous » allez l'être de celui de Turnham (Capitaine du » Vaisseau sur lequel la Princesse s'étoit embar- » quée, & qui chargé par le Roi Richard de veiller » également sur elle & sur Brezé, étoit devenu » amoureux de Sophie qu'il avoit voulu sous- » traire au pouvoir du Roi d'Angleterre & s'en » rendre le maître ; mais Brezé l'avoit trompé, » en feignant d'entrer dans son projet, & l'a- » voit fait relâcher sur les côtes de Languedoc ) » Vous êtes en France & Philippe va vous tenir » la parole Royale qu'il m'a donnée dans la Pa- » lestine. Vous voilà donc libre ! mais, Princesse, » vous gémissez du triste sort de Théophile ; je » sens & peut-être trop, combien ses malheurs » vous touchent. Je ne pense que pour vous ; je » n'agis que pour vous ; je ne desire enfin que de » vous voir heureuse, dût-il m'en coûter la vie ou » le repos de mes jours. Vous serez à peine à » Bourges & sous la protection de Philippe, que » je vous quitterai. Ah ! Brezé, s'écria Sophie, » qui ne pénétroit pas son dessein, que me dites- » vous ! Quoi ! vous ne me montrez un si tendre » attachement, que pour m'abandonner ? Je me » suis fait une douce habitude de vous voir, une » loi de suivre vos conseils. Sans ces conseils, à » quoi serois-je exposée dans ce moment ! La » seule pensée m'en fait frémir ; vous êtes en-

» fin, généreux Brezé, ma consolation, mon
» guide; & jamais vous ne me fûtes plus nécessaire : cependant, vous voulez me quitter!
» C'est pour achever mon ouvrage, repartit
» Brezé; c'est pour vous rendre Théophile; &
» je me flatte de réussir dans mon projet : la joie
» que je lis dans vos yeux, continua-t-il, est un
» ordre que vous ajoûtez au desir que j'ai de vous
» servir. Oui, Princesse, je vais en Syrie; je
» vais essayer de vous ramener l'objet de vos
» vœux & de vos craintes. Pour me croire véritablement vertueux, il me manque encore
» de m'en donner à moi-même cette preuve.

On conçoit que dans un Roman de cette nature, on ne voit rien de bas, rien de bourgeois, rien de petit, rien de comique. Il y a pourtant une espece de scène fort plaisante entre Brezé, Turnham & Sophie. Elle se passe dans le Vaisseau.

» Turnham & Brezé resterent ensemble jusqu'au moment où ils furent avertis que Sophie
» étoit éveillée. Ils passerent chez elle; Turnham
» (qui n'entendoit point le françois, que la belle
» Chypriote avoit appris de Brezé) la salua avec
» les démonstrations d'un homme enchanté de
» la voir. Brezé lui dit, Princesse, tout va selon
» mes souhaits; vous serez bientôt délivrée de
» tous vos Tyrans. Ce peu de mots fit presque
» disparoître la tristesse de dessus le visage de
» Sophie : sa phisionomie prit un air plus ouvert.
» Vous pouvez me répondre, continua Brezé;
» souvenez-vous que vous ne serez entendue que
» de moi; mais en me parlant, regardez Turnham;
» qu'il croye lire dans vos yeux, que ce que je vous
» dis jette de la satisfaction dans votre ame, &
» vous inspire pour lui un mouvement de recon-

noissance. Afin de lui persuader que je vous parle en son nom, je promene mes regards entre vous & lui. L'espérance que vous faites naître dans mon cœur, repliqua Sophie à Brezé, « en regardant Turnham avec un air de com- » plaisance, n'en sçauroit encore bannir la crain- » te; je redouterai ce perfide que mes yeux flat- » tent dans ce moment, tant que je serai entre » ses mains. Un événement imprévu peut trom- » per votre prudence. Pendant ce discours, Turn- » ham paroissoit transporté de joie; il regardoit » comme un heureux présage la satisfaction qu'il » voyoit dans les yeux de Sophie. Je viens d'assu- » rer la Princesse, dit Brezé à Turnham, à quel » point vous plaignez son sort, & que vous n'ou- » blierez rien pour l'adoucir; voici sa réponse: » je suis sensible, comme je le dois, à votre gé- » nérosité. Plût au Ciel que votre Maître en eut » autant que vous! Il seroit digne de mon estime, » & je serois moins à plaindre. Ah, Brezé, s'écria » Turnham, que d'esprit & de dignité dans cette » réponse! Protestez pour moi à la Princesse, que » je suis à ses ordres; qu'elle est maîtresse abso- » lue dans mon vaisseau; dites-lui qu'elle ordon- » ne; qu'elle nomme l'endroit où elle veut que » je la mene; j'obéirai. Brezé rendit à Sophie les » protestations & les offres que lui faisoit Turn- » ham: puis il ajouta: avancez-vous vers Turnham » avec un air satisfait; présentez-lui la main en » signe de remercîment; & dans ce que vous allez » me dire, qu'il vous entende nommer les Etats » du Prince de qui vous espérez la protection.

» La Princesse de Chypre exécuta tout ce que » lui disoit Brezé; & Turnham transporté, baisa » la main de Sophie. C'est sans qu'il m'en coûte

» presque d'effort, dit-elle à Brezé, que je souffre
» cet audacieux tenir & baiser ma main; mon
» cœur ne sçauroit le haïr dans ce moment; à
» peine peut-il suffire à ma reconnoissance. Que
» ne vous dois-je pas, généreux Brezé! allons en
» France; oui, c'est en France que je veux aller,
» dit-elle en s'adressant à Turnham. Le mot de
» France lui fit comprendre ce que Sophie lui de-
» mandoit. France, répéta-t'il : c'est où la Prin-
» cesse, reprit Brezé, vous prie de la conduire.
» J'y consens repartit Turnham, allons; Philippe
» est peu content de Richard; nous serons en sû-
» reté dans ses Etats. Philippe même peut igno-
» rer que la Princesse de Chypre y fasse son sé-
» jour ».

Vous conviendrez, Madame, que le rôle que joue Brezé, est un peu équivoque; on nous donne pourtant ce Gentilhomme comme un modele parfait de toutes sortes de vertus. Aussi prend-on toutes les mesures possibles pour pallier sa conduite en rendant Richard & Turnham odieux. Pour moi, je vous avoue que la supercherie de Brezé, représenté d'ailleurs comme un parfait honnête homme, blesse un peu ma délicatesse. L'exacte probité n'admet point ces sortes de tromperies, quelque louable qu'en soit le motif. Peut-être mérite-t'il une partie des reproches que fait à sa mémoire le Roi Richard, dans le dénouement de cet Episode. Ce Prince étoit enfin sorti de sa prison, & avoit tourné ses armes contre la France; Philippe marcha à sa rencontre; la Cavalerie des deux armées en vint aux mains; Philippe, craignant quelqu'embuscade, fit sa retraite après un combat sanglant. Le Roi d'Angleterre, pour secourir les Guerriers demeurés sur le champ de

bataille, s'y transporta lui-même ; il distingua un Chevalier, qui dans le choc, s'étoit attaché avec fureur à sa personne ; il lui fit ôter son Casque & en même-tems il s'écrie : » Ciel ! que vois-je ! » Le Chevalier ouvre un œil mourant & dit : » oui, Richard, c'est Théophile, c'est lui-même. C'étoit peu de m'avoir ravi un empire où » je devois régner avec Sophie, tu m'arraches la » vie ! Mais du moins je t'ai fait trembler pour » tes jours ; Sophie est sous la protection de Philippe ; je meurs satisfait. Vis, s'il se peut, re» pliqua Richard ; ta valeur me désarme ; je ne » suis plus ton ennemi. Sur le champ, il fit trans» porter Théophile, & ordonna que ce Prince fût » promptement secouru. Je suis sensible à ta gé» nérosité, dit Théophile à Richard ; mais étends» là sur un ami fidele, que j'ai vu tomber près de » moi au moment que je t'ai attaqué ; fais-le se» courir ; & s'il est encore vivant, pardonne, à » ma priere, à ce généreux & vaillant homme. » On peut le reconnoître à une casaque verte » qu'il porte sur ses armes ».

Il vouloit parler de Brezé, qui fut trouvé parmis les morts. » Ah ! Sire, s'écria Théo» phile, quelle funeste nouvelle ! Je n'avois rien » de si cher, après Sophie, que cet illustre ami ; » l'un & l'autre nous lui devons tout. C'est lui » qui, avec une prudence admirable, avoit arra» ché cette infortunée Princesse des mains de » l'audacieux & barbare Turnham, qui vouloit » la soustraire à votre pouvoir pour la soumettre » au sien. C'est ce Brezé, touché de tant de mal» heurs, qui étoit venu lui-même briser les fers » honteux dont j'étois chargé à Tripoli. Après » les premieres expressions de la douleur, Théo-

» phile apprit à Richard, que Turnham ayant été
» arrêté dans les Etats de Philippe, & renvoyé
» sous sûre garde en Angleterre; le scélérat s'é-
» toit précipité dans la mer.

» Richard dit alors au Prince de Chypre;
» Turnham & Brezé m'avoient trahi tous deux
» par le même principe; ils sont morts; je suis
» vangé. Vous, Prince, cessez de regretter Brezé;
» la générosité n'a point eu de part à toutes les
» grandes actions que votre amitié, séduite par
» de fausses apparences, vous fait louer avec ex-
» cès: Brezé n'étoit pas moins épris que vous, des
» charmes de Sophie. Son amour l'a d'abord ren-
» du infidele à son Roi; & sa jalousie seule a opéré
» la liberté de la Princesse. Ce Brezé, mon sujet,
» m'a trahi. Ce genre de faute met une tache
» ineffaçable à l'honneur de celui qui la commet;
» & le Souverain ne la doit jamais pardonner. La
» passion de Brezé, cachée sous le voile de la pitié,
» lui avoit gagné toute la confiance de Sophie; &
» ce qu'il a fait pour vous, lui avoit assuré la vô-
» tre. Peut-être touchoit-il au moment d'être
» plus à craindre que Turnham ».

Cet Episode de Théophile & de Sophie, raconté avec feu, & avec cette noblesse qui plaît aux personnes bien élevées, est fort bien lié avec le fond du Roman: c'est l'Histoire même qui le fournit heureusement. En général, tout ce qu'il y a sur le compte de l'Auteur, est le fil des événemens préparés, conduits, liés avec adresse, & embellis par des circonstances & des catastrophes que la fable semble avoir dérobées à la vérité.

La seconde partie de ces anecdotes, est, selon quelques-uns, au-dessus de la premiere, en ce que dans celle-là, Philippe Auguste avoit peu de

part, & n'étoit intéressé que fort indirectement dans les événemens & les intrigues. Ici le Roi est le principal Héros de l'action ; c'est lui, aux Episodes près, qu'on voit toujours sur la scène ; ce qui répand une plus grande noblesse sur cette seconde partie, & la rend d'autant plus estimable, qu'on y suit fidélement l'Histoire du regne de ce Prince, sous lequel les plus grands événemens sont arrivés. On n'y voit point les faits publics démentis ou corrompus dans leur substance. Ils semblent, si je l'ose dire, n'être arrivés que pour servir de canevas & d'objet à l'heureuse imagination de Mademoiselle de Lussan, qui a tiré de ces faits historiques, qu'elle sçait faire entrer dans ses écrits, le corps même de sa table. Si l'art, dans ce genre d'ouvrages, consiste principalement à paroître Historien, lors même qu'on imagine, & à tromper agréablement le Lecteur, par la liaison & la vraisemblance des faits, on peut assurer que le Roman dont il s'agit, n'est pas défectueux de ce côté-là. Tout ce qui pourroit blesser un peu la vraisemblance, c'est de voir Philippe & sa Cour avoir des mœurs & des manieres très-modernes. La réponse à cela, est que c'est un Roman.

Je vais rassembler, ici, selon ma coutume, les pensées qui m'ont paru les plus remarquables dans cet Ouvrage. » S'il est triste pour un homme » respectable, de se voir réduit à exercer trop de » rigueur sur des enfans peu dignes de lui, quels » remords ne se prépare-t'il pas par une action de » violence, dont un enfant d'un mérite recon- » nu seroit la victime le reste de ses jours ? La na- » ture ne doit aller que par la voie de la douceur ; » c'est-là son véritable caractere ; & c'est aussi la » route qui la mene le plus sûrement à son objet.

» La clémence est le partage de ceux qui ont en
» main le pouvoir de se venger.

» Si l'on est timide lorsqu'on se flatte de plai-
» re, combien ne l'est-on pas, quand l'amour
» nous force à rendre hommage à une personne
» indifférente ?

» La dissimulation, qu'on appelle un vice, est
» une vertu quand elle n'est employée que pour
» pénétrer, combattre & renverser de criminels
» projets.

» On ne peut penser à la différence que met le
» sort entre les hommes, sans se sentir ou blessé
» ou flatté. L'homme obscur disparoît, sans avoir
» été presque compté dans le nombre des hu-
» mains. L'homme Roi nous étonne; on croit
» voir en lui l'Univers entier; il le met en mou-
» vement; il peut en faire changer la face; il rem-
» porte des victoires; il aggrandit ses Etats; il est
» l'arbitre de ses égaux : les prospérités le font
» croire au-dessus de l'homme; il le croit lui-mê-
» me : mais qu'il s'examine ! Pourra-t'il se dé-
» guiser qu'il n'a sur les autres hommes, aucun
» avantage qui lui soit propre, que le rang où la
» Providence l'a placé ? Il sent ses foiblesses; il
» sent ses disgraces. Si ses malheurs sont écla-
» tans, si ses sujets les partagent avec lui, il pa-
» roit les supporter avec fermeté; l'amour propre
» le soutient. Mais si ses disgraces lui sont parti-
» culieres, elles l'abattent : sa raison lui devient
» inutile; il étoit Roi; à peine est-il homme.

» On ne doit rougir ni d'aucunes démarches,
» ni d'aucunes avances avec un époux : l'indiffé-
» rence, l'aigreur autorisent son éloignement,
» le lui justifient à lui-même, & le conduisent
» quelquefois à la plus grande dissipation. Tout
ce

» ce que fait une femme pour devenir chere à
» son mari, est louable, & lui fait honneur : elle
» ne peut trop y mettre du sien. Ce qui l'arrête,
» n'est qu'orgueil, que mépris de ses devoirs, qui
» la rendent elle-même méprisable. Attentions,
» patience, caresses, complaisances, empresse-
» mens, accompagnés de cette douceur qui ré-
» pand un charme inexprimable sur les moindres
» actions d'une femme ; tels sont les secrets les
» plus sûrs pour rappeller un époux ».

Je suis, &c.



## LETTRE XX

Anecdotes de la Cour de François I.

LEs trois volumes qui composent les *Anecdotes de la Cour de François I*, eussent pu être réduits à un seul; & l'Ouvrage en eut été plus vif & plus piquant. Mademoiselle de Lussan n'étoit point assez maîtresse de sa plume; elle l'emportoit presque toujours au-de-là des justes bornes.

C'est à la Cour de François I, que l'Auteur prend aujourd'hui ses personnages. Le Comte de S. Paul, le Prince de Sedan, le Comte d'Estouteville, Adrienne sa sœur, Mademoiselle de Vallemont sa cousine, & Mademoiselle de la Marck sont les Acteurs qui paroissent sur la scène.

François I, prisonnier en Espagne, avec la fleur de sa noblesse, voulut faire épouser Adrienne d'Estouteville à son parent, François de Bourbon, Comte de S. Paul. Il dit au Comte d'Estouteville, frere d'Adrienne, de mander à sa mere ses intentions, & de ne songer à aucun autre parti pour sa fille. Mais quelle fut la surprise du Monarque, de trouver dans le Comte de Saint-Paul de l'éloignement pour le mariage? Envain il lui représente qu'il a donné sa parole Royale à d'Estouteville & à sa mere; Saint Paul refuse respectueusement de tenir cet engagement. Né voluptueux, haïssant toute contrainte, & peu jaloux de laisser de la postérité, il supplie le Roi de lui permettre de rester libre.

Le Comte de Saint-Paul n'avoit jamais vu Adrienne; & quoiqu'il n'ignorât pas qu'elle étoit belle, bien faite, spirituelle, d'un caractere doux

& aimable, il n'avoit pour elle que de l'estime. Adrienne au contraire étoit fort flattée de l'espérance d'être unie à ce Prince; mais le refus qu'il fit de l'épouser, fut cause qu'elle prit son parti sur le champ; & pour se venger, elle consentit à se marier avec le Prince de Sedan qui la recherchoit.

Peu de tems après cet Hymen, le Comte de Saint-Paul fut envoyé à Paris par François I. Il alla à l'Hôtel de Bouillon, où il vit pour la premiere fois Mademoiselle de la Marck, sœur du Prince de Sedan. Sa beauté, sa taille noble & réguliere, sa conversation spirituelle étonnerent le Comte de Saint-Paul; il admira Mademoiselle de la Marck, qui fut elle-même éprise de tous les avantages dont ce Prince étoit favorisé.

Le Comte de Saint-Paul, chez qui le désir de plaire avoit toujours été suivi de succès, trouvoit trop de plaisir à aimer, pour s'en défendre; il craignoit d'autant moins l'amour, que l'amour ne l'avoit pas encore frappé d'un de ces traits dont on ne guérit jamais. Il l'avoit laissé jusqu'à ce jour badiner légerement avec lui sans le blesser sérieusement. Ainsi, sans trop consulter si ce qu'il sentoit pour Mademoiselle de la Mark, étoit un simple goût ou une premiere impression, capable de le conduire à une véritable passion, il suivit le penchant qui l'entraînoit. Il étoit difficile de voir ce Prince sans l'aimer; aussi Mademoiselle de la Mark l'aima-t'elle; & la Duchesse de Bouillon sa mere, la plus ambitieuse de toutes les femmes, pensa, avec plaisir, qu'elle devoit les fréquentes visites du Comte de Saint-Paul à sa fille, & se livra à l'espoir de la voir un jour unie à ce Prince.

Le retour du Roi en France rendit la Cour plus

brillante que jamais. La Princeſſe de Sedan y parut comme un Aſtre naiſſant, qui étonne, qui éblouit & qui charme tout le monde ; c'eſt l'amour lui-même qui ſe montre ſous la figure de la Princeſſe de Sedan. Le Comte de Saint-Paul, plus que tout autre, frappé de ſa rare beauté, demeura interdit & confus, en apprenant que c'étoit cette aimable Adrienne, dont il avoit refuſé la main. Un jour qu'il ſe trouvoit près d'elle avec le Marquis de Montejean, ſon ami ; qui exaltoit la bonté du Roi, il prit la parole, & dit en ſoupirant : » le Roi m'a donné à Madrid une » preuve de la douceur & de la bonté de ſon » caractere, qui m'a laiſſé la liberté d'une dé» ſobéiſſance dont je porterai toute ma vie la » peine ». Il jetta alors un regard ſur la Princeſſe de Sedan, & baiſſa auſſitôt les yeux.

Cette Princeſſe infortunée étoit encore plus à plaindre que le Comte de Saint-Paul ; elle n'avoit rien de caché pour Mademoiſelle de Vallemont, ſon intime amie : » Ah ! ma chere cou» ſine, lui dit-elle, concevez mon malheur ! » Concevez celui du Comte de Saint-Paul, s'il » eſt vrai que le bizarre amour l'ait bleſſé du » même trait dont le cruel m'a frappée ! J'aime » ce Prince ; il refuſe ma main ; & quand j'en » ai diſpoſé en faveur d'un autre, je lui inſpire » une paſſion qui ne peut jamais être heureuſe ! » Ah ! que c'étoit avec raiſon, que j'ai toujours » regretté qu'il ne m'eût point vue avant que le » Roi lui propoſât de m'épouſer ! Je ſerois la » Comteſſe de Saint-Paul. Que dis-je ? Unie à » l'objet que j'adore, je ſerois auſſi fortunée que » je ſuis miſérable. Ce que dit hier ce Prince, » les plaintes de Mademoiſelle de la Marck qui

» le croit peu sensible à sa tendresse, ses vaines
» recherches pour découvrir si elle a une rivale,
» tout semble assurer que c'est moi qui suis cette
» rivale ».

Les fâcheuses nouvelles qu'on reçut d'Italie, ayant déterminé François I. à y envoyer du secours, il en donna la conduite au Comte de Saint-Paul. Ce Prince reçut avec joie l'honneur que lui faisoit le Roi; mais il se plaignoit en secret, de ce que cet honneur alloit lui couter. Sa passion plus forte que sa raison lui faisoit sentir une douleur extrême, à la seule idée qu'il alloit éprouver les peines cruelles d'une longue absence. Il partit après avoir adroitement exprimé à la Princesse de Sédan ses regrets & son amour. Il arriva en Italie où il se signala d'abord par les plus brillans succès; mais il fut défait ensuite, son Infanterie taillée en piéces, lui-même blessé dangéreusement & fait prisonnier.

Que de plaintes! que de larmes! quand la Princesse de Sedan apprit cette nouvelle! Que de regrets de jouir de la vie, quand le Comte de Saint-Paul a peut-être cessé de vivre!

Le Comte d'Estouteville n'étoit pas à de moins dures épreuves. Non-seulement il voyoit le Comte de Saint-Paul mourant; mais il le voyoit s'agiter; il l'entendoit se plaindre; il le surprenoit les yeux remplis de larmes & poussant de profonds soupirs. Ce Prince, qui croyoit n'avoir que peu de momens à vivre, fit confidence à d'Estouteville de son amour pour sa sœur, & le conjura instamment de lui faire tenir une lettre qu'il vouloit lui écrire avant que de mourir. Cette lettre finissoit par les adieux les plus tendres & les plus passionnés. La Princesse de Sedan fut

frappée, comme d'un coup de foudre, à la lecture de cette fatale lettre. Elle se livra à sa douleur avec si peu de ménagement, qu'elle fut prête d'y succomber. Une fievre violente fit craindre pour ses jours ; & ce qui flatta sensiblement le Comte de Saint-Paul, c'est qu'elle ne recouvra la santé, que lorsqu'il fut lui-même hors de danger.

La paix qui fut conclue entre la France & l'Espagne, rendit au Comte de Saint-Paul sa liberté. Il revint à Paris ; mais loin que sa passion fut approuvée de la Princesse de Sedan, comme il s'en étoit flatté, elle le fit solliciter au contraire d'épouser Mademoiselle de la Marck, & de cesser d'abuser cette fille respectable, qui se croyoit toujours aimée. Le Comte de Saint-Paul étoit bien éloigné d'obéir : ni les conseils de la Princesse de Sédan, ni la volonté expresse du Roi qui vouloit lui procurer un établissement avantageux, ne purent l'ébranler. Le Prince de Sedan, qui n'étoit point aimé de sa femme, soupçonna qu'un autre en étoit chéri : pour éclaircir ses soupçons, il résolut d'observer la Princesse.

Un jour que le Comte d'Estouteville sortoit de chez sa sœur, à qui il avoit remis une lettre du Comte de Saint-Paul, ce Prince entra subitement chez sa femme, & lui arracha la lettre qu'elle tenoit dans ses mains. Il la parcourt des yeux avec avidité ; sa fureur est déjà à son comble, lorsqu'il lit ces dernieres paroles : » mon » désespoir égale ma passion, Je ne lirai plus » dans vos yeux qu'elle excite la pitié dans votre » ame. Au nom du plus tendre amour, ne tra» vaillez pas, Madame, à m'arracher de votre » cœur ; souvenez-vous toujours d'un Prince qui

» devoit vous posséder, & qui sans cesse est dé-
» chiré du regret de voir un autre jouir de ce
» bonheur suprême »

A peine le Prince de Sedan a-t-il lu cette lettre, qu'il court chez sa sœur Mademoiselle de la Mark. Il entre les yeux égarés. » Lisez, lui dit-» il; apprenez par cette lettre, que votre indigne » belle-sœur étoit votre rivale, & que je suis » trahi. L'infidele ! la perfide ! frere sans hon-» neur ! disoit-il, en marchant à grands pas, » tandis que Mademoiselle de la Marck lisoit.

Dans ce moment il apperçoit d'une fenêtre d'Estouteville, qui gagnoit un bosquet au fonds du Jardin. Il part comme un trait, laisse la lettre entre les mains de Mademoiselle de la Marck. Il joint d'Estouteville : » traître, lui dit il, fais-» moi raison de l'outrage que d'intelligence avec » toi je reçois de ton indigne sœur. La lettre » dont je viens de me rendre maître, m'en a » instruit ».

Le Comte d'Estouteville n'eut que le tems de mettre l'épée à la main. Le Prince de Sedan venant sur lui avec fureur : » modérez ce transport, » lui cria le Comte d'Estouteville ; ma sœur n'a » rien à se reprocher ». Le Prince de Sedan, sans rien entendre, transporté de rage, s'enfonça lui même dans le cœur l'épée de d'Estouteville, qui ne s'en servoit que pour parer les coups précipités & sans mesure, que lui portoit le Prince de Sedan. Quel spectacle pour d'Estouteville ! il voit tomber mort à ses pieds cette malheureuse victime de la jalousie. Il sort du Jardin ; & dit au premier Domestique qu'il rencontre, que le Prince de Sedan a besoin de lui au fonds du Jardin.

Quels effets différens ce malheur devoit produire ! le Domestique à qui le Comte d'Estouteville avoit dit de courir au secours du Prince de Sedan, effraya par ses cris tout l'Hôtel de Bouillon, en voyant son maître étendu mort sur le sable. Le Duc & la Duchesse de Bouillon étoient sortis au moment que d'Estouteville avoit passé dans le Jardin.

Mademoiselle de la Marck est tirée de l'état pitoyable où l'avoit jettée la lecture de la lettre du Comte de Saint-Paul, par les exclamations douloureuses qu'elle entend. Elle en apprend la cause. Quel nouveau sujet d'affliction pour elle ! sa situation étoit digne de pitié ! elle perdoit un frere chéri ; elle croyoit sa belle-sœur perfide à son égard, & infidele à son époux. Son cœur étoit déchiré par les mouvemens de la nature, par ceux de l'amour, & par ceux de l'amitié trahie.

Elle étoit dans cet abbattement qui tient de la léthargie, lorsqu'elle en fut tirée par l'arrivée de Montejan. » Venez, cher ami, lui dit-elle, » languissamment, venez à mon secours. Venez » me soutenir contre des malheurs sous lesquels » je succombe. Vous ne savez encore que la » mort de mon infortuné frere. Apprenez-en la » cause. Lisez cette fatale lettre qui lui coute la » vie, & qui m'a arraché le bandeau que j'avois » devant les yeux ; mais non, je vais vous la » lire ».

Quand Mademoiselle de la Mark eut fini cette lecture, Montejan lui dit : » je ne vous rendrai » pas un frere ; mais, je vais vous rendre votre » estime pour la Princesse de Sedan, qui est en- » core plus digne de pitié que vous. Oui elle.

» est plus à plaindre, puisqu'elle a à ajouter au » malheur qui vous est commun, le reproche » amer d'en être la cause innocente, & la dou- » loureuse pensée, que les apparences contre » elle flétriront une vertu sans tache... Une » vertu sans tache, reprit Mademoiselle de la » Mark ? Vous n'avez donc pas écouté ce que » je viens de lire ? L'intelligence entre Madame » de Sedan & le Comte de Saint-Paul y est bien » marquée. Ecoutez-moi, repliqua Montejan ; » & croyez tout ce que vous allez entendre, avec » autant de confiance, que je parlerai avec véri- » té ». Alors le Marquis de Montejan, par un récit fidéle & circonstancié de l'amour mutuel & malheureux du Comte de Saint-Paul & de la Princesse de Sedan, de tout ce que cette Princesse avoit fait, non-seulement pour le vaincre, mais pour que le Comte de Saint-Paul triomphât d'une passion dont elle étoit offensée, n'oublia rien de tout ce qui prouvoit clairement la vertu & la conduite admirable de Madame de Sedan.

« Ah! Montejan, s'écria Mademoiselle de la » Mark, ne continuez pas : ma Belle-sœur, je le » sens, n'est ni perfide ni infidele. Elle est toute » digne de mon estime ; & je la hairois ! Non, » elle est ma rivale ; mais je ne dois plus m'en » prendre qu'au caprice de l'amour. Quoi ! je dé- » couvrirois un mystere qui feroit une vengeance » indigne de moi ! Le Duc & la Duchesse de » Bouillon auront toujours à lui reprocher que » son frere a arraché la vie au mien ; mais ils igno- » reront que c'est elle & le Comte de Saint-Paul » qui ont porté les coups. Non, je ne ferai aucun » usage de cette lettre ; je me le promets. Mais

» ne présumai-je pas trop de moi ! Je n'ose m'estimer assez pour ne pas me craindre. Un amour malheureux me fait me défier de moi-même. Je veux me forcer à ne pas me démentir. Tenez, Montejan, prenez cette fatale lettre ; remettez-là à Madame de Sedan. Elle me devra la tranquillité qu'elle lui rendra pour sa réputation. Ce procédé généreux, que j'admire, dit Montejan, ne me surprend pas dans Mademoiselle de la Mark ; il est digne d'elle ; & la Princesse de Sedan l'y reconnoîtra ».

En quittant Mademoiselle de la Mark, Montejan courut chez la Comtesse d'Estouteville. La Princesse de Sedan étoit seule avec Mademoiselle de Vallemont. L'état où Montejan la trouva, ne peut se dépeindre ; sa présence augmenta encore la douleur de cette infortunée Princesse. » Ah, Montejan, s'écria-t'elle, que l'injuste résistance d'un Prince, de qui l'égarement m'a toujours fait craindre un événement funeste, me coûte cher ! Pourquoi l'ai-je vu ! pourquoi m'a-t'il écrit ! Le Comte de Saint-Paul assassine Monsieur de Sedan, & me déshonore. Sa lettre, que je n'ai pas lue, que tout le monde lira, m'a été enlevée par .... La Voici, Princesse, lui dit Montéjan ; elle est & sera toujours ignorée, ainsi que la cause du combat. Eh ! qui me rend la vie en me faisant remettre cette lettre, s'écria transportée Madame de Sedan ! Mademoiselle de la Mark vous la renvoie, répondit Montéjan. Mademoiselle de la Mark, reprit Madame de Sédan ! Cette action généreuse surpasse l'humanité ! Je ne croyois pas pouvoir l'estimer plus que je faisois ; je me trompois. Quoi ! quand elle croit devoir me

» haïr ! Que dis-je, me mépriser . . . Non, » Princesse, repartit Montejan. Mademoiselle » de la Mark dans ce moment rend justice à » votre vertu, vous plaint, & ne reproche son » malheur qu'au sort. Ah ! mon cher Montéjan, s'écria la Princesse de Sedan, c'est à vous à » qui j'ai cette obligation ! C'est à l'estime que » Mademoiselle de la Mark a pour vous ; elle n'a » pu refuser sa confiance à ma justification dans » votre bouche. La lettre du Comte de Saint-Paul, reprit-il, étoit dans ses mains, au moment que le Prince de Sedan, qui avoit d'abord été la lui faire lire, appercevant le Comte d'Estouteville dans le jardin, a couru y chercher la mort qu'il vouloit lui donner.

» Que ne puis-je sacrifier ma vie pour Mademoiselle de la Mark, dit la Princesse de Sedan ! » Mais, poursuivit-elle, c'est au Comte de Saint-Paul à acquitter un procédé aussi rare que généreux. Son union avec cette admirable fille, » peut seule étouffer ma haine. C'est à ce prix » que je lui pardonnerai la mort de Monsieur de » Sédan ».

Cette mort fut regardée dans le monde, comme la suite de quelque démêlé particulier avec le Comte d'Estouteville. A quelque tems de-là, le Comte de Saint-Paul demande au Roi & à la Comtesse d'Estouteville, Madame de Sedan en mariage ; il l'obtient ; mais la vertu de Madame de Sedan lui défend de donner sa main à celui qui est la cause, quoiqu'innocente, de la mort de son mari. Tout se réunit pour lui arracher son consentement : la Comtesse d'Estouteville sa mere, le Comte de Saint Paul, le Roi & Mademoiselle de la Mark elle-même, qui l'assure qu'elle la verra,

ſans regret, unie à un Prince qu'elle aime. La Princeſſe de Sedan ſe rend enfin après pluſieurs mois, & épouſe le Comte de Saint Paul.

Vous auriez peine à concevoir, Madame, comment Mademoiſelle de Luſſan a employé trois volumes pour parvenir à cette concluſion, ſi je ne vous avertiſſois que les amours du Comte de Saint-Paul & de la Princeſſe de Sedan, n'en font pas ſeuls toute la matiere. La paſſion du Comte d'Eſtouteville pour Mademoiſelle de Vallemont, forme comme un ſecond Roman. Le Comte y eſt repréſenté comme un homme toujours léger & toujours fidele; s'attachant au premier objet qui le frappe, & revenant toujours à Mademoiſelle de Vallemont. On ne peut ſe laſſer d'admirer la bonté & la conſtance de cette tendre & vertueuſe Amante, que les légéretés du Comte ne rebutent jamais, & qui ſait le ramener à elle dans toutes les occaſions où elle craint qu'il ne lui échappe. Mais on eſt touché du triſte événement qui ravit à Mademoiſelle de Vallemont toutes ſes eſpérances, au moment qu'elle croit les voir comblées.

Elle venoit d'être promiſe au Comte d'Eſtouteville, qui pour lors étoit en Angleterre, où il s'étoit retiré après la mort du Prince de Sédan. Le Comte de Saint-Paul avoit dépêché un Courrier à ſon ami, pour lui porter cette heureuſe nouvelle, & celle de ſon rappel. Quelques jours après, le même Courrier lui remet une lettre du Comte d'Eſtouteville, & lui annonce qu'il l'a vu expirer d'un coup mortel, qu'il a reçu du Maréchal du Fleuranges, frere du Prince de Sédan. Cette affreuſe nouvelle accable l'infortunée Mademoiſelle de Vallemont; elle paſſe en un moment, de

la joie à la douleur la plus vive, & de l'eſpérance au déſeſpoir. Ne voulant d'autre adouciſſement à ſon malheur, que de le pleurer toute ſa vie, elle ſe retire dans un Couvent pour y paſſer le reſte de ſes jours.

Mademoiſelle de Luſſan naturellement diffuſe, l'eſt particulierement dans ſes dialogues & dans ſes réflexions. Ses Héros ne peuvent paſſer une nuit, ſans ſe rappeller ce qui leur eſt arrivé pendant le jour. Chacun a ſon confident, avec qui il employe un tems conſidérable à gémir de ſon infortune, ou à ſe féliciter de ſes ſuccès. Cet Auteur ſemble n'avoir que ce moyen de faire connoître ſes perſonnages & leurs différens caracteres.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XXI.

Annales galantes de la Cour d'Henri II.

VOUS avez vu jusqu'ici, Madame, dans les Ouvrages de Mademoiselle de Lussan, la passion de l'amour revêtue des traits les plus capables d'intéresser ou d'attendrir. Tantôt c'est un Amant malheureux, qui voit l'objet de sa tendresse au pouvoir d'un époux respecté, mais peu aimé ; tantôt c'est une Maîtresse passionnée, que l'autorité paternelle accable de toutes ses rigueurs, & veut forcer de prendre un parti que son cœur reprouve; ici c'est une mere jalouse, dont la tendresse pour une fille aimable, se change en haine, & qui lui dispute, par la violence, un cœur où elle veut régner sans partage. Là c'est une passion toujours heureuse, dont la douceur s'évanouit tout-à-coup par quelqu'événement imprévu & funeste. Aucun de ces tableaux, Madame, ne ressemble à celui que je vais vous exposer dans cette lettre : je crains même qu'il ne soit pas tout-à-fait de votre goût, quels que soient l'art & la délicatesse du pinceau.

L'Ouvrage est intitulé *Annales galantes de la Cour de Henri II.* Ce titre semble d'abord ouvrir une vaste & belle carriere; mais il ne s'agit presque que de l'amour du Comte de Dreux pour une de ses sœurs. Le Marquis de Morainville, son pere, voulant l'unir à la Comtesse de Créqui, sa cousine, qui étoit veuve depuis quelque tems, le fit venir dans sa Terre de Brestot, en Normandie, pour l'empêcher de prendre, à la Cour de Henri, aucun autre engagement. Le Comte obéit, &

trouve à Breftot deux fœurs qu'il n'avoit pas vues depuis l'enfance. Elles étoient réguliérement belles ; mais Elifabeth de Dreux, plus férieufe que fa cadette, avoit un air de langueur, qui lui déroboit une partie des graces aimables & féduifantes de la vive Eléonore. Le Comte flatté de la beauté & de l'efprit naturel de fes fœurs, voulut ajoûter à tant d'avantages, ce qui pouvoit leur manquer du côté des talens & de l'ufage du monde.

Dès ce moment il commença à leur donner des leçons. L'imagination vive & fine, les idées délicates, & l'intelligence prompte d'Eléonore lui caufoient toujours une nouvelle furprife ; Elifabeth & fa fœur n'étoient occupées que de leur frere ; c'étoit à qui le loueroit, à qui l'admireroit le plus. La cadette vantoit avec complaifance fa taille, fon port majeftueux, fes traits, fa phifionomie, fon adreffe à manier un cheval, & fa grace à s'en fervir. L'aînée, quoique flattée de tous ces avantages, n'en avoit pas long-tems amufé fes yeux. Les qualités de fon ame, l'agrément & la folidité de fon efprit, le charme de fon entretien, fon caractere noble & droit, l'amitié enfin qu'il lui témoignoit, étoit ce qu'elle admiroit, ce qu'elle chériffoit le plus. Le Comte de Dreux de fon côté, ne pouvoit fe laffer de louer dans Eléonore, tout ce qu'elle aimoit elle-même dans fon frere.

Je ne ferai point ici, Madame, l'énumération des amufemens de ces charmantes filles. Mademoifelle de Luffan infifte beaucoup fur ces détails : Elle nous repréfente les fœurs du Comte de Dreux, tantôt en habits de bergeres, cultivant des fleurs dans les jardins de Breftot ; tantôt s'exerçant à monter à cheval, & plus fouvent s'occupant à

peindre & à faire des portraits. Eléonore peignoit un jour dans son cabinet, lorsque son frere y entra. Après l'avoir regardée assez long-tems avec attention, il lui dit : » ma sœur, je veux avoir » de ma main votre portrait dans une boëte : je » veux aussi le vôtre de la mienne, repartit vive- » ment Eléonore. Eh bien ! reprit le Comte ; » commençons-les dès demain. Dès cette heure » même, dit Eléonore ; mettez-vous là, mon » frere ; le jour est beau ; vous êtes charmant au- » jourd'hui ; jamais votre phisionomie ne fut si » riante, ni vos yeux si tendres ; ne différons pas » d'un moment. J'ai entendu votre projet, dit » Mademoiselle de Dreux, en entrant dans le ca- » binet ; il faut l'exécuter, mais d'une maniere » où notre amitié réciproque trouve également » son compte. Peignons-nous réunis, mon frere » au milieu de nous deux ; nous aurons chacun la » pareille boëte ; nous peindrons mon frere ; & » mon frere nous peindra. La proposition fut ac- » ceptée : on se mit à l'ouvrage ».

Le Comte de Dreux, après avoir resté une heure ou deux vis-à-vis d'Elisabeth, montroit de l'impatience de sortir de cette espece d'esclavage. Il le sentoit moins vis-à-vis d'Eléonore. Sa complaisance pour elle ne se lassoit point ; il se prêtoit avec grace au tems qu'elle exigeoit de lui ; elle le gardoit toujours dans la même situation, plus de quatre heures ; elle en avoit une raison secrette bien intéressante. Dans le cours de son travail, elle changeoit adroitement de velin ; elle faisoit en même tems deux portraits de son frere : elle vouloit que le Comte & elle l'eussent de sa main. Le Comte de Dreux, en recevant son portrait des mains d'Eléonore, vit écrit, en très-petits

petits caracteres, sur le derriere du velin, à l'endroit juste où il étoit peint : *Jean de Dreux, peint par sa tendre sœur Eléonore.*

Quelle aimable surprise ! quelle joie pour le Comte de Dreux, de recevoir cette délicate & attentive preuve de l'amitié de sa chere Eléonore. » Ah ! ma sœur, s'écria-t-il, que vous aimerez tendrement, quand vous aimerez ! que » le sort de l'heureux mortel qui saura vous toucher, sera digne d'envie » !

Des impressions réciproques que recevoient le Comte & Eléonore en faveur l'un de l'autre ; il résultoit un charme inexprimable à être toujours ensemble, à s'approuver, à se louer, à se donner mille assurances de leur amitié. Un jour se promenant seule avec le Comte de Dreux, » que je vous sai gré, lui dit Eléonore, de tout » ce que votre amitié vous fait imaginer, ou » pour nous instruire ma sœur & moi, ou pour » nous amuser ! Que vous êtes injuste, Eléo» nore, repliqua-t-il, de mettre en commun » tout ce que me suggére la tendre amitié que » j'ai pour vous ! J'aime Elisabeth ; je rends jus» tice à son esprit ; j'estime son caractere ; mais » puis-je aimer personne comme je vous aime ? » Que le séjour de Brestot, reprit Eléonore, est » à présent délicieux pour moi ! Que j'aurois » de plaisir à y passer mes jours avec vous ! Je n'y » desirerois rien ; vous m'y tiendriez lieu de » tout. Mais, mon frere, je vous perdrai bien» tôt ; mon pere ne compte vous retenir ici que » six mois ; ils sont presque écoulés ; il va vous » emmener à la Cour : que je crains ce moment ! » Là, nouveaux plaisirs, nouveaux amusemens ; » que d'objets aimables, dignes de vous plaire,

» éloigneront de votre souvenir la tendre Eléo-
» nore, qui, à Brestot, devenu pour elle un sé-
» jour ennuyeux, ne sera occupée que de vous.
» Ah ! que je suis heureux, s'écria le Comte !
» Quel charme pour moi ! Cependant vous l'em-
» poisonnez, ma chere Eléonore, par la crainte
» que quelque objet puisse altérer l'amitié que
» je vous jure, & qui remplira toujours mon
» cœur tout entier ».

Le Comte de Dreux après avoir gardé un moment le silence, les yeux attachés sur sa sœur, habillée ce jour-là en Bergere, lui dit : » pourquoi n'êtes-vous pas née ce que
» vous représentez dans cet instant ? Que n'êtes-
» vous en effet une simple Bergere ! La douce
» simpathie qu'un parfait rapport a fait naître
» entre nous, convertie dans le plus tendre
» amour, en récompensant tant de charmes &
» tant de vertus, auroit rendu mon sort digne
» d'envie. Mais vous ferez le bonheur d'un autre.
» Je ne le desire pas, répondit Eléonore ; au con-
» traire je voudrois qu'il me fût permis de rester
» toujours comme je suis ; je ne sais pourquoi,
» mais l'idée de recevoir un époux me fait trem-
» bler ».

Le Comte de Dreux vit arriver avec une extrême douleur, le moment qui alloit l'arracher à sa chere Eléonore ; il partit avec son pere pour aller à la Cour. Sa sœur étoit heureuse alors. Sa jeunesse, l'innocence de son cœur, son peu d'expérience, & le sang qui la trompoit encore, la laissoient dans une entiere ignorance sur les sentimens qu'elle attribuoit à la seule nature. Le Comte de Dreux ne jouissoit plus du même avantage. Il vouloit envain se faire illusion à lui-même ; mais ce qui le rassuroit contre les mou-

vémens qu'il combattoit & qu'il condamnoit, étoit l'espérance que le tumulte de la Cour, & que quelque objet aimable ne laisseroit bientôt dans son cœur, pour Eléonore, que de l'amitié. Ce fut avec cet espoir, & un desir ardent de trouver à se distraire, qu'il arriva à Paris.

La vue du Comte de Dreux avoit fait desirer à la Comtesse de Créqui, que son cousin devînt son époux : tout l'avoit d'abord prévenue pour lui : elle se flattoit qu'il pensoit comme elle : Dreux l'induisoit à erreur ; il lui rendoit des soins assidus ; il la louoit à propos ; & sans fadeur il lui vantoit les graces dont elle étoit douée : il vouloit l'aimer.

Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois, Maîtresse souveraine du cœur de Henri II, ne put voir les graces & les qualités brillantes de notre jeune Comte, sans en être touchée. Elle n'oublia rien pour l'attirer à elle ; & elle y réussit. Cependant l'ambition seule conduisoit le Comte chez Diane. Son cœur toujours occupé d'Eléonore, étoit insensible aux attaques les plus séduisantes. Honteux d'être la proie d'une passion que sa vertu, son devoir & la nature même condamnoient, il cherchoit envain tous les moyens de la vaincre. Il se faisoit effort pour aimer la Duchesse qui avoit pour lui le plus tendre attachement ; il n'épargnoit du moins ni assiduités, ni complaisances, pour lui faire croire qu'il l'aimoit.

Le Roi ne tarda pas à pénétrer la nouvelle passion de Diane. Il crut que Dreux vouloit lui enlever le cœur de sa Maîtresse ; ses soupçons, qu'un œil plus attentif éclaircissoit tous les jours, assurerent la perte du Comte : il fut exilé de la

Cour avec ordre de n'y reparoître jamais. Le voilà donc encore à Breſtot auprès d'Eléonore.

Un jour qu'il ſe promenoit ſeul, il ſe trouva ſans s'en appercevoir, vis-à-vis de cette charmante ſœur. Elle étoit aſſiſe dans un boſquet, où elle rêvoit profondément. » A quoi penſiez-» vous, lui demanda-t-il? J'étois occupée de ma » ſœur & du Marquis de Vatteville, répondit-» elle; je ſuis inquiete pour eux de l'avenir; il » peut trahir leur eſpérance. Qu'ils ſont heureux, » repartit le Comte! Il ne leur eſt pas défendu » de s'aimer; & ils s'aiment tendrement. Mais » vous, Eléonore, pourſuivit-il, leur bonheur » dont vous êtes ſans ceſſe le témoin, ne diſ-» poſe-t-il pas votre cœur à la tendreſſe? N'at-» tendez-vous pas avec impatience le fortuné » mortel qui doit un jour vous rendre ſenſible? » Je ne ſais ce que c'eſt que l'amour, répliqua » Eléonore; mais je ſens que mon amitié pour » vous ne me laiſſe deſirer que la vôtre. Je ſens » qu'elle me rend auſſi heureuſe que ma ſœur, » dans les momens où je me dis que vous m'ai-» mez autant que je vous aime. Non, Eléonore, » reprit le Comte, vous ne m'aimez pas comme » je vous aime; je n'oſe même le ſouhaiter. » Pourquoi cette injuſtice, lui dit-elle? Qu'ai-je » fait pour m'attirer ce reproche? Ce n'eſt pas un » reproche, repartit ſon frere, c'eſt délicateſſe. » Eh bien, repliqua-t-elle vivement, je l'ai » comme vous cette délicateſſe. Je penſe & je » crois vous aimer plus que vous ne m'aimez: » j'en ai même la certitude: la certitude, reprit » Dreux! Quelle eſt-elle »?

» Votre diſſipation à la Cour, répartit Eléo-» nore, m'a dérobé la conſolation de recevoir une

» seule de vos lettres, tandis qu'à Brestot occu-
» pée uniquement de vous, j'y gémissois de
» votre oubli. Ah ! mon frere, que cette indif-
» férence m'a coûté de larmes ! Ah ! Eléonore,
» s'écria le Comte, il m'en a plus coûté qu'à
» vous, pour garder ce silence que vous me re-
» prochez. Que de fois j'ai voulu le rompre !
» Que de fois j'ai pris la plume ! mais me dé-
» fiant toujours.... Dans ce moment quelqu'un
» parut à l'entrée du bosquet. Qu'allois-je laif-
» ser échapper, se dit le Comte à lui-même !
» Fuyons avec soin les occasions d'entretenir
» Eléonore sans témoin. Ces instans seroient
» trop périlleux pour ma foible raison ».

Le Comte de Dreux effrayé du danger où sa passion venoit de l'exposer, humilié d'être si peu maître de lui, se proposa de fuir Eléonore ; mais souvent emporté par le charme de la voir & de l'entretenir, il cédoit malgré lui au penchant qui l'entraînoit vers elle. Jamais d'accord avec lui-même, il la cherchoit, il la fuyoit ; du plaisir qu'il montroit à être avec elle, il passoit à une sombre rêverie : il restoit quelquefois des heures entieres auprès d'elle sans parler, & sans répondre à tout ce qu'elle lui disoit ; souvent même il la quittoit au milieu d'un propos dont il craignoit les suites.

Lorsqu'il étoit seul, il convenoit de sa foiblesse ; il en rougissoit, mais envain ; ses réflexions, sa raison ne lui fournissant aucun moyen de triompher, il prit le parti de la fuite. Il alla offrir ses services à l'Empereur Charles V, & signala sa valeur contre les Turcs. Quelque tems après Charles V ayant porté toutes ses forces contre la France, & le Duc de Guise

accompagné de la Noblesse la plus distinguée du Royaume, s'étant jetté dans Metz, dont l'Empereur alloit faire le siége, le Comte de Dreux courut s'enfermer dans cette Ville, où il justifia la haute opinion qu'on avoit de son courage & de sa prudence. Dans une sortie que firent les assiégés, il fut redevable de la vie au Comte de Lescun, son ami, qui le secourut fort à propos. Ce jeune Seigneur avoit demandé en mariage la belle Eléonore ; mais aussi malheureuse & aussi criminelle que son frere, elle avoit refusé de prendre aucun engagement. Dreux qui commençoit à se guérir de sa passion, & qui vouloit assurer son repos pour l'avenir, joignit ses instances auprès d'Eléonore à celles de toute sa famille. Il représenta à sa sœur, que sa main seule pouvoit acquitter le service que le Comte de Lescun venoit de lui rendre en lui sauvant la vie ; il ajouta que leur commun bonheur dépendoit de cette alliance. Eléonore ne put résister aux sollicitations de son frere ; elle donna sa parole au Comte de Lescun, qu'elle épousa peu de jours après.

Le malheureux Comte de Dreux portoit toujours la peine de son exil. Il l'eut probablement portée toute sa vie, sans la mort de Henri II. Ce malheur, qui priva la France de son Roi, fut pour le Comte de Dreux le signal de son rappel à la Cour. Il y fut accueilli favorablement du Duc de Guise & de la Reine Catherine de Médicis. Madame de Créqui avoit d'abord été instruite par les sœurs du Comte de Dreux, de son arrivée. Comment rendre les mouvemens qui agiterent cette ame tendre, à cette nouvelle ? La joie & la crainte s'y confondirent. « Quel fort

» me garde l'amour, s'écria-t-elle ? Ajoutera-t-il » encore de nouvelles humiliations à celles qu'il » m'a déjà fait essuyer » ? Telle étoit la situation de la Comtesse, lorsqu'on lui annonça le Comte de Dreux, qui vint chez elle, dès qu'il eut rempli les devoirs que lui prescrivoient le respect dû à Sa Majesté, & la reconnoissance qu'il devoit au Duc de Guise. » Je n'aurois pas assez » de hardiesse pour paroître à vos yeux, lui dit-il, » si j'étois un criminel sans remords. C'est à vos » pieds, Madame, que je viens vous demander » grace. Votre caractere m'assure que je suis » toujours pour Madame de Créqui, ce Comte » de Dreux qu'elle avoit trouvé digne de rece- » voir sa main. Je viens vous la demander à ge- » noux. Je reclame en ma faveur les sentimens » qui vous avoient fait me l'offrir. Ils me ren- » dront le plus heureux des hommes. Vous dési- » rez ma main, répondit la Comtesse de Créqui » d'une voix tremblante, & avec un regard plein » de trouble ; elle est à vous, ajouta-t-elle en la » lui présentant. Je vous la garde depuis dix ans ; » je me suis toujours flattée que vous me la de- » manderiez un jour ».

Le Comte de Dreux, saisi & pénétré de la généreuse tendresse de Madame de Crequi, resta quelque tems la bouche collée sur sa main ; puis la regardant avec des yeux pleins d'un feu qui exprimoit la satisfaction de son cœur, il lui dit : » les transports qu'excitent dans mon ame, des » bontés dont je paroissois si indigne, l'admira- » tion que me cause votre caractere, ce que vous » avez voulu faire pour moi, ce que vous accor- » dez à mon repentir, tout me fait sentir le prix » de ce que j'obtiens, & vous assure un cœur qui

» ne fera jamais qu'à vous. Le mien ne fera ja-
» mais à un autre, répondit la Comtesse de Cré-
» qui. Le passé que je ne veux pas vous rappel-
» ler, vous est garant de l'avenir ».

Avouez, Madame, que ce dénouement soulage le lecteur d'un pésant fardeau. L'amour criminel du Comte de Dreux intéresse, il est vrai; mais les sentimens qu'il excite ne sont accompagnés d'aucune satisfaction, d'aucun plaisir secret, que l'image de la vertu seule peut inspirer. Vous me demanderez peut-être ce que devient la sœur d'Eléonore. Notre Auteur a pourvu à son établissement, & lui donne une place considérable dans son Roman. Elle unit sa destinée à celle du Marquis de Vatteville, voisin & ami de son pere. La Duchesse de Valentinois occupe de même une bonne partie de cet ouvrage. Les fêtes, les divertissemens, les Bals qu'elle donne à la Cour de Henri, ne sont point oubliés. Les traits dont la peint Mademoiselle de Lussan, sont vrais & naturels ; voici ce qu'elle dit de cette vieille Maîtresse. » Une femme, sur son retour, peut gar-
» der sa conquête ; mais il lui est difficile d'en
» faire une nouvelle. Diane conservoit la sienne
» par mille agrémens dans l'esprit, mis heureu-
» sement en œuvre. Elle étoit une espéce de
» Protée. Elle savoit se montrer à Henri sous
» une forme toujours nouvelle ».

Je finis cette lettre, Madame, par deux pensées tirées de ce Roman.

» La jeunesse & la prudence ne marchent gueres
» ensemble. Ces deux ennemies reconciliées &
» réunies rendroient l'homme trop heureux ; elles
» lui prépareroient une vieillesse sans remords ; il
» n'auroit point à rejetter d'humilians souvenirs.

» Ce qui s'offre d'abord à une imagination
» vive ou échauffée par un projet que le plaisir
» ou le chagrin vient de lui suggérer, se présente
» toujours d'une maniere facile dans son exécu-
» tion ; dans ce moment la volonté est ferme, le
» succès est certain ; on est vainqueur de tous les
» obstacles. Tout est possible. Mais cette même
» imagination refroidie ou effrayée du projet,
» rien ne subsiste ; tout est détruit par les mou-
» vemens mêmes qui avoient communiqué leur
» chaleur à l'imagination «.

Je suis, &c.



## LETTRE XVII.

Mourat & Turquia.

C'EST communément à Mademoiselle de Lussan, qu'est attribué un autre Roman, intitulé *Anecdotes Africaines, ou Mémoires historiques de Mourat & de Sophie, par Mademoiselle de L****. D'autres ont prétendu que cet Ouvrage étoit de Mademoiselle de Lubert, dont le titre ne présente que la lettre initiale. D'autres enfin ont nié qu'il appartînt à l'une & à l'autre; mais pour me conformer à l'opinion la plus commune, j'en parlerai comme d'une production de Mademoiselle de Lussan, jusqu'à ce que le véritable Auteur se fasse connoître.

Soliman, Roi de Tunis, étoit pere de la belle Turquia. Cette aimable fille fut mieux élevée, qu'on ne l'est communément en Afrique; au lieu de s'amuser à lire des Romans, elle cherchoit à cultiver son esprit par la lecture des meilleurs Ouvrages de l'Antiquité. On s'embarrassa fort peu des défenses du Prophête Mahomet: Soliman trop éclairé, pour être bon Musulman, ne fit pas difficulté d'enfraindre, en faveur de sa fille, des loix qu'il trouvoit aussi ridicules, que préjudiciables à l'esprit & aux mœurs. Turquia devint donc savante, en dépit de sa religion: une fille, qui réunissoit en sa personne les agrémens de l'esprit & de la figure, ne pouvoit manquer d'avoir des Adorateurs. Mourat, jeune esclave de Soliman, fut celui qui eut le bonheur de plaire à la belle Africaine.

Comment une Princesse bien élevée, alloit-elle

choisir un Amant d'une condition si misérable? Je vais tout d'un coup justifier Turquia, en vous avertissant que Mourat sortoit d'un sang illustre, puisqu'il étoit Petit-fils de Dom-Sébastien, Roi de Portugal; & il étoit d'ailleurs un Prince accompli.

Mourat avoit découvert le secret de sa naissance à sa chere Turquia. Soliman considéroit infiniment son esclave, auquel il confia les plus importans emplois. Après l'avoir fait passer par tous les grades de la Milice, il lui donna le Commandement général des Troupes du Royaume. Mourat fit voir en plusieurs occasions, qu'il étoit digne d'un poste si glorieux. Autant de combats, autant de victoires. Pour récompenser la valeur du jeune Guerrier, Soliman voulut lui faire épouser une de ses parentes, appellée Selime. Quel coup de foudre, lorsqu'on lui annonça cette nouvelle? Turquia de son côté n'étoit pas moins à plaindre! Son pere résolut de la donner en mariage à Caïde Ben-Assary, Sultan Arabe, de la race des anciens Rois d'Afrique.

Ben-Assary n'avoit jamais vu Turquia; mais il en étoit devenu passionnément amoureux, en voyant son portrait, qu'il acheta par hazard, sans savoir que Turquia étoit la fille de Soliman. Celui-ci trouvoit dans Turquia, beaucoup de répugnance pour le mari qu'on lui proposoit. On en ignoroit les véritables raisons : mais à la fin on les découvrit. Soliman se mit de fort mauvaise humeur & voulut user du cimetere; mais le jeune Mourat, sur le point d'être immolé, plaida si bien sa cause, que le Roi de Tunis consentit à donner sa fille en mariage à un homme, qu'il avoit toujours beaucoup aimé; qui s'étoit signalé par sa valeur, & qui

comptoit plusieurs Rois parmi ses Ayeux. Quelle fut la satisfaction de Mourat & de Turquia, lorsque ces deux jeunes Amans apprirent, qu'on ne mettoit plus d'obstacle à leur union! On s'attend à les voir mariés tout de suite ; mais il faut auparavant savoir les aventures de Sophie, l'esclave & la confidente de Turquia, qui font épisode.

Sophie avoue modestement, qu'elle n'est pas d'une grande beauté, mais qu'elle a toujours pris soin de former son esprit & son cœur. Cette fille, moins belle que sage, fit la conquête d'un jeune Grec appellé Théodore, dont je ne puis donner une plus juste idée, qu'en disant qu'il étoit l'antipode de ce que nous appellons petits Maîtres; c'est-à-dire, qu'il n'étoit ni fade, ni présomptueux, ni décisif, ni étourdi, &c. Nos deux Amans s'aimerent d'abord avec la plus vive tendresse : un amour fondé sur la vertu ne devroit ce semble, souffrir aucune altération. Cependant Théodore, tout raisonnable qu'il étoit, donna dans quelques écarts de jeunesse ; & voici de quelle maniere Mademoiselle de Lussan nous trace le tableau de ses infidélités & de ses retours. C'est Sophie elle-même qui en fait le récit. » Je vécus pendant plus d'un ,, an dans une parfaite intelligence avec Théo- ,, dore. Attentive, tendre, uniquement occupée ,, de lui, j'allois au-devant de tout ce qui pouvoit ,, lui plaire. Nulle apparence d'inconstance, ni mê- » me d'inégalité, ne lui a jamais causé la plus » légere inquiétude. Enyvré de son bonheur, » Théodore se trouvoit plus heureux de porter » mes chaînes, que de posséder les biens & les » honneurs qui lui étoient destinés. Tous mes dé- » sirs, renfermés dans le seul plaisir d'être aimée, » se trouvoient pleinement satisfaits ; & nos

» jours couloient dans une félicité dont le sou-
» venir fait le tourment de ma vie.

» Jusqu'à présent, vous m'avez vu jouir d'un sort qui ne semble pas présager les malheurs que je vous ai annoncés au commencement de mon récit : qu'il a changé, Grands-Dieux ! & pour comble d'horreur, je ne dois accuser que moi seule de mes infortunes. Sans moi Théodore n'auroit pas connu Irene ; & il ne seroit pas devenu indigne des sentimens que, malgré moi, je conserve pour lui.

» Irene est femme d'un des premiers Seigneurs de la Grece : mais plus considérée encore par son mérite, que par le rang de son mari. Des sentimens élevés, une délicatesse infinie dans l'esprit, des graces répandues sur toute sa personne, & une vertu solide sans être austere, rendoient Irene une des plus aimables & des plus estimables femmes de la Grece.

» J'aimois Théodore avec une passion délicate, qui ne se bornoit pas au plaisir de lui plaire. Je ne me servois de l'ascendant que j'avois sur son cœur, que pour le former à l'amour de la véritable gloire. Tous mes soins ne tendoient qu'à en cultiver les excellentes qualités : enfin je voulois qu'en lui un mérite distingué justifiât mon choix. Je tremblois sans cesse, que quelqu'une de ces beautés faciles, dont tout le mérite consiste dans l'art de plaire, ne surprît la confiance de Théodore, & ne séduisît un jeune cœur, porté naturellement à la vertu, mais capable de recevoir toutes les impressions que l'on voudroit lui donner. L'estime que j'avois pour Irene, me fit souhaiter que Théodore fit connoissance avec elle. Je lui conseillai de pas-

» ser auprès d'elle tous les momens où il ne pourroit me voir. Avec cette précaution, je crus Théodore en sûreté contre les égaremens ordinaires à la jeunesse. Précaution dangereuse! Vaine prudence! Que vous m'avez coûté de larmes.

» Irene ne put voir souvent Théodore, sans être touchée de son mérite; il lui parut la seule conquête digne d'elle : elle le traitoit avec des distinctions si obligeantes, si flatteuses, qu'insensiblement il s'accoutuma à se plaire avec elle. Son tems, qui jusqu'alors m'étoit tout entier consacré, se partagea entre Irene & moi. Jugez, Madame, de mes inquiétudes & de ma douleur, moi qui ne connoissois d'autre félicité, que celle de le voir, de l'aimer, de lui plaire. Je comptois les momens de son absence; j'avois peine à supporter que les bienséances nous forçassent à nous séparer : accoutumée à être prévenue par lui aux assemblées, aux promenades, je ne pouvois soutenir de l'y voir le dernier. J'y étois avec une distraction, un ennui, un dégoût marqué, jusqu'à ce que mes yeux eussent rencontré les siens. Enfin mécontente, inquiete, je ne voulus point faire entendre de plaintes ameres à Théodore; je ne croyois pas même qu'il en méritât.

» Il me fit mille sermens d'un attachement éternel; & pour justifier sa conduite, il m'avoua qu'il étoit forcé, malgré lui, de répondre, du moins par des égards, aux empressemens d'une des plus aimables femmes de la Grece; mais, ajouta-t'il, c'est avec tant d'indifférence, que je sens bien que mon cœur ne peut être sensible que pour vous. Ces paroles

» exciterent ma curioſité, ma crainte, ma jalou-
» ſie : je ne donnai point de repos à Théodore,
» que je ne l'euſſe fait expliquer. Preſſé par mes
» inſtances, & par ce penchant qui nous porte à
» ne rien cacher à ce que nous aimons, Théo-
» dore m'apprit qu'Irene avoit des ſentimens ſi
» vifs pour lui, qu'il lui échappoit à tout mo-
» ment des marques de tendreſſe, qui ne par-
» loient que trop, & qu'une femme de ſon ca-
» ractere ne haſarderoit pas, ſi ſon cœur n'étoit vé-
» ritablement touché. Et comment recevez-vous
» ſes empreſſemens, lui demandai-je ? avec re-
» connoiſſance; me répondit-il : je vous jure que
» mon cœur n'a point d'autres ſentimens pour
» elle. Je me ſentis ſaiſie d'une ſecrette horreur
» pendant que Théodore me parloit ; c'étoit,
» ſans doute, un preſſentiment qui m'avertiſſoit
» de ce que me coûteroit cette fatale aventure.
» Je n'en témoignai pas de jalouſie : il ſemble
» que ce ſoit convenir que l'on mérite une infi-
» délité, que de paroître la craindre ; & Théo-
» dore me raſſura par les proteſtations les plus
» tendres, contre les inquiétudes que cet aveu
» pouvoit me donner. Il continua cependant ſes
» aſſiduités auprès d'Irene ; il imaginoit mille
» raiſons pour me les faire approuver. Les con-
» fidences qu'il me faiſoit de ſes froideurs pour
» elle, flattoient ma vanité. Je trouvois une ſatiſ-
» faction ſecrette à plaindre Irene : Théodore
» m'avoua qu'il la plaignoit auſſi. Il porta la com-
» paſſion juſqu'à lui marquer des ſentimens qu'il
» croyoit ne pas reſſentir ; & ce qui n'étoit
» qu'une feinte, devint une vérité.

» Je ne m'apperçus point du changement de
» Théodore ; je l'aimois avec une confiance ſi en-

» tiere, que je me ferois plutôt défiée de moi-
» même, que de lui. Mes sentimens sembloient
» me répondre des siens ; & je ne méritois pas
» une infidélité.

» Des manieres plus réservées avec moi de la
» part de Théodore, moins d'assiduités, quel-
» ques froideurs même, auroient dû me faire
» pressentir mon malheur ; mais j'étois si préve-
» nue en sa faveur, que je les attribuois ou à des
» chagrins passagers, ou à quelqu'inégalité dans
» l'humeur ; & je les souffrois sans lui faire con-
» noître que je m'en apperçusse. Je ne sçais s'il
» se reprocha d'avoir abusé de ma confiance, ou
» s'il voulut mettre le comble à mon infortune :
» quoi qu'il en soit, après avoir passé la journée
» avec moi, plus distrait, plus embarrassé que je
» ne l'avois jamais vû, il me dit en me quittant :
» quelque secrette que soit notre liaison, elle n'a
» pû échapper à la pénétration des personnes qui
» s'intéressent à nous ; je crois que pour éviter un
» éclat que vous m'avez toujours paru craindre,
» il faudroit que l'on ne nous vît pas si souvent
» ensemble ; ainsi ne soyez pas surprise, si je ne
» viens pas demain. Faites tout ce que vous
» croyez qui convient, lui répondis-je : mais sou-
» venez-vous que de tous les malheurs, votre ab-
» sence est pour moi le plus terrible. Je ne pus lui
» en dire davantage ; on nous observoit. Je me
» retirai chez moi agitée de la plus cruelle inquié-
» tude. Le lendemain me parut un siecle ; je m'é-
» tois fait une habitude de voir tous les jours
» Théodore ; sans lui je ne pouvois plus vivre.
» J'attendois avec impatience de le revoir ; je
» comptois qu'il me feroit un détail des peines
» & de l'ennui qu'il avoit éprouvés. Hélas ! je ju-
geois

» geois de son cœur par le mien : quelle étoit ma
» crédulité ! Quatre jours se passerent, sans que
» j'entendisse parler de Théodore. Je craignis
» que quelqu'accident n'eût mis sa vie en dan-
» ger ; je m'informai, en tremblant, de ses nou-
» velles ; j'appris qu'il étoit dans une superbe
» maison de campagne, où Irene avoit rassemblé
» tous les plaisirs. Je n'osai en croire mes soup-
» çons ; j'écrivis à Théodore, non pour l'accabler
» de reproches ; je ne pouvois encore me persua-
» der qu'il me trahît ; mais pour lui faire une
» peinture naïve de tout ce que je souffrois éloi-
» gnée de lui : il me fit réponse dans des termes
» si mesurés, si froids, si réservés, si différens
» enfin des expressions sinceres dont il s'étoit tou-
» jours servi avec moi, que le bandeau, qui jus-
» qu'alors m'avoit caché son changement, tomba
» de dessus mes yeux. Toute sa conduite, depuis
» quelque tems, se présenta en un instant à moi,
» sans ce voile qui, jusqu'alors, m'en avoit caché
» la perfidie. Le moment qui dissipa mon erreur
» fut affreux : il faut l'avoir éprouvé, pour com-
» prendre l'état d'une personne attachée de bonne
» foi, vraie, incapable de déguisement, qui se
» trouve trahie ; l'expression est au-dessous du sen-
» timent. Mille & mille idées s'offroient en foule
» à moi : accabler Théodore de reproches, étoit
» trop peu : mourir à ses yeux, & le laisser en proie
» à ses remords, me paroissoit la seule punition
» digne de son crime. Je passai la nuit entiere sans
» avoir pû prendre de résolution. Enfin revenue à
» moi-même, je pensai que tous les partis vio-
» lens, loin de rappeller Théodore, l'éloigneroient
» de moi. Je me déterminai à le revoir avec tran-
» quillité, du moins en apparence, & à laisser agir

» son repentir, & peut-être son amour que je ne » pouvois croire éteint. Je méritois si peu le sort » qui m'accabloit, que je me peignois Théodore » plus touché de mon malheur, qu'il ne l'étoit sans » doute. Il revint enfin après avoir passé huit jours » chez Irene : son premier soin fut de me cher- » cher ; il m'aborda d'un air timide, & n'osoit » lever les yeux ni me parler. J'avois eu le tems de » me preparer à le recevoir : loin de lui prodiguer » des noms qu'il ne méritoit que trop, j'affectai » un air plus content que je ne l'avois eu depuis » long-tems. Il ne s'étoit pas attendu à me voir » souffrir son infidélité si tranquillement : je re- » marquai sa surprise ; son trouble me toucha ; je » lui voulus épargner l'embarras de chercher de » frivoles excuses & la peine de me tromper ; » je lui tendis la main, & lui dis : ne parlons » plus du passé, Théodore ; vivons à l'avenir com- » me de véritables amis ; je vous dégage de tous » les sermens que vous m'avez faits ; je ne veux » être désormais que la meilleure de vos amies. » Me l'accorderez-vous cette amitié dont je veux » bien me contenter ? Ah ! me répondit-il, en » me baisant la main, pouvez-vous douter de mon » cœur ? Vous savez qu'il vous est acquis ; vous ne » le méritez que trop ; & ce que vous faites au- » jourd'hui pour moi, doit vous en répondre. Je » lui serrai la main, & le quittai ; il auroit été » trop dangereux pour moi de prolonger la con- » versation ; car dans le tems que je lui répondois » de la tranquillité de mon cœur, ce cœur ne » pouvoit contenir tout l'excès de son désespoir.

» Je vis Théodore aussi souvent que par le passé ; » il avoit conservé pour moi la même confiance, » les mêmes empressemens ; un peu moins de vi-

» vacité étoit tout le changement que je trouvois
» dans sa conduite ; enfin, à l'amour près, qu'il
» n'avoit plus, son estime, son attention, ses
» égards étoient les mêmes : mais ce point qui
» manquoit est tout. Quand on a inspiré de l'a-
» mour, & qu'on en a le cœur encore rempli,
» tout ce qui n'est point amour, ne peut le satis-
» faire : que la plus vive amitié paroit tiede alors !
» Tout ce qu'elle a de plus flatteur n'est compté
» pour rien.

„ Peu de jours après cette explication, je me
„ trouvai un moment seule avec Théodore, & je
„ lui dis : avouez que vous ne vous attendiez pas
„ à me voir soutenir votre changement avec tant
„ de fermeté. Non, me répondit-il ; & si vous
„ saviez combien j'ai combattu.... Je n'en dou-
„ te pas, interrompis-je ; je suis fâchée des efforts
„ que vous avez faits pour vous conserver à moi :
„ je sais que rien n'est moins libre que les senti-
„ mens du cœur ; j'excuse le vôtre, & ne m'en
„ prends qu'à moi, si je cesse de vous plaire. Non,
„ répliqua-t'il, je sens toute ma faute ; vous ne
„ méritez pas ... N'en parlons pas, lui dis-je ;
„ vivez heureux ; c'est tout ce que je souhaite.

„ Depuis ce jour, tous les momens de ma vie
„ furent remplis d'amertume. Croiriez-vous,
„ Madame, que Théodore venoit me faire con-
„ fidence de ses sentimens pour Irene : il me van-
„ toit les charmes de cette femme, & la tendres-
„ se qu'elle avoit pour lui. Quelque douloureux
„ qu'il fût pour moi de le voir s'applaudir de son
„ bonheur, j'écoutois tout ce qu'il me disoit avec
„ une tranquillité qui lui faisoit croire que je n'en
„ étois pas touchée ; je travaillois sérieusement

„ aussi à arracher de mon cœur la passion malheu-
„ reuse qui le déchiroit. Les chagrins dont Théo-
„ dore m'accabloit tout les jours, me le faisoient
„ espérer. Je le quittois sans me faire de violen-
„ ce ; je le revoyois sans éprouver cette joie ten-
„ dre qui, avant ce tems-là, me saisissoit jusqu'au
„ fond de l'ame. Enfin, je croyois avoir triom-
„ phé d'un malheureux amour ; & je m'applau-
„ dissois de ma victoire ; mais qu'elle dura peu !
„ Théodore remarqua du changement dans ma
„ conduite & dans mes manieres ; il craignit de
„ me perdre ; il vint à mes pieds me jurer qu'il
„ m'aimoit toujours ; il se plaignit de mes froi-
„ deurs comme s'il ne les eût pas méritées ; il en
„ paroissoit pénétré d'une douleur vive & sincere ;
„ & je me trouvois alors aussi sensible, que lorsque
„ son cœur étoit le prix du mien : mais à peine
„ avoit-il triomphé de mon indifférence, qu'il
„ cessoit de mériter les retours qui me rappel-
„ loient à lui, & qu'il m'accabloit de toute la
„ sienne.

„ Voilà quelle fut ma situation, pendant
„ long-tems : tour-à-tour adorée & outragée par
„ Théodore, j'éprouvois des sentimens si diffé-
„ rens, que mon cœur dans un trouble continuel,
„ ne savoit si c'étoit de l'amour ou de la haine
„ qu'il ressentoit. Je ne sais même si Théodore
„ étoit véritablement infidele : le goût de la nou-
„ veauté l'entraînoit auprès d'Irene ; le sentiment
„ le rappelloit auprès de moi, plus tendre & plus
„ soumis que jamais. Je ne tenois point contre
„ les marques de son repentir : imprudente que
„ j'étois ! je n'avois pas la force de lui cacher le
„ malheureux ascendant qu'il avoit sur mon cœur ;

„ ennemie du déguisement, j'ignorois que l'on
„ dût aimer avec art, qu'il fallût allarmer, affli-
„ ger quelquefois ce qu'on aime ».

Cet Amant infidele s'entêta ensuite d'une certaine Zaïs, fameuse par ses galanteries, & fit pour elle des dépenses excessives. Il conservoit néanmoins au fond du cœur, un grand fond d'estime & d'amitié pour la malheureuse Sophie. Celle-ci à force de patience, de douceur, de bonté, vint à bout de faire revenir Théodore de ses égaremens, & de lui inspirer une passion plus violente que jamais. Tandis que ces deux Amans étoient enivrés de leur bonheur, le jeune Grec eut ordre de continuer ses voyages : il se vit donc contraint d'abandonner sa chere Sophie. Les adieux, comme on se l'imagine, furent très touchans; & l'on se promit bien de se donner réciproquement des nouvelles. Théodore partit & fut d'abord très-exact à exécuter ses promesses; mais au bout de quelque tems il cessa d'envoyer des lettres. Sophie étoit inconsolable d'un pareil silence. Tous les jours elle se promenoit sur le bord de la mer, espérant que quelque Vaisseau lui rameneroit son Amant. Ayant apperçu un jour un petit navire qui s'avançoit à pleines voiles vers le Port, elle s'écria, si j'allois revoir Théodore, que je serois heureuse ! Cependant le Vaisseau arrive; Sophie regarde & apperçoit des Pyrates. Quel fut son effroi ! Elle voulut prendre la fuite; mais elle se vit bientôt au pouvoir des ravisseurs qui la conduisirent à Tunis.

Avant que de voir le reste de ses aventures, il faut achever l'Histoire de la Princesse dont Sophie étoit la confidente & l'esclave. Turquia attendoit avec impatience l'heureux moment qui devoit l'unir

pour toujours au fidele Mourat. Lorſqu'elle étoit prête de voir couronner ſon amour, elle fut enlevée par Ben-Aſſari. Sélime, la perfide Sélime, conduiſit cette odieuſe intrigue. On déclare ſur le champ la guerre au Raviſſeur. Soliman & Mourat partent de Tunis à la tête d'une puiſſante armée. Ben-Aſſari, de ſon côté, eſt déterminé à défendre ſa proye. Il marche contre ſes ennemis; & en cas que la victoire ne ſe déclare pas en ſa faveur, il ordonne à Caïmelek, ſon plus cher favori, de poignarder la belle Turquia. On en vient aux mains. Le Sultan Arabe eſt vaincu, & mis à mort. Celui qu'il avoit chargé de ſes ordres cruels, ſe préparoit à les exécuter. Déjà le ſabre étoit levé pour faire périr Turquia : auſſitôt paroit un généreux inconnu, qui prend la défenſe de la Princeſſe. Il attaque Caïmeleck, lui arrache la vie, & tombe lui-même frappé d'un coup mortel. On ne devine peut-être pas, qui eſt cet inconnu : c'eſt Théodore qui ſe trouve là à point nommé. Quel ſpectacle pour Sophie! Elle ſe jette ſur le corps de ſon Amant, & expire ſans pouſſer un ſoupir, ſans verſer une larme. Mourat & Turquia ſont ſenſiblement affligés de cette tragique aventure ; à la fin cependant ils ſe conſolent & s'épouſent.

Il n'y a point dans cet Ouvrage de caractere ſingulier. Ce ſont des Héros & des Héroïnes, comme on en trouve dans preſque tous les Romans. Sophie y joue un plus beau rôle que Turquia : ce qui pourroit être regardé comme un défaut, puiſque les principaux perſonnages ne doivent pas être éclipſés par les ſubalternes. On pourroit encore reprocher à l'Auteur, de n'avoir pas obſervé en quelques endroits, les regles de la vraiſemblan-

ce. Eſt-il naturel que Théodore arrive préciſément dans l'inſtant qu'on va frapper la belle Turquia ?

Parmi quelques penſées qui ſe trouvent dans ce Roman, voici la ſeule qu'on puiſſe citer. » Les „ premieres paſſions ont des droits, que toutes „ celles qui leur ſuccedent, ſont forcées de reſ- „ pecter. C'eſt l'ouvrage de la nature ; elle ſe „ plaît à le graver en nous avec des traits ineffa- „ çables „.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXIII.

Histoire du regne de Charles VI.

LES derniers Ouvrages de Mademoiselle de Luſſan ſont purement hiſtoriques ; l'invention n'y a aucune part. L'*Hiſtoire de Charles VI*, Roi de France, celle de Louis XI, la derniere *révolution de Naples*, la *vie du brave Crillon* ; voilà, Madame, la nouvelle carriere qu'elle s'eſt ouverte, & qu'elle a fournie avec quelque ſuccès. Elle ne manque ni de fidélité, ni d'exactitude, dans l'expoſition des faits : on remarque même une ſorte de légéreté dans ſon ſtyle ; & elle intéreſſe par une peinture aſſez vraie, aſſez naturelle, du caractère & des mœurs de chaque perſonnage : mais tout cela eſt obſcurci, étouffé même par une foule de détails puérils & minucieux : c'eſt le défaut eſſentiel de Mademoiſelle de Luſſan.

Un Roi mineur ou en démence ; une Reine voluptueuſe & vindicative ; des Princes du Sang diſſipateurs, ambitieux & cruels ; des Seigneurs, qui, à leur exemple, ſe portent à toutes ſortes de licences ; des peuples ſéditieux & mutins ; des guerres civiles, des trahiſons, des empoiſonnemens, des aſſaſſinats ; tels furent les maux funeſtes que fit éprouver pendant quarante-deux ans à la France, le regne le plus malheureux, dont la Monarchie ait conſervé le ſouvenir. Le reçit affligeant de toutes ces calamités, a fourni à Mademoiſelle de Luſſan, la matiere de neuf volumes : je n'en tirerai que ce qui regarde la perſonne de l'infortuné Charles VI.

Ce Prince étoit né en 1368, de Charles V, dit le Sage, & de Jeanne de Bourbon, Princesse la plus accomplie de son siécle. Il étoit fort jeune quand il perdit sa mere ; & il n'avoit pas encore douze ans, lorsque le Roi mourut. Il donna de bonne heure des marques d'un grand courage : un jour que Charles V lui avoit permis de choisir dans son cabinet le bijou qui lui feroit le plus de plaisir, le jeune Prince, comme un autre Achille, méprisa tout ce qu'il voyoit de riche & de précieux, & donna la préférence à une épée suspendue dans un coin. Une autre fois le Roi lui ayant présenté d'une main une Couronne d'or, & de l'autre un casque, il dit en prenant le casque, *gardez, Sire, gardez votre Couronne.* Après la mort de Charles V, le Duc de Bourgogne fut chargé de la Surintendance de l'éducation du jeune Roi, & le Duc d'Anjou, de la Régence du Royaume, jusqu'à ce que le Prince eût atteint sa quatorziéme année. Il fut ensuite déclaré majeur ; mais ses oncles continuerent à avoir la meilleure part au gouvernement. Charles VI n'avoit pas encore quinze ans, lorsqu'il partit pour se mettre à la tête de son armée en Flandres. A la fameuse Bataille de Rosebecq, comme il entendoit les mouvemens & les cris des Chefs & des Soldats, il vouloit à toute force les aller joindre. Il ne pouvoit se contenir, & se plaignoit de la violence qu'on lui faisoit de l'arrêter. Chaque jour ce Prince découvroit à ses peuples un naturel heureux, où brilloient les semences de toutes les vertus. On ne lui reprochoit qu'un penchant trop décidé pour le sexe. Il s'y livroit avec si peu de modération, que sa

ſanté en fut altérée. Il fallut donc ſonger à le marier, dit Mademoiſelle de Luſſan, pour le détourner de l'amour volage. On jetta les yeux ſur toutes les Princeſſes de l'Europe ; On fit venir leurs portraits ; celui de la Princeſſe de Baviere effaçoit tous les autres. C'étoit une brune, dont les yeux paroiſſoient tout en feu, continue l'Auteur ; & le Roi lui donna la préférence. Cependant il voulut la voir ; & il dit que malgré le portrait qui lui avoit tant plu, il ne l'épouſeroit pas, ſi elle n'étoit à ſon gré. On ſe crut ſi aſſuré de la beauté & des graces de la jeune Princeſſe, qu'on paſſa par deſſus cette difficulté. Mais on crut devoir prendre la précaution d'emmener Iſabelle à Bruxelles au ſortir d'Ingolſtat, pour lui faire perdre, dit Mademoiſelle de Luſſan, ce qu'elle avoit pris de rude & de groſſier à la Cour de ſon Pere. En trois ſemaines cette Princeſſe fut en état de paroître à la Cour de France. Ce fut à Amiens que ſe firent l'entrevue & le mariage. Ebloui des charmes de la Princeſſe, le Roi la trouva bien au-deſſus de ſon portrait : auſſi ne put-il s'empêcher de dire au Duc de Bourgogne, que cette belle perſonne lui feroit perdre le ſommeil. En effet il en devint amoureux ; & ce qui combla de joie tout le Royaume, Iſabelle ne tarda point à lui donner un Dauphin. Un autre ſujet de ſatisfaction pour les François, fut de voir leur Prince gouverner par lui-même. Il choiſit des Miniſtres au gré de la Nation, & donna toute ſa confiance au Connétable. C'étoit l'illuſtre Olivier de Cliſſon, dont le génie vaſte étoit également propre pour la guerre & pour le conſeil. La France prit alors une face nouvelle ;

& les peuples gouterent enfin les douceurs d'un ſage gouvernement ſous un Prince qu'ils adoroient.

Après les Fêtes données à Paris à l'occaſion de l'entrée de la Reine dans cette Capitale, Charles fit la viſite de ſon Royaume. Etant à Montpellier avec le Duc de Touraine ſon frere, depuis Duc d'Orléans, il leur prit à tous deux une impatience de jeunes gens de revoir leurs femmes. Ils firent une gageure à qui ſeroit le premier à Paris. Le dernier arrivé devoit payer cinq mille francs d'or. Deux ſeuls Gentilhommes devoient les ſuivre. Ils partirent à la même heure, chacun prenant le chemin qu'il croyoit le plus court. Ils marchoient jour & nuit ; & comme il n'y avoit point encore de Poſtes établies en France, ils prenoient des relais de Ville en Ville. Le Roi trop fatigué s'arrêta à quarante lieues de Paris, y dormit huit heures. Ce ſommeil lui couta cinq mille francs d'or qu'il paya à Monſieur, arrivé à Paris le cinquiéme jour, ſix heures avant le Roi. Leurs Maiſons ne s'y rendirent que trois ſemaines après.

L'aſſaſſinat commis par Craon ſur la perſonne du Connétable de Cliſſon, jetta tout le Royaume dans la conſternation, par l'effet terrible que cet évenement produiſit ſur le Roi. Ce Monarque en fut ſi outré, que depuis ce tems-là il ne fit preſque plus rien de ſang froid. Il ſortoit de ſon caractere, toutes les fois qu'il s'agiſſoit des ſuites de ce crime & de la punition de Craon. Telle fut l'origine du premier dérangement d'eſprit de ce Prince, & celle des malheurs qui déſolerent la France pendant le reſte de ſon regne. Craon s'étoit réfugié chez le Duc de Bretagne ; & ſur le

refus que le Duc fit au Roi de lui livrer le coupable, Charles marcha contre lui à la tête d'une armée. Les Princes ses oncles s'opposerent autant qu'ils purent à cette guerre ; mais il fallut céder aux volontés du Roi. Ce Monarque s'avançoit vers la Ville du Mans, où toutes ses troupes devoient se rendre, lorsqu'il tomba subitement dans une affreuse tristesse. Sa physionomie changea : de vif & spirituel qu'il étoit, il devint simple & idiot ; & à cet air de maître qui inspiroit le respect, succéda une contenance basse & ignoble.

Ce n'étoit-là que les symptômes d'un accident plus funeste. » Comme ce Prince étoit à cheval » au milieu d'une Forêt, conduisant ses troupes » à Angers, il vit s'élancer tout-à-coup, d'entre » les arbres, un grand homme d'une figure hideuse, couvert d'un surtout de bure, ayant la » tête & les pieds nuds, qui saisit la bride du » cheval du Roi & lui cria d'une voix terrible, » *arrête, noble Roi, tu es trahi.* Cette hardiesse » étonna le Roi & tous ceux qui étoient auprès » de lui. Cependant on regarda cette homme » comme un insensé, sans daigner l'arrêter. » Ceux qui étoient les plus proches du Roi, se » contenterent de lui faire lâcher la bride du » cheval; & de le chasser. Il se retira entre les » arbres, répétant les mêmes paroles avec une » voix de tonnere; après quoi il disparut.

» L'Armée continuant sa marche sortit de la » Forêt & entra dans une plaine poudreuse, » qui incommodoit infiniment les hommes & » les chevaux. Pour procurer au Roi quelque » soulagement, on s'éloigna; & on ne laissa au- » près de lui, que quelques Officiers de sa Mai-

» ſon, qui encore marchoient à quelque diſtance.
» Un Page portoit à ſon côté ſon caſque ; & un
» autre Page ſuivoit qui tenoit ſa lance toute
» droite. Il étoit près de midi ; & la chaleur
» étoit extrême. Le Roi étoit un peu aſſoupi ſur
» ſon cheval. Malheureuſement le Page qui por-
» toit la lance, s'aſſoupit auſſi, & la laiſſa tom-
» ber ſur le caſque. Le bruit qu'elle fit, tira le
» Roi de ſon aſſoupiſſement. Il voit le fer de la
» lance panché de ſon côté. Son éclat frappe ſes
» yeux. Alors ſon imagination échauffée lui rap-
» pelle les paroles du prétendu ſpectre. Il croit
» qu'on en veut à ſa vie, & que c'eſt le ſignal de
» la conjuration. Ses yeux deviennent étincellans.
» Il met l'épée à la main, & en perce le Page.
» Tout ce qui l'environne lui paroît autant d'en-
» nemis ; il devient plus furieux. Il ſe jette au
» milieu des eſcadrons, frappe à droit & à gau-
» che en criant qu'on veut le trahir. L'étonne-
» ment & l'effroi s'emparent de tous les eſprits.
» On s'écarte. On fuit devant lui. Il pourſuit.
» Perſonne ne réſiſte. Chacun ſe ſouvient que
» c'eſt ſon Roi. On reſpecte juſqu'à ſa fureur. Le
» Duc d'Orléans, ce frere bien-aimé, s'approche,
» en ſe perſuadant que ſa préſence va le calmer.
» Le Roi ne le connoît point. Il le frappe & le
» pourſuit comme les autres. Le Duc n'évite la
» mort, qu'en gagnant à toute bride la Forêt.

» Cependant le Roi continuoit de parcourir
» l'armée. On fuyoit ; mais ce Prince étoit ſi
» bien monté, & piquoit ſi vivement ſon cheval,
» qu'il étoit difficile d'échapper à ſa pourſuite.
» On ne ſavoit comment l'arrêter, ni comment
» l'éviter. On ne comprenoit pas même la cauſe de
» ſa fureur. Quatre Gentilshommes y furent im-

» molés : le bâtard de Polignac fut une des vic» times. Ce terrible ſpectacle dura près d'une » heure. Enfin, ſon épée ſe rompit, les forces » lui manquerent. Pierre Martel, Gentilhomme » Normand, l'un de ſes Chambellans, ayant ſauté » ſur la crouppe de ſon cheval, l'embraſſa par » derriere, & facilita à quelques Officiers les » moyens de le deſcendre & de le poſer douce» ment ſur un tapis. Les yeux lui rouloient dans » la tête. La fureur y étoit peinte auſſi bien que » ſur ſon viſage. On lui ôta promptement cette » robbe péſante qui l'accabloit ; & on lui fit » prendre un peu d'air. On le mit dans une li» tiere, après avoir pris la précaution de lui at» tacher les mains. Mais il tomba en foibleſſe ; » & enſuite en un aſſoupiſſement léthargique. » On le ramena en cet état au Mans, d'où il » étoit parti le matin dans le plus pompeux équi» page, & à la tête d'une armée de quarante mille » hommes ».

Dès qu'il fut revenu de cet accès, il voulut, tout foible qu'il étoit encore, être informé de tout ce qui s'étoit paſſé. Il en fut ſaiſi d'horreur : il demanda pardon à tous les Seigneurs qui étoient préſens ; & il ordonna des gratifications pour les veuves & les enfans des perſonnes à qui il avoit malheureuſement ôté la vie.

Une calamité ſi funeſte plongea la France dans de nouveaux malheurs ; ce n'eſt pas que le Roi n'eût dans la ſuite de bons intervalles ; mais le fond étoit altéré ; & le reſte de ſa vie ne préſenta plus qu'une ſuite continuelle de guériſons, & de rechutes.

Sa ſanté cependant commençoit à ſe retablir, quand un nouvel accident le fit retomber dans

ſon premier état. Ce Prince étoit allé à un bal, déguiſé en ſauvage avec quatre Seigneurs qu'il tenoit enchaînés. Leur habit étoit de toile, ſur laquelle on avoit collé des étoupes avec de la poix. Le Duc d'Orléans approcha un flambeau d'un de ces Sauvages; le feu prit aux étouppes; il ſe communiqua aux quatre autres maſques; quelques-uns d'entr'eux furent brûlés; & le Roi auroit eu le même ſort, ſi la Ducheſſe de Berry n'eût eu la préſence d'eſprit de l'envelopper avec la queue de ſa robe & d'étouffer le feu. Ce funeſte accident cauſa ou hâta toutes ſes rechutes; il avoit toujours préſent à l'eſprit le danger qu'il avoit couru; & ſon mal en devint plus long & plus fâcheux. Les accès en étoient violens; & l'on fut obligé de prendre des meſures pour s'én garantir. Il s'irritoit lorſqu'on le traitoit de Sire; il nioit qu'il s'appellât Charles, qu'il fût marié, qu'il eût des enfans. Il effaçoit avec ſon couteau ſes armes ſur ſa vaiſſelle. Il méconnoiſſoit la Reine, la chaſſoit, & ſe plaignoit d'en être importuné. Il ne changeoit ni de linge, ni de draps; il ne ſe deshabilloit plus, & pouſſoit même plus loin la malpropreté, en ſe saliſſant de telle ſorte, que ces amas d'ordures, de ſueurs & de craſſe l'avoient rempli d'une vermine qui le deſſéchoit, & qui avoit produit des abcès ſur tout ſon corps. Il n'écoutoit là-deſſus aucune remontrance; & il fallut uſer d'artifice pour vaincre ſon opiniâtreté. On fit venir dix hommes de la plus haute taille, maſqués, qui ne parloient point, & qui, vêtus de blanc, avoient l'air de phantômes. Ils s'approcherent bruſquement du Roi, le ſaiſirent, le déshabillerent, le nettoyerent, le firent changer de linge, & le forcerent de ſe mettre au lit. Le

Roi épouvanté se soumit depuis avec assez de docilité à tout ce que les Médecins lui ordonnerent.

Cette triste maladie, qui ne laissoit au Roi que quelques intervalles, ne le quitta qu'à la mort, & fut, pendant une longue vie, la cause des maux sans nombre, qui affligerent la France sous son Regne. Les Princes ses oncles reprirent leur autorité ; le Royaume sans chef devint encore la proie de leur avarice & de leur ambition. La France avoit tout à craindre au dedans & au dehors, lorsqu'un crime éclatant précipita sa ruine. Le Dauphin, pour venger la mort du Duc d'Orléans, que le Duc de Bourgogne avoit fait assassiner, & pour se délivrer lui-même d'un ennemi dangéreux, résolut de se défaire de ce Prince par une voie aussi lâche. Il lui fit proposer une entrevue sur le Pont de Montereau, sur lequel on avoit construit des barrieres & un Salon au milieu, où devoient se rendre les deux Princes par deux portes opposées. Ils devoient être accompagnés chacun de dix Officiers. On avoit pris les plus grandes précautions de part & d'autre.

» Il y avoit déjà long-tems, que le Dauphin » s'étoit rendu sur le pont ; il étoit armé & avoit » l'épée au côté. Etant entré dans le Salon, il y » attendoit le Duc avec impatience. Il envoya » du Châtel pour le hâter. Le Duc ayant répon- » du à du Châtel qu'il le suivoit, celui-ci retour- » na joindre le Dauphin ; & le Duc s'avança len- » tement vers le pont. Un peu avant cinq heures, » il arriva à la premiere barriere : là saisi encore » d'une nouvelle terreur, il se tourna vers les » Seigneurs qui le suivoient & leur dit : *Mes* » *amis, avancerons-nous ? Croyez-vous qu'il y ait* » *sûreté ?* Ils répondirent : *Nous le croyons ; &*

*vous*

» *vous voyez que nous vous ſuivons*. Comme hon-
» teux de tant de défiance, il pourſuivit ſon che-
» min & entra avec eux ſur le Pont.

» Ayant paſſé la premiere barriere qui fut
» auſſitôt fermée à clef, ainſi qu'on en étoit con-
» venu, & ainſi apparemment qu'on en avoit uſé
» aux barrieres du Dauphin, il apperçut deux
» députés de ce Prince qui venoient encore ac-
» célérer la marche du Duc. Il leur répondit qu'ils
» voyoient bien qu'il alloit trouver le Dauphin;
» il paſſa la ſeconde barriere; du Châtel parut
» alors, qui avoit quitté une ſeconde fois le Dau-
» phin pour venir au-devant du Duc. Ce Prince
» le regardant avec un air de confiance, & comme
» cherchant à ſe raſſurer ſur ſon exacte probité,
» dit en lui frappant doucement ſur l'épaule &
» en ſe tournant vers ſes amis : *voilà celui en qui*
» *je mets toute ma confiance*.

» Le Duc paſſa enſuite au-delà de la troiſiéme
» barriere qui fut auſſitôt fermée. Duchâtel paſſa
» par-deſſus la baluſtrade qui coupoit le Pont,
» & alla ſe ranger auprès du Dauphin. Le Duc
» parvenu au Salon deſtiné à l'entrevue, y entra
» par la porte qui étoit de ſon côté, avec la plu-
» part des Seigneurs de ſa ſuite.

» Le Duc trouva le Dauphin appuyé ſur la ba-
» luſtrade à hauteur d'appui, qui coupoit le Salon
» & ſéparoit les deux Princes & leur ſuite. Le
» Duc le ſalua en ſe baiſſant profondément, &
» alla ſe mettre vis-à-vis de lui un genou en terre,
» toujours la baluſtrade entre deux. Comme il
» fit cette démarche un peu vîte, ſon épée s'em-
» barraſſa dans ſa jambe & reſta un peu derriere.
» Le Dauphin, loin de lui faire aucun accueil,
» affectant au contraire un viſage auſtere, lui re-

» procha l'inéxécution du Traité du Ponceau, & » de n'avoir ni évacué les Places de l'Isle de » France, ni attaqué les Anglois.

» Avant que le Duc put répondre, Loiré, qui » étoit à côté du Dauphin, prenant la parole avec » arrogance, manquant également de respect à » son maître & au Duc, avança le bras par-dessus la balustrade, & prenant celui du Duc lui » dit : *levez-vous, vous n'êtes que trop honnête.* » Cette réception confirmoit cruellement au » Duc, mais trop tard, tous ses soupçons. Il » voulut en effet se lever, & mit la main sur la » garde de son épée, soit pour la remettre dans » sa situation naturelle, soit pour se mettre en » défense. Aussitôt Loiré lui dit : *Quoi donc ;* » *mettrez-vous la main à l'épée contre Monsei-* » *gneur ?* Dans le moment Duchâtel en criant » *il est tems*, sauta par-dessus la balustrade, & cou- » rut frapper le Duc d'une petite hâche qu'il te- » noit à la main. Ce Prince n'achevoit que de se » relever, & ne put parer le coup. Duchâtel lui » déchargea sa hache sur le visage, & lui abba- » tit une partie du menton. Le Duc retomba sur » les genoux. Trois des Seigneurs Dauphinois » qui suivoient de près Duchâtel, frapperent le » Duc de plusieurs coups, & le firent tomber tout » de son long à terre sans mouvement.

» Les Seigneurs Bourguignons revenus de » leur premiere surprise, se défendoient con- » tre les Seigneurs Dauphinois. Nouailles-Foix » avoit pénétré jusqu'au Duc dans le tems qu'il » étoit tombé. Ne consultant que son affection, » sans réfléchir sur l'inutilité de son secours, il » écarta les deux Dauphinois qui venoient de » blesser le Duc, se jetta sur son corps pour le

» couvrir & leur ôter le moyen de frapper de nou-
» veau : faux zele & vain secours, qui ne fit qu'en-
» traîner Nouailles dans le même malheur. Fro-
» tier aida Layet à lever la cuirasse du Duc ; &
» Layet lui enfonça alors son épée dans le ven-
» tre. On croit que le Duc, déjà à demi-mort, ex-
» pira de ce coup. Mais comme on l'ignoroit,
» Narbonne voyant que Nouailles, par sa situation,
» étoit un obstacle aux coups qu'on portoit au
» Duc, le perça d'outre en outre sur le corps du
» Duc ; il fut le seul qui eut montré une vigueur
» & une affection à toute épreuve. Il ne mourut
» cependant que trois jours après.

» Bataille qui survint, acheva de percer le Duc
» de plusieurs coups. Il avoit été domestique du
» feu Duc d'Orléans ; & en frappant son enne-
» mi, il répétoit ces paroles que lui suggéroit une
» tendresse furieuse : *Tu coupas le poing au Duc*
» *d'Orléans mon Maître*.

» Les Dauphinois étoient aux prises avec les
» Bourguignons, lorsqu'on vit ouvrir toutes les
» barrieres du côté du Dauphin. A cet aspect les
» Seigneurs Bourguignons acheverent de perdre
» cœur ; & les Gardes du Dauphin, qui étoient
» accourus, s'en rendirent maîtres facilement.

» Ce meurtre fut comme le signal des cala-
» mités qui inonderent le Royaume. Le nouveau
» Duc de Bourgogne se crut tout permis pour
» venger la mort de son pere : il traita avec les
» Anglois pour leur livrer la France ».

Le Roi, qui depuis long-tems n'avoit presque plus de part à la vie, en sortit enfin dans la cinquante-quatriéme année de son âge, le 20 Octobre 1422, après avoir porté le nom de Roi pendant l'espace de 42 ans. Il mourut à l'Hôtel de

S. Paul, dans une espece d'obscurité, abandonné & presque oublié de tout le monde. Il fut enterré à Saint Denis; & il ne se trouva pas un seul Prince du Sang à ses funérailles. Ce Monarque n'a proprement régné que quatre ans; mais durant ce peu de tems, il se fit aimer de son Peuple avec tant de passion, que ni ses malheurs, ni les affreuses calamités de son regne n'affoiblirent jamais leur tendresse. Sa mort fut le seul terme de leur amour; aussi le surnommerent-ils *le Bien-Aimé.*

S'il faut vous dire présentement, Madame, ce que je pense de l'ouvrage de Mademoiselle de Lussan, il me semble que, sans rien omettre d'essentiel à son sujet, je dis même en y ajoutant plusieurs Anecdotes curieuses qu'elle a négligées, elle auroit pu réduire son travail à moins de volumes. La plûpart des faits pouvoient être plus serrés, & le reçit moins prolixe. Les réflexions ne sont ni trop longues ni trop fréquentes; mais elles ne sont pas toujours assez naturelles. On a voulu leur donner un air épigrammatique; je n'en citerai qu'un exemple. Dans une sédition des Parisiens, on attaqua les Juifs; on leur enleva leurs biens, leurs enfans; & ils n'éviterent la mort, qu'en se réfugiant au Châtelet. Sur quoi Mademoiselle de Lussan remarque qu'ils « conserverent leur vie & leur liberté, dans le lieu même où on perd l'une, & où on est en danger de l'autre ». Le lecteur, entraîné par un style aisé & une narration agréable, fait peu d'attention à ces petits défauts. Il est certain que l'Auteur a le talent d'intéresser, & de tenir toujours la curiosité en haleine, par l'heureux enchaînement des faits.

Le regne de Louis XI fut plus glorieux à la France, que celui de son ayeul, quoique agité de même par les dissentions des Grands de la Cour. Le Duc de Bourgogne, petit-fils de celui qui causa la ruine de sa Patrie, n'oublia rien pour la précipiter dans les mêmes malheurs. Il prit les armes contre son Roi, & vint jusqu'aux portes de Paris à la tête d'une puissante armée ; il eut l'audace d'en former le Siége ; mais Louis XI opposant à la fortune les ressorts de la plus fine politique, triompha de tous les obstacles, & rendit son Royaume plus florissant que jamais, en y réunissant plusieurs Provinces qui en avoient été démembrées. Histoire de Louis XI.

Je ne ferai point, Madame, l'Analyse de l'histoire de ce Regne ; je me contenterai d'en rappeller divers traits, & de les mettre quelquefois en parallèle avec différens morceaux de l'histoire du même Prince, par M. Duclos, de l'Académie Françoise. Vous sçavez que j'ai reproché à Mademoiselle de Lussan son excessive prolixité ; je vais vous en donner de nouvelles preuves. » Louis XI, dit M. Duclos, pour occuper continuellement l'attention des Etrangers, faisoit » venir de tous les Pays, des chevaux, des chiens, » & toutes sortes d'animaux rares ». Mademoiselle de Lussan nous apprend le nom, le Pays, la qualité & le prix de tous ces animaux. Le Roi, dit-elle, » faisoit venir d'Espagne des Andalous ; de Bretagne, de petites Levrettes, des » Lévriers & des Epagneuls ; de Valence ces » petits Chiens velus, si renommés ; de Sicile, » de ces petites Mules si alertes & si vives ; de » Dannemarck, des Elans ; de Suéde, des Rênes ; » jusqu'en Barbarie il envoyoit chercher des

» Bardes & de ces petits Lions qui ne ſont pas » plus grands que des Renards, &c. Chaque animal revenoit, l'un portant l'autre, à quatre » mille cinq cens florins d'Allemagne ».

M. Duclos ſe contente de nous dire que Louis XI, ſur la fin de ſa vie, pour inſpirer du reſpect à ſes Peuples, s'habilloit magnifiquement. Mademoiſelle de Luſſan veut que nous ſçachions encore quelles étoient la façon, l'étoffe & la doublure de ces habits. Tantôt c'étoit de grandes robes de Satin cramoiſi fourrées de martre, avec le Sceptre à la main, & la Couronne ſur la tête; tantôt c'étoit un riche vêtement de damas blanc, broché d'or, avec un petit chapeau noir, où il y avoit auſſi une plume d'or de Chypre, &c. C'eſt ainſi qu'elle paraphraſe le texte concis de M. Duclos. Elle a recours, pour groſſir ſon Livre, à un autre expédient, c'eſt de redire pluſieurs fois la même choſe; défaut qui, à la vérité, eſt moins fréquent que le premier, mais qui ne laiſſe pas de revenir de tems en tems; je n'en citerai que ce ſeul exemple. Après avoir parlé de la diſgrace du Cardinal Baluë, Mademoiſelle de Luſſan dit que Louis XI fit mettre ce Prélat dans une de ces cages de fer, qu'on appelloit dans ce tems-là des *fillettes*: elle ajoûte qu'on les nommoit ainſi, parce que leur figure reſſembloit à ces tonneaux de vin, qui portent le nom de *feuillettes*. Ces cages avoient huit pieds en quarré; elles étoient garnies de pattes de fer en dedans & en dehors; & le Priſonnier n'avoit que la place qu'il pouvoit occuper, ſans pouvoir ſe remuer. Les criminels avoient aux pieds un anneau, d'où pendoit un groſſe chaîne qui aboutiſſoit à une boule de fer d'un poids immenſe, &

les tenoit dans une gêne perpétuelle. Ce fut un Evêque de Verdun, qui en 1467 inventa ces cruelles prisons ; & il en éprouva le premier toute l'horreur. J'ai comparé, Madame, cet endroit avec celui, où, à l'occasion du même Cardinal Balue qui recouvre sa liberté, l'Auteur redit absolument les mêmes choses, & presque dans les mêmes termes.

Je vais maintenant vous donner une idée de la maniere dont les deux Historiens racontent un même fait.

» Le Roi, dit M. Duclos, voulant passer en » revue les habitans de Paris, les fit ranger vers » la Porte S. Antoine, le long de la riviere, » jusqu'à Conflans. Il y avoit soixante-sept ban» nieres & environ autant de guidons, le tout » faisant quatre-vingt mille hommes. Le Roi » parut content de cette revue ; cependant il ne » put s'empêcher de dire que dans un jour d'ac» tion, il ne compteroit pas beaucoup sur cette » Bourgeoisie ».

Ecoutez maintenant Mademoiselle de Lussan. » Le Roi ordonna une revue générale des Mi» lices de cette grande ville, pour voir sur quoi » il pouvoit compter dans un besoin. Il y eut » un ban de publié pour ordonner à tous les » Bourgeois, depuis seize ans accomplis jusqu'à » soixante, de se trouver à cette revue en armes, » sous peine de la vie ; ceux qui n'avoient point » d'armes, étoient obligés d'y porter un bâton » de défense. Cette revue se fit entre les Portes » du Temple & de S. Antoine, jusqu'à Con» flans. Ces Milices étoient rangées en bataille » dans ce grand espace, sous soixante-sept ban» nieres de métiers, & presque autant d'éten-

» darts & de guidons, des principaux corps de » la Ville. Le tout montoit à quatre-vingt mille » hommes, dont il y en avoit trente mille ar- » més de harnois blancs ou de brigandines. La » Cour assista à cette revue, comme à une occa- » sion de divertissement. La vue de cette Milice » étoit un spectacle assez singulier. Louis XI » avoit fait conduire sur les lieux un grand nom- » bre de tonneaux de vin qu'on défonçoit, & » qu'on distribuoit aux soldats. Chacun rioit & » plaisantoit sur la figure, l'air & les armes de » la plupart des Bourgeois & des Artisans ». Je vous laisse à juger, Madame, lequel de ces deux récits est le plus agréable.

En général, le style de Mademoiselle de Lussan n'est pas aussi ingénieux que celui de M. Duclos; à l'égard des portraits, ce dernier a constamment l'avantage. Voici comment ces deux Ecrivains ont tracé celui de Louis XI. Je commence par M. Duclos.

» Le caractere de ce Prince fut de rapporter » tout à l'autorité Royale. Quelque dessein qu'il » formât, quelque parti qu'il prît, il n'oublioit » jamais qu'il étoit Roi : dans sa confiance même, » il mettoit toujours une distance entre lui & ses » sujets. Sa maxime favorite étoit de dire : qui » ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas régner..... » Mais sa dissimulation dégénéroit quelquefois » en une fausseté dont elle n'est séparée que par » un intervalle assez étroit; il introduisoit trop » souvent dans la politique une finesse qui la sup- » plée rarement, & qui l'avilit toujours. Louis » avoit le cœur ferme & l'esprit timide. Il étoit » prévoyant, mais inquiet, plus affable que con- » fiant; il aimoit mieux se faire des alliés que

» des amis. Comme il n'avoit guère plus de ressentiment des injures, que de reconnoissance des services, il punissoit ou récompensoit par intérêt. Lorsqu'il se déterminoit à punir, il le faisoit avec la derniere sévérité ; parce que l'exemple doit être le premier objet du châtiment. La sévérité de ce Prince se tourna en cruauté sur la fin de sa vie. Il soupçonnoit légerement ; & l'on devenoit criminel, dès qu'on étoit suspect.... On prétend qu'en faisant donner la torture aux criminels, il étoit derriere une jalousie pour entendre les interrogatoires. On ne voyoit que gibets aux environs de son Château ; c'étoit à ces affreuses marques, qu'on reconnoissoit les lieux habités par un Roi.... Louis, toujours défiant & souvent suspect, étoit timide dans ses desseins, irrésolu dans ses projets, indécis dans les affaires, mais intrépide dans le danger. Le courage lui étoit naturel ; il conservoit le sang froid au milieu du péril ; il affrontoit la mort, & ne craignoit les suites d'une bataille que pour l'Etat.... A l'égard de sa dévotion en général, elle étoit sincere, quoiqu'elle ait souvent servi de prétexte à couvrir ses desseins. La dévotion étoit le ton de son siécle. On la voyoit, sans être fausse, unie aux mœurs les plus dépravées. Plus commune qu'elle ne l'est de nos jours, elle étoit moins éclairée & moins pure. Louis avoit plus de dévotion que de vraie Religion & de solide piété ; il tomboit dans la superstition, rarement dans l'hypocrisie. Louis aimoit & protégeoit les Lettres qu'il avoit lui-même cultivées.... Commines dit qu'il aimoit à demander & entendre de toutes choses ; il avoit la

» parole à commandement, & le ſens naturel
» parfaitement bon ; qualité plus précieuſe que
» les Sciences, & ſans laquelle elles ſont inutiles...
» Il s'en faut beaucoup que Louis ſoit ſans re-
» proches ; peu de Princes en ont mérité d'auſſi
» graves ; mais on peut dire qu'il fut également
» célébre par ſes vices & par ſes vertus, & que
» tout mis en balance, c'étoit un Roi ».

Vous voyez, Madame, que, juſques dans les portraits mêmes, M. Duclos ſait employer la Philoſophie. Mademoiſelle de Luſſan y ſuit également ſon génie diffus. » On eût dit qu'il y avoit
» dans Louis XI pluſieurs hommes ; on y trou-
» voit un amas des plus excellentes & des plus
» mauvaiſes qualités. Son génie étoit pénétrant
» & étendu. Il poſſédoit au plus haut dégré la
» ſcience du Trône : politique délié, habile à
» diſcerner le mérite & l'uſage qu'il en devoit
» faire ; adroit à s'introduire dans les cœurs &
» dans les eſprits, à trouver des reſſorts pour ga-
» gner & ramener les hommes, à ménager par
» tout des intelligences dans les Provinces, chez
» les Etrangers mêmes, chez qui il entretenoit
» des eſpions juſques dans le ſecret de leur Palais.
» Il déparoit tant d'habileté par des petiteſſes : fin,
» ruſé, artificieux, diſſimulé, rempli de vues
» obliques, penſant à ſurprendre, & s'applau-
» diſſant de ce triſte ſuccès ; jaloux de tous les
» mérites qui n'étoient pas ſoumis ou ſubordon-
» nés à ſes volontés ; ſe jettant ſouvent par-là
» dans les plus grandes extrémités, mais dont
» dont il ſe tiroit avec dextérité. Défiant, in-
» quiet, ſoupçonneux ; comme on le pénétroit,
» on lui oppoſoit les mêmes ruſes. Ingénieux à
» les prévenir, il troubloit ſans ceſſe le repos de

» ses Courtisans, & troubloit le sien propre. De-
» là ses agitations, ses caprices, ses chagrins
» amers qui déconcertoient le courtisan. Sévere
» dans l'administration de la justice, il vouloit
» qu'on la rendît exactement au peuple, non pas
» contre son intérêt, encore moins contre ses
» passions qui lui faisoient croire juste tout ce
» qu'il vouloit; sa volonté étoit sa suprême loi.
» Il s'étoit fait une religion dont ses desirs étoient
» l'unique fondement. C'étoit pour engager Dieu
» même à les seconder, qu'il lui adressoit tant de
» prieres, qu'il faisoit tant de vœux, qu'il accom-
» plissoit tant de Pélerinages. Son attachement
» à l'Astrologie judiciaire & sa crédulité pour les
» Astrologues qu'il attiroit auprès de lui, & à
» qui il donnoit des pensions, achevent d'établir
» le caractere de sa superstition. Plus grand dans
» l'adversité que dans la bonne fortune, celle-ci
» le montroit fier, arrogant, hardi; dans l'autre
» il étoit ferme & tranquille. Il s'abandonnoit
» peu à la colere, & laissoit voir un dehors tou-
» jours sage. Humble même dans ses paroles, sa
» vengeance n'y perdoit rien; renfermée au fond
» du cœur, elle s'exhaloit tôt ou tard par des ef-
» fets funestes, à moins que la crainte ou l'inté-
» rêt ne prévalussent. Alors il se surmontoit; il
» avouoit ses fautes; il les réparoit; il sembloit
» même pardonner sincerement. Quoique si ré-
» servé & si caché, il s'oublioit quelquefois, pous-
» soit à l'excès l'ingénuité, & découvroit ou des
» choses cachées, ou des pensées trop intéressan-
» tes. Il l'avouoit souvent de bonne foi; il di-
» soit pour lors agréablement: ma langue m'a
» porté préjudice; mais aussi elle m'a quelque-
» fois bien servi. Je dois porter la peine de mon

» imprudence. Il n'oublioit rien pour réparer le
» tort qu'il s'étoit causé ; & il dédommageoit des
» injures par les bienfaits les plus magnifiques.
» Naturellement avare, il dépensoit peu pour sa
» table & pour ses habits. Ses profusions mêmes
» pour regagner des ennemis, ou pour attirer à
» son service les meilleurs sujets, partoient de ce
» principe. Il en prévoyoit les suites, en pesoit
» les avantages, & n'étoit prodigue que par éco-
» nomie. Il n'aimoit pas les gens de qualité qu'il
» abaissoit dans toutes les occasions. Lisant dans
» tous les cœurs des courtisans, il les pénétroit,
» & étoit inaccessible à leurs manéges. Il affec-
» tionnoit au contraire les hommes d'une naissan-
» ce obscure ; il les employoit dans les plus gran-
» des affaires ; ne perdant jamais l'idée de ceux
» qui avoient paru devant lui, ni de leur capacité
» dont il jugeoit par les moindres circonstances.
» Il étoit brave de sa personne, entendoit assez
» bien la guerre ; mais son génie inquiet lui en
» faisoit craindre les suites. N'osant se commet-
» tre avec la fortune, il montroit une timidité
» difficile à concilier avec son courage & son
» ambition ».

Il me reste, Madame, à recueillir quelques traits épars dans l'Histoire de Mademoiselle de Lussan, qui acheveront de vous faire connoître ce Monarque, & confirmeront les deux portraits que vous venez de lire. Le Duc de Bourgogne avoit envoyé à ce Prince un Ambassadeur qui parla de son Maître en termes si fiers & si relevés, que le Roi lui demanda si le Duc de Bourgogne étoit d'un métal plus précieux que les autres Princes : » *oui, Sire,* répondit l'Ambassadeur, puis-
» qu'il vous a soutenu contre le Roi votre pere,

» & qu'il n'y avoit que lui de Souverain dans
» l'Europe, qui l'eût voulu faire ».

Le Roi ne répliqua rien, parce qu'il sentoit que ce discours étoit fondé. Le Comte de Dunois qui avoit été présent à l'entretien, témoigna à l'Ambassadeur sa surprise, de ce qu'il avoit osé parler sur ce ton là. Celui-ci lui répondit : » si j'avois été
» éloigné du Roi de cinquante lieues, je serois
» accouru pour lui faire cette réponse ».

Un jour que Louis XI étoit monté sur un petit cheval, Brezé dit à ce Prince, que ce cheval, malgré la petitesse de sa taille, étoit le plus robuste du Royaume. Comment cela, demanda le Roi :
» c'est, dit Brezé, qu'il porte votre Majesté &
» tout son Conseil ». C'étoit reprocher au Roi le mépris qu'il faisoit de ses Ministres.

Louis XI craignoit tant la mort, que dans les prieres qu'il ordonnoit continuellement, il ne vouloit pas qu'on demandât à Dieu autre chose pour lui, que la santé. Ayant fait faire un vœu à Saint Eutrope, comme le Prêtre joignoit la santé de l'ame à celle du corps, Louis lui dit : » n'en
» demandez pas tant à la fois ; il ne faut pas se
» rendre importun. Contentez-vous de deman-
» der par les mérites de ce Saint, la santé du
» corps ». Coittier ou Coëtier, premier Médecin du Roi, abusoit de l'état de ce Prince, & lui parloit avec la derniere arrogance. Le Roi s'en plaignoit quelquefois, mais n'osoit le renvoyer. Coëtier lui disoit avec audace : » je sais bien
» qu'un matin vous me renverrez comme vous
» renvoyez les autres ; mais je jure Dieu, que
» vous ne serez pas en vie huit jours après ». Le Roi effrayé redoubloit ses bienfaits & ses caresses.

Louis XI prenoit le premier qu'il rencontroit

pour faire ses dépêches : témoin ce jeune Ecolier qu'il appella pour écrire sous lui, & qui ouvrant son écritoire en fit sortir deux dez. Le Roi lui ayant demandé en riant quel étoit l'usage de ces dragées, le jeune homme lui répondit : Sire, *remedium contra pestem.* » Viens, lui dit le Roi, » tu es un gentil paillard ; tu es à moi ; je te re- » tiens à mon service ».

Voyant un Prêtre qui dormoit dans le parvis d'une Eglise, au moment qu'on venoit de lui apprendre qu'il vaquoit un Canonicat, il le donna à cet Ecclésiastique, afin, dit-il, de vérifier le proverbe que *le bien vient en dormant.* Mademoiselle de Lussan auroit pu rapporter un plus grand nombre de ces sortes d'anecdotes qui ne doivent jamais être supprimées dans une Histoire particuliere. M. Duclos en a senti tout l'avantage pour l'agrément de la sienne, & ne les a point négligées. J'en tirerai encore quelques-unes de son livre, pour suppléer aux omissions de Mademoiselle de Lussan.

Louis XI, toujours avide de s'instruire, admettoit à sa table, tous ceux dont il espéroit tirer quelques connoissances utiles ; il y recevoit même des Marchands qui lui donnoient des lumieres sur le commerce. Un d'entr'eux séduit par les bontés du Roi, qui le faisoit souvent manger avec lui, s'avisa de lui demander des lettres de Noblesse. Ce Prince les lui accorda ; mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne le pas regarder. Surpris de ne pas trouver le même accueil, il s'en plaignit : » allez, Monsieur le Gen- » tilhomme, lui dit le Roi ; quand je vous fai- » sois asseoir à ma table, je vous regardois com- » me le premier de votre condition ; mais au-

» jourd'hui que vous êtes le dernier, je ferois in-
» jure aux autres, si je vous continuois la même
» faveur ».

Louis ayant un jour rencontré l'Evêque de Chartres, monté sur un cheval richement caparaçonné, » les Evêques, lui dit-il, n'alloient pas » ainsi autrefois. Non Sire, répondit l'Evêque, » du tems des Rois Pasteurs ». Cette réponse plut au Roi.

Un Astrologue ayant prédit la mort d'une femme que le Roi aimoit, & le hazard ayant justifié sa prédiction, ce Prince fit venir l'Astrologue: » toi qui prévois tout, lui dit il, quand mourras-» tu? » L'Astrologue qui soupçonnoit que ce » Prince lui tendoit un piége, répondit, » trois » jours avant votre Majesté ».

Raoul de Lannoi étant monté à l'assaut à travers le fer & la flamme au Siége de Quesnoi, le Roi qui avoit été témoin de son ardeur, lui passa au cou une chaîne d'or, en lui disant: » par la » Pâque Dieu, mon ami, (c'étoit son jurement » ordinaire) vous êtes trop furieux en un combat; » il faut vous enchaîner; car je ne veux pas vous » perdre, désirant me servir de vous plus d'une » fois ».

J'en ai dit assez, ce me semble, Madame, pour vous mettre en état de juger du mérite des deux Histores de Louis XI. Celle de Mademoiselle de Lussan, péche dans un point essentiel; il y a beaucoup d'erreurs, plusieurs faits reconnus pour faux, & d'autres qu'elle a défigurés. Elle n'a point remonté jusqu'aux sources. Si elle avoit consulté les Chartres, qui sont le flambeau de l'Histoire, elle y auroit puisé des lumieres pour corriger les Ecrivains qu'elle a copiés, & des faits nouveaux,

pour piquer la curiosité du Lecteur. Les Chambres des Comptes de Paris & de Grenoble lui auroient fourni des richesses abondantes en ce genre.

Sçavez-vous, Madame, que l'illustre Auteur de *l'Esprit des Loix*, M. de Montesquieu, avoit aussi composé une vie de Louis XI. Il est dit dans le Recueil de ses *Lettres Familieres*, qui parut l'année derniere, » qu'à mesure qu'il travailloit à » cette Histoire, il jettoit au feu les mémoires » dont il faisoit usage. Mais son Sécretaire fit un » sacrifice plus cruel aux flammes. Ayant mal » compris ce que M. de Montesquieu lui dit, de » brûler le brouillon de cette Histoire, dont il ve- » noit de terminer la lecture de la copie tirée au » net, il jetta celle-ci au feu; & l'Auteur ayant » trouvé, en se levant, le brouillon sur sa table, » crut que le Sécretaire avoit oublié de le brûler, » & le jetta aussi au feu; ce qui nous a privé de » l'Histoire d'un regne des plus intéressans de la » Monarchie françoise, écrite par la plume la plus » capable de le faire connoître ».

Je suis, &c.



LETTRE

## LETTRE XXIV.

UNE révolution étonnante, unique dans ses circonstances, où l'ambition n'eut aucune part, qu'aucun Souverain n'appuya, & qui ne fut excitée que par un peuple irrité, a fourni à Mademoiselle de Lussan la matiere de quatre volumes sous le titre d'*Histoire de la Révolution du Royaume de Naples dans les années* 1647 & 1648. Révolution de Naples.

Le Duc d'Arcos, d'une des plus illustres & des plus anciennes Maisons d'Espagne, fut nommé par sa Cour Vice-Roi de Naples en 1644, & gouverna ce Royaume avec un excès d'autorité qui le rendit odieux. La haine des Napolitains s'accrut par l'impôt qu'il mit sur les fruits qui entroient dans Naples, & qui faisoient presque toute la nourriture du peuple. Jusques-là on avoit supporté assez patiemment les autres charges; mais celle-ci porta les habitans à la révolte.

On célèbre tous les ans à Naples, au mois de Juillet, avec une dévotion extraordinaire, la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. On construit un Fort au milieu du Marché; les jeunes gens de la Ville, divisés en deux troupes, l'attaquent & le défendent. Les uns sont vêtus à la Turque; les autres ne sont qu'en caleçons, pieds nuds, avec un bonnet à la Matelotte. Chaque Corps a un Chef à sa tête; ils ne sont armés que de cannes ou de roseaux. Ils commencent à s'assembler dès le mois de Juin, & font plusieurs revûes pour se discipliner. Un des Chefs se nommoit *Mazanielle*, âgé de 24 ans, fils d'un pauvre

Pêcheur d'une petite Ville du Royaume de Naples. Après la mort de son pere & de sa mere, il suivit la même profession, vint à Naples, & s'y maria à l'âge de 19 ans. Sa femme, qui faisoit la Contrebande, fut prise par les Commis, menée en prison, & condamnée à une amende de cent ducats. C'étoit tout ce que Mazanielle pouvoit avoir gagné à vendre du poisson. Réduit à l'indigence, sa haine pour les Commis fut égale à sa misere. Il l'étendit sur tous ceux qui levoient les impôts ou qui y avoient intérêt. Le hasard seul ne le fit pas nommer Capitaine de sa troupe. Les plus mécontens savoient de quoi il étoit capable, & ne l'avoient pas choisi sans dessein. Mazanielle s'entendit avec l'autre Chef, & fournit aux deux troupes les cannes & les crocs dont elles étoient garnies. Il les avoit achetées avec l'argent que lui avoit fourni *Frere Savine*, son ami, Cuisinier des Carmes. Tels furent les préparatifs & les armes destinés au bouleversement d'un grand Etat.

Le premier acte d'hostilité est bien digne d'une populace. Quelques semaines avant la fête, cette Milice fit une revûe dans le Marché, & parcourut en ordre presque toute la Ville. En passant devant le Palais du Vice-Roi, ils virent aux fenêtres & aux balcons, quantité de personnes de qualité qui s'y étoient mises pour les voir. Mazanielle fit un signal; & dans l'instant ces jeunes gens délierent de concert les cordons de leurs caleçons, & levant leurs chemises, montrerent le derriere à tous ces illustres spectateurs, en accompagnant cette action indécente, de cris & de huées qui forcerent toute cette Noblesse à se retirer. Le Dimanche suivant, jour destiné à une autre re-

vûe, les deux Chefs se rendirent au Marché avec leurs troupes. Les Jardiniers des environs de Naples apporterent à l'ordinaire des fruits pour le peuple. Un Particulier acheta un manequin de figues ; il s'éleva une dispute entre lui & le vendeur à qui payeroit le droit. Ce différend dura jusqu'à trois heures après Midi, avec un tumulte effroyable. Le Vice-Roi envoya le Magistrat chargé de la Police de la Ville, pour faire cesser ce désordre. L'Elu du peuple, c'est ainsi qu'on appelle ce Magistrat, se transporta au Marché, traita durement les Jardiniers, & décida que c'étoit à eux à payer le droit. Ceux-ci s'emportent, renversent leurs fruits par terre, invitent le peuple à les prendre pour rien, & ajoûtent qu'ils aiment mieux qu'il en profite ,, que ces chiens de ,, Maltôtiers qui s'engraissent du sang de tous les ,, habitans du Royaume ,,. Le peuple ramasse les fruits. Tout tendoit à une sédition, lorsque Mazanielle imposant silence, s'écria qu'il ne falloit plus payer d'impôts. En même-tems il prit quelques-unes de ces figues, & les jetta à la tête de l'Elu du peuple & des Commis. Tous l'imiterent à l'envi ; le Magistrat effrayé prend la fuite, court au Palais, & raconte au Vice-Roi ce qui se passe. Mazanielle distribue sa Milice en plusieurs troupes, leur ordonne d'aller brûler les registres, les bancs & les tables des Bureaux ; ce qui s'exécute à l'instant même. A ces jeunes gens se joignent des hommes d'un âge plus avancé ; Mazanielle les rassemble, & les conduit vers le Palais du Vice-Roi. Tout y est dans le trouble & dans la consternation à la premiere nouvelle de la révolte ; le Duc d'Arcos promet l'abolition de l'impôt sur les fruits. Les Séditieux demandent encore que

l'on abolisse les droits sur la farine ; & comme on ne leur fit pas une réponse satisfaisante, ils forcerent le Palais, pillerent les meubles, en jetterent une partie par les fenêtres, & pénétrerent jusqu'à la chambre du dais sous lequel étoit le portrait du Roi. A cet aspect Mazanielle s'arrête, & fait respecter le dais & le portrait. Pendant ce tems-là le Duc d'Arcos se sauvoit par un escalier dérobé ; mais poursuivi par la multitude, il ne put éviter de tomber entre les mains de ces furieux. Ils le traînent par terre, lui arrachent les cheveux & les moustaches. Il eut alors la présence d'esprit de tirer de sa poche une poignée de sequins & de les jetter au milieu de ceux qui l'environnoient. On le quitte pour ramasser l'or ; le Duc se releve, prend la fuite, & se sauve dans un Couvent de Minimes, où il écrit un billet qui accorde au peuple l'abolition de tous les impôts : de plus, il fit proposer à Mazanielle une pension considérable, s'il vouloit contenir le peuple. Mazanielle répondit que rien au monde ne pouvoit l'engager à trahir ses Compatriotes ; qu'ils étoient tous de fideles sujets du Roi, & que le Duc, en tenant ses promesses, les verroit soumis aux ordres du Prince & prêts à lui sacrifier leurs biens & leur vie. Sur cette réponse le Vice-Roi sortit du Couvent, & se retira au Château Saint-Elene, abandonnant la Ville de Naples à Mazanielle qui, en cinq ou six heures, s'en trouva le maître absolu.

Le premier usage que Mazanielle fit de son autorité, fut de mettre en liberté les prisonniers qui n'étoient détenus que pour la Contrebande, ou pour des dettes que les Gabelles avoient occasionnées. Ils vinrent tous rendre grace à leur Libérateur, & se joignirent à lui. Il les conduisit au

Marché avec le reste de sa Milice, & y fit publier à son de Trompe l'abolition des impôts. Il partagea ensuite en quatre troupes cette multitude de peuple. Il leur ordonna de se transporter dans tous les quartiers de la Ville, de brûler les Bureaux des impôts, les maisons & les effets de tous les Partisans, Maltôtiers & Commis : meubles, riches tapisseries, or, argent, pierreries, titres, papiers, tout fut consumé avec les maisons mêmes. On conserva seulement les tableaux qui représentoient des choses saintes ou les portraits du Roi. Les premieres étoient envoyées aux Eglises; & l'on plaçoit les portraits aux coins des rues sous de riches dais. Les Séditieux ne retinrent rien pour eux de tant de précieux effets, & ne toucherent point à ce qui appartenoit aux autres citoyens; il n'y eut pas une seule goutte de sang versée pendant tout ce désastre qui dura une semaine entiere.

Animé par ses succès, Mazanielle publia un ordre à tous les habitans, sous peine de la vie, de prendre les armes. Il en fit distribuer des copies dans tous les quartiers; & jamais Edit d'un Prince ne fut exécuté avec plus de promptitude. En moins de deux heures tout Naples fut sous les armes; & les habitans se rendirent au Marché pour obéir à ce nouveau Souverain qui, en chemise & en caleçon, prononçoit des arrêts contre lesquels personne n'osoit reclamer. Le Vice-Roi effrayé envoya le Duc de Matalone à Mazanielle, pour écouter les plaintes & les demandes du peuple. Mazanielle consentit à entrer en négociation; mais il voulut que le Vice-Roi lui fit remettre l'original du privilége de Charles-Quint, qui excluoit toute imposition nouvelle. Le Vice-Roi fit

fabriquer un faux titre. Mazanielle en reconnut la fausseté ; & dans l'instant il s'éleva parmi le peuple un cri général de trahison. Mazanielle la reprocha au Duc de Matalone dans les termes les plus vifs. Il se jetta en même-tems sur lui, le tira de son cheval, le renversa par terre, le foula aux pieds ; le peuple, à son exemple, le chargea de coups ; &, après lui avoir fait essuyer toutes les indignités dont il est capable, il le conduisit en prison pour lui faire faire son procès comme à un Traître. Le Duc trouva moyen de séduire ses Gardes & de se sauver.

Mazanielle eut avis que le Vice-Roi faisoit venir des troupes à son secours ; il commanda deux détachemens pour aller au-devant d'elles & les combattre. Il se mit à la tête de l'un des deux, marcha contre les ennemis, les attaqua, les battit, les fit prisonniers, & les amena en triomphe à Naples. Il ordonna qu'ils fussent bien traités ; ils s'ennivrerent tous, & coururent par la Ville en criant : vive le peuple. Le Vice-Roi revint à la négociation. Il envoya à Mazanielle le Cardinal Filomarini, Archevêque de Naples. Mazanielle fit à ce Prélat l'accueil le plus honorable ; le gros du peuple marqua plus de défiance ; il craignit qu'il ne vint encore pour le tromper comme avoit fait le Duc de Matalone. Mazanielle imposa à toute cette multitude, en disant qu'il connoissoit le Prélat, & qu'il étoit sa caution. A ces mots tout le monde se tut ; & l'on entra en matiere. Le Cardinal demanda en grace à Mazanielle, de surseoir l'incendie de trente-six maisons qu'il avoit donné ordre de brûler ce jour-là. Ce fut-là tout le succès de son Ambassade.

Cependant le Duc de Matalone ne fut pas plu-

tôt hors de sa prison, qu'il forma le dessein de faire assassiner le Chef des séditieux, Mazanielle : on choisit, pour l'exécution de ce projet, le jour même que Mazanielle avoit marqué pour dresser ses conclusions d'une paix générale. On fit sur lui une décharge de cinq coups d'Arquebuse, dont aucun ne l'atteignit. Les Assassins & leurs Complices furent massacrés par la populace en fureur ; & ce jour terrible fut le commencement de l'effusion du sang. Depuis ce moment, le peuple fut toujours altéré de celui de la Noblesse ; Mazanielle lui-même, si doux & si juste, devint soupçonneux, rigoureux, facile à permettre & à ordonner des supplices. Je supprime, Madame, le détail de ces affreuses exécutions, pour suivre la négociation de Mazanielle avec le Vice-Roi. Ce dernier témoigna à l'Archevêque, qu'il désiroit de voir le Chef du peuple ; il le pria d'obtenir de lui ce plaisir ; &, pour recevoir cette visite, il revint au Palais avec sa Cour. Mazanielle témoigna d'abord quelque répugnance à faire cette démarche ; mais il céda enfin aux instances du Cardinal. Il vouloit y aller dans l'état où il se trouvoit, en bonnet de Matelot, en chemise & en caleçon. Le Cardinal lui remontra l'indécence de paroître en cet état devant un Ministre qui représentoit un grand Roi. Comme Mazanielle ne se rendoit point, l'Archevêque, en qui il avoit une confiance sans bornes & un respect infini, menaça de l'excommunier s'il continuoit à lui désobéir. Mazanielle n'insista plus ; il prit un habit de toile d'argent & un chapeau orné d'un plumet : le reste du vêtement étoit assorti. Le peuple ne pouvoit se lasser de le regarder & de l'admirer, tant il avoit bonne grace sous cet habillement. Il marchoit de-

vant le carrosse du Cardinal, monté sur un cheval superbe, & tenant une épée nue dans sa main. Il étoit suivi de cent-soixante Compagnies, tant de Cavalerie que d'Infanterie, toutes bien armées, & de plus de cinquante mille ames sans armes. »Voilà notre libérateur, crioit ce peuple; rendons »graces à Dieu des bienfaits que Mazanielle nous »a procurés». Le Capitaine des Gardes du Vice-Roi vint le recevoir à la porte du Palais. Avant que d'y entrer, il se tourna vers cette foule de gens qui le suivoit, & leur dit que dans tout ce qu'il avoit fait, il ne s'étoit proposé que la félicité publique; qu'aussitôt qu'il leur auroit rendu leur liberté, il reprendroit sa premiere profession, & qu'il n'exigeoit pour toute reconnoissance de chacun d'eux, qu'un *Ave Maria* à l'heure de sa mort. Il fut alors interrompu par les cris de tout ce peuple qui lui promettoit ses prieres, pourvû que ce ne fût que dans cent ans. Mazanielle le remercia, & reprenant son discours, il les exhorta à ne pas quitter les armes, que l'Espagne n'eût confirmé l'abolition des impôts, à se défier de la Noblesse, & à mettre le feu au Palais, si on l'y retenoit trop long-tems. C'est ce que tout le monde lui promit. Il prit une troisieme fois la parole, pour dire qu'il n'avoit rien fait contre les intérêts du Roi; que sa Majesté jouiroit désormais tranquillement de tout son Domaine; qu'elle n'auroit plus à payer les appointemens prodigieux, que tiroit cette foule infinie de Maltôtiers & de Commis qui voloient & ruinoient le peuple.

Lorsque Mazanielle entra chez le Vice-Roi, celui-ci vint le recevoir au haut de l'escalier. Mazanielle se jetta à ses pieds, les baisa au nom de tout le peuple de Naples, & dit qu'il venoit se

mettre entre ses mains pour recevoir le châtiment qu'ordonneroit son Excellence. Le Vice-Roi le fit rélever, l'embrassa, lui dit qu'il le voyoit avec plaisir, qu'il ne le croyoit point coupable, & que dans toutes les occasions, il lui témoigneroit l'estime qu'il avoit pour lui. Ils passerent ensemble, accompagnés du Cardinal, dans une chambre où ils eurent une conférence secrette, dont l'abolition des impôts fut le sujet. Dans le moment ils entendirent de grands cris & un grand tumulte. Le peuple ne voyant plus Mazanielle, craignit que le Vice-Roi ne l'eût fait arrêter. Mazanielle parut à la fenêtre. Sa vûe calma tout-à-coup cette populace : se tournant ensuite du côté du Duc d'Arcos, il lui dit : » je vais vous faire voir, Monseigneur, » combien le peuple de Naples est obéissant ». Dans le moment, mettant le doigt sur sa bouche, il imposa le plus profond silence à toute cette multitude, & lui dit : » que chacun se retire sous » peine de rébellion ». Aussitôt tout le monde se retira ; & la vaste place du Palais devint déserte. Le Vice-Roi & le Cardinal en furent dans le plus grand étonnement. La conférence continua ; & il fut arrêté que la suppression des impôts seroit signée, lûe & confirmée publiquement en présence du peuple & de tous les Tribunaux. Mazanielle, en quittant le Vice-Roi, lui embrassa les genoux, reconduisit le Cardinal dans son Palais, & se rendit à la place du Marché. Il étoit déjà nuit ; il la passa, à son ordinaire, à expédier plusieurs affaires, & à répondre aux requêtes qu'on lui présentoit. Le lendemain il fit dresser un échafaud dans la place de Tolede ; il y fit porter tous les instrumens des derniers supplices. Là, assis sur son Tribunal, il fit venir tous ceux qui avoient des plain-

tes à faire, des requêtes à présenter, & jugea en dernier ressort toutes les affaires militaires, civiles & criminelles portées devant lui, & dont les exécutions ne recevoient pas un moment de retardement. Il examinoit & jugeoit sur le champ. Les phisionomies seules le guidoient souvent. Il étoit si habile à les discerner, que tout le monde est convenu qu'il n'avoit condamné aucun innocent, & qu'aucun criminel ne lui étoit échappé. Mais il manqua essentiellement par l'uniformité des supplices; renouvellant les loix de Dracon, quoiqu'il ne les connût pas, il punissoit de mort tous les crimes. Le peuple applaudissoit à tous ses jugemens; & jamais la police n'avoit été si bien gardée dans Naples.

Mazanielle alla un jour prendre l'air hors de la Ville. Ce fut pour lui une promenade bien funeste, s'il est vrai, comme on l'a crû, qu'il y avala du poison. On prétend qu'il lui fut donné par ordre du Vice-Roi, dans de l'eau qu'il but après avoir mangé quelques fruits. L'effet de ce poison fut de lui faire perdre le jugement; ce qu'il y a de vrai, c'est que depuis ce jour-là, il donna plusieurs marques de folie. C'étoit le lendemain que devoit se faire la ratification du Traité, & la publication de la Paix dans l'Eglise Cathédrale. Le Vice-Roi lui envoya deux de ses plus beaux chevaux, l'un pour lui, l'autre pour son frere. Ils les monterent pour aller au Palais; de-là ils se rendirent avec le Vice-Roi à la Cathédrale, accompagnés d'une nombreuse Cavalcade. L'Archevêque le reçut à la tête de son Clergé à la porte de l'Eglise. Lorsque chacun se fut placé selon son rang, le Sécretaire du Royaume lut à haute voix tous les articles du Traité. Mazanielle se tenant de bout à ses côtés,

toujours l'épée nue à la main, l'arrêtoit à chaque article, pour en expliquer au peuple le sens & l'importance. On fit ensuite serment sur l'Evangile & sur le sang de Saint Janvier, d'observer fidélement le Traité de part & d'autre; & le Vice-Roi s'engagea d'en obtenir la ratification de la Cour d'Espagne. On chanta le *Te Deum*; & Mazanielle harangua le peuple. Il dit des choses excellentes; mais il lui en échappa d'autres entiérement dépourvûes de sens. Il commença par déchirer son habit de toile d'argent pour le quitter, & pria le Cardinal & le Vice-Roi de l'aider à se déshabiller. On lui représenta qu'il étoit contre l'honnêteté & la bienséance, qu'il se déshabillât dans l'Eglise & à la vue de tout le monde; il se rendit à ces remontrances. L'Assemblée se sépara. Le Vice-Roi remonta à cheval, ayant à son côté Mazanielle, qui du Palais du Duc, retourna au Marché escorté de toute la foule. Le lendemain il monta à cheval, & courut à bride abattue dans toutes les rues de Naples, heurtant & choquant tous ceux qu'il rencontroit. Il en blessa plusieurs qui en moururent; il en fit arrêter d'autres pour des fautes très-légeres qu'il vouloit punir de mort; mais ses ordres ne furent point exécutés. Il se présenta chez le Vice-Roi, ayant son habit déchiré, une jambe nue, sans collet, sans chapeau & sans épée; il lui dit qu'il mouroit de faim, & lui demanda à manger. L'instant d'après, il ajoûta qu'il avoit fait préparer une collation hors de la Ville, & invita le Duc à venir s'y rafraîchir. Le Vice-Roi prétexta une migraine; & Mazanielle partit seul pour sa promenade. Il but jusqu'à seize caraffes d'excellent vin; ce qui acheva de lui tourner la tête. La plus saine partie du peuple voyant qu'il

n'étoit plus en état de commander, ne voulut plus obéir; chacun craignoit de devenir la victime de son caprice & de ses fureurs; mais il étoit toujours adoré de la populace. Quelqu'ordre qu'il lui eût donné, elle auroit obéï sur le champ; meurtres, incendies, elle eût tout exécuté. Le Vice-Roi craignit pour la Ville & pour lui-même; &, comme il étoit dans cette perpléxité, un nommé Dardisoné vint lui offrir, lui troisieme, de tuer Mazanielle. Jamais proposition ne fut reçue avec plus d'avidité; & dès le jour suivant on en vint à l'exécution. C'étoit le 18 de Juillet, jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont les préparatifs avoient occasionné la révolution. Mazanielle, le Crucifix à la main, venoit de faire un discours au peuple dans l'Eglise des Carmes, & s'étoit retiré dans leur Dortoir pour y prendre un peu de repos. Les trois Conjurés l'y suivirent, & demanderent tout haut : où est Mazanielle. Celui-ci les entend, sort de sa cellule, se présente devant eux, & leur dit avec douceur : » est-ce moi que vous » cherchez, mon peuple ». A ces mots les trois Assassins lui tirent chacun un coup d'Arquebuse. Tous les coups portent; Mazanielle tombe en proférant ce peu de paroles : ah! traîtres, ingrats! & il expire. Le bruit de sa mort se répand dans le moment par toute la Ville, & personne ne donne le moindre signe de douleur ni de pitié. Un des Assassins coupe la tête du mort, la prend par les cheveux, passe au milieu de la foule, la porte toute sanglante au Vice-Roi, & de-là va la jetter dans un des fossés de la Ville. De jeunes gens prennent le corps, le traînent par les rues, lui font mille outrages; & le peuple voit tout cela avec une indifférence & une insensibilité qui le carac-

térisent. Le lendemain il reprend ses premiers sentimens pour Mazanielle ; il déplore son sort, le plaint, le regrette, déteste ses Assassins, se reproche de ne l'avoirpas vengé ; & ce ne sont plus dans Naples que pleurs & que gémissemens. On recherche la tête & le corps de Mazanielle ; on les rejoint ensemble ; on les place sur un brancard après avoir couvert le corps d'un manteau Royal ; on met sur la tête une Couronne de Laurier, à la main droite le Bâton de Commandement, à la gauche une épée nue. Dans cet équipage on le porte solemnellement dans tous les quartiers de la Ville. Il étoit suivi de plus de quatre-vingt mille ames. Le Vice-Roi envoya huit Pages avec chacun un flambeau de cire blanche à la main, pour accompagner le Convoi ; & il ordonna à tous les gens de guerre de baisser leurs armes, & de saluer le corps à la militaire. Il fut inhumé le soir même avec toutes les cérémonies usitéespour les personnes de la premiere qualité. Les cris, les pleurs & les chants des Prêtres faisoient un mélange,dont il n'y avoit eu jusques-là aucun exemple. Telle fut, Madame, la Pompe funebre du célebre Mazanielle, Roi pendant huit jours, insensé pendant quatre, massacré comme un Tiran, révéré comme le Libérateur de la Patrie, & presqu'invoqué comme un Saint

On ne peut rien reprendre dans cet Ouvrage, que ce qu'on a déjà reproché à l'Auteur, par rapport à ses autres écrits; sçavoir que son stile n'est pas aussi précis, aussi serré qu'il pouvoit l'être. A cela près, vous lirez peu de livres qui contiennent des faits plus curieux, des détails plus singuliers, & dont la lecture vous entraîne avec un plaisir si rapide & si continu. Je me suis borné à vous faire

connoître l'Acteur qui a joué le premier rôle dans cette étonnante révolution.

Voici, Madame, le dernier fruit de l'étonnante fécondité de Mademoiselle de Lussan. C'est la *vie de Louis Balbe-Berton de Crillon, surnommé le brave*. Ce guerrier nâquit en Provence en 1541, le dernier de sept fils, & fut reçu Chevalier de Malte au berceau, & nommé, comme cadet, du nom de la terre de Crillon, que les aînés de cette branche se sont fait gloire de porter par préférence, depuis que le brave Crillon l'a rendu si illustre. Il fit ses premieres études à Avignon avec succès ; son goût pour la profession des armes ne lui permit pas de les continuer. Il pria son pere de le laisser servir sous les ordres du Duc de Guise. Son premier exploit contribua beaucoup à la prise de Calais. Il parut le premier sur la brêche, courut au Commandant du Fort, lui arracha sa pique, le jetta dans le fossé, & soutint presque seul les efforts des assiégés jusqu'à ce qu'il fut joint par ceux qui le suivoient. Le Duc de Guise, à son retour à Paris, le présenta au Roi, en lui disant : » ce Gentilhomme » n'a d'autre fortune au monde que sa naissance » & son épée ; mais je me fais fort qu'elle de» viendra un jour redoutable aux ennenis de » votre Majesté ». Henri II, déjà prévenu en faveur du Chevalier, le reçut avec distinction, & lui donna un Bénéfice. Crillon eut encore dans la suite l'Archevêché d'Arles, les Evêchés de Fréjus, de Toulon, de Senez, de Saint-Papoul, & l'Abbaye de l'Isle-Barbe. Dans ces tems-là, l'histoire nous apprend qu'on donnoit aux laïcs des bénéfices qu'ils faisoient desservir par des Ecclésiastiques à gages, qu'on appelloit *Custodinos.*

Vie de Crillon.

Chaque jour de la vie de Crillon étoit marqué par quelque action d'éclat pour le service de son Prince ; & chaque action étoit payée par quelque nouveau grade militaire. Vous me dispenserez d'entrer dans le détail de ces services & de ces récompenses, pour m'attacher à des traits plus curieux de l'histoire de ce Héros. Un Soldat Huguenot croyant abattre en lui un des plus forts appuis des Catholiques, résolut de le tuer pour venger la mort de tant de Calvinistes, à qui le bras de ce célébre guerrier avoit été si funeste à la Bataille de Moncontour. Le Soldat se cache dans un endroit d'où il peut exécuter son dessein, assuré que Crillon, en revenant de la poursuite des fuyards, n'a que ce chemin à tenir. Il lui tire un coup d'arquebuse, qui, heuheusement, ne lui fait qu'une légere blessure. Crillon furieux court à l'assassin. Dans le tems qu'il est prêt à le percer, le soldat tombe à ses pieds & lui demande la vie. » Rends grace à ma » Religion, lui dit Crillon ; & rougis de n'en » être pas. Va, je te donne la vie. Si la parole » d'un sujet rebelle à son Roi, & infidéle à sa » Religion, pouvoit être reçue, je te demande- » rois la tienne, de ne jamais combattre que pour » le service de ton légitime Souverain. » Le Soldat confondu & pénétré, jura une fidélité inviolable à son Roi & à la Religion Catholique dont il fit profession à l'instant même.

Après la bataille de Moncontour, Crillon cueillit de nouveaux lauriers au Siége de Saint-Jean d'Angely. La réduction de cette Place lui coûta une blessure qu'on crut d'abord dangéreuse. Charles IX alla le voir, & lui dit en lui tendant la main que Crillon baisa : » votre va-

» leur, votre zèle pour mon ſervice, & vos ſuc-
» cès ſont au-deſſus des louanges. Il ajoûta
» en l'embraſſant : adieu, mon brave Crillon, »
& depuis ce tems-là, ce nom lui eſt reſté.

La paix faite, Crillon quitte la France pour aller faire ſes caravanes. Il parcourt toute l'Italie pour ſolliciter les Princes Chrétiens à ſe liguer contre les Turcs qui étoient alors en guerre avec les Vénitiens. Il obtient le commandement de quelques mauvaiſes barques, & donne des marques d'une bravoure & d'une intrépidité incroyable à la Bataille de Lépante. Il dégage le Commandant des Galéres de Malte ; & il eſt envoyé à Rome pour annoncer au Pape le gain de cette Bataille. Il revient en France pour le même ſujet ; & le Roi, en le recevant, lui dit : vous êtes Crillon partout ; par-tout votre bras redoutable eſt vainqueur. Catherine de Médicis lui donna un témoignage précieux de ſon eſtime, en l'attachant à ſon fils le Duc d'Anjou. Cette ſupériorité de réputation lui ſuſcita des envieux. Buſſi d'Amboiſe, ſi fameux dans l'hiſtoire, ſe croyoit le plus brave Chevalier du Royaume. Piqué de ce que Crillon lui raviſſoit cette gloire, il réſolut de ſe battre contre lui. Un jour qu'il rencontra Crillon dans la rue Saint Honoré, il lui demanda avec un ton & un regard fier, que Crillon n'étoit pas fait pour ſouffrir impunément : » quelle heure » eſt-il ? L'heure de ta mort », lui répondit Crillon, en mettant l'épée à la main. Il en auroit coûté la vie à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux, ſi on ne les eût ſéparés. Ils n'en devinrent que plus irréconciliables ; & cette querelle ne fut terminée, que durant le voyage du Duc d'Anjou en Pologne, lorſque ce Prince alla prendre

prendre possession de ce Royaume. Crillon & Bussi d'Amboise furent nommés pour l'accompagner. Dans une des Villes de leur passage, Bussi, qui se piquoit d'être aussi bon bûveur que brave, excita la curiosité de quelques Gentilhommes Allemands. Ils l'inviterent à un repas magnifique dans le dessein de l'enyvrer. Vers la fin du repas, Bussi s'apperçut du projet, & s'en croyant offensé, il leur en fit des reproches en termes peu mesurés, tomba sur eux l'épée à la main, & en blessa plusieurs. On court au bruit; il est arrêté & conduit en prison. Dès le lendemain on lui fait son Procès; & on le juge digne de mort. Crillon apprend le danger où il se trouve; dans ce moment il oublie qu'ils sont ennemis; il ne voit plus que Bussi, qui, par son courage fait honneur à la France. Crillon sollicite, persuade, trouve des amis qui le secondent; enfin, il obtient la liberté de Bussi. Ce dernier, confondu de cette générosité, en étoit encore dans l'étonnement, lorsqu'il vit entrer chez lui un Gentilhomme, qui lui dit que Crillon vouloit se battre avec lui, & que c'étoit dans ce dessein qu'il venoit de lui rendre un service dont il le dispensoit d'être reconnoissant. Bussi, sans craindre qu'on le soupçonnât de manquer de courage s'il refusoit le combat, va sur le champ trouver Crillon; &, après avoir laissé son épée à l'arçon de sa selle, il s'approche de lui avec un air ouvert, & lui dit : » je vous dois la vie; je viens vous » en témoigner une reconnoissance, qui me la » fera toujours sacrifier pour vous ». Ce discours désarma Crillon, dont la réponse fut de présenter la main à Bussi, qui la serra tendrement; &

dès-lors ces deux hommes illustres s'embrasserent & se jurerent une amitié éternelle.

Crillon eut une autre querelle avec d'Entragues, qui fut plus difficile à terminer. Le Roi, qui en fut instruit, envoya sur le champ son Capitaine des Gardes, pour leur défendre les voies de fait; en même tems il fit agir des médiateurs de tous caracteres, Evêques, Maréchaux de France, Princes, amis, mais inutilement. La Reine alors prit elle-même le parti de les raccommoder. Elle leur manda de se rendre dans son cabinet. Là elle exigea d'eux de se soumettre à sa décision, lorsqu'ils l'auroient instruite des motifs de leur animosité. Tous deux témoignerent une égale opposition à se soumettre à ses volontés. Cette Princesse sentant son autorité compromise, renonça au ton de Souveraine, qui veut être obéie, & prit celui d'amie, qui s'intéresse au sort de deux personnes si dignes de son estime. Alors elle les pria de ne pas lui refuser la gloire de réussir dans une entreprise où le Roi lui-même avoit échoué. Les deux ennemis se rendirent; la Reine aussitôt les fit embrasser. Flattée de ce succès, elle les mena chez le Roi. » Voilà, » lui dit-elle, deux amis qui ne veulent se servir » de leur épée que pour le bien de l'Etat. Votre » triomphe, lui répondit le Roi, est l'effet du » juste pouvoir que vous donne sur tous les esprits » la supériorité du vôtre ». Adressant ensuite la parole à Crillon & à d'Entragues, il ajoûta en souriant : » je vous pardonne votre opiniâtre ré- » sistance à mes ordres, & vous loue de votre dé- » férence aux volontés de ma mere. Nous devons » tous trois la remercier d'un si heureux succès ». Vous trouverez, Madame, plusieurs autres traits frappans de l'estime singuliere de ce Monarque

pour Crillon. Après l'évaſion du Roi de Navarre, on ſoupçonna Fervaques d'avoir eu connoiſſance de cette fuite, & de n'en avoir point donné avis. Le Roi furieux jura dans ſa colere, que Fervaques payeroit de ſa tête cette trahiſon, ajoûtant que la vie de celui qui avertiroit ce traître, lui répondroit de ſa fuite. Crillon & pluſieurs Courtiſans étoient préſens; &, comme on le connoiſſoit capable de faire périr un innocent, Crillon frémit en l'entendant jurer la mort d'un homme de qualité, bon Officier, & d'une valeur reconnue. Toujours généreux & jamais craintif, il prit la réſolution de l'arracher du péril preſſant où il le voyoit. Il entre chez Fervaques, lui apprend ce qui vient de ſe paſſer, & l'exhorte à prendre la fuite. Henri, inſtruit le matin que Fervaques a diſparu, entre dans une colere affreuſe. Son imagination eſt quelques momens errante ſur tous ceux qui avoient entendu ſon ferment; mais bientôt les ſoupçons ſe fixent ſur Crillon; ſon eſtime pour lui les combat & les appuie en mêms tems. Fervaques, lui dit-il avec un regard furieux, vient d'échapper à ma vengeance, & ne me laiſſe que l'eſpoir de l'exercer d'une maniere éclatante ſur celui qui me l'a dérobé. Le connoiſſez-vous? Oui, Sire, répondit Crillon; eh bien, reprit le Roi vivement, nommez-le moi. Je ne ſerai jamais délateur que de moi-même, repliqua Crillon; mais la juſte crainte qu'un innocent ne ſoit une victime immolée au reſſentiment de votre Majeſté, me preſcrit de vous livrer le coupable. Oui, Sire, je ſuis celui que vous devez punir, celui qui ſe ſeroit crû l'aſſaſſin de Fervaques, ſi je lui euſſe gardé un ſecret qui lui eût coûté la vie. Le Roi

Ff ij

étonné, resta un moment sans parler, les yeux fixés sur lui ; puis rompant le silence, il dit : » Comme il n'est qu'un Crillon dans le monde, » ma clémence en sa faveur ne fait pas un exem- » ple ».

Henri III. ayant pris a résolution de faire mourir le Duc de Guise, communiqua son dessein à Crillon. Sûr de son attachement, & instruit de la haine qui étoit entre lui & le Duc, il crut qu'il se prêteroit à le venger d'un rebelle qui méritoit d'être puni de mort. » C'est vous, » lui dit le Roi, que je choisis pour la lui don- » ner. J'y cours, Sire, repliqua Crillon ; & je » réponds que mon épée lui percera le cœur, » dussé-je m'enferrer de la sienne, & mourir au » même instant que lui ». En disant ces mots, il gagnoit la porte du cabinet du Roi ; mais ce Prince lui cria : » Arrêtez, écoutez-moi. Vous » battre avec le Duc de Guise n'est pas ce que » je veux. Le titre seul de chef de la ligue le » rend criminel de Lèze-Majesté : eh bien, » Sire, répartit Crillon, qu'il soit jugé comme » digne de mort, & exécuté ». Henri lui représenta le danger qu'il y auroit de faire arrêter l'idole du peuple : » c'est un coup imprévu, ajoûta- » t-il, qui doit lui arracher la vie ; & c'est de » vous que j'attends. . . . . . . N'a- » chevez pas, Sire, s'écria Crillon ; & permet- » tez moi d'aller rougir, loin de la Cour, d'avoir » entendu mon Roi, pour qui je donnerois » mille fois la vie, me demander le sacrifice de » cet amour pour la vraie gloire, qui m'a coûté » assez de sang pour mériter une estime que je » n'ai pû obtenir. C'est assez, dit Henri ; je vous » connois, & vous pardonne un refus que je ne

» dois qu'à votre trop ſcrupuleuſe délicateſſe ».

Henri IV. eut pour Crillon la même eſtime que ſon prédéceſſeur. On lui a entendu dire ſouvent, lorſqu'il fut ſur le Trône, qu'il n'avoit jamais craint que Crillon ; auſſi ne négligea-t-il rien pour le mettre dans ſes intérêts. Il lui écrivit dès que Henri III fut mort : » Vous aurez » beaucoup de regret à notre commune perte ; » vous avez perdu un bon maître ; mais vous » éprouverez que j'ai ſuccédé en la volonté qu'il » vous portoit. Adieu, brave Crillon ». Tout le monde connoît cette autre lettre où Henri IV, après avoir défait les ligueurs à la journée d'Arques, lui écrivoit. » Pends toi, brave Crillon ; » nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois » pas. Adieu, brave Crillon ; je vous aime à » tort & à travers ». Ce Prince, pour ſe juſtifier de n'avoir rien fait pour Crillon, tandis qu'il achetoit des ſujets rebelles par ſes bienfaits, diſoit ſouvent : » j'étois ſûr du brave Crillon ; & » j'avois à gagner tous ceux qui me perſécu- » toient ». Un jour que Henri IV étoit entouré des plus grands de ſa Cour & des Miniſtres Etrangers, il dit en mettant la main ſur l'épaule de Crillon : » Meſſieurs, voilà le plus grand Capi- » taine du monde ; & je ne ſçache perſonne qui » dans la ſcience de la guerre le ſurpaſſe. Dans » ce moment, Crillon ne voyant dans ſon Roi » que le guerrier, emporté par ſon zèle, répon- » dit vivement : vous en avez menti, Sire ; je » ne ſuis que le ſecond ; vous êtes le premier ». Cette ſinguliere façon de s'exprimer parut plaire au Roi, plus que tous les éloges les plus étudiés.

Crillon joignoit à la bravoure l'obſervance la plus ſcrupuleuſe de la diſcipline Militaire. De

jeunes Seigneurs impatiens de la févérité avec laquelle il la leur faifoit obferver à eux-mêmes, lui firent effuyer à Marfeille une plaifanterie très-déplacée. La Flote Efpagnole croifoit aux environs de cette Ville. Le jeune Duc de Guife, qui étoit Gouverneur de Provence, entreprit de donner l'allarme au brave Crillon; il entra dans fa chambre pendant la nuit, & d'un ton effrayé il lui dit en l'éveillant : » tout eft » perdu ; les Efpagnols ont égorgé la garde, fe » font rendus maîtres du Port & des principaux » poftes de la Ville ». Crillon, fans s'émouvoir demande fes habits & fes armes, & dit qu'il ne falloit pas croire légérement tout ce qu'on rapportoit ; mais que quand les avis feroient véritables, il valoit mieux mourir les armes à la main, que de furvivre à la perte de cette place. En achevant ces mots, il fort & gagne l'efcalier: le Duc de Guife ne pouvant fe contenir, éclata de rire; & Crillon s'apperçut de la raillerie. Il prit un vifage beaucoup plus févere que lorfqu'il penfoit aller combattre ; & ferrant le Duc de Guife par le bras, il lui dir en jurant : » jeune homme, » ne te joue jamais à fonder le cœur d'un hom» me de bien ; harnibieu, fi tu m'avois trouvé » foible, je te donnerois de mon poignard dans » le cœur ». Il fe retira fans rien dire davantage, laiffant le jeune Duc honteux & confondu.

La paix que le Roi avoit faite avec l'Efpagne par le Traité de Vervins, enfuite avec la Savoie par le Traité de Lyon, ne laiffant plus d'ennemis à l'Etat, les guerriers fe trouverent fans occupation. Crillon, à qui le métier de Courtifan oifif ne convenoit point, demanda à fe re-

tirer. Les plus grands Seigneurs envisageoient sa retraite comme favorable à leur ambition, prétendant tous au Régiment des Gardes dont Crillon étoit Colonel. Ce dernier aimoit Rosni, qui, sans paroître désirer cette place, travailloit sous main à se la procurer. Piqué de cette dissimulation, Crillon le pria de lui dire sans détour, s'il seroit bien aise de lui succéder. Rosni s'appercevant de ses soupçons, lui dit, pour le désabuser, qu'il ne voudroit pas de son Régiment, dût-il l'avoir pour rien. » Quoi donc, répartit » brusquement son ami, vous n'estimez pas la » charge de Crillon, digne de vous. Harnibieu, » mon grand Maître, vous êtes un glorieux; ayant » passé par mes mains, elle est digne du plus » huppé de tous les Courtisans ». Le Roi l'ayant laissé le maître de se choisir un successeur, il se décida en faveur de Créqui ; & ne songea plus qu'à se rendre à Avignon. Là goûtant tous les plaisirs de la tranquillité, il ne vit plus rien de grand, que les sentimens qui l'appelloient à Dieu. Il mettoit la même vivacité dans sa dévotion que dans le service de son Prince. Un jour qu'il entendoit prêcher la Passion, au moment que le Prédicateur faisoit la description de la flagellation du Sauveur, la rage & la cruauté des Soldats qui en étoient les Ministres, exciterent toute la fougue de son courage. Presque hors de lui-même ; il se leve en sursaut, porte la main sur son épée, & dit ces paroles si connues, & qui ont passé en proverbe, *ou étois-tu, Crillon.*

La mort tragique de Henri IV, que Crillon apprit dans sa retraite, lui causa la plus vive douleur, & le conduisit à une mélancolie qui dura le reste de ses jours. On le surprenoit sou-

vent fondant en larmes en prononçant le nom de Henri. Mademoiselle de Lussan nous apprend à ce sujet une anecdote qui mérite d'être rapportée. Henri III étoit à Avignon en 1574, avec Henri, Roi de Navarre, Henri, Prince de Condé, & Henri, Duc de Guise. Ces quatre Princes jouoient aux dés chez Crillon, sur une table de marbre, où l'on vit jaillir du sang, dont leur main furent couvertes. On ne put jamais sçavoir d'où il venoit, quelques perquisitions qu'on en fît sur le champ. Cet accident interrompit la partie ; on en raisonna diversement alors ; mais depuis qu'on eut vû pétir successivement de mort violente ces quatre Princes, tous ceux qui avoient été témoins du fait, dont je viens de parler, le regarderent comme le présage sinistre du genre de mort qui les attendoit.

La santé de Crillon s'affoiblissoit si considérablement, que son corps, couvert de blessures, lui refusa tout service. Un état si fâcheux lui fit endurer les plus vives douleurs, qu'il supporta avec beaucoup de courage jusqu'à la mort, arrivée le 2 Décembre 1615.

Il n'est guères de nom, dit Mademoiselle de Lussan, plus connnu parmi nous, que celui du brave Crillon. Sa valeur, son intrépide fermeté, sa tête toujours à lui dans les plus grands pétils, surmontant des obstacles qui paroissoient invincibles à tous autres, ses exploits accumulés & presque toujours achetés de son sang, tout lui a assuré une gloire immortelle. . . . . Le Soldat lui donna le nom d'homme sans peur ; Henri III, celui de brave, & Henri IV, de brave des braves. Sa valeur n'étoit ni téméraire ni féroce. Elle avoit pour guide la prudence ; si quel-

quefois elle en a franchi les régles, des circonſtances critiques qui lui faiſoient une néceſſité de vaincre, l'exigeoient. Si ſa valeur lui fit mériter le ſurnom de brave, ſa générosité, ſa bonté, ſa droiture, ſon déſintéreſſement, ſon amour pour tous les devoirs, le marquerent au coin du plus honnête homme de ſon ſiécle. Tant de vertus réunies ne furent point ſans défauts. Un mot équivoque le révoltoit; & d'abord il portoit les choſes aux dernieres extrémités. De cette délicateſſe réſultoient des combats, des duels qui le firent regarder quelquefois comme pointilleux. Il pouſſa ſouvent la franchiſe juſqu'à la brutalité. Il fut ſujet à jurer; il ne pouvoit s'en empêcher, même en ſe confeſſant des juremens dont il promettoit de ſe corriger. Tel fut, Madame, le brave Crillon : tant que la valeur & la probité ſeront cheres à la Nation Françoiſe, ſa mémoire y ſera précieuſe.

Pour groſſir le ſecond volume de ſon hiſtoire, & le rendre à peu près égal au précédent, Mademoiſelle de Luſſan y a joint un Recueil de différentes piéces tirées des Ouvrages faits à l'honneur du brave Crillon, après ſa mort, & une hiſtoire généalogique de la Maiſon des Balbe-Berton de Crillon. Ce que je trouve dans cette généalogie de plus remarquable, c'eſt que cette maiſon deſcend de celle des Balbus, qui a donné à l'Empire Romain des Empereurs & des Conſuls.

Parmi quelques défauts de prolixité, qui ſont aſſez familiers à Mademoiſelle de Luſſan, on ne ſauroit nier qu'il n'y ait en général, beaucoup d'ordre, de netteté, & d'intérêt dans ſon hiſtoire. Les faits y ſont bien circonſtanciés & bien liés enſemble; le ſtyle en eſt coulant. Pour

éclaircir & orner son sujet, l'Auteur a sçu rappeller avec art plusieurs événemens tirés de l'histoire générale. Les intrigues de la ligue, l'ambition de ceux qui en étoient les auteurs, s'offrent dans leur véritable jour. On y voit en même tems l'intrépidité, la clémence, la valeur, & les autres vertus héroïques de Henri le Grand. On y trouve des portraits bien dessinés, des anecdotes curieuses; & si les réflexions n'ont pas toujours le mérite de la nouveauté, elles ont celui de la justesse & de la brièveté.

Madame Vatry.

Malgré la longueur de cette lettre, vous me permettrez, Madame, de joindre encore ici les noms de quelques autres femmes qui ont écrit dans le même tems, & en particulier celui de Madame de Vatry, née dans la même année, que Mademoiselle de Lussan. Louise-Marguerite Buttet, qui avoit épousé un Notaire de Paris, nommé Vatry, réunissoit les qualités du cœur, les agrémens de l'esprit, & les charmes de la figure. Elle étoit amie intime de Madame la Marquise de Lambert; & plusieurs Poëtes l'ont célébrée dans leurs écrits. Elle faisoit elle-même des vers passables pour ses sociétés, mais peu dignes de remplir l'espace immense qu'ils occupent dans les *Amusemens du Cœur & de l'Esprit*. On y trouve des Epithalames, des Bouquets, des Epitres, des Chansons, & surtout beaucoup de remerciemens à tout ce que lui disoient d'obligeant, de galant & de tendre les versificateurs de son tems. Elle rendoit avec usure les éloges qu'ils lui prodiguoient; & toutes ces petites piéces réunies forment une collection plus abondante qu'agréable. Ce concours de louanges, & la multitude de ceux qui les donnent, montrent combien Mad.

Vatry étoit eſtimée, chérie, recherchée, honorée de tous ceux qui avoient le bonheur de la connoître ; & c'eſt ce qui peut avoir engagé l'Editeur à mettre au jour tous les vers de ſociété, que cette Dame compoſoit ſur le champ, dans les intervales de ſanté que lui laiſſoient des migraines violentes. Elle les a ſoutenues pendant près de trente ans, avec une conſtance & une tranquillité qui n'ont peut-être jamais eu d'exemple. Ses maux ne lui ont rien fait perdre de ſes graces ordinaires ; ſon eſprit étoit toujours brillant ; ſa converſation toujours agréable. Madame Vatry eſt morte à Paris en 1752, âgée d'environ ſoixante-dix ans ; & a été enterrée aux Carmes de la Place Maubert. Voici ſon Epitaphe qui a été faite par M. Guis.

Paſſant, arrête ici tes pas.
Sous ce marbre repoſe une épouſe chérie,
Une mere adorable, & la plus tendre amie :
Les graces à l'envi formerent ſes appas.
Les Muſes de leurs dons ornerent ſon génie.
Une cruelle maladie,
Long-tems ſur ſes beaux jours répandit ſon poiſon ;
Mais contre ſes rigueurs, ſa grande ame affermie,
Signala ſa conſtance & ſa religion.

Madame Vatry a laiſſé deux fils, dont l'un a hérité de la Charge de ſon pere ; le ſecond eſt entré dans le ſervice.

Après ce que je viens de vous dire des vers de cette Dame, vous ne vous attendez pas à en trouver ici un grand nombre. Je choiſirai ce qu'il y a de plus ſupportable, pour vous donner quel- *Vers de Madame Vatry.*

que idée de son talent pour la poësie. Voici d'abord quelques inscriptions qu'elle composa pour la Ménagerie de Chantilly.

*LE PORC-EPIC.*

Lorsque l'on me poursuit, je décoche mes dards :
En cela différent de la jeune Silvie,
Qui ne lance ses doux regards,
Qu'afin d'être mieux poursuivie.

*L'OURS.*

L'Ours, quand il veut, étouffe en embrassant;
Maints Courtisans en voudroient faire autant.

*LE CHAMOIS.*

J'ai, comme une fillette encor dans son jeune âge,
La peau douce, & l'humeur sauvage.

Vous ne serez peut-être pas fâchée, de voir de quelle maniere Madame de Vatry a parodié la fable si connue du Renard & du Corbeau.

Joli tendron sur l'herbette couché,
Laissoit voir un charmant corsage.
Un jeune amant par ses yeux alléché,
Lui tint à peu-près ce langage.
Eh, bon jour, charmante Isabeau;
Que vous avez d'appas! que votre corps est beau!
Avec ce parfait assemblage,
Si votre humeur n'est point sauvage,
Vous êtes le Phénix des Belles de ces Bois.
A ces mots Isabeau ne se sent pas de joie;

Et ſoit par foibleſſe, ou par choix,
Elle devient du jeune Amant la proie.
Le galant refroidi, lui dit : mon petit cœur,
Sachez que tout conteur
Vit aux dépens de celle qui l'écoute.
Cette leçon déplut beaucoup ſans doute.
Le tendron honteux & confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

M. Fuzelier ayant été nommé Procureur Général, dans une Société d'amis, qui s'étoit érigée en Parlement, fit ce couplet :

A table, mes chers amis,
Faiſons que le plaiſir dure.
Avec Vénus & ſon fils,
Turelure,
On ne peut trop tôt conclure,
Robin turelure.

Madame Vatry répondit à M. Fuzelier par les couplets ſuivans, qui marquent qu'elle ſe connoiſſoit en procès & en amour.

Le Procureur Général
Va trop vîte en Procédure ;
Dans le tendre Tribunal,
Turelure,
Appointer vaut bien conclure,
Robin turelure.

✠

Il eſt de charmans délais,
Dans la tendre Procédure ;

L'Amour comme le Procès,
Turelure,
Finit quand on ſçait conclure,
Robin Turelure.



Le Plaidêur comme l'Amant,
Cherche toujours à conclure ;
Chicannez-les finement,
Turelure,
L'Amour & le Procès dure ;
Robin Turelure.

Mlle Maſquiere. Une autre femme dont il eſt auſſi parlé dans les *Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit*, eſt Mademoiſelle Maſquiere, qui étoit à peu-près, de l'âge de Madame Vatry. Elle étoit fille d'un Maître d'Hôtel du Roi, qui lui laiſſa peu de bien ; mais ſon économie, & ſon amour pour les Lettres lui procurerent une vie heureuſe. Elle fut l'amie particuliere de Mademoiſelle l'Héritier, à laquelle elle a laiſſé un legs par ſon teſtament, & qui a fait ainſi ſon Epitaphe.

Son eſprit éclairé d'une docte clarté,
Fut rempli de ſolidité.
Ses vers furent ornés d'une noble élégance ;
Et l'on vit ſes vertus, ſes talens, ſa ſcience,
Couronnés par la piété.

Les Ouvrages de Mademoiſelle de Maſquiere n'ont point été recueillis ſéparément ; & parmi ſes Poëſies, que l'on trouve éparſes dans divers Recueils, on compte principalement la *Deſcrip-*

*tion de la Galerie de Saint-Cloud*, *l'origine du Luth*, une *Ode ſur le Martyre*, & une *Elégie*. Pour vous donner une idée de ſon talent Poëtique, je choiſirai ſon Elégie, comme étant la Piéce où j'ai cru remarquer le plus de facilité & de délicateſſe.

Importun ſouvenir d'un aimable infidele,
Pourquoi faut-il encor que mon cœur te rappelle ?
Et toi, cher inconſtant, qui viens de me trahir,
Pour t'avoir trop aimé, ne puis-je te haïr ?
Qu'ai-je dit ! De quel nom appellé-je un parjure,
Qui fait à mon amour la plus cruelle injure?
Ah ! puiſque de mon cœur je ne puis le bannir,
C'eſt pour le déteſter, qu'il faut m'en ſouvenir.
Prenons dans ce deſſein, l'amour même pour guide ;
Autant que je l'aimai, haïſſons le perfide ;
Mon cœur à ce ſeul prix peut être aſſez vangé ;
Transformons en fureur mon amour outragé ;
Et que de mes bontés l'éternelle mémoire,
Me faſſe de ſon crime une image plus noire.
Rappellons, s'il le faut, ces trop heureux momens,
Où mon cœur répondoit à ſes empreſſemens.
Hélas ! je me faiſois mille tendres allarmes ;
Au gré de mon amour, j'avois trop peu de charmes ;
Je ne croyois jamais combler tous ſes deſirs ;
Et j'étois malheureuſe au milieu des plaiſirs.
Je preſſentois déjà ſa fatale inconſtance :
Du plus parfait amour injuſte récompenſe !
Ingrat, pour m'attirer un ſi cruel tourment,
Qu'avois-je fait. Hélas ! j'aimois trop tendrement.
Quoi ! faut-il qu'aujourd'hui trop d'amour nous ſépare !
De quoi me punis-tu ? Va cruel, va barbare,

Cours chercher ma rivale; apprends lui mes douleurs;
Donne à tes trahiſons les plus vives couleurs.
Son cœur eſt à ce prix. Plus tu ſeras coupable,
Plus à ſes yeux charmés tu paroîtras aimable.
Mais ne te flatte pas d'être long-tems heureux:
D'une infidélité l'exemple eſt dangereux.
Tu vas au changement lui ſervir de modele;
Pour punir un perfide, il faut une infidele.
Sur ma ſincere ardeur alors ouvrant les yeux,
Peut-être, mais trop tard, tu me connoîtras mieux;
Et peut-être honteux de ta lâche inconſtance,
Tu viendras à mes pieds expier ton offenſe.
O Ciel! s'il revenoit encore à mes genoux!...
Mais que fais-je. Je ſens affoiblir mon courroux.
Tu ſoupires! mon cœur, n'en dis pas davantage;
Je ne t'entends que trop, ſans ce honteux langage.
Hélas! à me trahir tout conſpire en ce jour;
Et ma haine eſt plus tendre encor que mon amour.

Mad. du Hallay. Les *Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit*, que j'ai déjà cités pluſieurs fois, font mention d'une Madame du Hallay, dont on vante fort la beauté & les talens. On la compare aux Graces pour la figure, & aux Muſes pour l'eſprit, le goût, & ſon génie pour la Poëſie. Quelques vers de ſa façon, que je ne rapporte pas, ſemblent démentir une partie des éloges que lui ont prodigués les beaux eſprits de ſon tems. Elle habitoit dans la rue de la Ceriſaye, une maiſon qu'ils ont célébrée comme un ſecond Parnaſſe, où la Muſe qui y préſidoit, réuniſſoit tous les talens.

Mad. de Ferrieres. On parle encore dans le même Recueil, d'une Madame de Ferrieres, amie de Madame de Vatry, & dont on rapporte un bouquet en vers, qui

qui n'a que le mérite ordinaire de ces sortes d'Ouvrages, faits pour intéresser uniquement ceux qui en sont l'objet.

Si quelques vers de société, quelques Lettres écrites avec autant d'esprit que d'agrément, suffisent pour mériter une place dans l'Histoire Littéraire des Femmes Françoises, on ne peut la refuser à Madame d'Ussé & à Madame la Marquise de Simiane. Mais comme ces petits Ouvrages perdent leur prix hors de l'occasion qui les a fait naître, je vous renvoie au même Recueil, si vous avez quelque curiosité de les connoître; & vous me dispenserez d'en grossir cette Lettre, qui passe déjà les bornes que je me suis prescrites. Mesdames d'Ussé & Simiane.

Je suis, &c.



## LETTRE XXV.

1684. Madame de Gomez. J'AI lu, Madame, tous les Ouvrages de Madame de Gomez; & je puis répondre à l'envie que vous avez de les connoître. Mais je ne sçais si vous avez réfléchi que la tâche que vous m'imposez, est fort longue, & que Madame de Gomez n'a pas moins écrit, que Mademoiselle de Lussan, dont vous avez trouvé les productions si nombreuses. Jettez un coup d'œil sur le détail que je vais vous en faire; & vous verrez combien j'ai de choses à vous dire. Nous avons de Madame de Gomez 1°. Les *Journées amusantes*, en huit volumes. 2°. Les *Cent Nouvelles nouvelles* en 35 ou 36 parties. 3°. *Crémentine, Reine de Sanga*, 2 volumes. 4°. *L'Histoire secrette de la Conquête de Grenade*, 1 volume. 5°. L'*Histoire du Comte d'Oxfort*, avec celle d'*Eustache de St Pierre*, au Siége de Calais. 6°. Un volume d'Œuvres mêlées, où se trouvent des Piéces de Théâtre & autres Ouvrages de Poësies. 7°. L'*Histoire* d'*Osman, dix-neuvieme Empereur des Turcs*, 4 parties. 8°. Les *Entretiens Nocturnes*, 1 volume. 9°. *La jeune Alciane*, 3 volumes. 10°. Le *Triomphe de l'Eloquence*, 1 volume. 11°. Les *Anecdotes Persannes*, 2 volumes.

Madame de Gomez, âgée (en 1767) d'environ 84 ans, & détachée du monde depuis nombre d'années, vit à S. Germain-en-Laye, où elle fait toujours l'agrément de ceux qui la connoissent. Elle est fille de Paul Poisson, ancien Comédien du Roi, & sœur de François-Arnoul Poisson que nous avons

vu jouer les rôles de Crispin, & autres caractères comiques, avec tant de succès. Madeleine Angélique Poisson, née à Paris le 22 Novembre 1684, épousa en premieres nôces, Dom-Gabriel de Gomez, Gentilhomme Espagnol, dont elle est restée veuve, sans enfans; c'est sous ce nom qu'elle a fait imprimer tous ses Ouvrages; & quoiqu'elle ait eu un second mari, nommé Bonhomme, à l'exemple de Madame de Villedieu, elle a préféré & gardé le nom de son premier époux. Les *Journées amusantes* sont un de ses écrits qui lui ont fait le plus de réputation. C'est un Recueil d'historiettes, renfermées sous un plan général, à l'imitation des *Nouvelles* de la Reine de Navarre, du *Voyage de campagne* de Madame de Murat, & autres productions de ce genre, dont je vous ai entretenu dans quelques-unes de mes lettres. Ce plan ne présente donc rien de neuf; des personnes ennuyées du tumulte de la Ville, font partie d'aller s'enfermer pour quelques jours dans une maison champêtre, d'y raconter des histoires, ou de disserter sur quelque sujet de galanterie ou de morale. Ce sont ces dissertations & ces histoires qui composent les huit volumes des *Journées amusantes*. Il suffira, pour vous en donner une idée, de parcourir une ou deux de celles qui pourront vous intéresser davantage. Je commencerai d'abord par quelques réflexions sur l'Amour. L'Auteur y combat le sistême de ceux qui prétendent que ce Dieu est la cause & la source de la dépravation des mœurs. » Cela peut arriver, dit Madame de Gomez, dans un cœur naturellement » vicieux. C'est son premier penchant au vice, » qui corrompra son amour, & non pas son amour » qui le portera au vice.

Journées Amusantes.

» Au contraire un sujet né avec les dispositions » nécessaires pour la vertu, qui profitera par elle » de son éducation & de ses exemples, dont » l'ame noble & bienfaisante ne lui inspire que » de grands sentimens; lorsque l'amour viendra » l'assujettir, il ne s'offrira à ses regards que sous » sa véritable figure : il ne fera que cimenter les » principes de l'éducation : l'honneur & la pro- » bité seront inséparables de sa passion : il ne » cherchera pour plaire, que les voyes qu'enseigne » l'équité : l'Amour ne lui confiera son flambeau, » que pour faire éclater ses grandes actions, ou » la noblesse de ses sentimens : la dissimulation, » l'intérêt & l'envie lui seront inconnus : chez » lui l'amour fait naître les momens; & jamais » les momens ne font naître l'amour : bien loin » que cette passion détruise la société, elle en » fait l'union & l'agrément; elle adoucit le natu- » rel le plus féroce; elle donne des lumieres à » l'esprit le moins éclairé, & trouve le moyen » d'attendrir l'ame la plus barbare : sans l'amour » le monde eut resté dans le néant; lui seul l'en » a retiré; lui seul le soutient : comment donc un » sentiment si nécessaire au mouvement de tout » l'Univers, peut-il être accusé du désordre des » mœurs ?

» Il ne faut pas confondre la débauche avec » l'amour : la premiere porte les hommes au dé- » réglement, & l'autre les en retire. Combien » de fois a-t'on vu des hommes, que le tems, » les occasions & les compagnies entraînoient » dans les plaisirs les plus pernicieux, & qui s'a- » bandonnant à la fougue de leur jeunesse, vo- » loient d'objets en objets, sans choix, sans ré- » flexion, & comme enivrés des frivoles délices

» d'une vie libertine, s'en retirer tout-à-coup par
» le pouvoir de l'amour.

» Un objet les frappe, les occupe; ils l'aiment
» enfin; plus de vices; tout disparoit à l'aspect de
» cet objet que la sagesse leur oppose comme
» une digue nécessaire à l'impétuosité de leur tem-
» pérament; arrêtés, attachés par des nœuds
» sacrés & indissolubles, ils ne regardent leur
» conduite passée qu'avec honte; & la noble am-
» bition de se rendre dignes de ce qu'ils aiment,
» leur donne en même-tems, celle de faire oublier
» le déréglement dans lequel ils s'étoient plon-
» gés: voilà le véritable pouvoir de l'amour; tout
» ce qui se meut par l'autorité des sens, n'est point
» amour; c'est débauche.

» L'Etre increé n'a rien fait pour nous, que par
» amour: l'amitié qui unit les hommes, est amour;
» il ne change de nom que par la différence des
» deux sexes, lorsqu'il les unit l'un à l'autre;
» mais alors ce ne sont point les sens qui condui-
» sent l'amour; c'est l'amour qui conduit les
» sens ».

» Si l'on a peint l'amour enfant, continue
» Madame de Gomez, c'est pour marquer son in-
» nocence: on lui met un bandeau sur les yeux,
» pour prouver qu'il doit moins s'attacher au fra-
» gile éclat des beautés du corps, qu'à la solidité
» de celles de l'ame: ses fléches & son carquois
» font voir la solidité de celui qu'il conduit; &
» on ne lui accorde le grand titre de Dieu, que
» pour exprimer sa pureté: si l'intempérance des
» hommes le défigure, c'est leur faute & non la
» sienne; ce n'est point la doctrine qui corrompt
» le disciple, c'est le disciple qui corrompt la
» doctrine. . . . . . . . . . . . . .

» Le cœur eſt fait pour être occupé ; qui n'aime
» rien, n'eſt rien ; il faut aimer pour croire qu'on
» mérite d'exiſter ; mais j'entends aimer, de l'a-
» mour que je viens de dépeindre ».

A l'exemple de Madame de Gomez, je paſſe-rai ſucceſſivement des réflexions aux hiſtoires, & des hiſtoires aux réflexions.

Il y avoit autrefois beaucoup de petits Souverains en France, qui poſſédant chacun un coin de terre, avoient ſouvent des guerres à ſoutenir les uns contre les autres : un des plus conſidérables étoit le Comte de Ponthieu, pour lequel Thibault, neveu du Comte de Saint-Paul, remporta pluſieurs victoires conſidérables : le Comte de Ponthieu ſut reconnoître ces ſervices, & accorda ſa fille à Thibault, qui en étoit amoureux & aimé : voilà, Madame, les trois Héros de l'Hiſtoire intitulée *la Princeſſe de Ponthieu.*

La Princeſſe de Ponthieu.

La félicité de ces deux époux n'étoit troublée que par le chagrin de n'avoir point d'enfans, & toute la famille en déſiroit au moins un. On étoit fort dévot alors ; & l'on imagina qu'un Pélerinage à Compoſtelle feroit plus d'effet, que toutes les careſſes du Prince à la Princeſſe ſa femme. Le projet s'exécute ; & les voilà tous les deux en chemin : malheureuſement il y avoit une épaiſſe forêt à traverſer ; ils y ſont arrêtés par huit voleurs. (Notez que Thibault avoit envoyé tout ſon monde devant.) Thibault eſt lié & attaché à un arbre ; pour la Princeſſe, les Brigands la trouvent jolie, & la réſervent à quelque choſe de mieux : ils avoient ſans doute deviné que le voyage de Compoſtelle n'étoit entrepris que pour obtenir du Ciel un héritier de la Couronne ; ils réſolurent de hâter l'accompliſſement de ce déſir ; & en préſence

même de Thibault, ils alloient y employer leurs ſoins, (ils avoient tiré au ſort pour voir quel ſeroit le premier, & conſéquemment le plus heureux) lorſqu'un bruit de chevaux les effraya & leur fit prendre la fuite. Ce bruit vient fort à propos; & Madame de Ponthieu touchoit peut-être au moment d'être mere, avant que d'avoir achevé ſon Pélerinage. Mais quelle fut la ſurpriſe du mari, lorſque ſa femme, au lieu de venir le délier, & ſe féliciter avec lui de la façon miraculeuſe dont le Ciel l'avoit délivrée de ces barbares, s'avança ſur lui, & voulut le percer de ſon épée: elle ne pouvoit, dit Madame de Gomez, ſoutenir l'idée que l'on eût voulu la déshonorer devant ſon mari, & ne croyoit pas que jamais il voulût lui pardonner. L'abſurdité de ce raiſonnement, Madame, feroit plutôt penſer que la Comteſſe de Ponthieu étoit fâchée que l'aventure n'eût pas été plus loin: un mari peut-il être aſſez injuſte, pour punir ſa femme d'une faute qu'elle n'a pas commiſe! Quoi qu'il en ſoit, la Comteſſe de Ponthieu devient folle, & dit à ſon mari qu'il ne mourra jamais que de ſa main: ils reviennent chez eux; la même folie continue; & le pere voyant qu'il ne peut faire entendre raiſon à ſa fille, ordonne que l'on conſtruiſe une eſpece de tonneau, dans lequel il l'expoſe en ſecret ſur la mer, & l'abandonne au gré des vents: des Marchands Flamans la rencontrent; ſa folie ſe diſſipe; (ce fut l'affaire d'un moment,) & elle eſt vendue au Sultan d'Almerie, qui en devient amoureux, l'épouſe, & la proclame Sultanne. Au bout de neuf ans, le Comte de Ponthieu & Thibault, par une ſuite d'événemens qu'il ſeroit trop long de vous décrire, ſont conduits en eſclavage à Almerie, & prêts

d'être immolés en l'honneur du Sultan ; c'étoit l'usage. La Sultanne les reconnoit, & demande leur grâce ; elle lui est accordée : le lendemain elle les fait venir, les questionne, toujours sous le voile, & leur fait conter leur Histoire : enfin elle se découvre ; & l'on vit couler, de part & d'autre, les larmes les plus ameres : je ne puis vous donner une idée plus juste de cet endroit, qu'en le comparant à l'Histoire de Joseph, lorsque ses freres vinrent chercher du bled en Egypte. L'une est copiée sur l'autre.

Cependant la Princesse qui ne craignoit plus la colere de son mari, quoiqu'elle eût consenti aux desirs du Sultan, & qu'elle en eût eu deux enfans, brûloit de retourner dans son pays : Thibault, de son côté, toujours fort amoureux de sa femme, à qui il n'eut pas l'esprit de faire le plus petit reproche, désiroit aussi de partir. Le Sultan étoit en guerre alors ; & à la recommandation de la Sultanne, Thibault est chargé de la conduite des armées ; il remporte des victoires considérables, & est regardé dans le pays, comme un Dieu Tutélaire. Sa femme se faisoit un parti tandis qu'il se couvroit de gloire ; & à son retour elle exécuta le projet qu'elle avoit formé : ses moindres volontés étoient des ordres ; & tout ce qu'elle demandoit lui étoit accordé : le Sultan étoit un bonhomme ; & pour ne point trouver de difficulté dans le cours de son Roman, Madame de Gomez en a fait un mari à la françoise, qui sans inquiétude, & sans jalousie, laisse sa femme sur sa bonne conduite : la Princesse en a déjà profité, & a fait entrer Thibault dans tous les droits d'un mari. Elle prétexte une grossesse, demande au Sultan la liberté d'aller prendre l'air dans une de ses

maisons de campagne, & d'y être accompagnée par Thibault, & par le bonhomme. Le Sultan consent à tout; on équipe un vaisseau; car il falloit passer la mer; il est rempli de tous les gens que la Princesse avoit mis dans ses intérêts; & on leve l'ancre. La course fut dirigée vers les côtes de France; & la Sultanne toujours honnête, écrivit au Sultan la lettre suivante.

» Si je n'avois eu que ta générosité à combat-
» tre, je t'aurois découvert la cause de ma fuite;
» persuadée que tu l'aurois favorisée plutôt que
» de l'empêcher : mais ton amour & ta religion
» étant des obstacles invincibles, il m'a fallu em-
» ployer la ruse pour sortir de ton empire : je ne
» te quitte point par un esprit d'inconstance : je
» suis mon époux, mon pere & mon frere, qui
» sont les trois captifs dont tu m'avois accordé la
» vie : mon époux ayant exposé la sienne pour ta
» gloire, celle de ton Etat, & la sureté de ta per-
» sonne, m'a acquitté des obligations que je te
» dois : je suis Chrétienne & Souveraine avant
» que d'être à toi : ainsi tu vois à quoi mon rang
» & ma foi m'engagent : je n'oublierai jamais
» l'honneur que tu m'as fait; & ma reconnois-
» sance sera éternelle : je te laisse ma fille, que son
» adolescence m'a forcée d'abandonner : regarde-
» là avec des yeux de pere : je te souhaite tout le
» bonheur que tu mérites, & prie le Ciel avec ar-
» deur, qu'il te donne les lumieres divines qui
» manquent à tes vertus ».

Le Sultan lit cette lettre & se console : la Princesse de Ponthieu rentre dans ses Etats; & quelque tems après Thibault, par la mort du pere, devient le Souverain du petit Royaume de sa femme.

Je n'ai lu cette Hiſtoire en entier, que pour vous, Madame; & vous devez m'en ſçavoir gré. Je ne releverai point les défauts de vraiſemblance; le précis que je vous envoye, ſuffit pour vous en faire appercevoir une partie. Voyons ſi vous ſerez plus contente des *inſtructions d'une mere à ſa fille*, pour la conduite générale de la vie. Le but de la mere, dans ce morceau, eſt de prévenir ſa fille, qu'elle fait élever dans un Couvent, contre le trop de penchant pour la vie Religieuſe, ou la tiédeur pour des devoirs qui ſont ſacrés. Madame de Gomez prétend que la jeuneſſe aime la nouveauté, & ne ſe livre que trop ſouvent à la mauvaiſe foi, & aux diſcours attrayans des Religieuſes, qu'une grille inacceſſible a rendues ſouvent plus à plaindre, que les filles même, dont le monde a corrompu les mœurs : ce ſont ſes propres termes.

» Lorſque les remords, dit-elle, viennent aſſaillir dans le Cloître, il faut des grâces toutes » particulieres, pour y apporter du remede, puiſ» que les ſeules qui pourroient être efficaces, ſont » les mêmes qui cauſent notre douleur : la retrai» te, la priere, une vie unie & pénitente, fai» ſant notre chagrin, elles ne peuvent plus ſervir » à notre conſolation ; on ſe peint le monde avec » des couleurs ſi vives & ſi belles, que l'on brûle » du déſir d'y paroître, & que l'on gémit de » l'impoſſibilité de ſuivre ſes deſirs..... L'i» magination ſe forme des objets pleins de char» mes, des choſes qui ne ſont réellement que » des ſujets de douleur & d'amertume : le vice » prend la forme de la vertu; & ſans pécher ſelon » le monde, on péche doublement, ſelon Dieu. » ............... Toutes les paſſions ſont » en nous : lorſqu'elles peuvent s'évaporer, elles

» ſe rallentiſſent ; mais quand on eſt condamné
» à les renfermer pour jamais , elles prennent
» ſur nous un empire qu'on ne peut preſque ſur-
» monter. . . . . . . . . . . . . . .
» Les charmes dont le Ciel vous a pourvue , ma
» fille , en ſatisfaiſant mes yeux , me font trem-
» bler pour l'avenir : la beauté fut toujours l'é-
» cueil de la vertu, lorſqu'on ne prend pas ſoin
» d'enrichir ſon ame des tréſors qui peuvent la
» ſoutenir dans les divers changemens de la vie.
Madame de Gomez fait voir enſuite à ſa fille, que le bien & l'indigence même égarent ſouvent une femme & la conduiſent à ſa perte. » Une
» fortune brillante, une aiſance certaine, une plei-
» ne abondance, amenent le luxe ; & la coquet-
» terie le ſuit de près : le monde, les louanges ,
» un encens perpétuel , accoutument à la flatte-
» rie, qui conduiſant à la vanité, portent ſouvent
» à ſe faire une gloire du nombre de ſes Adora-
» teurs : l'ame s'amollit ; le cœur s'égare ; & l'on
» abandonne à la foule, une réputation qui doit
» être plus chere que la vie.
» L'indigence, les malheurs, d'éternels cha-
» grins, une vie mêlée d'amertume ne ſont pas
» moins fatals à la vertu : on ſe ſert de la beauté
» pour vaincre ſes ennemis , pour ſe faire des
» partiſans dans ſon infortune : on profite de ſes
» charmes ſéducteurs ; on trouve des conſolateurs ;
» & la réputation céde bientôt à la reconnoiſ-
» ſance ».

Vous ſerez de l'avis de Madame de Gomez ; nous habitons un pays où la médiocrité de la fortune , ſouvent occaſionnée par le luxe, perd la plûpart des femmes. J'ai vu de malheureuſes victimes , trop foibles pour ſoutenir leur miſere, ſe

facrifier aux défirs d'un homme, dont, en des tems plus heureux, elles n'auroient pas même fouffert les vifites : j'ai vu des meres dans l'indigence, vendre, pour en fortir, l'honneur & la réputation d'une fille, à qui malheureufement la nature avoit accordé quelques attraits : j'ai vu, à la honte du fiécle, des maris confommer leur fortune, & vivre aux dépens de leurs femmes, qui par un commerce infâme & criminel, faifoient trafic de leurs charmes & de leurs faveurs.

» Si votre heureux deftin vous fait jouir d'un » hymen fortuné, que l'amour, la confiance & » la vertu vous y maintiennent : fi au contraire le » Ciel vous fait tomber dans un état fâcheux, » troublé par la mifere & les chagrins domefti- » ques, cherchez des amis moins touchés de votre » beauté, que fenfibles à votre vertu. N'adouciffez » la rigueur de votre fort, que par les fecours que » cette vertu vous peut donner ; & fi cette con- » duite trouve des cœurs endurcis, n'en deman- » dez qu'à celui qui feul peut tirer les mortels des » abîmes les plus profondes.

» Si vous aimez votre époux, & qu'il réponde » mal à votre tendreffe, que la douceur, la com- » plaifance & la pureté de vos mœurs, foient les » feules armes dont vous vous ferviez pour le ra- » mener à vous : fi vos foins ne peuvent rien fur » lui, ne cherchez point à vous en confoler : fi » c'eft un nœud mal afforti, & que vous fentiez la » même indifférence l'un pour l'autre, faites en- » forte qu'elle n'attire point chez vous le dérégle- » ment ; & fuyez les occafions de trouver dans un » autre, les charmes qui manquent à votre époux : » que la force du devoir vous tienne lieu de la » tendreffe que vous ne fentez pas : c'eft dans ces

» sortes de situations, que la vertu est difficile à
» pratiquer; mais c'est aussi le tems où elle est la
» plus nécessaire, & qu'elle se fait voir avec le plus
» d'éclat.

Madame de Gomez fait ensuite quelques réflexions sur les veuves, qui, selon elle, doivent reprendre la modestie d'une fille, en possédant la science d'une femme. Elle veut aussi qu'une jeune fille s'orne l'esprit des choses qui peuvent lui donner de l'élévation : » mais ne tirez point, ajoute-
» t'elle, d'orgueil de ce que vous saurez, mais seu-
» lement la connoissance de ce que vous ne sau-
» rez pas ».

Quelle différence, Madame, de ces instructions, aux *avis d'une mere à sa fille* par Madame la Marquise de Lambert! Madame de Gomez effleure les objets, & n'en montre que la superficie; réduit ses leçons à deux ou trois articles, & en passe sous silence d'essentiels, & sur lesquels une jeune fille a besoin de lumieres : mais rien n'échappe à la sagacité de Madame de Lambert; pleine de son sujet, elle le creuse & l'approfondit dans tous ses points : les vertus nécessaires à une femme, & ses différentes nuances y sont mises dans tout leur jour; spectacles, jeu, talens, étude, art de plaire, ménage, rien n'y est oublié : en un mot, on peut regarder l'Ouvrage de Madame de Lambert, comme un Traité complet d'éducation.

Jean de Calais.

L'Histoire de Jean de Calais, Madame, vous plairoit peut-être plus que la précédente, si le merveilleux n'en faisoit le dénoûment; Madame de Gomez y avoit souvent recours; & c'est le moyen de sortir d'embarras. On se tire aisément d'affaire par le secours d'un génie ou d'un Dieu, qu'on a toujours à ses ordres.

Jean de Calais s'étoit distingué sur mer, l'avoit purgée de Pirates & de Voleurs, & enfin avoit mérité que la Ville de Calais, où il étoit né, lui donnât son nom, & lui élevât des arcs de triomphe. Il venoit jouir de ces honneurs, lorsqu'une tempête affreuse le jetta dans une Ile qu'il croyoit n'être point habitée, & où il fut très-bien reçu : au milieu d'une place publique, il vit un homme nud, déchiré par des chiens ; il en demanda la raison : on lui répondit que telle étoit la punition de ceux qui mouroient sans payer leurs dettes ; que leurs corps étoient ainsi exposés aux bêtes pour en être la proye, & que leurs ames étoient errantes, sans que les intelligences éternelles leur donnassent le lieu de repos destiné aux Justes.

Jean de Calais grand & généreux, pria qu'on lui donnât l'état des dettes de cet homme, les acquitta, & lui fit faire des funérailles : cette action le rendit célebre dans l'Ile ; on lui fournit un vaisseau pour s'en aller ; & on le combla de présens. Il étoit sur le point de partir, lorsqu'il trouve deux femmes magnifiquement habillées, dont l'une surtout étoit très-jolie : Jean de Calais s'en approche, & lui dit qu'il l'aime : elle lui répond sur le même ton : & les voilà mariés. Les deux Amans abordent à Calais, & y sont assez mal reçus par le pere, qui reproche à son fils d'avoir épousé une Aventuriere : il est vrai que cette femme cachoit soigneusement sa naissance ; mais enfin le secret lui devint à charge ; & elle découvrit, ou plutôt fit découvrir qu'elle étoit fille du Roi de Portugal : ce Monarque en est instruit, consent à ratifier le mariage ; & l'on vient en grande cérémonie chercher la Princesse : parmi les Seigneurs destinés à composer son cortége, il se trouva un

D. Juan, qui autrefois lui avoit fait l'amour, & en avoit été maltraité : le bonheur de Jean de Calais le rendit furieux ; il résolut de s'en défaire ; & pendant le voyage il prit si bien son tems, qu'il le précipita dans la mer sans que personne s'en apperçut. La Princesse de Portugal ne voyant plus un mari qu'elle adoroit, pensa expirer de douleur : elle arriva chez son pere qui regretta aussi beaucoup Jean de Calais ; & D. Juan fit si bien, qu'au bout de deux ans, il obtint du Roi son consentement pour épouser sa fille. Le jour du mariage étoit pris, lorsque Jean de Calais reparut : il s'étoit sauvé des eaux sur les débris d'un vaisseau, & avoit vécu seul dans une isle, où après deux ans, il vit un homme qui l'aborda & lui dit :

» Je ne suis venu ici que pour toi : promets-
» moi de me donner la moitié de ce que tu ché-
» ris le plus ; & je te jure à mon tour d'empêcher
» le mariage & le triomphe de D. Juan.

Jean de Calais, à qui ce génie avoit assûré que sa femme l'aimoit toujours, promit tout, & le lendemain à son réveil, il se trouva dans le Palais du Roi de Portugal, sans savoir comment il y étoit venu. Il se jette à ses pieds, se fait reconnoître par la Princesse, conte son aventure, fait punir D. Juan, & est proclamé héritier de la Couronne. On en faisoit les réjouissances avec le plus grand éclat, lorsque la même figure qui avoit retiré Jean de Calais de son isle sauvage, vint le trouver.

» Reconnois, lui dit-il, celui qui t'a protégé,
» & conduit dans ce Palais : souviens-toi que tu
» m'as promis la moitié de ce que tu as de plus
» cher au monde : auras-tu assez de vertu pour te-
» nir ta parole ? Oui, lui répondit Jean de Ca-
» lais ; demande, & tu seras satisfait : hé bien,

» lui dit cet homme, je veux la moitié de ton fils.
» Jean de Calais frémit ; la Princesse pâlit ; &
» l'assemblée fit un murmure qui marqua son in-
» dignation : mais cet homme continuant d'a-
» dresser la parole à Jean de Calais : tu sais ma
» puissance, lui dit-il ; il m'est aussi facile de ré-
» duire ce Palais en cendres, & de vous faire tous
» périr, qu'il me l'a été de te tirer de l'isle déser-
» te. Alors le Roi lui offrit sa Couronne ; mais
» il ne put rien obtenir.

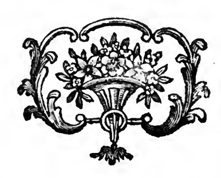
» Ce ne sont point tes menaces, reprit Jean de
» Calais, qui feront tenir la promesse indiscrete
» que mon amour, & la crainte de perdre ma
» Princesse m'ont obligé de faire : si ton pouvoir
» s'étend si loin, tu peux savoir le fond de mon
» cœur, & que c'est la seule probité qui me for-
» ce à tenir ma parole. Alors prenant son fils par
» la main, & détournant les yeux en frémissant ;
» tiens, lui dit-il, je te le livre ; fais-en toi-mê-
» me le partage : le spectre le prit par un pied ;
» & ordonnant à son pere de le prendre par l'au-
» tre, il tira son cimeterre en regardant fixe-
» ment Jean de Calais, qu'il trouva ferme malgré
» l'horreur qu'il ressentoit.

» Va, lui dit-il alors, d'une voix plus douce :
» je te rends ton fils ; reçois aujourd'hui le prix de
» ta vertu & de ta générosité : c'est moi dont le
» corps étoit déchiré par les chiens lorsque tu en-
» tras dans la Ville de Palmanie ; c'est moi dont
» tu payas les dettes ; & c'est à moi à qui tu as
» donné la sépulture : je ne t'ai point quitté de-
» puis : apprends, par ces exemples, combien
» le Ciel chérit les hommes vertueux. J'ai voulu
» t'éprouver ; tu ne t'es point démenti : jouis en
» paix de ton bonheur ; sois toujours sage, in-
violable

» violable & modéré. Le Ciel ne t'abandonnera » jamais; tu seras véritablement Prince, parce » que tu devras ce titre à ta vertu, plutôt qu'aux » loix d'une naissance qui ne dépend point de » nous, & dont on tire peu d'éclat, quand la sa- » gesse ne l'accompagne pas. A ces mots le spec- » tre disparut, & laissa tout le monde dans la » joie & dans l'étonnement ».

Je ne vous ferai point, Madame, le détail & l'analyse des autres aventures dont Madame de Gomès a rempli les huit volumes de ses *Journées amusantes* : l'Histoire de la Princesse de Ponthieu & de Jean de Calais suffit pour vous en donner une idée. L'intérêt s'y trouve presque toujours détruit par le merveilleux.

Je suis, &c.



## LETTRE XXVI.

Cent Nouvelles nouvelles.

» QUITTONS le sérieux, dit un jour Célimene » à Uranie; badinons; faisons des contes; un peu » de trêve avec la morale y ramene avec plaisir. » J'y consens, lui répondit son amie : la proposi- » tion est de mon goût. Commencez : vous en » avez sans doute un tout prêt, puisque vous par- » lez si hardiment? Cela peut être, dit Célimene » en riant; mais avant toutes choses, convenons » de nos faits. Quand je dis que nous fassions des » contes, j'entends que ce soient des nouvelles » divertissantes; qu'il y en ait de galantes, de » tendres, & de comiques; que le vrai, ou le » vraisemblable en fasse l'ornement; & que lors- » que la mémoire ne nous en pourra plus four- » nir, nous en inventions.

» Il n'y a rien d'impossible à tout cela, reprit » Uranie : j'accepte tes conditions; & j'y ajoute » celle de bannir entre nous toutes sortes de com- » plimens, & de ne pratiquer point d'autres cé- » rémonies, que celles de nous aborder, une Nou- » velle à la main. La compagnie qui étoit spiri- » tuelle & nombreuse, trouva cette idée si plaisan- » te, qu'elle voulut y contribuer; & chacun ayant » promis de remplir le traité, il fut résolu qu'au » lieu de s'interroger sur l'état de sa santé, de se » souhaiter le bon jour & le bon soir, on ne se » parleroit que par Nouvelles; que les rangs ne » seroient point observés; que celui ou celle qui » prendroit la parole seroit écouté, & que les au- » tres suivroient en se succédant les uns aux au-

» tres sans interruption, réflexions, louanges,
» ou complimens; ce qui fut exécuté de point en
» point; & pour se conformer à leurs conven-
» tions, toutes les nouvelles seront ici sans autre
» ordre, que celui qui doit marquer leur nombre
» & leur titre : on ne fera pas mention de ceux
» qui les raconterent, puisqu'on est suffisamment
» instruit par leur traité, que chacun parla à son
» tour ».

Telle est, Madame, la tournure que Mad. de Gomez a prise, pour nous donner trente-six volumes des *Cent Nouvelles nouvelles* : je n'ai pas besoin de vous dire que ce titre est le même, que celui des Contes de la Reine de Navarre.

Vous n'attendez pas de moi, sans doute, que je vous donne l'analyse & l'esprit de chaque Nouvelle en particulier; je me contenterai de vous dire quelque chose des plus piquantes.

Le *Voleur amoureux*, par exemple, m'a paru assez plaisant, & vous fera voir que malgré soi, on en revient presque toujours à ses premieres inclinations. Le Voleur amoureux.

Cléonte, fils d'un Gentilhomme de Rennes, avoit une passion dominante pour le vol. On le surprit plusieurs fois; on en avertit son pere; & son pere le moralisa, le châtia, au point qu'il le crut corrigé. Il se réprima effectivement, & devint amoureux de Bélise, dont le pere étoit intime ami du sien : de son côté, Bélise vit Cléonte, & en devint amoureuse; malheureusement son pere la destine à un autre; & Bélise ne sachant quel parti prendre, écrit secrettement à Cléonte, de venir la trouver le soir, pour délibérer ensemble de ce qu'ils auroient à faire. Le pere de Bé-

lise fut instruit du rendez-vous, & se cacha dans un endroit d'où il pourroit voir & même entendre les deux Amans. Cléonte vint en effet, mais vint un peu tard, & trouva Belise endormie sur une chaise. Il se mit à ses genoux, la considéra, lui baisa mille fois les mains, & voulut ranger ses cheveux qui tombant en boucles sur son col, l'empêchoient de promener ses yeux sur une gorge naissante & plus blanche que l'albâtre. Malheureusement il apperçoit un collier de perles fines, dont Bélise étoit parée : il y fixe ses regards; son visage change; le feu qui brille dans ses yeux s'éteint; il se leve, fait le tour de la chambre pour être bien sûr que personne ne le voit, détache le collier, & le met dans sa poche.

» Que je suis fou, disoit-il, en se parlant à lui-» même, de me désespérer de la perte d'une Maî-» tresse, quand je puis m'en consoler avec quel-» qu'autre. Si Belise ne dépendoit de personne, » & que ses biens fussent à sa disposition, ce se-» roit véritablement un grand malheur pour moi, » de la voir entre les bras d'un autre; mais puis-» que cela n'est pas, quel remede y puis-je appor-» ter, & que pourra-t'elle me dire, qui puisse » parer son mariage avec Clidamant? Elle pleu-» rera; je gémirai; & toutes nos larmes & nos » soupirs ne serviront de rien. Il vaut donc beau-» coup mieux, continua-t'il, en comptant les per-» les du collier, que je ne contribue pas à l'af-» fliger par ma présence & mes regrets; & que » pour dissiper ce qui peut me rester de douleur, » je profite du moment que m'offre la fortune. Le » prix de ce collier me mettra en état d'en faire » une plus grande. Personne ne m'a vû entrer;

» je puis sortir de même ; & quand Belise s'é-
» veillera ne me trouvant pas, elle croira facile-
» ment que je ne suis point venu : & comme la
» porte du jardin restera ouverte, elle s'imagine-
» ra que quelque voleur aura pris le collier, &
» n'osera s'en plaindre, dans la crainte de décou-
» vrir le rendez-vous qu'elle m'a donné. Cléonte
» faisoit ce raisonnement à voix basse ; cepen-
» dant assez haut pour être entendu de Dorimond
» qui étoit fort proche de lui ; cependant, conti-
» nua-t'il, si Belise étoit assez indiscrete pour
» tout avouer, que le soupçon tombât sur moi,
» & que n'ayant pas le tems de cacher mon larcin,
» on vînt à me le trouver, je serois perdu ».

Pour éviter cet accident, il défit les rubans du collier, & avala toutes les perles les unes après les autres. Alors sortant sans bruit du salon, il court à la porte du jardin ; mais il la trouve fermée, & entend crier par toute la maison au voleur. C'étoit le pere de Belise, qui avoit tout vu & qui faisoit arrêter Cléonte. Il envoya chercher son pere, & lui conta l'aventure : le pere emmene son fils chez lui, compose une Médecine très-forte, & la tenant d'une main, de l'autre un pistolet, « Monsieur,
» lui dit-t'il d'un visage sévere, puisque mes re-
» montrances, mes leçons, & plus que cela l'hon-
» neur & le sang dont vous sortez, n'ont pu vous
» donner de bonnes inclinations, il faut empê-
» cher que celles que vous leur préférez, ne vous
» conduisent sur un échafaud, & que votre in-
» famie ne rejaillisse sur une famille qui n'a ja-
» mais eu rien à se reprocher. Ainsi prenez, sans
» nulle résistance, ce que je vous présente dans ce
» vase : cette liqueur vous aidera à digérer les pi-

» lulles que vous avez si bien avallées : ne me » répliquez pas, ou je vous casse la tête d'un » coup de pistolet ».

Cléonte persuadé que le breuvage qu'on lui présentoit étoit du poison, le préféra cependant au coup de pistolet, & l'avala en tremblant ; il fit ensuite l'aveu de son crime, & jura qu'il en étoit au désespoir, bien moins parce que cela lui causoit la mort, que parce qu'il avoit mis son pere dans la nécessité d'être son bourreau.

» La liqueur que vous avez prise, lui répliqua » le pere, a une vertu particuliere : si vous êtes » ferme dans la résolution de devenir honnête » homme, vous n'en mourrez pas, & rendrez » toutes les perles, quoiqu'avec de grandes dou» leurs ; mais si votre repentir n'est pas sincere, » vous expirerez dans les tourmens, sans qu'elles » paroissent. Ainsi votre sort est entre vos mains ».

Cléonte ajouta foi à tout ce que son pere lui dit, fit les protestations les plus sinceres, prit des bouillons & rendit les perles : on les reporta à Belise, qui n'ayant plus que du mépris pour Cléonte, épousa son rival : à l'égard de Cléonte, il fut si honteux & si touché de son aventure, qu'il se fit Moine. Ce qui prouve, dit Madame de Gomez en finissant, que d'un grand mal, on peut souvent tirer un grand bien.

Histoire de M. Nifton.

Il est des choses qu'il ne faut pas ignorer, si l'on ne veut pas être exposé à se voir à chaque instant couvrir de ridicules : ce fut ce qui arriva au Gentilhomme Picard qui fait le sujet de l'Histoire suivante.

Sa niéce devient amoureuse d'un M. Nifton, Capitaine de Galeres : ce Capitaine à son tour

conçoit les mêmes ſentimens pour elle, brûle du déſir de l'obtenir en mariage, écrit à l'oncle, & ſigne *Niſton*, Capitaine des Galeres à Marſeille. L'oncle piqué, met la main à la plume, & fait la réponſe ſuivante.

» Quand ma niéce m'a parlé de toi, elle m'a » fait entendre que tu étois un honnête homme, » & que tu poſſédois un poſte avantageux : mais » ta lettre m'apprend qu'elle m'a trompé ſur ton » compte : apprends donc, M. le Galérien, que ma » niéce n'eſt pas pour un homme qui eſt à la tête » des ſcélérats dont tu es le chef, & doublement » voleur, puiſque tu en es le Capitaine : un mi- » ſérable comme toi, à qui on a coupé le nez & » les oreilles, a-t'il aſſez d'effronterie, pour vou- » loir s'allier à une demoiſelle : je vais partir » pour Marſeille, où je te ferai expier ton auda- » ce par le genre de mort dû aux voleurs de grands » chemins : je ſuis obligé de mettre tes infâmes » qualités ſur ma lettre, afin qu'elle parvienne juſ- » qu'à ton abominable perſonne.

» DE VILBART,

» Oncle d'une malheureuſe fille qui a pour » Amant un maudit Galérien ».

Niſton, à la lecture de cette lettre, ſe déconcerta, devint furieux, & jura à Mlle de Vilbart, que ſans ſon amour pour elle, il partiroit & iroit ſe venger de ſon oncle : la niéce éclata de rire, & répondit à Niſton, que cette balourdiſe ne l'étonnoit point, & qu'elle étoit une ſuite de l'ignorance profonde de M. de Vilbart.

Un mois s'écoula de la ſorte, ſans que l'on entendît parler du Gentilhomme Picard; & Niſton

commençoit à s'impatienter, lorsqu'un matin qu'il s'étoit rendu chez Mademoiselle Vilbart, il vit entrer dans sa rue, une voiture attelée de deux Rossinantes, conduite par un Cocher borgne, avec une espece de Nain derriere : ce grotesque équipage lui parut si plaisant, qu'il appella Mademoiselle de Vilbart pour le lui montrer ; mais à peine eût-elle jetté les yeux dessus, qu'elle s'écria : C'est M. de Vilbart. Elle alla au-devant de lui ; & quoiqu'il l'abordât avec un air sévere, feignant de ne s'en pas appercevoir, elle l'embrassa avec tendresse, le conduisit dans son appartement ; & lorsqu'elle eut donné ses ordres pour son équipage, s'étant assise auprés de lui : » enfin, lui dit-» elle, mon cher oncle, vous voilà dans Marseille ; » & j'aurai du moins le plaisir une fois en ma vie, » de vous régaler dans le lieu de ma naissance ; & » moi, lui répondit-il, je n'en ai guere, de faire un » pareil voyage pour vous reprocher votre indi-» gne choix. Il vouloit continuer, mais Made-» moiselle de Vilbart l'interrompant : mon on-» cle, lui dit-elle, la grace que je vous demande, » c'est de ne point parler de tout cela ; je ne fe-» rai rien que de votre aveu ; & puisque vous » voilà, ne troublez point la joie que j'ai de vous » voir : je donne aujourd'hui à dîner à des per-» sonnes de considération, qui seront charmées » que vous en augmentiez le nombre, pourvû » que vous soyez de belle humeur ».

M. de Vilbart qui aimoit le vin & la bonne chere, sentit évanouir sa colere à ce discours ; & prenant un visage plus riant : » je le veux bien, » lui dit-il ; je suis complaisant de mon naturel ; » & je ferai tout ce qu'on voudra, pourvû que

» vous chassiez de votre esprit le scélérat de Ga-
» lérien qui m'a écrit ». Comme il achevoit de parler, Nifton qui s'étoit retiré, reparut ; la magnificence de son habit, sa bonne mine, & son air de liberté frapperent Vilbart, qui en se levant respectueusement, demanda bas à sa niéce, si c'étoit quelque Grand de la Cout ? Oui, lui dit-elle du même ton ; c'est un Comte. Alors l'abordant d'un air très-soumis, il le remercia de l'honneur qu'il faisoit à sa niéce d'être de ses amis, & lui demanda sa protection contre un coquin de Galérien qui avoit l'audace de vouloir l'épouser. Nifton eut une peine extrême à s'empêcher de rire ; mais se contraignant, il embrassa Vilbart, en lui promettant tous les services qui dépendroient de lui. Comme on avoit formé le dessein de l'éblouir, on invita grande Compagnie ; & chacun le félicita d'avoir une niéce d'un mérite si distingué.
» J'en serois très-content, dit-il, si elle ne s'é-
» toit pas entêtée d'un malheureux, d'un miséra-
» ble Capitaine de voleurs, de bandits, qu'elle
» veut épouser. Je ne comprends pas, répondit
» Mademoiselle de Vilbart, qui peut s'être diver-
» ti à donner à mon oncle une pareille opinion
» de ma conduite ; & voilà Monsieur le Comte,
» dit-elle, en montrant Nifton, qui m'honore
» assez souvent de sa présence, pour me rendre
» plus de justice. Je vous la rends si bien, dit
» Nifton, que pour ôter à M. de Vilbart toute
» suspicion sur cet article, il ne tiendra qu'à lui
» que je ne sois son neveu en vous faisant ma fem-
» me : il y a long-tems que j'aspire à ce bonheur
» sans oser le déclarer ; mais puisque j'en trouve
« l'occasion, je la saisis ; & je crois que cela suffit

» pour prouver qu'un homme comme moi ne
» voudroit pas épouser une personne qui se seroit
» prévenue en faveur d'un Galérien ».

Vilbart pénétré de joie à ce discours, se leva promptement;& se jettant à corps perdu entre les bras de Nifton : » ah ! Monsieur le Comte, que
» je suis charmé de l'honneur que vous me faites;
» & que ma niéce est heureuse de plaire à un Sei-
» gneur comme vous » ! En disant cela, il étouffoit presque Nifton à force d'embrassades ; & ce ne fut qu'en les lui rendant de la même sorte, qu'il put s'en débarrasser. Ce prélude au divertissement qu'ils s'étoient promis, fit naître la joie dans tous les esprits ; & l'on se mit à table avec une si grande disposition à rire, que la moindre chose les faisoit éclater.

Pour M. de Vilbart, il rioit de toute sa force, parce qu'il voyoit rire les autres, & que le vin que Nifton lui versoit coup sur coup, l'animoit de façon à ne gueres savoir ce qu'il faisoit : le repas fut poussé aussi loin qu'il étoit nécessaire, pour
» donner le tems aux gens de Nifton,d'exécuter
» les ordres secrets qu'il leur avoit donnés; &
» lorsqu'il crut que tout seroit prêt, il fit signe à
» Mademoiselle de Vilbart,qui se levant dans le
» moment, faisons trève, dit-elle, aux plaisirs de
» la table; & puisque le jour est beau, profitons-
» en pour nous aller promener & faire voir le
» port à mon oncle ». Lorsqu'on y fut arrivé, Vilbart surpris au superbe aspect du grand nombre de Galeres qui s'offroit à ses regards, s'écrioit à chaque instant : ah que cela est beau ! Cependant la vûe de tant de forçats lui rappellant le souvenir de son Galérien : » quel est le Maître de tous ces

» Vaisseaux, dit-il à Nifton? J'en suis un, lui ré-
» pondit-il froidement ; mais ce sont des Gale-
» res & non pas des Vaisseaux : des Galéres, ré-
» péta Vilbart étonné! Quoi elles vous appartien-
» nent en propre? Non, continua Nifton du mê-
» me sang froid, elles sont au Roi; & j'en suis
» le Capitaine. O Ciel! s'écria Vilbart en pâlis-
» sant!.. Et votre nom, s'il vous plaît? Nifton
» répondit-il : ah ! je suis perdu, reprit-il ; vous
» êtes mon coquin de Galérien! On lui expliqua en termes très-clairs, ce que c'étoit qu'un Capitaine de Galeres; & mêlant adroitement les louanges de Nifton aux avantages du poste qu'il occupoit, on parvint insensiblement à le mettre à la raison. Reconnoissant son erreur, & honteux de son ignorance, il consentit au mariage de sa niéce avec le Capitaine des Galeres.

Un véritable Amant ne trouve rien d'impossible & leve tous les obstacles, lorsqu'il s'agit de voir l'objet des ses désirs. Par un bonheur singulier, la Maîtresse de celui dont je vais vous parler, tomba malade; & comme la mere de la Demoiselle défendoit absolument qu'ils se vissent, l'Amant profita de la maladie, se déguisa en femme, se présenta dans la maison, & fut reçu en qualité de *Garde-malade;* c'est le titre de l'Histoire. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'Amante recouvra bientôt la santé; la satisfaction en amour est le meilleur des Médecins. Par un second bonheur, la mere de la Demoiselle est attaquée d'une fiévre violente; & la Garde de sa fille est choisie pour la veiller : elle y donne tous ses soins, & réussit au point de la rétablir en peu de jours. La Garde-malade.

» Ce n'est donc qu'à vous, ma chere Julie,

» (c'eſt le nom que l'Amant avoit pris) ce n'eſt
» qu'à vous que je dois la vie de ma fille & la
» mienne; & c'eſt au péril de la vôtre, que vous
» nous avez conſervées : de quelle récompenſe
» puis-je payer de ſi grandes obligations ? Vous
» m'étiez infiniment chere avant que je tombaſſe
» malade, par les ſoins que vous vous étiez don-
» nés auprès de ma fille; mais je vous avoue que
» ceux que vous prenez de moi ont beaucoup
» augmenté ma confiance & ma tendreſſe ; & je
» vous proteſte que je me croirois la plus heureu-
» ſe femme du monde, ſi vous vouliez vous at-
» tacher toujours auprès de Calliſte (c'étoit le
» nom de la Demoiſelle.) Je fais toute ma féli-
» cité de cet attachement, reprit la feinte Julie;
» & ſi je m'en croyois digne, je ne balancerois
» pas un moment à ſaiſir l'occaſion que vous me
» donnez, de faire la ſeule choſe où j'aſpire; mais
» c'eſt une trop haute récompenſe pour des ſer-
» vices auſſi médiocres, & qui d'ailleurs ſont ſuf-
» fiſamment payés par le plaiſir que je trouve à
» vous les rendre : Non, non, interrompit Melite,
» (c'eſt ainſi que s'appelloit la mere,) je ne bor-
» ne pas là ma reconnoiſſance : non ſeulement
» je ſouhaite que vous ne nous quittiez jamais;
» mais je veux encore que vous me demandiez ce
» que vous croyez capable d'être mis en compa-
» raiſon avec les obligations que je vous ai.

» Lorſque vous ſerez rétablie, Madame, lui
» dit-il, & que mon ouvrage ſera parfait, nous
» parlerons à loiſir de prix & de récompenſe ;
» mais ſouffrez que juſqu'à ce moment je ne
» m'occupe que de votre ſanté.

Quelques jours après, Calliſte qui depuis ſa

maladie avoit été éloignée de sa mere, entra dans sa chambre; l'entrevue fut des plus touchantes; & lorsqu'elles eurent donné à la nature ce qu'elle exigeoit de leurs cœurs, » ma fille, lui dit Melite, en lui montrant Alcipe, voilà celle à qui » vous devez votre mere; & ce n'est qu'en l'estimant au-dessus de toutes choses, que vous » pouvez me témoigner la joie que vous ressentez de mon retour à la vie. Calliste ne put s'empêcher de rougir en avouant qu'elle devoit son » bonheur au zele de l'officieuse Julie. Alors Melite qui vouloit à quelque prix que ce fût, donner des preuves de sa reconnoissance à cette » fille prétendue, la conjura si fortement de lui » demander ce qu'elle désiroit pour récompense, » qu'Alcipe se résolvant de profiter des mouvemens de tendresse que lui donnoient ses soins » & la présence de Calliste, se jetta tout-d'un-coup à ses pieds, & les embrassant avec ardeur: » hé bien, Madame, lui dit-il, puisque vous » voulez que je mette moi-même un prix au zele » que je vous ai témoigné, rendez la charmante » Calliste heureuse, en lui accordant Alcipe pour » époux. Par-là vous récompenserez dignement » mes services, & m'attacherez éternellement » à vous.

» Quoi! répondit Melite étonnée, Julie est » aussi du parti d'Alcipe, & ne trouve de récompense que dans le bonheur d'un autre: non » Madame, reprit promptement la feinte Julie; » je n'en puis goûter aucun, tant qu'Alcipe & » Calliste ne seront pas unis: car enfin, Madame, c'est à ce fidele Amant, que je dois l'avantage de vous avoir été utile; sans lui, sans

„ son amour, je ne serois peut-être jamais entré „ dans votre maison : ce n'est qu'à lui, à son zèle, „ à son attachement pour vous, que vous devez la „ vie ; c'est lui & non pas moi qui vous a soignée, „ avec tant d'attention, qu'il s'est renfermé avec „ vous jour & nuit, au risque de prendre votre „ mal, afin de conserver à Calliste une mere, „ qu'elle chérit plus qu'elle-même : enfin, con„ tinua-t'il, en lui baisant les mains avec passion, „ c'est l'amoureux Alcipe lui-même que vous „ voyez sous un nom & des vêtemens supposés.

„ Oh Ciel! dit Melite, Alcipe dans ma mai„ son, déguisé en femme, passant les jours & les „ nuits avec ma fille & moi. Oui, Madame, „ avec vous, reprit Alcipe avec vivacité; mais pour „ avec la charmante Caliste, tous vos gens sont „ témoins, que la nuit ne m'a jamais surpris près „ d'elle. Mais enfin, répondit Melite, vous m'a„ vez trompée; je ne vous ai souffert si familiére„ ment avec moi, que dans la créance que vous „ étiez telle que vous paroissiez : vous avez abusé „ de ma confiance ; & c'est un crime que je dois „ punir.

„ Arrachez-moi la vie, lui dit Alcipe; je vous „ l'ai sacrifiée en l'exposant pour conserver la vô„ tre : mais, Madame, je jure que je ne sors „ point de vos pieds, que vous n'ayez accordé à „ Julie le prix qu'elle exige des services qu'elle „ vous a rendus.

„ Les larmes de Calliste, la constance de son „ Amant, l'amitié qu'elle avoit prise pour lui, „ sous le nom de Julie, le souvenir de ses soins, „ & de tout ce qu'il avoit fait pendant le cours „ d'une maladie si dangereuse, toucherent Melite

„ de telle forte, que ne pouvant plus fe contraindre, elle lui jetta les bras au col; & le preffant étroitement : oui c'en eft fait, imprudente Julie, lui dit-elle; j'accorde Callifte au téméraire Alcipe pour le prix de tes fervices; c'eft le feul moyen que je puiffe trouver de m'empêcher de rougir de t'avoir fouffert fi près de moi; & dumoins fi cette aventure éclate, on faura que ce n'eft qu'à mon gendre, que j'ai permis de telles privautés.

Je fuis, &c.



## LETTRE XXVII.

Les Amans cloîtrés.

IL y a de l'intérêt dans l'Histoire ſuivante, intitulée les *Amans cloîtrés* Ils étoient par leurs parens même deſtinés à s'épouſer ; mais ces parens ſe brouillent ; & le mariage eſt rompu : Aronce (c'étoit le nom de l'Amant) Aronce au déſeſpoir va trouver Victoire, c'étoit ſa Maîtreſſe, & lui preſſant les mains entre les ſiennes :

„ Ma chere Victoire, lui dit-il, ſi vous m'ai-
„ miez autant que je vous aime, il vous ſeroit
„ facile de lever l'obſtacle qu'on vient de nous
„ oppoſer : nos mutuels ſermens nous lient à ja-
„ mais l'un à l'autre : vous m'avez donné votre
„ foi ; vous avez reçu la mienne ; enfin je ſuis vo-
„ tre époux. Qui peut donc nous défendre de nous
„ livrer à de ſi légitimes nœuds ? Fuyons, chere
„ Victoire, fuyons ceux qui cherchent à les rom-
„ pre ; allons en d'autres lieux joindre l'hymen à
„ notre amour : le Ciel m'eſt témoin que je ne
„ vous propoſerois point une pareille démarche, ſi
„ notre flâme n'avoit pas eu l'aveu de nos peres :
„ mais faut-il que nous ſoyons les victimes de
„ leurs caprices ! Ah ! puiſqu'ils ont perdu la mé-
„ moire des nœuds qu'ils ont eux-mêmes formés,
„ nous pouvons bien oublier qu'ils les ont rom-
„ pus : leur exemple ne doit pas nous aſſujettir :
„ qu'il nous ſuffiſe qu'ils nous ont unis, ſans nous
„ embarraſſer de leur changement. Exécutons
„ leurs premieres volontés ; ils nous en avoient
„ fait une loi ; faiſons-en notre guide ; & ren-
dez

„ dez Aronce du plus malheureux des Amans, „ le plus fortuné des époux.

» Je pardonne, lui répondit Victoire avec » douceur, je pardonne à votre amour ainsi qu'à » votre douleur, une proposition qui nous outrage » également : je n'ignore point la force des ser- » mens qui nous lient; & je les tiens si saints & » si sacrés, que je ne serai jamais qu'à vous, quoi » qu'il puisse arriver. Mais, mon cher Aronce, » j'y veux être comme autrefois, du consente- » ment de mon pere & du vôtre, & ne rien » faire qui puisse les contraindre à rougir, l'un » de m'avoir donné le jour, & l'autre de m'a- » voir trouvée digne d'entrer dans sa famille. » Un enlevement, sur quelque fondement légi- » time qu'il soit entrepris, porte toujours en » lui l'image du crime & du déréglement; les » remords le suivent de près; & jamais un Hy- » men formé sous ses auspices, ne peut être heu- » reux. La vertu n'a point abandonné notre » amour; qu'elle soit aussi la compagne de notre » douleur : faisons tout ce qui peut nous être » permis pour devenir heureux; mais ne faisons » rien de ce qui peut nous couvrir de honte : jus- » qu'à présent, mon cher Aronce, nous n'avons » rien envisagé au delà du plaisir de nous aimer » & de nous le dire; pourquoi n'en pas faire » encore notre félicicité ? L'idée d'une cérémo- » nie qui dépend de la volonté des autres, doit- » elle nous ôter une innocence qui ne dé- » pend que de nous ? Songions-nous dans notre » enfance, qu'il y eût des nœuds plus forts que » ceux qui nous enchaînoient l'un à l'autre. » Nous nous aimions cependant aussi fortement » qu'aujourd'hui, & peut-être davantage, puis-

» que notre tendresse n'avoit besoin que d'un » regard pour se nourrir & se satisfaire : Ah ! » mon cher Aronce, rentrons pour quelque » tems dans cet âge innocent ; réglons nos desirs » & nos vœux selon les occasions ; & souffrez » que je ne rougisse jamais de l'amour que je » vous conserverai jusqu'au tombeau ».

La même situation, Madame, se trouve dans *la Mere Confidente*, Comédie, de M. de Marivaux. Aronce & Victoire se voyoient souvent à l'insçu de leurs parens ; & un Parc voisin de leur Maison, est le lieu du rendez-vous. Victoire un jour, agitée d'un secret pressentiment, s'y rendit la premiere.

» Jamais elle n'avoit été si tendre, & son » Amant si triste : ils s'en apperçurent l'un & » l'autre : Aronce en fut troublé ; Victoire en » parut allarmée : mon cher Aronce, lui dit- » elle, quel nouveau malheur vous accable ? Pour- » quoi me le cachez-vous ? Je vous entends » étouffer vos soupirs ; vos discours sont entre- » coupés de sanglots ; ne m'aimeriez-vous plus ? » Hélas ! je n'aime que vous, mon unique con- » solation. Cette tendresse fait toute la mienne, » lui répondit-il ; mais il est de cruels moments » pour un homme qui perd tout espoir. Je me » trouve aujourd'hui plus malheureux que ja- » mais : je vous aime, ma chere Victoire ; & » mon infortune ne vient que de l'excès de mon » amour : mais je prévois qu'il faudra bientôt » cesser de vous le dire : je vous entraîne dans » mon malheur en nourrissant votre flamme ; & » je crois qu'en vous parlant moins souvent de » la mienne, vous en seriez plus heureuse & » plus tranquille. Un langage si différent de ce-

» lui qu'Aronce tenoit tous les jours, fit trem-
» bler la charmante Victoire : elle voyoit à tra-
» vers la froideur de ces paroles, un fond d'a-
» mour, qui la rassuroit sur l'infidélité, mais
» qui lui marquoit en même-tems quelque chose
» d'extraordinaire. Pour en pénétrer la cause,
» elle n'épargna ni tendresse, ni prieres; & quoi-
» que tant d'attraits livrassent de rudes combats
» à la résolution d'Aronce, il ne lui échappa rien
» qui pût la faire connoitre : mais sa contrainte
» jettoit dans ses discours & dans ses actions un
» embarras si visible, qu'il ne trouva point d'au-
» tre moyen de s'en tirer, que de se séparer de
» celle qui les faisoit naître. Ce fut dans cet ins-
» tant qu'il sentit, qu'il avoit besoin de toute sa
» Philosophie : les larmes coulerent de ses yeux;
» les soupirs se firent entendre ; & cent fois il
» prit le chemin de la porte du Parc, & revint
» autant de fois sur ses pas.

» Victoire, qui, sans en savoir la raison, étoit
» dans le même état, le suivoit comme si elle
» eût voulu sortir avec lui, tantôt en lui disant
» adieu, & tantôt en le retenant : Aronce enfin
» pressé d'un mouvement dont il n'étoit pas le
» maître, s'approcha d'elle, l'embrassa, & sortit
» si promptement, qu'à peine elle eut le tems
» de voir son action ».

Victoire désolée du départ de son Amant, faisoit faire secrettement les informations les plus exactes, & n'apprenoit point de ses nouvelles, lorsqu'enfin après plusieurs jours d'absence, elle reçut de sa part la lettre suivante.

» Cessez, ma chere Victoire, de consumer vos
» jours dans une attente inutile; ne versez plus
» de pleurs; & n'aimez plus Aronce, que com-

» me votre frere : le Ciel m'a fait la grace de
» ſuivre vos conſeils ; je ſuis rentré dans l'inno-
» cence de notre premier âge ; mon cœur n'a
» plus de deſir que pour les choſes céleſtes ; &
» ſi j'en forme encore en vous rappellant à ma
» mémoire, ce n'eſt que pour votre ſalut. Ne
» me regrettez donc point ; & béniſſez la divine
» ſageſſe qui m'a conduit ici par des voies qui
» ſembloient y être toutes contraires : remer-
» ciez la Providence de vous avoir rendu l'inſ-
» trument du repos de mon ame : la vôtre eſt
» ſi pure, que l'Etre ſuprême vous avoit deſti-
» née pour guider la mienne : cependant n'eſpé-
» pérez pas avoir d'autres preuves de mon ſou-
» venir ; je vous écris pour la derniere fois ; mon
» ſupérieur l'ayant voulu, pour que cette com-
» plaiſance vous détournât du déſeſpoir. Ren-
» trez donc en vous-même, ma chere ſœur ;
» offrez à Dieu, comme moi, tout ce que nous
» avons ſouffert ; ſacrifions-lui d'un commun
» accord, toutes nos prétentions ; c'eſt un époux
» qu'il n'eſt pas au pouvoir des hommes de vous
» ôter ; & c'eſt le ſeul que vous devez chercher
» & ſuivre : adieu pour la derniere fois ».

Aronce en effet s'étoit retiré à la Trappe, & c'eſt de là, qu'il faiſoit ſes adieux à Victoire. Celle-ci quitte la maiſon de ſon pere, ſe déguiſe en homme, & va ſe préſenter pour être reçue au même Couvent d'Aronce : le Prieur trompé par l'apparence, la met au nombre de ſes Novices ; & bientôt elle édifie tous les autres par ſon zéle & ſon aſſiduité. Malheureuſement un jour en bêchant la terre à côté d'Aronce, elle pouſſa un ſi grand ſoupir, qu'Aronce ne put s'empêcher de lever les yeux : quelle fut ſa ſur-

prise, lorsqu'il reconnut Victoire? Il la quitte à l'instant, va trouver le Prieur, se jette à ses genoux, & le supplie de le tirer du danger dans lequel il étoit, en renvoyant Victoire : le congé fut aussitôt donné; & cette malheureuse Amante, en sortant de la Trappe, alla prendre le voile dans une Communauté de femmes, ou après le Noviciat le plus rigide, elle se consacra à Dieu pour la vie. Ce sujet est, à peu-près, le même que celui du *Comte de Cominge*; mais quelle différence dans la maniere dont ces deux histoires sont racontées, & surtout dans le dénouement.

La suivante est rapportée comme véritable par plusieurs Historiens; Madame de Gomez n'a fait que la revêtir des ornemens de la narration.

Histoire du Comte d'Hèlemont.

» Le Comte d'Hélemont, Gentilhomme Breton, fils unique, riche, bienfait, orné de » mille talens & rempli d'esprit, avoit perdu si » jeune les auteurs de sa naissance, qu'il se vit, » à vingt-deux ans, possesseur d'un bien considérable, & d'une entiere liberté. Comme ses » Tuteurs avoient eus plus de soin de son éducation pour l'extérieur, que pour le rendre » honnête-homme, on voyoit en lui un affreux » mélange de belles & de mauvaises qualités; » & les agrémens qui brilloient dans sa personne, ne servoient qu'à mettre ses défauts » dans un plus grand jour. Vif, ardent, téméraire, plein de lui-même, croyant tout savoir, » & sachant tout, mais superficiellement, n'ayant » que le décorum de la Religion, se livrant à » toutes ses passions sans scrupule & sans ménagement, portant à l'excès ses plaisirs, volage, » léger, inconstant & sans respect pour les choses les plus sacrées; cependant formé pour

» plaire, dansant bien, chantant de même, jouant
» de plusieurs instrumens, brave, adroit dans
» tous ses exercices, & susceptible de correc-
» tion, s'il eut pratiqué des amis capables de le
» bien conseiller; mais par malheur pour lui il
» ne s'en faisoit pas; entraîné par son penchant,
» il ne fréquentoit qu'un tas de jeunes débau-
» chés, qui dans la crainte qu'il leur échappât,
» ne lui laissoient pas le tems de réfléchir sur sa
» conduite ». Tel étoit le Comte d'Helemont, lorsqu'un jour, un Gentilhomme de ses parens le voyant prêt d'entrer chez une Dame de la Ville, dont la réputation n'étoit pas exempte de soupçon, l'arrêta; & s'imaginant qu'une raillerie piquante lui feroit plus d'impression qu'une leçon sérieuse, il donna carriere à son esprit, & lui dit des choses si piquantes, que le Comte, qui n'étoit pas patient, lui donna un soufflet, & mit en même tems l'épée à la main; le Gentilhomme en fit autant; & tous deux animés d'un égal desir de vengeance, se battirent en gens qui n'avoient pas dessein d'épargner leur sang. Mais le Comte plus heureux ou plus adroit que son adversaire, lui passa son épée au travers du corps, & le fit tomber sur la place. Alors jugeant du risque qu'il couroit, il fendit la foule du peuple qui commençoit à s'amasser, gagna la campagne, & se rendit à la maison d'un de ses amis qui le cacha jusqu'à la nuit, en attendant qu'il trouvât un moyen plus sûr de se soustraire aux poursuites de la Justice : il étoit si léger, & sa course avoit été si rapide, que les plus empressés à le suivre l'avoient perdus de vue, sans s'être apperçus du chemin qu'il avoit pris.

Les parens du mort qui étoient puissans, firent

aussitôt les formalités nécessaires pour assurer leur vengeance & la punition du Comte ; mais quoique sa conduite ne lui eût point acquis une grande estime, sa jeunesse, les agrémens de sa personne, & l'espoir de le voir changer un jour, ne laisserent pas de trouver des cœurs sensibles à son aventure ; & sa famille jointe à plusieurs personnes de considération qui s'en mêlerent, mirent les choses en état de se flatter d'un accommodement, & de lui faire avoir sa grace ; cependant comme il falloit beaucoup de tems pour en venir là, & qu'il étoit à craindre, s'il paroissoit, qu'on ne se saisît de lui, & qu'on ne fût plus les maîtres d'arrêter le cours de la justice, son ami lui conseilla de s'éloigner de Rennes, & de s'aller confiner, pour quelques mois, à la Beaumette, Couvent de Récollets, dans la Ville d'Angers, dont il connoissoit le Gardien, auquel il s'offrit d'écrire pour l'y faire recevoir avec considération. Un pareil séjour effraya d'abord le Comte ; son caractere & ses inclinations ne s'accordant gueres avec la retraite qu'on lui proposoit ; mais son ami lui fit si bien entendre que cet endroit étoit le seul azyle où il pût être à portée d'être informé de ce qui se passeroit, sans courir aucun risque, & que lorsqu'on pourroit divulguer qu'il avoit choisi ce lieu pour se cacher, plutôt que de passer dans les Pays Etrangers, cela pourroit dissuader le public des impressions qu'il avoit de lui, & faciliter son appel, qu'il se rendit. Toute la difficulté étoit de l'y faire aller sans qu'il fût reconnu en chemin, son signalement étant déjà donné de tous côtés pour l'arrêter. Après avoir cherché mille expédiens, le plus sûr leur parut de le déguiser en Capucin : la longue barbe & le gros capuchon

étant des plus favorables pour le dérober aux regards curieux; puisqu'il ne devoit pas paroître vraisemblable, qu'un homme de l'âge du Comte, & plongé dans les plaisirs, eût fui dans un équipage si peu convenable à la promptitude que demandoit son éloignement, & que personne ne se l'imaginant, il étoit à présumer qu'on le verroit passer par-tout, sans y faire la moindre attention.

Ce projet fut exécuté très-exactement. Son ami lui fit avoir tout ce qui étoit nécessaire pour rendre le déguisement complet; il endossa le rude vêtement de cet Ordre; une fausse barbe corrigea le défaut de l'âge; & le capuchon bien avancé sur les yeux, il parut si méconnoissable à son ami, qu'il ne douta point du succès de son dessein; il le munit d'une somme considérable en or, cachée dans une ceinture de cuir qu'il attacha autour de lui sous sa robbe; & lui ayant donné sa lettre pour le Gardien de la Beaumette, il l'embrassa, & le fit sortir de chez lui au commencement de la nuit du troisiéme jour de son affaire. Le Comte qui avoit résolu de ne rien négliger de ce qui pouvoit le faire croire un vrai Religieux, marcha une partie de la nuit à pied, se proposant de prendre de tems en tems, & selon l'occurrence, les voitures que le seul hazard lui présenteroit, & de ne se reposer que dans les Hôtelleries les moins fréquentées, afin de ne donner aucun soupçon.

Il avoit déjà fait une assez longue traite, & se préparoit à pousser jusqu'à un endroit nommé les trois Maris, pour y passer le reste de la nuit qui étoit très-noir, lorsque d'une maison qui avoit l'air d'une Ferme, & qui étoit seule sur le che-

min, il vit sortir un Paysan une lanterne à la main, qui paroissoit prendre sa même route. Cette compagnie n'étant pas suspecte, le Comte le joignit, espérant qu'il lui indiqueroit quelque lieu propre à son dessein; mais à peine le Paysan eut-il jetté les yeux sur lui, que le regardant avec une joie mêlée de douleur : ha ! mon pere, s'écria-t-il, que le Ciel vous envoie à propos pour m'épargner bien du chemin. La fille unique de la Dame dont je suis le Fermier, vient de mourir subitement; la mere au désespoir s'est enfuie chez une de ses amies pour ne pas voir le reste d'un spectacle si triste; tous les domestiques qui adoroient notre jeune Maîtresse, en ont fait autant; ensorte que je suis resté seul avec ma femme auprès du corps de la morte. Je ne crains point les vivans, mon Pere, ajouta-t-il; mais je n'aime point la compagnie des morts; d'ailleurs ma femme ne veut pas que je la laisse pour garder ce corps; ne sachant donc comment faire, je me suis résolu d'aller chercher un Prêtre pour passer la nuit à le garder, & nous aider demain à faire le reste de la cérémonie; mais votre rencontre m'empêche d'aller plus loin; & je crois que vous ne refuserez pas de remplir cet acte de Religion.

L'aventure parut si singuliere au feint Capucin, qu'il ne balança pas un instant à s'y prêter; & trouvant plaisant que la premiere fonction que lui procuroit son déguisement, fût de garder un corps mort, il eut toutes les peines du monde à ne pas rire; cependant s'efforçant de paroître grave, il répondit au Fermier, qu'il n'avoit qu'à le mener; qu'il étoit très-touché de n'être utile que dans une occasion si douloureuse; mais qu'il

falloit se conformer aux Arrêts du Ciel ; qu'on mouroit à tout âge, & que c'étoit une révolte contre la Toute Puissance, de s'affliger avec excès de ce qu'elle avoit résolu. Un discours si sage fit encore bénir au Paysan une telle rencontre ; & très-rassuré de la frayeur que lui donnoit la morte, malgré le courage qu'il affectoit, il conduisit le Comte dans la maison ; & l'ayant fait entrer dans une Salle basse où le corps étoit étendu sur un lit caché d'un drap, ayant un cierge allumé à ses pieds & le reste du lugubre appareil, il lui montra sur une table, du pain, du vin, & quelques fruits; & le priant de l'excuser s'il le quittoit pour aller rejoindre sa femme, il le laissa en liberté de rêver à son aise à l'azile que le hazard lui faisoit trouver.

Un autre que le Comte d'Hèlemont eut fait de sérieuses réflexions en cette occasion ; seul dans une chambre mal éclairée, un corps mort devant ses yeux, un profond silence régnant dans toute la maison ; que n'auroit-il pas dû penser en ce moment sur sa conduite, & le motif qui l'obligeoit à faire un personnage si différent du sien, surtout venant de tuer un homme, & devant tout craindre de la justice humaine & divine ? Mais bien-loin de s'examiner lui-même, & de tirer quelque profit des tristes objets dont il étoit entouré, il ne songea qu'à se faire un amusement nouveau de ce spectacle ; en effet il ne fut pas plutôt quitte de la compagnie du Fermier, qu'après s'être reposé un moment en mangeant des fruits & bûvant quelques coups, qu'il se sentit un desir curieux de voir celle que la mort venoit d'enlever au monde.

Desirer & effectuer étoient pour lui la même

chose. Ainsi suivant aveuglément les mouvemens impétueux de son tempérament, il s'approche du lit, & découvre le corps. Les horreurs de la mort en le privant de ses facultés, n'en avoient pas effacé les beautés; & celles qui s'offrirent aux yeux de l'indiscret d'Hèlemont, eurent encore assez de pouvoir, pour lui faire perdre ce qui lui restoit de raison. Cette personne paroissoit n'avoir que seize ou dix-sept ans; la nature sembloit s'être divertie à rassembler pour elle tout ce qui peut rendre une beauté parfaite; mais malgré tant d'attraits, ce ne devoit plus être qu'un objet de regrets & de larmes à quiconque eût porté le cœur d'un honnête homme.

Cependant cette figure de marbre & ce corps glacé embrâsent le Comte d'un feu dont il ne peut soutenir l'ardeur; plus il promene ses avides regards,& plus il se sent brûler des flammes d'un amour aussi prompt que détestable; mais accoutumé à ne rien respecter lorsqu'il s'agit de se satisfaire,il franchit toute retenue,triomphe de tout scrupule; & n'étant plus maître de ses odieux transports, il s'y abandonne, & consomme le plus étrange & le plus affreux de tous les hymenées.

Il est des crimes qui portent avec eux leur punition. Le Comte éprouva bientôt que le sien étoit de ce nombre. A peine l'eut-il commis, qu'il en eut horreur; la crainte le saisit; la terreur s'empara de son ame; il se crut au milieu de mille tombeaux,dont les morts sortoient pour lui reprocher l'énormité de cette action; il s'imagina même que celle qu'il venoit d'outrager, se ranimoit pour s'en venger. Frappé de ces funestes idées, il ne songe plus qu'à fuir; » il sort

» de la salle, passe dans la cour; & ne voyant
» personne, il ouvre la porte qui rend dans la
» campagne, & s'éloigne, à pas précipités d'un
» lieu qui ne s'offre plus à sa pensée, que comme
» un séjour de peine & de douleur; & se flattant d'en perdre le souvenir à mesure qu'il en
» quitteroit le chemin, il marcha jour & nuit,
» pour arriver plutôt au Couvent de la Beau-
» mette ».

Ne vous récriez point encore, Madame, contre la singularité de cette aventure; vous n'êtes point au bout. Il n'y avoit pas une heure que le feint Capucin étoit parti, que le Fermier se reprochant de laisser ce bon Pere seul auprès de la morte, se rendit à la salle dans laquelle elle étoit. Quelle fut sa surprise lorsqu'il ne vit plus de Religieux, & qu'il entendit soupirer sous le drap : il frémit, crie au secours; on vient, & on s'apperçoit que Silvie, de la léthargie la plus profonde, revenoit à la vie. Elle se rétablit tout-à fait; & au bout de quelque tems alla habiter par hazard la même Ville, où le Comte d'Hèlemont, sous l'habit de Capucin, faisoit toujours pénitence de son crime; il voit Silvie, en devient amoureux, fait part de son secret au Gardien, qui se charge pour lui de demander Silvie en mariage; il y va en effet, obtient ce qu'il demande; & l'on ne différe l'Hymen, que pour donner le tems au Comte d'Hèlemont de finir ses affaires. Il y avoit déjà un mois qu'il étoit absent, lorsque Silvie est attaquée de maux d'estomach & de vomissements continuels : la mere fait aussitôt venir le Chirurgien, & le conjure d'examiner ce qui pouvoit produire la mauvaise santé de sa fille : cet homme ne mit pas beaucoup de

tems à le découvrir, & en fut bientôt instruit par son expérience & par les questions qu'il fit à Silvie. » Surpris cependant qu'on le fit venir pour » une chose à laquelle Madame de Sernant de- » voit se connoître presque autant que lui, & » jugeant par les réponses de Silvie, qu'elle igno- » roit ou feignoit d'ignorer son état, il crut qu'il » y avoit du mystere dans cette affaire, & qu'il » ne devoit s'expliquer qu'à la mere. Je m'é- » tonne, Madame, lui dit-il en particulier, que » vous ayiez cru avoir besoin de mes connois- » sances sur des accidens qui vous ont été assez » familiers, pour vous en souvenir : mais je me » flatte que sachant la part que je prends à ce » qui vous regarde, vous vous êtes servie de ce » détour, pour mieux me marquer votre con- » fiance, en m'apprenant par-là que la charman- » te Sylvie est mariée. Tout ce que je vois me » fait juger que cet Hymen est encore un secret: » vous ne pouviez le mettre en des mains plus » fideles : j'aurai toute l'attention possible à sa » grossesse ; mais rassurez-vous, elle n'a que les » maux qu'on doit avoir dans cette situation ; & » je puis même vous assurer d'une heureuse déli- » vrance ».

Madame de Sernant qui avoit toujours suivi sa fille, & qui jamais surtout ne l'avoit laissée une minute seule avec le Comte d'Hèlemont, ne pouvoit revenir de son étonnement. Elle est grosse de quatre mois, disoit-elle ; & il n'y en a qu'un, pour ainsi dire, qu'elle connoît le Comte : elle a donc un Amant ; & il faut que je découvre son nom. Après avoir recommandé au Chirurgien d'être discret, elle va trouver sa fille.

» Vous avez bien mal répondu, lui dit elle,

» à la confiance que j'ai toujours eue en vous ;
» & vous vous êtes licenciée à des choses que je
» crains bien qui ne vous arrachent le cœur
» d'Hèlemont. Il est vrai que le mariage peut
» réparer votre imprudence; mais il est si rare
» de voir un homme constant, lorsqu'il n'a plus
» rien à desirer, que je tremble que votre faute
» ne vous fasse éprouver un cruel changement.
» Malheureuse Silvie, ajoute-t-elle, en laissant
» couler des larmes qu'elle ne put retenir, le
» soin que j'ai pris de former votre ame à la sa-
» gesse, & celui que je me suis donné d'éclaircir
» toutes vos démarches, n'ont donc pu vous ga-
» rantir de tomber dans un déréglement si con-
» traire à l'opinion que j'avois de vous. Vous ne
» devez pas douter que je ne souhaite ardem-
» ment pour mon honneur & pour le vôtre, que
» le Comte effectue ses promesses, malgré la
» foiblesse que vous avez eue pour lui. Je veux
» même m'en flatter; mais Silvie, je ne vous
» en trouve pas moins coupable, & n'en suis pas
» moins irritée contre vous ».

Ce discours fut une énigme pour Silvie, qui n'ayant rien à se reprocher, ne fut émue que foiblement.

» J'ignore, Madame, répondit elle à sa mere
» avec douleur, laquelle de mes actions a pu
» vous faire juger si mal de ma conduite ; je ne
» sache pas m'être licenciée à rien avec le Comte
» qui puisse vous offenser, ni m'attirer le re-
» proche sanglant que vous me faites. Ce n'est
» que par votre aveu, que j'ai suivi mon penchant
» pour d'Hèlemont : ce n'est qu'en votre pré-
» sence, que je lui ai déclaré mes sentimens ; je
» n'en ai jamais reçu de lettres : enfin je ne me

» ſuis point écartée des vertueux principes que
» vous m'avez donnés ; & j'oſe vous aſſurer que
» le Comte ne changera jamais de ſentimens,
» s'il n'en change que par la foibleſſe dont vous
» me ſoupçonnez ».

Eclairée tout à-fait ſur l'eſpece de maladie qu'on lui attribuoit, Silvie ſe déſeſpéra, proteſta que jamais elle n'avoit connu que le Comte d'Hèlemont, & qu'elle étoit innocente ; cependant elle accoucha : ſa mere fit dire au Gardien, qu'il falloit rompre tout doucement avec le Comte, perſuadée qu'il ne l'épouſeroit pas après une pareille aventure. Par un hazard fort ſingulier, ce même Comte ſe trouve à la porte de la petite maiſon dans laquelle Silvie faiſoit ſes couches : on ouvre cette porte ; & l'on demande tout bas, eſt-ce vous Léon ? oui, répondit-il, ne ſachant ce qu'il faiſoit : tenez, repliqua-t-on, en mettant l'enfant dans ſes bras, faites ce que je vous ai dit ; demain vous aurez de mes nouvelles. Le Comte furieux, & croyant que ce Léon étoit ſon rival & le pere de l'enfant, rentre chez lui, & met ce fruit entre les mains d'une nourrice. Le lendemain il ſe préſente une ſeconde fois à la porte, trouve le ſecret d'avoir une converſation avec Valentine, (c'étoit la gouvernante de Silvie, & celle dont il tenoit l'enfant) : il intimide cette femme, & menace de la punir ſi elle ne lui dit ce que c'eſt que Léon. Hélas ! c'eſt mon fils, lui répond-elle : d'Hèlemont convaincu de la vérité, redouble ſes queſtions, & enfin apprend que Silvie eſt la morte dont il a abuſé il y a quatre mois : il vole trouver ſa mere, ſe jette à ſes genoux, lui demande ſon pardon, & donne la main à Silvie au bout de quelques jours.

M. Louis, Secrétaire de l'Académie Royale de Chirurgie, a fait usage de cette histoire dans ses *Lettres sur les Signes de la Mort*. Madame de Gomez y a ajouté quelques circonstances, pour lui donner un air plus Romanesque.

On a toujours regardé ce Recueil d'historiettes, ainsi que les *Journées Amusantes* du même Auteur, comme ses deux meilleurs Ouvrages. La plupart de ces *nouvelles* sont écrites avec feu, assez bien intriguées, les surprises bien ménagées, les sentimens délicats, & les passions y jouent leur jeu naturel.

Je suis, &c.



LETTRE

## LETTRE XXVII.

Les Royaumes de Décan, de Cambaye & de Sanga dans les Indes, sont les principaux Théâtres où se sont passés les événemens de cette Histoire. Idalcan régnoit dans le premier de ces trois Royaumes, au commencement du seizieme siécle. » C'étoit un Prince vaillant & belliqueux, » qui dans l'ambition de s'aggrandir, tenoit sans » cesse ses sujets en haleine. Les guerres conti- » nuelles qu'il étoit obligé de soutenir contre » Crisnara, Roi de Narsingue, avoient rendu sa » Cour plus guerriere que galante : les jeux & les » plaisirs, auxquels la Noblesse & les soldats s'a- » bandonnoient dans le repos, n'avoient point » d'autre image que celle de la guerre. Crémentine, Reine de Sanga.

» La Princesse Crémentine, fille unique d'Idal- » can, qui naquit & fut élevée dans ce tems de » combats & de troubles, sembla succer avec le lait, » l'humeur belliqueuse de ses sujets : la nature » qui l'avoit formée pour être l'Héroïne de son » pays, l'avoit douée d'une force qui n'est pas or- » dinaire à celles de son sexe ; d'un courage in- » vincible, d'une prudence consommée, d'une » vertu solide, & de toutes les grâces du corps » & de l'esprit : cette Princesse joignoit à la beau- » té la plus réguliere, une taille haute & majes- » tueuse, que l'amour des armes qu'elle avoit ap- » porté en naissant, n'avoit pas peu contribué » à rendre fine & déliée, par le continuel exer- » cice qu'elle en faisoit ».

Mais le métier de la guerre n'avoit point fait

contracter à Crémentine cette rudesse extérieure ni cette dureté de cœur, que communique ordinairement la profession des armes. Cette Princesse n'étoit à craindre que dans les combats : douce, humaine, généreuse & compâtissante, elle étoit l'idole de ses sujets & les délices de son pere. Loin de se servir de son autorité pour disposer de sa main, il lui laissa la liberté de choisir un époux. Mais aucun des Princes qu'elle connoissoit, n'étoit digne de sa tendresse. Elle fit jusqu'à près de vingt-deux ans, l'ornement & la gloire de la Cour de Décan. Elle y brilloit d'autant plus, qu'elle avoit obtenu pour elle & pour les femmes de sa suite, la permission de paroître à visage découvert, contre l'usage des Dames Orientales qui sont toujours voilées.

Elle touchoit à sa vingt-deuxieme année, & s'étoit signalée dans plusieurs occasions contre les ennemis de l'Etat, lorsque son pere apprit que le Roi de Narsingue venoit de lui enlever une des plus importantes places de son Royaume. Il appella aussitôt à son secours tous les Princes ses alliés. Parmi les plus considérables étoient *Zamora*, Roi de Sanga, & *Badur* Roi de Cambaye ; ce dernier étoit aussi redoutable par la méchanceté de son caractere, que puissant par l'étendue de ses Etats. Il portoit une haine secrete à Zamora, dont il cherchoit l'occasion d'envahir le Royaume. Pour Zamora, quoiqu'il n'eut encore que vingt-quatre ans, il faisoit échouer, par une prudence consommée, toutes les tentatives de son ennemi ; & il pouvoit lui opposer, dans le cas d'une guerre ouverte, une valeur déjà mille fois éprouvée. Jamais on n'avoit vu sur le Trône un Roi si digne de gouverner. Brave, vigilant, bienfaisant

& juste, il joignoit à toutes les qualités de l'esprit, les agrémens d'une figure charmante, & toutes les graces du corps. Ce que la renommée lui avoit appris de la Princesse de Décan, l'avoit déjà enflâmé pour elle ; mais il n'osoit quitter ses Etats pour satisfaire sa curiosité ; doutant que sa passion fût approuvée de celle qui l'avoit fait naître, il craignoit de s'exposer lui-même à un refus. Il tenoit ainsi son amour subordonné à sa politique & à sa raison, lorsqu'il reçut les Envoyés du Roi de Décan pour le presser de remplir ses engagemens.

Zamora, charmé de cette occasion si naturelle de connoître celle qu'il adoroit, se rendit au camp du Roi, son allié, avec la plus grande diligence; & Idalcan, accompagné de sa fille, & suivi de toute sa Cour, alla au-devant de lui. A peine Zamora & Crémentine se furent-ils rencontrés, qu'ils sentirent une émotion subite & un trouble inconnu; ils s'aimerent au premier coup d'œil. Je vous fais grace, Madame, de tout ce qui fut dit en cette rencontre, de ce que penserent les deux nouveaux Amans, & de toutes les civilités que l'on se fit de part & d'autre. Idalcan s'étoit apperçu de l'amour subit & réciproque du Prince & de Crémentine; il en fut ravi; mais ne fit pas semblant d'y faire attention.

Cependant Badur, Roi de Cambaye, ne se pressoit pas d'amener des troupes au Roi de Décan. Il avançoit à petites journées, lorsqu'il apprit que le Roi de Narsingue étoit déjà défait, & que les succès éclatans des alliés étoient dus en partie à Crémentine & au Prince Zamora. Tous deux avoient fait des prodiges de valeur; cent fois Zamora avoit exposé sa vie pour sauver celle de la

Princesse ; ils avoient été témoins des belles actions l'un de l'autre ; & leur amour en avoit redoublé. Zamora avoit eu le bonheur de dégager le Roi de Décan, qui se trouvoit enveloppé d'un gros d'ennemis ; il avoit fait voler la tête d'un soldat qui avoit déjà le bras levé pour trancher des jours si précieux. Enfin cette journée avoit été toute entiere à la gloire de la Princesse de Décan & du Roi de Sanga. Quels sujets d'envie pour Badur ! Celui qu'il haïssoit, étoit comblé d'honneurs & couronné de Lauriers immortels. On avoit réduit l'ennemi à faire un Traité, par lequel il s'obligeoit de payer un tribut annuel à Idalcan. En un mot tout le camp se livroit à la plus vive allégresse, lorsque Badur arriva. Il avoit congédié son armée dès les premieres nouvelles de cette grande victoire ; & ne s'étoit réservé qu'une escorte nombreuse.

Le Roi de Décan jugea à propos de dissimuler dans cette occasion son juste ressentiment, pour ne pas troubler la joie de ses sujets. On rendit au Roi de Cambaye des honneurs qu'il n'avoit pas mérités ; mais ses yeux jaloux n'en furent pas moins blessés de l'éclat dont Zamora son ennemi étoit environné.

A l'occasion de cette victoire signalée, on donna des fêtes brillantes, dans lesquelles Crémentine parut avec tant d'avantage, que le Roi de Cambaye, qui jusqu'alors n'avoit connu que l'ambition, ne put s'empêcher d'ouvrir son cœur à l'amour. Cet amour ne tarda pas à l'éclairer sur les sentimens de Zamora pour la Princesse ; & dès-lors Zamora lui devint plus odieux. Il se flatta que son rival ne seroit pas à craindre ; & il se hâta de faire sa demande au Roi de Décan.

Il daigna cependant dire auparavant à Crémentine un mot de sa passion; il alla dans son appartement, & lui fit sa déclaration devant tous les Courtisans, en Amant qui ne s'attend pas à un refus, mais qui croit faire honneur à celle qu'il aime, de lui demander sa main. Il sortit ensuite sans attendre de réponse, & alla faire un compliment aussi cavalier au Roi de Décan. Zamora qui s'étoit trouvé auprès de la Princesse, lorsque son rival avoit fait cette déclaration singuliere, avoit eu peine à reprimer les mouvemens de son indignation; & tout le monde en murmura après que Badur fut sorti. Ce Prince orgueilleux & téméraire étonna d'abord Idalcan, lorsqu'il lui demanda brusquement sa fille. Mais Idalcan se remit promptement, & se tira avec adresse d'embarras, en lui déclarant qu'il ne pouvoit disposer de la main de la Princesse, sans l'aveu de ses sujets dont elle étoit l'appui. Il fut donc arrêté que le Conseil seroit assemblé le lendemain, pour délibérer sur une affaire de cette importance.

Il s'en falloit bien qu'Idalcan eût dessein de donner sa fille à un Roi si peu digne d'elle. Il la prit en particulier pour l'engager à lui ouvrir son cœur. Elle ne fit pas difficulté de témoigner devant lui une haine invincible pour ce Prince odieux; elle se jetta à ses genoux, & le conjura de ne pas user de son autorité pour l'unir à un Amant qu'elle regardoit comme un monstre. Son pere qui l'aimoit tendrement, la rassura sur ses craintes; il ne pût même s'empêcher de lui faire entendre qu'il avoit pénétré ses sentimens pour Zamora, & qu'il ne les désapprouvoit pas.

Cependant le Conseil du Roi de Décan déci-

doit du sort de Badur. Idalcan eut le plaisir de voir toutes les voix rejetter unanimement la proposition du Roi de Cambaye. Lorsqu'il vit les esprits si bien disposés, il déclara qu'il avoit dessein de choisir Zamora pour gendre ; ce nom seul excita dans l'assemblée un murmure favorable ; tous les cœurs furent pour Zamora. On ne délibéra plus que sur le prétexte qu'on devoit prendre pour refuser le Roi de Cambaye. Le plus plausible fut la loi de l'Etat. Par cette loi, le Trône n'étoit destiné qu'au fils de la fille. Or en donnant Crémentine à Badur, le fils qui naîtroit de cette union, seroit Roi non seulement de Cambaye, mais encore de Décan. Le Royaume de Cambaye étant déjà trop puissant par son étendue ; il le deviendroit bien plus encore par cette alliance ; & ce seroit le moyen d'exciter contre celui de Décan la jalousie & la vengeance de tous les Princes de l'Orient.

Le Chef du Conseil alla rendre cette réponse à Badur, & tâcha de colorer & d'adoucir ce refus, en lui représentant son mariage avec Crémentine, comme une source de guerres & de malheurs pour les Etats d'Idalcan.

Badur avoit prévu cette réponse ; & il n'en parut ni surpris ni irrité. Comme il avoit eu soin d'ordonner que tout fut prêt pour son départ, il alla prendre froidement congé du Roi & de Crémentine. Le Roi, dissimulant à son tour, feignit d'être surpris d'un départ si précipité ; & voyant Badur ferme dans la résolution de s'éloigner, il l'accompagna jusqu'aux Frontieres du Royaume avec une escorte nombreuse. Les entretiens jusqu'au tems des adieux, roulerent sur des matieres indifférentes ; mais lorsqu'on fut sur le point de se

ſéparer : » Seigneur, dit Badur, au Roi de Décan, je vous rends graces de la réception que » vous m'avez faite ; j'eſpere vous en venir remercier dans une ſeconde viſite avec plus d'éclat. Le » Roi de Décan qui ſentit le trait piquant de ces » paroles, lui répondit ſur le même ton, qu'il feroit ſes efforts pour le recevoir encore plus dignement ».

Les deux Rois ſe quitterent ainſi, Badur animé du plus violent déſir de ſe venger, & Idalcan peu allarmé de ſes menaces. Loin de les craindre, il ſe preſſa d'unir Zamora avec la Princeſſe. Tout le camp fut bientôt inſtruit de cette nouvelle ; & comme Crémentine & Zamora étoient univerſellement aimés, on ſe fit un devôir de célébrer leur union avec la pompe la plus ſolemnelle.

Des Ambaſſadeurs furent envoyés dans les Cours de tous les Princes alliés pour leur notifier ce mariage. Badur, trop ſûr de ſon malheur, diſſimula encore, reçut l'Ambaſſadeur avec une joie apparente, & le combla de préſens à ſon départ. Mais bientôt après il donna des ordres pour lever ſecrettement des troupes, & fit tout préparer pour une guerre prochaine.

Idalcan & Zamora avertis de ces mouvemens, ſongerent de leur côté à le bien recevoir ; les places frontieres du Royaume de Décan furent fortifiées avec toute la diligence poſſible ; & Zamora, pour rendre le ſien capable de réſiſter à ce puiſſant ennemi, fut obligé de laiſſer Crémentine au Palais de ſon pere. Elle étoit groſſe ; elle promit à ſon époux de l'aller rejoindre dès qu'elle ſeroit devenue mere. Elle y alla effectivement ; mais je n'entrerai pas, avec Madame de Gomès, dans le détail infini des actions de valeur de ces deux époux.

Crémentine, qui jusqu'alors n'avoit marqué que du courage & de l'intrépidité, quand il s'agissoit de combattre, fut allarmée pour la premiere fois. Elle venoit de mettre au jour un second fils; elle étoit hors d'état de suivre son époux; & de funestes pressentimens venoient, malgré elle, troubler son esprit. Zamora ne put s'empêcher de partager les chagrins de son épouse; mais la crainte qu'ils ne parussent d'un funeste présage à son armée, les lui fit dissimuler.

» N'appréhendez rien, disoit-il, ma chere » Crémentine; vous me reverrez bientôt vain» queur d'un rival qui m'est d'autant plus odieux, » que tous ses efforts ne tendent qu'à nous sépa» rer. Doutez-vous de mon courage, ou de la va» leur d'une armée qui n'est composée que d'hom» mes toujours prêts à se sacrifier pour moi. Ah! » Seigneur, s'écria-t'elle, qui connoît mieux que » moi la valeur de Zamora, & l'amour de tous ses » sujets pour lui? Non, je ne crains rien de ce cô» té; mais je crains un ennemi plein de ruse & de » perfidie: Badur est un homme de sang, qui ne » respire que trahison, que meurtre; enfin il me » semble que si j'étois avec vous, je romprois tous » ses desseins, je découvrirois tous ses complots, & » que je pourrois seule vous en garantir. Enfin il » fallut se dire adieu & se quitter: ce fut là l'ins» tant fatal, & le plus terrible pour ces deux il» lustres époux; ces ames intrépides dans les » combats les plus périlleux, parurent ébranlées » à cette séparation». Cependant Crémentine reprit un peu de tranquillité; & Zamora, à la tête de son armée, se rendit sur les frontieres déjà remplies des troupes de Badur. A peine les deux ennemis furent-ils en présence l'un de l'autre, que

l'action générale fut engagée, & poussée avec tant de vigueur, que pendant deux jours & deux nuits, la victoire ne se décida pour personne. Au commencement du troisieme, Zamora atteint Badur, & lui propose le combat seul-à-seul. Badur l'accepte sur le champ; & voyant que Zamora défendoit aux siens d'approcher, il en fit autant de son côté.

Alors, dit Madame de Gomez, ces deux fiers rivaux s'attaquerent avec une impétuosité qui marquoit assez la haine qui les animoit : ils se porterent des coups terribles, la terre trembloit sous les pieds de leurs chevaux; mais enfin Zamora ayant blessé Badur, qui par la force du coup, fut abbatu sous son cheval, alloit achever de le vaincre, lorsque, contre toutes sortes de loix, & contre celles que les deux Rois s'étoient prescrites, deux Renégats Portugais attachés à Badur, & qui porterent les seuls mousquets qui fussent dans les deux armées, les tirerent à la fois sur le Roi de Sanga, au moment qu'il alloit être délivré pour jamais de son perfide ennemi : l'un lui fracassa la jambe dans le genouil; & l'autre tua son cheval sous lequel il tomba fortement engagé.

Les Cambayens pousserent mille cris de joie; & les soldats de Zamora, indignés d'une pareille trahison, s'avancerent avec fureur pour délivrer leur Maître. L'action fut terrible; & le Roi de Sanga se vit au moment d'échapper au danger dont il étoit menacé. Mais la cavalerie ennemie étoit parvenue à écarter les troupes qui environnoient ce Prince infortuné; il fut désarmé, pris & porté hors du combat.

Le barbare Badur ne se fiant qu'à lui, de la garde de cet illustre prisonnier, le conduisit lui-

même dans sa tente. Cependant la funeste nouvelle de la prise du Roi de Sanga, s'étant répandue dans toute l'armée, le désespoir s'en empara de telle sorte, qu'il sembla que d'un commun accord, ils se résolvoient tous à mourir; aucun d'eux ne voulant s'en retourner sans son maître.

Badur enflé d'orgueil d'avoir un tel captif, compta la vie des nombreux sujets qu'il avoit perdus, comme le moindre prix dont il eût voulu payer un semblable bonheur. Te voilà, dit-il à » Zamora, te voilà mon esclave; & tes Etats » vont être en ma puissance ainsi que toi. Il est » pourtant encore un moyen pour les sauver, & » recouvrer la liberté. Céde-moi Crémentine; » remets-la entre mes mains; & je te rends la » vie & l'Empire.

» Barbare, lui répondit ce Prince mourant, » tu ne démens point ton lâche caractere : je serois aussi indigne de Crémentine, que tu l'as » toujours été, si j'étois capable de la livrer à un » monstre tel que toi. Ma vie n'est point en ton » pouvoir; je vais la perdre couvert de gloire, » après t'avoir vaincu, & détruit ton armée. Si ta » perfidie a mis mon corps en ta puissance, tu » peux en faire ce que tu voudras; le Roi de » Sanga n'en sera pas moins ferme & constant». Badur irrité de ce discours, menaça Zamora de lui faire souffrir les tourmens les plus horribles & les plus ignominieux : en effet il le fit mettre sur un Eléphant, & ordonna qu'on le promenât partout son camp. Les seuls favoris de ce vainqueur barbare prirent plaisir à ce spectacle; & le reste en eut horreur. Le Roi de Sanga souffrit ce traitement avec un courage & une intrépidité qui étonnerent ses plus cruels ennemis. Badur voyant

sa constance, & que les douleurs de ses blessures ne suffisoient pas, pour lui faire endurer une mort aussi terrible qu'il le falloit pour contenter son inhumanité, se fit apporter une Couronne d'airain, & la montrant à ce Héros, il lui dit que lorsqu'elle auroit été purifiée dans un brasier, qu'il avoit fait préparer exprès, il l'en couronneroit Roi des Indes.

» Va, lui dit Zamora, en le regardant avec » mépris, je suis préparé à toutes tes fureurs; & » je sçais de quoi ton ame est capable. Mais, » sache, & j'ose te le prédire, que je laisse une » Héroïne qui poursuivra toi, les tiens, & jusqu'au dernier de ta race; que ton Royaume sera » la proie de mes Descendans; que tu seras haï, » détesté de tes propres sujets, qui ne prononceront ton nom qu'avec horreur; que persécuté » du Ciel & de la Terre, tu mourras de la main » du plus vil des esclaves, tandis que je meurs armé, chéri des miens, couvert de gloire, plaint » même dans ton armée, & jusques dans ta » Cour ».

La fureur & la rage du Roi de Cambaye n'en devinrent que plus terribles. Il se fit apporter la la Couronne embrâsée, & commanda qu'on la mît sur la tête de Zamora. Zamora souffrit des tourmens inouis, sans prononcer un seul mot, sans témoigner la moindre foiblesse, & mourut sans que la fin de sa vie pût en mettre à la barbarie de son ennemi qui fit serrer son corps, & projetta des attentats plus affreux, que tous ceux qu'il avoit commis jusqu'alors.

En conséquence il fait charger de fers & renfermerd ans les plus obscurs cachots les prisonniers qu'il avoit faits sur le Roi de Sanga, &

les laisse deux jours sans aucune nourriture. Puis ayant fait rôtir le cadavre de son ennemi, il les força de le manger, sous peine de perdre la vie dans les tourmens. Plus de la moitié de ces malheureux aimerent mieux mourir, que de se repaître d'un corps qui leur étoit si précieux ; & les autres se poignarderent après en avoir mangé. Telle fut, Madame, la fin de ce Prince que ses vertus & ses qualités rendoient digne d'un meilleur sort.

Vous êtes curieuse de retourner auprès de Crémentine, & de partager les pleurs qu'elle va bientôt répandre. Vous la trouverez effrayée du silence que Zamora garde avec elle depuis quelques jours, & frappée de l'idée funeste qu'elle avoit perdu pour jamais ce qu'elle chérissoit uniquement. Elle s'imagine l'entendre à chaque instant lui demander vengeance, croit le voir qui se présente à elle, déchiré, meurtri, ensanglanté, qui la conjure de vivre pour punir le perfide Badur de ses cruautés. Vous n'avez plus de maître, vous n'avez plus de Roi, dit-elle à ses femmes qu'elle fait venir. Il vient d'être la victime de son barbare ennemi ! Un torrent de larmes suivit ses paroles ; & envain l'on voulut la rassurer : elle passa la nuit dans une agitation continuelle, tantôt voulant envoyer à l'armée, tantôt y voulant aller elle-même ; enfin le jour parut ; & l'arrivée de Crémen, l'ami de son époux, ayant jetté l'allarme dans la Ville, les cris redoublés du peuple ayant pénétré jusqu'au Palais, la Reine ne douta plus de son malheur. » Crémen » l'aborda avec une contenance si triste, que sa dou» leur n'ayant plus de bornes, elle tomba évanouie » avant qu'il eût seulement ouvert la bouche ; on » la fit revenir avec une peine extrême ; mais y » étant parvenu, le premier objet qui frappa ses

» regards fut Cremen à ses pieds qu'il baignoit de
» ses larmes : hé quoi Crémen, lui dit cette dé-
» solée Princesse, vous revenez sans mon cher Za-
» mora ! Ne vous l'avois-je pas confié ? Deviez-
» vous survivre à sa perte ? Pouvez-vous vous mon-
» trer à mes yeux ? D'où vient que ce reste mal-
» heureux de l'armée n'a pas péri pour sauver ou
» suivre son Roi ? Qu'en avez-vous fait ? parlez ;
» ne ménagez plus rien ; je veux tout savoir, le
» venger & mourir. Crémentine prononça ces
» paroles avec une impétuosité si grande, que Cre-
» men ne put trouver le tems de se justifier ; mais
» enfin voyant qu'elle se faisoit un effort pour l'é-
» couter, il lui raconta tout ce qui s'étoit passé,
» & ce qu'il avoit appris de la mort du Roi ; &
» quoiqu'il employât tous ses soins pour adoucir
» cette horrible aventure, il ne put y parvenir
» assez bien, pour empêcher les mouvemens de
» désespoir qui saisirent la Reine : cette Prin-
» cesse qui lui avoit prêté une attention extrême
» en le regardant toujours fixement, entendit à
» peine la derniere sillabe de son récit, qu'elle se
» jetta sur un poignard qu'il portoit à sa ceinture,
» & voulut s'en percer le cœur ».

Crémen arrêta son bras ; ses femmes se jette-
rent sur elle ; & chacun s'empressa de la garantir
de sa propre fureur. Mais rien n'eût été capable
de la dissuader du dessein qu'elle avoit de mourir,
si on ne lui eut présenté son jeune fils qui en lui
baisant les mains avec transport, lui dit, les larmes
aux yeux : » Eh quoi ! ma mere, vous voulez mou-
rir sans m'avoir appris comment il faut venger le
Roi mon pere : mon bras trop foible encore, n'a-
t'il pas besoin du vôtre pour soutenir & conduire
ses coups ? Non, s'écria Crémentine, après avoir

gardé le silence quelques minutes, & en jettant les yeux sur ses deux enfans (car la petite Princesse sa fille en étoit aussi) non, Zamora, tu n'es point mort; tu revis dans ces aimables fruits de notre amour; c'est ta voix qui m'ordonne par eux de suivre les loix d'un devoir qui m'est sacré : oui, grand Roi, continua-t-elle, Héros que j'adorerai jusqu'à mon dernier soupir; je vivrai puisque tu le veux. Mais je jure, ajouta-t-elle, en posant les mains sur la tête du Prince & de la Princesse, par la vie de ces enfans que tu viens d'opposer à mon désespoir, de ne point désarmer mon bras, que je n'aie percé de mille coups mortels ton odieux ennemi, que je n'aie saccagé son Empire, mis ses Villes en cendres, massacré ses sujets, & que je n'aie armé toute la terre pour ma juste vengeance ».

A ces mots, elle sécha ses pleurs, & se fit porter dans une Gallerie superbe qui donnoit sur une grande place au-devant du Palais, où le peuple accouru en foule, la demandoit avec empressement. Peuples, leur cria-t-elle, en paroissant avec son fils, ne contraignez ni vos pleurs, ni vos gémissemens; donnez à la perte de votre illustre Roi, tous les regrets qu'exigent de votre zele ses vertus & l'amour qu'il avoit pour vous; mais respectez sa mémoire dans le Prince son fils. Aidez lui à venger sa mort. Pour moi j'atteste ici l'ame de ce grand homme, que je ne lui survis que pour faire périr celui qui vient de nous en priver pour jamais, & que je ne prendrai aucun repos que je n'y sois parvenue.

A ces mots, toute la multitude s'écrie à la fois, que son Peuple la supplioit de vivre pour régner, pour gouverner, & le garantir, par sa valeur &

sa prudence, de l'oppression de ce perfide ennemi; qu'ils lui obéiroient tous avec joie, & qu'ils rassembloient pour elle dans leurs cœurs, le zele, le respect & la soumission qu'ils avoient partagés jusqu'à ce jour entr'elle & leur auguste Roi. De si sensibles marques de l'amour de ses Sujets, la toucherent vivement. Elle ordonna l'assemblée d'un grand Conseil, où furent appellés les Satrapes du Royaume, & les Gouverneurs des Provinces : Elle y fut déclarée autentiquement Tutrice de ses enfans, en lui décernant l'autorité Suprême : les Grands, les Magistrats, les Chefs de l'Armée, les Soldats, & généralement tous les Ordres de l'Empire, lui prêterent le serment de fidélité.

Après cette cérémonie, Crémentine écrivit à tous les Potentats de l'Orient, soit Alliés ou non Alliés, les cruautés du Roi de Cambaye, les engageant tous par leur propre intérêt, à venger Zamora, soit en lui envoyant du secours contre son ennemi, soit en rompant leurs traités avec ce Prince, soit en restant neutres dans cette grande affaire. La plupart de ces lettres eurent l'effet que Crémentine en attendoit; mais l'Empereur du Mogol, & Thamas, Roi de Perse, furent les plus empressés à lui témoigner combien ils étoient sensibles à la perte qu'elle venoit de faire, & l'horreur que leur inspiroit le procédé du Roi de Cambaye.

Madame de Gomez entre dans de longs détails d'actions militaires, où Crémentine se couvre de gloire, sans néanmoins se saisir de son ennemi. Badur exerça des cruautés inouies, & se vit sur le point d'être abandonné de ses propres sujets. Il sçut ensuite les gagner par une

feinte douceur ; mais il devint la victime de la confiance qu'il eut dans les Portugais, & de l'alliance qu'il fit avec eux. » Leur Général Acuignès feignant d'être malade, envoya complimenter le Roi de Cambaye qui étoit arrivé à Diu depuis quelques jours, s'excusant sur son indisposition, de n'aller pas lui rendre ses devoirs en personne. Le lendemain Badur, qui n'avoit nul soupçon du sort qu'on lui préparoit, voulant aller visiter Acuignès, monta dans une Felouque en habit de chasse, de couleur verte, le Diadême au front, une épée d'or garnie de diamans à son côté, n'étant accompagné que de quelques Satrapes & Courtisans, faisant en tout le nombre de treize ; il avoit outre cela deux jeunes Officiers, qui suivant l'usage du Pays, portoient, l'un l'épée royale, & l'autre son arc & son carquois ; en passant devant la Citadelle, il fit appeller Emmanuel Sosa, qui entra dans la même Felouque ; quatre autres Felouques qui suivoient celle de ce Monarque, portoient le reste de ceux qui l'accompagnoient.

» En arrivant à bord de l'Amiral, Acuignès fut au-devant de lui avec de grands témoignages de respect, ayant la tête nue ainsi que tous les Officiers Portugais rangés en haie, & les soldats sous les armes ; il le reçut sur la poupe, où il avoit fait élever un Pavillon superbe ; il n'entra avec Badur dans le Vaisseau que trois Satrapes, le reste de sa suite étant resté dans les Felouques. Aussitôt que ce Monarque fut entré, ceux du complot qui attendoient le signal pour exécuter leur horrible projet, observoient exactement jusqu'au moindre mouvement

» ment d'Acuignès ; mais l'approche du moment
» d'un si énorme attentat, les remords de sa
» conscience, les droits de l'hospitalité, la con-
» fiance de ce Monarque, & plus encore cette
» impression secrette, dont la présence des Rois
» frappe les cœurs, ce caractere auguste qu'on
» ne peut se dispenser de respecter & de crain-
» dre, firent un effet si surprenant sur Acuignès,
» qu'il parut tout-à-coup interdit, confus, ne
» pouvant prononcer quatre mots de suite, ne fai-
» sant que balbutier, comme un homme qui au-
» roit perdu l'usage de la parole ou de la rai-
» son.

» Ce trouble fut si remarquable, que le Roi
» s'en étant apperçu, commença à se repentir de
» son imprudence, & du péril où il se voyoit ex-
» posé : il demanda à un des siens, en langage
» Persan, s'il n'y avoit dans le Vaisseau que les
» troupes qu'il voyoit sous les armes, & s'il n'y
» en avoit point de cachées ; il lui répondit qu'il
» n'en paroissoit point d'autres. Cependant le
» Général s'étant remis, & ayant repris ses sens,
» recommença ses civilités, & s'entretint avec
» ce Prince, de plusieurs choses qui concernoient
» la Marine. Badur qui avoit de l'esprit, ne vou-
» lant pas qu'il crût qu'il se fût apperçu de son
» embarras, & qu'il eût eu quelque soupçon,
» l'assura que son but principal étoit de s'unir si
» parfaitement avec le Roi de Portugal, & de
» concourir en tout ce qui dépendroit de lui à
» l'éclat de sa gloire, & à l'avantage de ses Su-
» jets, qu'il n'auroit plus rien à desirer de ce
» côté.

» Après quoi s'étant levé, & le Général l'ayant
» reconduit avec un grand respect, il rentra dans

» sa Felouque, se croyant hors de tout péril.
» Mais Acuignès ne le vit pas plutôt éloigné,
» que reprenant son barbare dessein, il fit le
» signal; alors ceux du secret se jettant dans de
» légeres barques où étoient leurs armes, &
» qu'ils avoient tenues prêtes, joignirent à for-
» ce de rames, la Felouque du Roi de Cambaye,
» entre leur Flotte & la Citadelle, se jetterent
» dedans l'épée à la main, tandis que d'autres
» l'attaquoient par les côtés: la suite de Badur se
» mit en défense; comme elle étoit composée
» des premiers de sa Cour, & des plus favoris,
» ils firent des efforts surprenans pour garantir
» leur maître. Au premier bruit qui se répan-
» dit dans la Ville de cette trahison, tous les
» habitans en sortirent, où monterent sur les
» remparts; on n'entendoit que cris, ou qu'im-
» précations contre l'indigne action des Portu-
» gais. Le Satrape Mangalor se trouvant le pre-
» mier sur le Port, fait entrer des Soldats Turcs
» dans trois Chaloupes Royales, & à force de
» rames, vole à la défense de Badur. Zaffer en
» fait autant avec plusieurs braves qu'il ramasse à
» la hâte; & sans s'étonner, s'avance entre la
» Flotte & la Felouque du Roi, pour la mettre
» à couvert, & donner le tems au rameurs de
» regagner la terre. Le jeune Officier qui portoit
» l'arc & le carquois du Roi, plein de courage
» & d'adresse, avoit déjà tué dix-huit Portugais,
» lorsqu'un coup de mousquet le jetta mort du
» haut de la Felouque dans la mer.

» Emmanuel Sosa fut tué d'un coup d'épée par
» le gendre de Zaffer, & jetté dans la mer. Le
» Général Acuignès voyant que de moment en
» moment il venoit au Roi de nouveaux secours

» de la Ville, & ne voulant pas manquer son
» coup, ordonna qu'on tirât le canon de la Cita-
» delle & celui de la Flotte, sur ce peuple in-
» nombrable qui étoit sur le Port & le long
» du rivage ; l'effet en fut prodigieux ; les bou-
» lets tirés à travers cette multitude, offrirent
» un spectacle épouvantable ; on voyoit voler de
» toutes parts les bras, les jambes, & les têtes
» de ces malheureux ; le sang ruisseloit de tous
» côtés ; la mer couverte de morts & de mou-
» rans, dont les corps flottoient au gré des va-
» gues & des vents ; les cris & les clameurs du
» Peuple, des Soldats, & des Matelots, le tu-
» multe qui se faisoit dans la Ville & aux Por-
» tes, où il y en eut une infinité d'étouffés dans la
» foule, ne présentoient aux yeux que des ob-
» jets capables de glacer d'horreur & d'effroi.

» Le Général Portugais envoyant toujours de
» nouvelles troupes au secours des siens, & Ba-
» dur n'en recevant plus, les Cambayens furent
» bientôt accablés ; Zaffer fut blessé, pris & mené
» sur l'Amiral ; Mangalor qui avoit fait des mer-
» veilles à côté de la Felouque du Roi, fut tué
» avec tous ses Turcs. Badur qui s'étoit défendu
» comme un Lion contre les Portugais qui étoient
» sautés dans sa Felouque, en avoit tué la plus
» grande partie de sa main, & le reste l'avoit été
» par les siens ; mais ce Monarque voyant que
» tous ses défenseurs étoient morts ou pris, en-
» courageoit ses rameurs, & quoique très-bles-
» sé lui-même, leur aidoit de toutes ses forces,
» lorsque les coups de canon que l'on tiroit sans
» discontinuer, lui enleverent encore ses ma-
» telots, au moment qu'ils approchoient du
» bord ; ensorte qu'il se trouva seul & sans se-

» cours ; & sa Felouque n'ayant plus d'autre mou-
» vement que celui que la mer lui donnoit, fut
» jettée sur un petit banc de sable où elle échoua.

» Alors Badur, sans balancer, sauta courageu-
» sement à la mer, espérant d'aborder en na-
» geant ; mais le sang qu'il perdoit par sa plaie,
» sa foiblesse, la fatigue que lui donnoit le re-
» flux qui le repoussoit, ou plutôt sa malheureuse
» destinée l'obligerent enfin, après avoir long-
» tems combattu, de céder & de s'abandonner
» au courant, qui le porta près du Vaisseau de
» Tristan Païvez de Sainte-Reine. Il crie qu'il
» est le Roi, & fait de grandes promesses à
» ceux qui lui sauveront la vie ; mais personne ne
» se met en devoir de le secourir. Païvez seule-
» ment lui tend un aviron, comme pour le sou-
» tenir ; il s'y attache ; mais dans le même ins-
» tant, un Matelot du dernier ordre, avec un
» croc de fer lui en donne plusieurs coups sur
» la tête, & le tue avec une inhumanité sans
» exemple ; & son corps après avoir flotté quel-
» que tems, fut submergé & ne reparut plus ».

La mort du Roi de Cambaye ne fut pas moins agréable à ses sujets, que honteuse à ses meurtriers. Crémentine regretta de n'avoir pu l'immoler aux mânes de son époux ; mais revenue de ses premiers transports, elle admira les décrets de la Providence, qui lui avoit ôté les moyens de faire périr ce Prince, pour le perdre elle-même, afin de lui marquer que le Ciel étoit encore plus irrité contre lui, que les hommes. La Reine de Sanga se rappellant ensuite l'action des Portugais, ne put l'envisager qu'avec horreur ; & par un mouvement naturel aux grandes ames, quoiqu'elle eût conçu beaucoup d'estime pour la

valeur des troupes Portugaises qu'elle avoit à son service, elle leur donna l'argent qu'elle leur avoit promis, & les renvoya en leur disant :
» Il ne suffit pas aux hommes d'avoir du cou-» rage ; c'est leur moindre partage, lorsqu'il n'est » pas soutenu par la vertu : Acuignès votre chef, » vient de faire une action indigne des senti-» mens qu'elle inspire. Si Badur étoit un bar-» bare, un cruel, un tyran, il n'en étoit pas » moins Roi. Il l'a fait périr contre la foi jurée, » & m'a privée d'une victime que je ne pour-» suivois, que parce qu'elle m'étoit due : en-» nemie du Roi de Cambaye, & de toute sa » race, ma gloire seroit atteinte, si je gardois » auprès de moi les compagnons de ses meur-» triers ».

La Reine de Sanga, toujours occupée de la vengeance de son mari, ravageoit le Royaume de Cambaye, & se signaloit par des victoires. Après des triomphes continuels, elle songea à marier son fils ; & il y eut à cette occasion, des Fêtes magnifiques, pendant lesquels Crémentine, qui paroissoit donner tous ses soins aux plaisirs des autres, s'occupoit en secret de l'exécution d'un projet qu'elle avoit formé. Cette Princesse avoit fait peindre, sans que personne le sût, excepté celui qui conduisoit l'ouvrage, toute la vie de Zamora & la sienne, ses triomphes, la mort tragique de ce grand Roi, & tout ce qu'elle avoit fait pour le venger, jusqu'au jour du mariage de son fils. Lorsque tout fut achevé, elle manda son Architecte, & lui ordonna de dresser une grande estrade des piéces qu'elle lui remettoit, dans la Place des Fontaines. Elle lui en donna le plan

elle-même, & lui défendit, sous peine de la vie, de parler à personne de ce que contenoit ce qu'il alloit découvrir dans les différens morceaux dont elle vouloit qu'il construisît son Edifice, & qu'à mesure qu'il l'éleveroit, il fit couvrir les peintures de riches tapisseries qu'elle lui fit délivrer. Pour plus grande sûreté, elle fit poser des Corps-de-Gardes dans toutes les avenues de la Place, pour en défendre l'entrée, & n'en laisser approcher personne.

Toutes ces précautions prises, elle publia qu'elle préparoit une fête superbe & singuliere, qui devoit l'emporter sur toutes les autres ; & il n'y eut personne qui ne désirât avec impatience le jour où elle se donneroit. Crémentine ensuite s'enferma seul dans un des Appartemens, & tint le discours suivant à une de ses Favorites, dans le sein de laquelle elle avoit coutume de répandre ses chagrins.

» Je ne doute pas, ma chere Alamosin, que » la conduite que j'ai tenue depuis le Couronne- » ment & le mariage de mon fils, ne t'ait sur- » prise ; ma joie, ma parure, & les Fêtes brillan- » tes où je me suis montrée avec tant de satis- » faction, ont dû te donner quelqu'étonnement, » après avoir vu l'excès de ma douleur, & les » soins glorieux que j'ai pris pour venger Zamo- » ra ; toi de qui la vertu t'a fait envisager la vie » comme une ignominie, dès l'instant de la perte » de ton époux, & qui séparée du reste des hu- » mains, n'as semblé ne respirer que pour moi » seule : cependant je garde au mien la même fi- » délité ; & si nous la manifestons diversement, » tu n'en dois accuser que la différence de notre

» état ; mon Empire, mes sujets, mes enfans, » & surtout ma vengeance, me condamnoient à » vivre ; j'ai rempli ce qu'exigeoient de moi des » motifs si puissans ; & sans te faire un détail de » toutes mes actions, tu sais que je n'ai rien né- » gligé pour le bonheur de mes Peuples, & pour » confondre mes ennemis.

» Mais tu n'es pas instruite que je n'ai sur- » vêcu si long-tems à mon auguste époux, que » pour mourir plus glorieusement. Je t'ai choi- » sie entre toutes les femmes de ma Cour, pour » te confier ce grand secret, connoissant ta ver- » tu, la tendresse que tu as pour moi, & celle » que tu conserves à ton époux ; apprends donc » que je n'ai plus d'autre desir, que d'aller re- » joindre le mien ; que rendue à moi-même, » mon amour pour ce grand Prince, prend cha- » que jour de nouvelles forces, & m'affermit » dans la résolution que j'ai prise, de quitter » une vie qui m'est insupportable sans lui, & que » rien n'est capable aujourd'hui de me faire » changer de dessein. Voilà, ma chere Alamosin, » la cause de ma tranquillité, le sujet de la sa- » tisfaction que l'on remarque en moi, & le » motif de toutes mes actions ; persuadée que » je vais revoir ce cher époux, je ne puis conte- » nir ma joie ; & c'est pour en cacher la source, » que je me suis livrée aux plaisirs qui regnent » dans ma Cour.

» Ton secours m'est nécessaire pour l'exécu- » tion de mon projet ; tu sais l'édifice que je fais » élever dans la Place des Fontaines avec tant » de précaution, pour qu'on ne puisse le péné- » trer ; au milieu de cet Edifice est une chambre

» ménagée avec art, dont l'Architecte me doit
» remettre la clef ; je te la confierai, & tu pren-
» dras le soin d'y faire porter avec adresse, & sous
» divers prétextes, un amas que j'ai fait d'aro-
» mates, de parfums, de bois d'odeur, combus-
» tibles, & de plusieurs liqueurs, qu'une étin-
» celle peut enflammer dans l'instant : c'est avec
» ces matieres que tu dresseras mon bucher dans
» cette chambre, que tu allumeras au signal que
» je te donnerai. Voilà continua-t-elle, l'inno-
» cent stratagême dont je me sers pour me déro-
» ber à la vie, & pour rejoindre mon cher Za-
» mora sans y trouver d'obstacle.

» A ces mots la veuve d'Alamosin saisie de
» joie & d'admiration, se jetta aux pieds de Cré-
» mentine, & lui prenant les mains qu'elle bai-
» soit avec ardeur : ma Reine, lui dit-elle, je
» n'ai jamais douté de vos vertus, ni de votre fidé-
» lité ; mais toute grande que vous m'avez paru,
» je trouve que vous l'êtes mille fois davantage
» en ce moment ; c'est l'ame de l'illustre Za-
» mora qui vous inspire des sentimens si dignes
» l'un de l'autre : oui, vous allez terminer votre
» carriere par la plus belle de toutes les actions,
» & couronner votre vie d'une gloire immor-
» telle. Nonseulement je ferai tout ce que votre
» Majesté vient de m'ordonner ; mais je vous pro-
» mets encore de ne vous pas survivre un seul
» instant, & que profitant du même bucher pour
» ne vous jamais quitter, j'yrai rejoindre en
» vous imitant, l'époux dont la mort m'avoit
» séparée ».

Telle est, Madame, la fin de Crémentine & celle de sa Confidente. Cette conclusion du

Roman eſt d'autant plus naturelle, que vous connoiſſez l'ancien uſage des femmes Indiennes, qui ſe brûloient à la mort de leur mari. Je ſupprime tous les détails de cette Fête lugubre; ou plutôt, je vous en épargne le triſte ſpectacle.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XXXII.

Histoire de la Conquête de Grenade.

JE ne puis mieux vous mettre au fait, Madame, de l'*Histoire secrette de la Conquête de Grenade*, & vous donner une idée de ses Héros, qu'en vous citant le commencement de cet Ouvrage; c'est Madame de Gomez qui parle.

» Du tems que les Rois de Castille, Ferdinand » & Isabelle, faisoient une rude guerre aux Mau» res, Dom Alphonse Hustade de Mendoze, » Duc de l'Infantade, s'y étoit signalé en tant » d'occasions, & y avoit fait voir une si prodigieu» se valeur, qu'il s'acquit avec justice l'estime de » ses maîtres & la considération de toute l'Es» pagne : ce Seigneur avoit épousé, par les or» dres de Ferdinand & d'Isabelle, Eléonore de » Portugal, fille du malheureux Duc de Bragan» ce, auquel Jean II, Roi de Portugal, avoit fait » couper la tête. La protection que les Rois de » Castille avoient accordée aux enfans de ce Prin» ce infortuné, s'étoit manifestée aux yeux de » tout l'Univers, par le mariage d'Eléonore avec » le Duc de l'Infantade, dont la tendresse pour sa » vertueuse épouse, répondoit aux sentimens de » ces augustes Protecteurs : il ne pouvoit rien » naître que de merveilleux d'un couple aussi il» lustre : le Ciel favorable à leurs vœux, leur don» na pour fruits d'une si parfaite union, un fils » & une fille, dignes sujets de l'admiration de » l'Espagne.

» Ce fut pour élever avec plus de soin & d'at» tention cette charmante famille, que la Du-

» cheſſe de l'Infantade ſe retira à une de ſes
» Terres ; & tandis que ſon illuſtre époux don-
» noit ſon tems aux ſoins de la guerre, elle s'oc-
» cupa à perfectionner les vertus de ſes enfans,
» par une éducation proportionnée à la grandeur
» de leur naiſſance.

» Dom Alvare ſon fils n'avoit pas encore at-
» teint l'âge de douze ans, que dans une ſi ten-
» dre jeuneſſe il faiſoit remarquer, dans toutes
» ſes actions, l'illuſtre ſang dont il étoit ſorti.
» Dona Elvire ſa ſœur, quoique plus jeune, ne
» laiſſoit pas de s'attirer les regards que l'on ne
» pouvoit refuſer à ſes charmes naiſſans ; & l'un
» & l'autre furent ſouvent l'objet des louanges
» & de l'envie des Eſpagnols ».

La Ducheſſe ne négligea rien pendant cinq ans d'une retraite volontaire, pour rendre ſes enfans dignes de paroître dans une Cour, où la vertu ſe faiſoit voir dans ſon plus beau luſtre. Elvire devint un prodige de ſageſſe & de beauté ; & Dom Alvare fit voir en lui l'aſſemblage merveilleux des grandes qualités de ſon pere, & des charmes de ſa mere. Comme il ſurpaſſoit ſes Maîtres dans tous ſes exercices, il fut bientôt en état de n'en plus avoir ; ſon humeur, naturellement belliqueuſe, lui faiſoit préférer la Chaſſe aux autres amuſemens qu'on vouloit lui procurer.

Un jour qu'il s'étoit fatigué plus qu'à l'ordinaire, il s'écarta de ſa ſuite, à deſſein de ſe repoſer, & de rêver en liberté aux moyens de quitter la vie oiſive qu'il menoit, dans un tems où toute la jeuneſſe d'Eſpagne cherchoit à ſe ſignaler. Il deſcendit de cheval ; & s'étant aſſis au pied d'un arbre, ſes réflexions l'emporterent ſi loin, qu'il ne ſongeoit pas encore à prendre le chemin du Châ-

teau, lorsqu'un grand bruit d'épées & de voix le tira de sa rêverie. » Il se leva promptement; & » sans songer à remonter à cheval, il courut où » se passoit le combat. Il vit trois hommes armés » contre un qui défendoit sa vie avec autant de » valeur que d'adresse : cet inconnu en avoit dé- » jà blessé un mortellement, quand Dom Alvare » arriva ; il ne balança point à se ranger du parti » le plus foible. Du premier coup qu'il porta, il » tua un de ces Assassins ; & l'Etranger contrai- » gnit le dernier à suivre les autres au tombeau.

» Lorsqu'il se vit sans ennemis, il s'approcha » de Dom Alvare; & le saluant avec une grace » qui lui étoit particuliere, quel bonheur, lui dit- » il, en langue Castillanne, vous a conduit ici » pour me sauver la vie, & quelle sera la récom- » pense qui doit payer un tel service? La gloire » de vous l'avoir rendu, lui répondit Dom Alva- » re. Mais, vaillant inconnu, continua-t'il, ap- » prenez-moi la cause d'un combat si inégal, & » le nom de celui à qui le hasard m'a pu rendre » utile. Pour vous y engager par mon exemple, » je ne feindrai point de vous dire que je suis » Dom Alvare, fils du Duc de l'Infantade : sa mai- » son n'est pas loin d'ici ; & si vous trouvez que » ce que j'ai fait pour vous, mérite quelque recon- » noissance, je vous conjure de me la témoigner, » en y venant prendre le repos dont je juge que » vous avez besoin ».

L'Inconnu pendant ce discours fit voir sur son visage un trouble, dont lui seul savoit la cause; mais la crainte de se découvrir, lui fit bientôt calmer cette agitation : » il en a trop coûté aux Mau- » res, lui dit-il, pour que le Duc votre pere soit » inconnu à un Grenadin : je le suis, Seigneur,

» Mon peu de fortune ne soutient pas le sang dont » je suis sorti : je m'appelle Zeluma : la peinture » fait mon occupation ; & j'ai quelquefois trouvé » par elle une partie des richesses que je devrois » tenir de mes Ancêtres : dispensez-moi, Sei- » gneur, de vous en dire davantage : j'accepte » l'offre que vous me faites, en vous suppliant de » ne me pas contraindre de paroître aux yeux du » Duc & de la Duchesse. Dom Alvare comprit aisément, par l'embarras de Zeluma, qu'il cachoit sous le nom de Peintre sa véritable condition : en effet sa valeur & sa personne démentoient ses discours ; mais Dom Alvare avoit déjà pris une si forte inclination pour lui, qu'il ne voulut pas le presser davantage.

» Je vois bien, mon cher Zeluma, lui dit » Dom Alvare, que vous êtes au-dessus de ce que » vous voulez paroître ; & quoique je dusse me » plaindre d'un tel déguisement, je veux vous » montrer ma tendresse en me conformant à ce » que vous souhaitez : mais du moins réparez » cette dissimulation, en me montrant ce qui vous » reste des peintures que vous dites avoir ren- » dues ».

Zeluma sourit à la demande de Dom Alvare : » vous croyez m'embarrasser, lui dit-il, par votre » curiosité ; mais je vais vous convaincre de la vé- » rité de mes paroles, en vous montrant deux » portraits qui me sont restés. A ces mots il don- » na à Dom Alvare deux boëtes superbement en- » richies : la premiere qu'il ouvrit, n'offrit à ses » yeux qu'une femme dont l'âge avancé ne laissoit » voir que les traces d'une beauté parfaite : mais » l'éclat & les charmes de la personne que renfer- » moit la seconde boëte, lui ôterent l'usage de la

» voix, ne trouvant point de paroles assez fortes » pour la louer dignement. En effet tout ce qu'u- » ne brillante jeunesse peut donner d'agrémens à » la beauté la plus touchante, se faisoit remar- » quer dans cette admirable peinture; & l'on au- » roit pu croire qu'elle renfermoit la Déesse des » Amours, si la pudeur qui régnoit sur ce beau vi- » sage, n'en eût effacé l'idée. L'admiration de » Dom Alvare fit bientôt place à l'amour le plus » violent : cette passion jusqu'alors inconnue à » son cœur, ne lui donna pas le tems de s'en dé- » fendre : percé d'un trait aussi prompt que dan- » gereux, il ne connut son mal que par la gran- » deur de sa blessure : la jalousie suivit de près » ces premiers mouvemens ; persuadé que l'E- » tranger se deguisoit, il crut qu'il aimoit cette » belle personne, & même qu'il en étoit aimé, » puisqu'il en possédoit le portrait.

» Zeluma prenoit trop d'intérêt aux passions » d'Alvare,pour ne les point démêler : il ne vou- » lut pas cependant rompre le silence que cet » amour naissant causoit entr'eux. Dom Alvare » le rompit enfin ; & regardant fixement l'étran- » ger : ah ! Zeluma ! lui dit-il, que vous êtes » heureux !

» Je le serois sans doute, lui répondit-il, si » mon bonheur étoit attaché à la possession de » cette peinture : mais Seigneur, l'inégalité de » nos conditions m'a délivré du danger d'élever » mes pensées jusqu'à celle que ce portrait repré- » sente : ah ! lui dit Dom Alvare, ne poussez » pas plus loin une feinte qui me rendroit votre » ennemi : empêchez le progrès de l'amour que » je sens naître dans mon ame en m'avouant le » vôtre ; & ne me laissez pas devenir le rival d'un

» homme que je n'ai pu m'empêcher d'aimer.
» Non, Seigneur, lui répondit Zeluma ; ne redou-
» tez jamais un semblable malheur; les traits de
» cette belle personne n'ont rien fait sur mon
» cœur, qui puisse vous rendre mon ennemi :
» peut-être vous serois-je utile un jour pour le
» succès de votre tendresse, si elle prend assez
» d'empire sur votre ame, pour être fidéle & sin-
« cére : je ne puis vous découvrir ce mystere;
» mais pour vous prouver que je ne puis être votre
» rival, je vous laisse ce portrait qui représente
» à vos yeux la Princesse Félime, fille du Prince
» Almanzor, frere & héritier du Roi de Grenade».

A peine le jour commençoit à paroître, que Zeluma voyant Dom Alvare dans un profond sommeil, prit la résolution de sortir d'un lieu où il avoit intérêt de n'être point connu : dans ce dessein il se leva avec le moins de bruit qu'il lui fut possible; & après avoir laissé une lettre à Dom Alvare, il sortit par les mêmes détours que l'on avoit pris pour le faire entrer. Dans sa lettre il apprit à Dom Alvare, ce dont vous vous doutez sans doute, Madame, savoir, qu'il étoit le frere de la belle Félime, Princesse de Grenade.

Dom Alvare fut au comble de sa joie, & se félicitoit d'avoir trouvé un ami qui pût lui être si utile; mais il ne concevoit pas pourquoi Zeluma s'étoit trouvé dans le bois voisin du Château de son pere. Par des événemens imprévus, & que je n'entreprendrai point de vous conter, Dom Alvare, quelque tems après, est fait esclave à la Cour même qu'habitoit la Princesse Félime. Il supportoit ses malheurs avec patience, dans l'espoir de jouir quelquefois de la vue de sa Maîtresse : mais l'endroit dans lequel elle logeoit, étoit interdit aux

esclaves ; & Dom Alvare n'y fut introduit un jour que par hasard, & pour y porter des présens à la Souveraine. L'aspect de Félime qui étoit assise auprès du Trône, le déconcerta au point qu'il en perdit l'usage de la parole : cependant il se remit de son trouble, & fut assez heureux, pour ne point découvrir son amour : mais à peine étoit-il sorti, qu'il perdit le portrait de Felime ; & ce portrait fut trouvé par la Princesse, chez laquelle il servoit. Curieuse de savoir son secret, & soupçonnant déjà que Dom Alvare, sous un habit d'esclave, cachoit un nom distingué, elle le questionna finement, & lui fit tout avouer : l'aveu naturel de ses malheurs & de son amour, l'intéressa en sa faveur ; & elle-même se chargea de le faire connoître à Felime : elle y réussit au point, que cette Maîtresse adorée conçut, à la premiere vue, la passion la plus tendre pour un Amant, dont jusqu'alors elle ignoroit les sentimens : aussi quelle fut sa douleur, lorsque quelques jours après, elle sçut que ce même Dom Alvare, toujours déguisé sous un habillement d'esclave, avoit tué le Prince de Fez, parce qu'il avoit été trouvé en conversation avec Felime, à la main de laquelle il prétendoit. Dom Alvare fut pris aussitôt & conduit dans un cachot. A la veille d'être conduit à la mort, il fut délivré ; & vous devinez bien aux soins de qui il dut sa conservation. J'avois oublié de vous dire, qu'avant cet événement il avoit retrouvé Zeluma, & que Zeluma lui avoit avoué qu'il étoit amoureux de Dona Elvire sa sœur, qu'il avoit vue je ne sais où, & à laquelle il avoit inspiré de l'amour, je ne sais comment.

Cependant Dom Alvare revient chez le Duc de l'Infantade, son pere. Il brûloit toujours du même

me amour ; & voyant bien l'impossibilité de posséder Felime, si la victoire ne se rangeoit du côté des Espagnols, toujours en guerre contre les Maures, il n'épargne rien pour la décider en leur faveur : ses projets réussissent en effet ; & après des combats sanglans de part & d'autre, Grenade se trouve prise : Dom Alvare épouse Felime ; Zeluma reçoit la main de Dona Elvire ; & plusieurs autres Amans dont je ne vous ai point cité les noms, se trouvent réunis aux objets de leurs vœux.

Voilà ce que c'est, Madame, que l'Histoire secrete de la Conquête de Grenade, dont Madame de Gomez prétend que l'amour seul a été la cause. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous ne devez regarder ce qu'elle en dit, que comme un Roman, & même comme un Roman très-embrouillé, & dont la lecture demande plus d'attention, que n'en méritent ces sortes d'ouvrages.

Le soin qu'Elisabeth, Reine d'Angleterre, prenoit de rassembler auprès d'elle ce que son Royaume possédoit de plus aimable & de plus distingué dans les deux sexes, rendit autrefois sa cour la plus agréable & la plus florissante de toutes celles de l'Europe. Parmi les personnes qui y brilloient de son tems, on y remarquoit surtout le Comte d'Oxfort, & Milédy d'Herby, qui réunissoient l'un & l'autre toutes les grâces de l'esprit & du corps. Ils avoient juré, chacun de leur côté, de ne jamais aimer ; mais leur serment s'évanouit lorsqu'ils se virent ; du consentement de la Reine, Milédy Suffolk, & le Comte Machester, Amans déclarés & amis de nos deux Héros, conduisirent cette intrigue, & réussirent à les rendre sensibles l'un pour l'autre. Milédy d'Herby, toute indifférente qu'elle étoit, s'enflâma à la premiere vue,

Histoire du Comte d'Oxford.

& promit sa main au Comte d'Oxford, qui la reçut avec ravissement, malgré sa prétendue insensibilité. Milédy d'Herby demanda que son mariage fût différé de quelque tems, pour le célébrer en même tems que celui de son amie, Milédy Suffolck, qui ne pouvoit, avant trois mois, épouser le Comte de Machester.

Le Comte d'Oxford, assûré de son bonheur, partageoit ses devoirs entre la Reine & sa Maîtresse, à laquelle il rendoit des soins continuels, & don il étoit tendrement aimé, lorsque, malheureusement pour lui & pour elle, il arriva à Londres une jeune Italienne, jolie, vive, charmante en un mot, & d'autant plus dangereuse, qu'elle joignoit à ses attraits, le désir le plus violent de plaire & de se faire des Adorateurs, à quelque prix que ce fût. Le Comte d'Oxfort lui parut une conquête digne de ses charmes; elle employa tout pour l'enchaîner à son char, & y parvint: Milédy d'Herby s'en apperçut, & en fit avec douceur des reproches au Comte, qui ne convint point de sa perfidie. Milédy, convaincue de la vérité, n'écoutant plus que son indignation, lui commanda avec fierté de ne jamais se présenter à ses yeux, & lui fit entendre que les effets de sa vengeance étoient plus à craindre qu'il ne l'imaginoit. Le Comte moins effrayé de ses menaces, que contraint par sa présence, lui obéit à l'instant même, & chercha, aux pieds de l'Italienne, de quoi se consoler du courroux de Milédy d'Herby.

Bientôt la Cour fut instruite de cette aventure; & la Reine en fut outrée; Milédy Suffolck & le Comte de Machester en parlerent à l'infidéle; & rien ne fut capable de le ramener.

Cependant Milédy d'Herby remplie d'un amour

qu'elle ne pouvoit bannir de son cœur, publioit hautement que le Comte faisoit sagement de l'éviter, & qu'elle étoit résolue de le poignarder s'il osoit paroître à ses yeux. Elle avoit dit tant de fois, avant que d'aimer, qu'elle étoit capable de cette violence si un Amant la trahissoit, que Milédy Suffolck redoutant quelque malheur, engagea son amie à venir passer quelques jours avec elle dans une de ses Terres, où elle lui procura tous les amusemens que l'on peut goûter à la campagne : mais en est-il auxquels on puisse être sensible, lorsqu'on a perdu ce que l'on aime ?

Tandis que Milédy d'Herby étoit renfermée dans sa solitude, le Comte d'Oxfort payoit chérement son infidélité. La jeune Italienne qui n'avoit cherché à l'engager que par vanité, & dont la coquetterie ne s'accommodoit pas d'un commerce tranquille, ne se vit pas plutôt défaite de sa rivale, qu'elle fit succéder les hauteurs aux manieres attrayantes, & le mépris aux tendres égards. Une pareille conduite fit ouvrir les yeux au Comte ; & comparant ses deux conquêtes l'une à l'autre, il y trouva une si prodigieuse différence, qu'il rougit de son erreur, & se haït lui-même d'avoir été capable d'un pareil égarement.

Les remords suivirent ses réflexions ; l'amour se réveilla pour Mylédy d'Herby ; & le Comte ne pouvant plus supporter la vue de l'Italienne, il l'abandonna à son destin, pour ne plus songer qu'aux moyens d'obtenir son pardon : mais comment y parvenir, comment fléchir l'objet qu'il avoit outragé. Agité par son chagrin, tourmenté par mille réflexions différentes, il se rend chez la Reine, lui demande sa protection auprès de Milédy, l'obtient, & vole à la maison de campagne où elle

s'étoit retirée depuis quelques jours.

Il étoit nuit lorsque le Comte y arriva; & trop pénétré de sa faute pour oser se présenter devant Milédy, il fit demander en secret le Comte Machester, qui pour lors étoit à table. Celui-ci se leva, & promit à son ami de ne rien épargner pour le raccommoder avec sa Maîtresse; mais il ne lui dissimula point que l'on n'y parviendroit qu'avec peine.

Tandis que le Comte de Machester s'entretenoit avec le Comte d'Oxford, la conversation de la table s'étant tournée sur les effets extraordinaires que produisent quelquefois des causes toutes naturelles, on tomba insensiblement, sur ce que l'on appelle Magie-Blanche. Milédy Suffolck dit que de tous les tours dont elle avoit entendu parler, il n'y en avoit qu'un qu'elle auroit voulu éprouver. On assure, continua-t-elle, que si l'on met une épée nue sous le chevet d'un homme, sans qu'il le sache, qu'il voit la nuit en songe, celle qu'il doit épouser; j'ai été tentée de m'en assurer par moi-même; mais jamais je n'en ai eu la hardiesse. Milédy d'Herby s'offrit de le faire pour elle, & de mettre l'épée sur le chevet du Comte de Machester, avec tant d'adresse, qu'il ne s'en appercevroit pas : Milédy Suffolck accepta; & à peine le soupé fut-il fini, que Milédy voulant tenir sa parole, prend une lumiere d'une main, une épée nue de l'autre, & vient au lit du Comte Machester : mais quel fut son étonnement, lorsqu'en ouvrant les rideaux de ce lit, elle y trouve l'objet de sa haine & de son amour. La frayeur dont elle fut saisie, lui fit pousser un cri qui fut entendu de tout le monde; & l'on accourut de tous les côtés. Pour le Comte d'Ox-

ford, persuadé que Milédy informée de son arrivée, ne venoit le trouver que pour laver dans son sang l'outrage qu'il lui avoit fait, il se précipite à ses genoux malgré l'état dans lequel il étoit, & la conjure de ne le point épargner, puisqu'il ne s'étoit rendu dans ces lieux, que pour mourir à ses pieds de repentir & d'amour. Frappez, adorable d'Herby, lui dit-il, en levant la tête, percez le cœur qui vous a pu trahir ; mais en le punissant, apprenez qu'il ne respire plus que pour vous, & que ses remords & son repentir ont déjà commencé votre juste vengeance. Milédy troublée, laisse tomber l'épée & le flambeau, sans pouvoir prononcer un seul mot ; & enfin pressée par les prieres de toute la Compagnie, & par les promesses du Comte d'Oxford, elle se rend à ses desirs, & lui pardonne. Ingrat, lui dit-elle, ne sortez pas d'un crime pour rentrer dans un autre ; j'en voulois à votre cœur, & non pas à vos jours ; ils n'ont jamais cessé de m'être chers ; & j'aurois bien plutôt abrégé les miens, que d'attenter aux vôtres.

Le pardon du Comte accordé, tout le monde revint à la Ville ; & l'on célébra son mariage sous les yeux de la Reine, ainsi que celui de Milédy Suffolck avec le Comte de Machester.

L'intrigue & le dénouement de cette histoire, Madame, sont si peu de chose, qu'il me paroît fort inutile d'en relever le mérite & les défauts.

Les principaux Acteurs de celle d'Eustache de Calais, sont Eustache, le jeune Saint-Pierre, son fils, le Comte de Guines, & Béatrix de Guines sa fille. Cet Eustache n'est point, comme dans l'histoire & dans le Roman de Madame de Tencin, ou dans la célébre Tragédie de

Histoire d'Eustache de Calais.

M. de Belloy, un simple Bourgeois de Calais, mais un homme de condition, illustre par l'éclat & l'ancienneté de sa famille. Je ne sçais pourquoi Madame de Gomez s'est avisée de l'annoblir : ignoroit-elle que le courage & l'héroïsme de ce respectable Citoyen valoient mieux que la plus longue suite d'Ayeux, & que son dévouement suffisoit pour immortaliser son nom?

Quoi qu'il en soit, cet Eustache a un fi's rempli, comme lui, de valeur, & doué de toutes les qualités du cœur & de l'esprit, qu'il forme le projet de marier, craignant que s'il venoit à le perdre, son nom ne s'éteignît avec lui. Il jette les yeux sur la fille du Comte de Guines, jeune beauté, telle que l'on nous peint les Héroïnes de Romans, c'est-à-dire, accomplie; & il propose au pere de l'unir pour jamais à son fils : le Comte de Guines y consent avec la plus grande satisfaction : les deux jeunes gens se voient, conçoivent l'un pour l'autre la passion la plus vive, & ne desirent que le moment qui doit les rendre heureux.

On faisoit les préparatifs de cette Fête si ardemment souhaitée, lorsque l'on apprit les desseins d'Edouard sur la Ville de Calais; & nos jeunes Amans sacrifiant leur tendresse à l'amour de leur Patrie, ne songerent plus qu'à se distinguer dans cette affaire.

En effet le jeune Saint-Pierre repoussa les Anglois dans toutes leurs attaques, donna les marques les plus éclatantes de sa valeur, & fut secondé dans toutes les occasions dangereuses par Béatrix, qui vêtue en Amazone, suivit l'ennemi jusques dans ses retranchemens. Son courage ne fut pas même amolli par la mort de son

pere qui expira dans ses bras; il en prit au contraire de nouvelles forces; & brûlant de se venger de la perte qu'elle venoit de faire, elle composa un corps de deux cens Amazones, qui, armées comme elle, & marchant à sa suite, immolerent un nombre infini d'Anglois aux mânes du Comte de Guines. Ce fut à l'aide de ces illustres Compagnes, qu'un jour, au milieu du carnage le plus affreux, elle délivra le jeune Eustache, qui sans elle auroit infailliblement péri, malgré l'ardeur avec laquelle il combattoit.

Une bravoure aussi décidée fait concevoir à Edouard & à la Reine son épouse la plus haute estime pour Béatrix & le jeune Eustache; & bientôt le Monarque Anglois, résolu de séduire l'esprit de l'un & de l'autre, & de les éblouir par les honneurs, propose une trève de trois jours. A peine est-elle acceptée, qu'il fait préparer dans son camp une fête superbe, à laquelle sont invités Béatrix & son Amant : ils s'y rendent tous les deux; & tandis qu'ils y resterent, les Seigneurs de Basset & de Mauni, envoyés comme ôtages en leur place, tâcherent d'examiner Calais, & de remarquer quels seroient les endroits par où les troupes d'Edouard pourroient pénétrer plus aisément. Mais le Comte de Vienne ne les quitta pas un moment, & eut l'adresse de les écarter des lieux où ils avoient envie d'aller.

Cependant Edouard accabloit d'égards & de politesse Saint-Pierre & son Amante; mais rien ne fut capable d'altérer la fidélité qu'ils devoient à leur Souverain légitime; la trève expira; Edouard fit présent à Saint-Pierre, d'un sabre garni de Pierreries; la Reine donna à Béatrix son portrait

enrichi de Diamans; & tous les deux rentrerent dans Calais.

Les attaques recommencent plus vivement que jamais ; & les assiégés se défendent avec leur constance ordinaire ; mais la victoire les abandonne ; & ils sont obligés de céder : le vieil Eustache se dévoue pour eux ; & marche vers le Camp des Ennemis avec ses Compagnons : le jeune Saint-Pierre, qui défendoit un poste éloigné, apprend que son pere va mourir, vole aux tentes des Anglois,& veut prendre la place de ce vieillard : Béatrix arrive une minute après son Amant, se sacrifie pour tous les deux, & attendrit le cœur d'Edouard, qui enfin se rend à sa générosité & aux prieres de la Reine. Cette Reine alors étoit grosse ; elle garda Béatrix & le jeune Eustache jusques après sa délivrance, & les renvoya comblés de présens à la Cour de Philippe, où ils furent mariés avec toute la magnificence digne d'un Monarque.

Telle est, Madame, l'idée de ce petit Roman. Le style n'en est pas merveilleux; mais du moins il y a une exposition, de l'intérêt, un dénouement; & l'historique n'y est conservé que jusqu'à un certain point. Vous y verrez cependant que deux Matelots d'Abbeville, dont l'un s'appelloit Marante, & l'autre Mestuel, eurent pendant long-tems, le secret de faire passer des vivres aux Assiégés, malgré le soin qu'Edouard avoit pris de boucher toute communication. Vous y verrez aussi, que le poste de la Goulette, fortifié par des ouvrages extérieurs, faits à l'antique, fut un de ceux qui empêcherent le plus Edouard de s'emparer de Calais. Je suis, &c.

## LETTRE XXXIII.

L'*Histoire d'Osman, premier du nom, dix-neuviéme Empereur des Turcs*, est bien moins un Roman, qu'une Histoire embellie ; & c'est sur d'excellens Mémoires d'Ambassadeurs François à la porte Ottomane, que Madame de Gomez dit avoir composé cet Ouvrage. L'évenement dont il est question, est un des plus curieux de l'Histoire Turque. Le Sultan Achmet s'attacha successivement à plusieurs beautés, qui ne lui donnerent que des filles. La gloire de mettre au monde un Prince, étoit réservée à une personne, qui par sa beauté & ses vertus, devint le bonheur de sa Patrie & de sa famille. En l'année 1606 l'Aga qui étoit chargé de lever dans la Grece les enfans de Tribut, destinés au service du Serrail, étant arrivé à Athênes, pour y faire la fonction de sa charge, y trouva une jeune fille, dont l'admirable beauté le surprit si fort, qu'il s'écria qu'un semblable trésor ne pouvoit être que pour l'Empereur des Musulmans ; elle se nommoit Basilie, & n'avoit pas plus de quinze ans. Histoire d'Osman.

Etant arrivée au Serrail, elle y parut avec un éclat qu'on pouvoit à peine soutenir. Chacun l'entoura avec admiration ; & ne doutant point qu'elle n'enchaînât Achmet du premier moment qu'il la verroit, chacun lui demanda sa protection & lui offrit ses services. Lorsque la Gouvernante des Odalisques l'eut mise en état de paroître devant l'Empereur, elle lui envoya un Eunuque pour l'en avertir. Achmet alla la voir avec

empreſſement : jamais effet ne fut ſi prompt, que celui que produiſit cette jeune beauté ſur le cœur du Prince.

La différence des ſentimens que lui inſpira Baſilie, en mit auſſi dans la façon de les exprimer ; & loin de ſuivre la coutume des Sultans qui ne font paroître leur amour que dans la promptitude à le ſatisfaire, il ne voulut devoir le cœur & les faveurs de Baſilie, qu'à l'ardeur de ſa flamme, & aux ſoins aſſidus qu'il prendroit pour lui plaire. Comme Baſilie aimoit Achmet pour lui-même, elle bornoit-là toute ſon ambition, ne ſe mêlant d'aucune affaire du Gouvernement, & ne demandant jamais rien à l'Empereur. Une conduite ſi ſage, ſi réſervée plaiſoit infiniment au Sultan, qui lui en tenoit compte, en la prévenant ſur ſes moindres deſirs : mais ce qui mit le comble à ſa faveur, fut la déclaration qu'elle fit de ſa groſſeſſe. Ses tranſports, ſes bienfaits, ſes ſoins, tout fut exceſſif. Enfin ſes vœux furent remplis ; Baſilie accoucha heureuſement d'un fils.

La naiſſance du Prince Oſman fut célébrée dans tout l'Empire par des réjouiſſances extraordinaires ; mais au milieu des marques éclatantes de la joie des Peuples & du Sultan, la mort lui enleva l'incomparable Baſilie. Si l'amour qu'Achmet eut pour elle, fut au-delà des expreſſions, ſa douleur n'eut point de bornes. Tout ce qui ne la partageoit point, lui devenoit odieux ; & ayant ſçu que quelques Odaliſques s'étoient réjouies entr'elles de la mort de la Sultane, il les fit jetter à la Mer.

Achmet qui s'étoit enfin conſolé, eut pluſieurs enfans de la Sultane Kioſem. Quoiqu'Oſman n'eut alors que cinq ans, l'Empereur

résolut de le mettre entre les mains de quelqu'un, qui en veillant sur ses jours, lui donnât une éducation digne d'un grand Prince. Pour cet effet, il choisit un homme de loi, Iman de la grande Mosquée, Arabe de nation, nommé Ashad, qui par son mérite & son profond savoir, s'étoit acquis une haute réputation. Dès le même jour, le Grand Seigneur fit donner au jeune Osman un appartement près du sien, où l'Iman eut la permission de faire venir sa fille qui étoit du même âge que le Prince, & dont la grande beauté commençoit à devancer les années.

Ashad fut surpris de trouver dans ce jeune Prince une vivacité d'esprit qui lui faisoit concevoir sans peine les choses les plus difficiles. Un si beau naturel joint, aux charmes éclatans dont la nature l'avoit doué, l'attacha bientôt à lui, autant par inclination que par devoir. Tout l'Empire instruit des hautes espérances que donnoit Osman dans un âge si tendre, faisoit sans cesse des vœux pour sa personne. Cependant Aphendina, c'est ainsi que se nommoit la fille d'Ashad, qui étoit la compagne des études du Prince, devenoit si belle & si savante, que le jeune Osman, par un mouvement dont il ne pouvoit encore démêler la cause, cherchoit à lui plaire autant qu'à son Précepteur. Les louanges qu'il recevoit d'elle, lui paroissoient plus agréables que celles des autres; & l'aimable Aphendina ne trouvoit plus qu'Osman digne de son admiration.

La Sultane Kiosem voyoit avec regret les progrès d'Osman & l'amour que les Peuples prenoient pour lui; & craignant que malgré ses intrigues & le nombre des Pachas qu'elle avoit mis dans ses intérêts, ce Prince ne succédât à

son pere, elle étoit dans des inquiétudes continuelles. Résolue de se défaire d'Ashad, elle cherchoit dans son esprit les stratagêmes dont elle pourroit se servir pour y parvenir ; mais malgré sa fécondité en expédiens, elle auroit eu de la peine à y réussir, si le hazard ne lui en eût donné un qu'elle ne laissa pas échapper. Le Moufti de Constantinople mourut ; & cette importante place fut d'abord briguée par les plus puissans hommes de la Loi ; mais la politique de Kiosem la destina sur le champ à Ashad ; & elle n'eut pas de peine à persuader l'Empereur de récompenser, dans le Gouverneur du Prince, ses vertus, ses talens, & les services qu'il rendoit à l'Empire. Ashad quitta donc le Serrail, pour prendre possession de sa nouvelle dignité. Aphendina le suivit ; & le jeune Osman fut inconsolable de cette séparation.

Cependant Kiosem devenoit de plus en plus maîtresse de l'esprit d'Achmet ; ce Prince étant tombé malade & se sentant proche de sa fin, elle vint à bout de lui faire désigner, pour son successeur, Mustapha son frere, sous prétexte qu'Osman étoit trop jeune pour gouverner. Achmet mourut bientôt après ; mais malgré les soins de Kiosem, Mustapha ne garda la Couronne que trois mois ; ses extravagances & sa stupidité l'ayant fait déposer. Enfin Osman se vit maître du Trône Impérial. Les Régens le firent conduire par eau à la Mosquée, qui est dans un des Fauxbourgs de Constantinople, pour y prendre le cimeterre Impérial, selon la coutume des nouveaux Sultans.

Les commencemens du regne d'Osman furent assez malheureux ; les Chevaliers de Malte d'une

part, de l'autre les Cosaques, peuple de l'Ukraine, infestoient les Mers, & faisoient des prises jusque sous les murs de Constantinople. Osman résolu de se venger d'une maniere éclatante sur quelque Prince de la Chrétienté, déclara la guerre à la Pologne, & se mit à la tête de trois cens mille hommes, qu'il conduisit sur les frontieres de ce Royaume. Les Polonois se retrancherent dans un poste avantageux pour fermer le passage aux Turcs, qui donnerent plusieurs attaques à leur Camp. Après avoir perdu beaucoup de monde, les uns & les autres consentirent à la paix. L'Armée d'Osman reprit la route de Constantinople. Il campa près de cette Capitale, & fit prier la belle Aphendina, de venir être témoin des fêtes qu'il vouloit donner en réjouissance de la paix rendue à l'Empire. Ce Prince courut la voir au moment de son arrivée ; il la trouva plus belle que jamais, & si pénétrée des honneurs qu'il lui faisoit, qu'elle ne put s'empêcher de se jetter à ses pieds pour lui en rendre grace. Osman la releva, redoubla ses soins auprès d'elle, & ne songea plus dès-lors qu'à la possession de cette charmante personne. Il ne passoit point de jours sans la voir. C'étoit à ses pieds & dans les douceurs de son entretien, qu'il alloit se délasser des momens qu'il donnoit aux affaires de l'Etat, que, malgré son amour, il ne négligeoit jamais. Enfin ne pouvant plus vivre sans Aphendina, il lui proposa de l'épouser, malgré l'usage des Sultans. Aphendina, quoique sans ambition, aima mieux se voir Impératrice, que Maîtresse du Grand-Seigneur. Osman ne tarda pas à la prendre solemnellement pour sa femme ; & les fêtes qui accompagnerent ces nôces, furent de

la plus grande magnificence. L'ambitieuse Kiosem qui ressentoit dans son ame, tout ce que l'envie, la haine, & la jalousie ont de plus cruel, profita d'un phénomene qui parut alors au Ciel, pour jetter le trouble & le mécontentement parmi les Janissaires. Osman apprenant les murmures de la Milice dont il n'avoit pas lieu d'ailleurs d'être satisfait, forma le hardi projet de transférer le siége de l'Empire en Egypte, & de se faire une garde d'Arabes. Il ordonna des préparatifs en conséquence, & fit répandre le bruit qu'il vouloit aller en pélérinage à la Mecque. Mais un de ceux auquel il avoit confié son secret, l'ayant malheureusement divulgué, toute la Ville de Constantinople se souleva. Les Janissaires prirent les armes; & s'étant assemblés dans la grande place de l'Hippodrome, ils contraignirent les deux Kadileskers d'aller trouver le Sultan de la part des Milices, pour le détourner de sa résolution. Osman répondit en maître aux Députés, & les renvoya en les accablant de railleries piquantes, contre eux & contre les Janissaires. Ces choses étant rapportées à cette audacieuse Milice, ils entrerent alors dans une fureur que tous les discours des Imans & du Moufti ne purent calmer. Le Sultan leur envoya un Bostangi, leur demander à quel dessein ils paroissoient armés comme des furieux, devant le Palais de leur Empereur; mais il n'eut pas plutôt achevé de parler, que les rebelles, pour toute réponse, le mirent en piéce à coups de cimeterre.

Dans le même moment, une partie des révoltés se détachant, courut au Palais du Grand-Vizir & du Grand-Trésorier, où ne les ayant pas

trouvés, ils pillerent toutes leurs richesses, & laisserent ce qu'ils ne purent emporter. Dès le lendemain, 19 Mai 1622, aussitôt que le jour parut, les rebelles se rassemblerent en plus grand nombre, & faisant les mêmes cris & les mêmes hurlemens, demanderent les têtes des Ministres. Dilaver, Grand-Vizir, à qui une longue expérience avoit appris qu'il étoit impossible de s'opposer à cette Milice lorsqu'elle étoit une fois en fureur, se jetta aux pieds d'Osman, en le suppliant de ne pas risquer sa personne sacrée pour conserver la sienne; qu'il se trouveroit trop heureux, s'il pouvoit être une victime suffisante pour appaiser la rébellion, & qu'il conjuroit sa Hautesse de commencer à donner quelque satisfaction aux rebelles, en lui ôtant le sceau de l'Empire. Osman, que rien ne touchoit davantage que les grands sentimens, s'opposa d'abord avec fermeté à dépouiller Dilaver d'une dignité qu'il méritoit plus que jamais par son désintéressement; mais Aphendina qui étoit présente à cette noble contestation, espérant que les mutins se contenteroient de voir déposer Dilaver, pressa Osman avec tant d'instance d'accepter la démission de ce Ministre, qu'il y consentit, quoiqu'avec un regret sensible. Il lui reprit donc les Sceaux de l'Empire, & les donna à Usian Pacha, qu'il croyoit être agréable aux rebelles. En effet ce nouveau Grand-Vizir, après avoir été revêtu des marques de sa dignité, sortit du Serrail, & parla aux révoltés avec une douceur extrême, les caressa & les rassurant sur ce qu'ils pouvoient craindre du ressentiment du Sultan, il assembla leurs Chefs, & les obligea de venir dans son Palais, pour traiter d'un accommodement qui seroit à la sa-

tisfaction des Milices. La Sultane Kiosem informée par les espions de tout ce qui se passoit, ne balança pas un instant à mettre la derniere main à son ouvrage; & sur le champ elle envoia des sommes considérables aux rebelles, en les faisant exhorter à terminer cette grande exécution: ainsi sans vouloir attendre la décision de ce qui se passoit chez le Vizir Usian, ils attaquerent les portes du Serrail sur les dix heures du matin; & s'animant les uns les autres, ils briserent & forcerent tous les passages & les barricades qu'on avoit faites dans l'intérieur de ce Palais, ne trouvant qu'une foible résistance de la part de ceux qui les gardoient. Rien ne leur résista; tout s'enfuit en voyant briller leurs cimeterres; & les Janissaires ne s'amusant pas à les poursuivre, se répandirent, sans nul respect, dans les endroits les plus secrets du Serrail. Le bruit, les cris, & le tumulte faisant juger au Sultan de l'état des choses, il voulut sortir pour ranimer son monde éperdu, ou du moins pour mourir les armes à la main; mais l'Impératrice & tous ceux qui étoient auprès de lui, l'en empêcherent & le forcerent de se retirer dans les appartemens de cette Princesse. Cependant les Janissaires pénétrant dans les lieux les plus reculés de ce Palais, apperçurent Dilaver, & le Kislar Agasi, qu'ils massacrerent l'un & l'autre; & après leur avoir coupé la tête, & mis leurs corps en morceaux, ils les attacherent à de grandes perches, & les envoyerent à leurs camarades qui les porterent dans toutes les rues de la Ville.

Quelques uns des rébelles, plus acharnés que les autres, ayant demandé hautement où étoit Mustapha, un Page de la Chambre qui s'étoit joint

joint à eux, les mena au lieu dans lequel il étoit enfermé ; c'étoit une tour couverte d'un dôme, dont la porte ne s'ouvroit que par l'appartement des Dames du Serrail, où les hommes n'avoient aucun accès ; mais la témérité des Janissaires suppléant à cette difficulté, & croyant qu'il falloit rétablir sur le Trône Sultan Mustapha, ils trouverent le moyen de grimper au plus haut de la tour, qui ne recevoit de jour que par une petite lucarne. Ils enleverent le dôme ; & trois jeunes Janissaires s'étant munis de bonnes cordes, y descendirent & se prosternerent devant Mustapha, l'assurant que ses Milices lui rendoient la liberté & le rétablissoient sur le Trône.

Ce Prince qui étoit dans une situation déplorable, entendit à peine leurs discours ; il n'avoit ni bu ni mangé depuis trois jours que duroit la sédition ; ceux qui étoient chargés de sa subsistance l'ayant abandonné, soit que la peur les eût fait fuir, ou que gagnés par la Sultane Kiosem, ils eussent eu le dessein de le laisser mourir de la sorte. Il tenoit l'Alcoran entre ses mains ; mais si foible qu'il ne pouvoit seulement pas prononcer une parole ; le bruit & les clameurs dont il avoit entendu retentir le Palais, lui persuadant qu'on venoit le tirer de la tour pour le conduire à la mort, il s'y étoit préparé avec résignation ; & il étoit si prévenu de cette idée, qu'il ne voyoit & n'entendoit rien de ce que faisoient & disoient les Janissaires, qui l'ayant attaché avec des cordes, l'enleverent & le sortirent de sa prison. Ils le mirent sur un lit, & dans cet état le transporterent au vieux Serrail, les uns criant voilà Mustapha notre Sultan, & les autres qu'il vive à jamais.

Osman se voyant alors abandonné & trahi de tout le monde, prit une résolution qui ne pouvoit partir que du plus hardi courage & de la plus haute vertu. Son dessein étoit de passer à Scutare, bien assuré que ses amis l'y viendroient joindre ; qu'il y rassembleroit de nouvelles troupes qui le mettroient en état de faire tête aux rébelles. Ainsi, suivi du seul Hussain Pacha qui ne l'avoit point quitté, il alla au bord de la Mer ; mais n'ayant trouvé aucun Bostangi pour le passer, une véritable tristesse s'empara de son ame ; il revint au Serrail ; & voulant tout risquer pour remonter sur le Trône, il mit en exécution le premier projet qu'il avoit formé. Il se déguisa en Spahis, endossa une cuirasse blanche avec tout le reste de l'équipage ; & avant que le jour parut, il se rendit avec le fidele Hussain, chez Ali Pacha, Chef des rebelles, qui le reconnut d'abord. Ne pouvant resister à l'auguste Majesté de son Souverain, il se prosterna à ses pieds la face contre terre ; le nouveau Visir Usian qui étoit avec lui, en fit de même. Alors Osman avec un sourire amer ; » eh ! quoi, dit-il, Ali, tu me » rends les respects que tu me dois comme Em- » pereur, étant déposé & réduit au simple dé- » guisement ; & ton bras s'est armé contre moi, » lorsque j'étois ton maître absolu ? Quelle fu- » reur te domine ? Quelle injustice t'ai-je faite, » pour te porter à soutenir des sujets rebelles ? » Quel crime ai-je commis ? J'ai voulu me sous- » traire à l'insolence des Janissaires, qui ne con- » noissent de Loix que leur caprice & leurs in- » térêts. Avois-je tort ? Ce qu'ils font aujour- » d'hui ne justifie-t-il pas ma conduite ? Cepen- » dant oubliant les outrages que j'en ai reçus,

» je me résous à leur pardonner; je reste à Constantinople; & malgré ma bonté, ils me déposent de leur seule autorité, & m'ôtent un Empire où les droits du sang & les Loix de l'Etat m'ont placé. Et c'est Ali, le brave Ali, qui se met à la tête de ces téméraires; Ali sur la valeur & la fidélité duquel j'aurois compté dans les plus périlleuses occasions; eh bien donc, continua-t-il, en le regardant attentivement, le voilà devant toi cet Osman, ce Sultan que tu détestes; il vient t'épargner la peine de l'enlever de son Palais; il se livre à toi; assouvis la haine des révoltés; portes tes mains sur sa personne sacrée; frappe, Ali, si tu l'oses ». Il est impossible d'exprimer l'effet que ces paroles produisirent sur l'esprit d'Ali. Il se prosterna une seconde fois; & sans se relever; » je suis indigne, lui répondit-il, du jour qui m'éclaire, & des regards de ta Hautesse; frappe toi-même, Seigneur; perce le traître cœur d'Ali, déjà déchiré par ses remords » Il n'en falloit pas davantage à un Prince, dont l'ame toute héroïque se laissoit toujours fléchir par les belles actions. Celle d'Ali le toucha; & lui tendant la main; » leve-toi, lui dit-il; vis pour m'être à jamais fidele; & puisse ton retour être aussi sincere que le mien ». Ali obéit; & sur le champ, l'Empereur, le Grand-Visir & les deux Pachas tinrent conseil. Comme le tems pressoit, il fut résolu que le Visir & Ali iroient au Camp des séditieux, leur faire des propositions avantageuses de la part du Sultan; ils s'y rendirent en effet, & n'oublierent rien pour appaiser les Milices; mais bien-loin que ces témoignagnes de bonté fissent impression sur ces barbares, com-

me ils s'en sentoient indignes, leur rage & leur fureur en augmenterent; & les faisant retomber sur les Ministres d'Osman, ils les accablerent d'injures; & ne regardant plus Ali, leur chef, que comme un Déserteur, ils se jetterent sur lui, & le mirent en piéces, à coups de Cimeterre. Le Grand-Visir voulut leur représenter leur injustice, & leur faire horreur de leur rébellion; mais pour toute réponse, ils lui firent voler la tête; & conjecturant par les discours que ces deux malheureux leur avoient tenus, qu'Osman étoit au Palais d'Ali, ils partirent au nombre de plus de six mille.

Ils investirent le Palais, en enfoncerent les portes, & entrant en foule, ils trouverent Osman & le Pacha Hussain: ils se jetterent sur eux, les désarmerent malgré leur résistance; & sans respect pour la Majesté de leur Souverain, ils massacrerent Hussain en sa présence. Alors ces scélérats se croyant tout permis, se jetterent sur Osman & le forcerent de monter un cheval qui pouvoit à peine se soutenir. Son turban étant tombé, ils lui couvrirent la tête d'une méchante calotte; & le faisant marcher au milieu d'eux en poussant des cris & des hurlemens effroyables, ils le conduisirent en cet état, par toutes les rues de Constantinople, en portant devant lui les têtes & les membres de ses plus fideles Ministres, & surtout la tête de Dilaver, qu'ils présentoient sans cesse à ses yeux, en le contraignant de la baiser.

Le peuple épouvanté de cet horrible spectacle, se retira dans les maisons; les boutiques furent fermées; tout le monde généralement étoit dans le désespoir; mais l'insolence des Janissaires étoit montée à un tel degré, que personne n'osoit rien

tenter contre leur barbare entreprise. Un jeune Turc, touché, comme les autres, de l'indigne traitement qu'ils faisoient au plus aimable des Empereurs, lui voyant la tête nue, s'avança jusqu'à lui, & lui mit son turban, en lui criant, » Osman, » Osman, conserve l'espérance ». Les Janissaires irrités de sa hardiesse, l'auroient massacré, si son agilité ne l'eut sauvé de leur fureur. Lorsque ces cruels eurent assez promené par la Ville le malheureux Osman, ils le conduisirent dans leur camp. En y entrant, les rebelles devant lesquels il passoit, crachoient & frappoient du pied contre terre, ce qui est parmi cette nation une marque d'exécration. Ils le firent descendre de cheval, le firent asseoir sur une grande pierre, & l'ayant entouré, ils recommencerent leurs injures, l'appellant voleur, impie, grinçant les dents, faisant des grimaces & des postures d'enragés, en lui passant sous le nez des touffes de mèches à demi éteintes. Après quoi, voulant lui faire souffrir toutes les indignités dont la rage & la fureur peuvent rendre capable, ils le firent monter sur le chariot destiné à conduire les criminels au supplice, & placerent à son côté le Sur-Bachi, qui est le Bourreau; ils le conduisirent dans cet équipage au Château des sept Tours.

Vous frémissez, Madame, en lisant cet horrible scène. Madame de Gomès n'a pas eu besoin de l'embellir; c'est un événement connu. Quelques heures après qu'Osman fut dans sa prison, le nouveau Visir l'envoya étrangler. Mustapha fut déposé de nouveau au bout de trois mois; & le Prince Amurat, frere d'Osman, étant monté sur le Trône, s'occupa tout entier du soin de venger

Ofman, & de confoler par la mort des coupables, l'Impératrice Aphendine.

Pour changer de matiere, je vais, Madame, vous entretenir un moment des Œuvres de Théâtre de Madame de Gomez. Elles fe trouvent réunies avec d'autres piéces de Poëfies & de Profe, qui forment enfemble un volume, fous le titre d'*Œuvres mêlées*. Je commence par la Tragédie d'*Habis*, qui eut du fuccès dans fa nouveauté, mais qui depuis, eft reftée dans l'oubli

Habis, Tragédie. Melgoris, Roi des Cinettes, apprenant de l'Oracle, que l'enfant qui doit naître d'Axiane fa fille, & d'Appius Roi de Gétulie fon époux, doit le détrôner un jour, n'écoute plus que fon ambition. Il fe faifit d'Appius, l'oblige à fe donner la mort, emprifonne Axiane, & fait expofer le jeune Habis à la fureur des flots. Mais le fage Phrées, chargé de cette horrible commiffion, éleve Habis en fecret; & après l'avoir inftruit de fa naiffance, il l'envoye à la Cour de fon pere, fous le nom d'Hefperus. Voilà ce qui s'eft paffé avant que la Piéce commence.

Cependant Axiane vit dans le chagrin le plus amer; Hefperus effuye fes larmes, obtient du Roi fa liberté, & fe fait aimer tellement de ce Prince, qu'il l'adopte pour fon fils.

Hefperus après avoir donné des marques éclatantes de fa valeur, fe découvre à fa mere, & fe fait aimer d'Erixene, Princeffe des Garamantes, que Melgoris veut époufer: le bruit fe répand que le jeune Habis n'eft point mort. Son nom feul réveille la tendreffe du peuple pour ce Prince, & fa haine pour Melgoris; ce dernier, à cette nouvelle, fent renaître toute fa fureur. En vain Phrées fon

Ministre veut le ramener à la raison ; ne pouvant rien gagner sur son cœur infléxible , il ne songe plus qu'à conserver Habis; il répand partout la nouvelle de sa délivrance ; souleve les Cinettes en sa faveur , & vient se camper aux portes du Palais. Il est arrêté par l'ordre de Melgoris, & condamné au dernier supplice. Hesperus , touché du sort de son ami, ne peut plus se cacher aux yeux du Roi; il lui demande la liberté de défendre la cause d'Habis, l'obtient, & dit :

Je ne veux point par-là le soustraire à vos yeux,
Ni lui donner le tems d'abandonner ces lieux.
J'en réponds ; & ce Prince attend avec constance,
L'effet de votre haine , ou de votre clémence.
Cependant qu'a-t-il fait ce fils infortuné ?
Quel crime à tant de maux peut l'avoir condamné ?
Un Oracle, à nos yeux souvent impénétrable,
Le fit punir jadis avant qu'il fût coupable.
Innocent aujourd'hui, Seigneur, plus que jamais,
Vous l'accusez encor des plus affreux forfaits.
Ah ! si depuis le tems que ce Prince respire,
Il eût eu le dessein de vous ravir l'Empire,
N'auroit-il pas trouvé vos rebelles sujets
Prêts à servir cent fois ses criminels projets ?
Mais bien-loin d'attenter à votre auguste vie,
La sienne sous vos Loix fut toujours asservie ;
Et dans ce moment même, où vous voulez sa mort,
Sans contrainte, il vous rend le maître de son sort.
Soyez touché, Seigneur, de cette obéissance ;
Elle doit vous prouver toute son innocence :
Fléchissez pour un fils, votre injuste courroux ;
Et souffrez que pour lui j'embrasse vos genoux ;

Je connois pour son Roi, son amour & son zéle;
Ma bouche est de son cœur l'interprête fidèle;
Mon pere, vous dit-il avec empressement,
Laissez agir pour moi la nature un moment.
Ce n'est point pour sauver une vie inutile,
Qu'au fond de votre cœur je demande un azile.
Vous voulez que je meure; ordonnez mon trépas.
Mais du moins en mourant, ne me haïssez pas.
J'atteste ici des Dieux la suprême puissance,
De mon amour pour vous, & de mon innocence;
Ah! si de tant de maux ces Dieux m'ont préservé,
Pour des crimes, Seigneur, m'auroient-ils réservé?
. . . . . . . . . Je vois couler vos larmes,
C'en est assez, Seigneur, pour finir mes allarmes:
C'est trop long-tems douter des bontés de mon Roi;
Ne me les cachez point, tournez les yeux sur moi;
Voyez à vos genoux cet Habis formidable,
Que vos seuls ennemis ont trouvé redoutable;
Sous les traits d'Hesperus, humilié, soumis,
D'Axiane, Seigneur, reconnoissez le fils.
Si pour sauver vos jours, il faut m'ôter la vie,
Que par vos seules mains elle me soit ravie.
Trop heureux de pouvoir expirer à vos yeux,
Voilà mon cœur, frappez. . . . . . .

Melgoris attendri, reconnoit le fils d'Axiane, & ne peut lui refuser des larmes. La voix de la nature l'emporte sur le cri de l'ambition; il unit Habis à la Princesse Erixene, & se démet de la Couronne en sa faveur. Par ce moyen l'Oracle est accompli.

Le sentiment & le pathétique répandu dans la Piéce, dédommagent des ornemens de l'esprit, &

jettent un vernis agréable sur tous les défauts de cette Tragédie. Tout ce qui touche, a droit de plaire ; & quand le cœur est entraîné, l'esprit toujours docile le suit rapidement ; il n'a pas le tems de revenir sur ses pas, pour examiner de plus près les objets qui l'ont frappé.

Cléarque, Tragédie.

Avant le commencement de la Tragédie de *Cléarque, Tyran d'Héraclée*, on suppose que Cléarque s'est emparé de cette Ville, & s'en est fait proclamer Roi. Parmi le nombre des Sénateurs qu'il veut sacrifier à son ambition & à sa sûreté, son plus mortel ennemi est Eutigene, Chef du Sénat, qui s'est toujours opposé rigoureusement à la tyrannie de Cléarque. Prêt à périr, sa fille Aristophile se jette au-devant du coup qui le menace. Sa beauté désarme le tyran, & touche son ame farouche. Cléarque amoureux, suspend l'arrêt de mort prononcé contre Eutigene, & promet de lui rendre non seulement la liberté, mais encore de lui donner une place brillante dans l'état, s'il veut lui accorder la main d'Aristophile, sa fille. Mais le généreux Eutigene dédaigne ses offres, & l'alliance d'un Tyran. La Pièce s'ouvre par l'arrivée de Léonidas, Héracléen de naissance, & Général de l'armée de Mithridate, qui, sous prétexte d'une alliance avec Cléarque, vient délivrer sa Patrie de la servitude qui l'opprime, & forme une conspiration contre le Tyran. Stratocle qui commande dans la Ville sous les ordres de Cléarque, abandonne son parti, reçoit les troupes de Mithridate ; & le Tyran est massacré par les Conspirateurs. Eutigene recouvre sa liberté & son rang ; & pour récompenser son Libérateur, il l'unit avec l'aimable Aristophile.

Ce sujet présente un événement si petit, & si

commun, qu'il falloit, pour le rendre intéressant, le soutenir par des épisodes touchantes, des situations heureuses, des caracteres frappans, & une Poësie noble & bien soutenue; mais, ce n'est pas dans cette Tragédie, que l'on trouve tous ces avantages. Je vais vous présenter les endroits qui m'ont paru les plus passables : le premier est l'éloge des Héracléens :

Nourris dans les hasards, dès leur tendre jeunesse,
Ils savent s'affranchir d'une indigne mollesse.
Les vains amusemens, le luxe, les plaisirs,
N'excitenr point en eux de dangereux desirs;
Er ces cœurs généreux, animés par la gloire,
Fixent dans leur parti l'inconstante victoire.

Aristophile déclare à son pere, que pour lui sauver la vie, elle consentira à l'hymen de Cléarque;

Mais, Seigneur, je ne veux lui donner cette main,
Que pour lui mieux plonger un poignard dans le sein.
Eh quoi! ne puis-je pas imiter le courage
De celles, qui pour fuir un honteux esclavage,
Ou pour rompre les nœuds d'un hymen odieux,
Du sang de leurs époux ont arrosé ces lieux?

Eutigene lui répond, en digne Chef du Sénat:

De ces femmes, ma fille, admirez le courage;
Mais n'en empruntez point la fureur & la rage.
Si Cléarque eût porté le nom de votre époux,
Rien ne pourroit jamais justifier vos coups;
Quand par-là vous auriez une gloire immortelle,
Vous n'en seriez pas moins en secret criminelle.

Ce qui peut dans une autre être un action d'éclat,
Deviendroit, par vos mains, un horrible attentat.
Laissez à nos amis le soin de la vengeance;
Ils n'arment votre bras que pour votre défense.

Les reproches sanglans d'Aristophile troublent, pour un instant, le cœur du Tiran; bientôt il rappelle sa fureur, & se résoud à assassiner Mithridate.

Dans quel étonnement me jette sa fureur;
Et quel trouble secret s'éleve dans mon cœur!
De crainte ou de remords pourrois-je être capable?
D'où vient que son coutroux me paroît redoutable?
La justice du Ciel fait-elle mon effroi?
Non, non; ces mouvemens ne sont pas faits pour moi:
Je n'ai point de ce Ciel redouté la puissance,
Quand je fis en ces lieux éclater ma vengeance:
Il n'est pas plus à craindre, & plus grand aujourd'hui;
Eutigene pour moi l'étoit bien plus que lui;
Sa mort va rassurer mon ame intimidée,
Et d'un songe cruel m'arracher à l'idée. . . . . .
. . . . . . . . . . .
Cette nuit, j'ai cru voir l'ingrate Aristophile,
Entrer dans ce Palais par des chemins nouveaux,
De ceux que j'ai proscrits entr'ouvrir les tombeaux;
Et contre moi, des Dieux attestant la puissance,
Leur promettre à chacun une prompte vengeance.....
Oui, je sens dans mon cœur un courage nouveau;
Mithridate va suivre Eutigene au tombeau.....
Qu'Aristophile alors implore tous les Dieux,....
Je pourrai sans péril vaincre sa résistance.

Le Consul Marius, après avoir vaincu Marsidie, Reine de Ceimbres, & fait prisonnier Gotharsis, Prince des Basternes, rend la liberté à ce dernier, Marsidie, Tragédie.

& l'envoye auprès de Marsidie, avec une lettre pour cette Princesse, dans laquelle il lui demande un rendez-vous. Marsidie lui accorde ce qu'il désire, & lui veut donner ses enfans pour ôtage; mais le Consul le refuse, & se rend seul dans la Tente de la Reine. Il parle d'abord de la paix; mais le véritable motif de sa démarche, c'est de déclarer à Marsidie, la passion qu'il ressent pour elle. Il s'ouvre d'abord à Gotharsis, qui est épris du même amour, & le conjure de parler en faveur de sa flamme; mais ce Prince n'est pas d'humeur à servir un rival; & Marsidie refuse les offres brillantes du Consul.

Les refus de Marsidie ne sont causés que par l'amour qu'elle ressent en secret pour le Prince des Basternes. Clodoald, son Ministre, & mortel ennemi du Consul Romain, annonce à la Reine, que les Saxons lui envoyent du secours, & l'obligent à renoncer à la Paix. Il forme le dessein d'assassiner Marius à l'insçu de la Reine :

Si ma haine imprudente osoit la pressentir,
Tu sais que sa vertu n'y pourroit consentir.
Mais il faut qu'un Ministre intrépide, fidele,
Sous des scrupules vains n'étouffe point son zèle,
Et que pour mesurer, & son zèle & sa foi,
L'intérêt de l'Etat soit sa régle & sa loi.
Il est certains momens, où tout est légitime;
Ce n'est que le succès qui décide du crime.
Une lâche vertu donne un foible secours;
Et les crimes heureux s'applaudissent toujours.

Ce scélérat envoye mille Saxons, pour fondre sur le Consul; mais le Prince Gotharsis, soutenu de cent gardes, taille en piéces ces Assassins, &

délivre Marius. Marſidie déteſtant ce forfait horrible, jette dans les priſons le malheureux Clodoald, & marche au combat. Mais malgré ſes efforts & le bras du vaillant Gotharſis, le deſtin de Marius emporte la victoire. Marſidie, après avoir fait arracher la vie à ſon Miniſtre, prend du poiſon, pour ſe délivrer des fers des Romains, & de l'amour qu'elle a pour Gotharſis. Prête d'expirer, elle avoue ſon ſecret; Marius veut lui rendre l'Empire & l'unir à Gotharſis; mais elle lui apprend que la mort eſt dans ſon ſein; & dans l'inſtant elle en devient la victime. La Tragédie finit par les regrets du Conſul & le déſeſpoir du Prince des Baſternes.

Voici le ſujet d'une autre Tragédie qui n'a point eu de ſuccès. Sémiramis eſt fille de Simma, Roi d'Arabie, que Ménon, Prince Aſſyrien, avoit fait enlever, pour venger la mort de ſon fils. Ménon la fait paſſer pour ſa fille, & la fait appeller Nitocris. Sémiramis devient ſi belle, que ſes charmes lui ſoumettent le cœur de ce même Ménon, d'un inconnu, nommé Arius, & de Ninus, Roi d'Aſſyrie. Ménon ne pouvant toucher ſon cœur, forme une conſpiration contre Ninus, ſon rival; ſon deſſein eſt découvert; il eſt arrêté; il prend du poiſon, & vient apprendre à Ninus, que ſa prétendue fille eſt Sémiramis. Arius eſt reconnu pour ſon frere; & Simma, qui joue le rôle de l'Ambaſſadeur de Zoroaſtre, Roi des Bactriens, ſe découvre, & accorde la main de ſa fille à Ninus. Sémiramis Tragédie.

Ce Drame eſt le plus foible de tous ceux de Madame de Gomez. L'intrigue eſt embrouillée; & les perſonnages n'ont aucun caractère: pour la verſification, voici ce que j'y trouve de plus paſſable: Nitocris, ou Sémiramis ayant appris de

Ménon lui-même, qu'elle n'est point sa fille, dit :

Je ne puis regretter de n'être point sa fille. . . . . .
Mon cœur me l'avoit dit mille fois en secret ;
Je n'étois à ses loix soumise qu'à regret.
Mon peu d'attachement à l'aimer, à lui plaire,
Ne m'apprenoit que trop, qu'il n'étoit pas mon pere.
Mais cependant qui suis-je ? A qui dois-je le jour ?....
Si j'osois de mon cœur croire les mouvemens,
Si l'on osoit compter sur de grands sentimens,
Je pourrois me flatter d'une auguste naissance ;
Mais nous voyons souvent la céleste puissance,
Ne donner aux mortels, élevés par leur sang,
Que des vices affreux, indignes de leur rang ;
Et d'un sort rigoureux pour réparer l'outrage,
Donner aux malheureux les vertus en partage.
Ne regrettons donc point d'ignorer nos aieux ;
Si Ninus me refuse un titre glorieux,
Si je ne suis pas Reine, au moins faisons connoître,
Que par mes sentimens, j'étois digne de l'être.

Les épreuves, Ballet.

Alcidiane, Reine de l'Isle fortunée, se voit contrainte par ses Sujets à se choisir un époux. Deux Grands de l'Empire prétendent à ce bonheur; mais plus ambitieux qu'amoureux, ils sont refusés par la Reine, qui soupire en secret pour Alcandre, Souverain d'une partie de l'Asie. Un des rivaux, éclairé par ses soupçons jaloux, découvre à l'autre l'amour d'Alcidiane pour ce Prince étranger, & s'unit avec lui pour immoler cet Amant trop heureux : ils chantent ensemble :

Pour posséder la suprême puissance,
On ne doit ménager ni gloire ni repos.

Oublions pour un tems que nous ſommes rivaux ;
Ne ſongeons qu'à notre vengeance.

Cependant Alcidiane, avant que de s'unir à ſon Amant, veut éprouver ſon amour : elle communique ſon deſſein à Félicie, ſa parente, qui tient l'Enfer ſous ſes loix.

Elle ſe tranſporte dans une forêt avec Félicie, qui la rend témoin inviſible de ſa puiſſance.

Aſmodée paroît avec les Démons de ſa ſuite, enveloppé d'une vapeur épaiſſe, qui obſcurcit la clarté du jour. Ils conſtruiſent en danſant, un Jardin ſuperbe & magnifique, orné de pluſieurs lits de gazons, ſous des Portiques de fleurs. Sur un de ces lits paroit auſſitôt une Nymphe jeune & belle, enſevelie dans un profond ſommeil. Alcandre croyant venir dans un bois promener ſes tendres revêries, voit avec étonnement ce jardin délicieux, & la beauté qui le décore ; mais Alcandre eſt inſenſible ; Félicie le voyant victorieux, touche les Démons de ſa baguette, & les fait rentrer dans le néant. Tel eſt, Madame, le ſujet d'un ballet héroïque, intitulé *les Epreuves*. Madame de Gomez en eſt reſtée au troiſieme acte. On ne peut nier qu'elle n'ait eu quelque talent pour le genre Dramatique ; mais elle choiſiſſoit mal ſes ſujets ; ſa plume, propre à peindre des paſſions délicates, étoit peut-être un peu trop foible, pour tracer le caractere des Héros, & inſpirer la terreur. On l'admire, lorſqu'avec fineſſe, elle fait arracher un ſecret par un Confident, & découvrir les myſteres de l'amour. Mais s'il agit de décrire un combat, & de peindre une ame forte, ſon coloris, vif & riant partout ailleurs, s'affoiblit de-

ſurpriſe du pere & de la fille, lorſqu'on leur annonce ce mariage ; il rapporte les diſcours qui ſe tiennent de part & d'autre ; & il ne lui fait pas grace de la plus petite circonſtance. Enfin cet hymen ſe conclut au grand contentement de tous les honnêtes gens de la Ville, qui ne ceſſent de louer Solinville d'une ſi belle action.

L'Hiſtoire ſuivante eſt à-peu-près dans le même genre ; c'eſt encore Mercure qui la raconte à la Renommée. Un riche Financier n'avoit qu'un fils qui devient amoureux d'une Demoiſelle aſſez pauvre, mais de bonne famille. Le pere avoit des vues d'établiſſement, contraires à cet amour ; & ſur le refus qu'il fait de lui laiſſer épouſer ſa Maitreſſe, le fils tombe malade, & eſt ſur le point d'en mourir. Le Financier ſe laiſſe toucher, & conſent à un mariage qui rend la ſanté au jeune homme. Vous conviendrez, Madame, que Mercure & la Renommée doivent être bien déſœuvrés, pour paſſer les nuits entieres à raconter & à entendre de pareilles Hiſtoires.

Ils s'amuſent auſſi quelquefois à diſcuter des matieres de Littérature & de Morale. De-là ils paſſent à l'article des femmes, que la Renommée dit être peu propres aux Sciences abſtraites & ſérieuſes. Le galant Mercure prend leur défenſe ; » eh, quoi ! le céleſte flambeau du jour, » n'éclaire-t-il pas la nature entiere ? Répand-il » ſes rayons plus abondamment ſur les hom- » mes que ſur les femmes ? Ne voit-on pas les » plantes femelles produire d'auſſi beaux fruits » que les arbres mâles ? Ce ſexe n'a-t-il pas en » lui les mêmes prérogatives que les hommes ?

» ne possede-t-il pas comme eux l'entendement ; » l'esprit, la mémoire & la raison ? Ne voit-on » pas parmi les hommes la même inégalité de mé- » rite, qui se remarque entre les femmes ? » N'est-il pas des hommes plus éclairés les uns » que les autres ? N'en voit-on pas d'ignorans ? » Les vices & les vertus sont de tout sexe.

» Il en est de même de la Science. Elle s'in- » troduit indifféremment en ceux qu'elle con- » noit capables de la recevoir & de la goûter ; » soit homme ou femme, que lui importe. Si » les Sciences & les Arts devoient être annexés » aux hommes seuls, pourquoi ces mêmes hom- » mes les ont-ils figurés sous la forme des fem- » mes ? La Philosophie, l'Histoire, la Poësie, » l'Eloquence, la Peinture, la Musique, & toutes » les Sciences qui dérivent d'elles, sont repré- » sentées sous les traits de ce sexe charmant ? » Quelle a donc été l'idée des hommes, en les » figurant ainsi, si ce n'est qu'ils ont voulu prou- » ver par-là, que l'étude est commune aux deux » genres, & qu'elle leur étoit plus agréable sous » cette forme, que sous la leur. »

On rappelle ensuite toutes les femmes célèbres ; & l'on s'étend principalement sur une Julienne Morel, qui, à l'âge de treize ans, soutint publiquement à Lyon, en 1607, des Thèses de Philosophie, avec l'applaudissement général de tous les Sçavans de son tems. Elle possédoit les langues sçavantes, & elle composa dans sa retraite, où elle s'étoit retirée à Avignon, un Traité de Philosophie & de Physique.

Le Triomphe de l'Eloquence.

Dans une liste des Ouvrages de Madame de Gomez, qu'elle nous a fait remettre elle-même, elle place au rang de ses productions littéraires,

une brochure intitulée *le Triomphe de l'Eloquence*. Dans l'Avertissement qui est à la tête de cette même brochure, elle déclare qu'elle n'en est pas l'Auteur; mais nous croyons qu'elle pouvoit avoir quelques raisons alors pour la désavouer; & puisqu'elle la reconnoit aujourd'hui, il est juste que nous lui en fassions honneur. C'est un de ces Plaidoyers, tels qu'on en fait dans les Colléges, où la Philosophie, l'Histoire, la Poësie, & l'Eloquence se disputent à l'envi la préférence, en étalant dans leurs discours, tout ce qu'elles ont en général de force, de vertu, de charmes, & d'élégance.

Si vous êtes curieuse du jugement, en voici quelques traits. Nous donnons le premier prix à l'éloquence, dont la République reçoit des services plus prompts, plus effectifs, plus présens, plus nécessaires. Un Art qui surpasse autant les autres par la gloire qu'il procure à l'Etat, que l'Eloquence l'emporte par son utilité, doit suivre immédiatement l'Eloquence; c'est à l'Histoire que nous donnons cette place. Nous assignons le troisiéme rang à l'Art qui participe le plus des avantages de l'Eloquence & de l'Histoire; c'est à la Philosophie. On est peut-être surpris que nous ne l'ayons pas mieux placée : nous estimons la vraie sagesse; mais nous ne croyons pas que les maximes Philosophiques fassent beaucoup de vrais sages. Nous ne prononçons point sur la Poésie; nous en laissons le jugement aux Dieux qui s'en sont déclarés protecteurs; nous avouons seulement qu'étant hommes, nous devons la préférence aux Arts qui sont plus utiles aux hommes.

Je suis, &c.

## LETTRE XXXIV.

Anecdotes Persannes.

MADAME de Gomez semble vouloir ne présenter d'abord, dans ses *Anecdotes Persannes*, qu'une suite de guerres & de combats entre les Persans & les Turcs. Mais avec un peu de persévérance, le lecteur arrive enfin au but principal de l'Ouvrage, je veux dire à la révolution qui précipite du Trône un Roi d'Ormus, ville située à l'entrée du Golfe Persique. Ce Roi nommé Zaïfadin, étoit gouverné par un Eunuque, son Ministre, nommé Atar, qui pour l'éloigner des affaires, le plongeoit, avec toute sa Cour, dans les plaisirs & dans la débauche. Un frere de Zaïfadin, appellé le Prince Tor, avoit passé au service d'Ismaël, Roi de Perse, & s'étoit acquis par ses exploits, à la tête des Armées Persanes, une grande réputation. Le desir de revoir sa Patrie & d'observer en quel état étoient les affaires du Royaume d'Ormus, lui fitdemander au Sophi, le titre d'Ambassadeur auprès de Zaïfadin; & le prétexte de l'Ambassade, fut d'exiger le tribut que les Rois d'Ormus avoient de tout tems payé à la Perse. Le Prince Tor ne fut pas plutôt arrivé dans cette Cour, qu'il envoya chercher Noradin, l'un des principaux Seigneurs du Royaume, dont la mere étoit tante du Roi & du Prince d'Ormus. Noradin fut d'une surprise extrême en voyant ce Prince. Après les premiers mouvemens d'une joie réciproque, le Prince d'Ormus recommanda à Noradin, de ne le découvrir à personne. En-

fuite il lui déclara le véritable motif de son déguisement.

Après ces éclaircissemens, l'Ambassadeur ayant fait demander audience, Albuquerque, Général des Portugais, alliés du Roi d'Ormus, fit porter dans de grands bassins d'argent, des balles de mousquet, des boulets de canon de plusieurs calibres, des bouts de lances, des sabres tranchans des deux côtés, des traits, des flèches, & des arcs à la Portugaise; & fit mettre le tout sur de grandes tables, qu'il fit couvrir de riches tapis aux armes du Roi Emanuël, son Maître. Lorsque l'Ambassadeur entra dans la Salle, Zaïfadin étoit sur son Trône, ayant Atar à sa droite & trente Princes de son sang; Albuquerque étoit à sa gauche, avec les principaux Officiers de sa Flotte, & une infinité de Seigneurs superbement vêtus. Le Prince d'Ormus qui ne craignoit pas d'être reconnu, étant sorti de cette Cour au berceau, s'avança avec une grace si peu commune, & sa personne portoit un caractere de grandeur si extraordinaire, que toute l'Assemblée le regarda avec admiration. Il commença sa harangue par les complimens ordinaires entre les têtes couronnées, & la finit en disant qu'il venoit demander le tribut que les Rois d'Ormus s'étoient engagés solemnellement de payer à l'Empire de Perse. A ces mots, Albuquerque ayant fait découvrir ses bassins, & se tournant vers l'Ambassadeur; » voilà, lui dit-il, en » prenant un ton plein de fierté, avec quelle mon- » noie le Roi Emanuël paye le tribut à ceux » qui osent attaquer ses amis & ses Alliés. Le » Prince d'Ormus qui s'étoit attendu à quelque » chose de semblable, s'avança auprès des bas-

» fins, & regardant Albuquerque avec majesté,
» mais sans paroître piqué ni indigné de cette
» raillerie ; nous le recevons avec joie, lui dit-
» il, comme venant d'un grand Roi, pour le-
» quel le Monarque de Perse a un estime parti-
» culiere ; & nous protestons en son nom, que
» de tous les présens qu'Emanuël pourroit faire
» au Sophi, celui-là seul est digne de son at-
» tention & de son courage. Cette réponse har-
» die étonna toute l'Assemblée qu'elle remplit
» d'admiration ; le Général Portugais répon-
» dit avec plus de douceur ; & toute la Cour
» d'Ormus ne retentit bientôt que des louanges
» de l'Ambassadeur Persan ».

Après l'Audience, le Prince Tor vit la jeune Milla, sœur de Noradin ; & son extrême beauté le surprit infiniment. Milla touchoit à sa dix-huitiéme année ; quoiqu'elle eut une ame grande, noble & magnanime, ses belles qualités étoient obscurcies par une ambition déméſurée. Comme elle se voyoit au-dessus des autres par ses charmes, elle souhaitoit d'y être encore par le rang ; & celui dans lequel elle étoit née, tout élevé qu'il étoit, ne satisfaisant pas son orgueil, elle n'aspiroit qu'à celui de Reine. Cette idée étoit si fort gravée dans son ame, qu'elle étoit capable de tout tenter & de tout entreprendre pour y parvenir.

Quelqu'aimable que parut le Prince Tor aux yeux de Milla, comme il n'avoit point de Couronne à donner à cette fiere Maitresse, il ne put en arracher aucune marque de retour, & n'emporta de la Cour d'Ormus, que les espérances que lui donna Noradin. Ce dernier pénétroit assez dans les sentimens de la Princesse sa sœur,

pour voir qu'elle aimoit avec presque autant d'ardeur, qu'elle étoit aimée; mais ne pouvant en avoir l'aveu de sa bouche, il étoit contraint de ne fonder l'espoir du Prince, que sur ses conjectures.

Le Roi d'Ormus, qui vivoit toujours dans la mollesse & les plaisirs, ne s'occupoit que de fêtes; Milla y parut avec tant d'éclat, que ses charmes effacerent toutes les beautés qui y étoient admirées avant elle. Zaifadin, qui jusqu'alors n'avoit eu que de frivoles amusemens, & qui n'avoit aimé qu'en Souverain, à qui tous les cœurs font gloire de se soumettre, en fut frappé, & prit pour elle un amour d'autant plus à craindre pour ses rivaux, qu'il étoit le maître de se rendre heureux. L'ambitieuse Milla vit avec joie cet effet de ses charmes; & sans jamais sortir des bornes d'une exacte modestie, elle n'oublia rien de ce qui pouvoit servir à redoubler les feux du jeune Monarque.

Le Roi qui n'avoit suivi jusqu'alors, que le penchant qui l'entraînoit au plaisir, sans y mêler cette sorte de délicatesse qui en forme tout l'agrément, sentit pour la Princesse, un véritable attachement, & pensa sérieusement à l'épouser. Il craignoit Atar; ce Ministre avoit toujours un empire absolu sur lui; il prit donc le parti du silence, jusqu'à ce qu'il eût mis Noradin dans ses intérêts, & qu'il l'eût élevé à un si haut dégré de puissance, que celle de l'Eunuque Atar ne pût la balancer. Le Roi ne consultoit que lui, & lui témoignoit une confiance si parfaite, que ce Prince comprit aisément que Zaifadin vouloit commencer par lui, la conquête du cœur de sa sœur. En effet il le combla de tant de bienfaits, que l'Eunuque Atar en conçut une violente jalousie;

& sa pénétration lui ayant fait découvrir l'amour du Roi pour Milla, il ne douta point de sa perte s'il ne trouvoit les moyens de le traverser.

Les Scènes suivantes sont un enchaînement de crimes de toute espece. Noradin étoit un de ces hommes qui se servent des vertus & des vices, selon le tems & les occasions, & qui font alternativement succéder le crime à la vertu, quand ils croient l'un ou l'autre nécessaire à leurs desseins. Il ne roula dans son esprit, que ceux qui le pouvoient conduire à se défaire de l'Eunuque Atar. Ce dernier avoit pris les devants, & s'étoit emparé de l'esprit du Roi, en lui persuadant que Noradin le trahissoit. On avoit à peine ouvert chez le Roi, qu'un de ceux qui avoit accoutumé de coucher à côté de sa chambre, & qui étoit entierement dévoué à Noradin, vint l'avertir qu'Atar avoit passé la nuit avec Zaifadin ; qu'ils l'avoient nommé plusieurs fois, en prononçant les mots de trahison & de perfidie, & le pria de prendre garde à lui. Le Prince le remercia ; & après l'avoir récompensé, il se rendit promptement chez le Roi, dont le froid accueil & l'air contraint, ne lui firent que trop voir, qu'Atar avoit lancé ses traits empoisonnés ; mais sçachant mieux feindre que le Roi, il cacha si bien ses soupçons, qu'on ne s'apperçut point de ce qu'il méditoit ; il ourdit sa trame avec tant de secret, & sçut si parfaitement profiter de ses avantages, que le jour même qu'Atar devoit prouver à Zaifadin le crime de ce Prince, ce perfide Eunuque fut trouvé mort dans son lit. On courut aussitôt en avertir le Roi, qui ne voulant pas que personne eut connoissance des papiers que le Ministre pouvoit avoir, con-

cernant la conſpiration prétendue, ſe rendit lui-même dans ſon appartement. Il ſe fit apporter tout ce qui ſe trouva d'écrits dans ſon cabinet ; il l'examina avec ſoin ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, en voyant une lettre ſans ſignature, qui en renfermoit une autre de la propre main d'Atar ? Elle contenoit toutes les accuſations dont celui à qui il l'avoit envoyée, devoit charger Noradin. Zaifadin n'en voulut pas voir davantage ; & bornant-là toutes ſes recherches, il dédaigna de regarder ce qui concernoit les affaires de l'Etat, pour s'abandonner au plaiſir de trouver Noradin innocent. Il vit alors l'intérêt qui avoit fait parler Atar, & rendit graces au Ciel, de ce que ſa mort l'empêchoit de commettre une injuſtice. Il étoit dans les premiers tranſports de ſa joie, quand Noradin ſe fit annoncer. Ce Prince qui ſçavoit mieux que perſonne, la cauſe de la mort précipité du Miniſtre, venoit pour pénétrer ce que Zaifadin penſoit de cet évenement. Il fut ſurpris de la perfidie d'Atar, mais plus encore de la facilité qu'avoit eue le Monarque à le croire. Le peu de fonds qu'il y avoit à faire ſur l'amitié d'un tel Prince, & l'inſtabilité de la fortune, lui firent regarder ſa faveur & ſes bienfaits avec un mépris, dont tout autre que Zaifadin ſe feroit apperçu. Cependant il ne reçut pas avec indifférence, la Place & toutes les Charges d'Atar, ainſi que le Gouvernement de l'Etat, qui lui furent donnés ſur le champ, par Zaifadin. Mais ſon ambition n'étoit pas encore ſatisfaite. En voici les progrès.

Le Roi qui avoit réſolu d'épouſer la belle Milla, donna ſes ordres pour les préparatifs de cette grande cérémonie. Milla, qui touchoit au Trône,

eut désiré de le partager avec un Prince qu'elle aimoit; Tor étoit sans cesse présent à sa mémoire. Mais malgré la violence de son amour, elle lui préféroit une Couronne. Noradin ayant surpris sa sœur dans une conversation avec sa Confidente, où cette Princesse déploroit la perte qu'elle alloit faire du Prince d'Ormus, & se déterminoit, s'il venoit à la Cour, à l'en éloigner pour jamais, lorsqu'elle seroit Reine, afin de n'avoir pas à se reprocher son injustice; Noradin, dis-je, ne put s'empêcher de la blâmer. Il parloit avec tant d'emportement, & Milla avoit été si troublée, qu'elle n'auroit pu l'interrompre, quand même elle l'eût voulu. Cependant ayant pris son parti sur le champ : » Seigneur, lui ré-
» pondit-elle, en reprenant sa fierté naturelle,
» puisque par mon imprudence, vous venez
» d'apprendre ce qui se passe dans mon cœur,
» je ne chercherai point de vains détours pour
» vous le déguiser. Oui, continua-t-elle, j'aime
» le Prince d'Ormus; & je l'aime avec toute
» l'ardeur dont un cœur peut être capable; mais
» je hais, avec la même ardeur, le titre de sujette.
» Mon rang m'appelle au Trône; & je vais y
» monter; rien ne m'en peut distraire; & si
» votre amitié pour le Prince est si parfaite, si-
» gnalez pour lui seul, le pouvoir dont vous me
» menacez; faites-le Roi, Seigneur; & ne m'of-
» frez plus en lui, le sujet de Zaifadin, & l'es-
» clave d'Ismaël.

» Puis-je changer l'ordre des destinées, reprit
» Noradin; & les Couronnes sont-elles en
» mon pouvoir ? Ah ! si j'en pouvois disposer,
» ne doutez point que je ne les misse toutes sur
» sa tête. Celui qui s'est défait d'Atar, lui répon-

» dit Milla, en le regardant fixement, ne doit » rien trouver d'impossible. O Ciel! s'écria Noradin, qu'osez-vous souhaiter ? Tout ce qui » peut me faire régner, interrompit la Princesse » avec précipitation ; je veux un Roi ; c'est à vous » d'y songer;& sans attendre sa réponse, elle passa » dans son appartement, & laissa Noradin si fort » étonné de ce qu'elle venoit de lui faire entendre, qu'il fut long-tems sans pouvoir se remettre du trouble que ce discours avoit excité » dans son ame. Mais comme ce Prince n'avoit » aucune des vertus nécessaires à l'homme,pour » combattre & vaincre des mouvemens criminels, toutes les réflexions qu'il fit,ne servirent » qu'à lui persuader qu'il ne pouvoit rendre le » Prince d'Ormus heureux, faire régner sa sœur, » & assurer sa propre grandeur, que par des » attentats ».

Malheureusement excité par l'ambitieuse Milla, il prit la barbare résolution d'arracher l'Empire & la vie à son Roi, son parent, & son bienfaicteur. Ce coupable dessein ne fut pas plutôt formé, qu'il songea à l'exécuter. Mais ne pouvant y parvenir sans s'être rendu maître de la Ville d'Ormus, le sang de Nagard, qui en étoit Gouverneur, lui fraya le chemin qui devoit le conduire de crimes en crimes. Nagard étoit un vieux guerrier, attaché à la Maison Royale, que le feu Roi d'Ormus avoit commis sur les actions d'Atar, & qu'il avoit fait Gouverneur de la Capitale, en récompense de ses services. Sa vertu, & son inviolable fidélité le rendant incorruptible; sa mort étoit nécessaire à Noradin. Celuici ne douta pas que le Roi ne le favorisât du

Gouvernement d'Ormus, & que devenant par-là maître du dedans & du dehors du Royaume, tout ne réussît au gré de ses désirs. Il fit donc assassiner Nagard, & fut pourvu de la charge de ce grand guerrier.

Zaifadin, toujours enflammé d'amour, ne voulut plus retarder son mariage ; il ordonna que les préparatifs s'en fissent avec promptitude, & que la pompe de cette cérémonie fût des plus éclatantes. Cette résolution fit trembler la Princesse & son frere ; mais comme le pouvoir de Noradin étoit sans bornes, il se vit en peu de tems en état d'exécuter son détestable projet. Il gagna deux assassins, & leur marqua le tems & le lieu où devoit se faire ce coup funeste. Ces deux scélérats attendirent le Roi dans un passage secret, que Noradin leur avoit assigné, se jetterent sur le Monarque, lui fermerent la bouche, & le percerent de mille coups de poignard.

Noradin qui s'étoit mis à portée de voir cet horrible spectacle, suivit les deux assassins, & les faisant rentrer dans le Palais, sous prétexte de plus de sureté, leur fit avaler, comme un rafraîchissement, une liqueur empoisonnée, dont ils moururent sur le champ. Alors étant maître de son secret, il rejoignit la Cour, & demanda où étoit le Roi. Ne le trouvant point, il parut d'une si grande inquiétude, que le reste de la Cour en fut allarmé ; & chacun s'étant empressé à le chercher, on le trouva enfin baigné dans son sang. A cette vue, Noradin fit toutes les démonstrations du plus grand désespoir, ordonna les perquisitions nécessaires pour découvrir les auteurs d'un pareil attentat ; & Milla parut

elle-même dans un accablement, qui ne laiſſa nulle place au ſoupçon contre elle ou contre ſon frere.

Cependant le bruit de cette mort s'étant répandu à Ormus, les Princes du Sang Royal s'aſſemblerent, & firent proclamer pour Roi, un jeune enfant que Zaïfadin avoit eu d'une de ſes Maitreſſes, & qu'il n'avoit pas même reconnu pour ſon fils. Noradin averti de cette témérité, les fit arrêter, leur fit brûler les yeux avec des lames d'airain, les confina dans les Priſons, & fit jetter dans le Golphe,la mere & l'enfant qu'on avoit proclamé.

Ces cruautés intimiderent tout le monde; & chacun s'imagina qu'il vouloit uſurper la Couronne; mais on fut bientôt détrompé, lorſqu'ayant aſſemblé le Conſeil, il y fit déclarer le Prince Tor, frere du feu Roi, ſeul héritier de l'Empire. Ce qui ſe fit avec un applaudiſſement univerſel des Grands & du Peuple. L'on donna à Noradin un plein pouvoir & la Régence du Royaume, en attendant que le nouveau Roi en eût pris poſſeſſion. Noradin lui avoit dépêché courier ſur courier, pour l'inſtruire de cet évenement. Le Roi étant arrivé dans ſa Capitale, ſon premier ſoin fut d'aſſembler le Conſeil, & de lui faire prêter le ſerment de fidélité, qui fut ſuivi de celui de tous les Etats du Royaume. Il ordonna enſuite de ſuperbes funérailles au feu Roi, & chargea Noradin de faire une exacte pourſuite de ſes aſſaſſins. Après quoi il fit des Réglemens pour le Gouvernement, confirmant Noradin dans toutes ſes dignités, & remettant toute l'autorité entre ſes mains. Ce Prince enſuite ne ſongea plus qu'à porter aux pieds de

Milla son cœur & sa Couronne. Il ne fut pas plutôt débarrassé des soins les plus importans, qu'il se rendit auprès de cette Princesse. Sa beauté étoit si considérablement augmentée depuis qu'il ne l'avoit vue, qu'il en fut ébloui. La fiere Milla sentit une secrette joie de l'effet de ses charmes ; & la tendresse qu'elle avoit pour ce Prince, lui fit connoître, pour la premiere fois, la différence du plaisir que donne un amour mutuel, d'avec celui qui n'est procuré que par l'ambition.

Peu de tems après, le Roi d'Ormus épousa la sœur de Noradin. Enyvré de son amour, ce Monarque sembloit avoir oublié le reste du monde, & n'avoit pas de momens plus doux, que ceux qu'il passoit aux genoux de la Reine. La voir, l'aimer, & l'adorer devinrent ses soins les plus importans ; & cette artificieuse Princesse sut si bien profiter du pouvoir de ses yeux, que d'un Roi elle en fit son esclave.

Noradin s'étoit si fort accoutumé à gouverner, que l'ambition vint insensiblement s'emparer de son ame ; & comme il étoit capable des crimes les plus odieux, cette passion lui inspira de nouveaux attentats. Les premiers qu'il avoit commis, lui avoient tellement réussi, qu'il se crut en pouvoir d'en faire d'autres sans rien risquer. Ses yeux, qui jusqu'alors n'avoient regardé le Trône que de loin, y jetterent des regards avides ; & Tor qu'il avoit tant désiré d'y voir placé, lui fit bientôt autant d'ombrage que Zaifadin. Le Prince Tor étoit généralement aimé ; on sçavoit qu'il possédoit toutes les qualités d'un grand Roi, & que s'il eût eu moins d'amour pour la Reine, & de confiance en son beau-frere, il auroit gouver-

né avec ſageſſe & avec gloire. Noradin avoit trop d'intrigues dans Ormus, pour ne pas ſavoir que lui ſeul étoit chargé de la haine publique, & que l'on n'accuſoit le Roi, que de trop de bonté. De pareils ſentimens dans le cœur des Peuples, n'étoient pas favorables à ſes pernicieux deſſeins; & quoiqu'il fut entierement le maître, il jugea qu'il ne pouvoit rien entreprendre ſans être ſecondé.

Il avoit partagé le Miniſtère à trois freres, ſes proches parens, Hudoſar, Hales, & Hamedes. Hamedes étoit le plus jeune, plein d'eſprit, d'ambition, & d'intelligence dans toutes ſortes d'affaires; il étoit fin & ruſé. Elevé par l'Eunuque Atar, il en avoit ſuccé toute la politique. Il avoit ſi bien fait par ſes recherches, qu'il avoit découvert de quelle main étoit partie la mort de ce Miniſtre; & pour en être encore plus aſſuré, il avoit affecté un attachement extraordinaire pour Noradin, lui faiſant exactement ſa cour, entrant dans tous ſes deſſeins, & s'empreſſant à les exécuter avec un zéle ſi plein d'ardeur, que le Prince n'avoit pu lui refuſer ſa confiance. Sur quelques mots lâchés comme par hazard contre Atar, il obligea Noradin à lui avouer qu'il s'en étoit défait. L'imprudence eſt le défaut le plus ordinaire des criminels; ils ſe défient & ſe confient avec la même facilité. Hamedes ne fut pas plutôt aſſuré que Noradin avoit fait mourir Atar, qu'il jura en lui-même de le vanger. La mort de Nagard & celle de Zaïfadin l'ayant ſuivi de près, il ne douta point d'où pouvoient partir de ſi terribles coups; mais, en ſage politique, il garda dans ſon ame ces funeſtes ſecrets, pour ne s'en ſervir que dans une occaſion favorable, voulant

auparavant étudier le caractere du nouveau Roi, & faire enforte de découvrir s'il n'avoit point trempé lui-même dans les complots de Noradin, résolu de se taire le reste de ses jours, si cela étoit ainsi, ou de perdre le Prince, s'il étoit le seul coupable. Il examina Tor avec soin ; & n'y trouvant qu'un fonds de vertu que rien ne pouvoit altérer, mais que l'amour & l'amitié sembloient voiler, il ne balança point à se persuader que Noradin avoit commis tous ses crimes, sans la participation du Roi, & qu'il pouvoit perdre le perfide, sans intéresser la gloire du Monarque.

Hamedes commença par jetter indirectement des soupçons dans l'esprit de Tor, soit en lui faisant parvenir les plaintes qu'on faisoit du Ministre, soit en lui remettant sous les yeux les circonstances de la mort de Zaïfadin, de Nagard & de l'Eunuque Atar ; mais le Roi d'Ormus, qui avoit l'ame grande & généreuse, étoit bien éloigné de porter ses idées sur un Prince de son sang. Il résolut pourtant de s'éclaircir. Tandis qu'il en cherchoit les moyens, Noradin travailloit à ceux qui le pouvoient conduire à l'Empire ; & jugeant que le secours d'Hamedes lui étoit nécessaire, il le fit venir sous prétexte de quelque affaire secrette, dont le Roi l'avoit chargé, & le sonda sur ses dispositions à l'égard de Tor, dont il blâma l'indolence & l'oisiveté. Hamedes parut entrer dans les vues secrettes du Ministre ; Noradin charmé de l'ardeur de ce zèle, l'embrassa, & lui promit les premieres dignités de l'Empire, s'il parvenoit à ce qu'il désiroit ; après quoi, il lui découvrit qu'ayant eu la facilité de se défaire d'Atar, de Nagard, & du Roi Zaïfadin, sans qu'on en eût eu le moindre

soupçon,

ſoupçon, il ne lui ſeroit pas moins aiſé de ſe défaire de Tor ; qu'il en trouveroit les moyens lui ſeul, ſans y mêler perſonne ; mais que craignant les intrigues de la Reine, & la puiſſance du Roi de Perſe qui voudroit peut-être s'emparer du Royaume d'Ormus après la mort du Roi, ou le conſerver par la force à ſa veuve, il lui étoit de la derniere conſéquence, que quelqu'un d'intelligent gagnât, ſous main, les ſoldats & le peuple, & les mît dans la diſpoſition de réſiſter à ſes ennemis.

Hamedès promit tout ; mais les attentats de Noradin lui firent horreur ; & le dernier qu'il projettoit, le glaça d'effroi. Cette occaſion de venger Atar qu'il avoit aimé comme un pere, jointe à la gloire de garantir l'Etat & ſon maître de leur perte, le firent réſoudre à tout hazarder, pour inſtruire le Roi de ce qui ſe paſſoit ; il en trouva bientôt les moyens. Le Roi l'ayant envoyé chercher, pour l'obliger à lui dire d'où venoit le déſordre des affaires, il lui fit le récit des projets de Noradin ; & pour l'en convaincre, il le pria de ſe rendre, par un eſcalier condamné, auprès de la chambre où le Prince & lui devoient ſe renfermer le jour même, pour prendre leurs dernieres meſures. Tor entendit les mêmes choſes qu'il avoit appriſes de Hamedès, & chargea ce ſujet fidele de faire mourir le perfide Noradin ; ce qui s'exécuta ſur le champ, de façon que le hazard parut en être cauſe.

Cependant le Roi d'Ormus ne voulut plus donner à ſes Sujets de ſemblables occaſions de le trahir. Toutes ſes vertus s'étant réveillées par le crime de Noradin, il ſe rendit au Conſeil dès le lendemain de ſa mort, & y fit un nouveau plan

de Gouvernement pour rétablir l'ordre & l'abondance dans le Royaume. Il mit Hamedès à la place du Prince, en lui ordonnant de lui rendre compte chaque jour de toutes les affaires ; il nomma, pour travailler ſous lui, pluſieurs autres Miniſtres dont la ſageſſe, le zele & la prudence lui étoient connus, & déclara qu'il vouloit entrer dans le moindre détail de tout ce qui ſe paſſeroit, ſoit à la Cour, ſoit à la Ville, ou dans les Provinces. Depuis ce jour, l'Etat changea de face. Les loix y furent reſpectées, la juſtice exactement rendue ; le commerce reprit ſa force ; & l'abondance y vint régner. Telles ſont les heureuſes reſſources que les peuples trouvent dans un Roi vertueux. Un ſeul inſtant de réflexion ſur lui-même le rappelle à ſes devoirs ; l'équité le conduit ; la juſtice l'inſpire ; & ſon autorité les ſoutient l'une & l'autre.

Je ſuis, &c.



## LETTRE XXXV.

La jeune Alcidiane.

UNE multitude d'événemens embarrassés & confus, un plan mal digéré, un stile négligé, & plus que tout cela, un dénouement peu naturel, mal développé, voilà ce que j'aurois voulu ne pas trouver dans la *jeune Alcidiane*, autre Roman de Madame de Gomez. Il s'agit d'une fille de la Reine Alcidiane, épouse de Poléxandre, Roi de l'Isle inaccessible, qu'un courtisan ambitieux a fait enlever au moment de sa naissance, pour lui substituer, sans qu'on s'en apperçoive, son propre fils, à dessein de faire tomber un jour la Couronne dans sa famille. Ce courtisan, appellé Polémante, est le grand Connétable du Royaume. Son fils est donc reconnu pour l'héritier légitime des Etats de Poléxandre, & porte le nom d'Alcidian. Quant à la fille du Roi & de la Reine, Polémante ayant chargé un certain Tersidor de la faire mourir, cet Officier s'est embarqué avec elle & sa nourrice; & la tempête l'ayant jetté sur un rivage inconnu de l'Isle, il a confié cet enfant à une femme sauvage. De retour à la Cour, il a persuadé le Connétable de la mort de la petite Princesse.

Les Sauvages de la Côte où Tersidor avoit été jetté, adoroient depuis quelque tems une peinture qu'ils croyoient descendue du Ciel. C'étoit le portrait de la Reine Alcidiane; & comme la jeune Princesse ressembloit parfaitement à la Reine sa mere, ces peuples grossiers crurent qu'elle étoit la Déesse elle-même, & en prirent tous les soins imaginables.

Le Prince Alcidian ayant atteint sa vingt-unième année, le Roi, dans le dessein de lui résigner sa Couronne, fit publier des joûtes & des tournois pour célébrer cette cérémonie. La Cour qui étoit nombreuse & brillante, avoit encore acquis un nouveau lustre, par l'arrivée du fameux Almansor, Empereur du Sénégal, & de l'Impératrice Cidarie sa femme, sœur du Roi : les Princes Périandre & Bajazet leurs fils devoient s'y rendre. Déjà les Chevaliers avoient paru trois fois dans le superbe Amphithéâtre, lorsqu'un bruit extraordinaire de voix & de trompettes se fit entendre. Les grandes portes s'ouvrirent, & l'on vit entrer cent Sauvages, vêtus de mousse & de feuilles de chêne ; ils avoient les jambes nues, les bras découverts, la tête ceinte de branches d'olivier, chargées d'olives d'or, un arc à une main, & dans l'autre plusieurs fleches. Ils étoient suivis de cent Joueurs de flûte, habillés en Indiens, qui, par la douceur de leurs sons, sembloient tirer après eux un grand bois d'orangers & de cyprès. Cette machine champêtre étoit si spatieuse, que l'on voyoit aux pieds des arbres des Amours, des Nymphes & des Bergeres, qui de tems-en-tems, se prenoient par la main pour danser, & lorsque les instrumens cessoient, formoient deux excellens chœurs de musique. Cent esclaves Mores paroissoient ensuite, traînant avec peine de longues chaînes d'argent, qui donnoient le mouvement à une haute piramide d'albâtre, à la pointe de laquelle on voyoit un bucher ardent, & sur ce bucher, un oiseau, qui par l'agréable agitation de ses aîles, témoignoit la joie qu'il ressentoit de brûler d'un si beau feu. Les Princes & les Princesses tournerent aussitôt les yeux sur la Reine, comme pour

lui faire entendre qu'elle étoit intéressée dans cette décoration : cet oiseau ayant toujours été sa devise, elle comprit aisément leurs pensées ; & elle demanda au Roi quel pouvoit être le Chevalier, auquel il avoit permis de prendre le titre qu'il avoit porté si long-tems. Le Roi lui répondit agréablement, qu'il étoit offensé comme elle de la hardiesse de ce nouveau Chevalier du Phénix, & qu'il étoit résolu de prendre les armes, pour se conserver la possession d'un bien qu'il estimoit plus que l'empire du monde. Alcidiane sourit de ce transport, & par ses regards fit connoître qu'il ne lui déplaisoit pas ; mais pour ne rien perdre d'une entrée, qui par sa magnificence & sa rareté effaçoit toutes les autres, elle imposa silence à sa Cour, pour l'obliger à donner toute son attention à ce qui se passoit.

Madame de Gomez continue cette superbe Description, que je supprime en partie, pour venir à l'essentiel. Un nombre prodigieux de trompettes, de tymbales & d'autres instrumens d'airain s'étant fait entendre, on vit entrer dans l'Amphithéâtre un Char d'or, émaillé de fleurs & de trophées. Il étoit traîné par six gros Eléphans, qui portoient de longues dossieres, faites de lames d'or, où pendoient des campanes d'argent. Leur front & leur poitrail étoient couverts de larges plaques d'or, en forme de soleil, & tiroient leur superbe machine avec des chaînes d'or si grosses & si longues, qu'ils sembloient s'arrêter de tems-en-tems par la pesanteur de leur charge. A l'endroit le plus éminent de ce char, étoit assise une jeune beauté, qui, sous la simplicité d'une Bergere, laissoit voir tant de majesté, qu'il n'étoit pas possible de ne pas la prendre pour une Prin-

cesse. Une aigle d'or, les aîles étendues, lui tenoit sur la tête une Couronne de diamans. Jamais rien de plus parfait n'avoit paru dans l'Isle inaccessible, même dans la plus brillante jeunesse de la Reine Alcidiane. Autour du char étoient cinquante filles sauvages, à peu-près vêtues comme des Amazônes, portant chacune deux javelots & un petit bouclier. A vingt pas de ce superbe chariot, parurent deux Chevaliers armés de toutes pieces, & montés sur d'excellens chevaux. Ils attirerent les regards de toute l'assemblée : leur taille, leur port & leur adresse firent toute l'occupation des spectateurs.

La Bergere descend du char, & se fait conduire aux balcons des Princes & des Princesses. On est singulierement frappé de sa ressemblance avec Alcidiane. Cette grande Reine sent aussitôt naître dans son cœur un tendre attachement pour l'Etrangere. Cependant les deux Chevaliers ayant fait demander au Roi la permission de se disputer la possession de la jeune Sauvage, ils commencent un combat furieux, où toutes les ressources de la valeur & de l'adresse sont mises en usage. La nuit qui vient à propos, empêche le Chevalier du Phénix d'être entierement vaincu par son adversaire. Celui-ci disparoit. On court au Chevalier blessé ; on reconnoit le Prince Alcidian. La surprise & la douleur sont générales. On envoie après le Vainqueur. Un vénérable vieillard se présente pour éclaircir tous ces mysteres. Poléxandre le reconnoît pour le Prince Garruca, le sage & fidele compagnon du grand Huascar Zelmatilde, Inca, Roi du Pérou. Il le comble de caresses ; la belle Sauvage se jette dans ses bras ; enfin, prié de dire d'où il vient, &

quelle est cette admirable fille qu'il appelle Alciadelphe, il commence ce récit, que j'abrége.

Le jeune Zelmatide pouvoit avoir seize ans, lorsque des malheurs effectifs, & la crainte de plus grands encore, forcerent l'auguste Huascar de le bannir de son pays; comme il m'avoit déjà fait l'honneur de me choisir pour avoir soin de son éducation, ce fut aussi sur moi, qu'il se reposa de celui de sa conduite, dans l'exil où son amour & sa prudence le condamnerent. Je fis transporter sur nos bâtimens les plus précieuses richesses des Incas; & pour rendre inviolable le secret qui m'étoit ordonné, je ne me servis que des Indiens que je voulois embarquer avec moi. Enfin nos Vaisseaux ayant pris la route que j'avois jugé la plus sûre, nous arrivâmes à ce fameux détroit, qui tire son nom du Portugais Magellan, qui l'avoit traversé quelques années avant nous. Après avoir passé la ligne, & couru vingt jours & vingt nuits dans les vastes campagnes de l'Océan, nous arrivâmes enfin dans l'Isle inaccessible. Nous vîmes paroître sur les côtes un grand nombre d'hommes & de femmes, qui par leurs cris, leurs actions, & le bruit de plusieurs instrumens, faisoient éclater leur joie; les uns nous tendoient les mains; les autres nous faisoient signe d'aller à eux; & d'autres plus ardens que leurs camarades, en nageant droit à nous, sembloient témoigner l'impatience avec laquelle ils attendoient notre arrivée. Il y avoit près d'une lieue de l'endroit où nous étions jusqu'au rivage; je voulus profiter de cet éloignement, pour faire notre descente avec plus d'éclat, & imprimer, dans l'esprit de ces Peuples, la grandeur de notre condition, & le respect qu'ils de-

Histoire du jeune Zelmatide.

voient avoir pour l'Inca mon Seigneur.

Je lui découvris mon dessein; & ayant fait venir ses enfans d'honneur, qui sont tous de la race des Incas, je leur ordonnai de tirer les plus riches habillemens du Prince. Ils m'obéirent si ponctuellement, qu'en moins d'une heure, Zelmatide fut paré comme pour un jour de triomphe. En même tems nos Matelots mirent toutes nos chaloupes en mer, & les ayant attachées ensemble, en construisirent un Bâtiment solide, & capable de contenir tout ce que je voulois y mettre : l'ayant fait couvrir d'étoffes de Cusco, éclatantes d'or & de soie, j'y fis descendre douze jeunes Incas, avec six des plus beaux chevaux du Prince, & grand nombre de Domestiques. Ils firent leur descente avec l'admiration des spectateurs. Lorsque le Bâtiment nous eut rejoint, je le fis charger de plusieurs arbres d'or, & de divers animaux de même métal, qui avoient fait l'ornement des Jardins des Incas. Notre Bâtiment fit six voyages, toujours chargé de nouveaux trésors; & pour comble de surprise, il porta en deux fois nos six Eléphans. Etant revenus à nous, & nos Vaisseaux entierement soulagés du poids de tant de richesses, je les fis couvrir d'étoffes encore plus belles que les premieres, & fis porter à la poupe le Trône d'or des anciens Incas. Les enfans d'honneur destinés pour le garder, se rangerent des deux côtés, vêtus superbement; & quatre autres qui sont obligés de tenir le cheval du Prince, furent placés à la pointe avec cet animal. Alors ayant fait avertir mon Prince, que tout étoit prêt, il descendit dans le Bâtiment, aussi brillant de diamans & de rubis, que s'il eût

effectivement été petit-fils du Soleil. Notre Bâtiment voguoit légerement par la vigueur des Matelots ; enfin nous débarquâmes aux acclamations de ce Peuple. Je reconnus que ce n'étoit pas celui que je cherchois ; je retombai dans mes craintes & mes inquiétudes. Je ne désespérai pas encore, me persuadant qu'étant entré plus avant dans le Pays, j'y trouverois ou des Villes ou des Peuples plus civilisés.

Les Sauvages, de leur côté, après avoir passé un tems assez long à contempler le jeune Prince, avec toutes les marques de la plus profonde soumission, commencerent à quitter le rivage, & à marcher droit à une grande Forêt, qui n'en étoit pas éloignée, en lui faisant signe de les y suivre, tantôt en se mettant à genoux devant lui, & tantôt en joignant les mains, & lui baisant respectueusement les siennes. A quelque distance de-là, s'élevoit un Temple champêtre, à l'entrée duquel notre compagnie s'arrêta, & nous en fit faire autant. Alors plusieurs vieillards entrerent dans le Temple, & en sortirent quelques momens après avec des branches d'arbres à leurs mains, & des Couronnes sur leurs têtes. Ces marques de leur satisfaction en causerent une si générale, que tous les Sauvages élevant leurs voix avec des éclats extraordinaires, firent répéter mille fois aux échos le nom d'Alciadelphe. Ce bruit cessa à la vue d'un grand nombre de femmes, qui sortirent du Temple avec beaucoup de cérémonie & un profond silence. Elles marcherent lentement droit à nous ; & s'étant rangées des deux côtés du chemin, sans nous faire d'autre salut, que de baisser un peu la tête, elles nous laisserent voir douze filles, qui portoient une espece de

chaise, couverte de branches & de fleurs, sur laquelle étoit assise la plus belle personne de l'Univers. C'est la même Bergere qui fait aujourd'hui votre admiration. A peine l'Inca eut-il jetté les yeux sur l'incomparable Alciadelphe, qu'un trait invisible lui perça le cœur; & me regardant d'un air tout troublé; ah! mon pere, s'écria-t-il, où m'avez-vous amené? Il n'en put dire davantage, parce que la victorieuse Alciadelphe passant de son côté, lui présenta une branche de palmier, avec une grace qui acheva de l'embrâser. Il se baissa jusques sur l'arçon de la selle; & se relevant aussitôt pour prendre la branche que cette jeune merveille lui vouloit donner, ses yeux furent si fort éblouis de l'éclat de tant de beautés, que portant la main à faux, la palme qu'elle lui tendoit tomba à terre. Zelmatide y fut aussitôt qu'elle; & l'ayant prise & baisée plusieurs fois, il courut se jetter aux pieds de son vainqueur. Il voulut parler; mais son trouble fit en ce moment, ce que sa raison auroit dû faire. Alciadelphe n'eut pas plutôt offert la branche à Zelmatide, qu'elle rougit; & lorsqu'elle le vit à ses genoux, elle parut interdite & d'une inquiétude qui se manifesta sur son visage, par les divers changemens qui s'y firent en un instant. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que s'imaginant qu'on lisoit dans le fond de son cœur la cause de son embarras, elle n'eut point de repos, qu'elle n'eût fait signe à ses porteuses, de la tirer du lieu où elle étoit. L'amour que tous les Sauvages avoient pour elle, leur tenant perpétuellement les yeux attachés sur sa personne, leur fit connoître sa peine; & croyant qu'elle se trouvoit mal, ils crierent tous à la fois, qu'Alciadelphe étoit indis-

posée ; ce qu'il me fut aisé de comprendre, à leurs postures désolées. Ils la firent promptement reporter dans le Temple;& toutes les femmes y rentrerent avec elle ; pour nous,les hommes nous conduisirent à une grande cabane ; nous en eûmes bientôt fait un Palais, enrichi de tout ce que les Incas ont eu de plus pompeux & de plus magnifique.

Cet appareil confirma les Sauvages dans les pensées qu'ils avoient de nous, mais qu'ils ne pouvoient nous expliquer. De notre côté, nous ne nous faisions pas mieux entendre ; le passionné Zelmatide fut le premier qui surmonta cet obstacle L'ardent desir d'entretenir celle qu'il adoroit, lui facilita le moyen d'apprendre la langue de cette belle Sauvage. Il ne pensoit pas à quitter cette solitude, lorsque des Etrangers vinrent la troubler. Le Prince Alcidian, conduit par la curiosité, pénétra dans la retraite des Sauvages : il y vit Alciadelphe ; il y vit Zelmatide : il fut aussitôt Amant & jaloux. Le bonheur de son rival le força de se retirer ; mais peu de tems après son départ, la Forêt fut toute embrâsée ; une troupe de soldats y avoit mis le feu. Leur dessein étoit de se saisir d'Alciadelphe. La valeur de Zelmatide la délivra. Les deux rivaux convinrent de remettre la décision de leur différend dans les tournois qui devoient se célébrer à la Cour de Polèxandre. Tous deux firent leurs préparatifs, & engagerent la belle Alciadelphe à chercher un azile plus digne d'elle auprès de la Reine Alcidiane.

Les joûtes ne furent pas plutôt ouvertes,que le Connétable, qui vouloit servir Alcidiane, même à son insçu, feignit d'être malade à l'extrê-

mité. Il y avoit déjà trois jours que les Princes avoient fait voir leur adresse & leur valeur, lorsque Polèxandre vit entrer Dicée, qui, selon sa charge & les loix du Tournois, lui présenta six Etrangers vêtus à la Moresque, & dont les visages lui étoient entierement inconnus. Un des plus apparens se détacha des autres, & s'avançant vers Polèxandre, lui dit dans un langage, moitié Moresque & moitié Castillan : » Seigneur, » le Prince mon maître, attiré dans vos Etats » par la publication du Tournois, ayant appris, » en y abordant, que l'Inca Zelmatide étoit un » des tenans, m'envoie pour supplier votre Ma» jesté, de lui permettre d'éprouver son bras » contre celui du Prince Indien, afin de lui » montrer, qu'il est dans notre monde, des hom» mes aussi vaillans que dans le sien. Il demande » aussi à votre Majesté, que le combat se fasse » de la lance à l'épée, & que de quelque côté » que demeure la victoire, il puisse se retirer » sans se faire connoître ».

Il est aisé de juger que cette proposition fut acceptée avidement par le courageux Zelmatide; mais Alcidian fit tant par ses instances, qu'il obtint de combattre à la place de l'Inca, dont il prendroit secrettement les habits & les armes. Zelmatide & Alcidian étoient déjà à la tête de leurs troupes, sous les armes & la devise l'un de l'autre; & leur échange s'étoit fait avec tant d'adresse & de secret, que Garruca lui-même y fut trompé; ensorte que les Indiens suivoient Alcidian, le croyant leur Roi; & les guerriers de l'Isle inaccessible marchoient sous les ordres de Zelmatide, le prenant pour leur maître. Lorsque chacun eut pris son rang, on vit paroître, aux barrieres, un Che-

valier armé à la Moresque, monté sur un cheval Arabe, qu'il paroissoit manier avec autant de fierté que d'adresse. Il étoit accompagné de trois cens Chevaliers Maures, vêtus & montés superbement. Les Juges du Camp ayant fait ouvrir les portes de l'Amphithéâtre, les Maures y entrerent d'un côté, & les Indiens de l'autre; & les deux troupes ayant fait le tour de la place, les deux Chefs s'arrêterent devant le balcon Royal, & saluerent profondément les Rois & les Reines; mais il leur fut aisé de remarquer, que le salut du Grenadin étoit mêlé d'une férocité qui donnoit plus de crainte que de plaisir; au lieu que celui d'Alcidian, que tous croyoient être Zelmatide, fut accompagné de toutes les graces d'un Amant & d'un Héros. Après cette cérémonie, leurs troupes s'étant étendues des deux côtés de la place, les Chefs prirent leurs lances de la main de leurs Ecuyers; & s'étant salués selon l'usage, ils se rendirent à leurs places. Les trompettes ayant donné le signal par l'ordre des Juges du Camp, ils baisserent leurs lances, & fondirent l'un sur l'autre avec une égale impétuosité. Le choc fut si terrible, qu'elles volerent en éclats, & que le Prince Grenadin en perdit les arçons; mais se dégageant de son coursier avec autant d'adresse que de promptitude, il fut aussitôt relevé que tombé; & l'épée à la main, il attendit que son ennemi eût fourni sa carriere; ce qu'il fit aux acclamations de toute l'assemblée; & voyant que le Maure se préparoit au combat, il quitta son cheval, abandonna les restes de sa lance, & s'avança sur lui l'épée à la main. Les deux Chevaliers ne furent pas plutôt à portée l'un de l'autre, que le Maure fondant sur son enne-

mi, en joignant les paroles aux effets, c'est à ce coup, Zelmatide, lui dit-il, d'un ton de voix que la fureur changeoit entierement, qu'il faut renoncer à ton Alciadelphe.

Alcidian, qui jusqu'alors n'avoit combattu que pour la gloire, s'imaginant, à ce discours, qu'il avoit un second rival dans le Grenadin, animé de haine & de vengeance, n'y répondit que par des coups mortels. Le sang du Grenadin couloit de toutes parts ; & déjà les Juges crioient victoire, lorsque le barbare Maure, écumant de honte & de rage, se jette comme un furieux sur son vainqueur, & lui fait une large blessure. Ce coup fit chanceler le feint Zelmatide ; mais n'en devenant que plus terrible, il approche son ennemi de si près, qu'il ne peut éviter le sort qu'il lui prépare. Le Maure qui n'a pas dessein de quitter sa proie, en fait autant de son côté ; & s'étant saisis l'un & l'autre, ils s'embrassent, se serrent, & cherchent également à se terrasser ; mais le feint Zelmatide, plus fort que son adversaire, le contraint à plier les genoux, le renverse, & tombe en même tems. Cette chûte rompit les courroies de leurs armes de tête, & leurs visages découverts, leur laissant la liberté de se voir, Ciel ! s'écria le prétendu Maure, c'est Alcidian ! Que vois-je, dit alors le Prince ; c'est Polémante ! Chacun d'eux n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, qu'ils tomberent sans mouvement.

La surprise des Princesses fut extrême, en apprenant qu'Alcidian avoit combattu contre le Connétable ; mais à ce sentiment en succéda bientôt un autre, lorsque Polémante mourant, ayant fait prier le Roi & la Reine de se rendre

auprès de lui, leur apprit qu'Alcidian étoit son propre fils; qu'il l'avoit substitué à une fille que la Reine avoit mise aû monde; qu'ayant appris depuis que la jeune Princesse étoit parmi les Sauvages, il avoit été lui-même avec des troupes, pour mettre le feu à leurs Forêts, dans le dessein de faire périr, dans les flammes, l'objet de ses craintes. Il expire peu de tems après; son fils ne tarde pas à le suivre; & Alciadelphe se trouve être cette fille du Roi.

Il seroit difficile de vous exprimer, Madame, de combien de difficultés ce dénouement est embarrassé, & en général combien Mad. de Gomez a mis de longueur & de prolixité dans tout le Roman. Ces mêmes défauts se trouvent dans la plûpart de ses autres Ouvrages. Ses *Journées Amusantes*, & les *Cent Nouvelles nouvelles* sont à peu-près ce que le public paroit avoir le plus goûté. On y trouve quelques histoires assez agréables, à la faveur desquelles on a eu pour le reste un peu plus d'indulgence.

J'ajouterai à cette Lettre les noms de quelques autres femmes, que je présume être nées environ vers le même tems que Madame de Gomez.

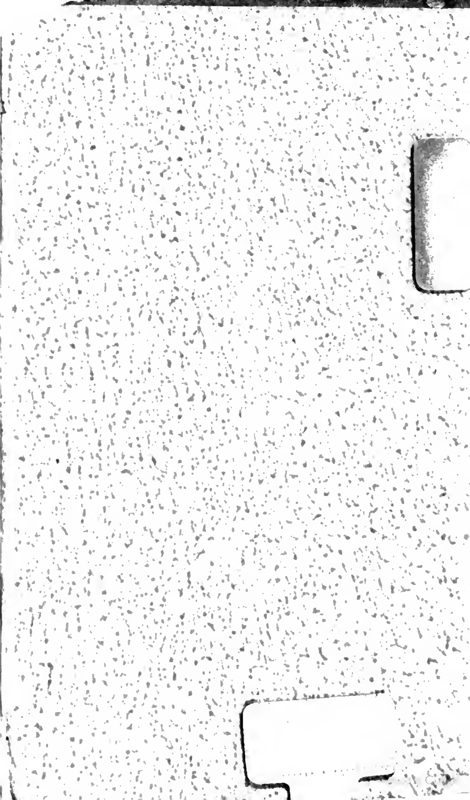
Madame de Rochechouard, Abbesse d'un très-grand mérite, a laissé un petit écrit, inséré dans un Recueil de Piéces diverses, publié en Hollande, par M. de Saint-Hyacinthe. C'est une *Question sur la Politesse*, où l'on essaye de définir cette vertu. C'est se tromper, dit l'Auteur, que de la confondre avec la civilité, laquelle s'acquiert par l'usage du monde, ou avec la flatterie, fille de la bassesse & de la dissimulation. La politesse est dans l'ame une inclination douce & bienfaisante, Madame de Rochechouard.

qui rend l'esprit attentif, & lui fait découvrir tout ce qui a rapport à cette inclination, tant pour le sentir dans ce qui est hors de soi, que pour le produire soi-même suivant sa portée. Cette définition donne lieu à d'autres réflexions d'un goût fin, & perfectionné par l'usage du monde. Un Dissertateur bel-esprit nedi roit pas tant de choses dans un *in*-12, qu'il y en a dans les quatre pages de cet écrit.

Louise-Françoise de Harlay. Une autre femme illustre de ce même tems, étoit Louise-Françoise de Harlay, qui avoit épousé M. le Marquis de Vielbourg. Ce qui peut donner une haute idée de ses connoissances, est le Catalogue des Livres dont elle avoit formé sa Bibliothéque. On est surpris d'y trouver des Livres Latins, Grecs & Hébreux; les plus Sçavans Interprêtes de la Bible, les Peres, des Théologiens Scholastiques, des livres de Liturgie, de Droit Civil & Canonique, des livres de Mathématiques & de Médecine; sans compter plusieurs autres Ouvrages sur différentes matieres. Madame la Marquise de Vielbourg, ne possédoit pas cette Bibliotheque à titre d'héritage : elle avoit fait elle-même ce docte amas, ayant hérité des Harlays, des de Thou, des Boucherat, un esprit solide & étendu, un goût singulier pour les Sciences, & un cœur dévoué à la vertu.

Je suis, &c.

*Fin du Tome Troisieme.*




Goog